

T6 - La tour de l'Hirondelle

Andrzej Sapkowski

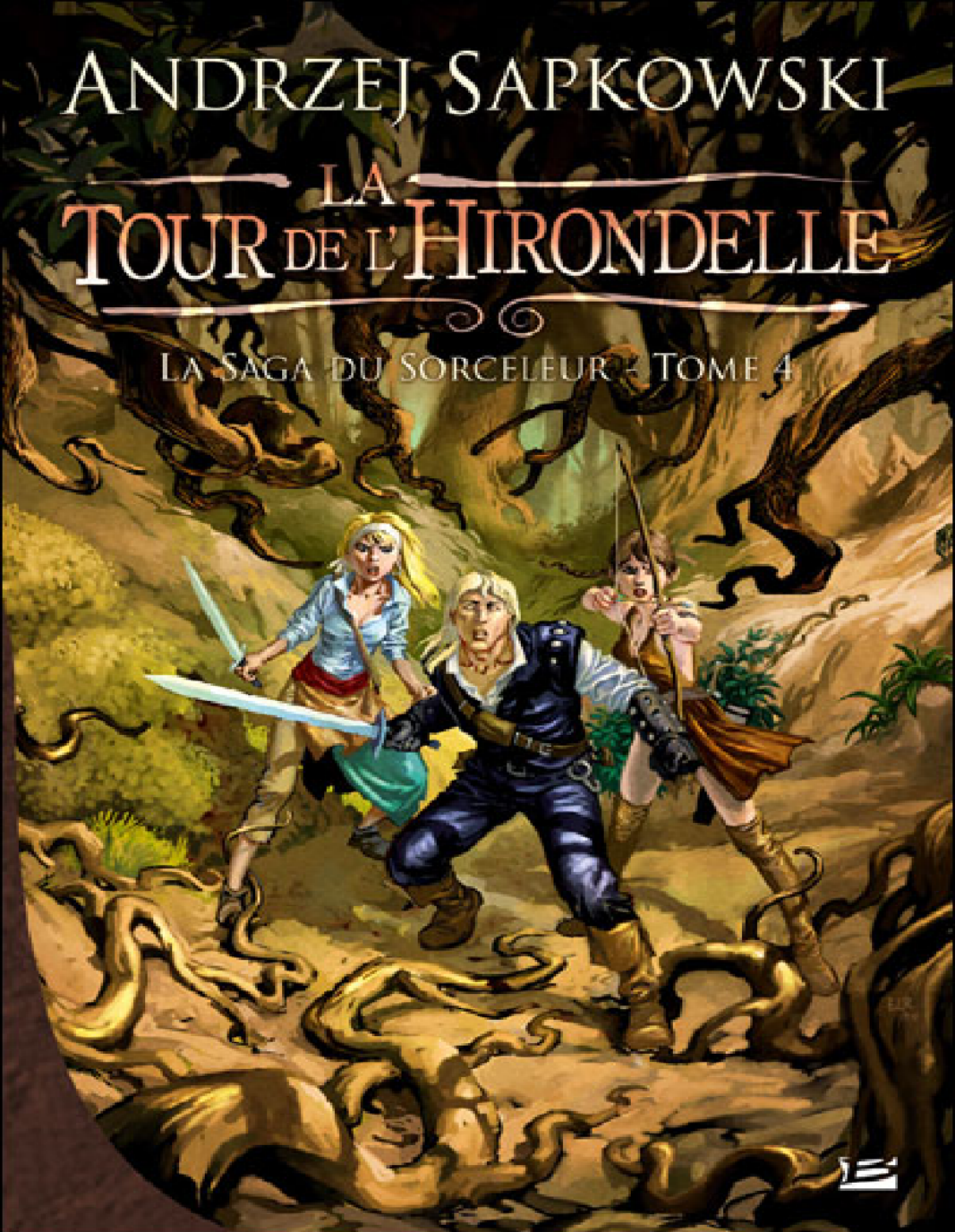
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRZEJ SAPKOWSKI

LA
TOUR DE L'HIRONDELLE

LA SAGA DU SORCELEUR - TOME 4



Andrzej Sapkowski

La Tour de l'Hirondelle

La Saga du sorceleur - tome 4

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

Bragelonne

Par une nuit aussi noire que le crêpe de deuil, ils arrivèrent à Dun Dâre Où se cachait la jeune sorceleuse.

Ils cernèrent de toutes parts le bourg Pour quelle ne puisse leur échapper:

Ils pensèrent par une nuit noire la prendre par trahison Sans toutefois y parvenir.

Avant qu'un pâle soleil se lève

Sur la grand-route gisaient trente cadavres.

Chanson de gueux sur l'effroyable massacre qui eut lieu la nuit de Saovine à Dun Dâre

«Je peux t'offrir tout ce que tu désires, dit la prophétesse. La richesse, le pouvoir et le sceptre, la renommée, une vie longue et heureuse. Choisis.

-La richesse, la renommée ne m'intéressent pas, le pouvoir ou le sceptre non plus, rétorqua la sorceleuse. Je veux un cheval noir plus rapide que l'aiglon de la nuit. Je veux une épée aussi étincelante et acérée qu'un rayon de lune. Je veux par nuit noire parcourir le monde sur mon cheval et de mon épée étincelante annihiler le pouvoir du Mal et des Ténèbres. Voilà ce que je désire.

-Je te donnerai un cheval plus noir que la nuit et plus rapide que l'aiglon, promet la prophétesse. Je te donnerai une épée plus étincelante et acérée qu'un rayon de lune. Mais tes exigences, sorceleuse, sont élevées, il te faudra donc en payer le prix.

-Avec quoi? Je ne possède rien, en vérité.

-Tu devras le payer de ton sang. »

Flourens Delannoy, Contes et légendes

Chapitre premier

L'univers, comme chacun sait, de même que la vie, suit une trajectoire circulaire. Sur la circonférence de ce cercle figurent huit points magiques qui forment une rotation complète, soit un cycle annuel. Ces points vont par paires et se font face sur la circonférence du cercle: Imbaelk, la germination, et Lammas, la maturation; Belleteyn, la floraison, et Saovine, l'étiollement; le solstice d'hiver, appelé Midinvaerne, et d'été, Midaête; l'équinoxe de printemps, Birke, et d'automne, Velen. Le cercle est ainsi divisé en huit parties qui correspondent au découpage d'une année dans le calendrier elfique.

Les humains qui débarquèrent sur les plages à l'embouchure de la Iaruga et du Pontar possédaient leur propre calendrier; basé sur la lune, il divisait l'année en douze mois et indiquait au laboureur le cycle annuel de son travail, de la fabrication des gaules en janvier jusqu'à l'époque des grands froids et du gel de la terre. Toutefois, même s'ils avaient leur propre calendrier et leurs propres saisons, les humains acceptèrent le cercle des elfes et les huit points qui jalonnaient sa circonférence. Imbaelk et Lammas, Saovine et Belleteyn, les deux solstices et les deux équinoxes du calendrier elfique, devinrent chez les humains également des jours de fête à nul autre pareils, aussi repérables qu'un arbre esseulé au milieu d'une prairie.

Car ces dates étaient auréolées de magie.

En effet, ce n'est un secret pour personne, une aura tout à fait particulière envahit l'atmosphère au cours des jours et des nuits qui entourent ces événements. On ne s'étonne plus des manifestations surnaturelles et des phénomènes étranges qui accompagnent ces huit dates, plus particulièrement les équinoxes et les solstices.

Tout le monde étant désormais accoutumé à ces bizarreries, elles ne suscitent que rarement de grandes émotions.

Mais, cette année-là, les choses en allèrent autrement.

Cette année-là, comme à l'accoutumée, les humains célébraient l'équinoxe d'automne au cours d'un réveillon familial. Selon la tradition, tous les produits récoltés dans l'année, ou du moins le plus grand nombre possible, devaient figurer au menu du repas, ne serait-ce qu'en petite quantité. Après avoir réveillé et remercié la déesse Melitele pour les récoltes, les humains allèrent se reposer. Et c'est alors que survint l'horreur macabre.

Peu avant minuit, une effroyable tempête se déclencha, une tornade diabolique qui fit plier les arbres presque jusqu'à terre; entre deux mugissements, au milieu des craquements des chevrons et des claquements des persiennes, on percevait des hurlements, des cris terrifiants et des lamentations. Les nuages qui s'étaient formés dans le ciel prenaient des formes extravagantes: il s'agissait le plus souvent de silhouettes de chevaux et de licornes au galop. Près de une heure durant, la tourmente se déclencha sans répit et, dans le brusque silence qui s'ensuivit, la nuit s'anima des trilles et des bruissements d'ailes de centaines de tête-chèvres, ces oiseaux mystérieux qui, selon les croyances populaires, se réunissaient autour des mourants pour chanter de diaboliques chants d'agonie. Cette fois, le chœur des engoulements était si intense, si puissant qu'on eût dit que le monde entier était en train de mourir.

Les engoulements chantaient leurs chants d'agonie de leurs voix sauvages, des nuages envahissaient l'horizon, masquant ce qui restait de la lumière de la lune. À ce moment-là, la terrible beann'shie, la messagère annonciatrice d'une mort violente et imminente, se mit à gémir, et la Traque sauvage, cortège de spectres aux

orbites en feu juchés sur des chevaux-fantômes, traversa le ciel noir, leurs manteaux et leurs étendards en lambeaux bruissant dans la nuit. Comme elle avait l'habitude de le faire, à un nombre d'années d'intervalle régulier, la Traque sauvage avait fait sa moisson. Elle n'avait pas été aussi redoutable depuis des décennies; dans la seule ville de Novigrad on déplora la disparition de plusieurs dizaines de personnes.

Lorsque la Traque fut passée au galop et que les nuages se furent dissipés, les gens virent ressurgir la lune. Comme toujours au moment de l'équinoxe, sa surface avait rétréci. Mais elle était, cette nuit-là, couleur rouge sang.

Les gens simples avaient pour les phénomènes liés à l'équinoxe de nombreuses explications, qui, du reste, variaient considérablement d'une région à l'autre, en fonction des croyances locales en matière de démonologie. Les astrologues, les druides et les magiciens avaient eux aussi leurs interprétations, erronées la plupart du temps, et échaufaudées à la va-vite. Ceux qui parvenaient à établir un lien entre ces phénomènes et des faits existants étaient peu nombreux, vraiment peu nombreux.

Sur les îles Skellige, par exemple, un nombre infime de superstitieux voyaient dans ces manifestations étranges la matérialisation du présage de Tedd Deireadh, la fin du monde, précédée de la bataille de Ragh nar Roog, la lutte finale entre la Lumière et les Ténèbres. Ils associaient la violente tempête qui, au cours de la nuit de l'équinoxe d'automne, avait ébranlé les Îles à une puissante vague poussée par la proue du monstrueux *Naglfar* de Morhög, le drakkar construit avec des ongles de cadavres et transportant une armée de sorcières et de démons du Chaos. Des hommes plus éclairés - ou mieux informés - imputaient cependant la folie des cieux et de la mer à Yennefer, la magicienne maléfique, et à sa disparition atroce. Pour d'autres encore, les mieux informés de tous, la mer déchaînée

symbolisait la mort d'une personne issue de la lignée des rois de Skellige et de Cintra. Partout dans le monde, la nuit de l'équinoxe d'automne fut une nuit de cauchemars, de spectres et d'apparitions, une nuit où le sommeil fut suspendu par la menace, entrecoupé de réveils soudains et oppressants au milieu de draps froissés et trempés de sueur. Les têtes les plus éclairées ne furent pas épargnées par les visions et les réveils en sursaut: l'empereur Emhyr var Emreis se réveilla dans un cri à Nilfgaard, la ville aux tours d'or. Au nord, à Lan Exeter, le roi Esterad Thyssen s'arracha de sa couche en tirant du sommeil son épouse, la reine Zuleyka. Dijkstra, le maître des espions, ouvrit brusquement les yeux à Tretogor, en se saisissant de son stylet, et réveilla l'épouse du ministre du Trésor. Au château de Montecalvo, la magicienne Filippa Eilhart s'extirpa de ses draps damassés sans réveiller l'épouse du comte de Noailles. Le nain Yarpen Zigrin à Mahakam, le vieux sorcelleur Vesemir dans la forteresse de Kaer Morhen, le clerc de banque Fabio Sachs dans la ville de Gors Velen, le jarl Crach an Craite sur le pont du drakkar *Ringhorn*, tous furent tirés du sommeil de manière plus ou moins brutale. Et d'autres encore connurent semblable désagrément: la magicienne Fringilla Vigo, dans le château de Beauclair; la prêtresse Sigdrifa dans le temple de la déesse Freyja sur l'île d'Hindarsfjall. De même que Daniel Etcheverry, le comte de Garramone, dans la forteresse assiégée de Maribor; Zylvik, le dizainier du Gonfalon de Bronze, dans le fort de Ban Gleann; le marchand Dominik Bombastus Houvenaghel dans la petite ville de Claremont. Et de nombreux autres encore.

Rares cependant étaient les individus capables d'associer tous ces phénomènes étranges à des faits réels. Et à une personne en particulier. Or, par le plus grand des hasards, trois de ces individus passaient justement la nuit de l'équinoxe sous un même toit. Celui du temple de la

—Des tête-chèvres, geignait Jarre, l'écrivillon, son regard fouillant l'obscurité qui avait envahi le parc du temple. Ils doivent être des milliers, des nuées entières... Ils crient pour un mort... pour sa mort... Elle se meurt...

—Ne dis pas d'idioties! (Triss Merigold se retourna brusquement, leva son poing serré; durant quelques secondes, on aurait dit qu'elle allait pousser le jeune homme ou le frapper à la poitrine.) Tu crois à ces superstitions stupides? Nous sommes à la fin du mois de septembre, les engoulevents se regroupent avant leur départ! C'est tout à fait naturel!

—Elle se meurt...

—Personne n'est en train de mourir! s'écria la magicienne, blême de fureur. Personne, tu entends? Cesse de raconter n'importe quoi!

Les adeptes, réveillées par l'alarme nocturne, commençaient à affluer dans le couloir de la bibliothèque. Leurs visages étaient graves et pâles.

—Jarre, dit Triss après avoir recouvré son calme. (Elle posa sa main sur l'épaule du garçon et la serra fort.) Tu es le seul homme dans le temple. Nous attendons toutes ton soutien et ton aide. Tu n'as pas le droit d'avoir peur, tu n'as pas le droit de paniquer. Reprends-toi. Ne nous déçois pas.

Jarre inspira profondément en tentant d'apaiser le tremblement de ses mains et de ses lèvres.

—Ce n'est pas de la peur..., chuchota-t-il en évitant le regard de la magicienne. Je n'ai pas peur, je suis inquiet! Pour elle. J'ai vu en rêve...

—Moi aussi, l'informa Triss en serrant les lèvres. Nous avons fait le même rêve, toi, Nenneke et moi. Mais pas un mot.

—Du sang sur son visage... Tellement de sang...

—Je t'ai demandé de te taire. Nenneke arrive.

La grande prêtresse se dirigea vers eux. Elle avait le visage fatigué. Pour répondre à la question muette de Triss, elle fit « non » de la tête. Constatant que Jarre s'apprêtait à prendre la parole, elle le devança:

—Rien, malheureusement. Lorsque la Traque sauvage a survolé le temple, elles se sont quasiment toutes réveillées, mais aucune n'a eu de visions. Pas même aussi nébuleuses que les nôtres. Va dormir, mon garçon, tu n'es d'aucune utilité ici. Jeunes filles, au dortoir, je vous prie.

Elle se passa les mains sur le visage et les yeux.

—Ah, l'équinoxe! Fichue nuit... Va te coucher, Triss. Nous ne pouvons rien faire.

—Cette impuissance me rend folle, avoua la magicienne en serrant les poings. À la pensée qu'elle souffre je ne sais où, qu'elle est en sang, menacée... Nom d'un chien, si seulement je savais quoi faire!

Nenneke, la grande prêtresse du temple de Melitele, se retourna.

—As-tu essayé de prier?

* * *

Au sud, loin, très loin derrière les montagnes d'Amell, dans la province d'Ebbing, au cœur d'une contrée nommée Pereplut, dans les vastes marécages traversés par les rivières Yelda, Leta et Arete, à une distance de huit cents miles à vol de corneille de la ville d'Ellander et du temple de Melitele, le vieil anachorète Vysogota fut brutalement tiré du sommeil à l'aube par un cauchemar. Une fois

réveillé, il fut incapable de se souvenir du contenu de son rêve, mais une sourde inquiétude l'empêcha de se rendormir.

* * *

—Brrr, il fait froid, il fait froid, ne cessait de répéter l'ermite en suivant un sentier à travers les roseaux.

Le piège suivant était vide. Pas un seul rat musqué. La pêche se révélait particulièrement infructueuse. Tout en grommelant des injures et en reniflant - il avait le nez frigorifié -, Vysogota débarrassa le piège de la bourbe et des lentilles d'eau qui l'obstruaient.

—Comme il fait froid, brrr! répétait-il en se dirigeant vers le bord du marais. Et pourtant, nous ne sommes encore qu'en septembre! l'équinoxe n'est passé que depuis quatre jours! Depuis que je suis sur cette terre, jamais je n'ai connu de tels froids à cette époque de Tannée. Et ça fait un sacré bout de temps que je suis venu au monde!

Le piège suivant - l'avant-dernier déjà - était vide lui aussi. Vysogota n'eut même pas envie de pester.

—C'est inéluctable, radotait-il en marchant, le climat se refroidit d'année en année. Et il semble à présent que les effets du refroidissement vont se manifester en cascades. Ah! Les elfes l'avaient prédit depuis longtemps, mais qui donc s'intéressait à leurs prédictions?

Un bruissement se fit entendre au-dessus de la tête du vieillard, des ailes crépitèrent, et des formes grises passèrent à vive allure. Les trilles saccadés et sauvages des tête-chèvres, les battements rapides de leurs ailes retentirent de nouveau dans la brume qui stagnait au-dessus des marécages. Vysogota ne prêta aucune attention aux volatiles. Il n'était pas superstitieux, et les tête-chèvres étaient toujours nombreux au-dessus

des marécages, à l'aube surtout; l'idée qu'ils vous percutent la tête, tant ils volaient en rangs serrés, faisait frémir. Certes, peut-être n'avaient-ils pas toujours été si nombreux que ce matin-là, peut-être ne volaient-ils pas de manière aussi démoniaque... Mais, après tout, la nature jouait de drôles de tours ces derniers temps: les bizarreries se succédaient, et étaient toutes plus bizarres les unes que les autres.

L'anachorète était en train de sortir de l'eau le dernier piège - vide - quand il entendit le hennissement d'un cheval. Instantanément, les engoulevents se turent.

Les marécages de Pereplut foisonnaient d'îlots surélevés, secs, couverts de bouleaux, d'aulnes, de cornouillers - mâles et sanguins - et de prunelliers. La plupart de ces îlots étaient entourés d'un tel borbier qu'il était absolument impossible pour un cheval ou même un cavalier ne connaissant pas les chemins d'y accéder. Un second hennissement retentit. Tout comme le premier, il provenait précisément de l'un de ces îlots. La curiosité l'emporta sur la prudence.

Vysogota s'y connaissait peu en chevaux, mais c'était un esthète, il savait reconnaître et apprécier la beauté. Or le cheval moreau à la robe brillante comme l'anthracite qui se tenait devant les bouleaux était particulièrement magnifique. Il était la quintessence de la beauté la plus pure. Tellement magnifique qu'il semblait irréel.

Mais il était bel et bien réel. Et bel et bien pris au piège: ses rênes et sa têtère étaient emmêlées dans les branches rouge sang d'un cornouiller. Lorsque Vysogota s'approcha de lui, le cheval rabattit ses oreilles et trépigna tant que le sol se mit à trembler; il secoua sa tête bien galbée et se retourna. Vysogota se rendit compte alors qu'il s'agissait d'une jument. Et il vit aussi autre chose, une chose qui fit battre son cœur à toute vitesse. Une montée d'adrénaline le submergea et le prit à la gorge, telle une paire de tenailles

invisible. Derrière le cheval, au creux d'un chablis peu profond, gisait un cadavre.

Vysogota jeta son sac à terre. La première pensée qui lui vint à l'esprit fut de faire demi-tour et de se sauver, mais, rempli de honte, il se ressaisit. Il s'approcha davantage, avec prudence, car la jument morelle trépignait toujours; les oreilles redressées, elle montrait les dents, attendant l'occasion propice pour mordre l'ermite ou lui donner un coup de sabot. Le cadavre était celui d'un adolescent. Face contre terre, il avait une main collée contre son corps, la seconde tournée sur le côté, les doigts enfoncés dans le sable. Le jeune homme était vêtu d'une jaquette en daim et d'un pantalon de cuir moulant; il était chaussé de bottes elfique à boucles qui montaient jusqu'aux genoux.

Vysogota se pencha et au même instant le cadavre poussa un gémissement. La jument hennit longuement, frappa le sol de ses sabots.

L'anachorète laissa échapper un juron et retourna prudemment le blessé. Instinctivement, il détourna la tête et poussa un sifflement en voyant l'horrible masque de saleté et de sang coagulé qui recouvrait son visage. Vysogota écarta délicatement la mousse, les feuilles et le sable agglutinés sur les lèvres écumantes du jeune homme, et tenta de décoller de sa joue les cheveux agglomérés par le sang. Le blessé émit un gémissement sourd, se raidit et se mit à frissonner. Vysogota écarta ses cheveux de son visage.

—Une fille! s'exclama-t-il à voix haute. (Il n'en croyait pas ses yeux.) C'est une fille!

* * *

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, perdue au milieu des marécages; s'il avait regardé à travers

l'une des fentes des volets, il aurait vu dans la pièce faiblement éclairée par des chandelles une adolescente, la tête enveloppée de gros bandages, reposer sur un bat-flanc tapissé de peaux, aussi immobile qu'un cadavre. À côté d'elle, il aurait vu un vieillard au front sillonné de rides, à la barbe grise taillée en pointe et aux longs cheveux blancs qui retombaient sur ses épaules, en dépit d'une calvitie étendue sur le sommet de son crâne. Il aurait pu observer le vieillard allumer une chandelle, placer un sablier sur la table, aiguïser une plume et se pencher au-dessus d'une feuille de parchemin. Il l'aurait vu, pensif, en pleine réflexion, se parlant à lui-même sans quitter des yeux la jeune fille allongée sur le bat-flanc.

Mais c'était impossible, personne n'aurait pu les voir. La cabane de l'anachorète Vysogota était bien cachée au milieu des marécages. Dans un endroit désert plongé éternellement dans le brouillard, où personne n'osait s'aventurer.

—Notons ce qui suit. (Vysogota trempa sa plume dans l'encrier.) Troisième heure après l'intervention. Diagnostic: *vulnus incisivum*, entaille causée par un outil pointu non déterminé, au tranchant apparemment recourbé, et enfoncé avec une grande force. Située sur la partie gauche du visage, elle débute dans la région infra-orbitaire, continue le long de la joue pour atteindre la région parotidienne et celle du muscle masséter. Atteignant le périoste dans la partie initiale, c'est sous l'orbite, au niveau de los zygomatique, qu'elle est la plus profonde. Temps écoulé présumé entre le moment de la blessure et la première intervention: dix heures.

La plume crissa sur le parchemin, mais quelques secondes à peine. Vysogota s'interrompt rapidement, estimant que tout ce qu'il venait d'énoncer n'était pas digne d'être noté.

—Pour en revenir à l'examen de la blessure, reprit le vieillard après un moment, le regard plongé dans la lumière vacillante de la chandelle,

notons ce qui suit. Je n'ai pas découpé les bords de l'entaille, je me suis borné à procéder à l'ablation de quelques lambeaux non irrigués et à celle du thrombus, naturellement. J'ai nettoyé la plaie avec de l'extrait d'écorce de saule. J'ai ôté toutes les impuretés et les corps étrangers. J'ai posé des points de suture. Avec du fil de chanvre. Je n'avais pas d'autre fil à disposition, que cela soit donc écrit. J'ai appliqué sur la plaie une compresse à l'arnica des montagnes avant de la panser à l'aide de carrés de mousseline.

Une souris traversa la pièce. Vysogota lui lança un petit morceau de pain. La jeune fille sur le bat-flanc avait du mal à respirer, elle gémissait dans son sommeil.

—Huitième heure après l'intervention. L'état de la malade est stationnaire. L'état du médecin, c'est-à-dire moi, s'est amélioré, car j'ai pu trouver un peu de sommeil... Je suis en mesure de poursuivre mes notes. Il convient en effet de noter par écrit certaines informations sur ma patiente. Pour la postérité. Si tant est que quelqu'un arrive un jour jusque dans ces marais avant que tout ici pourrisse et tombe en poussière.

Vysogota poussa un profond soupir, trempa sa plume dans l'encrier et l'essuya sur le bord du petit récipient.

—En ce qui concerne la patiente, grommela-t-il, que soit noté ce qui suit. Âge: d'après ce qu'il semble, seize ans environ. Elle est grande, de constitution plutôt mince, mais nullement chétive. Pas de trace de sous-alimentation. La musculature et l'ossature rappellent celles d'une jeune elfe, mais aucun trait ne semble attester qu'il s'agisse d'une métisse... ni d'une quart d'elfe. Un pourcentage de sang elfique moindre, on le sait, ne laisse pas de trace.

Comme s'il venait tout juste de s'apercevoir qu'il n'avait pas écrit une seule ligne, ni même une seule rune, Vysogota apposa sa plume sur le

papier, mais l'encre avait séché. Le vieillard ne s'en émut pas le moins du monde.

—Que soit noté également, reprit-il, que la jeune fille n'a jamais enfanté. Notons que son corps ne porte la marque d'aucune tâche, d'aucune cicatrice ancienne, d'aucune trace suggérant qu'elle ait effectué des travaux pénibles, qu'elle ait été victime d'accidents, ou qu'elle ait eu une vie hasardeuse. Je parle bien ici de traces anciennes. Les traces récentes, elles, ne manquent pas. La jeune fille a été battue. Cravachée, et pas d'une main paternelle, c'est le moins qu'on puisse dire. De toute évidence, elle a également reçu des coups de pied. J'ai aussi trouvé sur son corps un signe particulier étrange... Humm... Notons-le, pour le bien de la science... À l'aine, juste à côté du mont de Vénus, la jeune fille porte un tatouage représentant une rose rouge.

Concentré, Vysogota jeta un regard sur le bout de sa plume aiguisée, puis le trempa dans l'encrier. Cette fois cependant, il n'oublia pas pour quelle raison il le faisait et, de son écriture penchée, il couvrit rapidement sa feuille de lignes régulières. Il écrivit jusqu'à ce que sa plume s'assèche.

—À demi consciente, poursuivit-il, elle a parlé et crié. Son accent et sa façon de s'exprimer, au-delà du jargon obscène, propre aux criminels, qu'elle a employé, sont assez déconcertants et difficiles à identifier, mais je me risquerais à affirmer qu'ils trouvent leur origine dans les régions nordiques plutôt que dans le Sud. Certains mots...

Il fit de nouveau crisser la plume sur le parchemin, pas très longtemps, bien trop brièvement pour avoir pu noter tout ce qu'il venait de formuler. Après quoi il reprit son monologue à l'endroit exact où il l'avait interrompu.

—Certains mots, noms et dénominations

bredouillés par la jeune fille pendant son délire valent d'être retenus. Et examinés. Tout semble indiquer qu'il s'agit d'une personne tout à fait exceptionnelle, qui a trouvé le chemin de la cabane du vieux Vysogota... (Il se tut un instant, prêtant l'oreille.) Puisse cette cabane ne pas se révéler être le terme de sa route.

* * *

Vysogota se pencha au-dessus du parchemin, y apposa la pointe de sa plume, mais n'inscrivit rien, pas même une rune. Agacé, il jeta sa plume sur la table. Pendant quelques secondes il renifla, marmotta d'un air furieux, souffla. Il regardait le bat-flanc, attentif aux sons émis par la jeune fille.

—Il est à noter, poursuivit-il d'une voix lasse, quelle va très mal. Il est possible que mes tentatives et mes traitements se révèlent insuffisants, et mes efforts vains. Mes craintes étaient fondées. La blessure est infectée. La jeune fille a beaucoup de fièvre. Trois des quatre symptômes cardinaux d'un état inflammatoire aigu se sont déjà manifestés. *Rubor*, *calor* et *tumor* peuvent d'ores et déjà être constatés à l'œil et au toucher. Lorsque le choc postopératoire sera passé surviendra le quatrième symptôme, *dolor*. Que soit notée la chose suivante: plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que j'ai pratiqué la médecine pour la dernière fois; je sens combien ces années pèsent sur ma mémoire et la dextérité de mes doigts. Je ne sais ni ne puis faire grand-chose. Des moyens et des médicaments, je n'en ai pour ainsi dire pas. Le seul espoir réside dans le système immunitaire de son jeune organisme...

* * *

—Douzième heure après l'intervention. Conformément aux attentes, le quatrième symptôme cardinal de l'inflammation s'est manifesté. La malade crie de douleur; la fièvre et les tremblements s'intensifient. Je n'ai rien, aucun

remède que je pourrais lui administrer. Je dispose d'une faible quantité d'élixir de datura, mais la jeune fille est trop faible pour en supporter les effets. J'ai également un peu d'aconit, mais elle en mourrait à coup sûr.

* * *

—Quinzième heure après l'intervention. C'est l'aurore. La malade est inconsciente. La fièvre a très fortement augmenté, les tremblements redoublent d'intensité. Par ailleurs son visage est en proie à de violents spasmes musculaires. S'il s'agit du tétanos, la jeune fille est perdue. Gardons tout de même l'espoir qu'il s'agisse uniquement du nerf facial... Ou trijumeau. Ou les deux... La jeune fille sera alors défigurée... mais elle vivra... (Vysogota jeta un regard au parchemin sur lequel il n'avait pas inscrit une seule rune, pas un seul mot.) À condition, ajouta-t-il d'une voix sourde, qu'elle survive à l'infection.

—Vingtième heure après l'intervention. La fièvre continue à monter. *Rubor, calor, tumor* et *dolor* sont en passe, me semble-t-il, d'atteindre les limites de la phase décisive. Mais, d'ici là, la jeune fille sera morte. Je note par conséquent que moi, Vysogota de Corvo, ne crois pas en l'existence des dieux. Mais, si par hasard ils existaient, qu'ils prennent cette jeune fille sous leur protection. Et qu'ils me pardonnent... si ce que j'ai fait se révèle être une erreur.

Vysogota reposa sa plume, frotta ses paupières gonflées, irritées, appuya ses poings contre ses tempes.

—Je lui ai donné un mélange de datura et d'aconit, dit-il d'une voix sourde. Les heures qui suivent seront décisives.

* * *

Il ne dormait pas, il somnolait simplement lorsqu'il fut tiré de son somme par un choc, un

bruit sourd, suivi d'un gémissement. De colère plutôt que de douleur.

Dehors il faisait jour, une faible lumière filtrait à travers les fentes des volets. La partie supérieure du sablier s'était vidée depuis longtemps. Comme toujours, Vysogota avait oublié de le retourner. La flamme de la lampe à huile vacillait légèrement; dans l'âtre, les cendres couleur rubis éclairaient faiblement le coin de la pièce. Le vieillard se leva, écarta le paravent improvisé formé de couvertures qu'il avait suspendues autour du bat-flanc, le séparant ainsi du reste de la pièce afin d'assurer à la malade un semblant de tranquillité.

Cette dernière, qui s'était effondrée sur le sol un instant plus tôt, avait eu le temps de se relever avant que le vieil ermite arrive; elle était assise, courbée sur le bord du grabat, essayant de se gratter le visage, sous le pansement. Vysogota se racla la gorge.

—Je t'avais demandé de ne pas te lever. Tu es trop faible. Si tu veux quelque chose, appelle-moi. Je suis toujours à proximité.

—Justement, je ne veux pas que tu sois à proximité, dit-elle à voix basse, du bout des lèvres, mais tout à fait distinctement. J'ai envie de faire pipi.

Lorsqu'il revint pour emporter le pot de chambre, elle était allongée sur le bat-flanc, sur le dos, et promenait ses doigts sur le pansement qui lui couvrait la joue.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il se présenta de nouveau devant elle, elle n'avait pas changé de position.

—Quatre jours et quatre nuits? demanda-t-elle en regardant les poutres du plafond.

—Cinq. Près de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis notre dernière conversation. Tu as

dormi toute une journée et toute une nuit. C'est bien. Tu as besoin de sommeil.

—Je me sens mieux.

—Heureux de l'entendre. Nous allons enlever le pansement. Je vais t'aider à t'asseoir. Prends ma main.

La blessure guérissait bien, la croûte avait séché; cette fois, la jeune fille n'eut presque pas mal lorsqu'il arracha le pansement. Elle toucha délicatement sa joue et grimaça, mais Vysogota avait déjà compris qu'il ne s'agissait pas d'un rictus de souffrance; en réalité, la jeune fille vérifiait une fois encore l'étendue de l'entaille et se rendait bien compte de la gravité de la blessure. Elle constatait avec effroi que ce qu'elle avait senti auparavant sous ses doigts n'était pas le fruit d'un cauchemar causé par la fièvre.

—Tu as un miroir ici?

—Non, mentit-il.

Elle le regarda, pour la première fois sans doute, parfaitement lucide.

—C'est donc terrible à ce point? demanda-t-elle en promenant prudemment ses doigts sur la cicatrice.

—C'est une très vaste entaille, balbutia-t-il, fâché d'avoir à se justifier devant une gamine. Ton visage est encore très enflé. Dans quelques jours, j'enlèverai les points de suture; d'ici là, j'appliquerai sur ta joue de l'arnica et de l'extrait de bois de saule. Je ne te banderai plus toute la tête. La blessure guérit bien. Vraiment bien.

Elle ne répliqua pas. Elle remua les lèvres et les mâchoires, fronça les sourcils et se renfrogna, testant la mobilité de son visage meurtri.

—J'ai préparé du bouillon de pigeon. Tu en mangeras?

—Oui. Mais cette fois j'essaierai seule. C'est humiliant d'être nourrie comme une invalide.

Elle mit longtemps pour manger, portant prudemment la cuiller en bois à sa bouche. Ce simple geste lui demandait un effort tel qu'on aurait pu croire que la cuiller pesait deux livres au moins. Mais elle s'en sortait sans l'aide de Vysogota, qui l'observait avec intérêt. Vysogota était un homme curieux, et il brûlait de curiosité à présent. Il savait qu'une fois que la jeune fille aurait recouvré la santé, il pourrait avoir avec elle une conversation qui lui permettrait de faire la lumière sur une affaire mystérieuse. Il le savait et n'en pouvait plus d'attendre. Il vivait seul depuis trop longtemps dans ce trou perdu.

Après avoir terminé de manger, la jeune fille se laissa retomber sur ses oreillers. Pendant quelques instants elle demeura immobile, le regard rivé au plafond, puis elle tourna la tête. Vysogota constata une nouvelle fois que les yeux verts et extraordinairement grands de la jeune fille donnaient à son visage un air d'enfant innocent qui, pour l'heure, jurait singulièrement avec sa joue affreusement mutilée. Vysogota connaissait ce type de nature: une sorte d'éternelle enfant aux grands yeux, une physionomie qui éveillait d'emblée la sympathie. Petite fille à jamais, même lorsque son vingtième, et même son trentième anniversaire seraient oubliés depuis longtemps. Oui, Vysogota connaissait parfaitement ce type de nature. Sa seconde femme en était dotée. Ainsi que sa fille.

—Je dois partir d'ici, annonça soudain la jeune fille. Et rapidement. Je suis poursuivie. Tu le sais bien, non?

—Oui, je le sais, confirma-t-il en hochant la tête. Ce furent tes premières paroles. Contrairement aux apparences, ce n'étaient pas des divagations. En réalité, tu as d'abord demandé

des nouvelles de ton cheval et de ton épée. Dans cet ordre. Lorsque je t'ai garanti que l'un comme l'autre étaient sous bonne garde, tu t'es mise à me soupçonner d'être l'un des collaborateurs d'un certain Bonhart, et tu t'es imaginé que je n'étais pas là pour te soigner, mais pour te soumettre à la torture de l'espoir. Lorsque, non sans mal, j'ai réussi à te détromper, tu m'as dit t'appeler Falka, et tu m'as remercié de t'avoir sauvée.

—C'est bien, dit-elle en tournant la tête sur son oreiller, comme pour éviter d'avoir à le regarder dans les yeux. C'est une bonne chose que je n'aie pas oublié de te remercier. Tout cela reste très flou pour moi, comme si j'étais perdue dans le brouillard. Le rêve et la réalité se confondent dans ma tête. J'avais peur de ne pas t'avoir remercié. Et je ne m'appelle pas Falka.

—Ça aussi, je l'avais deviné, quoique tout à fait par hasard. Tu as parlé dans ton délire.

—Je suis une fugitive, poursuivit-elle sans se retourner. Une évadée. Il n'est pas prudent de me donner asile. Ni de connaître mon vrai nom. Je dois sauter sur mon cheval et me sauver avant qu'ils me découvrent ici...

—Il y a un instant à peine, lui fit remarquer l'anachorète d'une voix douce, tu avais du mal à t'asseoir sur le pot de chambre. Je te vois mal enfourcher un cheval. Mais je t'assure que tu es en sécurité ici. Personne ne te trouvera.

—Ils me recherchent, sans aucun doute. Ils suivent mes traces, ils fouillent les environs...

—Calme-toi. Il pleut depuis des jours, personne ne retrouvera ta trace. Tu es dans un endroit désert, dans un ermitage. Dans la maison d'un anachorète qui s'est coupé du monde. De telle sorte que le monde aussi aurait du mal à le retrouver. Mais, si tu le souhaites, je peux trouver un moyen de donner de tes nouvelles à des proches ou des amis.

—Tu ne sais même pas qui je suis...

—Tu es une jeune fille blessée, l'interrompt-il. Qui fuit une personne capable des pires agissements. Souhaites-tu que je transmette des informations?

—Il n'y a personne à qui les transmettre, répliqua-t-elle au bout d'un moment, et Vysogota perçut l'altération dans sa voix. Mes amis sont morts. Ils ont tous été tués.

Il ne fit pas de commentaire.

—Je suis la mort, reprit-elle d'une voix qui résonnait de façon étrange. Tout homme qui est en contact avec moi trouve la mort.

—C'est faux, la contredit-il en la regardant attentivement. Pas Bonhart, celui dont tu criais le nom dans ton délire, celui que tu veux fuir. Votre contact t'a causé plus de mal qu'à lui, je dirais. C'est lui qui t'a... blessée au visage?

—Non, répondit-elle en serrant les lèvres pour étouffer un gémissement, ou peut-être un juron. C'est Chat-Huant. Stefan Skellen. Quant à Bonhart... Bonhart m'a infligé une blessure bien plus grave. Bien plus profonde. Ça aussi, j'en ai parlé dans mon délire?

—Calme-toi. Tu es affaiblie, tu devrais éviter les émotions fortes.

—Je m'appelle Ciri.

—Je vais te faire une compresse d'arnica, Ciri.

—Attends un instant... Donne-moi un miroir quelconque.

—Je t'ai dit...

—S'il te plaît!

Il obtempéra, étant arrivé à la conclusion

que retarder davantage cet instant ne servirait à rien. Il lui apporta même une chandelle. Pour qu'elle puisse mieux voir les blessures faites à son visage.

—C'est ça, dit-elle d'une voix troublée, brisée. C'est bien ça. Tout à fait comme je l'imaginais. Oui, presque comme je l'imaginais.

L'anachorète sortit en tirant derrière lui le paravent de couvertures improvisé.

Elle fit de très gros efforts pour sangloter sans bruit, afin qu'il ne l'entende pas.

* * *

Le lendemain, Vysogota lui enleva une partie des points de suture. Ciri palpa sa joue, siffla comme une vipère en se plaignant d'une forte douleur à l'oreille et d'une hypersensibilité dans le cou et la mâchoire inférieure. Malgré tout elle se leva, s'habilla et sortit dans la cour. Vysogota ne protesta pas. Il l'accompagna. Il n'avait pas besoin de l'aider ni de la soutenir. La jeune fille était en bonne santé et beaucoup plus forte qu'on aurait pu le supposer.

Elle ne chancela qu'une fois arrivée à l'extérieur et dut prendre appui contre le chambranle de la porte.

—Comme il fait froid... (Elle prit une brusque inspiration.) Un froid de canard! Il gèle ou quoi? C'est déjà l'hiver? J'ai dormi combien de temps ici? Plusieurs semaines?

—Six jours exactement. Nous sommes le cinquième jour d'octobre. Mais c'est un rude mois qui nous attend.

—Le 5 octobre? grimaça-t-elle en sifflant de douleur. Comment ça? Deux semaines...

—Quoi? Quelles deux semaines?

—Peu importe, dit-elle en haussant les

épaules. Peut-être que j'embrouille les choses... Ou peut-être pas. Dis-moi, qu'est-ce qui pue comme ça?

—Les peaux de bête. Je chasse les rats musqués, les castors, les ragondins et les loutres. Je tanne les peaux. Même les anachorètes doivent bien vivre de quelque chose.

—Où est mon cheval?

—À l'étable.

La jument morelle accueillit la visiteuse d'un hennissement bruyant; la chèvre de Vysogota l'accompagna d'un bêlement qui trahissait son profond mécontentement de devoir partager l'endroit avec un autre locataire. Ciri enlaça l'animal, lui tapota l'encolure, le caressa. La jument s'ébrouait et remuait la paille de ses sabots.

—Où est ma selle? Mon caparaçon? Mon harnais?

—Ici.

Il n'émit aucune protestation, ne fit aucune remarque, ne donna pas son avis. Il se taisait, prenant appui sur sa canne. Il ne bougea pas lorsqu'elle soupira au moment de soulever sa selle, ne frémit pas lorsqu'elle ploya sous son poids et, avec un profond gémissement, tomba lourdement sur la terre battue couverte de paille. Il ne s'avança pas vers elle, ne l'aida pas à se relever. Il l'observait attentivement.

—Évidemment, lança-t-elle entre ses dents serrées, et elle repoussa sa jument qui tentait de fourrer son museau dans son cou. Tout est clair. Mais je dois me sauver d'ici, sacrebleu! Il le faut, tout simplement!

—Pour aller où? demanda-t-il froidement.

Elle se frotta le visage, toujours assise sur la paille près de sa selle.

—Le plus loin possible.

Il hocha la tête comme si la réponse le satisfaisait, comme si elle rendait les choses claires, sans laisser de place aux conjectures. Ciri se releva péniblement. Elle ne tenta même pas de se saisir de la selle ou du harnais. Elle se contenta de vérifier qu'il y avait du foin et de l'avoine dans la mangeoire, et entreprit d'essuyer l'échine et les flancs de la jument avec une botte de paille. Vysogota attendait en silence. La jeune fille vacilla sur ses jambes et s'affaissa contre le poteau qui soutenait le plafond; elle devint pâle comme un linge. Sans mot dire, il lui tendit sa canne.

—Je n'ai rien. C'est juste...

—C'est juste que ta tête s'est mise à tourner, car tu es malade et aussi faible qu'un nouveau-né. Rentrons. Tu dois t'allonger.

Au coucher du soleil, après avoir dormi quelques heures, Ciri sortit de nouveau. Vysogota, qui rentrait de la rivière, la rencontra près d'une palissade naturelle de ronces.

—Ne t'éloigne pas trop de la cabane, lança-t-il d'un ton acerbe. Premièrement, tu es trop faible...

—Je me sens mieux.

—Deuxièmement, c'est dangereux. Ce ne sont qu'immenses marécages et champs de joncs alentour. Tu ne connais pas les sentiers, tu peux te perdre ou te noyer dans les marais.

—Et toi, rétorqua-t-elle en désignant le sac qu'il traînait, tu connais les sentiers, bien entendu. Et tu as l'habitude de t'y promener, le marécage n'est donc pas si grand que ça. Tu tannes des peaux pour vivre, tu me l'as dit. Ma jument, Kelpie, a de l'avoine, or je ne vois aucun champ par ici. Nous avons mangé du poulet et de l'orge. Et du pain aussi. Du vrai pain, pas de la

galette. Les trappeurs ne te donneraient pas de pain. Cela signifie qu'il y a un village dans les environs.

—Excellente déduction, confirma l'anachorète d'une voix tranquille. En effet, je me procure mes provisions au village le plus proche. Lequel se trouve tout de même à la lisière des marécages. Les marais bordent une rivière. J'échange mes peaux contre de la nourriture qu'on m'amène en barque. Du pain, du gruau, de la farine, du sel, du fromage, parfois un lapin ou une poule. Parfois des nouvelles.

Il attendit, mais devant le silence de la jeune fille il poursuivit.

—Une horde de cavaliers en chasse est passée par deux fois au hameau. La première fois, prévenant les paysans qu'ils n'avaient pas intérêt à te cacher, les menaçant de l'épée et du feu si tu étais attrapée au hameau. La seconde fois, ils ont promis une récompense à quiconque trouverait ton corps. Tes poursuivants sont convaincus que tu es morte, que tu gis dans les bois, au fond d'un étang ou d'un ravin.

—Et ils n'auront de cesse de me chercher tant qu'ils n'auront pas retrouvé mes restes. Je le sais bien. Il faut qu'ils aient la preuve que je suis bien morte. Sans cette preuve ils n'abandonneront pas. Ils iront fureter partout. Et ils finiront par venir jusqu'ici...

—Ils sont tenaces, je le reconnais, observa-t-il. Particulièrement tenaces...

Elle serra les lèvres.

—Ne t'en fais pas. Je partirai d'ici avant qu'ils me trouvent. Je ne te causerai pas d'ennuis... N'aie pas peur.

—Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai peur? rétorqua-t-il en haussant les épaules. Y aurait-il une raison d'avoir peur? Personne n'arrivera

jusqu'ici, personne ne te dénichera dans ma cabane. Cependant, si tu pointes ton nez au-delà des roseaux, tu tomberas directement entre les mains de tes poursuivants.

—En d'autres termes, répliqua-t-elle en relevant la tête avec arrogance, je dois rester ici? C'est ce que tu veux dire?

—Tu n'es pas ma prisonnière. Tu es libre d'aller où bon te semble. Ou plus exactement: aussi loin que tes forces te le permettent. Mais tu peux également rester chez moi et patienter. Tes poursuivants finiront bien par se lasser. Ils se lassent toujours, tôt ou tard. Tu peux me croire. Je m'y connais.

Elle le regarda, une lueur étincelante dans ses yeux verts.

—D'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter en haussant les épaules et en fuyant son regard, tu agiras à ta guise. Je le répète, tu n'es pas ma prisonnière.

—De toute façon je ne partirai sans doute pas aujourd'hui, grogna-t-elle. Je suis faible... Et le soleil ne va pas tarder à se coucher... D'ailleurs je ne connais pas les sentiers. Rentrons plutôt à la cabane. Je suis gelée.

* * *

—Tu as dit que j'étais restée couchée ici six jours et six nuits. C'est vrai?

—Pourquoi mentirais-je?

—Ne t'énerve pas. Je m'efforce d'évaluer le nombre de jours qui se sont écoulés... Je me suis sauvée... On m'a blessée... le jour de l'équinoxe. Le 23 septembre. Si tu préfères compter selon le calendrier des elfes, cela correspond au dernier jour de Lammas.

—C'est impossible.

—Pourquoi mentirais-je? s'écria-t-elle, avant de pousser un gémissement en se prenant le visage entre les mains.

Vysogota la regardait de son air tranquille.

—Je l'ignore, répondit-il froidement. Mais apprends, Ciri, que j'ai été médecin autrefois. Cela fait longtemps que je n'exerce plus, mais je sais encore faire la différence entre une blessure qui date de quelques heures, et une autre qui date de quatre jours. Je t'ai trouvée le 27 septembre. Tu as donc été blessée le 26. Le troisième jour de Velen, si tu préfères compter selon le calendrier des elfes. Trois jours après l'équinoxe.

—C'est faux. J'ai été blessée le jour même de l'équinoxe.

—Ce n'est pas possible, Ciri. Tu as dû confondre les dates.

—Certainement pas. C'est toi qui as sans doute un calendrier périmé.

—Comme tu veux. Cela fait-il une si grande différence?

—Non. Aucune.

* * *

Trois jours plus tard, Vysogota enleva les derniers fils. Il avait toutes les raisons d'être satisfait et fier de son travail: la cicatrice était droite et nette. Il n'y avait aucun risque que des impuretés s'incrustent dans la blessure et dessinent comme un tatouage. La satisfaction du chirurgien fut toutefois gâchée par l'expression de Ciri qui, dans un silence lugubre, contemplait sous différents angles sa cicatrice dans le miroir et tentait, sans succès, de la masquer en rabattant ses cheveux sur sa joue. La cicatrice l'enlaidissait, c'était un fait. Faire semblant de prétendre le contraire n'aiderait aucunement la jeune fille. Aussi large qu'une corde, les traces des piqûres

d'aiguille et les empreintes des fils bien apparentes, la cicatrice rouge encore était vraiment monstrueuse. Son apparence allait progressivement s'améliorer, assez rapidement d'ailleurs. Vysogota savait néanmoins que la cicatrice ne disparaîtrait pas totalement. La jeune fille serait à jamais défigurée.

Ciri se sentait beaucoup mieux. Pourtant, à la surprise et à la satisfaction du vieil homme, elle ne parlait plus de partir. Elle sortit sa jument Kelpie de l'étable. Vysogota savait que dans le Nord le nom «Kelpie» servait à désigner une créature des varechs, un dangereux monstre marin qui, selon les superstitions, pouvait prendre la forme d'un magnifique destrier, d'un dauphin ou même d'une belle femme, mais qui en réalité ressemblait à un tas de mauvaises herbes. Ciri sella son cheval et fit le tour de la cour et de la cabane au trot; après quoi elle ramena Kelpie à l'étable afin que la jument tienne compagnie à la chèvre tandis qu'elle-même rentrait à la maison tenir compagnie à Vysogota. Elle entreprit même, par désœuvrement sans doute, de l'aider à préparer les peaux. Pendant qu'il classait les ragondins selon leur taille et leur teinte, elle découpait la peau des rats musqués sur une planchette qu'ils avaient apportée à l'intérieur, prélevant l'échine et la panse. Ses mains étaient d'une habileté hors du commun.

C'est précisément alors qu'ils se livraient chacun à leur tâche qu'ils entamèrent une étrange conversation...

* * *

—Tu ne sais pas qui je suis. Tu ne peux même pas l'imaginer.

Elle répéta cette banale affirmation plusieurs fois de suite, ce qui eut pour effet d'irriter quelque peu l'anachorète. Bien évidemment, il n'en laissa rien paraître. Révéler ainsi ses sentiments devant une gamine lui aurait fait outrage. Non, il ne

pouvait le permettre; pas plus qu'il ne pouvait laisser libre cours à la curiosité qui le démangeait.

Une curiosité somme toute sans fondement, car, après tout, il pouvait sans difficulté deviner qui elle était. Déjà à son époque, les jeunes se regroupaient en bandes. Les années écoulées n'avaient pu entamer le pouvoir d'attraction qu'exerçaient de telles cliques sur de sales gosses en mal d'aventures et de sensations fortes. Pour leur malheur, bien trop souvent. S'ils s'en tiraient avec une vilaine balafre au visage, ces sales mioches pouvaient s'estimer heureux; la torture, la corde, le crochet ou l'épieu attendaient les moins chanceux d'entre eux.

Pourtant, une chose avait changé depuis cette époque: une émancipation prématurée. Ces bandes n'attiraient plus seulement les adolescents, mais également des gamines complètement folles qui préféraient le cheval, l'épée et l'aventure au tricot, à la quenouille ou à la venue du marieur.

Vysogota ne lui avoua pas tout ce qu'il savait d'un bloc. Il procéda par bribes. Mais de telle manière qu'elle comprenne qu'il était au courant. Pour lui prouver que, si quelqu'un ici était une énigme, ce n'était certainement pas une jeune brigande faisant partie d'une bande de voyous et qui avait échappé par miracle à ses poursuivants. Elle n'était qu'une sale gosse défigurée qui tentait de s'entourer des limbes du mystère.

—Tu ne sais pas qui je suis. Mais n'aie pas peur. Je vais partir bientôt. Je ne te mettrai pas en danger.

Vysogota en avait assez.

—Aucun danger ne me menace, affirma-t-il d'un ton sec. De quoi parles-tu, voyons? Même si tes poursuivants faisaient leur apparition ici, ce dont je doute, qu'aurais-je à craindre? Quiconque aide des criminels en fuite s'expose à un châtiment, mais pas un anachorète, car un anachorète n'est pas au courant des choses

temporelles. Mon privilège est d'accueillir tous ceux qui se présentent à mon ermitage. Ce que tu as dit est juste, je ne sais pas qui tu es. Comment moi, un anachorète, pourrais-je savoir qui tu es, quelles bêtises tu as commises et pour quelle raison tu es poursuivie par la justice? Et par quelle justice? J'ignore même à quel droit sont soumis ces environs, de quelle juridiction ils dépendent. Et ça m'est égal. Je suis un ermite.

Il évoquait un peu trop la vie érémitique, il en avait conscience. Mais il n'abandonnait pas, les yeux verts et furieux de Ciri le piquant tels des éperons.

—Je suis un ermite misérable. Aux yeux de la société, je suis mort. Je suis un homme simple et sans instruction, ignorant des affaires du monde...

Il exagérerait.

—Tiens donc! s'emporta-t-elle en lançant à terre le couteau et la peau quelle avait à la main. Tu me prends pour une idiote ou quoi? «Anachorète», «misérable ermite», tiens donc! Pendant que tu étais sorti, j'ai jeté un coup d'œil autour de moi. J'ai regardé, là, dans le coin, derrière ce rideau à la propreté douteuse. D'où proviennent donc ces livres savants sur tes étagères, hein, homme simple et ignorant?

Vysogota rejeta les peaux de ragondin sur la paille.

—Un collecteur d'impôts vivait ici autrefois, expliqua-t-il, désinvolte. Ce sont des registres et des livres comptables.

—Tu mens. (Ciri fit la grimace, massa sa cicatrice.) Tu mens effrontément!

Il ne répondit pas, faisant mine d'apprécier la teinte d'une peau.

—Tu crois peut-être, reprit la jeune fille au

bout d'un instant, que parce que tu as une barbe blanche, des rides et cent ans d'âge, tu peux tromper une jeune fille naïve, hein? Eh bien je vais te dire une bonne chose: peut-être y parviendrais-tu avec la première venue. Mais pas avec moi!

Il haussa les sourcils d'un air interrogateur. En réponse, elle reprit aussitôt:

—Moi, mon cher anachorète, j'ai fait des études dans des endroits où l'on trouvait de nombreux livres identiques à ceux qui se trouvent sur ton étagère. Je connais nombre d'entre eux.

Vysogota haussa plus encore les sourcils. Elle le regardait droit dans les yeux.

—La maritorne raconte de drôles de choses, dit-elle, orpheline déguenillée voleuse ou brigande, découverte dans les buissons, la gueule esquintée. Mais tu dois tout de même savoir, monsieur l'anachorète, qu'il m'est arrivé de lire l'histoire de Roderick de Novembre. J'ai parcouru, et ce plus d'une fois, un ouvrage intitulé *Materia medica*. Je connais l'*Herbarius*, le même que celui que j'ai vu sur ton étagère. Je sais aussi ce que signifie au dos d'un livre une croix d'hermine sur un pavois rouge. C'est la preuve que ce livre a été édité par l'université d'Oxenfurt.

Elle s'interrompit sans pour autant le quitter des yeux. Vysogota ne disait rien, s'efforçant de ne rien laisser transparaître sur son visage.

—C'est pourquoi je pense, poursuivit-elle en redressant la tête avec cette fierté teintée de brusquerie qui lui était si familière, que tu n'es pas du tout un rustre ni un anachorète. Tu n'es pas mort aux yeux de la société, tu t'es sauvé pour lui échapper. Et tu te caches ici, dans ton ermitage, dissimulé derrière des apparences et une immense jonchaie.

—S'il en est ainsi, rétorqua Vysogota en souriant, nos sorts sont en réalité étrangement

entremêlés, érudite demoiselle. Le destin nous a réunis de bien étrange façon. Toi-même, n'est-ce pas, tu as habilement tissé autour de toi un voile d'apparences. Je suis malgré tout un homme âgé, rempli de suspicion, de méfiance et d'aigreur sénile...

—Méfiance envers moi?

—Envers le monde, Ciri. Ce monde où l'apparence suspecte porte le masque de la vérité pour disséminer une autre vérité, contrefaite, et qui, entre parenthèses, tente de nous tromper également. Ce monde où l'on peint le blason de l'université d'Oxenfurt sur les portes des maisons closes. Où des brigandes blessées se font passer pour des demoiselles expérimentées, instruites, et peut-être même de noble naissance, des intellectuelles et des érudites qui lisent Roderick de Novembre et auxquelles les armoiries de l'Académie ne sont pas inconnues, alors même que les apparences suggèrent le contraire. Alors même qu'elles portent une autre marque. Une marque de bandit. Une rose rouge tatouée à l'aîne.

—Tu avais raison, effectivement, grommelait-elle en se mordillant les lèvres. (Son visage, devenu cramoisi, faisait ressortir la ligne noire de sa cicatrice.) Tu es un vieillard aigri. Et un vieux birbe fouinard.

—Sur l'étagère qui se trouve derrière le rideau, poursuivit-il en désignant celui-ci d'un mouvement de tête, se trouve un recueil de contes elfiques et de paraboles en vers, *Aen N'og Mab Taedh'morc*. On peut y lire une historiette sur un corbeau sénile et une jeune hirondelle, qui serait tout à fait adaptée à notre situation. Étant donné que je suis, comme toi, Ciri, un érudit, je me permettrai de t'en rappeler un extrait qui me paraît approprié. Le corbeau, comme tu t'en souviens certainement, reproche à l'hirondelle sa frivolité et son impétuosité déplacée:

« Hen Cerbin dic'ss aen n'og Zireael, Aark, aark, caelm foile, te veloe, ell? Zireael... »

Il s'interrompit, posa ses coudes sur la table et cala son menton sur ses doigts entrecroisés. Ciri secoua la tête, se redressa, le regarda d'un air interrogateur, puis elle acheva le vers:

—«... Zireael veloe que'ss aen en'ssan irch, Mab og, Hen Cerbin, vean ni, quirk, quirk! »

—Le vieillard, méfiant et aigri, reprit Vysogota au bout d'un instant sans changer de posture, demande pardon à la jeune érudite. Le corbeau sénile, qui flaire partout la ruse et les stratagèmes, présente ses excuses à l'hirondelle dont la seule faute est d'être jeune et pleine de vie. Et bien mignonne.

—Maintenant tu radotes, s'offusqua Ciri en masquant instinctivement de sa main la cicatrice sur sa joue. Tu peux t'épargner ce genre de compliments. Ils ne feront pas disparaître les fils difformes dont tu m'as fauflé le visage. Ne va pas t'imaginer non plus que tu obtiendras ainsi ma confiance. Je ne sais toujours pas qui tu es réellement. Je ne sais pas pourquoi tu m'as trompée sur les dates et les jours. Ni dans quel but tu as regardé entre mes jambes alors que j'étais blessée au visage. J'ignore d'ailleurs si tu t'es contenté d'une simple observation.

Cette fois elle était parvenue à le déstabiliser.

—Qu'est-ce que tu vas imaginer, petite impertinente? s'écria-t-il. Je pourrais être ton père!

—Plutôt mon grand-père, rectifia-t-elle froidement. Voire mon arrière-grand-père. Mais tu ne l'es pas. Je ne sais pas qui tu es. Mais tu n'es certainement pas celui pour qui tu veux te faire passer.

—Je suis celui qui t’a trouvée dans les marécages, plaquée contre la mousse à cause du gel, une croûte noire à la place du visage, inconsciente, sale, dégoûtante. Je suis celui qui t’a amenée chez lui, alors qu’il ne savait pas qui tu étais et qu’il aurait pu s’imaginer les pires choses. Je suis celui qui ta soignée et mise au lit. Qui a veillé sur toi quand tu tremblais de fièvre. Qui ta lavée. Meticuleusement. Y compris à la périphérie du tatouage.

Elle devint de nouveau cramoisie, mais la lueur de défi demeurait dans son regard.

—Sur cette terre, gronda-t-elle, les apparences trompeuses simulent parfois la vérité, tu l’as dit toi-même. Moi aussi, je connais un peu le monde, figure-toi. Tu m’as sauvée, tu m’as soignée, tu as veillé sur moi. Je t’en remercie. Je te suis reconnaissante de... de ta bonté. Mais enfin je sais que cela n'existe pas, la bonté sans...

—Sans calcul ni espoir de profit, acheva-t-il avec un sourire. Oui, oui, je sais. J’ai roulé ma bosse... Qui sait si je ne connais pas le monde aussi bien que toi, Ciri. C’est bien connu, les filles blessées se font dépouiller de tout ce qui a une quelconque valeur. Quand elles sont inconscientes ou trop faibles pour se défendre, il est d’usage de lâcher la bride à ses appétits sexuels et à sa concupiscence, en usant bien souvent de moyens pervers et contre nature. N'est-ce pas ainsi?

—Les choses ne sont jamais ce qu’elles semblent être, rétorqua Ciri en rougissant pour la troisième fois.

—Quelle indubitable vérité! dit le vieillard en ajoutant une nouvelle peau au tas qu’il avait à côté de lui. Qui nous conduit irrémédiablement à la conclusion que nous ne savons rien l’un de l’autre, Ciri. Nous ne connaissons que les apparences, et celles-ci sont trompeuses.

Il attendit un instant, mais Ciri ne semblait guère pressée de prendre la parole.

—Nous avons eu beau mener tous deux ce qui ressemble à une enquête préliminaire, nous ne savons toujours rien l'un sur l'autre. Je ne sais pas qui tu es, et toi, tu ignores qui je suis...

Cette fois il attendit à dessein. Elle le regarda, et il lut dans ses yeux la question qu'il espérait. Une lueur étrange brilla dans son regard lorsqu'elle posa enfin ladite question.

—Qui commence?

* * *

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, s'il avait regardé à l'intérieur, il aurait pu voir, à la lumière des flammes qui scintillaient dans l'âtre, un vieillard à la barbe grise penché au-dessus d'un monticule de peaux. Il aurait vu également une jeune fille aux cheveux de cendre, défigurée par une affreuse cicatrice sur la joue qui jurait singulièrement avec ses grands yeux verts pareils à ceux d'un enfant.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane était bien cachée parmi les roseaux, au beau milieu des marécages où personne n'osait s'aventurer.

* * *

—Je m'appelle Vysogota de Corvo. J'étais médecin. Chirurgien. Et aussi alchimiste, chercheur, historien, philosophe, moraliste. J'étais professeur à l'académie d'Oxenfurt. J'ai dû me sauver après la publication d'une certaine œuvre qui fut considérée comme impie, ce qui, à l'époque, il y a cinquante ans de cela, était passible de la peine de mort. J'ai dû émigrer. Ma femme ne voulant pas partir, elle m'a quitté. Quant à moi, j'ai continué ma route plus loin, vers le sud, dans l'empire nilfgaardien. J'ai fini par devenir chargé de cours d'éthique à l'académie

impériale de Castell Graupian, où j'ai exercé pendant près de dix ans. Mais j'ai dû fuir cet endroit, également après la publication d'un certain traité... Soit dit entre parenthèses, l'ouvrage en question parlait du pouvoir totalitaire et du caractère criminel des guerres d'occupation, mais officiellement on me reprocha de m'être fait le défenseur d'un mysticisme métaphysique et d'un schisme clérical. Il fut reconnu que j'avais agi à l'instigation des groupements sacerdotaux révisionnistes expansifs qui régissaient de fait les royaumes de Nordling. Ce qui était assez drôle au regard de ma condamnation à mort pour athéisme vingt ans auparavant! En réalité, les prêtres expansifs étaient depuis longtemps tombés dans l'oubli dans les régions du Nord, mais à Nilfgaard on ne l'entendait pas de cette oreille. Mêler le mysticisme et les superstitions à la politique était passible de poursuites et sévèrement puni.

» Aujourd'hui, avec le recul, je pense que si j'avais cédé et fait preuve de repentir, l'affaire se serait peut-être dissipée et l'empereur se serait contenté de me disgracier sans prendre à mon encontre des mesures drastiques. Mais j'étais aigri. Sûr de mes raisons, que j'estimais intemporelles, supérieures au pouvoir politique, quel qu'il soit. Je me sentais humilié, injustement humilié. Victime d'un pouvoir despotique. J'ai donc noué des contacts étroits avec des dissidents qui luttaient secrètement contre le tyran. Avant d'avoir compris, je me suis retrouvé en prison avec ces mêmes dissidents, et certains d'entre eux, épouvantés par la perspective d'être torturés, m'ont désigné comme le principal idéologue du mouvement.

» L'empereur usa de son droit de grâce, mais je fus néanmoins banni, et menacé d'être exécuté sur-le-champ si je revenais sur les terres impériales.

» Je me suis alors fâché contre le monde entier, contre le royaume, l'Empire et les

universités, les dissidents, les fonctionnaires, les hommes de loi. Contre mes collègues et amis qui, d'un coup de baguette magique, avaient cessé de l'être. Contre ma seconde femme qui, tout comme la première, considérait que les ennuis de son mari étaient une raison suffisante pour divorcer. Contre mes enfants qui m'avaient renié. Je suis devenu un anachorète. Ici, dans la province d'Ebbing, dans les marécages de Pereplut. J'ai repris la demeure reçue en héritage d'un vieil ermite dont j'avais fait autrefois la connaissance.

La malchance voulut que Nilfgaard annexe Ebbing et je me suis de nouveau retrouvé sur le territoire de l'Empire. Or je n'ai plus ni la force ni l'envie de reprendre la route, c'est pourquoi je dois me cacher. Les sentences impériales ne sont pas soumises à prescription, même dans le cas où l'empereur qui les a rendues n'est plus de ce monde, et où son successeur n'a aucune raison d'apprécier et de partager ses points de vue. La sentence de mort reste en vigueur. Ainsi en ont décidé le droit et la coutume à Nilfgaard. Les sentences pour trahison ne peuvent être abrogées ni bénéficier de l'amnistie prononcée par chaque nouvel empereur après son couronnement. Après son accession au trône, le nouveau souverain amnistie tous ceux que son prédécesseur a condamnés... à l'exception des hommes reconnus coupables de trahison envers l'Etat. Peu importe qui règne à Nilfgaard: s'il vient à se savoir que je vis toujours sur le territoire impérial alors qu'on m'en a banni, ma tête tombera sur l'échafaud.

» Comme tu peux le constater, Ciri, nous nous trouvons exactement dans la même situation...

* * *

—Qu'est-ce que c'est, l'éthique? Je l'ai su, mais j'ai oublié.

—La science de la morale. Des règles du comportement moral, noble, probe, intègre. Des

sommets du bien auxquels la droiture et la moralité mènent l'âme humaine. Et des profondeurs du mal, où conduisent la malhonnêteté et l'immoralité...

—Les sommets du bien! gronda-t-elle. La droiture! La moralité! Ne me fais pas rire ou je vais faire péter la cicatrice que j'ai sur la gueule. Tu as eu de la chance qu'on ne t'ait pas poursuivi, ou qu'on n'ait pas lancé de chasseurs de primes à tes trousses, du genre d'un... Bonhart.

Tu aurais vu, alors, à quoi ressemblent les profondeurs du mal. L'éthique? Ton éthique, c'est de la merde, Vysogota de Corvo. Ce ne sont pas les hommes mauvais et les malhonnêtes qui plongent, oh, non! Ceux-là, ils sont très déterminés et n'hésitent pas à faire plonger dans le gouffre les gens respectueux de la morale, honnêtes et nobles, mais maladroits, hésitants et pleins de scrupules.

—Merci pour la leçon, persifla-t-il. Par ma foi, on a beau avoir vécu un siècle entier, il n'est jamais trop tard pour apprendre. Vraiment, il est toujours utile d'écouter des personnes mûres, qui ont beaucoup voyagé et qui ont de l'expérience.

—Vas-y, moque-toi, moque-toi donc, répliqua-t-elle en secouant la tête. Tant que tu le peux encore. Parce qu'à présent c'est mon tour. C'est à moi de te régaler de mon récit à présent. Je vais te raconter ce qui m'est arrivé. Et, lorsque j'en aurai terminé, nous verrons si tu as toujours envie de te gausser.

* * *

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un s'était glissé subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu dans la pièce faiblement éclairée un vieillard aux cheveux blancs en train d'écouter dans le recueillement le récit d'une jeune fille aux cheveux couleur de cendre, assise sur une bille près de la cheminée. Il aurait remarqué que la

jeune fille parlait lentement, comme si elle avait du mal à trouver ses mots, qu'elle frottait nerveusement sa joue enlaidie par une affreuse cicatrice, quelle entrecoupait le récit de sa destinée de longs moments de silence. Il l'aurait entendue parler des sciences qu'on lui avait inculquées et qui s'étaient révélées mensongères et illusoires. Des promesses qu'on lui avait faites et qui n'avaient pas été tenues. De cette destinée en laquelle on l'avait enjointe de croire et qui l'avait lâchement trahie et privée d'héritage. Il l'aurait entendue raconter comment, chaque fois qu'elle commençait à croire, les brimades, la douleur, les vexations et l'humiliation s'acharnaient sur elle. Comment ceux en qui elle avait confiance et qu'elle aimait l'avaient trahie, n'étaient pas venus à son secours lorsqu'elle souffrait, et que l'opprobre, le supplice et la mort la menaçaient. Comment les idéaux auxquels on lui avait conseillé d'être fidèle l'avaient déçue, trahie, abandonnée au moment où elle en avait besoin, révélant ainsi combien ils étaient infondés. Comment elle avait trouvé aide, amitié et amour là où, en apparence, il convenait de ne rien espérer. Surtout pas de l'amour.

Mais personne n'aurait pu les voir, ni à plus forte raison les entendre. La cabane au toit pentu et moussu était bien cachée au milieu de la brume, au cœur des marécages où personne n'osait s'aventurer.

Au moment d'atteindre l'âge de la puberté, une jeune fille tend à faire des incursions dans des domaines de la vie qui lui étaient auparavant inaccessibles; dans les contes, cette période est représentée symboliquement par une tour mystérieuse dans laquelle pénètre ladite jeune fille à la recherche d'une chambre secrète. Elle se hisse au sommet de la tour, progressant sur les marches d'un escalier en colimaçon qui, dans les rêves, traduisent les expériences érotiques. La chambre interdite, cette petite pièce fermée à clef, évoque le vagin; tourner la clef dans la serrure symbolise l'acte sexuel.

D'après Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*

Chapitre 2

La tempête arriva au cours de la nuit, avec le vent d'ouest.

Un éclair déchira le ciel mauve sombre, suivi d'un coup de tonnerre interminable. Une pluie soudaine s'abattit violemment sur le chemin poussiéreux, faisant vibrer les toits, effaçant la saleté des fenêtres. Mais un vent violent eut tôt fait de chasser l'ondée, de repousser la tempête très loin au-delà de l'horizon étincelant d'éclairs.

C'est alors que les chiens se mirent à aboyer. Des claquements de sabots résonnèrent, une arme cliqueta. Des cris et des sifflements sauvages réveillèrent en sursaut les villageois. Pris de panique, ces derniers se mirent à barricader portes et fenêtres. Les paumes en sueur, ils s'agrippaient aux manches de leurs haches, aux poignées de leurs fourches. Ils s'y agrippaient fermement. Le regard impuissant.

La terreur... la terreur parcourt le village. Qui sont les pourchassés? Qui sont les poursuivants? Ces barbares forcenés, le sont-ils par peur ou par colère? Traverseront-ils le village à bride abattue, juchés sur leurs chevaux? Ou la nuit sera-t-elle bientôt déchirée par la lueur des flammes des maisons incendiées?

—Silence, silence, les enfants...

—Maman, est-ce que ce sont les démons? Est-ce la Traque sauvage? Des spectres nés de l'enfer? Maman, maman!

—Silence, silence, les enfants. Ce ne sont ni des démons ni des diables...

Pis que cela.

C'étaient des hommes.

Les chiens ne cessaient d'aboyer. Le vent continuait à souffler. Les chevaux poussaient des

hennissements, leurs fers battaient le sol.

Une horde sauvage traversait le village et la nuit.

* * *

Hotsporn escalada la colline, tira sur les rênes de son cheval et le fit pivoter. Il était prudent et avisé et n'aimait pas prendre de risques, surtout quand il n'y avait rien à perdre à se montrer vigilant. Il n'était pas pressé de descendre vers la rivière, d'atteindre la station postale. Il préférait d'abord observer attentivement.

Devant la station il ne distinguait ni chevaux ni voiture, juste un petit fourgon attelé d'une paire de mulets. Sur la bâche du fourgon figurait une inscription qu'Hotsporn, de loin, ne pouvait déchiffrer. Mais il ne semblait pas y avoir de danger. Hotsporn était capable de flairer le danger. C'était un professionnel.

Il descendit sur la rive broussailleuse envahie d'osiers, fit pénétrer son cheval dans l'eau, profondément, puis traversa la rivière au galop au milieu de giclées d'eau qui s'élevaient bien au-dessus de sa selle. Les canards qui barbotaient au bord de la rivière s'enfuirent en cancanant bruyamment.

Hotsporn pressa son cheval, il franchit une palissade et se retrouva dans la cour de la station. Il pouvait à présent déchiffrer l'inscription qui figurait sur la bâche du fourgon: « Maître Almavera, artiste du tatouage ». Chaque mot de l'inscription était d'une couleur différente et commençait par une lettre exagérément grande, richement enluminée. Et sur un coffre du chariot, au-dessus de la roue avant droite, on pouvait voir une flèche fendue peinte d'une couleur pourpre.

—À terre, entendit-il derrière son dos. À terre, plus vite que ça! Les mains loin de la poignée!

Ils s'approchèrent et l'encerclèrent sans bruit: Asse, en veste de cuir noir rivée d'argent, par la droite; Falka, en jaquette de daim vert et coiffée d'un béret à plumes, par la gauche. Hotsporn baissa son capuchon et ôta le bandeau de son visage.

—Ha! (Asse baissa son épée.) C'est vous, Hotsporn. Je vous aurais sûrement reconnu, mais j'ai été trompé par votre cheval moreau!

—Quelle magnifique petite jument! s'extasia Falka en repoussant son béret sur l'oreille. Noire et brillante comme le charbon, pas un poil plus clair. Et bien bâtie! C'est une pure beauté!

—Eh oui! J'ai pu me la procurer pour moins de cent florins, sourit Hotsporn d'un air nonchalant. Où est Giselher? À l'intérieur?

Asse acquiesça d'un signe de tête. Falka, comme envoûtée par la jument, lui donna une tape sur l'encolure.

—Quand je l'ai vue galoper dans l'eau, dit-elle en levant sur Hotsporn ses grands yeux verts, on aurait dit un véritable kelpie! Si elle avait surgi de la mer et non de la rivière, j'aurais certainement cru que c'en était un.

—Et vous avez déjà vu un véritable kelpie, mademoiselle Falka?

—En image. (La jeune fille se rembrunit soudain.) C'est une longue histoire. Venez à l'intérieur. Giselher vous attend.

* * *

Près de la fenêtre, par laquelle filtrait un rayon de lumière, une table avait été installée. Mistle, qui ne portait rien en dessous de la ceinture à l'exception de ses chaussettes noires, s'y tenait à demi allongée, dans une posture impudique, en appui sur ses coudes. Un individu

maigre aux cheveux longs, en blouse gris foncé, était agenouillé entre ses jambes écartées. Ce ne pouvait être que maître Almavera, l'artiste du tatouage, car l'homme était justement occupé à tatouer sur la cuisse de Mistle un dessin en couleur.

—Viens plus près, Hotsporn, l'invita Giselher en rapprochant un escabeau de la table où il était assis avec Etincelle, Kayleigh et Reef.

Ces deux derniers, tout comme Asse, étaient pareillement vêtus de cuir noir criblé d'agrafes, de clous, de chaînes et autres ornements fantaisistes en argent. *Un artisan a dû faire une sacrée bonne affaire avec eux*, se dit Hotsporn. Quand l'envie leur prenait de s'accoutrer de belle manière, les Rats payaient royalement les tailleurs, les cordonniers et les selliers. De toute évidence, ils n'hésitaient pas non plus à arracher directement sur la personne qu'ils venaient d'attaquer un habit ou un bijou qui leur était tombé dans l'œil.

—Manifestement, tu as trouvé notre message dans les ruines de l'ancienne station, constata Giselher en s'étirant. Mais qu'est-ce que je dis! Tu ne serais pas ici sinon, n'est-ce pas? Tu es même descendu plutôt vite, je dois le reconnaître.

—Parce qu'il a une superbe jument, intervint Falka. Je parie qu'elle est aussi fringante!

—J'ai en effet trouvé votre message. (Hotsporn ne quittait pas Giselher du regard.) Et qu'en est-il du mien? T'est-il parvenu?

—Il m'est parvenu..., bafouilla le chef des Rats. Mais... pour être bref... Disons que nous n'avions alors pas le temps. Ensuite, nous nous sommes saoulottés et il a bien fallu prendre du repos. Et plus tard nous avons suivi une autre route...

Satanés merdeux, pensa Hotsporn.

—Pour être bref, tu n’as pas rempli la mission que je t’avais confiée.

—Eh bien... non. Pardonne-moi, Hotsporn. Ce n’était pas possible... Ce sera pour la prochaine fois, sans faute!

—Sans faute, confirma avec emphase Kayleigh, bien que personne n’ait sollicité son avis.

Satanés merdeux irresponsables. Ils se sont saoulottés. Et ensuite ils ont suivi une autre route. Qui menait sans aucun doute à l’atelier de quelque tailleur à qui ils ont commandé de belles fripes.

—Tu bois quelque chose?

—Non, merci.

—Mais peut-être goûteras-tu à ceci?

Giselher désigna un petit écrin laqué posé au milieu des touries et des timbales. Hotsporn avait déjà compris pour quelle raison les yeux des Rats brillaient de cet éclat étrange, pourquoi leurs mouvements étaient si nerveux et si vifs.

—De la poudre de première qualité, assura Giselher. N’en prendras-tu pas une pincée?

—Non, merci.

Hotsporn regarda d’un air éloquent les taches de sang et les traces laissées dans la sciure: de toute évidence, un corps avait été traîné par là. Giselher suivit son regard.

—Un valet a voulu jouer les braves avec nous, pouffa-t-il. Au point qu’Etincelle a dû le corriger.

Etincelle émit un rire guttural. On devinait sans peine qu’elle était très excitée par les narcotiques.

—Je l’ai si bien corrigé qu’il s’est étouffé

avec son sang, se vanta-t-elle. Et les autres se sont alors calmés sur-le-champ. C'est ce qu'on appelle la terreur!

Comme à l'accoutumée elle était couverte de bijoux, une boucle en diamants ornait même l'aile de son nez. Elle n'était pas vêtue de cuir, mais d'un caftan couleur cerise avec un dessin de brocart assez célèbre pour être du dernier cri parmi la jeunesse dorée de Thurn. De même que le foulard de soie qui entourait la tête de Giselher. Hotsporn avait même déjà entendu parler de jeunes filles se rasant « à la Mistle».

—C'est ce qu'on appelle la terreur, répéta-t-il, songeur, les yeux toujours rivés sur la traînée de sang sur le sol. Et qu'en est-il du maître de la station? De sa femme? De son fils?

—Mais non! se renfroigna Giselher. Crois-tu donc que nous les avons tous abattus? Allons! Pour l'instant ils sont enfermés dans le cellier. Comme tu peux le constater, la station nous appartient à présent.

Kayleigh se rinça bruyamment la bouche avec du vin, puis cracha par terre. À l'aide d'une petite cuiller, il préleva un peu de fisstech dans l'écrin, le déposa minutieusement sur le bout de son index mouillé de salive qu'il porta à sa bouche pour en frictionner sa gencive. Il passa l'écrin à Falka qui répéta le rituel avant de tendre le fisstech à Reef. Le Nilfgaardien refusa, occupé à feuilleter le catalogue des tatouages en couleur; il passa la boîte à Etincelle qui, sans se servir, la tendit à Giselher.

—La terreur! gronda-t-elle en clignant de ses yeux étincelants et en fronçant le nez. Nous tenons la station par la terreur! C'est ainsi que l'empereur Emhyr tient le monde entier. Nous, nous n'avons que cette baraque, mais le principe reste le même!

—Aïïïe! Sacrebleu! hurla Mistle sur sa table. Fais attention! Regarde où tu plantes tes aiguilles. Tu recommences encore une fois et c'est moi qui

vais te piquer! De telle manière que tu te retrouveras transpercé de part en part!

Les Rats, à l'exception de Falka et de Giselher, pouffèrent.

—Il faut souffrir pour être belle! s'écria Etincelle.

—Pique-la, maître, pique-la, ajouta Kayleigh. Entre les jambes elle est blindée!

Falka proféra d'affreux jurons et lança une timbale dans sa direction. Kayleigh se pencha pour l'éviter, et les Rats ricanèrent de nouveau.

—Ainsi, commença Hotsporn, bien décidé à mettre un terme à leur hilarité, vous tenez la station par la terreur. Et pour quelle raison? Mis à part le plaisir que vous prenez à terroriser les gens?

—Nous sommes ici aux aguets, rétorqua Giselher en frottant le fisstech sur sa gencive. Si quelqu'un se pointe pour changer de cheval ou prendre du repos, on le dépouillera. C'est plus confortable ici qu'à un croisement des chemins ou dans des fourrés au bord de la grand-route. Néanmoins, comme vient de le dire Etincelle, le principe reste le même.

—Mais depuis l'aurore, seul celui-là nous est tombé dans les pattes, intervint Reef en désignant maître Almavera, quasiment invisible, la tête entre les cuisses écartées de Mistle. Fauché comme les blés, comme tout saltimbanque, il n'avait rien qu'on puisse lui dérober, alors on le dépouille de son art. Jetez donc un œil, voyez comme il est habile en dessin.

Il dénuda son avant-bras et montra son tatouage: une femme nue qui semblait remuer les fesses quand il serrait le poing. Kayleigh se vanta lui aussi: au-dessus d'un bracelet d'épines, un serpent vert s'enroulait autour de son poignet, sa gueule béante révélant une langue fourchue

écarlate.

—Très chic, observa Hotsporn avec indifférence. Et d'une grande utilité pour l'identification de cadavres. Néanmoins, mes chers Rats, le pillage ne vous a pas réussi. Il va falloir payer l'artiste pour son art. Je n'ai pas pu vous avertir plus tôt: depuis sept jours, c'est-à-dire depuis le 1^{er} septembre, le signe est une flèche pourpre fendue. Il en a une peinte sur son chariot.

Reef jura dans sa barbe, Kayleigh éclata de rire. Giselher agita la main avec nonchalance.

—Soit. Nous le paierons pour ses aiguilles et ses tatouages, s'il le faut. Une flèche pourpre, dis-tu? Nous nous en souviendrons. Si quelqu'un d'autre se pointe ici avec le signe d'une flèche, nous ne lui ferons pas de mal.

—Tu as l'intention de camper ici jusqu'à demain? s'étonna Hotsporn avec une emphase exagérée. Ce n'est pas raisonnable. C'est risqué et dangereux!

—Qu'est-ce à dire?

—C'est risqué et dangereux.

Giselher haussa les épaules, Etincelle renifla, puis se moucha en rejetant sa morve au sol. Reef, Kayleigh et Falka regardaient le négociant comme s'il venait de leur apprendre que le soleil était tombé dans la rivière et qu'il fallait vite le repêcher avant que les crabes le saisissent entre leurs pinces. Hotsporn comprit alors qu'il avait affaire à des gamins fous, à des fanfarons dotés d'une bravoure démente. Il ne servait à rien d'en appeler à leur bon sens ni de les prévenir d'un quelconque risque. Ces notions leur étaient totalement étrangères. Pourtant, il essaya.

—Vous êtes traqués, les Rats.

—Et alors?

Hotsporn soupira.

La discussion fut interrompue par Mistle qui s'approcha d'eux sans s'être donné la peine de se rhabiller. Elle posa la jambe sur le banc et, en tournant les hanches, fit admirer à tous l'œuvre de maître Almavera: le haut de sa cuisse, juste à côté de l'aîne, arborait désormais une rose couleur ponceau sur une petite tige verte munie de deux petites feuilles.

—Alors? demanda-t-elle, les mains sur les hanches. (Ses bracelets, qui lui couvraient presque entièrement les avant-bras, scintillèrent comme des diamants.) Qu'est-ce que vous en dites?

—De vraies beautés, pouffa Kayleigh en repoussant d'un geste ses cheveux.

Hotsporn remarqua qu'il portait plusieurs anneaux à chaque oreille. Bientôt, les anneaux de ce genre, de même que le cuir bardé de métal, seraient sans aucun doute à la mode parmi la jeunesse dorée de la ville de Thurn et de la province de Geso tout entière.

—À ton tour, Falka, dit Mistle. Que souhaites-tu te faire tatouer?

Falka toucha la cuisse de la jeune fille, se pencha et observa le tatouage. De près. Mistle ébouriffa tendrement ses cheveux cendrés. Falka eut un petit rire et, sans cérémonie, commença à se déshabiller.

—Je veux la même rose, exactement, annonça-t-elle. Au même endroit que toi, ma chérie.

* * *

—Eh bien! Il y en a des souris chez toi, Vysogota.

Ciri avait interrompu son récit; elle regardait le sol où, dans le cercle de lumière déversée par la lampe à huile, se déroulait un véritable tournoi de souris. On pouvait aisément imaginer ce qui se

passait en dehors du cercle, dans le noir total.

—Un chat te serait utile. Ou même deux.

—Les rongeurs, dit l'ermite en toussotant, se pressent à l'intérieur parce que l'hiver arrive. Quant à avoir un chat, j'en avais un. Mais il est allé vadrouiller quelque part, le fripon, il a disparu.

—Il a dû se faire manger par un renard ou une martre.

—Tu n'as pas vu ce chat, Ciri. S'il s'est fait manger, c'est par un dragon. Rien de moins.

—Vraiment? Dommage! Il aurait empêché ces souris de se balader sous mon lit.

—Oui, c'est dommage. Mais je pense qu'il reviendra. Les chats reviennent toujours.

—Je vais remettre du bois dans le feu. Il fait froid.

—Oui. Les nuits sont diablement fraîches en ce moment... Et pourtant nous ne sommes même pas à la mi-octobre... Continue, Ciri.

La jeune fille resta assise un moment, immobile, le regard plongé dans l'âtre. Le feu reprit vie, il crépita, gronda, darda un reflet doré et des ombres mouvantes sur le visage défiguré de la jeune fille.

—Raconte.

* * *

Tandis que maître Almavera la piquait avec son aiguille, Ciri sentait des larmes perler au coin de ses yeux. Bien qu'elle ait pris la précaution de s'étourdir de vin et de poudre blanche avant qu'il commence son ouvrage, la douleur était insupportable. Elle serra les dents pour réprimer un gémissement. Bien entendu, elle ne laissait rien paraître; elle faisait mine de ne pas prêter

attention à l'aiguille, de mépriser la douleur. Elle s'efforçait de faire comme si de rien n'était et tentait de prendre part à la conversation que les Rats avaient entamée avec Hotsporn, un individu qui souhaitait se faire passer pour un négociant mais qui, hormis le fait qu'il vivait avec des commerçants, n'avait rien de commun avec le négoce.

—De sombres nuages s'accumulent au-dessus de vos têtes, disait Hotsporn en balayant de ses yeux noirs les visages des Rats. Non seulement le préfet d'Amarillo vous poursuit, ainsi que les Varnhagen, le baron Casadéi...

—Celui-là? se renfroga Giselher. Le préfet et les Varnhagen, je comprends, mais pour quelle raison ce Casadéi s'acharne-t-il sur nous?

—Le loup qui veut se faire passer pour un agneau, sourit Hotsporn, et qui bêle plaintivement: « Bêê, bêê, personne ne m'aime, personne ne me comprend, où que je me présente, on me jette des pierres, on crie "Haro!". Pourquoi, pourquoi tant de haine et d'injustice?» Depuis son aventure près de la rivière Bergeronnette, mes chers Rats, la fille du baron Casadéi est restée faible, fébrile...

—Aaaahhh! se souvint Giselher. Le carrosse avec les quatre bais! C'est cette demoiselle-là?

—Oui. Comme je le disais, elle est souffrante, la nuit elle se réveille en criant, elle n'a pas oublié M. Kayleigh... Ni surtout sa broche, souvenir de sa défunte mère, que Mlle Falka, tout en proférant divers propos, lui a arrachée de force alors qu'elle était agrafée sur sa robe.

—Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit! fulmina Ciri depuis sa table, profitant de l'occasion pour réagir à la douleur. En lui permettant de s'en tirer indemne nous l'avons outragée et offensée. Il aurait fallu la bataculer.

—En effet. (Ciri sentait le regard d'Hotsporn

sur ses cuisses nues.) C'est véritablement un immense déshonneur pour elle de ne pas avoir été bataculée! Pas étonnant que Casadéi, mortifié, ait convoqué une horde armée, alloué une récompense. Qu'il ait juré publiquement de vous pendre tous haut et court avec les corbeaux, au sommet des murs de son château. Il a également annoncé que pour cette broche arrachée à sa fille il arracherait la peau de Mlle Falka. Avec des ceintures.

Ciri poussa un juron, et les Rats se mirent à ricaner d'un rire sauvage. Etincelle éternua et se mit de la morve partout: le fistech lui taquinait les muqueuses.

—Nous foulons nos poursuivants aux pieds, annonça-t-elle en essuyant son nez, ses lèvres, son menton, ainsi que la table, avec son foulard. Le préfet, le baron, les Varnhagen! Ils sont à nos trousses, mais ils ne nous rattraperont pas! Nous sommes les Rats! Après la Velda, nous avons fait trois zigzags et à présent ces imbéciles tournent en rond en suivant des pistes refroidies. Avant qu'ils aient capté, ils seront trop loin pour faire demi-tour.

—Et quand bien même ils feraient demi-tour! s'enflamma Asse. (Il avait quitté depuis un certain temps déjà son poste de sentinelle; personne n'était allé le remplacer, ni même n'en avait l'intention.) J'les tailladerai et voilà tout!

—Bien sûr, s'écria Ciri, qui avait déjà oublié leur fuite de la nuit précédente à travers les villages le long de la Velda, et la peur qui leur collait alors au ventre.

—Ça suffit. (Giselher frappa la table de sa paume ouverte, mettant brusquement un terme à ce verbiage turbulent.) Parle, Hotsporn. Je vois bien que tu veux nous faire part de quelque chose, quelque chose d'autrement plus important que le préfet, les Varnhagen, le baron Casadéi et sa fillette si sensible.

—Bonhart est à vos trousses.

Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Même maître Almavera interrompit son ouvrage quelques instants.

—Bonhart, répéta Giselher lentement. Cette vieille crapule au crâne gris. Qui donc avons-nous pu énerver à ce point?

—Quelqu'un de riche, affirma Mistle. Tout le monde n'a pas les moyens de se payer les services de Bonhart.

Ciri était sur le point de demander qui était ce Bonhart, mais Asse et Reef la devancèrent, d'une même voix, presque simultanément.

—C'est un chasseur de primes, expliqua Giselher, la mine sombre. Il a fait le soldat autrefois, paraît-il, puis il s'est occupé d'un commerce ambulancier, avant de se mettre à tuer des gens contre rémunération. C'est un fils de salaud comme on en voit peu.

—On raconte, ajouta Kayleigh avec une certaine désinvolture, que si on alignait dans un seul cimetière tous ceux que Bonhart a zigouillés, le cimetière devrait mesurer au moins un demi-arpent de long.

Mistle versa une pincée de poudre blanche dans le creux entre son pouce et son index, puis elle inspira profondément.

—Bonhart a massacré la clique du Grand Lothar, déclara-t-elle. Il les a fauchés, son frère et lui, celui qu'on appelait la Petite Amanite.

—On raconte qu'il l'a eu d'un coup dans le dos, précisa Kayleigh.

—Il a aussi tué Valdez, ajouta Giselher. Et quand Valdez est mort, toute sa clique s'est désagrégée. C'était l'une des meilleures. Une bande puissante, solide. De bons camarades. Durant un temps j'avais pensé les rejoindre. Avant

de vous rencontrer.

—Tout cela est vrai, dit Hotsporn. Il n'y avait aucune clique comparable à celle de Valdez, et il n'y en aura pas d'autres. On a fait une chanson sur la rafle près de Sarda, et la façon dont ils s'en sont sortis. C'étaient des têtes futées! Quelle fougue virile! Bien peu peuvent se parangonner à eux.

Les Rats se turent soudain et lui jetèrent des regards furibonds.

—Nous, un jour, reprit Kayleigh d'une voix traînante après une minute de silence, alors que nous étions seulement six, nous avons percé tout un escadron de la cavalerie nilfgaardienne.

—Nous avons repris Kayleigh aux Nissirs, gronda Asse.

—N'importe qui ne peut pas se parangonner à nous non plus, siffla Reef.

—C'est un fait, Hotsporn, se rengorgea Giselher. Les Rats ne sont pas plus mauvais qu'une autre bande, pas moins habiles que la clique de Valdez. Tu parlais de fougue virile? Eh bien, moi, je vais t'en conter sur la fougue féminine. Etincelle, Mistle et Falka, à elles trois, telles que tu les vois ici, ont traversé en plein jour le centre de la petite ville de Druigh, et, ayant appris que des Varnhagen se trouvaient dans la taverne, elles l'ont traversée au galop! De part en part! Elles sont entrées par-devant, et sont ressorties par-derrière. Et les Varnhagen sont restés la gueule ouverte, à regarder leurs chopes cassées et leurs bières renversées. Tu diras peut-être que ce n'est rien?

—Il ne le dira pas, anticipa Mistle en souriant d'un air mauvais. Il ne le dira pas, car il sait bien qui sont les Rats. Et sa guilde aussi le sait.

Maître Almavera avait terminé son

tatouage. Ciri le remercia; la mine fière, elle se rhabilla et rejoignit la compagnie. Elle s'ébroua, sentant sur elle le regard étrange, presque ironique, d'Hotsporn qui la jaugeait. Elle lui jeta un bref regard d'un œil mauvais en se serrant ostensiblement contre l'épaule de Mistle. Elle avait déjà pu constater que ce genre de manifestation refroidissait efficacement l'ardeur des hommes qui avaient des idées en tête. Dans le cas d'Hotsporn, elle le faisait un peu gratuitement, car, de ce point de vue, le prétendu négociant n'était pas importun.

Hotsporn était une énigme pour Ciri. Elle ne l'avait vu qu'une seule et unique fois avant ce jour-là, le reste lui avait été relaté par Mistle. Hotsporn et Giselher, lui avait expliqué la jeune fille, se connaissaient depuis longtemps et ils étaient compères; ils utilisaient des signaux et des mots de passe convenus entre eux, et se fixaient des rendez-vous dans des lieux précis. Au cours de ces rendez-vous, Hotsporn donnait à Giselher des informations; les Rats se rendaient alors sur le lieu indiqué et tombaient sur le marchand, le convoi ou la caravane mentionnés. Il leur arrivait aussi de tuer une personne désignée. Les deux hommes convenaient également toujours d'un signe: il était alors interdit de toucher aux marchands dont le chariot portait ledit signe.

Au début, Ciri avait été éberluée et quelque peu désappointée. Elle était en adoration devant Giselher, elle prenait les Rats pour un modèle de liberté et d'indépendance; elle-même était tombée amoureuse de cette liberté, de ce mépris de tout et de tous. Et voilà qu'il fallait, à brûle-pourpoint, exécuter le travail sur injonction. On leur donnait des ordres, comme à des mercenaires. Mieux, quelqu'un leur ordonnait d'attaquer tel ou tel individu, et eux, tête baissée, ils obtempéraient.

«C'est donnant donnant», lui avait répondu Mistle en haussant les épaules, lorsque Ciri l'avait interrogée. « Hotsporn nous donne des ordres, mais il nous transmet aussi des informations qui

nous permettent de survivre. La liberté et le mépris ont leurs limites. Finalement, c'est toujours comme ça que ça se passe, nous sommes toujours l'instrument d'autrui. C'est la vie, Petit Faucon. »

Ciri avait été stupéfaite et déçue, mais cela n'avait pas duré. Elle apprenait. Notamment à modérer sa surprise et à ne pas nourrir de trop vives espérances; la déception alors était moins grande.

—Je peux vous proposer un remède à tous vos soucis, mes chers Rats, disait Hotsporn. Les Nissirs, les barons, les préfets, et même les Bonhart ne pourront plus vous atteindre. Si, si. Car, bien que le licol se resserre autour de vos cous, je connais un moyen qui vous permettra de vous glisser hors du nœud coulant.

Etincelle pouffa de rire, Reef ricana. D'un geste, Giselher les astreignit au silence, permettant à Hotsporn de continuer.

—Une information circule, reprit le marchand au bout d'un instant. D'un jour à l'autre une amnistie doit être proclamée. Même ceux qui ont été jugés par contumace, ou condamnés à la potence, seront amnistiés, pour peu qu'ils se présentent aux autorités et plaident coupables. Cela s'adresse à vous également.

—Bobards, s'écria Kayleigh, les yeux quelque peu embués, car il venait d'inspirer une pincée de fisstech. C'est un tour des Nilfgaardiens, un stratagème! Ce ne sont pas de vieux roublards comme nous que tu vas rouler dans la farine!

—Du calme, l'apaisa Giselher. Ne t'emballe pas, Kayleigh. Hotsporn n'a pas pour habitude de raconter des bobards ni de manquer à sa parole. Il a coutume de savoir ce qu'il dit et pourquoi il le dit. Il connaît donc certainement, et il va nous l'apprendre, la raison de cette soudaine bienveillance nilfgaardienne.

—L'empereur Emhyr, annonça Hotsporn

d'une voix posée, prend femme. Nous allons bientôt avoir une impératrice à Nilfgaard. C'est pour cette raison que l'on doit proclamer une amnistie. L'empereur, à ce qu'on dit, est extrêmement heureux, et il souhaite par conséquent que tous le soient également.

—La joie de l'empereur, je me la mets où je pense, déclara Mistle avec mépris. Quant à l'amnistie, je me permettrai de ne pas en profiter, car cette bienveillance nilfgaardienne sent les copeaux fraîchement tombés. Comme s'ils étaient en train d'aiguiser leurs pals, hé, hé!

—Je doute que ce soit une ruse, dit Hotsporn en haussant les épaules. C'est une affaire d'importance. Plus importante que vous, les Rats, et que toutes les cliques réunies. Il s'agit ici de politique.

—Tu ne peux pas être plus clair? grogna Giselher en fronçant les sourcils. Parce que j'ai pas compris les trois quarts de ton histoire.

—Emhyr se marie pour des raisons politiques: certaines affaires pourront être réglées grâce à ce mariage. L'empereur, en se mariant, crée une union, il veut renforcer davantage l'Empire, mettre un terme aux tumultes frontaliers, introduire la paix. Car savez-vous qui sera son épouse? Cirilla, l'héritière du trône de Cintra.

—Mensonges! explosa Ciri. Balivernes!

Hotsporn leva les yeux sur elle.

—De quel front Mlle Falka ose-t-elle m'accuser de mensonge? Serait-elle mieux informée?

—Evidemment!

—Fais moins de bruit, Falka, se fâcha Giselher. Tu es restée silencieuse sur ta table pendant qu'on te piquait le cul, et maintenant tu

brailles? Qu'est-ce que cette Cintra, Hotsporn? Qui est cette Cirilla? Pourquoi est-ce donc si important?

—Cintra, intervint Reef en se versant du fisstech sur le doigt, est un petit Etat du Nord contre lequel l'Empire, qui le convoitait, a guerroyé. C'était il y a quatre ou cinq ans de cela.

—C'est exact, confirma Hotsporn. Les soldats de l'Empire ont conquis Cintra et ont même traversé la rivière Yarra, mais, par la suite, ils ont dû reculer.

—Parce qu'ils se sont pris une raclée sur le mont Sodden, gronda Ciri. Ils ont reculé tellement vite que c'est tout juste s'ils n'ont pas perdu leurs caleçons en route!

—D'après ce que je constate, Mlle Falka est familière de l'histoire contemporaine. Cela mérite d'être salué, oui, surtout à cet âge. M'est-il permis de demander quelles écoles Mlle Falka a fréquentées?

—Non.

—Ça suffit! intervint Giselher. Hotsporn a raison au sujet de Cintra. Et de l'amnistie.

—L'empereur Emhyr, reprit le marchand, a décidé de créer un Etat de lierre à Cintra...

—De quoi?

—De lierre. Comme le lierre, qui ne peut exister sans un tronc solide autour duquel il s'enroule. Et le tronc, naturellement, est Nilfgaard. De tels Etats existent déjà, prenons par exemple Metinna, Maecht, Toussaint... Des dynasties locales y règnent. Ou, plus exactement, font mine d'y régner.

—C'est ce qui s'appelle une autonomie de façade, se vanta Reef. J'en ai entendu parler.

—Le problème pourtant, avec ladite Cintra,

est que la lignée royale s'est éteinte...

—Eteinte?! (On aurait dit que des étincelles vertes allaient jaillir d'un instant à l'autre des yeux de Ciri.) Eteinte, la belle affaire! Les Nilfgaardiens ont assassiné la reine Calanthe! Purement et simplement!

—Je dois admettre, dit Hotsporn en retenant Giselher qui s'apprêtait de nouveau à réprimander Ciri pour son intervention, que Mlle Falka brille par ses connaissances. La reine de Cintra a effectivement péri au cours de la guerre. Sa petite-fille Cirilla, la dernière héritière de sang royal, a, semble-t-il, disparu elle aussi. Emhyr, en l'occurrence, n'avait pas de quoi constituer, comme l'a si subtilement défini M. Reef, une autonomie de façade. Jusqu'à ce que ladite Cirilla refasse subitement son apparition.

—Fable que tout cela, pouffa Etincelle, appuyée sur Giselher.

—Effectivement, approuva Hotsporn d'un signe de tête, cela ressemble un peu à une fable, il faut le reconnaître. On dit qu'une magicienne maléfique tenait ladite Cirilla enfermée dans une tour magique, dans l'Extrême-Nord. Mais elle a réussi - Cirilla, pas la tour - à se sauver pour demander asile à l'Empire.

—Ce ne sont que des balivernes, des inepties monstrueuses, du grand n'importe quoi! se déchaîna Ciri qui, les mains tremblantes, se saisit de l'écrin contenant le fisstech.

—L'empereur Emhyr l'avait à peine vue, poursuivit Hotsporn, guère troublé, qu'il tomba éperdument amoureux d'elle, selon la rumeur, et il veut à présent la prendre pour épouse.

—Petit Faucon a raison, dit Mistle d'une voix dure en accompagnant ses paroles d'un coup de poing sur la table. Ce sont de sacrées inepties! Par tous les diables, je n'arrive pas à comprendre ce que tout cela veut dire. Une chose est sûre: se

baser sur cette ineptie pour espérer la bienveillance nilfgaardienne serait une ineptie plus grande encore.

—Absolument, l'appuya Reef. Nous n'avons rien à espérer du mariage impérial. Même s'il se mariait avec je ne sais qui, c'est toujours une autre fiancée qui nous attendrait, nous autres. Une fiancée de chanvre!

—Il n'est pas question ici de vos cous, mes chers Rats, leur rappela Hotsporn. Mais de politique. À l'extrême nord de l'Empire sévissent toujours des rébellions, des mutineries et des émeutes, surtout dans la ville même de Cintra et ses alentours. Mais si l'empereur prend l'héritière de Cintra pour épouse, alors cette région s'apaisera. Si une amnistie est solennellement proclamée, les rebelles descendront des montagnes et cesseront de harceler les soldats impériaux et de leur faire affront. Ma foi, si une Cintrasienne s'assied sur le trône impérial, les rebelles entreront dans l'armée nilfgaardienne. Et vous savez parfaitement qu'au nord, au-delà de la rivière Yarra, la guerre continue à faire rage, chaque soldat compte.

—Aha! se renfrogna Kayleigh. Je comprends maintenant! C'est donc de cette sorte d'amnistie qu'il s'agit! Ils te donnent le choix: ici, un pieu bien affûté; là, les couleurs impériales. Tu te retrouves soit avec un pal dans le cul, soit avec les couleurs de Nilfgaard sur le dos. Et en route pour la guerre, allons mourir pour l'Empire!

—En réalité, énonça Hotsporn en prenant son temps, les choses ne se passent pas toujours ainsi à la guerre, comme le dit la chanson. Sachez, chers Rats, que tous ne sont pas obligés de guerroyer. Un certain genre de... services de remplacement est possible, à condition, bien entendu, d'avoir au préalable rempli les conditions de l'amnistie, c'est-à-dire se présenter aux autorités et reconnaître ses fautes.

—Comment?

—Je sais de quoi il s'agit. (Les dents de Giselher étincelèrent brièvement au milieu de son visage bruni par le soleil et assombri par une barbe naissante.) La guilde marchande souhaiterait nous accueillir en son sein, les enfants! Nous recueillir et nous offrir un toit, comme une mère.

—Comme une catin, plutôt! marmonna Etincelle dans sa barbe.

Hotsporn fit mine de n'avoir rien entendu.

—Tu as tout à fait raison, Giselher, approuva-t-il froidement. La guilde peut, si elle le souhaite, vous embaucher. Officiellement, pour changer. Et aussi pour vous donner un toit. Vous offrir une protection.

Kayleigh et Mistle voulurent s'exprimer, mais les regards insistants de Giselher les en dissuadèrent.

—Transmets à la guilde, Hotsporn, répondit le chef des Rats sur un ton glacial, que nous lui sommes reconnaissants de son offre. Nous allons y réfléchir, en discuter. Et nous prendrons une décision.

Hotsporn se leva.

—J'y vais.

—Maintenant, en pleine nuit?

—Je passerai la nuit au village. Je ne me sens pas vraiment à l'aise ici. Et demain, direction la frontière avec Metinna, puis par la grand-route jusqu'à Forgeham où je séjournerai jusqu'à l'équinoxe et plus longtemps peut-être, qui sait. Car j'y attendrai ceux qui ont déjà réfléchi, qui sont prêts à se présenter et à attendre l'amnistie sous ma protection. Ne perdez pas trop de temps en réflexion et en méditation. Rappelez-vous que Bonhart n'attendra pas l'amnistie.

—Tu ne cesses de nous effrayer avec ce Bonhart, dit lentement Giseller en se levant lui aussi. À t'entendre, on pourrait croire que cette vermine est déjà à l'angle du bâtiment... alors qu'il se trouve sans doute à des kilomètres...

—Il est à La Jalousie, acheva Hotsporn d'une voix tranquille. À l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*, à quelque trente miles d'ici. Sans vos zigzags au bord de la Velda, vous seriez tombés sur lui hier. Mais cela ne vous afflige pas, je le sais. Adieu, Giseller. Adieu, les Rats. Maître Almavera, je vais à Metinna, et je suis toujours ravi d'avoir de la compagnie en chemin... Qu'en dis-tu, maître? Volontiers? C'est ce que je pensais. Alors, ramasse ton fourbi. Allez, les Rats, payez l'artiste pour son labeur.

* * *

La station postale sentait l'oignon frit et la soupe de pommes de terre: la femme du maître de la station, temporairement libérée du cellier où elle était enfermée, l'avait préparée. Les Rats formèrent un cercle autour de la table, quasiment tête contre tête, penchés au-dessus de la chandelle dont la flamme vacillante crépitait et palpitait.

—Il est à La Jalousie, dit Giseller à voix basse. À l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*. C'est à une journée d'ici à peine. Qu'en pensez-vous?

—La même chose que toi, gronda Kayleigh. Allons-y et tuons ce fils de salopard.

—Nous vengerons Valdez, dit Reef. Et la Petite Amanite.

—Et aucun Hotsporn ne viendra plus nous provoquer en nous parlant de la renommée et de la bravoure d'autrui. Nous allons trucher ce Bonhart, ce nécrophage, ce loup-garou. Nous accrocherons sa tête sur la porte de l'auberge, pour quelle mérite bien son nom! Afin que tout un chacun voie qu'il n'était pas un sorcier, mais un simple mortel comme les autres, et qu'il a fini par

tomber sur plus fort que lui. On verra quelle bande, du Korath jusqu'à la contrée de Pereplut, est la meilleure!

—On chantera des chansons sur nous dans les foires, s'enflamma Kayleigh. Et dans les châteaux aussi!

—Allons-y. (Asse tapa du poing sur la table.) Allons-y et tuons cette ordure.

—Et plus tard, ajouta Giselher, nous réfléchirons à cette amnistie... à la guilde... Qu'as-tu à faire la grimace, Kayleigh? On dirait que tu as avalé une punaise... On nous colle aux talons, et l'hiver arrive. Voilà ce que je pense, les amis: nous passons l'hiver à nous chauffer les fesses près de la cheminée, protégés du froid par l'amnistie, en sirotant de la bière chaude. Nous la supporterons gentiment, tranquillement cette amnistie... jusqu'au printemps, disons. Et au printemps... lorsque l'herbe commencera à pointer sous la neige...

Les Rats éclatèrent en chœur d'un rire sinistre; leurs yeux luisaient tels ceux des vrais rats lorsqu'ils s'approchent, la nuit, dans une sombre ruelle, d'un homme blessé, incapable de se défendre.

—Trinquons! dit Giselher. À la mort de Bonhart! Maintenant, mangeons cette soupe, et ensuite au lit. Nous devons prendre du repos, car nous nous mettrons en route dès l'aube.

—Pour sûr! pouffa Etincelle. Prenez exemple sur Mistle et Falka, elles sont au lit depuis une heure déjà.

La femme du propriétaire de la station frémit près de son chaudron en entendant de nouveau leurs affreux ricanements, sourds et terrifiants.

Ciri releva la tête. Elle resta silencieuse un long moment, le regard rivé sur la flamme à peine vacillante de la lampe où finissait de se consumer le reste d'huile.

—Je me suis sauvée en douce de la station au petit matin, comme une voleuse, poursuivit-elle. Dans l'obscurité totale... Mais je n'ai pas réussi à partir discrètement. Il a fallu que Mistle se réveille. Elle ma surprise à l'écurie alors que je sellais mon cheval. Mais elle ne semblait pas étonnée. Et elle n'a pas tenté de m'arrêter, non... Le jour commençait à se lever...

—L'aube n'est pas loin non plus à présent, constata Vysogota en bâillant. Il est temps de dormir, Ciri. Tu poursuivras ton récit demain.

—Peut-être as-tu raison, approuva-t-elle en bâillant à son tour. (Elle se leva et s'étira.) Mes paupières sont déjà lourdes. Mais à ce rythme-là, ermite, je n'aurai jamais fini. Combien de soirées avons-nous déjà derrière nous? Une dizaine au moins. Je crains que l'intégralité de mon récit puisse durer mille et une nuits.

—Nous avons le temps, Ciri. Rien ne presse.

* * *

—C'est moi que tu veux fuir, Petit Faucon? Ou toi-même?

—J'en ai fini de fuir. Maintenant je veux rattraper quelque chose. C'est pourquoi je dois retourner là... là où tout a commencé. Il le faut. Tu dois comprendre, Mistle.

—C'est pour ça... c'est pour ça que tu as été gentille avec moi aujourd'hui? Ça faisait si longtemps... Une dernière fois, en guise d'adieu? Et ensuite tu m'oublieras?

—Je ne t'oublierai jamais, Mistle.

—Si, tu m'oublieras.

—Jamais. Je te le jure. Et ce n'était pas la dernière fois. Je te retrouverai. Je viendrai te chercher... Dans un carrosse doré tiré par six chevaux. Avec un cortège de courtisans. Tu verras. J'aurai bientôt des... moyens. De grands moyens. Grâce à moi, ton destin va changer... Tu verras. Tu te rendras alors compte de tout ce que je suis capable de faire. Tout ce que je peux changer.

—Il faudrait un pouvoir extraordinaire pour ça, souffla Mistle. Et de la magie... puissante.

—Ça aussi, c'est possible. (Ciri passa sa langue sur ses lèvres.) Je peux récupérer... Tout ce que j'ai perdu autrefois peut revenir... Et m'appartenir de nouveau. Je te le promets, tu seras étonnée le jour de nos retrouvailles.

Mistle détourna sa tête rasée, et contempla les zébrures bleu ciel et rose que l'aube peignait déjà à l'horizon.

—En effet, grinça-t-elle à voix basse, je serai très surprise si nous nous rencontrons de nouveau. Si je te revois un jour, petite. Allez, va. Inutile de s'éterniser.

—Attends-moi, dit Ciri en reniflant, et ne te fais pas tuer. Réfléchis à cette amnistie dont a parlé Hotsporn. Même si Giseller et les autres n'en veulent pas... songes-y quand même, Mistle. C'est peut-être une solution... Et moi je reviendrai te chercher. Je le jure.

—Embrasse-moi.

Il faisait jour. La clarté augmentait, le froid redoublait d'intensité.

—Je t'aime, mon Passereau.

—Je t'aime, Petit Faucon. Allez, va.

* * *

—Elle ne me croyait pas, bien sûr. Elle était persuadée que j'avais pris peur, que je voulais

rattraper Hotsporn pour le prier de m'accorder cette amnistie qu'il nous avait fait miroiter. Comment aurait-elle pu deviner les sentiments qui m'avaient envahie alors que j'écoutais ce qu'Hotsporn racontait sur Cintra, sur ma grand-mère Calanthe... et sur une certaine « Cirilla » qui allait devenir la femme de l'empereur de Nilfgaard ? Ce même empereur qui avait assassiné ma grand-mère ! Et qui avait envoyé à ma poursuite ce chevalier noir coiffé d'un heaume ailé. Je t'ai raconté cet épisode, tu t'en souviens ? Sur l'île de Thanedd, quand il a tendu la main vers moi, j'ai fait couler son sang ! J'aurais dû le tuer alors... Mais je n'ai pas pu... J'étais idiote ! Bah... Du reste, peut-être s'est-il vidé de son sang, là-bas, sur Thanedd, et qu'il a crevé... Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

—Continue. Raconte-moi comment tu as suivi Hotsporn pour récupérer ton héritage.

—Inutile de prendre ce ton ironique. Oui, je sais, c'était stupide, maintenant je le vois bien... J'étais plus maligne à Kaer Morhen et au temple de Melitele ; là-bas, j'avais compris que ce qui était passé ne pouvait revenir, que je n'étais plus la princesse de Cintra mais quelqu'un de totalement différent, que je n'avais plus aucun héritage, que tout ça était perdu et qu'il fallait s'en accommoder. On me l'avait expliqué de manière très intelligente, avec sérénité, et je l'avais accepté. Avec la même sérénité. Et soudain, c'est revenu, progressivement. D'abord, lorsqu'on m'a agité sous le nez le titre de cette gamine, la fille du baron Casadéi... Je ne m'étais jamais préoccupée de ces histoires mais, à ce moment-là, je suis brusquement devenue furieuse, mon sang n'a fait qu'un tour et je me suis mise à hurler que j'étais plus titrée quelle et de bien meilleure naissance. Et, depuis lors, je n'ai cessé d'y penser. Je sentais la colère monter en moi. Tu comprends cela, Vysogota ?

—Je comprends.

—Mais c'est le récit d'Hotsporn qui a fait déborder le vase. J'en bouillais presque de rage... On m'avait tellement parlé, à l'époque, de ma destinée... Et voilà que quelqu'un d'autre s'appropriait à en profiter grâce à une simple imposture. Quelqu'un se faisait passer pour moi, pour Ciri de Cintra, et ce quelqu'un aurait tout, vivrait dans le luxe... Non, je ne pouvais penser à rien d'autre... Soudain, j'ai pris conscience que je ne mangeais pas à ma faim, que je grelottais en dormant à ciel ouvert, que je devais faire ma toilette intime dans des ruisseaux glacés... Moi! Moi qui aurais dû me baigner dans une baignoire en or! Avec de l'eau parfumée à la rose et aux huiles essentielles! Des serviettes chaudes! Des draps propres! Tu comprends, Vysogota?

—Je comprends.

—J'étais soudain prête à me rendre à la préfecture ou au fort le plus proche, chez ces chevaliers noirs de Nilfgaard dont j'avais si peur et que je détestais tant... J'étais prête à dire: « Ciri, c'est moi, pauvres crétins de Nilfgardiens, c'est moi que votre abruti d'empereur devrait épouser! On lui a fourgué une menteuse éhontée, à votre empereur, et cet imbécile n'y a vu que du feu. » J'étais tellement enragée que je l'aurais fait si l'occasion s'était présentée. Sans me poser de questions. Tu comprends, Vysogota?

—Je comprends.

—Heureusement, j'ai retrouvé mes esprits.

—Heureusement pour toi, approuva-t-il en hochant la tête. Ce mariage impérial porte tous les signes d'une affaire d'Etat, d'une lutte entre différents partis ou factions. Si tu avais révélé ton identité, en déjouant les plans de quelque force d'influence, tu n'aurais pas échappé au stylet ou au poison.

—C'est aussi ce que je me suis dit. Et je l'avais sans cesse à l'esprit. J'ai compris que révéler qui j'étais signifiait la mort pour moi. J'ai

pu m'en convaincre. Mais n'anticipons pas les faits.

Ils restèrent silencieux quelques instants, tout à leur travail de dépeçage. Contre toute attente, la chasse avait été bonne ces derniers jours, de nombreux rats musqués, des ragondins, deux loutres et un castor s'étaient fait prendre dans les pièges et les collets. L'ermite et sa compagne avaient donc beaucoup à faire.

—Tu as rattrapé Hotsporn? demanda enfin Vysogota.

—Oui, répondit Ciri en s'essuyant le front. Rapidement, d'ailleurs, car il ne se pressait pas. Et il ne fut pas du tout étonné de me voir!

* * *

—Mademoiselle Falka! Quelle agréable surprise! s'exclama Hotsporn. (Il tira sur ses rênes et fit faire un élégant demi-tour à sa jument morelle.) Quoique je ne sois pas réellement surpris, je le reconnais. Je ne cache pas que je m'attendais à votre venue. Je savais qu'une demoiselle comme vous ferait son choix. Un choix intelligent. J'ai perçu l'éclat de votre intelligence dans vos magnifiques yeux pleins de charme.

Ciri s'approcha si près que leurs éperons faillirent s'entrechoquer. Puis elle se racla la gorge longuement, se pencha et cracha sur le sable. Elle avait appris cette manière de cracher - absolument sordide, mais efficace - afin de refroidir les élans des séducteurs.

—Je crois comprendre, poursuivit Hotsporn en affichant un léger sourire, que vous souhaitez profiter de l'amnistie?

—Tu comprends mal.

—Que me vaut donc la joie de revoir votre charmant visage?

—Faut-il qu'il y ait une raison? s'esclaffa-t-

elle. Tu disais à la station que tu aimais avoir de la compagnie en chemin.

—Assurément, approuva-t-il avec un sourire plus large. Mais si vous n'êtes pas intéressée par l'amnistie, je ne suis pas certain que nous fassions route ensemble. Comme vous le voyez, nous nous trouvons à la croisée des chemins. Un croisement, quatre points cardinaux, un choix à faire... Toute une symbolique, comme dans cette célèbre légende. La route de l'ouest est sans retour. Celle de l'est est sans retour... La route du nord... Humm... Au nord à partir de ce poteau se trouve l'amnistie...

—Fiche-moi la paix avec ton amnistie.

—Comme vous voudrez. Dans ce cas, permettez-moi de vous demander où mène votre chemin? Laquelle des routes offertes par ce croisement symbolique choisirez-vous? Maître Almavera, l'artiste du tatouage, a dirigé ses mules vers l'est, vers la petite ville de Fano. Le chemin de l'ouest mène au hameau de La Jalousie, mais je vous déconseille vivement cette direction...

—Yarra, dit lentement Ciri, la rivière dont on a parlé à la station, c'est bien l'autre nom de la Iaruga, n'est-ce pas?

—Vous qui êtes si instruite, vous ignorez cela? dit-il en se penchant et en la regardant dans les yeux.

—Ne peux-tu pas répondre normalement quand on te pose une question?

—Je plaisantais, voyons, inutile de se fâcher! Oui, il s'agit bien de la même rivière. Yarra dans la langue elfique, Iaruga en nilfgaardien, au nord.

—Et à l'embouchure de cette rivière, poursuit Ciri, se trouve Cintra?

—Tout à fait.

—Cintra est-elle loin de l'endroit où nous

sommes? À combien de miles?

—C'est assez loin. Et tout dépend de la méthode de calcul employée. Chaque nation a sa mesure, on peut se tromper facilement. Le mieux est d'utiliser la méthode des commerçants ambulants, qui comptent de telles distances en jours. Pour arriver à Cintra en partant d'ici, il faut compter entre vingt-cinq et trente jours.

—Dans quelle direction? Droit vers le nord?

—Mlle Falka semble bien intriguée par cette Cintra. Pourquoi cela?

—Je veux monter sur son trône.

—D'accord, d'accord! (Hotsporn leva la main dans un geste défensif.) J'ai compris l'allusion, je ne poserai plus de questions. La route la plus simple jusqu'à Cintra, paradoxalement, n'est pas celle qui mène au nord directement, car celle-ci est rendue impraticable par les marécages de la région des lacs. Mieux vaut d'abord se diriger vers Forgeham, et prendre ensuite la direction du nord-est, jusqu'à Metinna, la capitale du pays du même nom. Puis il faudra traverser la plaine de Mag Deira, par la route des marchands, jusqu'à la ville de Neunreuth, et ensuite seulement se diriger vers la route du nord en suivant la vallée de la rivière Yelena. À partir de là, il est facile de se repérer: des troupes et des convois de transports militaires fréquentent toujours la route, par Nazair et les marches de Marnadal, un col qui mène jusqu'à la vallée de Marnadal. Et, cette vallée, c'est déjà Cintra.

—Hmm..., fit Ciri en contemplant l'horizon voilé et la ligne effacée des sombres sommets. Jusqu'à Forgeham, et ensuite au nord-ouest... c'est-à-dire... par où?

—Vous savez quoi? déclara Hotsporn en affichant un léger sourire. Je me dirige justement vers Forgeham, et ensuite vers Metinna. Tenez, par cette petite route de sable doré entre les pins.

Cheminez donc avec moi, vous ne vous perdrez pas. Pas d'amnistie, soit, mais il me sera agréable de voyager avec une demoiselle aussi jolie.

Ciri le jaugea de son regard le plus froid. Hotsporn se mordilla les lèvres dans un sourire narquois.

—Eh bien?

—Allons-y.

—Bravo, mademoiselle Falka. Sage décision. Je l'avais bien dit, la demoiselle est aussi belle que maligne.

—Cesse de me donner du «demoiselle», Hotsporn. Dans ta bouche c'est humiliant à la longue, et je ne permets pas qu'on m'humilie impunément.

—Comme il vous plaira.

* * *

L'aube magnifique était trompeuse, elle ne tint pas ses promesses. La journée qui suivit fut grise et pluvieuse. La brume ternit l'éclat du feuillage automnal des arbres qui, penchés le long de la route, étincelaient de mille teintes d'ocre, de rouge et de jaune.

L'air humide sentait d'écorce et les champignons.

Ils chevauchèrent au pas sur le tapis de feuilles mortes, mais Hotsporn poussait souvent sa monture au trot ou au galop. Ciri admirait alors la jument avec ravissement.

—A-t-elle un nom?

—Non, répondit Hotsporn dans un large sourire. (Il aimait faire admirer l'éclat de ses dents.) Je traite les animaux de manière utilitaire, j'en change souvent, sans me lier. Je trouve que donner un nom à un cheval, lorsqu'on ne dirige

pas une écurie, c'est pédant. N'êtes-vous pas de cet avis? Appeler un cheval « Corneille », un chien « Bâtard » ou un chat « Minou », c'est pédant!

* * *

Ses regards et ses sourires équivoques ne plaisaient pas à Ciri, et elle ne supportait pas le ton légèrement narquois qu'il prenait pour poser ses questions ou répondre aux siennes. Elle adopta donc une tactique simple: elle se taisait ou parlait à demi-mot, sans le provoquer. Du moins lorsque c'était possible. Ça ne l'était pas toujours. Surtout lorsqu'il parlait de l'amnistie. Lorsqu'une fois de plus elle manifesta, assez violemment, sa répugnance, Hotsporn, de manière assez inattendue, changea de stratégie: il entreprit soudain de lui démontrer que dans son cas l'amnistie était inutile et qu'elle ne la concernait aucunement. L'amnistie s'adressait aux criminels, pas aux victimes de leurs crimes. Ciri pouffa de rire.

—Tu es toi-même une victime, Hotsporn!

—Je parlais tout à fait sérieusement, certifia-t-il. Non pas pour éveiller ta gaieté d'oiseau, mais pour te suggérer un moyen de sauver ta peau au cas où tu te ferais arrêter. Bien entendu, je ne parle pas ici du baron Casadéi, ni des Varnhagen. Ne t'attends à aucune clémence de leur part. Dans le meilleur des cas, ils te lyncheront sur place, rapidement et, si tout va bien, tu n'auras pas le temps de souffrir. En revanche, si tu tombais entre les mains du préfet et que tu te trouvais face au visage dur, mais juste, du droit impérial... Je te suggérerais d'adopter la ligne de défense suivante: éclater en sanglots, et déclarer que tu es la victime innocente d'un concours de circonstances.

—Et qui le croira?

—Tout le monde, affirma Hotsporn en se penchant sur sa selle et en la regardant dans les yeux. Parce que c'est la vérité. Tu es bien une

victime innocente, Falka. Tu n'as pas encore seize ans; au regard du droit impérial, tu es mineure. Tu t'es retrouvée dans la bande des Rats par hasard. Ce n'est pas ta faute si tu es tombée dans l'œil d'une des brigandes, Mistle, dont les penchants contre nature ne sont un secret pour personne. Tu as été dominée par Mistle, utilisée sexuellement et contrainte à...

—Finalement, tout s'explique! l'interrompt Ciri, elle-même étonnée de son calme. Je vois clair dans ton jeu, Hotsporn, j'en ai connu d'autres dans ton genre.

—Vraiment?

—Comme la crête de n'importe quel coq, poursuivit-elle tout aussi calmement, tes cheveux se hérissent quand tu penses à Mistle et à moi. Comme n'importe quel mâle stupide, tu t'es mis dans la tête d'essayer de me guérir d'une maladie contre nature, de remettre la perversité que je suis à tes yeux dans le droit chemin. Mais sais-tu ce qui est vraiment répugnant et contre nature dans tout cela? De telles pensées, précisément!

Hotsporn l'observa un instant en silence, un sourire énigmatique flottant sur ses lèvres étroites.

—Mes pensées, chère Falka, dit-il au bout d'un instant, ne sont peut-être pas convenables... Ma foi, je reconnais bien volontiers qu'elles ne sont pas innocentes... Mais, par les dieux, elles sont conformes à la nature. À ma nature. Tu me fais offense en presumant que mon attirance pour toi est fondée sur une quelconque... curiosité perverse. Et tu te fais toi-même offense en ne voyant pas ou en ne voulant pas voir que ton charme envoûtant, ta beauté inhabituelle, ont le pouvoir de mettre n'importe quel homme à genoux. Que l'attrait de ton regard...

—Écoute, Hotsporn, l'interrompt-elle, cesse de tourner autour du pot. Ton but est-il de coucher avec moi?

—Quelle intelligence! s'exclama-t-il en écartant les bras. Je suis tout simplement à court de mots!

—Je vais t'aider alors. (Elle pressa légèrement sa monture pour pouvoir le regarder par-dessus son épaule.) Parce que moi, j'ai les mots qui te manquent. Je me sens honorée. Dans d'autres circonstances, qui sait... Si ça avait été quelqu'un d'autre, peut-être aurais-je accepté! Mais toi, Hotsporn, tu ne me plais pas du tout. Rien, absolument rien chez toi ne m'attire. Je dirais même que c'est le contraire: tout en toi me rebute. Tu comprendras donc que, dans de telles conditions, lacté sexuel serait contre nature.

Hotsporn éclata de rire en pressant son cheval à son tour. La jument morelle caracola sur le sentier, redressant gracieusement sa tête galbée. Ciri se retourna sur sa selle, luttant avec un étrange sentiment qui soudain renaissait en elle, en profondeur, dans le bas de son ventre, se frayant rapidement un chemin vers son épiderme irrité par ses vêtements. *Je lui ai dit la vérité, songea-t-elle. Il ne me plaît pas, sacré nom, c'est son cheval qui me plaît, cette jument morelle... Quelle absurdité! Non, non, et non! Sans même songer à Mistle, il serait risible et stupide de lui céder uniquement parce que la vue de sa jument caracolant sur le chemin me plonge dans l'excitation.*

Hotsporn la laissa approcher, puis il la regarda dans les yeux, un étrange sourire aux lèvres. Il tirailla de nouveau sur ses rênes, contraignant sa jument à aller au petit trop, à faire des pas en avant et des caracoles sur le côté. *Il sait, se dit Ciri, cette crapule sait ce que je ressens.*

Nom d'un chien. Je suis curieuse, voilà tout!

—Des épines de pin se sont prises dans tes cheveux, observa gentiment Hotsporn en venant tout près d'elle et en tendant la main. Je vais les enlever, si tu le permets. J'ajoute que j'agis ici par pure galanterie, et non pour assouvir mon désir

pervers.

Sentir sa main l'effleurer lui procura une sensation agréable; elle n'en fut pas étonnée. Elle était encore loin d'avoir arrêté sa décision, mais, pour plus de sécurité, elle compta le nombre de jours écoulés depuis ses derniers saignements. «Calculer à l'avance et la tête froide», c'est ce que Yennefer lui avait enseigné, car, ensuite, quand ça devient chaud, une étrange répugnance pour le calcul s'empare de vous, ainsi qu'une fâcheuse tendance à minimiser les conséquences de vos actes. Hotsporn la regardait dans les yeux et souriait, comme s'il savait parfaitement que la balance penchait en sa faveur. *Si au moins il n'était pas aussi vieux*, songea Ciri en soupirant. *Mais il a bien une trentaine d'années...*

—De la tourmaline. (Les doigts d'Hotsporn touchèrent délicatement son oreille et sa boucle.) C'est joli, mais ce n'est que de la tourmaline. Je t'offrirais des émeraudes avec plaisir. De plus grande valeur et d'un vert intense qui s'accorderait d'autant mieux à ta beauté et à la couleur de tes yeux.

—Sache, énonça-t-elle avec lenteur en le regardant de son air effronté, que même si les choses devaient en arriver là, j'exigerais tes émeraudes à l'avance. Car il n'y a sans doute pas que les chevaux que tu traites de manière utilitaire, Hotsporn. Au petit matin, après une nuit enivrante, le simple fait de te souvenir de mon prénom te semblerait pédant. « Bâtard » le chien, « Minou » le chat et « Marie » la fille!

—Sur mon honneur, dit-il en riant d'un rire peu naturel, tu parviendrais à refroidir le plus ardent des désirs, Reine des Neiges.

—J'ai été à bonne école.

* * *

La brume s'était quelque peu dissipée, mais le temps était encore bien sombre, incitant à la

somnolence. Leur torpeur fut brutalement interrompue par un grand bruit et un trépignement. Des cavaliers surgirent de derrière les chênes qu'ils longeaient.

Tous deux réagirent de manière si rapide et coordonnée qu'on eût dit qu'ils s'étaient entraînés pendant des semaines. Ils éperonnèrent leurs chevaux et leur firent faire demi-tour; en un clin d'œil ils partirent au galop, au grand galop, ils chargèrent à un rythme effréné, penchés sur la crinière de leurs montures qu'ils encourageaient en criant et en les talonnant. Une volée de flèches siffla au-dessus de leurs têtes; un cri s'éleva, un cliquetis, un piétinement.

—La forêt! s'écria Hotsporn. Dirige-toi vers la forêt! Dans les fourrés!

Ils bifurquèrent sans ralentir l'allure. Ciri s'aplatit plus encore sur l'encolure de son cheval, car les branches qui la cinglaient au passage menaçaient de la faire tomber. Elle vit le trait d'une arbalète se planter dans le tronc d'un aulne, faisant sauter un éclat de bois. Elle encouragea de nouveau son cheval pour le faire accélérer, s'attendant à chaque instant à recevoir une flèche dans le dos. Hotsporn, qui galopait devant elle, émit soudain un gémissement étrange.

Ils sautèrent par-dessus un énorme chablis, descendirent un dangereux escarpement et se retrouvèrent dans un fourré épineux. C'est alors qu'Hotsporn glissa brusquement de sa selle et s'effondra dans les canneberges. Sa jument hennit, lança une ruade, agita la queue et poursuivit sa course. Ciri ne se posa pas de questions. Elle sauta à terre, donna une tape sur la croupe de son cheval. Alors que ce dernier suivait les traces de la jument morelle, elle aida Hotsporn à se relever, et tous deux plongèrent dans les buissons, dans l'aulnaie. Ils tombèrent à terre, roulèrent en bas de la pente et atterrirent dans de grandes fougères au fond du ravin. La mousse amortit leur chute.

De leur cachette, ils pouvaient entendre les claquements de sabots des chevaux de leurs attaquants, plus haut, sur l'escarpement. Par chance, ces derniers poursuivaient dans l'immense forêt les chevaux en fuite. Apparemment, leur disparition parmi les fougères était passée inaperçue.

—D'où sortent-ils donc, ceux-là? siffla Ciri en s'extirpant de sous le corps d'Hotsporn et en secouant ses cheveux pour faire tomber les morceaux de russules qui s'y étaient accrochés. Des gens envoyés par le préfet? Ou bien par les Varnhagen?

—De vulgaires bandits..., affirma Hotsporn en recrachant des bouts de feuilles. Des brigands...

—Propose-leur l'amnistie, dit-elle en faisant crisser les grains de sable dans sa bouche. Propose-leur...

—Tais-toi. Ils vont t'entendre.

—Hooo! Hooo! Iciiii! cria quelqu'un d'en haut. Passe par la gauuuuche! La gauche!

—Hotsporn?

—Quoi?

—Tu as du sang dans le dos.

—Je sais, répliqua-t-il froidement en sortant de sous son vêtement un rouleau de toile et en lui présentant son dos. Fourre ça sous ma chemise. Au niveau de l'épaule gauche...

—Où as-tu été touché? Je ne vois pas la flèche...

—C'était une arbalète... De la grenaille de fer, des clous de maréchal broyés, très vraisemblablement. Laisse, ne touche pas. C'est tout près de la colonne.

—Nom d'un chien! Qu'est-ce que je dois

faire alors?

—Garder le silence. Ils reviennent.

Les claquements de sabots retentirent, on entendit un sifflement strident. Puis des vociférations: quelqu'un cria, ordonna à un autre de faire demi-tour. Ciri tendit l'oreille.

—Ils s'en vont, marmonna-t-elle. Ils abandonnent la poursuite. Ils n'ont pas rattrapé nos chevaux.

—Tant mieux.

—Nous non plus, nous ne les rattraperons pas. Tu vas pouvoir marcher?

—Ce ne sera pas nécessaire, déclara-t-il en souriant et en lui montrant le bracelet plutôt clinquant qu'il avait autour du poignet. J'ai acheté cette pacotille en même temps que le cheval. Il est magique. La jument le portait déjà quand elle n'était encore qu'une pouliche. Quand je le frotte, tiens, de cette manière, c'est comme si je l'appelais. Comme si elle entendait ma voix. Elle accourra ici. Cela prendra un peu de temps, mais elle viendra à coup sûr. Avec de la chance, ton cheval la suivra.

—Et avec de la poisse? Tu partiras seul?

—Falka, dit-il, redevenant soudain sérieux. Je ne partirai pas seul, je vais avoir besoin de toi. Il va falloir que tu m'aides à tenir sur mon cheval. Mes orteils commencent déjà à s'engourdir. Je risque de perdre connaissance. Ecoute bien: ce ravin te mènera jusqu'à la vallée du ruisseau. Tu iras en amont, en suivant le cours d'eau, vers le nord. Tu me conduiras jusqu'à un endroit nommé Tegamo. Là-bas, nous trouverons quelqu'un qui saura m'enlever cette ferraille de l'épaule sans que je risque la mort ou la paralysie.

—C'est la localité la plus proche?

—Non. La Jalousie est plus proche; par la

vallée, c'est à quelque vingt miles d'ici, dans le sens contraire. Mais ne t'y rends sous aucun prétexte.

—Pourquoi?

—Sous aucun prétexte, répéta-t-il en grimaçant. Il ne s'agit pas de moi, mais de toi. La Jalousie, c'est la mort assurée pour toi.

—Je ne comprends pas.

—Ce n'est pas nécessaire. Fais-moi juste confiance.

—Tu as dit à Giselher...

—Oublie Giselher. Si tu veux rester en vie, oublie-les tous.

—Pourquoi?

—Reste avec moi. Je tiendrai ma promesse, Reine des Neiges. Je te parerai d'émeraudes. Je t'en couvrirai...

—Ce n'est pas vraiment le moment de plaisanter!

—Il n'y a pas d'heure pour plaisanter.

Hotsporn l'enlaça soudain, la serra dans ses bras et commença à déboutonner son corsage. Sans cérémonie, mais sans hâte non plus. Ciri repoussa sa main.

—Vraiment, hurla-t-elle, ce n'est pas non plus le moment pour ça!

—C'est toujours le bon moment. Surtout pour moi, maintenant. Je te l'ai dit, j'ai été touché à la colonne vertébrale. Demain, des problèmes peuvent surgir... Que fais-tu? Ah, sacré nom...

Cette fois, elle l'avait repoussé plus fort. Trop fort. Hotsporn blêmit, se mordit les lèvres, gémit de douleur.

—Pardonne-moi. Mais, quand on est blessé, on doit rester sagement allongé.

—La proximité de ton corps me fait oublier la douleur.

—Arrête, sacré nom!

—Falka... Sois gentille avec un homme souffrant.

—Tu vas souffrir si tu notes pas tes mains. Tout de suite!

—Moins fort... Les brigands peuvent nous entendre... Ta peau est comme du satin... Arrête de frétiller.

Ah, au diable, songea Ciri, qu'il en soit ainsi. Finalement, quelle importance? Je suis curieuse. J'en ai bien le droit! Il n'est pas question de sentiment ici. Je le traiterai de manière utilitaire, voilà tout. Et sans pédanterie, je l'oublierai.

Elle se soumit à ses effleurements et ses caresses. Elle détourna la tête, mais estima que c'était exagérément chaste et faussement pudibond, elle ne voulait pas passer pour une sainte-nitouche qu'on tente de séduire. Elle le regarda alors droit dans les yeux, mais cette attitude lui parut trop franche et trop insolente, elle ne voulait pas non plus passer pour ce genre de fille. Elle baissa donc simplement les paupières, passa ses bras autour de son cou avant de l'aider à défaire les boutons, car il s'y prenait mal et perdait du temps.

Bientôt les baisers accompagnèrent les caresses. Elle était sur le point d'oublier le reste du monde lorsque Hotsporn se figea soudain. Elle resta allongée patiemment quelques instants, se rappelant qu'il était blessé et qu'il devait probablement souffrir. Mais cela durait par trop longtemps. Sa salive avait séché sur ses tétons.

—Hé, Hotsporn, tu t'es endormi?

Quelque chose coula sur sa poitrine et sur son ventre. En tâtant de la main, elle comprit ce que c'était. Du sang.

—Hotsporn! fit-elle en le repoussant loin d'elle. Hotsporn, tu es mort?

Question stupide, songea-t-elle. Bien sûr qu'il est mort. Je le vois bien.

* * *

—Il est mort, la tête sur ma poitrine.

Ciri détourna son visage. Sa joue blessée était rouge. Vysogota ignorait si c'était à cause de la chaleur du feu dans la cheminée, ou de la gêne qu'elle éprouvait peut-être.

—La seule chose que je ressentais alors, ajouta-t-elle, le visage toujours détourné, c'était de la désillusion. Cela te choque-t-il?

—En l'occurrence, non.

—Je m'efforce de ne pas enjoliver mon récit, de ne rien rectifier. De ne rien passer sous silence. Bien que je sois parfois tentée de le faire, surtout en ce qui concerne ce dernier épisode.

Elle renifla, se frotta le coin de l'œil à l'aide de son poing serré.

—Je l'ai recouvert de branches et de pierres. À la va-vite, je l'avoue. Il commençait à faire noir, je devais passer la nuit-là. Les bandits rôdaient toujours dans les alentours, j'entendais les échos de leurs voix et j'étais déjà plus que certaine qu'il ne s'agissait pas de bandits ordinaires. La seule chose que j'ignorais, c'était qui ils pourchassaient: lui, ou bien moi. Je devais cependant me tenir tranquille. Toute la nuit. Jusqu'à l'aube. À côté d'un cadavre. Brrr.

» À l'aube, reprit-elle au bout d'un instant, la rumeur des poursuivants avait cessé depuis longtemps, et je pus me remettre en route. J'avais

déjà une monture. Le bracelet magique que j'avais ôté du poignet d'Hotsporn avait parfaitement fonctionné. La jument morelle était revenue. Désormais, elle m'appartenait. C'était mon cadeau. Il existe une coutume sur les îles Skellige, le sais-tu? Toute jeune fille a droit à un présent de la part de son premier amant. Quelle importance que le mien soit mort avant d'avoir eu le temps de le devenir?

* * *

La jument frappa le sol de ses sabots avant, hennit, se tourna sur le côté comme pour se faire admirer. Ciri ne put retenir un soupir d'émerveillement à la vue de cette encolure droite et élancée, mais très musculeuse, de la petite tête bien galbée au front bombé, de la croupe haute. C'était un animal magnifiquement proportionné.

Elle s'approcha prudemment, montrant à la jument le bracelet qu'elle portait au poignet. Cette dernière s'ébroua longuement, coucha ses oreilles agiles, mais ne s'opposa pas à ce que Ciri la saisisse par la bride et caresse ses naseaux de velours.

—Kelpie, dit Ciri. Tu es noire et agile comme un Kelpie marin. Tu es une enchanteresse, comme lui. Tu t'appelleras donc Kelpie. Et je n'ai cure que ce soit pédant ou non.

La jument s'ébroua, redressa les oreilles, secoua sa queue soyeuse qui descendait jusqu'à ses paturons. Ciri, qui aimait se tenir en hauteur sur la selle, raccourcit les sangles des porte-étriers, tâta la selle plate atypique, sans arçon et sans pommeau sur le pontet avant. Elle ajusta ses chaussures aux étriers et saisit le cheval par la crinière.

—Du calme, Kelpie.

La selle, contrairement aux apparences, était tout à fait confortable. Et, pour des raisons évidentes, beaucoup plus légère que les selles

habituelles des cavaliers.

—Maintenant, annonça Ciri en tapotant l'encolure chaude de la jument, nous allons voir si tu es aussi fringante que tu es belle. Si tu es un véritable genet d'Espagne ou une vulgaire rosse. Que dis-tu d'un galop sur vingt miles, Kelpie?

* * *

Si, en cette nuit profonde, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, perdue au milieu des marécages, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu un vieillard à la barbe grise en train d'écouter le récit d'une adolescente aux yeux verts et aux cheveux couleur de cendre.

Il aurait vu les braises, sur le point de s'éteindre dans l'âtre, revivre soudain et briller, comme si elles pressaient la suite du récit...

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane du vieux Vysogota était bien cachée au milieu des joncs des marécages. Dans un endroit désert plongé éternellement dans le brouillard, où personne n'osait s'aventurer.

* * *

—La vallée du ruisseau était plane, idéale pour la chevauchée. Aussi Kelpie galopait-elle comme le vent. Effectivement, je ne me dirigeais pas vers l'amont, mais vers l'aval de la rivière. J'avais retenu ce nom particulier: La Jalousie. Je me souvenais de ce qu'Hotsporn avait dit à Giselher à la station. J'avais compris pourquoi il m'avait mise en garde contre ce bourg. Il devait y avoir un traquenard à La Jalousie. Lorsque Giselher avait pris à la légère l'offre d'amnistie et la possibilité de rejoindre la guilda, Hotsporn lui avait fait part à dessein de la présence dans le bourg du chasseur de primes. Il savait que les Rats goberaient cet appât, qu'ils se rendraient là-bas et tomberaient dans le piège. J'ai alors pensé: «Je

dois les devancer, leur couper la route, les prévenir. Leur faire rebrousser chemin. À tous. Ou au moins à Mistle. »

—Je devine que tu n'as pas réussi, marmonna Vysogota.

—À ce moment-là, poursuivit-elle d'une voix sourde, je croyais qu'à La Jalousie les attendait un important détachement armé. Même dans mes pensées les plus téméraires je n'aurais jamais imaginé que cette embuscade consistait en un seul homme...

Elle se tut, le regard plongé dans l'obscurité.

—Je n'avais pas non plus la moindre idée du genre d'homme que c'était.

Avec ses maisonnettes au chaume jauni, ses toitures en tuiles rouges, Birka était autrefois un village charmant, prospère, situé dans une vallée très pittoresque dont les versants boisés et escarpés changeaient de couleur selon la période de l'année. En automne, tout particulièrement, Birka réjouissait les regards des artistes et les cœurs sensibles.

Jusqu'à ce que le village change de nom. Voici comment: un jeune laboureur, un elfe, qui vivait dans une colonie elfique toute proche, était éperdument amoureux d'une jeune meunière de Birka. La petite meunière bien polissonne n'avait que faire de l'elfe énamouré et continuait à fricoter avec ses voisins, ses connaissances, et même les membres de sa famille. Tout ce beau monde commença à railler l'elfe et à tourner en ridicule son amour aveugle comme une taupe. L'elfe, contrairement à ses habitudes, explosa de rage et sa vengeance fut terrible. Une nuit que le vent était favorable, il mit le feu au village, et Birka tout entier fut réduit en cendres.

Les habitants, ruinés, sombrèrent dans le découragement. Certains partirent explorer le monde, d'autres s'enfoncèrent dans le

désœuvrement et la boisson. L'argent collecté pour la reconstruction était régulièrement détourné ou dépensé en beuveries, et le village n'était plus désormais que misère et désespoir: c'était un amas d'affreux taudis bâtis à la va-vite sur le flanc nu et noir de suie de la vallée. Avant l'incendie, Birka décrivait un ovale avec en son centre une petite place; à présent, les rares maisons reconstruites correctement, les greniers et les distilleries formaient une espèce de longue ruelle fermée par la façade de l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*, construite grâce au labeur populaire et dirigée par la veuve Goulue.

Cela faisait sept ans que plus personne n'appelait le village Birka. Il avait été rebaptisé «Les Flammes de la Jalousie», ou, pour simplifier, « La Jalousie » tout court.

Les Rats cheminaient dans la ruelle. La matinée s'annonçait sombre, froide et nuageuse.

Les gens se hâtaient de rentrer chez eux, ils se cachaient dans leurs cabanes et leurs chaumières. Ceux qui avaient des volets à leurs fenêtres les refermaient avec fracas et barricadaient leurs portes. Ceux qui avaient de l'alcool buvaient un coup pour se donner du courage. Les Rats avançaient au pas, lentement, ostensiblement, étrier contre étrier. Sur leurs visages se lisait un mépris indifférent, mais ils observaient attentivement les fenêtres, les seuils et les angles des maisons.

—Un seul trait d'arbalète, lança Giseller d'une voix forte en guise d'avertissement, une seule corde qui claque, et ça va barder!

—Et qu'on allume encore une fois les flammes du coq rouge! ajouta Etincelle d'une haute et vibrante voix de soprano. Ne resteront plus que la terre et l'eau.

Parmi les habitants, certains, à coup sûr, avaient une arbalète, mais il ne s'en trouva aucun pour vérifier si les Rats avaient dit vrai.

Les Rats descendirent de leurs montures. Ils franchirent à pied, côte à côte, la distance qui les séparait de l'auberge *Sous la Tête de la Chimère* en faisant cliqueter et résonner en rythme leurs éperons, leurs ornements et leurs bijoux.

Sur les marches de l'auberge, trois Jalousiens soulageaient leur gueule de bois en buvant de la bière. En voyant la bande arriver, ils décampèrent aussitôt.

—J'espère au moins qu'il est là, marmonna Kayleigh. Nous avons perdu du temps. Il aurait fallu arriver ici de nuit...

—Espèce d'idiot, siffla Etincelle entre ses dents. Si nous voulons que les bardes en fassent des chansons, on ne peut pas faire ça en pleine nuit et dans le noir. Il nous faut des témoins! Le petit matin est le meilleur moment parce que tout le monde est sobre à cette heure, pas vrai, Giselher?

Le chef des Rats ne répondit pas. Il souleva une pierre, prit de l'élan et la jeta contre la porte de l'auberge.

—Sors de là, Bonhart!

—Sors de là, Bonhart! reprirent en chœur les Rats. Dehors, Bonhart!

Ils entendirent des bruits de pas à l'intérieur. Des pas lents et lourds. Mistle sentit ses poils se hérissier.

Bonhart se tenait sur le seuil de la porte.

Instinctivement, les Rats reculèrent d'un pas, la main serrée autour du manche de leur épée, les talons de leurs bottes s'enfonçant dans le sol. Le tueur à gages, lui, tenait son épée sous l'aisselle. Il avait ainsi les mains libres; dans l'une il tenait un œuf écaillé, dans l'autre, un quignon de pain.

Il s'approcha lentement de la barrière, sur le perron, et les regarda tous de haut, avec

arrogance. Il était lui-même très grand. Immense, bien que maigre comme une goule.

Il les regardait, promenant son regard aqueux sur chacun d'eux. Ensuite il mordit dans son œuf, puis dans son quignon de pain.

—Et Falka, où est-elle? demanda-t-il la bouche pleine, des miettes de jaune d'œuf s'échappant de ses lèvres.

* * *

—File, Kelpie! File aussi vite que tu peux, ma belle!

La jument morelle hennit bruyamment, son cou tendu en avant dans un dangereux galop. Des gravillons giclaient sous ses sabots qui pourtant semblaient à peine toucher terre.

* * *

Bonhart s'étira paresseusement, faisant craquer sa vareuse de cuir; il tira lentement sur ses gants en peau d'élan et les ajusta avec soin.

—Mais qu'est-ce donc? lança-t-il en faisant la grimace. Vous voulez me tuer? Et pour quelle raison, dites-moi?

—Eh bien, sans chercher bien loin, pour avoir tué l'Amanite.

—Et pour le plaisir, ajouta Etincelle.

—Et pour avoir la paix, renchérit Reef.

—Ah! fit lentement Bonhart. Ainsi, c'est de cela qu'il s'agit! Et si je vous promets que vous aurez la paix, renoncerez-vous à me tuer?

—Non, chien blanc, nous ne renoncerons pas, répondit Mistle avec un sourire carnassier. Nous te connaissons. Nous savons que tu ne nous feras pas de cadeau, que tu seras à nos trousses, attendant l'occasion de nous attaquer par-derrière.

Viens te battre!

—Doucement, doucement! répliqua Bonhart, un affreux sourire étirant ses lèvres sous sa moustache grise. Nous aurons tout notre temps pour danser, il n'y a pas de quoi s'exciter. D'abord, je vais vous faire une proposition, les Rats. Je vais vous donner le choix, ensuite vous ferez selon votre désir.

—Qu'est-ce que tu baragouines, vieux champignon? s'écria Kayleigh en s'arc-boutant, méfiant. Parle plus clairement!

Bonhart hocha la tête et se gratta l'oreille.

—On offre une belle récompense pour votre capture, les Rats. Une récompense non négligeable. Et il faut bien vivre.

Étincelle s'ébroua tel un chat sauvage en écarquillant les yeux. Bonhart croisa les bras sur sa poitrine, son épée coincée dans le creux de son coude.

—Une récompense non négligeable, répéta-t-il, si l'on vous capture morts, et à peine plus alléchante si l'on vous prend vivants. Et, pour être franc, pour moi, ça ne fait pas de différence. Je n'ai rien contre vous personnellement. Hier encore je me disais que j'allais vous occire tout simplement pour m'amuser, passer le temps, mais vous vous êtes présentés à moi, m'épargnant de la peine et, ce faisant, vous avez gagné ma sympathie. Je vous laisse donc le choix. Comment préférez-vous que je vous refroidisse? Avec bonté ou colère?

Kayleigh serra les mâchoires. Mistle se pencha en avant, prête à bondir. Giseller la saisit par l'épaule.

—Il veut nous faire sortir de nos gonds, siffla-t-il. Laisse donc la canaille s'exprimer.

Bonhart s'esclaffa.

—Eh bien? répéta-t-il. Bonté ou colère? Je vous conseille d'opter pour la première. Car, voyez-vous, votre mort sera ainsi moins douloureuse, beaucoup moins douloureuse.

Cédant au même instinct, les Rats s'emparèrent instantanément de leurs armes. Giselher dessina une croix avec son fer et se plaça en position d'escrimeur. Mistle cracha par terre.

—Approche, vieille croûte décrépite, lança-t-elle d'un ton apparemment calme. Approche, scélérat. Nous allons t'abattre comme un vieux chien gris.

—Donc, vous préférez la colère.

Le regard tourné au loin, quelque part au-dessus des toits des logis, Bonhart se saisit lentement de son épée, laissant tomber le fourreau à terre. Il descendit sans se presser les marches du perron en faisant tinter ses éperons.

Les Rats se répartirent rapidement de part et d'autre de la ruelle. Kayleigh recula le plus à gauche possible, se retrouvant presque contre le mur de la distillerie. Etincelle se plaça près de lui, ses lèvres fines tordues en un rictus qui lui était familier. Mistle, Asse et Reef se postèrent sur la droite. Giselher resta au centre, les sourcils froncés, les yeux rivés sur le chasseur de primes.

—Bon, d'accord, les Rats. (Bonhart regarda sur le côté, leva les yeux en direction du ciel, puis redressa son épée et cracha sur le tranchant.) Vous voulez danser, on va danser. En avant la musique!

Les Rats se jetèrent sur le chasseur de primes comme des loups, avec une rapidité fulgurante, sans bruit, sans avertissement. Les lames rugirent dans l'air, le cliquetis plaintif du métal résonna dans la ruelle. Au début, on n'entendit que le choc des lames, des soupirs, des gémissements et des respirations haletantes.

Et puis, subitement, brutalement, les Rats se

mirent à crier. Et à tomber, les uns après les autres.

Reef sortit du tourbillon le premier, il s'affala contre le mur, son sang giclant sur la chaux couleur blanc sale. Après lui Asse se mit à tituber, il se recroquevilla et tomba sur le côté, sa jambe prise de spasmes.

Bonhart tournait et bondissait comme une girouette, sa lame ne cessant de scintiller et de siffler tout autour de lui. Les Rats reculaient, ils sautaient, frappaient puis s'écartaient, furieux, intraitables, impitoyables. Et totalement inefficaces. Bonhart paraît, attaquait, frappait, frappait sans cesse; ne leur laissant aucun répit, c'est lui qui imposait le tempo. Et les Rats reculaient. Et tombaient comme des mouches.

Etincelle, touchée au cou, s'effondra dans la boue; elle se pelotonna tel un chaton et du sang jaillit de sa carotide, éclaboussant le mollet et le genou de Bonhart qui passait au-dessus d'elle. D'un geste large, il repoussa l'attaque de Mistle et de Giselher, après quoi il virevolta et d'un coup fulgurant se défit de Kayleigh, le tailladant du bout de son fer de la clavicule jusqu'à la hanche. Kayleigh lâcha son épée mais il parvint à rester debout; il se ramassa sur lui-même en agrippant sa poitrine et son ventre des deux mains, et du sang jaillit sous ses doigts. Bonhart évita un autre coup de Giselher, il para l'attaque de Mistle et toucha de nouveau Kayleigh, transformant cette fois le côté de sa tête en une bouillie écarlate. Le Rat aux cheveux clairs tomba à terre; une mare de sang s'élargit autour de lui, se mêlant à la boue.

Mistle et Giselher hésitèrent un instant. Au lieu de fuir, ils poussèrent un hurlement sauvage et furieux, à l'unisson, puis ils se jetèrent sur Bonhart.

Et trouvèrent la mort.

Ciri fit irruption dans le bourg et galopa le long de la ruelle. Des giclées de boue jaillissaient sous les sabots de sa jument morelle.

Bonhart repoussa du talon Giseller, allongé au pied du mur. Le chef des Rats ne donnait plus aucun signe de vie. Le sang avait cessé de couler de son crâne fracassé.

Mistle, à genoux, cherchait son épée, elle tâtait de ses deux mains la boue et la fiente, sans se rendre compte qu'elle était agenouillée au milieu d'une mare rouge qui ne cessait de s'agrandir. Bonhart s'approcha d'elle lentement.

—Nooooooooonnnnn!

Le chasseur de primes releva la tête.

Ciri sauta de son cheval en pleine course, elle tituba, tomba sur un genou.

Bonhart sourit.

—Une Rate, dit-il. La septième. C'est bien que tu sois là. Tu manquais à mon tableau de chasse.

Mistle trouva son épée, mais elle était incapable de la soulever. Elle poussa un râle et se jeta aux pieds de Bonhart; de ses doigts tremblants, elle s'agrippa à ses chevilles. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais seul un filet carmin et brillant s'échappa de ses lèvres. Bonhart lui donna un rude coup de pied qui la fit rouler dans la fiente. Mistle, tenant des deux mains son ventre tailladé, parvint tout de même à se soulever.

—Nooooooooonnn! hurla Ciri. Miiiiiiiistle!

Le chasseur de primes ne prêta aucune attention à son cri, il ne tourna pas même la tête. Il fit tourner son épée et l'abattit avec vigueur, comme une faux, sur Mistle, qui fut soulevée du sol et projetée contre le mur, aussi molle qu'une poupée de chiffon, loque souillée de rouge.

Le cri mourut dans la gorge de Ciri. Elle avait les mains qui tremblaient lorsqu'elle se saisit de son épée.

—Assassin, dit-elle d'une voix qu'elle ne reconnaissait plus, les lèvres sèches. Assassin! Salaud!

Bonhart l'observait avec curiosité, la tête légèrement penchée sur le côté.

—Donc, nous voulons mourir? demanda-t-il.

Ciri avançait, pointant sur lui son épée qu'elle tenait de ses deux mains tendues, décrivant un demi-cercle avec la lame pour abuser son ennemi.

Le chasseur de primes éclata d'un rire sonore.

—Mourir, répéta-t-il. La Rate veut mourir!

Il tournait lentement sur lui-même, sans se laisser prendre au piège du demi-cercle. Mais Ciri n'en avait cure. Elle se laissait gagner par la rage et la haine, brûlant du désir de tuer. Elle voulait atteindre ce terrible vieillard, sentir la lame de son épée pénétrer son corps. Elle voulait voir son sang jaillir de ses artères tranchées au rythme des derniers battements de son cœur.

—Eh bien, ma Rate! annonça Bonhart en levant son épée ensanglantée et en crachant sur le tranchant. Avant de crever, montre-moi ce que tu as dans le ventre! En avant la musique!

* * *

—Franchement, c'est pas croyable qu'y se soient pas entre-tués dans ce premier affrontement, raconta six jours plus tard le fils du fabricant de cercueils. Ils avaient une envie folle de se massacrer, ça se voyait, autant elle que lui. Ils ont fondu l'un sur l'autre; en un clin d'œil à peine, c'était parti, on n'entendait plus que le cliquetis métallique de leurs épées. Ils ont échangé

deux, ou peut-être trois coups. Personne n'aurait réussi à faire le compte, ni à l'œil nu, ni à l'oreille. Ils frappaient bien trop vite, messeigneurs, pour qu'on puisse distinguer les coups. Et ils dansaient et sautaient l'un autour de l'autre comme deux belettes.

Stefan Skellen, surnommé Chat-Huant, écoutait attentivement, tout en jouant de sa nagaïka.

—Ils se sont écartés l'un de l'autre en bondissant, poursuivit le garçon, et ils n'avaient pas la moindre égratignure, ni l'un ni l'autre. La Rate, ça se voyait bien, était enragée comme le diable lui-même, et elle sifflait comme un grippeminaud à qui on essaie de voler sa souris. Sieur Bonhart, lui, était tout à fait calme.

* * *

—Falka, lança Bonhart en souriant et en découvrant ses crocs comme une véritable goule, de toute évidence, tu sais danser et manier l'épée. Tu m'intrigues, petite jouvencelle. Qui es-tu donc? Dis-le-moi avant de mourir.

Ciri avait du mal à reprendre son souffle. Elle sentait la peur commencer à l'envahir. Elle savait désormais à qui elle avait affaire.

—Dis-moi qui tu es, et tu auras la vie sauve.

Elle sera plus fort dans sa main la poignée de son épée. Il fallait absolument qu'elle passe outre à ses parades, quelle le taillade avant qu'il réagisse. Elle devait l'empêcher de riposter et parer les coups de son épée; si la douleur et la paralysie s'emparaient une nouvelle fois de son avant-bras, ce serait fini pour elle. Elle ne pouvait plus se permettre de gaspiller son énergie à esquiver passivement - et de justesse - les coups de son adversaire. *Il faut franchir l'obstacle, se dit-elle. Maintenant. C'est ma seule chance. Ou bien je mourrai.*

—Tu vas mourir, la Rate, assena-t-il en pointant sur elle son épée. Tu n'as pas peur? Sans doute parce que tu ignores à quoi ressemble la mort.

Kaer Morhen, songea-t-elle en faisant un bond. *Lambert. Panache. Salto.*

Elle avança de trois pas, effectua une demi-pirouette et, lorsqu'il attaqua, ignorant la feinte, elle exécuta un salto arrière, atterrit au sol en réalisant une adroite génuflexion et se jeta aussitôt sur lui, plongeant sous sa lame et se préparant à lui porter un coup terrible à la force du poignet en s'aidant d'une forte torsion de la hanche. Elle fut soudain pleine d'euphorie, elle pouvait presque sentir le tranchant de sa lame mordre la chair de son ennemi.

Au lieu de cela, il y eut un choc violent, celui du métal contre le métal. Et soudain un éclair dans ses yeux, une secousse, et la douleur. Elle sentit qu'elle tombait; elle était à terre. *Il a paré et riposté*, songea-t-elle. *Je suis en train de mourir.*

Bonhart lui donna un coup de pied dans le ventre, puis un autre, dans le coude cette fois, qui lui fit lâcher son épée. Ciri prit sa tête entre ses mains; elle ressentait une douleur sourde, mais ne décéla ni blessure ni sang sous ses doigts. *Je me suis pris un coup de poing*, songea-t-elle avec horreur. *Je me suis tout bonnement pris un coup de poing. Ou de pommeau. Il ne m'a pas tuée. Il ma flanqué une raclée, comme à une vulgaire morveuse.*

Elle ouvrit les yeux.

Le chasseur de primes se tenait debout au-dessus d'elle, terrible, aussi décharné qu'un squelette; il la dominait tel un arbre malade et dépourvu de feuilles. Il puait la sueur et le sang.

Il l'attrapa par les cheveux, la força à se redresser, puis il la souleva de terre d'un coup sec et, tandis qu'elle hurlait comme une damnée, la

traîna jusqu'à Mistle, qui gisait près du mur.

—Tu n'as pas peur de la mort, hein? vociféra-t-il en lui inclinant la tête vers le bas. Alors, regarde bien, la Rate. C'est ça, la mort. C'est ainsi que l'on meurt. Regarde ça: ce sont des entrailles, du sang, de la merde. Voilà ce qu'on a à l'intérieur.

Ciri se raidit, se courba, toujours prisonnière de la poigne de fer du chasseur de primes; elle eut plusieurs haut-le-cœur. Mistle était encore en vie, mais ses yeux étaient déjà nébuleux, glauques, vitreux. Sa main, comme une serre d'autour, se crispait et se détendait, s'enfonçant dans la boue et le fumier. Ciri sentit une forte odeur d'urine. Bonhart ricana.

—C'est ainsi que l'on meurt, la Rate. Dans sa propre pisse!

Il la lâcha. Ciri s'écarta à quatre pattes, le corps agité de spasmes, incapable de pleurer. Mistle se trouvait là, juste là. Sa main, sa main si fine, si délicate, si douce...

Elle ne bougeait plus.

* * *

—Il ne m'a pas tuée. Il m'a ligoté les deux mains à une barre d'attache.

Vysogota était assis, immobile. Il se tenait depuis un bon moment déjà dans cette position. Il retenait son souffle. Au fur et à mesure que Ciri avançait dans son récit, sa voix devenait de plus en plus sourde, de moins en moins naturelle; elle avait quelque chose de désagréable.

—Il a ordonné à ceux qui étaient accourus de lui apporter un sac de sel et un tonnelet de vinaigre. Et une scie. J'ignorais... Je ne pouvais pas savoir ce qu'il avait l'intention de faire... À ce moment-là, j'ignorais encore de quoi il était capable. J'étais ligotée à la barre d'attache. Il a

appelé quelques valets, leur a ordonné de me tenir par les cheveux... et les paupières. Il leur a montré comment faire... pour que je ne puisse ni détourner la tête ni fermer les yeux... Pour que je sois obligée de regarder ce qu'il faisait. «Il faut veiller à garder la marchandise en l'état », a-t-il dit. « Eviter qu'elle se décompose... »

La voix de Ciri se brisa; elle avait la gorge sèche. Vysogota, devinant soudain ce qu'elle s'apprêtait à dire, sentit un afflux de salive envahir sa bouche, telle une vague d'inondation.

—Il leur a tranché la tête avec la scie, dit Ciri d'une voix sourde. À Giselher, Kayleigh, Asse, Reef, Etincelle... et Mistle. Il leur a tranché la tête. Un à un. Sous mes yeux.

* * *

Si, cette nuit-là, quelqu'un était parvenu à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, perdue au milieu des marécages, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu dans la pièce faiblement éclairée un vieillard à la barbe grise vêtu d'une peau de mouton et une jeune fille aux cheveux couleur de cendre, le visage défiguré par une cicatrice sur la joue. Il aurait vu la jeune fille sangloter dans les bras du vieillard, et celui-ci qui tentait de l'apaiser en caressant d'un geste machinal et maladroit ses épaules secouées de spasmes.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane était bien cachée au milieu des joncs des marécages. Dans un endroit désert plongé éternellement dans le brouillard, où personne n'osait s'aventurer.

* * *

«On m'a souvent demandé comment j'en étais venu à écrire mes Mémoires. Quel fait précis, quel événement avait accompagné ou suscité mes premiers écrits. Par le passé, j'avais coutume de produire diverses explications, fabulant, la plupart du temps; à présent, toutefois, je rends hommage à la vérité, car aujourd'hui, alors que ma chevelure a blanchi et que mon crâne s'est fichtrement dégarni, je sais que la vérité est une graine précieuse, et que le mensonge, en revanche, est une glume indigne.

»Et la vérité, la voici: l'événement déclencheur, celui auquel je dois mes premières notes, celles qui permirent par la suite de donner corps à l'œuvre de ma vie, fut la découverte fortuite, parmi des affaires que mes compagnons et moi avions subtilisées sur des *impedimenta* lyriens, d'un crayon de plomb et de feuilles de papier. C'est arrivé... »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

Chapitre 3

C'est arrivé le cinquième jour après la nouvelle lune de septembre, trente jours exactement après notre départ de Brokilone, et six jours après la bataille du Pont

À présent, cher futur lecteur, je vais faire un petit retour en arrière et te décrire les événements qui succédèrent à la fameuse bataille du Pont, Lourde de conséquences. Au préalable cependant, il me faut éclairer les nombreux lecteurs qui, en proie à d'autres préoccupations, ou par manque de connaissances, ignorent tout de cette bataille. Voici donc l'explication: cette bataille se déroula le dernier jour du mois d'août, l'année de la Grande Guerre à Angren, sur le pont reliant les deux rives de la Iaruga aux abords du petit port fluvial connu sous le nom du Bastion Rouge. Les parties en présence dans ce conflit étaient l'armée de Nilfgaard, un corps lyrien dirigé par la reine Meve, et notre formidable compagnie: moi-même - à savoir, cher lecteur, ton serviteur -, ainsi que le sorcelleur Geralt, le vampire Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy, l'archère Maria Barring, surnommée Milva, et Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach, un Nilfgaardien qui, avec une obstination digne d'une meilleure cause, aimait à prouver qu'il n'en était pas un.

Peut-être n'est-il pas aisé pour toi, lecteur, de comprendre comment la reine Meve, dont je viens d'évoquer le nom, s'était retrouvée à Angren, elle qui avait disparu et sombré en même temps que son armée en juillet, au moment de l'incursion de Nilfgaard en Lyrie, en Rivie et à Aedirn, trois contrées que les armées impériales finirent par envahir et occuper durablement. Toutefois, Meve n'avait pas disparu au combat, comme on l'avait cru, elle n'avait pas été faite prisonnière par les Nilfgaardiens. Ayant appelé sous son étendard les rescapés de la cavalerie mobile de Lyrie et entraîné tous les volontaires, y compris des mercenaires et de vulgaires bandits, la vaillante Meve s'était lancée dans une guerre

partisane contre Nilfgaard. Or la sauvage province d'Angren se prêtait parfaitement à ce genre de guérilla, elle était propice aux embuscades, et sa végétation riche en buissons offrait de nombreuses cachettes. D'ailleurs, à dire vrai, hormis les buissons, je ne vois rien dans cette contrée, absolument rien, qui soit digne d'être mentionné.

La cohorte de Meve, déjà surnommée la Reine Blanche par ses troupes, fit rapidement preuve d'une puissance et d'une bravoure telles quelle parvint à gagner sans crainte la rive gauche de la Iaruga, chahutant et rôdant à l'envi sur les arrières de l'ennemi.

Revenons à présent à nos moutons, c'est-à-dire à la bataille du Pont. La situation était la suivante: ayant pris du bon temps sur la rive gauche de la Iaruga, les partisans de la reine Meve voulaient filer sur l'autre rive de la rivière, mais ils se heurtèrent aux Nilfgaardiens qui, eux, rôdaient sur la rive droite et voulaient justement filer sur la rive gauche de la Iaruga. Quant à nous, nous tombâmes sur les susdits chargés de garder le pont, au milieu même de la Iaruga, cernés à droite comme à gauche par des hommes armés. Ne sachant trop comment nous échapper, nous devînmes des héros, auréolés d'une gloire immortelle. Entre parenthèses, la victoire fut remportée par les Lyriens, car leur plan initial - se réfugier sur la rive droite — fut une réussite. Les Nilfgaardiens se réfugièrent, quant à eux, je ne sais où, et par là même perdirent la bataille. Je me rends parfaitement compte que tout cela peut sembler très confus et je ne manquerai pas, avant la publication de mon texte, de consulter un théoricien militaire. Pour l'heure, je m'en remets à Cahir aep Ceallach, l'unique soldat de notre compagnie, qui m'a confirmé que, du point de vue de la plupart des doctrines militaires, la désertion rapide du champ de bataille par l'ennemi valait victoire du camp adverse.

La participation de notre compagnie à la bataille fut indiscutablement honorable, mais elle eut aussi de fâcheuses conséquences. Milva, qui était enceinte, eut un tragique accident. Les autres furent

sauvés par leur bonne fortune, aucun n'ayant été sérieusement blessé. Mais personne n'en tira pour autant avantage, ni même n'en attendit de remerciements. À l'exception du sorceleur Geralt. Car le sorceleur, en dépit de sa prétendue neutralité et de son indifférentisme maintes fois proclamé et manifestement fourbe, fit montre, au cours de cette bataille, d'une ferveur aussi profonde qu'exagérément démonstrative; en d'autres termes, il se battit de manière tout à fait spectaculaire, pour ne pas dire... pour le spectacle. Il fut remarqué, et Meve, la reine de Lyrie en personne, l'adouba chevalier. Cet adoubement, comme l'histoire allait le révéler, lui valut davantage de désagréments que d'avantages.

Car il faut que tu saches, cher lecteur, que le sorceleur Geralt avait toujours été un homme modeste, réfléchi et maître de lui; en son for intérieur, il était simple et droit, tel un manche de hallebarde. Pourtant, l'avancement inattendu qui lui fut proposé et l'apparente bienveillance de la reine Meve le transformèrent: si je ne l'avais aussi bien connu, j'eusse pu croire qu'il en avait soudain les chevilles enflées. Plutôt que de disparaître au plus vite, incognito, de la scène, Geralt se pavanait dans la suite royale, se réjouissant de l'honneur qui lui était fait, goûtant les faveurs dont on le gratifiait, se délectant de sa gloire.

Or la gloire et la renommée ne jouaient pas en notre faveur. Je rappelle à ceux qui l'auraient oublié que ce même sorceleur Geralt, à présent chevalier adoubé, était poursuivi par les organes de sécurité des Quatre Royaumes réunis depuis la rébellion des magiciens sur l'île de Thanedd; que l'on tenta de m'accuser, moi qui suis l'innocence et la pureté incarnées, du crime d'espionnage; que Milva, qui avait collaboré avec les dryades et les Scoia'tael, était impliquée, comme on l'apprit plus tard, dans le désormais célèbre massacre des humains aux frontières du bois de Brokilone; et que Cahir aep Ceallach, le Nilfgaardien, citoyen d'une nation ennemie quoi qu'il puisse en dire, se trouvait du mauvais côté du front (chose difficilement justifiable). Le seul membre de notre équipe dont la biographie

n'était entachée d'aucune affaire politique ou criminelle se révéla être le vampire. De sorte que, si l'un ou l'autre d'entre nous était démasqué, tous les autres risquaient eux aussi d'être empalés sur un piquet de tremble bien aiguisé. Chaque jour écoulé à l'ombre des étendards lyriens (un séjour, du reste, fort agréable, les premiers temps: nous étions nourris à notre faim et en sécurité) décuplait ladite menace.

Lorsque je le rappelai sans détour à Geralt, il fut quelque peu attristé, mais me fit part de ses raisons, au nombre de deux. Premièrement, à cause du pénible accident dont elle avait été victime, Milva avait encore besoin d'une surveillance médicale et de soins; or les rangs des soldats comptaient des barbiers-chirurgiens. Deuxièmement, l'armée de la reine Meve se dirigeait vers l'est, vers Caed Dhu; or, avant de changer de direction et de se retrouver au beau milieu de la bataille du Pont, notre équipe s'acheminait elle aussi vers Caed Dhu, car nous espérions recueillir auprès des druides qui y séjournaient des informations qui pourraient être utiles à notre quête. Des détachements de cavalerie et des groupes insoumis qui rôdaient dans la région d'Angren nous avaient détournés de notre route initiale. À présent, sous la protection bienveillante de l'armée lyrienne, grâce aux faveurs et aux bonnes grâces de la reine Meve, la route vers Caed Dhu s'ouvrait de nouveau devant nous et, ma foi, elle paraissait directe et sans danger.

J'avais prévenu le sorcelleur que ce n'était là qu'une impression, qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, que la bienveillance royale était illusoire, et que promesse de grands n'était pas héritage. Le sorcelleur ne voulut rien entendre. Mais la sagesse ne tarda pas à révéler de quel côté elle se trouvait. Lorsque se répandit la nouvelle qu'une expédition punitive envoyée par Nilfgaard arrivait du col de Klamat, à l'est, et marchait en force sur Angren, l'armée de Lyrie fit aussitôt demi-tour pour se diriger vers le nord, vers les montagnes de Mahakam.

Comme on pouvait s'en douter, ce changement de direction n'était pas du tout du goût de

Geralt: il était pressé d'arriver chez les druides, pas à Mahakam! Aussi naïf qu'un enfant, il se précipita chez la reine Meve dans l'intention d'obtenir son congé de l'armée et la bénédiction royale pour ses projets personnels. Cet instant marqua la fin de la bienveillance royale; quant au respect et à l'admiration pour le héros de la bataille du Pont, ils partirent en fumée. L'on rappela sèchement au chevalier Geralt de Rivie ses devoirs chevaleresques envers la couronne. Il fut conseillé à Milva, toujours affaiblie, au vampire Régis et à votre serviteur de rejoindre la colonne de fugitifs et de civils qui se traînait derrière les impedimenta. Cahir aep Ceallach, grand gaillard de belle stature qui n'avait aucunement l'air d'un civil, fut ceint de l'écharpe blanche et bleu ciel et incorporé à la compagnie indépendante, comme on l'appelait, c'est-à-dire à un détachement de cavalerie composé des pires canailles ramassées sur les chemins par les troupes lyriennes. C'est ainsi que nous fûmes séparés, et tout semblait indiquer que notre expédition allait bel et bien prendre fin.

Toutefois, comme tu t'en doutes certainement, cher lecteur, ce ne fut pas du tout la fin, ni même, ma foi, le début! Lorsqu'elle fut informée de la nouvelle tournure des événements, Milva se déclara sur-le-champ en bonne santé et d'attaque, et fut la première à donner le signal de la retraite. Cahir balança les couleurs royales dans les fourrés et déserta la compagnie indépendante, et Geralt déguerpit des luxueuses tentes de la chevalerie d'élite.

Je ne m'attarderai pas sur les détails, et la modestie m'empêche de m'étendre sur mes propres mérites - non négligeables - dans cette entreprise. J'affirme ce qui suit: au cours de la nuit du 5 au 6 septembre, toute notre équipe abandonna en tapinois le corps d'armée de la reine Meve. Avant de faire nos adieux à l'armée lyrienne, nous prîmes soin de nous approvisionner généreusement, sans en demander l'autorisation au chef des quartiers-mâtres. Je considère le terme « pillage », utilisé par Milva, comme un tantinet exagéré. Nous avons bien mérité une gratification pour notre participation à la mémorable bataille du Pont Ou, à défaut d'une

gratification, au moins une compensation et un dédommagement pour les pertes occasionnées! Sans même parler de l'accident de Milva, ni des blessures et des contusions de Geralt et de Cahir, tous nos chevaux furent tués ou blessés au cours de la bataille, hormis mon fidèle Pégase et Ablette, la jument récalcitrante du sorceleur. Ainsi avons-nous récupéré, en guise de compensations, trois pur-sang de cavalerie et une haridelle, et aussi autant de matériels divers qu'il nous était possible d'en emporter. Je dois toutefois reconnaître que nous en jetâmes la moitié par la suite. Comme le déclara Milva, c'est ce qui arrive quand on chaparde dans le noir. Bénéficiant d'une meilleure vision de nuit que de jour, c'est le vampire Régis qui subtilisa dans les réserves officielles les choses les plus utiles. De plus, il priva l'armée lyrienne d'un gros mulet gris souris qu'il fit sortir si habilement de l'enclos que pas un seul animal ne hennit ni ne trépigna. Il convient par conséquent de reléguer au rang de fables les récits selon lesquels les animaux flairaient les vampires et réagissent à leur odeur par une peur panique, à moins qu'ils relatent les réactions isolées de quelques animaux seulement, envers certains vampires uniquement. J'ajouterai que ce mulet gris souris nous accompagne encore à ce jour. Après avoir perdu notre haridelle, mise en fuite par les loups dans les forêts d'Autre Rive, c'est le mulet qui porta nos biens, ou plutôt ce qu'il en restait. Il se nomme Draakul. C'est Régis qui l'a appelé ainsi juste après l'avoir volé, et ce nom lui est resté. Dans la culture et le langage des vampires, ce nom possède à l'évidence une signification spirituelle qui amuse beaucoup Régis, mais ce dernier a refusé de nous en faire part, affirmant qu'il s'agissait là d'un jeu de mots intraduisible.

Et c'est ainsi que notre équipe se retrouva sur les chemins, et la liste, déjà longue par le passé, des gens qui ne nous portaient pas dans leur cœur s'allongea davantage. Geralt de Rivie, chevalier sans peur et sans reproche, abandonna les rangs de la chevalerie avant même que son adoubement soit confirmé par un brevet et que le héraut de la cour ait pu lui constituer un blason. Quant à Cahir aep

Ceallach, il eut le temps, dans le grand conflit opposant Nilfgaard aux Nordlings, de lutter dans les rangs des deux armées et de les désertre toutes deux avant d'être condamné à mort par contumace par chacune d'elles. Le reste de notre compagnie ne se trouvait guère dans une meilleure situation. Au bout du compte, une corde est une corde, et peu importe la raison pour laquelle on est pendu: manquement à l'honneur de la chevalerie, désertion, ou attribution du nom de «Draakul» à un mulet de l'armée.

Ne sois donc pas étonné d'apprendre, cher lecteur, que nous accomplîmes des efforts titanesques pour mettre entre le corps d'armée de la reine Meve et nous-mêmes la plus grande distance possible. Nous filions sur nos chevaux aussi vite que nous le pouvions, vers le sud, vers la Iaruga, avec l'intention de nous rendre sur la rive gauche. Pas uniquement pour nous éloigner de la reine et de ses partisans, mais aussi parce que la région d'Autre Rive, avec ses zones inhabitées, était moins dangereuse que celle d'Angren, ravagée par la guerre. Pour nous rendre chez les druides de Caed Dhu, il était bien plus raisonnable de voyager sur la rive gauche plutôt que sur la droite. Cela pouvait sembler paradoxal, car la rive gauche de la Iaruga, c'était déjà Nilfgaard, l'Empire ennemi... Ce choix stratégique était l'œuvre du sorcier Geralt qui, après sa défection de la confrérie des fourbes adoubés, avait récupéré pour une grande part son entendement, sa capacité de réflexion et sa prudence coutumière. Le plan du sorcier allait se révéler lourd de conséquences et influencerait sur le sort de tous les membres de l'expédition, comme nous l'apprendrait l'avenir. Mais nous verrons cela par la suite.

Lorsque nous eûmes enfin atteint la Iaruga, ce fut pour constater qu'une foule de Nilfgaardiens traversaient déjà le pont reconstruit sur le Bastion Rouge, poursuivant leur offensive sur Angren et au-delà, sans aucun doute, en Témérie, à Mahakam et le diable sait jusqu'où avait planifié d'avancer l'état-major de Nilfgaard. Il n'était pas question de traverser la rivière dans la foulée, nous devions nous cacher et attendre que les armées aient fini de passer.

Nous restâmes tapis deux jours entiers dans l'oseraie fluviale, cultivant les rhumatismes et nourrissant les moustiques. Comble de la malchance, le temps se gâta rapidement, il se mit à bruiner, un vent de tous les diables se leva, si glacial que les dents peinaient à s'ajuster les unes sur les autres. Je ne me souviens pas d'un mois de septembre aussi rigoureux parmi tous ceux, nombreux, gravés dans ma mémoire. C'est précisément à cette époque, cher lecteur, que je trouvai parmi le matériel emprunté aux impedimenta lyriens du papier et un crayon de plomb et que j'entrepris, pour tuer le temps et oublier le manque de confort, de noter et d'immortaliser certaines de nos aventures.

La pluie incessante et l'oisiveté forcée gâtèrent notre humeur et éveillèrent diverses idées noires. Surtout chez le sorceleur. Naguère déjà, Geralt avait pour habitude de compter les jours qui le séparaient de Ciri et, dans sa conception, chaque jour hors des routes l'ébignait de plus en plus de la jeune fille. Coincé dans cette oseraie humide, dans le froid et sous la pluie, le sorceleur devenait plus morose et renfrogné d'heure en heure. J'avais aussi remarqué qu'il clopinait beaucoup et, quand il pensait que personne ne le voyait ni ne l'entendait, il jurait et sifflait sous l'effet de la douleur. Car tu dois savoir, cher lecteur, que Geralt avait eu les os brisés au cours de la sédition des magiciens sur l'île de Thanedd. Grâce aux soins des dryades du bois de Brokilone, les os fracturés s'étaient ressoudés et les blessures avaient guéri, mais, visiblement, elles n'avaient cessé de le tourmenter. Le sorceleur souffrait, tant dans sa chair que dans son âme, comme on dit, et il était aigre comme le raifort, mieux valait éviter de l'aborder.

Ses rêves revinrent le hanter. Le 9 septembre - c'était le matin, car il récupérait de son tour de garde - il bondit soudain sur ses pieds en criant et se saisit de son épée; nous fûmes tous effrayés. On aurait dit qu'il était victime d'un amok, mais, par chance, il retrouva instantanément ses esprits.

Il s'éloigna, revint rapidement vers nous, la mine renfrognée, et déclara tout de go qu'il dissolvait

l'équipe et qu'il poursuivait sa route en solitaire car, quelque part, là-bas, il se passait des choses terribles, le temps pressait, la situation commençait à devenir dangereuse, et il ne voulait mettre personne en péril. Son bla-bla et ses raisonnements étaient d'un tel ennui que personne n'eut envie de discuter. Même le vampire, d'ordinaire si éloquent, manifesta son dédain par un haussement d'épaules, Milva par un crachat, et Cahir en lui rappelant sèchement qu'il savait ce qu'il avait à faire et que, pour ce qui était du danger, l'épée qu'il portait à sa ceinture n'était pas là pour épater la galerie. Ensuite cependant, tous se murèrent dans le silence et se tournèrent vers moi, ton serviteur, s'attendant sans aucun doute que je profite de l'occasion et que je m'en retourne chez moi. Inutile d'ajouter qu'ils se trompaient lourdement

Toutefois, cet épisode nous convainquit de mettre fin à ce marasme et nous poussa à commettre un acte téméraire: traverser la Iaruga. Je reconnais que l'entreprise éveilla mon inquiétude, le plan prévoyant la traversée de nuit, à la nage, «en tenant la queue de son cheval», pour citer Milva et Cahir. Même si c'était une métaphore, ce dont je ne suis pas convaincu, je n'arrivais pas à nous imaginer traversant la rivière, Pégase, mon destrier, et moi, lui devant et moi accroché à sa queue. La nage n'était, et n'est toujours pas, pour ainsi dire, mon point fort. Si Mère Nature avait voulu que je nage, elle n'aurait pas manqué, au cours du processus de l'évolution des espèces, de m'équiper de membranes entre les doigts. Même chose pour Pégase.

Mes inquiétudes s'avérèrent vaines, du moins en ce qui concernait la traversée à la nage. Car nous avons utilisé un tout autre moyen pour passer de l'autre côté. Qui sait s'il n'était pas plus saugrenu. Insensé, à tout le moins: nous avons traversé le pont reconstruit du Bastion Rouge, au nez et à la barbe des sentinelles et des patrouilles nilfgardiennes. L'entreprise, comme nous allions nous en apercevoir, n'était démentielle et potentiellement mortelle qu'en apparence; en réalité, tout fonctionna comme sur des roulettes. Après le passage des régiments de ligne, le pont fut envahi de convois, de

véhicules, de troupes qui circulaient dans les deux sens. Des foules variées traversaient également le pont, composées notamment d'étranges groupes de civils parmi lesquels nous nous fondîmes sans difficulté. C'est ainsi que le dixième jour du mois de septembre nous passâmes tous sur la rive gauche de la *Iaruga*. Nous fûmes interpellés une fois seulement par un garde à qui *Cahir*, en fronçant les sourcils d'un air impérieux, lança d'un ton menaçant quelque phrase sur le service impérial, ponctuant ses propos de jurons militaires divers très imaginés et diablement efficaces. Avant que quelqu'un d'autre ait eu le temps de s'intéresser à nous, nous étions déjà sur l'autre berge de la rivière, et nous nous enfonçâmes au plus profond de la forêt, car le seul chemin menant au sud grouillait de *Nilfgaardiens*, ce qui ne nous arrangeait guère.

Au premier bivouac que nous établîmes dans les bois d'Autre Rive, j'ai moi aussi été hanté par un rêve étrange au cours de la nuit; au contraire de *Gerald* cependant, ce n'est pas de *Ciri* dont j'ai rêvé, mais de la magicienne *Yennefer*. C'était un rêve curieux, inquiétant: *Yennefer*, toute de noir et de blanc vêtue, comme à l'accoutumée, s'élevait dans les airs au-dessus d'un grand château dans les montagnes, menacée du poing par d'autres magiciennes qui, restées au sol, proféraient des insultes à son encontre. Tel un albatros au plumage noir, *Yennefer* s'envolait au-dessus d'une mer immense en agitant les longues manches de sa robe, droit vers le soleil levant. À partir de là, le rêve s'était transformé en cauchemar. À mon réveil, les détails avaient disparu de ma mémoire, seules subsistaient des images imprécises, dénuées de sens, mais elles étaient épouvantables: tortures, cris, douleur... La peur, la mort... En un mot, l'horreur.

Je ne me suis pas vanté de ce rêve auprès de *Gerald*. Je ne lui en ai pas soufflé mot. À raison, comme je le découvrirai plus tard.

* * *

—Elle s'appelait *Yennefer*! *Yennefer* de

Vengerberg. Et c'était une magicienne illustre! Que je meure avant l'aube si je mens!

Triss Merigold frémit puis elle se retourna, tentant de transpercer de son regard la foule et la fumée grise qui avait totalement envahi la grande salle de la taverne. Elle se leva finalement de table, renonçant à regret à son filet de sole au beurre d'anchois, une spécialité locale tout à fait délicieuse. Cependant, si elle s'amusait à faire le tour des tavernes et des auberges de Bremervoord, ce n'était pas pour déguster des mets exquis, mais pour récolter des informations. Par ailleurs, elle devait veiller à sa ligne.

Elle tenta de se frayer un chemin à travers le petit cercle de personnes déjà bien dense: à Bremervoord, les gens aimaient bien les récits et ne laissaient jamais passer une occasion d'en écouter de nouveaux. Quant aux nombreux marins présents, ils n'avaient pas à se plaindre, car ils pouvaient toujours compter sur un répertoire renouvelé de fables et de contes sur la mer. Bien entendu, la plus grande majorité d'entre eux était inventée de toutes pièces, mais cela n'avait pas la moindre importance. Un récit est un récit. Il a ses droits.

Celle qui était en train de parler, justement, et qui avait mentionné le nom de Yennefer, était une pêcheuse des îles Skellige, une femme forte, large d'épaules, aux cheveux coupés court, accoutrée, comme ses quatre camarades, d'un caftan en peau de narval, usé jusqu'à la corde.

—C'était le dix-neuvième jour du mois d'août, au petit matin, après la deuxième nuit de la pleine lune, entama l'Îlienne en portant une chope de bière à ses lèvres.

Sa main, constata Triss, était de la couleur de la vieille pierre; quant à son bras dénudé, noueux, musclé, il ne faisait pas moins de vingt pouces de circonférence. La taille de Triss en faisait vingt-deux...

—Notre barcasse, poursuivait la pêcheuse en promenant son regard sur les visages de ses auditeurs, est sortie en mer par un matin blafard, en direction du parc à huîtres, entre An Skellig et Spikeroog, là où on pose d'habitude les filets pour attraper les saumons. La plus grande agitation régnait, car un orage s'annonçait, le ciel s'assombrissait fortement à l'ouest. Il fallait remonter les filets le plus vite possible, ou sinon, vous le savez aussi bien que moi, après la tempête il ne reste plus dans les filets que des gueules de saumons pourries, rongées, toute la pêche est foutue.

Les auditeurs, des habitants de Bremervood et de Cidaris pour la plupart, vivaient de la mer; leur existence en dépendait. En signe d'approbation, ils hochèrent la tête en grommelant. D'ordinaire, Triss ne voyait les saumons que sous forme de tranches rosées, mais elle hocha elle aussi la tête en marmonnant, car elle ne tenait pas à se singulariser. Elle était ici incognito, en mission secrète.

—On a accosté, poursuivait la pêcheuse en terminant sa chope et en invitant d'un geste l'un de ses auditeurs à lui en servir une deuxième, et on a commencé à trier les filets. Soudain, voilà que Gudrun, la fille de Sturla, se met à hurler à pleine voix! Et, depuis tribord, elle montre quelque chose du doigt! On regarde, et on avise une chose qui vole dans les airs, mais c'était pas un oiseau! Mon cœur s'est arrêté de battre un instant, parce que j'ai tout de suite pensé que c'était une wyvern ou bien un petit griffon; il y en a quelquefois qui volent sur Spikeroog, l'hiver plutôt, c'est vrai, particulièrement par vent d'ouest. Mais là, ce truc noir, il a fait «plouf», dans l'eau! Une vague et zou! Directement dans nos filets! Il s'est empêtré dans les mailles et a commencé à se tortiller, à clapoter dans l'eau comme un phoque, alors toutes ensemble, et on était huit bonnes femmes, on a attrapé le filet et ho! hisse! sur le pont! C'est alors qu'on a ouvert grandes nos margoulettes! Parce que cette chose

noire qui était tombée du ciel, c'était en réalité une femme! En robe noire, et elle aussi était noire, comme une corneille. Entortillée dans un filet, entre deux saumons, dont l'un, parole, devait bien faire dans les quarante-deux livres et demie!

La pêcheuse de Skellige souffla sur la mousse de sa chope et s'enfila une rasade de bière. Aucun des auditeurs ne fit de commentaires ni n'exprima son incrédulité, quand bien même les plus âgés n'avaient pas le souvenir d'avoir jamais entendu parler de la prise d'un saumon aussi gros.

—La fille aux cheveux noirs, poursuivit l'Illienne, s'est mise à tousser, à recracher de l'eau de mer et à s'ébrouer dans le filet, et Gudrun, qui est nerveuse, car elle a des espérances, de hurler: « Un kelpie! Un kelpie! Une havfrue!» Pourtant, n'importe quel idiot pouvait voir que ce n'était pas un kelpie, parce qu'un kelpie aurait déjà arraché le filet depuis longtemps! Une telle monstresse ne se serait jamais laissé embarquer sur une barcasse! Et ce n'était pas une havfrue non plus, vu qu'elle n'avait pas une queue de poisson, or une sirène des mers en a toujours une! Et puis, elle était tombée du ciel. A-t-on jamais vu un kelpie ou une havfrue voler dans les cieux? Mais Skadi, la fille d'Una, elle s'enflamme toujours, et elle aussi s'est mise à hurler: « Un kelpie! » En moins de deux, elle a attrapé la corne et sauté en grognant au milieu du filet! Et, que je crève si je mens, voilà que notre Skadi a fait trois cabrioles et patatras, elle s'est retrouvée le cul sur le pont! Ah, ça! On peut dire qu'une magicienne prise dans un filet, c'est pire qu'une méduse, un scorpion ou une anguille torpille! En plus de ça, la sorcière s'est mise à hurler, à pousser des jurons très vulgaires, c'est qu'elle faisait peur! Et dans le filet, ça sifflait, ça puait, de la fumée s'élevait! C'était de la sorcellerie! On voyait bien que c'était pas de la rigolade...

La pêcheuse termina sa chope et, sans attendre, s'empara de la suivante.

—Prendre une magicienne dans ses filets, c'est pas de la rigolade, dit-elle en s'essuyant le nez et la bouche et en rotant bruyamment. On sentait bien qu'à cause de cette magie, parole, notre barcasse commençait à balancer plus fort. Il n'y avait pas de temps à perdre! Britta, la fille de Karen, a pris la gaffe, moi, je me suis emparée de la perche, et on a commencé à donner des coups dans le filet! Et vlan! Paf! Prends-toi ça!!

La bière jaillit bien haut et se répandit sur la table, quelques chopes renversées tombèrent par terre. Les auditeurs essuyèrent leurs joues et leurs sourcils, mais pas une seule plainte ni un seul avertissement ne s'éleva. Un récit est un récit. Il a ses droits.

—La magicienne comprit à qui elle avait affaire. (La pêcheuse bomba sa plantureuse poitrine et promena autour d'elle un regard de défi.) Elle comprit qu'il ne fallait pas s'aviser de se moquer des femmes de Skellige! Elle a dit qu'elle se rendait de son plein gré en promettant de ne pas lancer de sortilèges ni d'incantations! Et elle a dit son nom: Yennefer de Vengerberg.

Des murmures s'élevèrent parmi les auditeurs. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis les incidents sur l'île de Thanedd, les noms des traîtres achetés par Nilfgaard n'avaient pas été oubliés. Pas plus que celui de la célèbre Yennefer.

—Nous l'avons amenée sur Ard Skellig, à Kaer Trolde, chez le jarl Crach an Craite, continua l'îlienne. Je ne l'ai plus jamais revue. Le jarl était en expédition; j'ai entendu dire qu'à son retour, il avait tout d'abord accueilli très sèchement la magicienne, mais, par la suite, il l'a traitée bien gentiment, bien aimablement. Hum... Pour ma part, j'attendais de voir quelle surprise elle me préparait, vu que je l'avais frappée avec la perche. Je pensais qu'elle allait déblatérer sur moi auprès du jarl. Mais non! Elle n'a pas lâché un seul mot, elle ne s'est pas plainte, je le sais. C'est une femme de parole. Plus tard, quand elle s'est tuée, j'ai

même eu pitié d'elle...

—Yennefer est morte? s'écria Triss. (L'émotion lui avait fait oublier qu'elle devait rester discrète; elle était ici incognito, en mission secrète.) Yennefer de Vengerberg n'est plus de ce monde?

—Oui-da, elle a quitté cette terre, confirma la pêcheuse en terminant sa bière. Elle est morte, comme ce maquereau. Elle s'est tuée avec ses propres sortilèges, en faisant ses tours magiques. Ça s'est passé il n'y a pas longtemps du tout, le dernier jour du mois d'août, juste avant la pleine lune. Mais ça, c'est une autre histoire...

* * *

—Jaskier, ne t'endors pas sur ta selle!

—Je ne dors pas. Je réfléchis de manière créative!

Ainsi, cher lecteur, nous chevauchions dans les forêts d'Autre Rive, nous dirigeant vers l'est, vers Caed Dhu, à la recherche des druides censés nous aider à retrouver Ciri. Comment cela s'est-il passé, je vais te le raconter. Auparavant cependant, pour le bien de l'histoire, je me dois de préciser deux ou trois petites choses sur chacun des membres de notre équipe.

Le vampire Régis avait plus de quatre cents ans. S'il avait dit vrai, cela faisait de lui le plus âgé de nous tous. Il aurait tout aussi bien pu nous raconter des boniments, car qui aurait pu vérifier ses dires? Je préférerais tout de même supposer que notre vampire était sincère, car il nous avait aussi déclaré qu'il avait définitivement renoncé à sa manie de sucer le sang, nous permettant ainsi de nous endormir l'esprit un peu plus tranquille pendant les bivouacs nocturnes. J'avais remarqué qu'au début, Milva et Cahir, dès leur réveil, se tâtaient le cou d'une main fébrile, avec nervosité, mais ils perdirent rapidement cette habitude. Le vampire Régis était, ou du moins semblait être, un vampire d'honneur. S'il disait qu'il ne suçait plus, c'est

qu'il ne suçait plus.

Il avait tout de même des défauts, et qui n'étaient aucunement liés à sa nature vampirique. Régis était un intellectuel, et il aimait à en faire la démonstration. Il avait la fâcheuse manie d'énoncer des vérités en prenant des airs de prophète, vérités auxquelles nous cessâmes rapidement de réagir, car il s'agissait soit de vérités effectives ou résonnant comme telles, soit d'affirmations totalement invérifiables, ce qui finalement revenait au même. En revanche, la manière qu'avait Régis de répondre aux questions avant même qu'on ait eu le temps de les formuler, parfois même avant qu'on ait seulement ouvert la bouche, était véritablement insupportable. J'ai toujours considéré cette manifestation de prétendue intelligence comme une marque de goujaterie et d'arrogance. Si de telles manières ont leur place en milieu universitaire ou à la cour royale, elles sont difficilement supportables au sein d'une compagnie avec laquelle on voyage des jours entiers presque étrier contre étrier, et avec laquelle on doit partager, la nuit venue, la même couverture. Néanmoins, jamais les choses ne prirent des proportions démesurées, et ce grâce à l'intervention de Milva. À la différence de Geralt et de Cahir, dont l'opportunisme inné les incitait à s'adapter aux manières du vampire, et même à rivaliser avec lui, l'archère proposait des solutions simples et sans prétention. Un jour, alors que Régis, pour la troisième fois consécutive, avait commencé à lui répondre alors qu'elle n'en était qu'à la moitié de sa question, elle l'invectiva copieusement en utilisant un vocabulaire d'une vulgarité à faire rougir de confusion un vieux lansquenet. Étonnamment, ce fut efficace, et le vampire se débarrassa instantanément de ses manières agaçantes. D'où il découle que la meilleure défense face à la domination intellectuelle est le recours à l'invective et à la grossièreté.

Milva, me semble-t-il, traversa une période difficile à la suite de son tragique accident et de la perte de son enfant. Je dis bien, me semble-t-il, car je suis conscient qu'étant un homme je ne peux aucunement me représenter ce qu'une telle expérience

peut signifier pour une femme. J'ai beau être un poète et un homme de plume, mon imagination me fait ici défaut et je n'y puis rien.

Sur le plan physique, l'archère récupéra vite; sur le plan psychique, en revanche, ce fut une autre histoire. Il arrivait que de l'aube au crépuscule elle ne dise mot. Elle aimait à disparaître et à rester à l'écart, ce qui nous inquiétait tous. Mais un beau jour son attitude changea radicalement. Milva réagit comme une dryade ou une elfe, elle peut être violente, impulsive, et difficile à comprendre. Un matin, sous nos yeux, elle prit un couteau et, sans un mot, coupa sa tresse. « Ce n'est plus adapté, je ne suis plus une jeune fille », déclara-t-elle avant d'ajouter: « Par conséquent, fini le deuil. » À partir de ce moment-là, elle redevint telle qu'on l'avait connue: brusque, acerbe, forte en gueule et prompte à se servir d'un lexique peu parlementaire. Nous en tirâmes la conclusion que sa dépression était bel et bien derrière elle.

Le troisième membre de notre équipe, et non des moins étranges, était un Nilfgaardien qui aimait à prouver qu'il n'en était pas un. Il s'appelait, ainsi qu'il l'affirmait, Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach...

* * *

—Cahir Mawr Dyffryn, fils de Ceallach, énonça Jaskier avec clarté en pointant sur le Nilfgaardien sa mine de plomb. Au sein de cette respectable compagnie, je dois m'accommoder d'un grand nombre de choses que je n'apprécie pas, et que même je ne supporte pas. Mais il y a des limites. Je ne supporte pas que l'on regarde par-dessus mon épaule lorsque j'écris! Et je n'ai nullement l'intention de m'en accommoder!

Le Nilfgaardien s'écarta du poète; après quelques instants de réflexion, il saisit sa selle, sa pelisse et une couverture, et déplaça le tout du côté de Milva qui somnolait.

—Excuse-moi, dit-il. Je ne voulais pas être importun. J'ai regardé machinalement, par simple

curiosité. Je pensais que tu étais en train de dessiner une carte ou que tu faisais des calculs...

—Je ne suis pas comptable, s'emporta le poète en se redressant, ni cartographe! Et, même si je l'étais, cela ne justifierait pas que l'on guigne mes notes!

—Je me suis déjà excusé, protesta Cahir d'un ton sec en préparant son lit. Dans cette respectable compagnie, j'ai dû m'accommoder d'un grand nombre de choses, et m'accoutumer à beaucoup d'autres. J'ai cependant gardé l'habitude de ne présenter mes excuses qu'une seule fois.

—En vérité, intervint le sorceleur, prenant soudain la défense du jeune Nilfgaardien, tu es devenu sacrément susceptible, Jaskier. (Geralt était le premier surpris par son intervention, mais ses compagnons ne l'étaient pas moins.) C'est un fait, tu es comme ça depuis que tu as commencé à noircir ces feuilles de papier à l'aide de ton crayon à la mine de plomb.

—Effectivement, confirma le vampire Régis en rajoutant quelques branches de bouleau dans le feu. Notre ménestrel est très susceptible ces derniers temps, et secret aussi, il recherche la solitude. Pas pour satisfaire un besoin naturel, non! Avoir des témoins dans ce genre de circonstances ne le dérange aucunement, ce dont, du reste, dans notre situation, il ne faut pas s'étonner. Sa susceptibilité et sa gêne à la vue d'autrui ne concernent que ces feuilles de papier couvertes d'une écriture minuscule. Composerait-il un poème? Une plainte? Une épopée? Une romance? Une chanson de geste?

—Non, contesta Geralt en se rapprochant du feu et en s'emmitouflant dans une couverture. Je le connais. Il ne compose pas de vers, car il ne blasphème pas, ne marmonne pas et ne compte pas les syllabes sur ses doigts. Il écrit en silence, et, par ailleurs, c'est de la prose.

—De la prose! s'exclama le vampire en

découvrant ses canines, ce que d'ordinaire il évitait de faire. Un roman, peut-être? Ou un essai? Une moralité? Par le diable, Jaskier! Ne nous mets pas à la torture! Révèle-nous donc la teneur de ce que tu écris.

—Des Mémoires.

—Qu'est-ce que c'est que ça?

—De ces notes naîtra l'œuvre de ma vie, expliqua Jaskier en leur présentant une tubulure remplie de feuillets. Des Mémoires dont le titre sera: « Cinquante ans de poésie ».

—Quel titre absurde, constata Cahir d'un ton sec. La poésie n'a pas d'âge.

—Et, si l'on admet qu'elle en a un, ajouta le vampire, elle est assurément plus vieille que cela.

—Vous ne comprenez pas. Le titre signifie que l'auteur de l'œuvre aura passé cinquante ans, ni plus ni moins, au service de Dame Poésie.

—Dans ce cas, c'est une absurdité plus grande encore, répliqua le sorcelleur. Jaskier, tu n'as pas encore atteint quarante ans, voyons. On ta inculqué à coups de baguette dans le cul la pratique de l'écriture quand tu avais huit ans, à l'école du temple. Même en supposant que tu aies commencé à écrire là-bas, cela ne ferait pas plus d'une trentaine d'années que tu serais au service de Dame Poésie, comme tu dis. Mais, en l'occurrence - je le sais, car tu me l'as raconté toi-même plus d'une fois -, tu étais âgé de dix-neuf ans lorsque tu t'es mis à écrire des rimes de manière sérieuse et à composer des mélodies, puisant ton inspiration dans l'amour que tu éprouvais pour la comtesse de Stael. En d'autres termes, cela fait moins de vingt ans que tu te consacres à la poésie, Jaskier. Pourquoi, dans ce cas, vas-tu parler de cinquante années? Ou bien s'agit-il là d'une métaphore?

—Moi, se rengorgea le barde, j'englobe par

la pensée de larges horizons. Je décris le temps présent, mais je regarde aussi vers le futur. J'envisage d'éditer dans quelque vingt à trente années l'œuvre que j'ai commencé à écrire, et, à ce moment-là, personne ne pourra mettre en doute la validité du titre.

—Ah! Je comprends à présent. Ce qui m'étonne, c'est ta prévoyance. D'ordinaire, les lendemains t'importent peu.

—Et c'est toujours le cas, rétorqua le poète d'un air hautain. Je pense à la postérité. Et à l'éternité!

—Du point de vue de la postérité, fit remarquer Régis, il n'est pas très moral de commencer l'écriture dès à présent, pour te faire une réserve. La postérité est en droit d'exiger, au vu du titre, que l'œuvre soit écrite par une personne qui possède réellement une expérience et un savoir vieux d'un demi-siècle...

—Seul un vieillard gâteux de soixante-dix ans, l'interrompt Jaskier avec rudesse, au cerveau érodé par la sclérose, pourrait se prévaloir d'une aussi longue expérience. Celui-là n'a qu'à rester tranquillement dans sa véranda à lâcher des pets au vent; il n'a pas à dicter ses Mémoires, il ne s'attirerait que des rires. Je ne commettrai pas cette erreur, j'écirai mes souvenirs plus tôt, dans la pleine force créatrice. Plus tard, juste avant que mon livre soit édité, je n'aurai plus qu'à apporter des corrections d'ordre cosmétique.

—Son plan présente des avantages. (Geralt se massa le genou et le dépla avec précaution.) Surtout pour nous. Étant donné qu'il ne fait aucun doute que nous figurerons dans son œuvre, et qu'il va s'appliquer à nous tailler en pièces, si son livre paraît dans un demi-siècle seulement, cela ne fera plus pour nous aucune différence.

—Qu'est-ce qu'un demi-siècle? sourit le vampire. Une minute, un instant fugace... Ah, Jaskier, permets-moi une petite remarque: selon

moi, « Un demi-siècle de poésie » sonne mieux que « Cinquante ans... ».

—Je ne le nie pas. (Le troubadour se pencha sur sa feuille de papier et gribouilla quelque chose à l'aide de son crayon.) Merci, Régis. Enfin une réflexion constructive. Quelqu'un d'autre a-t-il des observations à faire?

—Moi, j'en ai une, intervint soudain Milva sur un ton abrupt en sortant sa tête de sous sa couverture. Qu'est-ce que vous avez à écarquiller vos mirettes? C'est parce que je suis inculte? Mais c'est pas pour autant que je suis bête! Je vous rappelle qu'on est en expédition pour aller porter secours à Ciri, larme à la main, et qu'on traverse des terres ennemies. Ça se pourrait bien que les scribouillages de Jaskier tombent entre de mauvaises mains. Et on le connaît bien, le rimailleur, tout le monde sait que c'est une pipelette, un homme avide de sensations doublé d'une commère. Qu'il prenne donc garde à ce qu'il gribouille. Faudrait pas qu'on se fasse pendre à cause de sa fichue prose.

—Tu exagères, Milva, estima le vampire, placide.

—C'est le moins qu'on puisse dire, renchérit Jaskier.

—C'est aussi mon avis, ajouta Cahir d'un air détaché. Je ne sais pas ce qu'il en est dans les royaumes du Nord, mais, à Nilfgaard, posséder des manuscrits n'est pas considéré comme un *crimen*, et l'activité littéraire n'est pas condamnable.

Geralt plongea son regard dans le sien et brisa avec fracas le bâtonnet avec lequel il s'amusait.

—Mais, dans les villes conquises par cette nation cultivée, les bibliothèques sont réduites en cendres, fit-il remarquer d'un ton badin, avec cependant une pointe d'ironie dans la voix. Quoi qu'il en soit, peu importe. Maria, j'ai moi aussi le

sentiment que tu exagères. Les gribouillages de Jaskier n'ont, comme d'habitude, aucune importance. Y compris pour notre sécurité.

—Tout juste, tiens! s'emporta l'archère en s'asseyant. Je m'y connais, moi! Mon paternel, quand les agents royaux faisaient chez nous le recensement de la population, il a pris ses jambes à son cou, il s'est planqué au fin fond de la forêt et il y est resté deux semaines sans montrer le bout de son nez. « Quand il y a *volumen*, il y a jurement », qu'il avait coutume de répéter, et celui qui est noté à l'encre aujourd'hui sera demain brisé par la roue. Et il avait raison, même s'il n'était qu'un chien galeux et rien d'autre! Je veux bien croire qu'il brûle en enfer, ce fils de chien!

Milva rejeta sa couverture et prit place près du feu, le sommeil l'ayant définitivement quittée. Geralt devina qu'une nouvelle conversation nocturne s'annonçait.

—Je constate que tu n'aimais pas ton paternel, fit remarquer Jaskier après quelques minutes de silence.

—Non, je ne l'aimais pas. (Milva grinça des dents.) Parce que c'était un chien galeux. Quand ma mère ne faisait pas attention, il essayait de me débaucher, avec ses sales pattes. Il voulait rien entendre de ce que je disais, alors finalement, n'en pouvant plus, je lui ai causé avec un râteau, et quand il est tombé, j'y ai encore donné un coup de pied ou deux, dans les côtes et le bas-ventre. Deux jours plus tard, il était couché et crachait du sang... Et moi, ni une ni deux, je suis partie voir le monde, sans attendre qu'il guérisse. Plus tard, des rumeurs sont parvenues jusqu'à moi, disant qu'il était mort, et ma mère aussi, peu de temps après lui... Eh, Jaskier! Qu'est-ce que t'es en train de noter? N'y pense même pas! Tu entends ce que je te dis?

* * *

Que Milva voyage avec nous était étrange; que

le vampire nous tienne compagnie était surprenant. Pourtant, plus étonnantes encore - et totalement incompréhensibles — étaient les motivations de Cahir qui, soudain, était devenu, sinon l'ami, du moins l'allié des ennemis de son peuple. Le jeune homme lavait prouvé au cours de la bataille du Pont, lorsque, sans hésitation, il s'était placé au côté du sorcelleur, l'épée à la main face à ses compatriotes. Ce faisant, il s'était attiré notre sympathie et avait définitivement levé nos doutes. Lorsque j'écris « nos », je fais référence à moi-même, au vampire et à l'archère. Car Geralt, bien qu'il eût lutté épaule contre épaule avec Cahir, bien qu'il eût regardé la mort en face à ses côtés, restait méfiant à l'égard du Nilfgaardien et refusait de lui accorder sa sympathie. Il tentait bien, il est vrai, de cacher son ressentiment mais, ainsi que je l'ai sûrement déjà mentionné, c'était un homme aussi primitif qu'une hampe de pique; il ne savait pas feindre, et son antipathie refaisait surface à chaque pas, comme une anguille se libérant d'un filet troué.

La cause en était évidente; elle avait pour nom Ciri.

Par la volonté du destin, je me trouvais sur l'île de Thanedd pendant la nouvelle lune de juillet, lorsque le débat se changea en un affrontement sanguinaire entre les magiciens fidèles à leurs rois et les traîtres achetés par Nilfgaard. Les traîtres aidèrent les Ecureuils, les elfes rebelles, et Cahir, fils de Ceallach. Cahir aussi était sur Thanedd; on l'y avait envoyé en mission spéciale, il devait attraper et enlever Ciri. En se défendant, celle-ci le blessa: Cahir porte une cicatrice à la main gauche dont la vue m'assèche toujours la bouche. Il avait dû avoir fichtrement mal; désormais, il lui est impossible de plier deux de ses doigts.

Après l'épisode de Thanedd, c'est nous qui l'avons sauvé, au bord du Ruban, alors que ses compatriotes le conduisaient, enchaîné, vers un terrible châtimement. Pour quelles raisons, m'étais-je alors demandé, pour quelle faute voulaient-ils le perdre? Pour avoir échoué sur Thanedd, uniquement? Cahir n'est pas très bavard, mais j'ai l'oreille sensible,

j'entends ce que disent les gens même à demi-mot. Le gaillard n'avait pas encore trente ans, et pourtant tout portait à croire qu'il occupait un poste d'officier de haut rang dans l'armée nilfgaardienne. Comme il parle parfaitement la langue commune, ce qui n'est pas courant chez les Nilfgardiens, je pense savoir dans quel genre d'armée servait Cahir et pourquoi il bénéficia d'un avancement aussi rapide. Tout comme je pense savoir pourquoi on lui confiait de si étranges missions. Y compris à l'étranger.

Car c'était Cahir lui-même qui avait tenté de ravir Ciri, près de quatre ans plus tôt, pendant le massacre de Cintra. Et c'est à ce moment-là qu'on entendit parler pour la première fois de la destinée de cette jeune fille.

Le hasard voulut que je m'en entretienne avec Geralt. C'était le troisième jour après la traversée de la Iaruga, dix jours avant l'équinoxe, alors que nous cheminions dans les forêts d'Autre Rive. Cette conversation, quoique brève, fut chargée d'insinuations désagréables et inquiétantes. Sur le visage et dans les yeux du sorcelleur se manifestaient déjà les signes précurseurs de l'horreur qui exploserait ultérieurement, la nuit de l'équinoxe, après que nous eut rejoint une jeune fille aux cheveux clairs répondant au nom d'Angoulême.

* * *

Le sorcelleur ne regardait ni Jaskier ni la route devant lui. Les yeux posés sur la crinière d'Ablette, il semblait perdu dans ses pensées.

—Juste avant sa mort, commença le sorcelleur, Calanthe a extorqué un serment à plusieurs chevaliers. Ils devaient faire en sorte que Ciri ne se retrouve pas entre les mains des Nilfgardiens. Pendant la débâcle, les chevaliers en question furent tués et Ciri se retrouva seule au milieu des cadavres, cernée par les flammes. Elle n'aurait pu s'en sortir vivante, c'est certain. Mais lui la trouvée. Lui, Cahir. Il la sauvée des griffes du feu et de la mort. Avec bravoure et noblesse!

Jaskier fit quelque peu ralentir Pégase. Geralt et lui chevauchaient à l'arrière; Régis, Milva et Cahir les précédaient d'un quart d'haltée, mais le poète voulait s'assurer qu'aucun mot de cette conversation ne parviendrait aux oreilles de leurs compagnons.

—Le problème, poursuivait le sorceleur, c'est que notre Cahir était noble simplement parce qu'il en avait reçu l'ordre. Il était comme un cormoran domestiqué: il ne pouvait avaler le poisson, car il avait une bague sur sa pomme d'Adam. Une fois le poisson en sa possession, il devait l'amener à son maître. Comme il n'a pas réussi, le maître s'est fâché contre le cormoran, tombé depuis en disgrâce! Est-ce pour cette raison qu'il recherche l'amitié et la compagnie des poissons? Qu'en penses-tu, Jaskier?

Le troubadour se pencha en avant sur sa selle pour éviter une branche de tilleul. Les feuilles de l'arbre étaient déjà toutes jaunies.

—Mais il lui a tout de même sauvé la vie, tu l'as dit toi-même. Grâce à lui, Ciri est sortie saine et sauve de Cintra.

—Et depuis elle n'a cessé de se réveiller en criant la nuit, après l'avoir vu dans ses rêves.

—C'est tout de même lui qui l'a sauvée. Arrête de ressasser ces événements, Geralt. Trop de choses ont changé; tous les jours, elles changent, revivre le passé n'apporte rien, si ce n'est de la peine, ce qui, de toute évidence, ne te fait guère de bien. Il a sauvé Ciri. C'est un fait et il en sera toujours ainsi.

Geralt détacha enfin son regard de la crinière du cheval et releva la tête. Jaskier jeta un coup d'œil sur son visage puis il se détourna rapidement.

—C'est un fait et il en sera toujours ainsi, répéta le sorceleur d'une voix métallique, sombre. Oh oui! Il m'a jeté ce fait à la figure, sur Thanedd,

d'une voix étranglée tant la vue du fer de mon épée le terrifiait. Ce faisant, il comptait gagner ma clémence, et il a réussi. Soit, c'est ainsi, je ne peux plus rien y changer. Dommage. Car déjà là-bas, sur Thanedd, il aurait fallu commencer à dérouler la chaîne. La longue chaîne de la mort, de la vengeance qui, dans cent ans encore, hanterait les récits. Des récits que l'on aurait peur d'écouter dans le noir. Comprends-tu cela, Jaskier?

—Pas vraiment.

—Va donc au diable.

* * *

C'était une affreuse conversation, tout comme l'était la mine du sorceleur à ce moment-là. Oh, je n'aimais guère le voir sombrer dans ce genre d'humeur ni l'entendre aborder pareils sujets.

Je dois tout de même reconnaître que la comparaison avec le cormoran avait rempli son rôle: je commençais à être inquiet. Le cormoran déposant le poisson à l'endroit même où il serait assommé et éviscéré pour y être ensuite cuisiné... Une analogie forte sympathique, en vérité, qui promettait de bien heureuses perspectives...

La raison, cependant, finit par balayer mes inquiétudes. Si l'on poussait la métaphore des poissons jusqu'au bout, qu'étions-nous nous-mêmes? Des gardons, de vulgaires gardons remplis d'arêtes. En échange d'une prise aussi maigre, le cormoran Cahir ne pouvait compter sur la clémence impériale. Du reste, lui-même n'avait rien du brochet qu'il voulait paraître. C'était un gardon, tout comme nous. À une époque où la guerre, telle une herse de fer, labourait autant la terre que les destinées humaines, qui, en vérité, prêterait attention à de simples gardons?

J'aurais parié ma tête que plus personne à Nilfgaard ne se souciait de Cahir.

* * *

Vattier de Rideaux, chef des renseignements militaires de l'Empire, écoutait, tête baissée, la sermonne impériale.

—Donc, poursuivait Emhyr var Emreis avec virulence, les services de renseignements, dont le budget est trois fois supérieur à celui de l'éducation, de la culture et de l'art réunis, ne sont pas en mesure de retrouver un homme, un seul! Il disparaît, pffft! Comme par enchantement, il se cache, alors que je dépense des sommes colossales pour une institution à laquelle rien ni personne ne doit pouvoir échapper. Un homme, coupable de trahison, se gausse ouvertement d'une institution à qui j'ai donné suffisamment de privilèges et de moyens pour qu'elle puisse tourmenter jusqu'aux innocents. Oh, tu peux me croire, Vattier, la prochaine fois que l'on évoquera au Conseil la nécessité de réduire les fonds destinés aux services secrets, j'y prêterai une oreille attentive. Fais-moi confiance!

—Je ne doute pas que Votre Puissance impériale, répliqua Vattier de Rideaux, après avoir bien considéré le pour et le contre, les échecs comme les succès remportés par le service prendra la bonne décision. Votre Grandeur peut être certaine que le traître Cahir aep Ceallach n'échappera pas à son châtiment. J'ai pris des mesures...

—Je ne vous paie pas, toi et tes hommes, pour prendre des mesures, Vattier, mais pour obtenir des résultats. Qui sont pitoyables, entends-tu, pitoyables! Qu'en est-il de l'affaire Vilgefertz? Où se trouve donc Ciri, par le diable? Qu'as-tu à marmonner? Parle plus fort!

—Je crois que Votre Grandeur devrait épouser cette jeune fille que l'on garde à Darn Rowan. Ce mariage, l'annexion par voie légale du fief souverain de Cintra, l'apaisement des îles Skellige et des rebelles d'Attre, de Strept, de Mag Turga et des Versants nous sont nécessaires. Nous avons besoin qu'une amnistie générale soit

prononcée, que la paix règne sur l'arrière et les lignes d'approvisionnement... La neutralité d'Esterad Thyssen de Kovir est également indispensable.

—Je sais tout cela. Mais la fille de Darn Rowan n'est pas la bonne. Je ne peux l'épouser.

—Que Votre Puissance impériale me pardonne, mais, qu'elle soit ou non la bonne, cela a-t-il de l'importance? La situation politique exige une célébration en grande pompe. Il y a urgence. La jeune mariée sera cachée derrière un voile. Et lorsqu'on aura enfin retrouvé la véritable Ciri, il suffira simplement de... la remplacer.

—Serais-tu devenu fou, Vattier?

—Nous n'avons vu la fausse Ciri que très brièvement. Quant à la véritable Ciri de Cintra, personne ne l'a vue depuis quatre ans; du reste, la rumeur court qu'elle aurait passé plus de temps sur Skellige qu'à Cintra même. Je vous garantis que l'on n'y verra que du feu.

—Non!

—Votre Grandeur...

—Non, Vattier! Trouve-moi la véritable Ciri! Remuez-vous enfin les fesses, toi et tes hommes. Retrouvez-la. Ainsi que Cahir. Et Vilgefortz. Concentrez-vous d'abord sur Vilgefortz. C'est lui qui détient Ciri, j'en suis certain.

—Votre Grandeur impériale...

—Je t'écoute, Vattier! Je ne fais que ça, t'écouter!

—J'ai eu par le passé des soupçons, je me disais que l'affaire Vilgefortz, comme on l'appelle, était une simple provocation. Que le magicien avait été tué ou bien qu'il était enfermé, et que la chasse spectaculaire menée à grand bruit par Dijkstra lui servait surtout à nous noircir et à justifier des répressions sanglantes.

—J'ai moi aussi nourri ce genre de soupçons.

—Pourtant... Cela n'a pas été rendu public en Rédanie, mais je sais par mes agents que Dijkstra a découvert l'une des caches de Vilgefertz, ainsi que des preuves à l'intérieur attestant que le magicien y avait mené des expériences bestiales sur des humains. Sur des fœtus humains, pour être précis... et sur des jeunes femmes enceintes. Donc, si Cirilla était entre les mains de Vilgefertz, je crains que les recherches pour la retrouver...

—Tais-toi, par le diable!

—D'un autre côté, reprit rapidement Vattier de Rideaux en voyant le visage de l'empereur défiguré par une rage folle, il peut tout aussi bien s'agir d'une vaste campagne de désinformation. Pour mortifier le magicien. Cela ressemblerait assez à Dijkstra.

—Vous devez trouver Vilgefertz et lui reprendre Ciri, par la peste! Et non divaguer et faire des suppositions. Où est Chat-Huant? Toujours à Geso? Il semblerait pourtant qu'il en ait déjà retourné chaque caillou et inspecté chaque trou dans le sol. La jeune fille n'y est pas et ne s'y est même jamais trouvée. L'astrologue s'est trompé, ou bien il a menti. Ce sont les propres mots de Shellen, tirés de son rapport. Alors, qu'est-ce qu'il fabrique encore là-bas?

—Je me permets de faire remarquer que les activités entreprises par le coroner Skellen ne sont pas très claires. Sa brigade, celle que Votre Grandeur lui a ordonné d'organiser, recrute à Maecht, pour le fort Rocayne où il a établi une base. Cette brigade, me permettrai-je d'ajouter, forme une vaste horde pour le moins suspecte. Par ailleurs, il est extrêmement curieux qu'à la fin du mois d'août sieur Skellen ait loué les services d'un mercenaire réputé...

—Quoi?

—Il a loué les services d'un mercenaire dont la mission était de liquider une clique de bandits qui infestait Geso. La chose en elle-même est louable, mais est-ce là la tâche d'un coroner impérial?

—Ne serait-ce pas *Invidia* qui te ferait parler ainsi, Vattier? Qui te pousserait à agrémenter tes rapports d'informations hautes en couleur?

—Je ne fais qu'affirmer des faits, Votre Grandeur.

—Pour parler de faits, dit l'empereur en se levant brusquement, il faut des preuves. Je suis las de devoir toujours attendre les preuves.

* * *

La journée avait été vraiment rude. Vattier de Rideaux était fatigué. À dire vrai, il avait prévu, dans son emploi du temps de la journée, de passer encore une heure ou deux à faire de la paperasse pour éviter d'être noyé sous les affaires non réglées. Mais le simple fait d'y penser le faisait tressaillir. *Non, songea-t-il, tant pis. Le travail attendra. Je rentre chez moi... Non, pas chez moi. Ma femme aussi attendra. Je vais rejoindre la douce Cantarella, auprès de laquelle il fait si bon se reposer.*

Il ne tergiversa pas longtemps. Il se leva purement et simplement, prit son manteau et sortit, écartant d'un geste empreint de répulsion son secrétaire qui voulait à tout prix lui fourrer entre les mains une serviette en maroquin contenant des documents urgents à signer. *Demain! Demain est un autre jour!*

Il quitta le palais par la porte de derrière, du côté des jardins, et prit l'allée de cyprès. Il passa devant l'étang artificiel où vivait une carpe vieille de cent trente-deux ans, introduite par l'empereur Torres, comme l'attestait la médaille d'or commémorative fixée sur l'opercule de l'énorme poisson.

—Bonsoir, vicomte.

D'un geste furtif de l'avant-bras, Vattier libéra un stylet caché dans sa manche et le fit instinctivement glisser dans sa main.

—Tu prends de gros risques, Rience, lança-t-il avec froideur. Ce n'est guère prudent de montrer ta gueule brûlée à Nilfgaard. Même sous la forme d'une projection magique.

—Tu as remarqué? Pourtant, Vilgefortz m'avait assuré que, tant que tu ne me toucherais pas, tu ne devinerais pas qu'il s'agit d'une illusion.

Vattier rangea son stylet. Il ne se doutait absolument pas qu'il s'agissait d'une illusion; à présent il le savait.

—Tu es un trop grand couard pour te montrer ici en personne, Rience. Tu sais très bien ce qui t'arriverait alors.

—L'empereur est-il donc toujours aussi remonté contre moi? Et contre mon maître Vilgefortz?

—Ton impudence est désarmante.

—Par le diable, Vattier! Je t'assure que nous sommes toujours de votre côté, Vilgefortz et moi. Bon, je reconnais que nous vous avons trompés en vous remettant une fausse Cirilla, mais c'était en toute bonne foi, je t'assure! Que je sois noyé si je mens. Vilgefortz était d'avis que, puisque la véritable Ciri avait disparu, mieux valait en avoir une fausse que ne pas en avoir du tout. Nous étions d'avis que cela ne ferait aucune différence pour vous...

—Ton impudence n'est plus seulement désarmante, elle est outrageante. Je n'ai nulle intention de perdre mon temps à discuter avec un mirage qui me fait offense. Lorsque je te rencontrerai enfin sous ta forme véritable, nous converserons, longtemps, je te le jure. En

attendant... *Apage*, Rience.

—Je ne te reconnais plus, Vattier. Autrefois, même si le diable en personne s'était présenté devant toi, tu n'aurais pas manqué de chercher à tirer quelque profit de ce hasard avant de pratiquer un exorcisme.

Vattier ne daigna pas accorder un seul regard à Rience, ou plutôt à son double illusoire; au lieu de cela, il observa la carpe recouverte d'algues qui fouillait paresseusement le limon de l'étang.

—Tirer profit, dis-tu? répéta-t-il enfin en faisant une moue dédaigneuse. De toi? Mais que pourrais-tu donc bien me donner? La véritable Cirilla, peut-être? Ou bien ton patron, Vilgefortz? Ou pourquoi pas Cahir aep Ceallach?

—Stop! (L'illusion de Rience leva sa main illusoire.) On y est.

—Que veux-tu dire?

—Cahir. Nous allons vous apporter la tête de Cahir. Moi et mon maître Vilgefortz...

—Par pitié, Rience, pouffa Vattier. Remanie donc ta phrase!

—Comme tu veux. Vilgefortz, avec ma modeste contribution, vous apportera la tête de Cahir, le fils de Ceallach. Nous savons où il se trouve, nous pouvons l'y pêcher comme une écrevisse dans sa nasse, conformément à ta volonté.

—Voyez-vous ça. Vous disposez donc de ce genre de moyens? Les informateurs au sein de l'armée de la reine Meve sont-ils donc si bons?

—Tu cherches à me tester? rétorqua Rience, vexé. Ou bien tu n'es vraiment au courant de rien? La seconde option, sans doute. Cahir, mon cher vicomte, se trouve à... Nous savons où il est. Et aussi vers où il se dirige, et en compagnie de qui.

Tu veux sa tête? Tu l'auras.

—Une tête, sourit Vattier, qui ne pourra pas nous informer de ce qui s'est réellement passé sur Thanedd.

—Ce sera sans doute mieux ainsi, rétorqua Rience d'un ton cynique. Pourquoi lui donner la possibilité de parler? Notre devoir est d'apaiser, et non d'aggraver l'animosité de l'empereur à l'égard de Vilgefortz. Je te fournirai la tête muette de Cahir aep Ceallach. Nous agirons de telle manière que le mérite semblera te revenir, à toi et à toi seul. Livraison dans le courant des trois prochaines semaines.

La vénérable carpe troublait l'eau de son étang en agitant ses nageoires dorsales. *La bête, songea Vattier, doit être très maligne. Mais à quoi peut donc bien lui servir cette intelligence? Toujours le même limon, toujours les mêmes nénuphars.*

—Ton prix, Rience?

—Une peccadille. Je veux savoir où se trouve Stefan Skellen, et ce qu'il mijote.

* * *

—Je lui ai dit ce qu'il voulait savoir. (Vattier de Rideaux s'étira sur les oreillers en jouant avec une boucle de cheveux dorés de Carthia van Canten.) Tu vois, ma douce, certaines affaires doivent être abordées avec intelligence. Et qui dit intelligence dit souvent conformisme. Si l'on procède autrement, on n'obtient rien du tout. Juste de l'eau pourrie et du limon nauséabond dans un bassin. Et que le bassin soit en marbre et à trois pas du palais ne change rien à l'affaire! N'ai-je point raison, ma douce?

Carthia van Canten, affectueusement rebaptisée Cantarella, ne répondit pas. Vattier n'attendait d'elle aucune réponse. La jeune fille avait dix-huit ans, et, pour dire les choses simplement, elle n'avait rien d'un génie. Son

principal centre d'intérêt, présentement du moins, était de faire l'amour à Vattier. En matière de sexe, Cantarella possédait un talent naturel mêlant l'ardeur et l'implication à l'art et la technique. Néanmoins ce n'était pas cela le plus important.

Cantarella parlait peu et rarement, en revanche elle savait écouter et le faisait volontiers. Après de Cantarella on pouvait s'épancher, se reposer, se détendre mentalement et se régénérer psychiquement.

— Sous prétexte qu'on n'a pas retrouvé une certaine Cirilla, dit Vattier avec amertume, là-bas, je ne sais où, on ne peut s'attendre qu'à des remontrances! Les succès remportés par l'armée grâce au travail de mes hommes ne comptent-ils donc pas? Si le quartier général est au courant de chaque progression de l'armée, c'est grâce à nous! Sans parler des nombreuses forteresses que mes agents ont ouvertes aux armées impériales, alors qu'elles auraient mis des mois à les conquérir sans notre aide! Mais non, pour tous ces services rendus, personne n'ira vous féliciter. Il n'y a que cette Cirilla qui compte!

Haletant de rage, Vattier de Rideaux prit des mains de Cantarella un verre rempli du célèbre Est-Est de Toussaint, un vin qui lui rappelait l'époque où l'empereur Emhyr var Emreis n'était encore qu'un petit garçon privé des droits d'accession au trône et atrocement frustré, et lui-même un jeune officier des services de renseignements sans importance.

C'était un bon millésime... pour les vins.

Le verre dans une main, jouant avec les seins galbés de Cantarella de l'autre, Vattier racontait. Et Cantarella écoutait, à la perfection.

— Stefan Skellen, ma douce, grommela le chef impérial des renseignements, est un comploteur et un conspirateur. Mais je vais bientôt savoir ce qu'il combine, avant même que Rience y parvienne... J'ai déjà un homme sur

place... Très proche de Skellen... Très, très proche...

Cantarella dénoua l'écharpe qui maintenait la robe de chambre de Vattier fermée, puis elle se pencha. Vattier sentit son souffle sur sa peau et gémit de plaisir par anticipation. *Elle a du talent*, songea-t-il. Ses lèvres de velours, douces et chaudes, lui firent oublier tout le reste.

Lentement, avec habileté, Carthia van Canten procurait du plaisir à Vattier de Rideaux, le chef des renseignements de l'Empire. Ce n'était pourtant pas là son unique talent. Mais Vattier de Rideaux, lui, l'ignorait.

Il ignorait que, contrairement aux apparences, Carthia van Canten possédait une excellente mémoire et une intelligence aussi brillante que le vif-argent.

Tout ce que lui racontait Vattier, la moindre information, la moindre parole qu'il laissait échapper en sa présence, était dès le lendemain transmis à Assire var Anahid, la magicienne.

* * *

Oui, assurément, j'aurais donné ma tête à couper que tous à Nilfgaard avaient depuis longtemps oublié Cahir, y compris sa fiancée, si tant est qu'il en eût une.

Mais de cela nous parlerons plus tard; pour l'heure, revenons-en au jour où nous avons traversé la Iaruga. Nous nous dirigeons donc vers l'est, à un rythme assez soutenu, car nous étions pressés d'atteindre les abords du Bois noir, qu'on appelait en Langage ancien Caed Dhu, où séjournaient des druides capables de prédire l'endroit où se trouvait Ciri, et peut-être même de l'identifier en lisant dans les rêves étranges qui tourmentaient Geralt. Nous chevauchions à travers les forêts d'Autre Rive la Haute, qu'on appelait aussi Rive Gauche, une contrée sauvage et pratiquement déserte entre la Iaruga et une région nommée les Versants, située au pied des

montagnes d'Amell, limitée à l'est par la vallée de Dol Angra et à l'ouest par des zones lacustres marécageuses, dont le nom, ma foi, m'est sorti de la tête.

Personne n'ayant jamais revendiqué de grands projets pour ladite contrée, on n'a jamais vraiment su à qui ce pays appartenait véritablement et qui le dirigeait. Il semblerait qu'à cet égard les souverains successifs de la Témérie, de Sodden, de Cintra et de la Rivie eurent leur mot à dire, traitant avec plus ou moins de succès Rive Gauche comme un fief de leur propre couronne et tentant parfois de faire valoir leurs droits par le feu et le fer. Mais plus tard, de derrière les montagnes d'Amell arrivèrent les armées de Nilfgaard, et plus personne n'eut à dire quoi que ce soit. Aucun doute ne fut plus permis quant aux droits féodaux ou fonciers: tout ce qui s'étendait au sud de la Iaruga appartenait à l'Empire. À l'heure où j'écris ces mots, de nombreuses terres se situant au nord de la rivière lui appartiennent également. Par manque d'informations, j'ignore jusqu'où elles s'étendent précisément.

Pour en revenir à Autre Rive et à son histoire, permets-moi, cher lecteur, de faire ici une digression: l'histoire de ce territoire a été façonnée presque fortuitement, pour ainsi dire, au gré des conflits opposant les forces internes. Par trop souvent, ce sont les allogènes d'un pays qui créent son histoire. C'est pourquoi les allogènes en sont à l'origine, alors que les autochtones en subissent invariablement les conséquences.

Autre Rive en est un parfait exemple.

Autre Rive avait ses propres habitants autrefois, des Autrerivois d'origine. Mais, usés par une série d'escarmouches et de batailles qui durèrent des années, ils furent contraints de migrer. Les bourgs et les villages furent réduits en cendres, la forêt vierge envahit les hameaux en ruine et les champs en friche. Le commerce périclita, les caravanes marchandes évitèrent ses routes et ses sentiers non entretenus. Les quelques Autrerivois qui restèrent se muèrent en

rustres sauvages. Ils se distinguaient essentiellement des ours et des gloutons par le fait qu'ils portaient des pantalons. Du moins..., certains d'entre eux. En substance, ils étaient devenus un peuple dur, primitif et grossier.

Et totalement dénué d'humour.

* * *

La fille du chasseur de miel rejeta sur son épaule sa tresse noire qui la gênait et se remit à tourner la meule à grains avec une énergie de tous les diables. Les efforts de Jaskier semblaient vains; la jeune fille restait indifférente aux paroles du poète. Jaskier adressa un clin d'œil au reste de la compagnie, faisant mine de pousser un profond soupir et de lever les yeux au ciel, mais il ne renonça pas.

—Donne, lui dit-il avec un large sourire. Donne, que je meule, tandis que tu descendras à la cave nous chercher une bière. Il doit bien y avoir une fosse cachée quelque part, et dans la fosse, un tonnelet. N'ai-je pas raison, ma toute belle?

—Vous devriez laisser la jeune fille tranquille, monsieur, intervint la femme du chasseur de miel, manifestement énervée, tout en s'affairant à la cuisine. (C'était une femme grande et mince d'une beauté surprenante.) Je vous ai pourtant déjà dit qu'il n'y avait pas de bière chez nous.

—On vous l'a même expliqué au moins une dizaine de fois, monsieur, renchérit le chasseur de miel en interrompant sa conversation avec le sorceleur et le vampire. On va vous préparer des crêpes au miel; au moins, vous aurez de quoi manger. Mais laissez d'abord ma fille moudre tranquillement le grain en farine. Même un magicien aurait du mal à faire des crêpes sans farine, voyons. Laissez-la tranquille, qu'elle meule en paix.

—Tu as entendu, Jaskier? l'interpella le

sorcelleur. Lâche un peu la fille et trouve-toi une occupation utile. Ou bien va écrire tes Mémoires!

—J'ai soif. Je boirais bien quelque chose avant de manger. J'ai des plantes, je vais me préparer une infusion. Femme, est-ce qu'on peut avoir de l'eau chaude par ici? De l'eau chaude, c'est possible ou pas?

La petite vieille - la mère du chasseur de miel -, assise sur le petit banc près du poêle, releva la tête de la chaussette qu'elle était en train de repriser.

—On en trouvera, mon mignon, on en trouvera, marmonna-t-elle, sauf qu'elle est déjà en train de tiédir.

Résigné, Jaskier soupira; il rejoignit ses compagnons déjà attablés, qui discutaient avec le chasseur de miel. Ils l'avaient rencontré de bon matin dans la forêt. C'était un homme de petite taille, courtaud, aux cheveux noirs, monstrueusement poilu; rien d'étonnant, par conséquent, que la petite troupe de voyageurs ait été effrayée en le voyant surgir à l'improviste d'un fourré. Ils l'avaient pris pour un lycanthrope! L'affaire se révéla d'autant plus cocasse que le premier à hurler « Un loup-garou, un loup-garou! » fut le vampire Régis. S'ensuivit une certaine confusion qui se dissipa rapidement, et le chasseur de miel, en dépit de son aspect hirsute, se montra affable et accueillant. L'équipe accepta sans embarras son invitation à entrer dans sa demeure. Celle-ci, appelée «l'état» dans le jargon des chasseurs, était située dans une clairière défrichée; le chasseur de miel y vivait avec sa mère, sa femme et sa fille. Les deux dernières étaient dotées d'une beauté extraordinaire, quoique un peu étrange; sans doute y avait-il, parmi leurs ancêtres, une dryade ou une hamadryade.

Au début, la conversation avec le chasseur de miel avait exclusivement tourné autour des abeilles, des ruches-troncs, des arbres à abeilles,

des escaladettes, de la fabrication de la cire, du miel et de la récolte. À croire qu'il ne pouvait parler de rien d'autre. Mais, là encore, les apparences se révélèrent trompeuses.

—La politique? Bah! Que peut-on en attendre? Rien de bien fameux, à part payer, et payer encore. Des tributs de plus en plus lourds. Trois urnes de miel, et une ruche-tronc entière de cire. J'ai à peine le temps de respirer, de l'aube au crépuscule, assis sur mon escaladette à récolter le miel dans les ruches-troncs... À qui je paie le tribut? À celui qui le réclame, pardi! Comment je pourrais savoir qui est au pouvoir, maintenant? Voilà, quoi, ces derniers temps, ils réclament en langage nilfgaardien. Paraît qu'on est une province impériale, maintenant, ou quelque chose comme ça. Pour le miel, si je leur en vends, ils paient avec de la monnaie impériale, sur laquelle est frappé le profil de l'empereur. De tête assez biau, mais sévère, ça se voit tout de suite. Voilà, quoi...

Les deux chiens de la maison, un noir et un roux, se postèrent en face du vampire, redressèrent la tête et se mirent à hurler. L'épouse hamadryade du chasseur de miel se détourna de l'âtre et leur donna un coup de balai.

—C'est mauvais signe, quand les chiens hurlent au beau milieu de la journée, fit remarquer le chasseur de miel. Voilà, quoi... De quoi je devais vous parler, déjà?

—Des druides de Caed Dhu.

—Hé! Alors, ce n'était pas une plaisanterie, mon bon monsieur? Vous voulez vraiment aller chez les druides? Vous êtes las de vivre ou quoi? Pardi, c'est la mort assurée, là-bas! Les cueilleurs de gui attrapent quiconque ose s'aventurer dans leur clairière, l'enferment dans un mannequin d'osier et le laissent brûler à petit feu.

Geralt jeta un regard à Régis, qui lui répondit par un clin d'œil. Tous deux

connaissaient parfaitement les rumeurs, toutes plus fantasques les unes que les autres, qui circulaient sur les druides. Milva et Jaskier, en revanche, firent aussitôt preuve d'une attention redoublée. En proie à une inquiétude manifeste.

—Les uns disent, poursuivit le chasseur de miel, que les cueilleurs de gui se vengent car les Nilfgaardiens leur ont cherché chicane les premiers en pénétrant dans la sainte chênaie et en s'en prenant aux druides sans aucune raison. D'autres racontent que ce sont les druides qui ont commencé, en capturant et en épuisant à mort plusieurs soldats impériaux, et que c'est Nilfgaard qui prend aujourd'hui sa revanche. Qui dit vrai, impossible de savoir. Mais une chose est sûre: c'est que si les druides vous attrapent, ils vous mettent dans une Baba d'Osier et vous brûlent. Aller à leur rencontre, c'est la mort assurée.

—Nous n'avons pas peur, répliqua tranquillement Geralt.

—Bien sûr. (Le chasseur de miel jaugea du regard le sorcelleur, Milva et Cahir, qui entraient justement dans la maison après avoir pansé les chevaux.) On voit que vous êtes des gens sans peur, combatifs et armés. Bah! Avec des gens comme vous, on n'a pas peur de voyager... Mais y a plus de cueilleurs de gui dans le Bois noir, de toute façon, vous avez fait tout ce chemin pour rien. Nilfgaard les a harcelés et a fini par les déloger de Caed Dhu. Y sont plus là-bas.

—Comment ça?

—Comme je vous l'dis. Y se sont sauvés, les cueilleurs de gui.

—Où ça?

Le chasseur de miel regarda son épouse hamadryade, et resta silencieux quelques instants.

—Où ça? répéta le sorcelleur.

Le chat tigré du chasseur de miel s'installa près du vampire et poussa un miaulement strident. La maîtresse de maison le chassa à coups de balai.

—C'est mauvais signe, quand le grippeminaud miaule au beau milieu du jour, bredouilla le chasseur de miel, étrangement troublé. Et les druides... voilà, quoi... Ils se sont enfuis en direction des Versants. Je dis juste. Les Versants.

—C'est bien à soixante miles en direction du sud, estima Jaskier d'un ton plutôt désinvolte, joyeux même.

Mais le regard du sorceleur le fit taire aussitôt.

Dans le silence qui s'installa, on n'entendit plus que les miaulements de mauvais augure du chat qu'on avait jeté dehors.

—Dans le fond, quelle différence cela fait-il, pour nous? demanda le vampire.

* * *

Le lendemain matin leur réserva d'autres surprises. Et leur apporta son lot d'énigmes, qui furent toutefois résolues rapidement.

—Que le diable m'emporte, pesta Milva. (Tirée du sommeil la première par le remue-ménage dans la cour, elle s'était extirpée de l'abri où ils avaient dormi.) Par le diable. Regarde ça, Geralt!

La clairière était noire de monde. À première vue, il y avait là cinq ou six groupes de chasseurs de miel. De son œil exercé, le sorceleur repéra également dans la foule quelques trappeurs et au moins un goudronnier. Dans toute cette cohue il y avait aussi une bonne dizaine de manants - des femmes, principalement -, une dizaine d'adolescents des deux sexes et autant de jeunes enfants. Tout ce petit monde était venu avec six

chariots, douze bœufs, dix vaches et quatre chèvres, plusieurs moutons et également nombre de chiens et de chats dont les aboiements et les miaulements ne laissaient en l'occurrence rien augurer de bon.

—J'aimerais bien savoir ce que tout cela signifie, s'exclama Cahir en se frottant les yeux.

—Cela signifie qu'on va avoir des ennuis, répliqua Jaskier en ôtant le foin de ses cheveux.

Régis ne disait rien, mais il avait un air bizarre.

—Nobles dames, nobles messires, nous vous prions de bien vouloir petit-déjeuner, déclara leur hôte familial en se dirigeant vers l'abri où ils avaient passé la nuit. (Il était en compagnie d'un homme large d'épaules.) Le petit déjeuner est servi. Flocons d'avoine dans du lait. Accompagnés de miel... Permettez-moi de vous présenter Jan Cronin, notre staroste.

—Enchanté, mentit le sorceleur sans répondre au salut, en partie à cause de son genou qui le faisait terriblement souffrir. Et toute cette bande, comment s'est-elle retrouvée ici?

—Voilà, quoi... (Le chasseur de miel se gratta le haut du crâne.) Voyez-vous, l'hiver arrive, les ruches-troncs sont dégarnies; les trous sont prêts. Il est temps pour nous de retourner dans les Versants, à Riedbrune... De livrer le miel, d'hiverner... Mais, dans les bois... seuls... c'est dangereux...

Le staroste se racla la gorge. En voyant la mine de Geralt, le chasseur de miel sembla se crispier quelque peu.

—Vous avez des chevaux, gémit-il, et des armes, vous êtes combattifs et braves, ça se voit tout de suite. Avec des gens tels que vous, on n'aurait pas peur de prendre la route... Et puis, pour vous aussi ce sera pratique... Nous

connaissions chaque sentier, chaque chemin forestier, nous connaissons chacune des forêts, ainsi que la flore des marais... Et puis nous vous nourrirons...

—Sans oublier que les druides, compléta froidement Cahir, ont quitté Caed Dhu. Pour les Versants, justement. Quelle incroyable coïncidence!

Geralt s'approcha lentement du chasseur de miel et le saisit des deux mains par la camisole. Puis il se ravisa et le relâcha, lissant ses habits. Il ne dit rien. Ne posa aucune question. Mais le chasseur de miel se hâta de lui fournir de lui-même des explications.

—Je vous ai raconté la vérité! Je le jure! Que je m'enfonce sous terre si j'ai menti! Les cueilleurs de gui ont quitté Caed Dhu! Vous ne les trouverez pas là-bas!

—Mais dans la région des Versants, oui, c'est ça? hurla Geralt. À l'endroit précis où vous devez vous rendre, toi et toute ta clique! En vous ménageant au passage une escorte armée! Parle, manant. Mais fais attention, car la terre pourrait effectivement s'ouvrir sous tes pieds!

Le chasseur de miel baissa la tête et contempla le sol avec inquiétude. Geralt ne dit rien, mais son silence était éloquent. Milva, qui avait enfin compris de quoi il retournait, poussa un affreux juron. Cahir s'esclaffa avec mépris.

—Eh bien? reprit le sorcelleur. Où donc ont migré les druides?

—Et qui donc pourrait le savoir, mon bon monsieur? bafouilla enfin le chasseur de miel. Cela dit, ils pourraient bel et bien être dans les Versants... aussi bien qu'ailleurs. Les Versants abritent nombre de grandes chênaies, et les druides apprécient les chênaies...

Derrière le chasseur de miel se tenaient déjà,

en plus du staroste Cronin, les deux hamadryades, la mère et la fille. *Heureusement que la fille tient de sa mère plutôt que de son père*, songea machinalement le sorceleur. *Le chasseur de miel est aussi bien assorti à sa femme qu'un sanglier à une jument*. Quelques femmes, bien moins jolies, mais au même regard implorant, s'étaient avancées derrière les hamadryades.

Geralt lança un coup d'œil à Régis, ne sachant s'il devait rire ou pester. Le vampire haussa les épaules.

—Le chasseur de miel a raison, Geralt, constata-t-il. Dans le fond, il est tout à fait vraisemblable que les druides se soient rendus dans les Versants. C'est un terrain qui leur convient bien, en effet.

—Et selon toi, demanda le sorceleur en posant sur le vampire un regard glacial, cette vraisemblance est suffisante pour que nous changions soudainement de direction afin d'entamer un voyage à l'aveuglette en même temps que ceux-là?

Régis haussa de nouveau les épaules.

—Et quelle différence cela fait-il? Réfléchis. Les druides ne sont pas à Caed Dhu, cette direction est donc à exclure. Je présume que repartir vers la Iaruga est également hors de question, tout le monde sera d'accord là-dessus. Par voie de conséquence, toutes les autres directions sont pareillement valables.

—Vraiment? (La voix du sorceleur était aussi glaciale que son regard.) Et, parmi toutes ces autres directions, laquelle, selon toi, serait la plus indiquée? Celle suggérée par les chasseurs de miel? Ou bien une direction opposée? Qu'as-tu considéré dans ton incommensurable sagesse?

Le vampire se tourna lentement vers le chasseur de miel, le staroste, les hamadryades et les autres femmes.

—Et de quoi donc avez-vous si peur, braves gens, que vous sollicitiez une escorte? Qu'est-ce qui vous effraie à ce point? Parlez en toute sincérité.

—Ah, mon bon monsieur! gémit Jan Cronin, et dans ses yeux brilla la plus vive des terreurs. Vous le demandez encore... Notre route passe par le Bois sacré humide! Et là-bas, mon bon monsieur, c'est terrible! On y rencontre des brucolaques, mon bon monsieur, des chauves-souris à long nez, des endriagues, j'en passe et des meilleurs.

Tiens, il y a à peine deux semaines de ça, un léchi a attrapé mon gendre, il a tout juste eu le temps de pousser un râle, et c'en était fini de lui. Et ça vous étonne, que nous ayons peur d'aller là-bas, avec femmes et enfants?

Le vampire regarda le sorcelleur, le visage très sérieux.

—Mon incommensurable sagesse, énonça-t-il, me dit que le plus raisonnable est de choisir la direction jugée la plus adéquate par un sorcelleur.

* * *

Nous prîmes donc la direction du sud, vers les Versants, contrées situées au pied des montagnes d'Amell. Nous partîmes en grand cortège. On y trouvait à peu près tout: des jeunes filles, des chasseurs de miel, des trappeurs, des mères, des enfants, des jeunes-filles, des animaux domestiques, des effets personnels, des jeunes filles... Et du miel Beaucoup, beaucoup de miel. Tout était englué dans le miel, même les jeunes filles.

La caravane progressait à l'allure des marcheurs et des chariots; la cadence, pourtant, ne faiblissait pas, car nous suivions un itinéraire précis sans nous égarer, comme guidés par un fil: les chasseurs de miel connaissaient les routes, les sentiers et les levées de terre entre les étangs. Et cette connaissance du terrain se révéla fort utile, oh oui!

Surtout qu'un fichu crachin s'était soudain mis à tomber et Autre Rive tout entière se retrouva plongée dans un brouillard plus épais que de la crème fraîche. Sans les chasseurs de miel nous nous serions perdus à coup sûr, ou noyés dans quelque marécage. En outre, nous n'avions pas non plus besoin de nous préoccuper de l'organisation et de la préparation du ravitaillement: nous étions nourris trois fois par jour, en abondance, quoique sans raffinement. Et l'on nous permettait, après le repas, de rester quelques instants allongés, le ventre tourné vers le ciel.

En bref, c'était magnifique. Même ce vieux raseur de sorcelleur, ce rabat-joie, retrouva le sourire et reprit un peu goût à la vie, car il avait calculé que nous parcourions une quinzaine de miles par jour, alors que depuis notre départ de Brokilone pas une seule fois nous n'avions réussi une telle performance. Geralt n'avait rien à faire, car même si le Bois sacré humide était effectivement humide, sacrement humide même, nous n'avions encore rencontré aucun monstre. Bien sûr, la nuit, des striges hurlaient de temps en temps, les pleureuses des bois gémissaient, et des feux égarés dansaient dans les marécages. Mais rien de bien exceptionnel.

A dire vrai, nous étions un peu inquiets en songeant que nous suivions une direction choisie de manière quelque peu hasardeuse, et de nouveau sans objectif précis. Mais, comme l'avait exprimé le vampire Régis, en l'absence d'objectif précis, mieux valait aller de l'avant plutôt que faire du surplace, ou, pis encore, reculer.

* * *

—Jaskier! Attache ta tubulure correctement!
Il serait regrettable qu'un demi-siècle de poésie se détache et se perde dans les fougères!

—Aucune crainte à avoir! Je ne perdrai pas mes notes, soyez-en sûrs. Et je ne laisserai personne me les dérober! Quiconque voudrait m'enlever cette tubulure devrait d'abord me

passer sur le corps. Peut-on savoir, Geralt, ce qui provoque chez toi ce rire perlé? Attends, laisse-moi deviner... Un crétinisme naturel?

* * *

Il se trouva qu'un jour, une équipe d'archéologues de l'université de Castell Graupian, qui effectuait des fouilles à Beauclair, mit au jour, sous une couche de charbon de bois - vestige, sans doute, d'un gigantesque incendie - une couche plus ancienne encore, qui remonterait au XIII^e siècle. Les archéologues y découvrirent une caverne constituée de restes de murs et colmatée par de l'argile et de la chaux; à la grande excitation des savants, on retrouva dans cette caverne deux squelettes humains, un homme et une femme, parfaitement conservés. À côté des squelettes, hormis des armes et un nombre incalculable de menus artefacts, on trouva une tubulure en cuir durci, longue de trente pouces. Sur le cuir étaient gravées des armoiries aux couleurs délavées représentant des lions et des losanges. Le professeur Schliemann, éminent sigillographe spécialiste de la période des Siècles des Ténèbres, qui dirigeait l'équipe, identifia ces armoiries comme étant l'emblème de la Rivie, un royaume antique aux frontières encore indéterminées.

L'enthousiasme des archéologues était à son apogée car, au temps des Siècles des Ténèbres, ce genre de tubulure était utilisé pour conserver des manuscrits; or le poids du réceptacle laissait supposer qu'il y avait à l'intérieur quantité de papiers et de parchemins. L'excellent état de conservation de la tubulure laissait espérer que les documents seraient lisibles et permettraient de lever le voile sur un passé enfoui dans les ténèbres. Les siècles allaient parler! C'était une aubaine inimaginable, une victoire de la science qu'il ne fallait pas gâcher. Par mesure de précaution, on fit venir à Castel Graupian des linguistes et des chercheurs en langues mortes, ainsi que des spécialistes qui sauraient ouvrir la

tubulure sans risquer d'en abîmer le précieux contenu.

Pendant ce temps les rumeurs sur le « trésor » s'étaient répandues parmi les membres de l'équipe du professeur Schliemann. Elles parvinrent notamment aux oreilles de trois individus connus sous le nom de Zdyb, Cap et Kamil Ronstetter, qui avaient été embauchés pour creuser dans l'argile. Convaincus que la tubulure était remplie d'or et de richesses, nos trois piocheurs profitèrent de la nuit pour s'emparer de l'incalculable objet et se sauvèrent dans la forêt. Là, ils allumèrent un petit feu de bois et s'assirent en cercle autour des flammes.

—Qu'est-ce que t'attends? demanda Cap à Zdyb. Ouvre ce tuyau!

—Ça veut pas s'ouvrir, protesta Zdyb en se tournant vers Cap. Ça tient comme un fils de galant!

—Eh bien vas-y avec la chaussure, alors, enfoncé de galant! lui conseilla Kamil Ronstetter.

Sous le talon de Zdyb la fermeture de la précieuse trouvaille céda et son contenu se répandit par terre.

—Oh! t'es bien un enfoncé de galant! s'écria Cap, ébahi. Qu'est-ce que c'est que ça?

C'était une question stupide, car de toute évidence il s'agissait de rouleaux de papier. C'est pourquoi Zdyb, au lieu de répondre, prit l'un des rouleaux et l'approcha de son visage. Pendant un long moment il observa les signes qui y étaient inscrits et qui lui étaient inconnus.

—C'est que des écritures, affirma-t-il enfin d'un ton autoritaire. Avec des lettres!

—Des lettres? hurla Kamil Ronstetter en blâmant de colère. Des écritures avec des lettres? Eh! Foutu galant!

—Des écritures, ça veut dire de la sorcellerie, balbutia Cap en claquant des dents d'épouvante. Des lettres, ça veut dire de la magie noire! Touche pas à ça, enfoiré de galant! On peut être contaminé avec ça!

Zdyb ne se le fit pas dire deux fois. Il jeta le rouleau dans le feu et essuya fébrilement ses mains tremblantes sur son pantalon. D'un coup de pied, Kamil Ronstetter envoya le reste des papiers dans les flammes: après tout, des enfants auraient pu tomber sur cette foutue saleté. Puis le trio s'éloigna rapidement de cet endroit dangereux.

L'incalculable monument de littérature des Siècles des Ténèbres se consumait dans de grandes flammes claires. Pendant un court instant, les siècles s'exprimèrent à travers le léger murmure du papier brunissant dans le feu. Puis les flammes s'éteignirent... et les ténèbres galantes recouvrirent la terre.

« **Houvenaghel, Dominik Bombastus** (1239-1301) - S'est enrichi dans la province d'Ebbing en faisant du commerce à grande échelle; installé à Nilfgaard. Déjà respecté par les empereurs précédents, il fut élevé au rang de burgrave et de *zupparius salis* de Venendal par Jean Calveit; en récompense des services rendus, une starostie lui fut octroyée. Conseiller fidèle de l'empereur, Houvenaghel bénéficiait de toute sa confiance et prenait part à de nombreuses affaires publiques. À Ebbing déjà, il avait déployé une large activité caritative, déboursant des sommes considérables pour soutenir les nécessiteux et les pauvres et faire construire des orphelinats, des hôpitaux et des crèches. Grand amateur de beaux-arts et de sports, il fit ériger dans la capitale un théâtre comique et un stade, qui portèrent tous deux son nom. Il passait pour un modèle de droiture, d'honnêteté et de respectabilité dans le milieu marchand. »

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*, tome VII

Chapitre 4

—Nom et prénom du témoin?

—Selborne, Kenna. Enfin, c'est-à-dire...
Joanna. Excusez-moi.

—Profession?

—Prestataire de services divers.

—Le témoin aurait-il l'audace de plaisanter?
Il est rappelé au témoin qu'il se trouve face au tribunal impérial dans un procès pour trahison d'Etat! De la déposition du témoin dépend la vie de nombre de gens, car le châtiment pour trahison est la mort! Il est rappelé au témoin qu'il comparaît devant la cour non pas en tant que citoyen libre venu de son propre chef, mais en tant que prisonnier transféré d'une citadelle où il était placé en isolement. Des déclarations du témoin dépendra, entre autres, son retour en détention ou sa remise en liberté. La cour s'est autorisé cette longue tirade afin de faire remarquer au témoin que les plaisanteries et les facéties ne sont pas de mise dans cette salle! Elles sont non seulement de mauvais goût, mais peuvent également entraîner de lourdes conséquences. Trente secondes de réflexion sont accordées au témoin. Ce temps écoulé, la cour réitérera sa question.

—Je suis prête, monsieur le juge.

—Le témoin est prié de s'adresser à la cour en disant «Tribunal suprême ». Profession du témoin?

—Je suis psion, Tribunal suprême. Mais principalement pour le compte des services de renseignements impériaux, à savoir...

—Le témoin est prié de donner des réponses concrètes et concises. Lorsque la cour souhaitera de plus amples explications, elle en fera elle-même

la demande. La cour est au fait de la collaboration du témoin avec les services secrets de l'Empire. Cependant, merci d'ajouter au protocole la définition du mot «psion» que le témoin a utilisé pour définir sa profession.

—Je suis une Ps.P, c'est-à-dire une pure psionique de premier rang, sans possibilité de P.Ki. Concrètement, cela veut dire que je peux entendre les pensées des autres, parler à distance avec un magicien, un elfe ou un autre psion. Et transmettre un ordre mentalement. C'est-à-dire, contraindre quelqu'un à faire ce que je veux. Je peux aussi faire une précog, mais uniquement pendant mon sommeil.

—Je vous prie d'ajouter au protocole que le témoin Joanna Selborne est une psionique dotée de pouvoirs de perception extrasensorielle. Elle est télépathe, télémpathe, capable de précognition sous hypnose, mais pas de psychokinésie. Il est rappelé au témoin que l'usage de la magie et des pouvoirs extrasensoriels est strictement interdit dans l'enceinte de cette salle. Nous poursuivons l'interrogatoire. Quand, où et dans quelles circonstances le témoin a-t-il été confronté à la personne se faisant passer pour Cirilla, princesse de Cintra?

—Ce n'est qu'au cachot que j'ai appris, pour cette Cirilla. C'est-à-dire sur le lieu d'isolement, Tribunal suprême. Au cours de l'enquête. À ce moment-là, j'ai été informée que celle qu'on appelait en ma présence Falka ou la Cintrasienne ne faisait qu'une avec cette Cirilla. Tout ça s'est passé dans de telles circonstances que je dois les énoncer dans l'ordre, pour qu'elles soient claires, je veux dire. Ça s'est passé ainsi: j'ai été abordée dans une auberge d'Etolie par Dacre Silifant, tenez, l'homme assis là-bas...

—Je vous prie de noter que le témoin Joanna Selborne a désigné l'accusé Silifant sans le moindre doute. Le témoin peut poursuivre.

—Dacre, Tribunal suprême, recrutait une hanse... c'est-à-dire une brigade armée. Que des braves gars et des braves femmes... Dufficey Kriel, Nératine Ceka, Chloé Stitz, Andres Vierny, Til Echrade... Plus aucun d'entre eux n'est de ce monde, Votre Tribunal... Quant à ceux qui ont survécu, la plupart se trouvent ici, sous bonne garde...

—Le témoin est prié de nous indiquer quand exactement a eu lieu sa rencontre avec l'accusé.

—C'était l'an dernier, en août, vers la fin du mois; quand, exactement, je ne m'en souviens pas. En tout cas ce n'était pas en septembre, ça, j'en suis sûre et certaine! Ce mois de septembre-là, je ne risque pas de l'oublier! Dacre, qui s'était renseigné sur moi, m'a dit qu'il lui fallait pour sa hanse un pson qui n'avait pas peur de la magie, parce qu'il aurait affaire à des sorciers. Le travail, qu'il disait, servait les intérêts de l'empereur et de l'Empire, et puis il était bien payé, et le commandement de la hanse serait assuré par Chat-Huant en personne.

—En parlant de Chat-Huant, le témoin fait-il référence à Stefan Skellen, le coroner de l'empereur?

—C'est bien de lui que je veux parler, et comment!

—Veuillez noter, greffier. Quand et où le témoin a-t-il rencontré le coroner Skellen?

—En septembre, le 14, dans le petit fort de Rocayne. Rocayne, Tribunal suprême, c'est un donjon frontalier qui surveille les voies marchandes menant de Maecht aux provinces d'Ebbing, de Geso et de Metinna. C'est là, justement, que Dacre Silifant a mené notre hanse de quinze cavaliers. En tout nous étions donc vingt-deux, car le reste de la troupe attendait déjà à Rocayne, sous le commandement d'Ola Harsheim et Bert Brigden.

Le plancher en bois gémit sous les lourdes bottes, les éperons tintèrent, les boucles de métal résonnèrent.

—Salutations, sieur Stefan!

Non seulement Chat-Huant ne se leva pas, mais il ne prit même pas la peine d'ôter ses pieds de la table. Il se contenta d'agiter la main, d'un geste magnanime.

—Enfin! lança-t-il d'un ton caustique. Tu t'es fait désirer.

—Désirer? s'exclama en riant Dacre Silifant. C'est inouï! Vous m'avez donné quatre semaines pour rassembler plus d'une dizaine de braves guerriers parmi les meilleurs que l'Empire et ses alentours aient jamais vu naître! N'importe qui aurait mis plus d'un an pour constituer une telle hanse. Moi, je me suis démené pour le faire en vingt-deux jours. Ça mérite bien quelques félicitations, non?

—Chaque chose en son temps, objecta froidement Skellen. J'attends d'abord de la voir, ta fameuse hanse!

—Et pourquoi pas dès maintenant? Voici mes lieutenants, qui sont à présent les vôtres, sieur Skellen: Nératine Ceka et Dufficey Kriel.

—Je vous salue tous deux. (Chat-Huant s'était enfin décidé à se lever, et ses officiers firent de même.) Faites connaissance, messieurs... Voici Bert Brigden, Ola Harsheim...

—Nous nous connaissons bien. (Dacre Silifant serra énergiquement la main d'Ola Harsheim.) Sous le commandement du vieux Braibant nous avons réprimé ensemble la rébellion à Nazair. C'était grandiose, n'est-ce pas, Ola? Oui, grandiose! Les chevaux pataugeaient dans des mares de sang! Et M. Brigden, si je ne m'abuse,

vient de Gemmery? Un Pacificateur, exact? Dans ce cas, vous retrouverez des connaissances dans la brigade: j'ai là plusieurs Pacificateurs.

—Je suis impatient de les voir enfin, intervint Chat-Huant. On peut y aller?

—Un petit instant, répondit Dacre. Nératine, va et forme les rangs dans la compagnie, pour qu'ils aient fière allure devant ces messieurs les coroners.

—Nératine Ceka, demanda Chat-Huant en plissant les yeux et en suivant du regard l'officier qui sortait, c'est un homme ou une femme?

—Sieur Skellen! s'écria Dacre Silifant en toussotant, mais, lorsqu'il reprit la parole, sa voix était assurée, et son regard froid. En réalité, je n'en suis pas sûr. *À priori*, il s'agit d'un homme, mais je n'en jurerais pas. Ceka est officier, de cela je suis sûr. Quant à savoir avec certitude s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, cela aurait eu de l'importance si j'avais eu l'intention de demander sa main. Mais ce n'est pas le cas. Il en va de même pour vous, je suppose.

—Tu as raison, reconnut Skellen après réflexion. Inutile d'en parler. Allons voir ta clique, Silifant.

Nératine Ceka, individu de sexe indéterminé, n'avait pas perdu de temps. Lorsque Skellen et les officiers se retrouvèrent dans la cour du fort, la brigade formait une ligne ordonnée et aucune tête de cheval ne dépassait d'un empan. Satisfait, Chat-Huant se racla la gorge. *Pas mal, cette bande. Bah! Sans ces enjeux politiques, je rassemblerais bien une clique de ce genre et je m'en irais dans les zones frontalières pour piller, violer, assassiner, incendier... Me sentir jeune de nouveau... Ah, s'il n'y avait cette fichue politique!*

—Eh bien, sieur Skellen? demanda Dacre Silifant, les joues rouges d'excitation contenue. Comment les jugez-vous, mes éperviers

endimanchés?

Chat-Huant promenait son regard sur chaque visage, chaque silhouette. Il connaissait certaines de ces recrues personnellement, plus ou moins bien; d'autres, de réputation, par ouï-dire.

Til Echrade, un elfe aux cheveux clairs, l'éclaireur des Pacificateurs de Gemmery. Rispat la Pointe, maréchal des logis de la même formation. Et le Gemmerien suivant: Cyprian Fripp le Jeune. Skellen avait assisté à l'exécution de l'Aîné. Les deux frères étaient connus pour avoir des tendances sadiques.

Plus loin, inclinée tranquillement sur la selle de sa jument pie, Chloé Stitz, voleuse de son état, utilisée occasionnellement par les services secrets. Chat-Huant détourna rapidement le regard de ses yeux insolents et de son sourire malveillant.

Andres Vierny, un Nordling de Rédanie, un assassin. Stigward, un pirate, un renégat de Skellige. Dede Vargas (le diable seul savait d'où il venait), un tueur professionnel. Kabernik Turent, devenu tueur par goût.

Et quelques autres. Identiques aux précédents. *Ils se ressemblent tous, songea Skellen. Une congrégation, une confrérie dans laquelle tous, au bout du cinquième meurtre, deviennent identiques. Les mêmes gestes, les mêmes mouvements, la même façon de parler, de bouger et de se vêtir.*

Les mêmes yeux. Des yeux de serpent, impassibles et froids, immobiles et plats, dont rien, pas même la pire des horreurs, n'est plus capable de modifier l'expression.

—Alors, sieur Stefan?

—Pas mal. Pas mal du tout, ta hanse, Silifant.

Dacre rougit de plus belle; il exécuta un

salut, le poing sur le colback, à la gemmerienne.

—J'avais insisté, rappela Skellen, pour qu'il y en ait quelques-uns qui soient familiarisés avec la magie. Qui n'aient peur ni des sortilèges ni des sorciers.

—Je n'ai pas oublié. Voyons, il y a Til Echrade, et, à part lui, celle-là, la grande jeune fille sur l'alezane, à côté de Chloé Stitz.

—Tu me l'amèneras plus tard.

Chat-Huant s'appuya contre la balustrade, tapa sur le rebord avec le manche ferré de sa nagaïka...

—Salut, la compagnie!

—Salut, monsieur le coroner!

—Nombre d'entre vous, commença Skellen lorsque l'écho du rugissement collégial de la bande se fut éteint, ont déjà travaillé sous mes ordres, et connaissent donc mes exigences. Ceux-là voudront bien avoir l'amabilité d'expliquer à celles et ceux qui ne me connaissent pas encore ce que j'attends de mes subalternes, et ce que je ne tolère pas. Cela m'évitera de gaspiller ma salive.

» Dès aujourd'hui, certains d'entre vous recevront leurs ordres de mission et demain, dès l'aube, ils se mettront en route pour les accomplir. Sur le territoire d'Ebbing. Je vous rappelle qu'Ebbing est, officiellement, un royaume autonome et que nous n'y avons aucune juridiction, je vous enjoins donc à agir avec circonspection et discrétion. Vous demeurez au service de l'Empire mais je vous interdis d'en faire étalage, de vous en vanter et de traiter les autorités locales avec arrogance. Je vous ordonne de vous conduire de manière à ne pas attirer l'attention sur vous. Est-ce clair?

—Oui, monsieur le coroner!

—Ici, à Rocayne, vous êtes des invités et

vous devez vous comporter comme tels. Je vous interdis de quitter vos quartiers à moins d'une nécessité absolue et d'entretenir des contacts avec la garnison du fort. Du reste, les officiers vous trouveront quelque chose à faire pour éviter que vous deveniez fous furieux d'ennui. Messieurs Harsheim et Brigden, répartissez la brigade dans ses quartiers!

* * *

—J'ai à peine eu le temps de descendre de mon cheval, Tribunal suprême, que Dacre m'a attrapée par la manche en me disant: « Sieur Skellen veut causer avec toi, Kenna. » Que pouvais-je faire? Je l'ai suivi. Chat-Huant était assis, les pieds sur la table, en train de battre la mesure sur ses chausses avec sa nagaïka. À brûle-pourpoint il m'a demandé si j'étais bien la Joanna Selborne impliquée dans la disparition du bateau *L'Etoile du Sud*. Je lui ai répondu qu'on n'avait trouvé aucune preuve contre moi. Il s'est mis à rire. «J'aime, a-t-il dit, les criminels qui ne laissent pas de preuves derrière eux. » Ensuite il m'a demandé si le talent de Ps.P., c'est-à-dire de psion, était inné chez moi. Quand je lui ai confirmé que oui, il s'est rembruni et il m'a dit: «J'avais pensé que ton talent me serait utile face aux magiciens, mais tu auras d'abord affaire à une autre personne, pour le moins énigmatique. »

—Le témoin est-il certain que ce sont là les termes exacts utilisés par le coroner Skellen?

—J'en suis certaine. Je ne suis pas psion pour rien.

—Le témoin est prié de poursuivre.

—Un coursier couvert de poussière qui, visiblement, n'avait pas ménagé son cheval, a alors interrompu notre conversation. Il avait des nouvelles urgentes à communiquer à Chat-Huant, en privé. Pendant que nous nous rendions dans nos quartiers, Dacre Silifant m'a confié qu'à son avis ces nouvelles urgentes allaient nous jeter sur

nos selles avant la tombée de la nuit. Et il avait raison, Tribunal suprême. Avant même qu'on ait pu songer au souper, la moitié de la hanse était déjà en selle. Moi, je m'en suis tirée à bon compte, ils ont choisi d'emmener Til Echrade, l'elfe. J'étais contente, parce qu'après ces quelques jours de route j'avais les fesses en compote, c'était terrible... Et, comme par un fait exprès, j'avais mes menstrues qui commençaient...

—Le témoin voudra bien nous faire grâce des descriptions pittoresques de ses indispositions intimes. Et s'en tenir au sujet.

Quand le témoin a-t-il découvert l'identité de l'«énigmatique personne» évoquée par le coroner Skellen?

—Je vais vous le dire, mais il faut suivre le déroulement des faits, car sinon les choses vont tellement s'emmêler qu'on n'y comprendra plus rien. Ceux qui avaient dû seller leurs chevaux en grande hâte avant même d'avoir soupé étaient partis au grand galop de Rocayne pour rejoindre Malhoun. D'où ils ont ramené un adolescent...

* * *

Nycklar s'en voulait. Il s'en voulait terriblement, au point qu'il en aurait pleuré.

Si seulement il avait écouté les avertissements des gens raisonnables! Si seulement il s'était souvenu des proverbes ou des contes, notamment de l'histoire du nigaud qui n'avait pas su fermer son clapet! S'il avait réglé les affaires qu'il avait à régler et s'en était rentré tout de suite chez lui, à La Jalousie, il n'en serait pas là! Mais penses-tu! Surexcité par l'aventure, fier de posséder un destrier, sentant dans son escarcelle l'agréable poids des pièces de monnaie, Nycklar n'avait pu s'empêcher de faire le fanfaron. Plutôt que de s'en retourner directement à La Jalousie après avoir quitté Claremont, il avait poussé jusqu'à Malhoun où il comptait pas mal de connaissances, parmi lesquelles plusieurs jeunes

filles à qui il contait fleurette. À Malhoun, il se pavana comme un jars au printemps, chahuta, folâtra, paradant sur son cheval dans la clairière, payant des tournées générales dans les auberges en jetant l'argent sur le comptoir, se prenant, sinon pour un prince de sang royal, au moins pour un comte.

Et il ne cessait de parler.

Il racontait ce qui s'était passé quatre jours auparavant à La Jalousie, modifiant sans cesse sa version: il ajoutait des détails, fabulait, mentait éhontément, ce qui ne dérangeait en rien ses auditeurs. Les habitués de l'auberge, les locaux et les gens de passage l'écoutaient volontiers. Et Nycklar continuait, se faisant passer pour quelqu'un de bien informé, et se mettant de plus en plus souvent au centre de ses affabulations.

Dès le troisième jour, sa langue trop bien pendue lui valut des désagréments.

Au moment où les hommes franchirent le seuil de l'auberge, un silence de plomb s'abattit sur la salle; les éperons tintèrent, les boucles métalliques cliquetèrent et les fers des armes grincèrent, résonnant comme la cloche de mauvais augure qui, du haut de son clocher, annonce les malheurs.

Nycklar n'eut pas même le temps d'essayer de jouer au héros. Il fut saisi par les épaules et jeté hors de l'auberge si vite que ses pieds touchèrent à peine le sol. Ses connaissances qui, la veille encore, buvaient grâce à son argent et lui juraient une amitié éternelle, gardaient à présent le silence, les yeux rivés au sol, comme s'ils contemplaient sous la table quelque miracle ou un groupe de danseuses nues. Même l'adjoint au shérif, qui se trouvait dans l'auberge, ne pipait mot, le visage tourné vers le mur.

Nycklar non plus ne pipait mot, il ne posa pas la moindre question à ses ravisseurs. La peur avait transformé sa langue en une verge sèche et

rigide.

Ils le juchèrent sur un cheval et lui ordonnèrent de filer. La chevauchée dura plusieurs heures. Puis il y eut un fort avec une palissade et une tour. Une cour remplie d'une soldatesque bruyante, insolente, armée jusqu'aux dents. Et une salle. Dans la salle, trois personnes. Le chef et deux subalternes, ça se voyait tout de suite. Le chef, pas très grand, noirâtre, richement vêtu, parlait de manière posée et était étonnamment gentil. Nycklar resta bouche bée en entendant ce dernier lui présenter ses excuses pour le dérangement et la gêne occasionnée et lui assurer qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais il n'était pas dupe. Ces gens lui rappelaient par trop Bonhart.

La comparaison se révéla singulièrement juste. C'est précisément Bonhart qui les intéressait. Nycklar aurait pu s'en douter. Car, avec sa langue trop bien pendue, il s'était fourré lui-même dans le pétrin.

Interrogé, il commença à parler. On l'admonesta, lui rappelant de dire la stricte vérité, sans enjolivures. On le lui demanda gentiment, mais fermement, et celui qui l'avait admonesté, l'homme richement vêtu, ne cessait de jouer avec une dague ferrée, et ses yeux étaient terrifiants et terribles.

Nycklar, le fils du fabricant de cercueils de La Jalousie, raconta la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Il raconta comment, en ce matin du 9 septembre, à La Jalousie, Bonhart, un chasseur de primes, avait tué la bande des Rats jusqu'au dernier, n'épargnant la vie que d'une seule brigande, la plus jeune, celle qu'on appelait Falka; comment le bourg tout entier s'était rassemblé pour assister à l'exécution de la prisonnière, et combien les habitants furent déçus que Bonhart ne l'achève ni même ne la torture. Les villageois n'en revinrent pas: il ne fit rien d'autre que ce que le commun des hommes fait subir à sa femme le

samedi soir en rentrant de l'auberge: il lui donna quelques coups de pied, la frappa à plusieurs reprises en pleine gueule, et ce fut tout.

Le petit monsieur richement vêtu qui jouait avec sa dague resta silencieux tandis que Nycklar poursuivait son récit: sous les yeux de Falka, Bonhart avait tranché la tête des Rats morts et, de la même façon qu'on enlève un à un les raisins secs d'une brioche, il leur avait ôté leurs boucles d'oreilles en or les unes après les autres. Devant ce spectacle, Falka, ligotée à une barre d'attache, n'avait cessé de rendre tripes et boyaux et de sangloter.

Il raconta aussi comment, plus tard, Bonhart avait attaché au cou de la jeune fille un collier, comme à un chien, puis l'avait traînée jusqu'à l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*. Et ensuite...

—Et ensuite, poursuivit le garçon qui se passait sans cesse la langue sur les lèvres, sieur Bonhart s'est commandé une bière, car il avait affreusement transpiré, et sa gorge était sèche. Et puis juste après il s'est écrié qu'une lubie venait de lui traverser l'esprit, qu'il était prêt à offrir un bon cheval et cinq florins en espèces sonnantes et trébuchantes au premier qui s'avancerait. Ce furent ses propres termes. Et donc, je me suis aussitôt porté volontaire, sans attendre qu'un autre le fasse à ma place, parce que j'avais une terrible envie d'avoir un cheval et un peu de sous à moi. Le père ne me donne rien, tout l'argent qu'il gagne avec ses cercueils, il le dépense à la taverne. Donc je me suis avancé et j'ai demandé quel cheval je pouvais avoir, en me disant que je pourrais choisir parmi ceux des Rats. Sieur Bonhart m'a regardé, si longuement que j'en avais la chair de poule, et il m'a dit que tout ce que j'allais avoir c'était un bon coup de pied au cul, et que pour le reste il faudrait travailler. J'avais plus le choix. Chose promise, chose due, comme dit le proverbe! D'autant que les montures des Rats étaient bel et bien encordées à la barre d'attache; la morelle de Falka, surtout, était d'une rare

beauté. Ensuite sieur Bonhart m'a donné ses instructions: je devais aller jusqu'à Claremont, en faisant une halte à Fano, sur le cheval que je choisirai. Il avait dû voir que la jument morelle m'était tombée dans l'œil, mais il m'a précisément interdit de prendre celle-là. J'ai donc choisi un alezan avec une étoile blanche...

—Peu m'importent les robes des chevaux, le sermonna Stefan Skellen. Parle-moi plutôt de choses concrètes. Dis-moi quelle était la mission que Bonhart t'a confiée.

—Sieur Bonhart avait écrit des lettres, et il m'a ordonné de bien les cacher. Il m'a dit d'aller à Fano et à Claremont, car c'étaient là que se trouvaient les personnes à qui je devais remettre les écritures en mains propres.

—Des lettres? Qu'est-ce qu'il y avait dedans?

—Et comment est-ce que j'aurais pu le savoir, mon bon monsieur? Pour la lecture, j'ai un peu de mal, et puis les lettres étaient cachetées du sceau de M. Bonhart.

—Mais à qui étaient-elles adressées, ces lettres, tu t'en souviens?

—Et comment donc, que je m'en souviens. M. Bonhart m'a fait répéter le nom de chacun des destinataires une bonne dizaine de fois pour que j'oublie pas. Je suis arrivé où il fallait sans me perdre, j'ai remis les lettres à qui il fallait en mains propres. Ceux-là m'ont félicité, m'ont dit que j'étais un gars débrouillard, et un riche marchand m'a même donné un dinar...

—À qui as-tu remis ces lettres? Sois plus clair!

—La première missive était pour maître Esterhazy, le fourbisseur d'armes et l'armurier de Fano. La deuxième, pour sieur Houvenaghel, un marchand de Claremont.

—Ont-ils ouvert les lettres en ta présence?
L'un d'eux a-t-il dit quelque chose en la lisant?
Fouille ta mémoire, mon garçon.

—Puisque je vous dis que je me souviens plus... J'ai pas fait attention sur le moment, et à c't'heure non plus, ça veut pas venir...

Sans élever la voix, Skellen s'adressa à ses lieutenants.

—Mun, Ola, emmenez ce péquenaud dans la cour, ôtez-lui son caleçon, et donnez-lui trente coups de nagaïka bien sentis.

—Ça me revient! beugla le garçon. Ça vient juste de me revenir!

—Pour rafraîchir la mémoire, rien de tel que des noisettes au miel ou des coups de nagaïka au cul, constata Chat-Huant en montrant les dents. Parle.

—À Claremont, quand le marchand Houvenaghel a lu sa missive, il y avait un autre seigneur avec lui, de petite taille, un vrai hobberas. C'est à lui que M. Houvenaghel a parlé... Il a dit qu'on lui écrivait justement qu'on allait bien vite avoir au théâtre des jeux comme on n'en avait jamais vu. C'est ce qu'il a dit!

—Tu n'affabules pas?

—Sur la tombe de ma mère, je le jure! Ne me faites pas battre, mon bon monsieur! Ayez pitié!

—Allons, allons, relève-toi, ne bave pas sur mes chaussures! Tiens, un dinar pour toi.

—Merci mille fois... mon bienfaiteur...

—Je t'ai dit de ne pas baver sur mes chaussures. Ola, Mun, vous y comprenez quelque chose? Qu'est-ce que le théâtre a à voir avec...

—Amphithéâtre, dit soudain Boreas Mun.

Pas théâtre, mais amphithéâtre.

—Oui-da! s'écria le garçon. C'est ça qu'il a dit! Comme si vous y étiez, mon bon monsieur!

—Un amphithéâtre et des jeux! (Ola Harsheim frappa son poing contre la paume de sa main.) C'est un code, pas très recherché. Voyons... c'est facile. L'allusion aux jeux, c'est un avertissement contre des poursuivants. Bonhart les a prévenus, pour qu'ils filent! Mais pour échapper à qui? Nous?

—Qui sait, répondit Chat-Huant, pensif. Qui sait... Il va falloir envoyer du monde à Claremont... Et aussi à Fano. Tu vas t'en charger, Ola, tu vas répartir les tâches... Ecoute un peu, mon garçon...

—À vos ordres, mon bon monsieur!

—Si je comprends bien, lorsque tu as quitté La Jalousie avec les lettres de Bonhart, lui est resté là-bas. Mais s'apprêtait-il à se mettre en route? Etait-il pressé? Peut-être a-t-il dit où il avait l'intention d'aller?

—Non, il n'a rien dit. Et il n'avait pas du tout l'air de quelqu'un sur le point de partir. Il a ordonné qu'on lave ses vêtements, qui étaient couverts de sang, et lui-même se promenait en simple chemise de corps et en caleçon, mais il avait gardé son épée attachée à son ceinturon. Sauf que je crois qu'il était quand même pressé. Il avait tout de même tué les Rats et leur avait coupé la tête en vue de récupérer une récompense, il devait bien aller la réclamer. Et cette Falka aussi, il l'avait attrapée pour la livrer vivante à quelqu'un. C'est bien là sa profession, non?

—Cette Falka... L'as-tu bien regardée? Qu'as-tu à rire, imbécile?

—Oh, mon bon monsieur! Si je l'ai bien regardée? Et comment! Sous toutes les coutures!

—Déshabille-toi, répéta Bonhart.

Au son de sa voix, Ciri se recroquevilla instinctivement. Mais la révolte prit le dessus.

—Non!

Elle ne vit pas arriver le coup de poing, elle ne perçut même pas le mouvement du bras. Un éclair brilla devant ses yeux, la terre vacilla, se déroba sous elle, et elle ressentit soudain une cuisante douleur à la hanche. Sa joue et son oreille étaient brûlantes; elle comprit alors qu'il ne l'avait pas frappée avec le poing, mais avec le plat de la main.

Il se tenait debout au-dessus d'elle. Alors qu'il approchait son poing serré de son visage, elle vit la lourde chevalière en forme de tête de mort qui venait de la piquer sur la joue tel un frelon.

—Tu m'es redevable d'une dent de devant, dit-il d'un ton glacial. C'est pourquoi, la prochaine fois que j'entends le mot « non » sortir de ta bouche, je te casse deux dents d'un coup. Déshabille-toi.

Elle se leva, chancelante, et de ses mains tremblantes commença à défaire les boutons et les boucles de ses vêtements. Un murmure s'éleva parmi les habitants du bourg présents à l'auberge *Sous la Tête de la Chimère*; certains se raclèrent la gorge, d'autres écarquillèrent les yeux. La maîtresse de l'auberge, la veuve Goulue, se pencha derrière son comptoir, faisant mine d'y chercher quelque chose.

—Enlève tout. Jusqu'au dernier chiffon.

Ils ne sont pas là, se répétait Ciri en se déshabillant et en regardant obstinément le sol. Il n'y a personne ici. Et moi non plus, je ne suis pas là. Je ne suis pas là du tout. Ce qui va se passer maintenant ne me concerne pas. Pas le moins du

Bonhart éclata de rire.

—J'ai comme qui dirait l'impression que tu te surestimes. Laisse-moi dissiper tes illusions. Si je t'ai ordonné de te déshabiller, idiote, c'est pour vérifier que tu n'as pas sur toi de signes magiques, d'heks ou d'amulettes cachées. Et pas pour admirer ta déplorable nudité. Ne va pas t'imaginer je ne sais quoi. Tu n'es qu'une fille maigre, aussi plate qu'une planche, et, par-dessus le marché, laide comme un pou. Par ma foi, même si ça me démangeait, je préférerais me taper un dindon.

Il se rapprocha; du bout de sa chaussure, il éparpilla les vêtements et toisa Ciri du regard.

—Enlève tout, j'ai dit! Les boucles d'oreilles, les bagues, le collier, le bracelet!

Il rassembla soigneusement tous ses bijoux. D'un coup de pied il rejeta dans un coin son gilet au col de renard bleu, ses gants, ses foulards multicolores et sa ceinture aux maillons d'argent.

—Tu ne paraderas plus tel un perroquet ou une demi-elfe sortie d'une maison de tolérance! Tes autres fripes, tu peux les remettre. Et vous, qu'est-ce que vous avez à zyeuter? La Goulue, apporte-moi quelque chose à manger, j'ai faim. Et toi, le ventru, va voir où en est le nettoyage de mes vêtements!

—Je suis l'ealdorman de ces lieux!

—Un officiel! Ça tombe bien, s'exclama Bonhart. (Sous le poids de son regard, l'ealdorman de La Jalousie semblait fondre littéralement.) Si mes habits ont été endommagés au lavoir, je t'en tiendrai personnellement responsable. Allez, ouste, va voir où ça en est! Quant à vous autres, fichez-moi le camp! Et toi, le freluquet, qu'est-ce que tu fabriques encore ici? Tu as les lettres, le cheval est sellé, alors en route, et au galop! Et souviens-toi: si tu me fais faux bond, si tu perds

les lettres ou que tu confonds les adresses, je te retrouverai et te mâtinerai tant que ta propre mère ne te reconnaîtra pas!

—J'y cours, mon bon monsieur! J'y cours!

* * *

—Ce jour-là, reprit Ciri en serrant les lèvres, il me frappa de nouveau par deux fois, d'abord avec son poing puis avec sa cravache. Ensuite, lassé de me donner des coups, il s'assit et me regarda sans un mot. Il avait des yeux comme... comme ceux d'un poisson. Sans cils, sans sourcils... Des espèces de globules vitreux, avec, perdu au centre, un noyau noir. Ses yeux plantés sur moi, il ne disait rien. Cette attitude me troublait davantage que s'il m'avait battue. Je ne savais pas ce qu'il manigançait.

Vysogota ne disait rien. Des souris traversèrent la pièce.

—Il demandait tout le temps qui j'étais, et moi je ne répondais pas. Adoptant face à Bonhart la même attitude que lorsque j'étais prisonnière des Attrapeurs dans le désert de Korath, je m'étais réfugiée au plus profond de moi-même, si tu vois ce que je veux dire. Les Attrapeurs disaient de moi que j'étais un pantin, et j'étais en effet un pantin de bois, insensible et sans vie. Je regardais d'en haut tout ce qu'on faisait à ce pantin en me répétant: « Qu'est-ce que ça peut faire qu'on le batte, qu'on lui donne des coups de pied, qu'on lui mette un collier comme à un chien? Ce n'est pas moi, en bas; moi, je ne suis pas là... » Tu comprends?

—Je comprends, assura Vysogota en hochant la tête. Je comprends, Ciri.

* * *

—Ensuite, Tribunal suprême, ce fut notre tour. Le tour de notre groupe. C'est Nératine Ceka qui en avait pris le commandement, on nous avait

également adjoint Boreas Mun, un pisteur. On racontait qu'il pouvait pister un poisson dans l'eau! Il paraît même qu'un jour, Boreas Mun...

—Le témoin s'abstiendra de faire des digressions.

—Pardon? Ah, oui... J'ai saisi. Donc, on nous a ordonné de filer à bride abattue en direction de Fano. C'était le 16 septembre, au petit matin...

* * *

Nératine Ceka et Boreas Mun chevauchaient à lavant; derrière eux, côte à côte, avançaient Kabernik Turent et Cyprian Fripp le Jeune, suivis de Kenna Selborne et Chloé Stitz. Andres Vierny et Dede Vargas fermaient la marche. Ces derniers chantaient une chanson de soldats à la mode, sponsorisée par le ministère de la Guerre. De toutes les chansons de bidasses, celle-ci se distinguait par la pauvreté affligeante de ses rimes et un irrespect désarmant pour les règles grammaticales. Elle avait pour titre «À la guerre », car tous les couplets - et il y en avait plus de quarante - commençaient par ces mots:

À la guerre diversement surviennent les choses,

Un jour une tête est tranchée,

Un autre jour annonce est faite au soir morose,

Qu'un homme a vu sur le sol ses tripes se déverser.

Kenna sifflotait doucement en cadence. Elle était contente d'être parmi des gens qui lui étaient familiers, quelle avait appris à bien connaître au cours du long trajet qui menait d'Etolie à Rocayne. Après sa conversation avec Chat-Huant, elle s'attendait à être affectée ailleurs, et peut-être envoyée rejoindre le groupe composé des hommes de Brigden et de Harsheim. À l'instar de Til Echrade par exemple, mais l'elfe connaissait la

plupart de ses nouveaux camarades, et eux aussi le connaissaient bien.

Ils avançaient au pas, bien que Dacre Silifant leur ait ordonné de galoper à bride abattue. Mais c'étaient des professionnels. Tant qu'on pouvait les voir du fort, ils avaient foncé, soulevant des tourbillons de poussière, mais ensuite ils avaient ralenti l'allure. Seuls les morveux et les amateurs surmenaient leurs chevaux et les faisaient courir au triple galop; la précipitation, c'était bien connu, ne servait qu'à attraper les puces!

Chloé Stitz, voleuse professionnelle d'Ymlac, racontait à Kenna comment s'était passée sa précédente collaboration avec Stefan Skellen. Kabernik Turent et Fripp le Jeune tirèrent sur leurs rênes et tendirent l'oreille; ils observaient fréquemment les deux jeunes femmes.

—Je le connais bien. J'ai servi plusieurs fois sous lui...

Chloé se mit à bafouiller, comprenant l'ambiguïté de ses paroles, puis elle se mit aussitôt à rire avec légèreté et insouciance.

—J'ai aussi servi sous son commandement, pouffa-t-elle. Mais n'aie pas peur, Kenna. Ce n'est pas obligatoire avec Chat-Huant. Il ne s'est pas imposé, c'est moi qui, à l'époque, cherchais une occasion, et je l'ai trouvée. Et, pour que les choses soient claires, je dirai que ce n'est pas un bon moyen pour obtenir de lui aide et protection.

—Je ne prévois rien dans ce goût-là, siffla Kenna du bout des lèvres en regardant avec arrogance Turent et Fripp qui lui souriaient d'un air lubrique. Cela dit, je n'ai pas eu peur en t'écoutant. Je ne me laisse pas effrayer par n'importe quoi. Et certainement pas par un zob!

—Décidément, vous ne savez pas parler d'autre chose, constata Boreas Mun en stoppant son étalon aubère pour permettre à Kenna et Chloé de revenir à sa hauteur. Mais ici, ce n'est

pas contre des zobs qu'on va guerroyer, mes dames! poursuivit-il en cheminant à présent auprès des deux jeunes filles. Quiconque le connaît sait que Bonhart est imbattable au combat à l'épée. Je serais heureux d'apprendre qu'entre sieur Skellen et lui il n'y a ni chicane ni représailles. Que tout ça ne sera qu'un feu de paille...

—Moi, ça dépasse mon entendement, reconnut Andres Vierny, resté un peu en arrière. On devait apparemment pourchasser un magicien, c'est pour ça qu'on nous a fourni un psion, Selborne Kenna, ici présente. Et voilà qu'il est maintenant question de Bonhart et d'une certaine jeune fille!

—Bonhart est un chasseur de primes! expliqua Boreas Mun en se raclant la gorge. Il avait conclu un accord avec Skellen. Et il lui a fait faux bond. Bien qu'il ait promis à sieur Skellen de tuer ladite jeune fille, il l'a laissée en vie.

—Sûrement parce qu'un autre lui a promis une plus grosse récompense s'il la lui ramenait vivante, fit remarquer Chloé Stitz en haussant les épaules. Ils sont comme ça, les chasseurs de primes. L'honneur, ils ne savent pas ce que c'est!

—Bonhart était différent, objecta Fripp le Jeune en regardant autour de lui. Il ne manquait jamais à sa parole dès lors qu'il l'avait donnée.

—C'est ça le plus étonnant dans l'histoire.

—Et pourquoi cette jouvencelle serait-elle donc si importante? Celle qui devait être tuée et qui ne l'a pas été?

—Et qu'est-ce que ça peut nous faire? se renfrogna Boreas Mun. Nous, on obéit aux ordres! Et sieur Skellen est en droit d'attendre ce qui lui revient. Bonhart devait zigouiller Falka et il ne l'a pas fait. C'est le droit de sieur Skellen d'exiger qu'il lui en rende compte.

—Ce Bonhart, répéta Chloé Stitz avec conviction, a l'intention de récolter plus d'argent en la ramenant vivante plutôt que morte. Voilà tout le mystère.

—C'est ce qu'a tout de suite pensé monsieur le coroner, dit Boreas Mun. Que Bonhart avait promis à l'un des barons de Geso, qui en voulait terriblement à la bande des Rats, de lui amener Falka vivante afin qu'il puisse s'amuser avec elle et la torturer à sa guise. Mais au bout du compte il n'en était rien. On sait pas pour qui Bonhart garde Falka vivante, mais c'est sûrement pas pour ce baron.

* * *

—Monsieur Bonhart! (Haletant et pantelant, le gros ealdorman de La Jalousie entra dans l'auberge.) Monsieur Bonhart, des hommes armés ont pénétré dans le bourg! Ils sont à cheval!

—Ça me fait une belle jambe! (Bonhart essuya son assiette avec un morceau de pain.) S'ils étaient arrivés à dos de singes, là il y aurait eu de quoi s'étonner. Combien sont-ils?

—Quatre!

—Et mes habits?

—Ils sont tout juste lavés... Ils ne sont pas encore secs...

—Le diable vous emporte. Il va falloir que je reçoive mes invités en caleçon. Mais, en vérité, à chaque visiteur l'accueil qu'il mérite!

Il ajusta le ceinturon de son épée sur son linge de corps, fourra les cordons de son caleçon dans ses chaussures, secoua la chaîne reliée au collier de Ciri.

—Debout, petite Rate.

Lorsqu'il sortit avec elle sur le perron, les quatre cavaliers étaient déjà près de l'auberge. On

voyait qu'ils avaient parcouru bien du chemin, et traversé bien des tempêtes. Leurs vêtements, leurs harnais et leurs chevaux étaient recouverts d'une croûte de poussière et de boue.

Ils étaient quatre, mais ils avaient avec eux un cinquième cheval de sous-verge. Ciri, en le voyant, eut soudain une bouffée de chaleur, bien que la journée fût particulièrement fraîche. C'était sa jument, elle portait toujours sa selle. Et le frontail offert par Mistle. Les chevaux appartenaient aux hommes qui avaient tué Hotsporn.

Ils s'immobilisèrent devant la taverne. L'un d'eux, sans doute le meneur, s'approcha et souleva devant Bonhart son colback de martre. Il avait le teint basané et portait une moustache noire qui semblait avoir été dessinée au charbon au-dessus de sa lèvre supérieure. Ciri constata que celle-ci se contractait à intervalles réguliers, et ce tic donnait en permanence à l'homme un air furieux. Mais peut-être l'était-il?

—Salut, monsieur Bonhart!

—Salut, monsieur Imbra. Messires. (Sans hâte, Bonhart attacha la chaîne de Ciri à un crochet sur un poteau.) Excusez-moi de vous recevoir en inexpressible, mais je ne vous attendais pas. Vous avez parcouru une longue route, une très longue route... depuis Geso jusqu'ici, à Ebbing. Et comment se porte ce cher baron? Est-il en bonne santé?

—Il se porte comme un charme, répliqua le basané en contractant sa lèvre supérieure. Mais on a pas de temps à perdre en causeries. Nous sommes pressés.

—Je ne vous retiens pas, en ce qui me concerne, dit Bonhart en tirant sur son caleçon et son ceinturon.

—La nouvelle nous est parvenue que tu avais tué les Rats.

—C'est vrai.

—Et que, conformément à la promesse faite au baron, reprit le basané en faisant toujours mine de ne pas voir Ciri sur le perron, tu aurais pris Falka vivante.

—Ça aussi, ça m'a tout l'air d'être vrai.

—Alors, tu as réussi là où nous n'avons pas eu de chance. (Le basané jeta un coup d'œil au cheval de Ciri.) Bon. On emmène la jouvencelle et on rentre chez nous. Rupert, Stavro, emmenez-la.

—Du calme, Imbra, l'arrêta Bonhart en levant la main. Vous n'emmènerez personne. Et ce pour la bonne raison que je ne vous la donnerai pas. J'ai changé d'avis. Je vais garder cette jeune fille pour mon usage personnel.

Le basané dénommé Imbra se pencha sur sa selle, se racla la gorge et cracha une glaire qui atterrit ostensiblement au pied des marches du perron.

—Mais enfin tu l'as promise au baron!

—C'est vrai, j'ai promis. Mais j'ai changé d'avis.

—Quoi? Ai-je bien entendu?

—Que tu aies bien entendu ou pas, Imbra, c'est pas mon problème.

—Tu as été reçu pendant trois jours au château. En échange de la promesse que tu as faite au baron, tu as eu à boire et à manger à profusion. Les meilleurs vins de la cave, des paons rôtis, du chevreuil, des pâtés, du carassin à la crème fraîche. Trois nuits tu as dormi dans un duvet de plumes. Et maintenant, tu viens me raconter que tu as changé d'avis? C'est bien ça?

Bonhart se taisait, le visage las et parfaitement indifférent. Imbra serra les dents pour contenir les tremblements de ses lèvres.

—Es-tu bien conscient, Bonhart, qu'on peut t'enlever la Rate par la force?

Le visage de Bonhart se figea, et la pointe d'amusement et de lassitude qu'il affichait jusqu'ici disparut.

—Essayez. Vous êtes quatre, je suis seul. Et en caleçon en plus. Mais j'ai pas besoin de mettre mes braies pour des enflures comme vous.

Imbra cracha de nouveau, il secoua ses rênes et fit tourner bride à son cheval.

—Enfin, Bonhart, que t'est-il arrivé? Tu es connu pour être un professionnel solide, honnête, qui tient immanquablement sa parole. Et aujourd'hui ta parole vaut moins que de la merde! Et, comme on juge un homme d'après sa parole, il en résulte que tu es...

—Puisqu'on en est aux paroles, l'interrompt froidement Bonhart en maintenant sa main sur la boucle de son ceinturon, prends garde, Imbra, de ne pas en laisser échapper une de trop. Je pourrais bien te faire ravalier tes propos en te broyant la pomme d'Adam.

—Tu es bien hardi, pour un homme seul face à quatre adversaires! Aurais-tu autant de hardiesse contre quatorze hommes? Parce que je peux t'assurer que le baron Casadéi ne laissera pas ce camouflet impuni!

—Je te dirais bien ce que j'en fais, de ton baron, mais la foule arrive, et il y a là des jeunes filles et des enfants. Donc je ne te dirai qu'une seule chose: dans quelque dix jours je serai à Claremont. Que celui qui veut faire valoir ses droits, venger ce camouflet ou m'enlever Falka s'y rende aussi.

—J'y serai!

—Je t'attendrai. Et maintenant, foutez le camp d'ici.

—Ils avaient peur de lui. Terriblement peur. Je ressentais leur terreur.

Kelpie hennit bruyamment, secoua la tête.

—Ils étaient quatre, armés jusqu'aux dents. Et lui était seul, vêtu d'un caleçon reprisé et d'une misérable chemise effrangée aux manches trop courtes. Il aurait été comique si... s'il n'avait été aussi effrayant.

Vysogota ne disait rien, il plissait ses yeux qui larmoyaient à cause du vent. Ils se tenaient sur la montée qui dominait les marais de Pereplut, non loin de l'endroit où, deux semaines auparavant, le vieillard avait découvert Ciri. Le vent faisait ployer les roseaux et onduler la surface de l'eau.

—L'un des quatre hommes, continua Ciri en laissant sa jument pénétrer dans l'eau et s'abreuver, avait une petite arbalète près de sa selle, et je voyais sa main se diriger vers elle. Je pouvais presque entendre ses pensées, je sentais sa peur: «Aurai-je le temps de la tendre? De tirer? Et que se passera-t-il si je rate ma cible? » Bonhart, lui aussi, voyait l'arbalète et la main de l'homme, il entendait ses pensées, j'en suis certaine. Tout comme je suis certaine que le cavalier n'aurait pas eu le temps de tendre son arme.

Kelpie leva la tête, s'ébroua, fit tinter les anneaux de son mors.

—Je comprenais de mieux en mieux entre quelles mains j'étais tombée. Mais je n'arrivais toujours pas à cerner ses motivations. Tout en les écoutant parler, je me souvenais de ce qu'avait dit Hotsporn peu de temps auparavant. Ce baron Casadéi me voulait vivante, et c'est ce que Bonhart lui avait promis. Ensuite, il avait changé d'avis. Pourquoi? Voulait-il me céder au plus offrant? Avait-il deviné, par je ne sais quel miracle, qui j'étais réellement? Son intention était-

elle de me donner aux Nilfgaardiens?

» Nous avons quitté le bourg avant la nuit. Il m'a permis de chevaucher Kelpie. Mais il m'avait ligoté les mains et tenait en permanence la chaîne attachée à mon collier. Jamais il ne la lâchait. Nous avons chevauché une nuit et une journée entières, sans quasiment nous arrêter. J'ai cru mourir d'épuisement. Ce n'est pas un humain. C'est le diable incarné.

—Où t'a-t-il conduit?

—Dans un trou du nom de Fano.

* * *

—Lorsque nous sommes entrés dans Fano, Tribunal suprême, le crépuscule était déjà tombé, il faisait aussi noir que dans un four. On n'était que le 16 septembre, mais il faisait sombre et un froid de tous les diables, on se serait cru en novembre. Nous n'avons pas eu à chercher longtemps l'atelier de l'armurier, car c'était la plus grande enceinte de tout le village. Qui plus est, on pouvait entendre les marteaux qui s'abattaient sans relâche sur le fer. Nératine Ceka... Vous notez en vain son nom, monsieur le scribe, parce que je ne sais plus si je vous l'ai dit, mais Nératine est mort, on l'a tué dans un village nommé Unicorné...

—Le témoin est prié de ne pas faire d'observations au greffier. Que le témoin poursuive sa déclaration.

—Nératine frappa à la porte. Gentiment, il a expliqué qui on était et la raison de notre venue, et il a gentiment demandé audience. On nous laissa entrer. L'atelier du fourbisseur d'armes était une belle bâtisse, c'était plutôt une forteresse, avec des palissades aux poutres de pin, des tourelles aux douves en chêne, sur les murs, à l'intérieur, du mélèze...

—Les détails architecturaux n'intéressent pas

le tribunal. Le témoin voudra bien en arriver aux faits. Auparavant toutefois, merci de bien vouloir répéter pour le protocole le nom de l'armurier.

—Esterhazy, Tribunal suprême, Esterhazy de Fano.

* * *

L'armurier Esterhazy regarda un long moment Boreas Mun, sans se hâter de répondre à la question posée.

—Peut-être bien que Bonhart est passé par ici, dit-il enfin en jouant avec un petit sifflet en os qui pendait à une chaîne autour de son cou. Ou peut-être bien que non. Qui sait? Ici, messieurs dames, vous êtes dans un atelier où l'on fabrique des épées. À toutes les questions concernant les épées nous vous donnerons volontiers et sans tergiverser une réponse détaillée. Mais je n'ai aucune raison de répondre à des questions concernant nos hôtes ou nos clients.

Kenna sortit un mouchoir de sa manche et fit mine de s'essuyer le nez.

—On peut en trouver une, de raison, dit Nératine Ceka. Vous pouvez la trouver vous-même, sieur Esterhazy Ou je peux m'en charger. Que préférez-vous?

Sous des aspects efféminés, le visage de Nératine pouvait être dur et sa voix menaçante. Mais le fourbisseur se contenta de pouffer en jouant avec son sifflet.

—Vous me proposez de choisir entre la corruption et la menace? Je refuse. L'une et l'autre sont à mon sens tout juste dignes d'un crachat.

—Rien qu'une petite précision, ajouta Boreas Mun en se raclant la gorge. Est-ce trop demander? Nous ne nous connaissons pourtant pas d'aujourd'hui, monsieur Esterhazy, et le nom du coroner Skellen ne vous est pas étranger...

—C'est exact, l'interrompt l'armurier. Les méfaits et les frasques liés à son nom ne me sont pas étrangers non plus. Mais nous sommes ici à Ebbing, un royaume autonome et indépendant. Seulement en apparence, mais tout de même. C'est pourquoi nous ne vous dirons rien. Allez votre chemin. En guise de consolation, sachez que, si dans une semaine ou un mois quelqu'un venait à nous interroger sur vous, il n'en obtiendrait pas davantage.

—Mais enfin, monsieur Esterhazy...

—N'ai-je pas été suffisamment clair? Soit. Ouste! Du balai!

Chloé Stitz émit un sifflement furieux, Fripp et Vargas laissèrent leurs mains glisser vers leurs armes. Andres Vierny posa le poing sur la hache d'armes qu'il portait le long de la cuisse. Nératine Ceka ne fit pas un geste, son visage ne trembla même pas. Kenna vit qu'il ne quittait pas le sifflet en os du regard. Avant d'entrer, Boreas Mun les avait prévenus, le coup de sifflet était un code pour les gardes du corps qui veillaient, invisibles, à la sécurité de l'armurier, de fervents spadassins surnommés dans l'atelier « les contrôleurs de la qualité des produits ».

Mais Nératine et Boreas avaient pensé à tout. Ils avaient gardé un joker dans leur manche.

Kenna Selborne. La psionique.

Dès qu'ils étaient entrés, Kenna avait sondé le fourbisseur, lui envoyant de délicates impulsions, s'insinuant prudemment dans la forêt de ses pensées. À présent, elle était prête. En approchant le mouchoir de son nez (le danger d'une hémorragie était toujours possible), elle se glissa insidieusement dans le cerveau d'Esterhazy, qui se mit à suffoquer et à rougir, s'agrippant des deux mains à la table derrière laquelle il était assis, comme s'il craignait qu'elle s'envole vers les pays chauds avec sa pile de factures, son encrier et le presse-papiers représentant une néréide

batifolant avec deux tritons à la fois.

—*Du calme*, lui ordonna Kenna, *ce n'est rien. Tu as juste envie de nous raconter ce qui nous intéresse. Tu sais parfaitement ce que nous voulons savoir, et les mots en toi brûlent déjà de se libérer. Vas-y, lance-toi. Tu verras, dès que tu auras commencé à parler, tu n'entendras plus les bruits dans ta tête, ni les battements dans tes tempes, ni le bourdonnement dans tes oreilles. Et le tremblement de ta mâchoire cessera lui aussi.*

—Bonhart, dit Esterhazy d'une voix chevrotante, en ouvrant la bouche plus souvent que ne l'exigeait l'articulation syllabique, est passé ici voilà quatre jours, le 12 septembre. Il avait avec lui une jeune fille qu'il appelait Falka. Je m'attendais à cette visite car deux jours auparavant j'avais reçu une lettre de sa part...

De sa narine gauche s'écoula un mince filet de sang.

—*Parle*, lui ordonna Kenna. *Parle. Dis-nous tout. Tu verras comme tu te sentiras soulagé.*

* * *

Sans se lever de derrière la table en chêne, l'armurier Esterhazy observait Ciri avec curiosité.

—C'est pour elle, l'épée dont tu parlais dans ta lettre, devina-t-il en tapotant avec son porte-plume le presse-papiers figurant un étrange accouplement. N'est-ce pas, Bonhart? Eh bien jugeons-en plutôt... Voyons si cela concorde avec les mesures que tu m'as indiquées. Stature, cinq pieds dix pouces... C'est ça. Poids: cent vingt livres... Eh bien, on lui donnerait moins que ça, mais c'est un menu détail. Pour la main, tu avais écrit qu'un gant numéro cinq conviendrait... Montre-moi ta main, jeune demoiselle. Eh bien, cela aussi concorde.

—Chez moi, tout concorde toujours, lança Bonhart d'un ton sec. As-tu pour elle un fer

convenable?

—Dans mon atelier, répondit fièrement Esterhazy, nous n'en fabriquons point d'autre. Je comprends qu'il s'agit d'une épée qui lui servira à se battre, et non à parader. Mais oui, j'oubliais, tu me l'as écrit. On trouvera sans difficulté une arme pour cette demoiselle. Étant donné sa taille et son poids, il lui faut une épée de trente-huit pouces, de fabrication standard. Compte tenu de son ossature légère et de sa petite main, une minibâtarde avec un manche rallongé de neuf pouces et un pommeau sphérique pourrait aussi convenir. On pourrait également lui proposer une taldague elfique ou une saberre zerricane, ou encore une viroledanka relativement légère...

—Montre la marchandise, Esterhazy.

—Ah, on a la tête près du bonnet, hein? Eh bien, par ici, je vous prie... Dis donc, Bonhart? Qu'est-ce que ça signifie, par le diable? Pourquoi la tiens-tu en laisse?

—Surveille ton nez plein de morve, Esterhazy. Ne va pas le fourrer là où il ne faut pas parce qu'il pourrait bien se faire pincer!

Esterhazy, tout en continuant à jouer avec le sifflet qu'il avait autour du cou, regardait le chasseur de primes. Comme l'armurier était nettement plus petit, il était obligé de lever haut la tête, mais aucune peur ne se lisait sur son visage. Bonhart retroussa sa moustache, s'éclaircit la voix.

—Je ne me mêle pas, moi, de tes affaires ni de tes intérêts, dit-il d'une voix un peu moins forte, mais toujours menaçante. Cela t'étonne que j'exige la réciproque?

—Bonhart, répliqua l'armurier sans ciller, lorsque tu quitteras ma maison et ma cour et que tu auras refermé la porte derrière toi, alors je respecterai ta vie privée, le secret de tes intérêts, les spécificités de ta profession. Et je ne m'en

mêlerai pas, sois-en sûr. Mais je ne permettrai pas qu'on malmène la dignité humaine à l'intérieur de ma maison. M'as-tu compris? Dehors tu peux traîner cette jeune fille derrière un cheval si l'envie t'en prend. Mais chez moi, je ne tolérerai pas quelle porte ce collier. Aussi, tu vas le lui enlever. Sur-le-champ.

Bonhart saisit le collier et l'ôta du cou de Ciri en la secouant au passage si violemment qu'elle tomba presque à genoux. Faisant mine de n'avoir rien remarqué, Esterhazy lâcha son sifflet.

—C'est mieux comme ça, dit-il d'un ton sec. Allons-y.

Ils traversèrent une galerie et se retrouvèrent dans une autre cour, un peu plus petite, attenante à l'arrière-boutique de la forge, une autre partie s'ouvrant sur un verger. Sous un auvent qui prenait appui sur des colonnes sculptées se trouvait une longue table sur laquelle de jeunes valets terminaient de disposer des épées. D'un geste, Esterhazy fit signe à Bonhart et à Ciri d'approcher.

—Je vous en prie, voici mon offre.

Ils vinrent voir de plus près.

—Tenez, commença Esterhazy en désignant la plus longue rangée d'épées, admirez ma production: toutes les lames ont été forgées chez nous, d'ailleurs vous y verrez un fer à cheval, mon poinçon de maître. Les prix sont compris entre cinq et neuf florins, car ce sont des standards. Celles-là, en revanche, que vous voyez ici, sont simplement montées et parachevées dans notre atelier. Les pommeaux sont importés. On peut connaître la provenance de ces épées d'après les poinçons. Celles de Mahakam sont poinçonnées de marteaux croisés, celles de Poviss d'une couronne ou d'une tête de cheval, et celles de Viroleda d'un soleil ainsi que de leur célèbre marque de fabrique. Les moins chères sont à dix florins.

—Et les autres?

—C'est variable. Tenez, par exemple, cette magnifique viroledanka. (Esterhazy prit une épée sur le comptoir, salua, puis se mit en garde en tournant adroitement le bras pour exécuter une feinte complexe appelée « angelika».) Celle-là coûte quinze florins. C'est une pièce ancienne, dotée d'un pommeau de collection. On voit quelle a été faite sur commande. Le motif ciselé sur le fort indique que l'arme était destinée à une femme.

Il retourna l'épée, bloqua sa main en tierce, le plat de la lame tourné vers eux.

—Comme sur toutes les lames de Viroleda, on peut voir l'inscription traditionnelle: «Ne la sors pas sans raison, ne la rentre pas sans honneur. » On continue à graver cette inscription là-bas. Mais aux quatre coins du monde ce sont des gredins et des imbéciles qui se procurent ces épées. L'honneur n'est plus une valeur de référence car il ne se vend ni ne s'achète...

—Ne parle pas tant, Esterhazy. Donne-lui cette épée, qu'elle l'essaie. Prends l'arme, jeune fille.

Ciri se saisit de l'épée. Elle était légère, et le manche en salamandre épousait parfaitement sa main; le poids de la lame invitait le bras à prendre le fer et à attaquer.

—C'est une minibâtarde, rappela Esterhazy.

Précision inutile. Ciri savait se servir de la poignée allongée, les trois doigts de la main sur le pommeau sphérique.

Bonhart s'écarta de deux pas, se plaçant sur le chemin. Il sortit son épée de son fourreau, fit un moulinet qui fendit l'air.

—Eh bien! dit-il en s'adressant à Ciri. Tue-moi. Tu as une épée et une chance d'y parvenir. Profites-en. Parce que je ne t'en laisserai pas

d'autre de sitôt.

—Est-ce que vous êtes fous?

—Ferme-la, Esterhazy.

Elle tenta de leurrer Bonhart en jetant un regard sur le côté et en feignant un mouvement de l'épaule, puis elle l'attaqua de toutes ses forces d'estoc à senestre. Le fer siffla en une parade tellement puissante que Ciri chancela et fut contrainte de faire un saut sur le côté, venant heurter avec sa cuisse la table où étaient exposées les épées. En tentant de retrouver son équilibre, elle baissa instinctivement sa lame; à cet instant précis, s'il l'avait voulu, il aurait pu la tuer sans le moindre problème, elle le savait.

—Est-ce que vous êtes devenus fous?
demanda de nouveau Esterhazy en élevant la voix.

Il tenait toujours son sifflet à la main. Les serviteurs et les artisans observaient la scène, stupéfaits.

—Repose le fer, lui ordonna Bonhart sans la quitter des yeux et sans prêter la moindre attention au fourbisseur d'armes. Repose-le, te dis-je. Ou je te tranche la main!

Après un instant d'hésitation, elle obéit. Bonhart afficha un monstrueux sourire.

—Je sais qui tu es, vipère. Mais je te forcerai à me l'avouer. Par la parole ou par le geste! Je te forcerai à reconnaître qui tu es. Et alors je te tuerai.

Esterhazy siffla comme s'il avait été blessé.

—Quant à cette épée, ajouta Bonhart sans un seul regard pour l'armurier, elle est trop lourde pour toi. Ce qui explique ta lenteur au combat. On aurait dit une limace enceinte. Esterhazy! L'arme que tu lui as donnée pèse au moins quatre onces de trop.

Le fourbisseur d'armes était blême. Son regard ne cessait de passer du chasseur de primes à Ciri, puis de Ciri au chasseur de primes, et son visage était étrangement altéré. Enfin, il fit signe à l'un des valets, lui donna un ordre à mi-voix.

—J'ai quelque chose, dit-il lentement, qui devrait te donner satisfaction, Bonhart.

—Pourquoi ne me l'as-tu pas montré tout de suite, alors? rugit le chasseur de primes. Je t'avais écrit que je voulais quelque chose d'extra. Peut-être estimes-tu que je n'ai pas de quoi payer une meilleure épée?

—Je sais que tu as les moyens nécessaires, répliqua Esterhazy avec insistance. Et ce depuis longtemps. Je ne pouvais tout de même pas savoir qui tu allais m'amener, n'est-ce pas... au bout d'une chaîne... un collier de chien autour du cou. Je ne pouvais pas deviner à qui était destinée l'épée et à quoi elle devait servir. Maintenant, je le sais.

Le valet revint en tenant une grande boîte.

—Approche-toi, jeune fille, souffla Esterhazy à voix basse.

Ciri obéit. Regarda l'arme. Et poussa un profond soupir.

* * *

Elle dénuda l'épée d'un geste vif. Le feu de la cheminée se refléta sur la soudure ondoyante du fer, rougeoyant dans les ajours du fort de la lame.

—C'était cette épée-là, dit Ciri. Comme tu peux t'en douter. Prends-la en main, si tu veux. Mais fais attention, le fer en est plus tranchant qu'un rasoir. Tu sens comme le manche adhère à la main? Le manche est revêtu d'une peau de poisson, un poisson plat dont la queue se termine par une épine venimeuse.

—Une raie.

—Sans doute. La peau de ce poisson est recouverte de minuscules écailles, c'est pourquoi le manche ne glisse pas dans la main, même si la paume devient moite. Regarde ce qui est gravé sur la lame.

Vysogota se pencha, regarda de près en clignant des yeux.

—Un mandala elfique, dit-il au bout d'un instant en relevant la tête. Blathan caerme, comme on dit, la guirlande du destin, des fleurs stylisées de chêne, de spirée et de genêt. La tour, frappée par la foudre, symbole du chaos et de la destruction chez les Races anciennes... Et au-dessus de la tour...

—Une hirondelle, acheva Ciri. Zireael. Mon nom.

* * *

—Bel objet, en effet, dit enfin Bonhart. Du travail de gnome, ça se voit à l'œil nu. Seuls les gnomes forgeaient du fer aussi sombre, affûtaient et ajouraient les lames pour en diminuer le poids... Avoue, Esterhazy, c'est une réplique?

—Non, démentit l'armurier. C'est un original. Un véritable gwyhyr gnome. Ce pommeau a plus de deux cents ans. La monture, cela va de soi, est bien plus récente, mais je ne dirais pas que c'est une réplique. Je l'ai commandé aux gnomes de Tir Tochair qui l'ont réalisé d'après des techniques, des méthodes et des modèles anciens.

—Par la peste. Il se peut qu'effectivement je n'aie pas assez d'argent. Combien exigeras-tu pour cette lame?

Esterhazy resta silencieux quelque temps. Son visage était impénétrable.

—Je suis prêt à te la céder gratuitement,

Bonhart, dit-il enfin d'une voix sourde. À titre de présent. Pour que s'accomplisse ce qui doit s'accomplir.

—Merci, Esterhazy, déclara Bonhart, visiblement surpris. Sincèrement. C'est un cadeau royal, vraiment royal... Je l'accepte volontiers. Et je suis ton débiteur...

—Non, tu ne l'es pas. L'épée est pour elle, pas pour toi. Approche, jeune fille tenue en laisse. Observe les marques gravées sur la lame. Tu ne les comprends pas, c'est évident. Mais je vais te les expliquer. Regarde. La ligne tracée par le sort est sinieuse, mais elle mène précisément à cette tour. À l'anéantissement, la destruction des valeurs établies, de l'ordre établi. Mais au-dessus de la tour, là, tu vois? Une hirondelle. Symbole d'espoir. Prends cette épée. Que s'accomplisse ce qui doit s'accomplir.

Ciri tendit la main avec prudence; elle caressa délicatement la lame sombre aux bords aussi brillants qu'un miroir.

—Prends-la, murmura lentement Esterhazy en regardant Ciri les yeux grands ouverts. Prends-la en main, jeune fille. Prends...

—Non, s'écria soudain Bonhart. (Il bondit, saisit Ciri par l'épaule et la repoussa violemment.) Arrière!

Ciri tomba à genoux. Des gravillons de la cour s'incrustèrent douloureusement dans la main sur laquelle elle avait pris appui.

Bonhart referma brutalement l'écrin.

—Pas encore! rugit-il. Pas aujourd'hui! Le moment n'est pas encore venu!

—De toute évidence, acquiesça Esterhazy avec calme en le regardant dans les yeux. Oui, de toute évidence le moment n'est pas encore venu. Dommage.

—Lire dans les pensées de ce fourbisseur n’a finalement pas servi à grand-chose, Tribunal suprême. Nous étions là-bas le 16 septembre, trois jours avant la pleine lune. Sur la route qui nous ramenait à Rocayne, un détachement de cavalerie envoyé en reconnaissance - Ola Harsheim et sept autres cavaliers - nous a rattrapés. Ola nous a ordonné de rejoindre à bride abattue le reste de la troupe. Car la veille, le 15 septembre, il y avait eu un massacre à Claremont... Mais j’imagine qu’il est inutile que je vous parle de ça, le Tribunal suprême est certainement au courant...

—Le témoin est prié de témoigner sans se préoccuper de ce que le tribunal sait ou ne sait pas.

—Bonhart nous avait précédés d’un jour. Le 15 septembre, il avait amené Falka à Claremont...

* * *

—Claremont, répéta Vysogota. Je connais cette bourgade. Où t’a-t-il amenée?

—Dans une grande maison près de la place du marché. Avec des colonnes et des arcades à l’entrée. On voyait tout de suite que c’était un homme riche qui habitait là...

* * *

Les murs étaient couverts de riches gobelins et de somptueuses tapisseries représentant des séquences religieuses, des scènes de chasse et des paysages bucoliques avec des femmes dévêtues. Les meubles brillaient de ferrures de cuivre et de marqueteries, et les tapis étaient si épais que l’on s’y enfonçait jusqu’à la cheville. Ciri n’eut pas le loisir d’en observer davantage, car Bonhart avançait d’un pas vif en la tirant par sa chaîne.

—Bonjour, Houvenaghel.

Dans l’arc-en-ciel de couleurs projetées par les vitraux, devant une tapisserie représentant une

scène de chasse, se tenait un homme à la corpulence impressionnante, vêtu d'un caftan ruisselant d'or et d'un délia galonné de breitschwanz. Bien qu'il fût dans la force de l'âge, il avait déjà une calvitie avancée et des bajoues pendantes, tel un bouledogue.

—Bonjour à toi, Léo, dit-il. Ainsi qu'à toi, mademoiselle...

—Oublie la mademoiselle, coupa Bonhart en montrant la chaîne et le collier. Et pas la peine de la saluer.

—La politesse ne coûte rien.

—Si ce n'est du temps. (Bonhart tira sur la chaîne, s'approcha de l'homme corpulent et, sans plus de cérémonie, le tapota sur le ventre.) Tu te portes bien, constata-t-il. Sur l'honneur, Houvenaghel, lorsque tu te tiens au milieu de la route, mieux vaut t'escalader que te contourner.

—Le bien-aise, expliqua Houvenaghel d'un ton jovial en faisant tressauter ses bajoues. Sois le bienvenu, Léo. Je suis content de t'avoir pour hôte, car je me sens de fort joyeuse humeur ces temps-ci. Les affaires vont on ne peut mieux, au point qu'il conviendrait même de cracher pour conjurer le mauvais sort. La caisse ne cesse de tinter! Rien qu'aujourd'hui, sans chercher bien loin, un rotmistr, contremaître de l'approvisionnement qui s'occupe du transport du matériel sur le front, m'a refourgué six mille arcs militaires que je vais revendre aux chasseurs, aux braconniers, aux brigands, aux elfes et autres défenseurs de la liberté, en réalisant un bénéfice dix fois plus important. J'ai aussi acheté pour trois fois rien un château à un marquis des environs...

—Par la peste, qu'as-tu à faire d'un château?

—Je ne peux pas négliger les apparences! Pour en revenir aux affaires, il y en a une pour laquelle je te suis redevable, Léo. Un débiteur que je croyais irrécupérable vient tout juste de me

régler ses dettes. Il avait les mains qui tremblaient quand il m'a payé. Le type t'a vu et s'est dit que...

—Je sais ce qu'il s'est dit. As-tu reçu ma lettre?

—Oui, je l'ai reçue. (Houvenaghel s'assit lourdement, son ventre heurtant au passage la table, faisant tinter carafes et timbales.) Et j'ai tout préparé. N'as-tu pas vu les affiches? Des marmots les auront arrachées... Les gens se rassemblent déjà au théâtre. La caisse tinte... Assieds-toi, Léo. Nous avons le temps. On va causer, boire un peu de vin...

—Je n'en veux pas, de ton vin. Il est sûrement corrompu, volé dans quelque chariot d'un convoi nilfgardien.

—Tu plaisantes, sans doute. C'est du Est-Est de Toussaint, dont le raisin a été récolté quand Sa Majesté l'empereur Emhyr n'était encore qu'un bambin qui chialait dans ses langes. C'était une bonne année. Pour le vin... À ta santé, Léo.

Sans dire un mot Bonhart leva à son tour son calice. Houvenaghel fit claquer sa langue, tout en continuant à observer Ciri d'un œil critique.

—Ainsi, c'est cette biche aux grands yeux qui doit nous garantir les réjouissances promises dans ta lettre? On m'a informé que Windsor Imbra était déjà aux portes de la ville. Il amène avec lui plusieurs sicaires patentés. Et pas mal de spadassins ont vu les affiches...

—T'ai-je jamais trompé sur la marchandise, Houvenaghel?

—Jamais, c'est vrai. Mais cela fait longtemps que je n'ai rien obtenu de ta part.

—Je travaille moins que par le passé. Je pense d'ailleurs à prendre tout bonnement ma retraite.

—Pour cela il faut avoir un capital, de quoi

se sustenter. Je connais peut-être un moyen pour ça... Es-tu prêt à m'écouter?

—En attendant mieux.

Du bout du pied Bonhart rapprocha une chaise et contraignit Ciri à s'asseoir.

—Tu n'as jamais pensé à te rendre dans le Nord? À Cintra, dans la région des Versants ou bien au-delà de la Iaruga? Sais-tu que tous ceux qui s'y rendent et acceptent de s'installer sur les terrains nouvellement conquis par l'Empire se voient attribuer une parcelle de cent vingt arpents et bénéficient d'arrangements fiscaux pendant dix ans?

—Je ne suis pas fait pour être agriculteur, répondit tranquillement le chasseur de primes. Je ne saurais guère creuser la terre ni élever du bétail. Je suis trop sensible. Rien qu'en voyant de la fiente ou des vers de terre j'ai envie de dégueuler.

—Tout comme moi, approuva Houvenaghel en faisant tressauter ses bajoues. Seule la fabrication de la gnôle me convient dans l'agriculture. Tout le reste est répugnant. On affirme que l'agriculture, c'est la base de l'économie et qu'elle garantit l'opulence. Je considère toutefois indigne et humiliant que mon opulence repose sur un tas de fumier. J'ai effectué des démarches pour y remédier. Pas besoin de cultiver la terre, Bonhart, ni d'y élever du bétail. Il suffit de la posséder. Si l'on en a assez, on peut en tirer de jolis bénéfices. Crois-moi, on peut vraiment vivre aisément. Oui, j'ai effectué certaines démarches dans ce sens, ce qui me ramène, du reste, à ma question au sujet d'un voyage dans le Nord. Car vois-tu, Bonhart, j'aurais un travail pour toi. Fixe, bien payé, qui ne te prendrait pas trop de temps. Et parfaitement adapté à une personne sensible: pas de fientes, pas de fumier.

—Je suis prêt à écouter. Sans engagement,

bien entendu.

—Avec les revenus que l'empereur garantit aux colons, on peut, avec un minimum d'esprit d'entreprise et un petit capital, se constituer de beaux latifundia.

—J'ai saisi, dit le chasseur de primes en se mordillant la moustache. Je sais ce que tu as en tête. Je devine quelles démarches tu as effectuées pour assurer ta propre opulence. As-tu songé à d'éventuelles difficultés?

—Bien sûr. Elles sont au nombre de deux. Premièrement, il faut trouver des mercenaires qui, se faisant passer pour des colons, iront dans le Nord prendre possession des lotissements. En apparence, pour leur propre compte, mais en réalité pour le mien. Les mercenaires, je me charge de les trouver. Toi, tu es concerné par la seconde difficulté.

—Je suis tout ouïe.

—Certains gagne-deniers occuperont les terres et ne seront pas enclins à les rendre. Ils oublieront le contrat et l'argent qu'ils ont touché. Tu n'imagines pas, Bonhart, à quel point la malhonnêteté, la turpitude et les manières putassières sont profondément ancrées dans la nature humaine.

—J' imagine très bien.

—Il va donc falloir convaincre les gens malhonnêtes que la malhonnêteté ne paie pas. Qu'elle est condamnable. C'est toi qui t'en chargeras.

—Ce plan me paraît alléchant.

—Il l'est. Crois-en mon expérience. J'ai déjà pratiqué ce genre de magouilles. Après l'annexion formelle de la province d'Ebbing par l'Empire, lorsqu'on a distribué les terres. Et plus tard, quand est entré en vigueur l'Acte de Ceinturage. Ainsi

Claremont, cette charmante bourgade, se trouve-t-elle sur mes terres, et donc elle m'appartient. Tout le terrain m'appartient. Jusqu'à la ligne d'horizon, au loin, voilée d'une brume grise. Tout cela est à moi. Cent cinquante lanes au total. Des lanes impériales. Pas n'importe quoi. Soit six cent trente volokas, ou encore dix-huit mille neuf cents arpents.

—«La mort est proche où l'empire est mal administré», récita Bonhart d'un ton sarcastique. L'Empire où tout le monde vole tout le monde finira par tomber. Sa faiblesse réside dans les intérêts privés et le «moi d'abord».

—En cela résident sa force et sa puissance, répliqua Houvenaghel en faisant tressauter ses bajoues. Tu confonds la friponnerie avec l'esprit d'entreprise individuel, Bonhart.

—Trop souvent, reconnut, impassible, le chasseur de primes.

—Alors, qu'en sera-t-il de notre association?

—N'est-il pas prématuré de nous partager ces terres nordiques? Peut-être, pour plus de sûreté, devrions-nous attendre que Nilfgaard gagne cette guerre?

—Pour plus de sûreté? Trêve de plaisanteries. L'issue de la guerre ne fait aucun doute. C'est avec l'argent qu'on gagne la guerre. L'Empire en a, les Nordlings n'en ont pas.

Bonhart se racla la gorge d'un air entendu.

—S'il n'est question que d'argent, alors...

—C'est réglé. (Houvenaghel farfouilla dans les papiers posés sur la table.) Voici un chèque de banque d'une valeur de cent florins.

Ici, l'acte pour le contrat de la cession des obligations par lequel je tirerai des Varnhagen de Geso la prime pour la tête des bandits. Signe là. Merci. Tu as également droit à un pourcentage sur

les recettes des représentations, mais les comptes ne sont pas encore clos, la caisse tinte toujours. On peut faire de gros bénéfices, Léo. Je suis sérieux. Les habitants de ma bourgade sont tenaillés par l'ennui et la mélancolie.

Il s'interrompit, observa Ciri.

—J'espère vraiment que tu ne te trompes pas en ce qui concerne cette jeune personne, et qu'elle nous offrira une distraction digne de ce nom... en daignant collaborer en vue d'un profit commun...

—Pour elle, répliqua Bonhart en toisant Ciri d'un regard indifférent, il n'y aura aucun profit à tirer de tout ça. Elle est au courant.

Houvenaghel se renfrogna et prit la mouche.

—Ce n'est pas bien, par le diable, pas bien du tout qu'elle soit au courant! Elle ne devrait pas savoir! Et si elle ne veut pas nous distraire? Et si elle se révélait particulièrement indocile? Que se passera-t-il alors?

Bonhart ne broncha pas.

—Alors, nous lâcherons tes molosses dans l'arène. Si je me souviens bien, ils ont toujours été dociles à souhait.

Ciri resta longtemps silencieuse, frottant sa joue blessée.

—Je commençais à comprendre, reprit-elle enfin. Je commençais à comprendre ce qu'ils voulaient faire de moi. Aussi, j'entrepris de rassembler mes forces, bien décidée à me sauver à la moindre occasion... J'étais prête à prendre tous les risques. Mais ils ne m'en laissèrent pas la possibilité. Ils me surveillaient bien.

Vysogota ne disait rien.

—Ils me traînèrent en bas où m'attendaient les invités de ce Houvenaghel. Encore des originaux! D'où sortent-ils donc, tous ces olibrius

excentriques, Vysogota?

—Ils se reproduisent entre eux. Perpétuation naturelle.

* * *

Le premier des invités était un homme dodu, de petite taille, qui faisait davantage penser à un hobberas qu'à un humain et en avait d'ailleurs les caractéristiques: modeste, gentil, propre et onctueux. Le deuxième, bien que d'un certain âge, avait une allure et une tenue militaires, une épée à la ceinture; sur son surtout noir scintillait une broderie représentant un dragon aux ailes de chauve-souris. La femme, quant à elle, était maigre, elle avait les cheveux clairs, un nez un peu crochu et des lèvres fines. Sa robe couleur pistache était très décolletée, ce qui n'était pas du meilleur goût, car la triste marquise n'avait pas grand-chose à montrer si ce n'est une peau flétrie et sèche comme du parchemin, couverte d'une épaisse couche de rouge à joue et de poudre blanche.

—Mme la marquise de Nementh-Uyvar. (Houvenaghel faisait les présentations.) M. Declan Ros aep Maelchlad, rotmistr de la réserve de cavalerie de Son Altesse impériale. M. Pennycuick, bourgmestre de Claremont. Et voici M. Léo Bonhart, mon parent et ancien compagnon d'armes.

Bonhart s'inclina avec roideur.

—Voici donc la petite brigande qui doit nous distraire aujourd'hui, déclara la marquise en plantant ses yeux clairs dans ceux de Ciri. (Elle avait une voix de rogomme qui vibrait de façon sexy.) Pas vraiment jolie, mais pas mal foutue... Une petite chose, ma foi, tout à fait... agréable.

Le visage blême et sifflant comme un serpent, Ciri se tortilla pour éloigner d'elle la main pressante de la marquise.

—Je vous prie de ne pas la toucher, dit froidement Bonhart. Ni de la nourrir. Ni de l'exciter. Dans le cas contraire, je décline toute responsabilité.

—On peut toujours, poursuivit la marquise en passant sa langue sur ses lèvres sans prêter attention à ses remarques, attacher cette petite chose sur le lit pour qu'elle soit plus docile. Peut-être accepteriez-vous de me la revendre, sieur Bonhart? Mon mari et moi aimons bien les petites choses comme elle, or M. Houvenaghel nous en fait grief lorsque nous capturons les bergères locales ou les enfants des paysans. Du reste, le marquis n'est plus en mesure de chasser les petits étant donné qu'il ne peut plus courir, tout ça à cause de ces chancres et condylomes qui se sont développés dans son périnée...

—Assez, Mathilde, assez, l'interrompt Houvenaghel d'une voix douce mais ferme en voyant le dégoût se dessiner sur le visage de Bonhart. Nous devons aller au théâtre. M. le bourgmestre vient d'être informé que Windsor Imbra était arrivé en ville avec un détachement de lansquenets du baron de Casadéi. Cela signifie que l'heure est venue pour nous d'y aller.

Bonhart sortit de sa bourse un petit flacon; il essuya la table d'onyx avec sa manche, déversa sur le plateau un petit monticule de poudre blanche, puis tira sur la chaîne pour attirer Ciri.

—Tu sais comment on fait?

Ciri serra les dents.

—Fous-en dans ton nez. Ou bien prends-en sur ton doigt avec de la salive et frictionne-toi la gencive.

—Non!

Bonhart ne tourna même pas la tête.

—Tu le fais toute seule ou c'est moi qui m'en

charge, mais de sorte que tous ici y prennent plaisir. Les muqueuses ne se trouvent pas seulement dans la bouche ou le nez, petite Rate. Tu en as aussi ailleurs, à des endroits bien amusants. J'appellerai les valets, je leur ordonnerai de te déshabiller, de te maintenir immobile et j'irai les explorer.

La marquise de Nementh-Uyvar eut un rire guttural en regardant Ciri se saisir de la drogue d'une main tremblante.

—Des endroits amusants, répéta-t-elle en se pourléchant les babines. Concept intéressant. Ça vaudrait le coup d'essayer, un de ces jours! Eh bien, eh bien, jeune fille, attention! Ne gaspille pas un aussi bon fisstech! Laisse-m'en un peu!

* * *

Le narcotique était bien plus fort que celui que Ciri avait goûté chez les Rats. En quelques secondes, elle fut envahie d'une euphorie aveuglante; la lumière et les couleurs l'éblouissaient, les odeurs chatouillaient son nez, les sons résonnaient à ses oreilles, presque insupportables, et, comme dans un rêve, tout flottait alentour, irréel, volatile. Les escaliers, les gobelins et les tapisseries qui empestaient la poussière, le rire rauque de la marquise de Nementh-Uyvar. La cour, les gouttes de pluie sur son visage, le collier quelle avait toujours autour de son cou. L'immense bâtisse avec sa tour en bois et cet énorme gribouillis affreux sur la façade, qui représentait des chiens en train de mordre un monstre, mélange de dragon, de griffon et de wyvern. Des hommes et des femmes se pressaient à l'entrée du bâtiment. Quelqu'un criait en gesticulant.

—C'est répugnant! Répugnant et criminel, monsieur Houvenaghel, d'utiliser le bâtiment qui autrefois abritait un temple pour se livrer à un trafic impie, inhumain et abominable! Les animaux aussi sont sensibles, monsieur

Houvenaghel! Ils ont aussi leur dignité! C'est un crime que de les lâcher les uns contre les autres en vue d'en tirer profit et pour le plaisir de la populace!

—Calmez-vous, saint homme! Et ne venez pas vous mêler d'une entreprise privée! D'ailleurs, soit dit en passant, on ne va pas faire s'affronter des chiens aujourd'hui! Ni aucun autre animal! Rien que des humains!

—Dans ce cas, excusez-moi.

À l'intérieur du bâtiment, des rangées de bancs où se précipitaient les spectateurs formaient l'amphithéâtre. Au centre, il y avait une fosse, une niche en forme de cercle d'environ trente pieds de diamètre, entourée de madriers. La puanteur et le bruit étaient étourdissants. Ciri sentit de nouveau les secousses de la chaîne, quelqu'un l'attrapa sous le bras, la poussa. Sans qu'elle ait compris comment, elle se retrouva au fond de la fosse ceinte de madriers, sur du sable damé.

Dans l'arène.

Le premier choc était passé; à présent la drogue ne faisait que stimuler et aiguïser ses sens. Ciri plaqua ses mains contre ses oreilles; la foule qui s'installait sur les bancs de l'amphithéâtre grondait, bourdonnait, sifflait; le bruit était insupportable. Elle vit que son poignet et son avant-bras droits étaient gainés de protections en cuir bien serrées. Elle ne se rappelait pas qu'on les lui eût attachées.

Elle entendit une voix de rogomme qui lui était familière, elle vit la marquise pistache, le rotmistr nilfgaardien, le bourgmestre onctueux, Houvenaghel et Bonhart, qui occupaient la loge surmontant l'arène. Elle se boucha de nouveau les oreilles, car un gong en cuivre venait soudain de retentir.

—Regardez, braves gens! Aujourd'hui, dans l'arène, ce n'est pas un loup, ni un gobelin, ni une

endriague que vous allez voir! Aujourd'hui, dans l'arène se trouve Falka, la tueuse de la bande des Rats! Les paris sont ouverts à la caisse, à l'entrée! Ne ménagez pas votre argent, braves gens! Les distractions, ça ne se boit pas, ça ne se mange pas, mais, si vous vous montrez radins, vous n'y gagnerez rien, et à coup sûr vous y perdrez!

La foule vociférait et applaudissait. La drogue agissait. Ciri frémissait, euphorique, elle voyait tout, entendait tout, aucun détail ne lui échappait. Elle distinguait le ricanement de Houvenaghel, le rire rauque de la marquise, la voix sérieuse du bourgmestre, celle, grave et glacée, de Bonhart, les hurlements du prêtre défenseur des animaux, les cris perçants des femmes, les pleurs d'un enfant. Elle voyait les sombres traces de sang sur les madriers qui entouraient l'arène, le trou béant de la fosse qui empestait, les faces grimaçantes et brillantes de sueur des spectateurs au-dessus de la balustrade.

Puis il y eut un mouvement soudain, des têtes se redressèrent, des jurons furent lancés. Des hommes en armes firent leur apparition, la foule se mit à piétiner à reculons pour se retrouver, clopin-clopant, acculée au mur formé par la garde armée de pertuisanes. Ciri avait déjà vu l'un de ces hommes, elle se souvenait de son visage basané et de sa moustache noire qui semblait avoir été dessinée au charbon au-dessus de sa lèvre supérieure parcourue d'un tic nerveux. Elle entendit la voix de Houvenaghel:

—Monsieur Windsor Imbra? De la province de Geso? Sénéchal du baron de Casadéi? Soyez le bienvenu, étranger. Prenez place, vous et vos hommes, le spectacle va bientôt commencer. Mais n'oubliez pas, je vous prie, de payer votre billet à l'entrée.

—Je ne suis pas là pour me distraire, sieur Houvenaghel! Je suis ici en service! Bonhart sait de quoi je parle!

—Vraiment? Léo, sais-tu ce que veut dire monsieur le sénéchal?

—Pas de blagues! On est quinze ici! Nous sommes venus chercher Falka! Vous nous la donnez, ou ça va mal aller!

—Je ne comprends pas ton énervement, Imbra, répliqua Houvenaghel en fronçant les sourcils. Mais j'attire ton attention sur le fait que tu n'es pas ici à Geso ni sur les terres de votre baron tout-puissant. Si vous faites des histoires ou si vous nous incommodez, je vous ferai chasser d'ici à coups de fouet!

—Sans rancune, sieur Houvenaghel, dit Windsor Imbra en se tempérant. Mais le droit est de notre côté: sieur Bonhart ici présent a promis Falka au baron Casadéi. Il a donné sa parole. Qu'il la tienne!

—Léo? (Houvenaghel fit tressauter ses bajoues.) Sais-tu de quoi il parle?

—Je le sais et lui accorde raison. (Bonhart se leva, agita sa main avec nonchalance.) Je n'ai nullement l'intention de m'opposer à sa requête ou de créer le moindre problème. La jeune fille est là, tenez, où tout le monde peut la voir. Que celui qui souhaite l'emmener le fasse.

Windsor Imbra en resta coi, sa lèvre se mit à trembler plus que de coutume.

—Pardon?

—La jeune fille, répéta Bonhart en faisant un clin d'œil à Houvenaghel, est à celui qui voudra l'emmener loin de l'arène. Morte ou vivante, selon son goût et son envie.

—Pardon?

—Sacrebleu! Je vais perdre patience! (Bonhart feignait la colère à la perfection.) « Pardon, pardon »! Tu n'as donc que ce mot-là à la bouche? Foutu perroquet! Je viens de te dire que

tu avais le champ libre. Agis à ta guise. Tu peux lui jeter un morceau de viande empoisonnée, comme à une louve. Mais je ne sais pas si elle va la bouffer. Elle n'a pas l'air stupide, qu'en dis-tu? La vérité, Imbra, c'est que celui qui veut l'avoir doit se donner la peine d'aller la chercher. Là-bas, dans l'arène. Tu veux Falka? Eh bien, à toi d'aller la prendre!

—Tu es en train d'agiter cette Falka sous mon nez comme tu agiterais de la silure devant une grenouille, hurla Windsor Imbra. Je ne te fais pas confiance, Bonhart. Je sens que sous cet appât se dissimule un crochet de fer!

—Il convient de te féliciter pour ton flair infailible. (Bonhart se leva, prit sous le banc l'épée offerte par l'armurier de Fano, l'ôta de son fourreau et la lança dans l'arène, si adroitement que la lame vint se planter à la verticale, dans le sable, à deux pas de Ciri.) Le fer, le voilà. Bien visible de tous. Je n'y tiens pas plus que ça, à cette goton, que celui qui la veut la prenne. S'il en est capable.

La marquise de Nementh-Uyvar éclata d'un rire nerveux.

—S'il en est capable! répéta-t-elle de son contralto de rogomme. Il est vrai qu'elle a une épée, maintenant. Bravo, sieur Bonhart. Je détestais l'idée de voir cette petite chose sans défense livrée en pâture à ces va-nu-pieds.

—Monsieur Houvenaghel, s'écria Windsor Imbra, les poings sur les hanches, sans accorder le moindre regard à la maigre aristocrate. Cette représentation se déroule sous vos auspices, puisque ce théâtre vous appartient. Dites-moi une chose: quelles sont les règles et les lois en vigueur, ici? Les vôtres ou celles de Bonhart?

—Les règles du théâtre, ricana Houvenaghel en faisant tressauter son ventre et ses bajoues de bouledogue. Car, s'il est vrai que le théâtre m'appartient, n'oublions pas que le client est roi: il

paie, donc il est en droit d'établir les règles de son choix. Nous autres, les marchands, devons-nous plier à ces règles: ce que le client exige, il faut le lui donner.

—Le client? C'est-à-dire, ces gens-là? (Windsor Imbra désigna d'un geste large les bancs remplis de spectateurs.) Tous ces gens ont payé pour venir ici se repaître du prodige?

—Les affaires sont les affaires, rétorqua Houvenaghel. L'offre naît de la demande. Les gens sont prêts à payer pour une bagarre entre loups? Pour une lutte entre endriagues et aardvarks? Pour voir des chiens affronter un blaireau ou une wyvern dans un tonneau? Je leur fournis le spectacle. Pourquoi es-tu aussi étonné, Imbra? Les jeux sportifs et le cirque sont pour le peuple aussi indispensables que le pain, peut-être même davantage. Nombre de spectateurs réunis ici se sont privés de pain pour venir assister au spectacle. Et regarde-les, regarde comme leurs yeux brillent. Ils n'en peuvent plus d'attendre que les jeux du cirque commencent.

—Mais dans les jeux du cirque, ajouta Bonhart avec un sourire venimeux, il est d'usage de préserver au moins les apparences du sport. Le blaireau, avant que les chiens l'extirpent de son tonneau, peut se servir de ses dents, mordiller ses assaillants, c'est ça, le sport. De la même façon, la jeune fille a une épée. Qu'avec elle aussi ce soit du sport. Qu'en dites-vous, bonnes gens? N'ai-je pas raison?

La foule, dans un ensemble décousu, mais joyeux, manifesta avec fougue son accord avec Bonhart.

—Le baron Casadéi, articula lentement Windsor Imbra, ne sera pas content, sieur Houvenaghel, je vous le dis. Je ne sais pas s'il est bon pour vous de lui chercher querelle.

—Les affaires sont les affaires, répéta Houvenaghel en remuant ses bajoues. Le baron

Casadéi le sait parfaitement, il m'a emprunté pas mal d'argent à un taux très intéressant, et, lorsque le temps viendra de m'en emprunter encore, nous réglerons alors d'une manière ou d'une autre notre désaccord. Mais ce n'est pas un baron étranger qui va se mêler d'une entreprise privée et individuelle. Les paris sont ouverts, et les gens ont payé leur place. Sur ce sable, là, dans l'arène, le sang doit couler.

—Vous dites qu'il doit couler? s'étrangla Windsor Imbra. Fils de chien! Ah, ça me démange de vous démontrer le contraire! Je vais sortir d'ici et m'en aller loin, sans même jeter un regard en arrière. Faites donc couler votre propre sang! L'idée même de procurer ce genre de réjouissances à la populace me révulse!

—Qu'il s'en aille. (Un gaillard poilu jusqu'aux yeux et vêtu d'un surtout en peau de cheval fendit soudain la foule.) Qu'il s'en aille, si ça le révulse. Moi ça me plaît. Il a été dit que celui qui faucherait cette Rate toucherait une récompense. Je me porte volontaire pour entrer dans l'arène.

—Comment ça?! vociféra soudain l'un des hommes d'Imbra. (C'était un homme petit, mais musculeux et bien bâti, aux cheveux touffus et tout ébouriffés.) Nous autres, on était là avant! Pas vrai, les gars?

—Bah, par ma foi! renchérit un deuxième, maigre, à la barbe en pointe. C'est vrai que nous avons la priorité! Et toi, Windsor, t'emballé donc pas tant pour cette histoire d'honneur! Qu'est-ce que ça fait, qu'on regarde le spectacle? Falka est dans l'arène, il suffit de tendre la main et de la prendre. Quant aux mufles, qu'ils ouvrent grandes leurs mirettes, on n'en a rien à battre!

—Et on peut en plus gagner quelques sous! beugla un troisième, accoutré d'un pourpoint amarante.

—Puisqu'on parle de sport, faisons du sport,

n'est-il pas vrai, sieur Houvenaghel? Si les gens veulent du cirque, allons-y pour le cirque! On a bien parlé de récompense, ici, non?

Houvenaghel eut un large sourire et approuva d'un mouvement de tête, en faisant fièrement et majestueusement tressauter ses bajoues flasques.

—Et où en sont les paris? s'enquit l'homme à la barbe.

—Pour l'instant, s'exclama en riant le marchand, on n'a pas encore misé sur les résultats de la lutte! On en est à trois contre un que pas un seul d'entre vous ne franchira la barricade.

—Pouuuuh! meugla Peau de Cheval. Moi, j'oserai! Je suis prêt!

—Pousse-toi, j'ai dit! hurla alors La Tignasse. Nous autres on était là les premiers, on a la priorité. Allons-y, qu'est-ce qu'on attend?

—On peut y aller à plusieurs, sur la place? (Amarante enroula sa ceinture.) Ou bien faut-il y aller un par un?

—Ah, espèce de fils de salaud! rugit soudain tout à fait inopinément le bourgmestre d'une voix de stentor qui jurait avec sa petite stature. Vous voulez peut-être vous y mettre à dix, pour la combattre? Et pourquoi pas à cheval, tant que vous y êtes? Ou bien en char! Peut-être faut-il vous prêter des catapultes de notre arsenal pour que vous puissiez, de loin, lui balancer des blocs de pierre?

—C'est bon, c'est bon! l'interrompit Bonhart en échangeant un rapide coup d'œil avec Houvenaghel. D'accord pour le sport, mais rien n'empêche que l'on s'amuse un peu. Vous pouvez y aller par deux. C'est-à-dire par paire.

—Mais la récompense, prévint Houvenaghel, ne sera pas doublée! Si vous y allez à deux, il

faudra partager!

—Quelle paire? Comment ça, à deux? (D'un geste brusque, La Tignasse ôta son manteau de ses épaules.) Vous n'avez pas honte, les gars? C'est qu'une donzelle! Pfft! Poussez-vous de là. Je vais y aller seul et je vais l'allonger. Vous allez voir!

—Je veux Falka vivante! protesta Windsor Imbra. La peste soit de vos luttes et de vos duels! Je refuse le cirque de Bonhart, je veux la fille! Vivante! Tu iras avec Stavro. Et vous la sortirez de là!

—Pour moi, répéta Stavro, celui avec la barbe, c'est hontage que d'aller à deux se battre contre une telle maigrichonne.

—Les florins du baron te consoleront de ce déshonneur. Mais seulement si tu la ramènes vivante!

—C'est bien la preuve que le baron est un rapiat, s'esclaffa Houvenaghel, faisant tressauter son ventre et ses bajoues de bouledogue.

Et qu'il n'a pas un brin d'esprit sportif en lui. Ni la moindre envie de récompenser celui des autres! Moi, en revanche, je suis pour le sport. Et j'augmente la récompense sur-le-champ. Celui qui entrera seul dans l'arène et en ressortira sur ses deux jambes, avec la fille, celui-là obtiendra de ma main, puisés dans ce coffret, non pas vingt mais trente florins.

—Qu'est-ce qu'on attend, alors? hurla Stavro. J'y vais le premier!

—Tout doux! rugit de nouveau le petit bourgmestre. La donzelle n'a qu'un léger vêtement de lin sur le dos, alors enlève ta brigandine, soldat. C'est ça, le sport!

—Que la peste soit sur vous! (Stavro ôta son caftan clouté de fer, puis il passa sa chemise par-dessus sa tête, dévoilant de maigres épaules

poilues comme celles d'un babouin.) Que la peste soit sur vous, seigneurs, et sur votre sport maudit! Oui, j'irai la peau à nu! Sacrebleu! Faut-y qu'j'enlève aussi mes chausses?

—Tes famulaires, enlève-les! graila la marquise de Nementh-Uyvar de sa voix sexy. On verra si t'es un homme!

Nu jusqu'à la ceinture, encouragé par de vifs applaudissements, Stavro saisit son arme, passa une jambe par-dessus un madrier de la barrière en observant attentivement Ciri. La jeune fille croisa ses mains sur sa poitrine. Elle ne fit pas un pas en direction de l'épée plantée dans le sable. Stavro hésita.

—Ne fais pas ça, dit Ciri à voix basse. Ne me force pas à me battre. Je ne permettrai pas qu'on me touche.

—Ne m'en veux pas, donzelle. (Stavro franchit la barrière.) Je n'ai rien contre toi. Mais les affaires sont les affaires.

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase que Ciri, qui s'était emparée d'Hirondelle, ainsi qu'elle surnommait déjà le gwyhyr gnome, était à son côté. Elle utilisa la feinte la plus simple, celle qu'on appelait « la feinte des trois pas » et qui était à la portée d'un enfant de trois ans, mais Stavro s'y laissa prendre. Il fit un pas en arrière, levant instinctivement son épée, et il fut dès lors à sa merci. D'un bond il se retrouva dos aux madriers, le tranchant d'Hirondelle à deux pouces du bout de son nez.

—Ce petit tour, expliqua Bonhart à la marquise en couvrant de sa voix grave les beuglements et les bravos de la foule, s'appelle « la feinte des trois pas ». C'est un numéro des plus élémentaires, je m'attendais à quelque chose de plus recherché de la part de la jeune fille. Mais il faut reconnaître que, si elle l'avait voulu, le type serait déjà mort à l'heure actuelle.

—Tue-le! Tue-le! criaient les spectateurs déchaînés.

Quant à Houvenaghel et le bourgmestre Pennycuick, ils avaient le pouce tourné vers le sol. Le sang reflua du visage de Stavro; ses furoncles et les vilaines marques laissées par la variole ressortirent sur ses joues.

—Je te l'ai dit, siffla Ciri, ne me force pas. Je ne veux pas te tuer! Mais je ne permettrai pas qu'on me touche. Va, retourne d'où tu es venu.

Elle s'écarta, se retourna, baissa son arme et leva la tête en direction de la loge.

—Vous vous jouez de moi? cria-t-elle d'une voix déchirée. Vous voulez me contraindre à la lutte? Au meurtre? Vous ne me forcerez pas! Je ne me battrai pas!

—As-tu entendu, Imbra? (La voix sarcastique de Bonhart retentissait dans le silence.) C'est tout bénéfice pour toi! Et sans aucun risque! Elle ne va pas lutter. Il sera donc facile de lui faire quitter l'arène et de l'amener vivante au baron de Casadéi, pour qu'il s'amuse avec elle à volonté. On peut la prendre sans crainte! À mains nues!

Windsor Imbra cracha. Le dos toujours acculé aux madriers, Stavro haletait, serrant son épée dans sa main. Bonhart éclata de rire.

—Mais moi, je te parie des diamants contre des noisettes, Imbra, que vous n'y parviendrez pas.

Stavro respirait péniblement. Il avait l'impression que la jeune fille, qui lui tournait le dos, était distraite, déconcentrée. Il poussa un cri rempli de colère, de honte et de haine. Incapable de résister à l'appel de l'épée, il attaqua. Sans prévenir, en traître.

Le public n'eut pas le temps de voir l'esquive ni la riposte. Il vit seulement Stavro se jeter sur Falka puis effectuer soudain un entrechat, après

quoi il tomba de façon fort peu élégante ventre à terre, et le sable s'imprégna instantanément de son sang.

—Les instincts prennent le dessus! hurla Bonhart en couvrant les cris de la foule. Les réflexes fonctionnent! Alors, Houvenaghel? Ne te l'avais-je point dit? Tu verras, tes molosses ne seront pas nécessaires!

—Quel beau spectacle! Et lucratif qui plus est, approuva Houvenaghel en plissant les yeux de plaisir.

Stavro tenta de se relever en s'appuyant sur ses mains qui tremblaient sous l'effort, sa tête ballotta, il poussa un cri, un râle, vomit du sang et retomba sur le sable.

—Comment s'appelait ce coup, honorable sieur Bonhart? graila sensuellement la marquise de Nementh-Uyvar au chasseur de primes en lui faisant du genou.

—C'était de l'improvisation. (Sans jeter à la marquise le moindre regard, il retroussa ses lèvres et découvrit ses dents.) Une belle improvisation, du grand art, même. J'ai entendu parler d'un endroit où l'on enseignait ce genre d'éventration improvisée. Je parierais que notre demoiselle connaît cet endroit. Je sais bien, moi, qui elle est.

—Ne me forcez pas à continuer, hurla Ciri. (Sa voix avait quelque chose de réellement terrifiant.) Je ne veux pas! Vous comprenez? Je ne veux pas!

—Cette donzelle est une sale engeance!

Amarante franchit habilement la barrière, faisant le tour de l'arène pour attirer l'attention de Ciri tandis que La Tignasse bondissait de l'autre côté. Derrière ce dernier, Peau de Cheval s'apprêtait lui aussi à enjamber la barrière.

—C'est déloyal! rugit le bourgmestre

Pennycuick, petit comme un hobberas, qui était sensible à l'équité du jeu, et la foule beugla avec lui.

—Ils sont à trois contre elle! C'est un combat déloyal!

Bonhart se mit à rire. La marquise se poulrêcha les babines et se mit à trépigner de plus en plus fort.

Le plan des trois hommes était simple: laisser reculer la jeune fille pour l'acculer à la barrière, puis, pendant que deux d'entre eux lui bloqueraient la route, le troisième se chargerait de la tuer. Mais rien de tout cela n'arriva. Pour une raison simple. Plutôt que de reculer, la jeune fille attaqua.

Elle effectua une jolie pirouette, si légère qu'elle ne laissa presque aucune marque dans le sable, et se faufila au milieu d'eux. Au passage, elle toucha La Tignasse exactement là où il le fallait: au niveau de l'artère du cou. Elle avait porté son coup avec une telle rapidité qu'elle eut le temps de se replier gracieusement sur elle-même au moyen d'une feinte arrière avant que le sang jaillisse du cou de La Tignasse; pas une goutte ne l'éclaboussa. Amarante, qui s'était retrouvé derrière la jeune fille, voulut la faucher par la nuque, mais elle para le coup grâce à une prise fulgurante derrière l'épaule. Ciri se détendit tel un ressort, tenant son épée des deux mains, tailladant ses adversaires, renforçant la puissance de ses coups grâce à une torsion de la hanche. Tel un rasoir, la sombre lame gnome déchira le ventre d'Amarante dans un sifflement. Il hurla et s'affala sur le sable en se recroquevillant. Peau de Cheval bondit, déterminé à placer la pointe de son épée sur la gorge de Ciri, mais celle-ci se déroba, fit habilement volte-face et lui cingla le visage à l'aide de son épée, démantibulant son œil, son nez, sa bouche et son menton.

La salle hurlait, sifflait, braillait, trépignait.

La marquise de Nementh-Uyvar glissa ses mains entre ses cuisses serrées; elle pouléçait ses lèvres brillantes et riait nerveusement de son contralto de rogomme.

Le rotmistr nilfgaardien était pâle comme du vélin. Une femme s'efforçait de masquer les yeux d'un gamin qui tentait de s'échapper. Au premier rang un petit vieux aux cheveux blancs vomissait par à-coups, la tête entre les genoux.

Peau de Cheval sanglotait en se tenant le visage; sous ses doigts ruisselait du sang mêlé de salive et de mucus. Amarante se traînait et poussait des cris de goret. La Tignasse avait cessé de s'agripper aux madriers couverts du sang qui jaillissait de son corps au rythme des crispations de son cœur.

—À l'aide! hurlait Amarante en tentant désespérément de retenir ses entrailles qui se répandaient sur son ventre. Camarades! À l'aide!

Peau de Cheval geignait, du sang coulant de son nez.

—Tue-le! Tue-le! scandait le public en tapant du pied en rythme.

Le petit vieux qui vomissait fut éjecté de son banc et poussé dans la galerie.

—Des diamants contre des noisettes que désormais plus personne n'osera pénétrer dans l'arène. (La voix de basse de Bonhart avait retenti, s'élevant, railleuse, au-dessus du raffut.) Des diamants contre des noisettes, Imbra! Bah! Que dis-je, contre des noisettes vides!

—À mort! À mort!

Il y eut un rugissement, des trépignements, des applaudissements.

—Honorale demoiselle! hurla Windsor Imbra en interpellant d'un geste ses subalternes. Permets-nous de venir chercher nos blessés!

Laissez-nous entrer dans l'arène pour qu'on les emmène avant qu'ils se vident de tout leur sang et qu'ils meurent! Fais donc preuve d'humanité, honorable demoiselle!

—D'humanité, répéta Ciri avec difficulté, sentant à présent seulement l'effet de l'adrénaline. (Elle se maîtrisa et parvint à calmer rapidement les battements de son cœur.) Entrez et emmenez-les, dit-elle. Mais entrez sans armes. Soyez humains, vous aussi. Au moins une fois.

—Nooooooooon! beugla la foule. À mort! À mort!

—Espèces de brutes épaisses! (Ciri fit volte-face en esquissant un pas de danse, balayant les tribunes et les bancs du regard.) Porcs misérables! Racailles! Fils de chiens galeux! Vous voulez du sang? Venez ici, descendez dans l'arène, appréciez et reniflez! Lèche-le tant qu'il est encore frais! Pourritures! Vampires!

La marquise hoqueta, frémit, manqua tourner de l'œil et se colla mollement contre Bonhart sans ôter ses mains d'entre ses cuisses. Bonhart fit la grimace et l'écarta sans la moindre délicatesse. La foule hurlait. Quelqu'un jeta dans l'arène un morceau de saucisson grignoté, un autre une chaussure, un autre encore un cornichon que Ciri, d'un coup d'épée, tailla en pièces, provoquant des vociférations plus puissantes encore.

Amarante hurla au moment où Windsor Imbra et ses hommes le soulevèrent; Peau de Cheval, lui, s'évanouit aussitôt. La Tignasse et Stavro ne donnaient plus aucun signe de vie. Ciri s'écarta du mieux qu'elle put, allant aussi loin que le lui permettait l'arène. Les hommes de Windsor Imbra s'efforçaient également de se tenir à distance.

Ce dernier demeurait immobile, attendant qu'on évacue les blessés et les morts, les yeux levés sur Ciri, la main posée sur le manche de son

épée qu'il n'avait pas ôtée, malgré sa promesse, avant d'entrer dans l'arène.

—Non, l'avertit Ciri en remuant à peine les lèvres. Ne m'oblige pas. Je t'en prie.

Imbra était blême. La foule trépignait, hurlait, rugissait.

—Ne l'écoute pas! (La voix de Bonhart s'était de nouveau élevée au-dessus des hurlements du public.) Sors ton épée! Sinon, tu passeras pour un pleutre et une enflure dans le monde entier! Depuis l'Alba jusqu'à la Iaruga, tout le monde saura que Windsor Imbra a pris la fuite devant une jeune fille, la queue entre les jambes, tel un bâlard!

Imbra tira légèrement sur son épée, qui désormais dépassait d'un pouce de son fourreau.

—Non, répéta Ciri.

Il rengaina aussitôt sa lame.

—Pleutre! lança quelqu'un dans la foule. Bouffeur de merde! Peau de lièvre!

Le visage de pierre, Imbra se dirigea vers le bord de l'arène. Avant de saisir les mains que lui tendaient d'en haut ses camarades, il se retourna une dernière fois.

—Tu sais sans doute ce qui t'attend, jeune fille, dit-il à voix basse. Tu dois savoir maintenant qui est Léo Bonhart. Ce dont il est capable. Ce qui l'anime. Tu seras poussée dans l'arène. Tu vas devoir tuer pour le plaisir de porcs et de salopards comme ceux-là. Et même pis que ceux-là. Et lorsque cela ne les amusera plus de te voir tuer, lorsque Bonhart se lassera de la violence qu'il t'impose, alors il te tuera. Ils en feront entrer tellement dans l'arène que tu ne pourras plus assurer tes arrières. Ou bien ils lâcheront les chiens. Et les chiens te déchiquetteront, tandis que les bêtes hurlantes dans la salle renifleront l'odeur

du sang et crieront «bravo»! Et toi, tu crèveras sur le sable imbibé de ton sang. Comme ceux que tu as fauchés aujourd'hui. Alors tu te souviendras de mes paroles.

Étonnamment, ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle prêta attention au petit pavois et aux armoiries sur le hausse-col émaillé de l'homme.

Une licorne en argent dressée sur champ noir.

Une licorne.

Ciri baissa la tête. Elle regarda la lame ajourée de son épée.

Soudain, la salle devint silencieuse.

—Par le Grand Soleil, intervint alors Declan Ros aep Maelchlad, le rotmistr nilfgaardien de la réserve, qui n'avait encore rien dit. Non. Ne fais pas cela, jeune fille. « Ne tuv'en que'ss, luned! »

Ciri tourna lentement Hirondelle dans sa main, appuya le pommeau contre le sable. Plia un genou. Maintenant la lame de sa main droite, elle plaça adroitement de sa main gauche la pointe sous son sternum. Instantanément, le fer transperça ses vêtements et mordit sa chair.

Surtout ne pas pleurer, songea Ciri en appuyant plus fort sur l'épée. C'est inutile. Un mouvement brusque et ce sera terminé... Allez...

—Tu n'oseras pas. (La voix de Bonhart résonnait dans le silence absolu.) Tu n'en seras pas capable, sorceleuse. À Kaer Morhen on t'a appris à tuer, tu es donc programmée pour tuer, comme une machine. Instinctivement. Pour se tuer soi-même, il faut du caractère, de la force, de la détermination et du courage. Et cela, ils n'ont pas pu te l'enseigner.

* * *

—Comme tu peux le voir, il avait raison, dit

Ciri non sans effort. Je n'en ai pas été capable.

Vysogota était silencieux, immobile. Depuis un long moment déjà. Tout le temps où il avait écouté Ciri, il n'avait plus pensé à la peau de rondin qu'il tenait à la main.

—J'ai eu peur. J'ai été lâche. Et j'en ai payé le prix. Oui, comme tout lâche doit payer. Par la souffrance, l'opprobre, l'humiliation. Et un détestable dégoût de moi-même.

Vysogota ne disait rien.

* * *

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un avait réussi à se glisser subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse, s'il avait regardé à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait pu voir un vieillard à la barbe grise et une jeune fille aux cheveux de cendre assis près de la cheminée. Il les aurait vus tous deux, silencieux, le regard plongé dans les braises rougeoyantes.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane au toit de chaume pentu et couvert de mousse était bien cachée au milieu de la brume et des vapeurs, parmi les vastes jonchaies des marécages de Pereplut où personne n'osait s'aventurer.

« Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. »

La Genèse, 9:6

« Nombreux sont les vivants qui mériteraient la mort et les morts qui mériteraient la vie. Pouvez-vous la leur rendre? Alors ne soyez pas trop prompts à dispenser mort et jugement. Même les plus grands des Sages ne peuvent tout connaître. »

John Ronald Reuel Tolkien

« Il faut être bien fat en vérité, et manquer terriblement de discernement pour nommer justice le sang qui coule de l'échafaud. »

Vysogota de Corvo

Chapitre 5

Que fait un sorceleur sur mes terres? répéta Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune, manifestement agacé par le silence prolongé de Geralt. D'où viens-tu, sorceleur? Où te rends-tu? Dans quel but?

C'en est donc fini de jouer au bon samaritain, se dit Geralt en regardant le visage du préfet couvert de grosses cicatrices. Au noble sorceleur, plein de miséricorde envers une bande de forestiers de mes deux. Voilà ce qu'on gagne à avoir des envies de luxe, à vouloir dormir dans des auberges où il se trouvera toujours un agent. Voilà ce qui arrive quand on voyage en compagnie d'un rimailleur qui parle trop. On se retrouve dans un endroit sans fenêtre qui ressemble à une cellule, assis sur une chaise d'interrogatoire inconfortable rivée au sol, et munie (impossible de ne pas le remarquer!) de poignées et de ceintures de cuir destinées à entraver les mains et immobiliser le cou. Elles n'ont pas encore servi, mais elles sont bel et bien là.

Comment, par la peste, vais-je me sortir de ce pétrin?

* * *

Après cinq jours de voyage en compagnie des chasseurs de miel d'Autre Rive, lorsque le sorceleur et son équipe quittèrent enfin la forêt dense pour pénétrer dans les terres broussailleuses et humides, la pluie avait cessé; le vent chassa le brouillard, le soleil perça à travers les nuages, faisant scintiller les sommets enneigés des montagnes.

Récemment encore, la rivière Iaruga avait été pour eux une franche césure, une frontière dont la traversée symbolisait de manière flagrante le passage à une nouvelle étape, plus sérieuse, de leur expédition; à présent, face aux montagnes d'Amell, ils éprouvaient tous le même sentiment.

Ils avaient conscience d'avoir atteint une barrière, un point de non-retour, Geralt le premier. Pouvait-il en être autrement lorsque du matin au soir se dressait devant leurs yeux la puissante chaîne de montagnes en dents de scie, avec ses neiges et ses glaciers étincelants qui leur barraient la route du sud? Et surtout, s'élevant au-dessus des pics d'Amell, si majestueux qu'il en était presque menaçant, aussi acéré que le tranchant d'une miséricorde, l'obélisque de la Gorgone, la montagne du Diable? Ils n'en avaient pas discuté ensemble, mais Geralt ne pouvait ignorer ce que tous avaient à l'esprit. Car, lorsqu'il regardait les montagnes d'Amell et l'obélisque de la Gorgone, l'idée de continuer vers le sud lui paraissait à lui aussi totalement insensée.

Par chance, un événement inattendu allait les dispenser de poursuivre cette folle entreprise.

La bonne nouvelle leur fut apportée par ce même chasseur de miel à qui ils devaient d'avoir servi d'escorte armée au cours des cinq derniers jours. L'homme des bois chevelu qui, à côté de ses superbes épouse et fille hamadryades, était tel un sanglier au milieu de juments; celui-là même qui avait tenté de les abuser en affirmant que les druides de Caed Dhu s'étaient installés dans la région des Versants.

C'était au lendemain de leur arrivée dans la petite ville grouillante et animée de Riedbrune, la destination des chasseurs de miel et des trappeurs d'Autre Rive. Geralt et ses compagnons leur avaient fait leurs adieux, les chasseurs de miel n'ayant plus besoin des services d'un sorceleur. Ce dernier fut donc très étonné de revoir l'un d'entre eux.

Etonné aussi des témoignages de gratitude excessifs du chasseur, qui alla même jusqu'à lui remettre un petit sac rempli de menue monnaie, son salaire de sorceleur. Geralt l'accepta, sentant sur lui les regards quelque peu sarcastiques de Régis et de Cahir, à qui il s'était plaint à plusieurs

reprises au cours de leur marche de l'ingratitude humaine, soulignant l'absurdité de l'altruisme et du désintéressement.

C'est alors que le chasseur, surexcité, leur livra sans ambages la nouvelle:

—Voilà, quoi, cher monsieur le sorceleur, les cueilleurs de gui, enfin, les druides, crèchent dans les chênaies près du lac Monduirn. Ce lac se trouve à trente-cinq miles d'ici, vers l'ouest.

Le chasseur de miel avait obtenu ces informations au centre d'achat du miel et de la cire, d'un de ses parents qui habitait à Riedbrune, et qui lui-même les tenait d'une de ses connaissances, un chercheur de diamants. Dès que le chasseur de miel avait appris où se trouvaient les druides, il avait couru ventre à terre pour en informer le sorceleur et ses compagnons. À présent qu'il avait transmis l'information, il respirait la joie et la fierté, se sentant le plus important des hommes, comme tout menteur dont le mensonge se révèle fortuitement véridique.

Geralt voulait partir pour le lac Monduirn sans perdre un instant, mais ses compagnons protestèrent vivement. Puisqu'ils disposaient de l'argent des chasseurs de miel, déclarèrent Régis et Cahir, et qu'ils se trouvaient dans un endroit où l'on faisait commerce de tout, il convenait au préalable de faire des provisions et de vérifier le matériel. Et de racheter des flèches, ajouta Milva, car on lui réclamait toujours du gibier, mais elle n'allait pas chasser avec des bouts de bois taillés. Jaskier renchérit en disant qu'ils pouvaient au moins passer une nuit à l'auberge, dormir dans un vrai lit après avoir pris un bon bain et bu deux ou trois chopes de bière.

Tous s'accordaient sur un point: les druides ne se sauveraient pas.

—Par un concours de circonstances exceptionnel, ajouta le vampire Régis avec son étrange sourire, notre compagnie se trouve déjà

sur le bon chemin pour parvenir jusqu'aux druides, oui, absolument. Par conséquent, que nous restions un jour ou deux de plus au village ne changera pas grand-chose, c'est évident. En outre, ajouta-t-il avec philosophie, lorsque l'on a l'impression que le temps presse terriblement, c'est le signe qu'il convient au contraire d'agir sans précipitation, de réfléchir avec sérénité, de ralentir le tempo.

Geralt ne lui chercha pas querelle, ne le contredit point. Pourtant, les cauchemars étranges qui hantaient ses nuits l'incitaient au contraire à se presser. Même s'il était incapable, une fois réveillé, de se rappeler leur contenu.

C'était le 17 septembre. La pleine lune. Il restait six jours avant l'équinoxe d'automne.

* * *

Milva, Régis et Cahir se portèrent volontaires pour effectuer les achats et compléter le matériel. Quant à Jaskier et Geralt, ils devaient mener une enquête dans la petite ville de Riedbrune et tenter de délier les langues.

Au vu des habitations en brique concentrées à l'intérieur d'un anneau constitué de remblais et hérissé d'une palissade, Riedbrune, située dans une boucle de la rivière Newa, ne semblait pas être une très grande ville. Mais les constructions en brique ne constituaient en réalité que le centre de la ville, et n'abritaient pas plus d'un dixième de la population. Les neuf dixièmes restants résidaient dans des habitations de fortune au-delà des remblais, vaste ensemble de huttes, de cabanes, de masures, de baraques, de bicoques, de tentes et de charrettes où régnait en permanence un brouhaha assourdissant.

C'était le parent du chasseur de miel qui servait de cicérone au sorcelleur et au poète: il avait tout du jeune galvaudeux, rusé et arrogant, né, lavé et nourri dans le ruisseau. Au milieu de la foule, du vacarme, de la crasse et de la puanteur

urbaine, ce jeune fêtard se sentait comme une truite dans un ru montagnard et, à l'évidence, guider des visiteurs dans son abominable ville le mettait en joie. Sans que Geralt et Jasquier lui aient rien demandé, le gamin s'empressait de leur fournir toutes les informations qu'il estimait indispensables. Il expliqua que Riedbrune constituait une étape importante pour les colons nilfgaardiens qui se rendaient dans les régions du Nord pour récupérer les terres octroyées par l'empereur: chaque parcelle faisait quatre lanes, soit, en gros, cinq cents arpents, avec une exonération d'impôts pendant dix ans. Riedbrune était en effet située à l'entrée de la vallée de Dol Nawa; cette vallée, qui traversait les montagnes d'Amell par le col de Théodule, reliait les Versants et Autre Rive aux provinces de MagTurga, Geso, Metinna et Maecht, des contrées soumises depuis longtemps à l'Empire nilfgardien. La ville de Riedbrune, expliqua le gamin, était pour les colons le dernier endroit où ils pouvaient se ravitailler. Après, ils ne pourraient plus compter que sur eux-mêmes, leurs bonnes femmes et ce qu'ils avaient dans leurs chariots. C'était aussi pour cette raison que la plupart des colons campaient assez longtemps aux abords de la ville, pour reprendre leur souffle avant de s'élancer vers la Iaruga et affronter de nouvelles contrées.

—Et nombre d'entre eux, ajouta le gamin avec un orgueil patriotique outrancier, restent en ville pour toujours, parce que la ville, c'est la culture, attention, pas un trou perdu puant le fumier!

De fait, la ville de Riedbrune puait sacrement, y compris le fumier.

Geralt était venu ici des années auparavant, mais il ne reconnaissait pas l'endroit. Trop de choses avaient changé. Autrefois on ne voyait pas autant de soldats à cheval, arborant une cuirasse et un manteau noirs et des emblèmes en argent sur leurs épaulières. Autrefois, on n'entendait pas parler nilfgardien à tous les coins de rue. Il n'y

avait pas de carrière juste à l'entrée de la ville, où des hommes et des femmes déguenillés, sales, miséreux et ensanglantés réduisaient des blocs de pierre en pierraille, sous les coups de fouet de surveillants vêtus de noir.

—De nombreux soldats nilfgardiens stationnent ici, expliqua le gamin, mais ils ne vont pas rester, ils font juste une halte dans les défilés, avant de repartir à la poursuite des partisans des Versants libres. Ils enverront le gros de la garnison nilfgardienne quand le vieux castel aura été détruit et remplacé par une gigantesque forteresse. Construite avec des pierres provenant de la carrière. Ceux qui fendent la pierre, ce sont des prisonniers de guerre. Ils viennent de Lyrie, d'Aedirn, dernièrement de Sodden, de Brugge, d'Angren. Et de Témérie. Ici, à Riedbrune, on a bien quatre centaines de prisonniers. Cinq cents autres travaillent dans les mines et les carrières des environs de Belhaven, et plus d'un millier construisent des ponts et réparent les routes sur le col de Théodule.

L'échafaud se trouvait déjà sur la place du marché lors de la dernière visite de Geralt, mais il était beaucoup plus sobre. Il n'était pas équipé de tant de dispositifs abjects destinés à causer les plus atroces souffrances; quant aux gibets, aux pals, aux fourches et aux perches, ils n'arboraient pas tant d'ornements inspirant le dégoût et empestant la putréfaction.

—C'est l'œuvre de Fulko Artevelde, le préfet récemment nommé par les autorités militaires, expliqua le gamin en regardant l'échafaud et les fragments de chairs humaines dont il était paré. C'est également M. Fulko qui vient de livrer quelqu'un au bourreau. On ne plaisante pas avec M. Fulko, ajouta-t-il. C'est un homme sévère.

Le chercheur de diamants, une connaissance du gamin, qu'ils rencontrèrent dans une auberge, ne fit pas bonne impression à Geralt. Blafard, frissonnant, à moitié ivre, il vaguait dans une

espèce de réalité parallèle proche de l'état semi-comateux dans lequel un homme est plongé après avoir passé plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée à boire. Le sorcelleur sentit son cœur se serrer. Il semblait bien que les nouvelles sensationnelles concernant les druides ne soient finalement rien de plus que le fruit d'un *delirium tremens*.

Le chercheur enivré était tout de même conscient et répondait aux questions de manière sensée. Lorsque Jaskier lui fit remarquer qu'il ne ressemblait pas à un chercheur de diamants, il objecta avec humour qu'il en aurait l'air sitôt qu'il en aurait trouvé ne serait-ce qu'un seul. Il indiqua avec précision l'endroit où demeuraient les druides près du lac Monduirn, sans verser dans les affabulations pittoresques ni le maniérisme excessif propre aux mythomanes. Il se permit de demander à ses interlocuteurs ce qu'ils voulaient aller faire là-bas, mais, devant leur silence méprisant, il avertit les deux compagnons qu'ils se feraient tuer à coup sûr s'ils se rendaient à la chênnaie des druides, ces derniers ayant coutume d'attraper tout intrus, de le fourrer dans une Baba d'Osier et de le brûler vivant, accompagnant le rituel d'oraisons, de chants et d'incantations. Il semblait que les rumeurs sans fondement et les superstitions stupides se propageaient au gré des déplacements des druides, comme si elles les suivaient à la trace.

La conversation fut interrompue par un groupe de neuf soldats en uniforme noir armés de guisarmes; on pouvait voir sur leurs épaulières le symbole du soleil.

—Vous êtes bien le sorcelleur prénommé Geralt? demanda le sous-officier qui commandait les soldats en se tapotant la cuisse avec un bâtonnet de chêne.

—Oui, répondit Geralt après un instant d'hésitation. C'est moi.

—Vous êtes prié de bien vouloir nous suivre, dans ce cas.

—Et si je ne veux pas? Dois-je comprendre que je suis en état d'arrestation?

Le soldat le regardait en silence, un silence qui semblait ne jamais vouloir prendre fin; il le regardait de façon étrange et, somme toute, sans la moindre considération. Il tirait sans nul doute son assurance de l'escorte de huit soldats qui se tenait derrière lui.

—Non, répondit-il enfin. Vous n'êtes pas en état d'arrestation. Aucun ordre de vous arrêter n'a été donné. Si tel avait été le cas, je me serais adressé à vous autrement, monseigneur. Tout à fait autrement.

Geralt ajusta le ceinturon de son épée d'un geste volontairement provocateur.

—Et moi, répliqua-t-il froidement, c'est autrement que je vous aurais répondu.

—Allons, allons, messieurs! (Jaskier avait décidé d'intervenir, esquissant un sourire qu'il espérait digne d'un diplomate averti.) Pourquoi s'emporter? Nous sommes des gens honnêtes, nous n'avons rien à craindre des autorités. Nous leur prêtons même volontiers notre concours. Chaque fois que l'occasion se présente, cela s'entend. Et, à ce titre, nous sommes en droit d'en attendre quelque chose en retour, n'est-il pas vrai, messieurs les militaires? Notamment qu'elles nous expliquent les raisons pour lesquelles il aurait été décidé de limiter nos libertés civiles.

—C'est la guerre, messieurs, rétorqua le soldat, pas le moins du monde décontenancé par le flot de paroles du poète. La liberté n'a de sens qu'en temps de paix. Les raisons toutefois vous seront précisées par M. le préfet. Moi, j'exécute les ordres, je n'ai pas à engager de discussion.

—Ma foi, c'est bien vrai, reconnut le

sorcelleur en faisant un léger clin d'œil au troubadour. Conduisez-moi donc à la préfecture, messieurs les soldats. Et toi, Jaskier, retourne voir les autres, dis-leur ce qui se passe. Et faites ce qu'il faut. Régis trouvera bien.

* * *

—Que fait un sorcelleur dans la région des Versants? Que cherche-t-il par ici?

Celui qui avait posé ces questions était un homme large d'épaules aux cheveux noirs et au visage sillonné de cicatrices; un bandeau de cuir lui masquait l'œil gauche. Dans une sombre ruelle, la vue de ce visage de cyclope aurait certainement arraché un gémissement d'épouvante à plus d'un individu. Et ô combien à tort, puisque ce visage n'était autre que celui de sieur Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune, le défenseur du droit et de l'ordre le plus gradé de toute la capitale.

—Que cherche un sorcelleur dans la région des Versants? répéta-t-il.

Geralt soupira, haussa les épaules, feignant l'indifférence.

—Vous connaissez la réponse à cette question, monsieur le préfet. Vous n'avez pu apprendre que j'étais sorcelleur que de la bouche des chasseurs de miel d'Autre Rive, qui ont loué mes services pour assurer leur sécurité pendant leur périple. En tant que sorcelleur, je cherche comme tout le monde un moyen de gagner ma vie, dans la région des Versants ou ailleurs. Je voyage donc dans la direction que m'indiquent les gens qui m'ont engagé.

—Logique, approuva Fulko Artevelde d'un hochement de tête. Du moins, en apparence. Vous avez quitté les chasseurs de miel voici deux jours déjà. Mais vous avez l'intention de poursuivre votre marche vers le sud, et ce en étrange compagnie. Dans quel but?

Geralt ne baissa pas les yeux, soutenant le regard brûlant du préfet qui le toisait de son œil unique.

—Suis-je en état d'arrestation?

—Non. Pas encore.

—Par conséquent, les raisons et la destination de mon expédition ne regardent que moi. Du moins est-ce ainsi que je vois les choses.

—Je vous suggérerais néanmoins de jouer la carte de la sincérité et de la franchise. Ne serait-ce que pour démontrer, tenez, que vous n'avez commis aucune faute et que vous n'avez aucune raison de craindre ni la loi ni les autorités qui veillent à son respect. Je répète donc ma question: quel but guide votre expédition, sorceleur?

Geralt hésita un instant.

—J'essaie de retrouver les druides qui habitaient récemment encore à Angren et qui, apparemment, se sont installés dans les environs. Vous auriez pu l'apprendre facilement de la bouche des chasseurs de miel que j'ai escortés.

—Quelqu'un a loué vos services pour aller chez les druides? Les défenseurs de la nature auraient-ils brûlé une personne de trop dans leur Baba d'Osier?

—Vous croyez donc les ragots, les superstitions?... Etrange, pour un homme cultivé. En vérité, je cherche auprès des druides des informations qu'ils détiendraient, je n'ai pas l'intention de faire couler leur sang. Je pense, monsieur le préfet, que la sincérité de mes réponses suffit à prouver que je ne me sens coupable d'aucune faute.

—Il ne s'agit pas de vous en l'occurrence. Du moins, pas uniquement. Néanmoins j'aimerais que notre conversation se poursuive sous les auspices d'une bienveillance réciproque. Car,

contrairement aux apparences, elle a pour but, entre autres choses, de te sauver la vie, ainsi qu'à tes compagnons.

—Vous avez excité ma curiosité, monsieur le préfet, dit enfin Geralt. Entre autres choses. Je suis prêt à écouter vos explications avec la plus grande attention.

—Je n'en doute pas. Nous y viendrons... progressivement. Avez-vous déjà entendu parler, monsieur le sorceleur, de témoin de la couronne? Savez-vous de quoi il s'agit?

—Oui, je le sais. Il s'agit de quelqu'un qui balance ses camarades pour se soustraire à ses responsabilités.

—Schématisation simpliste, rétorqua sans sourire Fulko Artevelde. Typique d'un Nordling. Vous masquez souvent les lacunes de votre éducation en recourant à des simplifications sarcastiques ou caricaturales que vous prenez pour des traits d'esprit. Ici, dans la région des Versants, monsieur le sorceleur, règne l'*Imperium*. Plus précisément, ici régnera l'*Imperium* lorsqu'on aura éradiqué jusqu'au dernier les fomentateurs de l'anarchie qui s'est répandue ici. Le meilleur moyen d'anéantir le désordre et le banditisme est l'échafaud, que vous avez sans nul doute remarqué sur la place du marché. Mais le recours au témoin de la couronne se révèle aussi parfois utile.

Il marqua une pause à dessein. Geralt garda le silence.

—Il n'y a pas si longtemps, poursuivit le préfet, nous avons réussi à attirer dans une embuscade une bande de jeunes délinquants. Les bandits ont opposé de la résistance, ils sont morts...

—Mais pas tous, n'est-ce pas? l'interrompit Geralt avec insolence. (Toute cette rhétorique commençait à l'agacer.) L'un d'eux a été pris vivant. On a promis de le gracier s'il devenait

témoin de la couronne. C'est-à-dire s'il se mettait à balancer. Et il m'a balancé.

—D'où tirez-vous cette conclusion? Avez-vous eu des contacts avec le monde criminel local? Récemment ou par le passé?

—Non. Je n'ai eu aucun contact, ni récemment ni par le passé. Excusez-moi, monsieur le préfet, mais toute cette affaire est à mon sens soit un total malentendu, soit une mystification. Ou encore une manœuvre destinée à me provoquer. Auquel cas je vous invite à ne pas perdre de temps et à passer à l'essentiel.

—Vous semblez obnubilé par l'idée que quelqu'un cherche à vous manipuler, remarqua le préfet en fronçant ses sourcils barrés d'une cicatrice. Auriez-vous, en dépit de vos affirmations, quelque raison de craindre la loi?

—Non. En revanche je commence à craindre que la lutte contre la criminalité soit ici menée à la va-vite, de façon grossière, sans que soient effectuées au préalable des investigations sérieuses: peu importe que l'on soit coupable ou non coupable. Mais bon, peut-être est-ce juste une schématisation caricaturale, typique d'un Nordling borné. Lequel Nordling ne comprend toujours pas dans quelle mesure le préfet de Riedbrune pourrait lui sauver la vie.

Fulko Artevelde l'observa un long moment en silence, puis il tapa dans ses mains. Un soldat se présenta.

—Qu'on l'amène, lui ordonna le préfet.

Une pensée subite traversa l'esprit de Geralt et son cœur se mit à battre la chamade. Il respira profondément pour tenter de se calmer, une fois, deux fois, et alla même jusqu'à effectuer le Signe d'Aard sous la table. Une vague de chaleur l'envahit soudain. Puis il eut froid.

Car dans la pièce, poussée par ses gardiens,

était entrée Ciri.

—Oh, visez un peu! s'exclama Ciri après qu'on l'eut fait asseoir sur une chaise, les mains attachées derrière le dossier. Visez donc ce que le bon vent nous amène!

Artevelde fit un geste bref. L'un des gardiens, un homme grand qui avait l'air d'un gamin un peu borné, déplia lentement son bras et gifla Ciri avec une telle force que la chaise oscilla.

—Pardonnez-lui, Votre Grâce, dit le gardien d'une voix étonnamment douce et conciliante. Elle est jeune, stupide. Insouciante.

—Angoulême, dit Artevelde d'une voix claire. Quand j'ai promis de t'écouter, je faisais seulement allusion à tes réponses à mes questions. Je n'ai nulle intention d'écouter tes facéties. Pour chacune d'elles, tu seras réprimandée. As-tu compris?

—Oui, tonton.

Un geste. Une gifle. La chaise oscilla.

—Elle est jeune, marmotta le gardien en se frottant la main sur la cuisse. Insouciante...

Un mince filet de sang s'écoula du nez retroussé de la jeune fille. Ce n'était pas Ciri. Geralt s'en était rendu compte depuis un petit moment déjà et il n'en revenait pas de sa méprise. La jeune fille renifla bruyamment et sourit d'un air féroce.

—Angoulême, répéta le préfet. M'as-tu compris?

—Oui, monsieur Fulko.

—Qui est-ce, Angoulême?

La jeune fille renifla de nouveau, pencha la tête et regarda Geralt, écarquillant ses grands yeux. Qui étaient noisette, pas verts. Et elle avait

des cheveux clairs comme la paille. Elle secoua sa frange désordonnée qui retombait en touffes rebelles sur ses sourcils.

—Je ne l'ai jamais vu de ma vie, répondit-elle en léchant le sang qui coulait sur sa lèvre. Mais je sais qui c'est. D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit, monsieur Fulko; maintenant, vous avez la preuve que je ne mentais pas. Il s'appelle Geralt. Il est sorcelleur. Il y a une dizaine de jours, il a traversé la Iaruga et il se dirige vers Toussaint. C'est exact, tonton aux cheveux blancs?

—Elle est jeune... insouciance..., s'empressa de dire le gardien en regardant le préfet avec une certaine inquiétude.

Mais Fulko Artevelde se contenta de faire la grimace et secoua la tête.

—Toi, Angoulême, tu seras sur l'échafaud que tu feras encore la fanfaronne. Bien, poursuivons. Avec qui, selon toi, ce sorcelleur Geralt voyage-t-il?

—Ça aussi, je vous l'ai déjà expliqué! Avec lui y avait un adonis prénommé Jaskier, qui est troubadour et transporte un luth. Une jeune femme, qui a des cheveux blond foncé, coupés court. Je ne sais pas comment elle s'appelle. Et aussi un homme, que je peux pas vous décrire, et dont le nom n'a pas été évoqué non plus. Ils sont quatre en tout.

Geralt appuya son menton sur la paume de sa main et observa la jeune fille avec intérêt. Angoulême ne baissa pas le regard.

—Tu as de ces yeux, toi, lança-t-elle. Des yeux d'amoureux!

—Continue, Angoulême, continue, se fâcha monsieur Fulko. Qui d'autre fait partie de la compagnie du sorcelleur?

—Personne. J'ai dit qu'ils étaient quatre. Tu

n'as pas d'oreilles, tonton?

Un geste, une gifle, un filet de sang. Le gardien se frotta la main sur la cuisse, s'abstenant d'émettre des commentaires sur l'insouciance de la jeunesse.

—Tu mens, Angoulême, gronda le préfet. Je te le demande pour la deuxième fois, combien sont-ils?

—Comme vous voulez, monsieur Fulko. Je suis à vos ordres. Ils sont deux cents. Trois cents! Six cents!

—Monsieur le préfet! s'écria Geralt avant qu'Artevelde donne de nouveau l'ordre au garde de gifler la fille. Laissons cela, si vous le voulez bien. Ce qu'elle a dit est si précis qu'il ne peut être question de mensonge, mais plutôt de désinformation. Mais d'où tient-elle ces renseignements? Elle a reconnu elle-même qu'elle me voyait pour la première fois. Moi aussi, c'est la première fois que je la vois. Je vous le jure.

—Merci pour votre aide ô combien précieuse dans cette enquête. (Artevelde le regarda de travers.) Lorsque je vous interrogerai, je compte que vous serez aussi éloquent. Angoulême, tu as entendu ce qu'a dit le sorceleur? Parle. Et ne m'oblige pas à te tirer les vers du nez.

—On raconte, commença la jeune fille en léchant le sang qui coulait de son nez, que si on dénonce aux autorités un crime planifié, si on leur donne le nom de celui qui a ordonné ces canailleries, on est gracié. J'ai donc tout intérêt à parler, non? Je suis au courant qu'on prépare un crime, je veux prévenir une mauvaise action. Ecoutez bien ce que je vais vous dire: le Rossignol et sa clique attendent ce sorceleur à Belhaven pour le trucher. C'est un demi-elfe qui leur a proposé le contrat, un étranger, le diable seul sait d'où il vient, personne ne le connaît. Le demi-elfe a tout expliqué: qui c'était, à quoi il ressemblait, d'où il arriverait, quand et avec qui. Il a prévenu

que c'était un sorceleur, que c'était pas un benêt mais un roublard, qu'il fallait pas faire le fanfaron avec lui, mais plutôt lui tirer dans le dos avec une arbalète ou, encore mieux, empoisonner sa nourriture ou sa boisson s'il venait à se restaurer à Belhaven. Pour ça, le demi-elfe a donné de l'argent au Rossignol. Et il lui en a promis plus une fois le travail effectué.

—Une fois le travail effectué, répéta Fulko Artevelde. J'imagine donc que ce demi-elfe est toujours à Belhaven? Avec la bande du Rossignol?

—Peut-être. Je ne sais pas. Ça fait plus de deux semaines que j'ai quitté la clique du Rossignol.

—Ce serait donc la raison pour laquelle tu les balances, constata en souriant le sorceleur. Un compte personnel à régler?

La jeune fille plissa les yeux et retroussa ses lèvres gonflées dans un affreux rictus.

—Qu'est-ce que ça peut bien te foutre que ce soit un règlement de comptes, tonton? En balançant, je te sauve la vie, non? Tu devrais me remercier!

—Merci. (Geralt avait de nouveau pris la parole avant que le préfet fasse un geste.) Je voulais simplement faire remarquer que, s'il s'agissait d'un règlement de comptes, ta crédibilité, témoin de la couronne, s'en trouverait de fait diminuée. Les gens dénoncent pour sauver leur peau et avoir la vie sauve, mais ils mentent quand ils veulent se venger.

—Notre Angoulême n'a aucune chance d'avoir la vie sauve, l'interrompit Fulko Artevelde. Mais, bien entendu, elle veut sauver sa peau. Pour moi, cela fait d'elle un témoin absolument digne de foi. Eh bien, Angoulême? Tu veux sauver ta peau, pas vrai?

La jeune fille serra les lèvres. Et blêmit au

point de devenir livide.

—La bravoure des bandits! s'exclama le préfet avec mépris. Bravoure de merde, oui! Attaquer en nombre, piller les faibles, tuer les gens sans défense, ça ne leur pose pas de problèmes. Mais regarder la mort en face, ça, c'est déjà plus difficile. Peut-être même trop, pas vrai, Angoulême?

—On verra bien, fulmina-t-elle.

—En effet, nous verrons, acquiesça tranquillement Fulko. Et nous t'entendrons. Sur l'échafaud, tu videras tes poumons à force de t'égosiller.

—Vous m'avez promis de me gracier.

—Et je tiendrai ma promesse si tes déclarations se révèlent exactes.

Angoulême s'ébroua sur son siège comme pour désigner Geralt avec son corps maigre tout entier.

—Et ça, hurla-t-elle, qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas la vérité? Qu'il ose prétendre qu'il n'est pas sorcelleur et qu'il ne s'appelle pas Geralt! Tout ça pour me faire passer pour une menteuse! Qu'il aille donc à Belhaven, il verra bien alors que j'ai dit la vérité! Au petit matin, vous trouverez son cadavre dans le ruisseau. Mais à ce moment-là vous irez raconter que je ne vous avais pas prévenus, et je pourrai dire adieu à la grâce! C'est ça? Escrocs! Vous êtes des escrocs et rien d'autre!

—Ne la battez pas, intervint Geralt. S'il vous plaît.

Quelque chose dans sa voix arrêta le préfet et le gardien, qui avaient tous deux commencé à lever la main. Angoulême renifla, puis posa sur le sorcelleur un regard perçant.

—Merci, tonton, dit-elle. Mais les coups, c'est pas grand-chose, qu'ils me battent s'ils

veulent. Depuis que je suis petite, on me bat, j'ai l'habitude. Si tu veux faire preuve de bonté, reconnais que j'ai dit la vérité. Qu'ils tiennent parole. Qu'ils me pendent, putain.

—Emmenez-la! ordonna Fulko, faisant taire d'un geste Geralt qui tentait de protester.

—Elle ne nous est plus utile, expliqua-t-il lorsqu'ils furent seuls. Je sais tout ce que je voulais savoir et je vais vous fournir les explications qui s'imposent. Et ensuite, je vous demanderai de me rendre la pareille.

—D'abord, répliqua Geralt d'une voix froide, expliquez-moi ce que signifiait ce final tonitruant. Pourquoi souhaiterait-elle être pendue? En tant que témoin de la couronne, la jeune fille a pourtant fait ce qu'il fallait.

—Pas encore.

—Comment ça?

—Homer Straggen, surnommé le Rossignol, est une canaille particulièrement dangereuse. Terrible et effronté, rusé et pas bête, et chanceux avec ça. Son impunité encourage les autres. Je dois en finir avec lui et sa bande. C'est pour cette raison que j'ai conclu un accord avec Angoulême. Je lui ai promis que, si le Rossignol était arrêté grâce à sa déposition et toute sa clique anéantie, elle serait pendue.

—Pardon? (L'étonnement du sorceleur était sincère.) C'est donc ça la récompense qui attend le témoin de la couronne? En échange d'une collaboration avec les autorités, il est condamné à la hart? Et s'il refuse de collaborer, c'est quoi, le châtiment?

—Le pal. Après avoir eu les yeux crevés et, dans le cas d'Angoulême, les seins tiraillés par des tenailles ardentes.

Le sorceleur ne pipa mot.

—C'est ce que l'on appelle l'exemple par la peur, reprit au bout d'un instant Fulko Artevelde. Une pratique absolument nécessaire dans la lutte contre le banditisme. Pourquoi donc serrez-vous les poings si fort? Je peux même entendre craquer vos articulations. Seriez-vous partisan d'un trépas moins inhumain? Vous pouvez vous le permettre, vous luttez principalement contre des créatures qui, si amusant que cela puisse paraître, font à leur manière preuve d'humanité, puisqu'elles massacrent leurs victimes en quelques secondes seulement. Moi, je ne peux me permettre un tel luxe. Car j'ai vu des caravanes marchandes et des maisons pillées par le Rossignol et ses semblables. J'ai vu ce qu'on faisait aux gens pour qu'ils révèlent leurs cachettes ou dévoilent le mot magique qui ouvre les serrures de leurs coffrets et de leurs caisses. J'ai vu le Rossignol vérifier au couteau si des femmes ne cachaient pas sur elles des bijoux. J'ai vu les atrocités que lui et sa bande étaient capables de faire subir aux gens simplement pour se divertir. Angoulême, dont le sort vous préoccupe tant, a pris part, c'est certain, à de tels... amusements. Elle est restée avec eux suffisamment longtemps. Et, si elle n'avait pas fui la bande, personne n'aurait été au courant du traquenard de Belhaven, et vous, vous auriez fait sa connaissance dans d'autres circonstances. C'est peut-être elle qui vous aurait tiré dans le dos avec une arbalète.

—Je n'aime pas les « si ». Savez-vous pour quelle raison elle a fui la bande?

—Elle est restée floue à ce sujet dans sa déposition, et mes hommes n'avaient pas envie de faire de zèle. Mais tout le monde sait que le Rossignol fait partie de ces hommes qui réduisent les femmes... disons... à leur fonction naturelle initiale. Si elles s'y refusent, il leur impose ce rôle par la force. À cela il faut ajouter des conflits de génération. Le Rossignol est un homme d'âge mûr, et Angoulême n'avait fréquenté jusque-là que des gosses de son âge. Mais ce sont là des spéculations et, dans le fond, ça ne m'intéresse guère. En

revanche, si je puis me permettre, en quoi cela vous intéresse-t-il tellement, vous? Pourquoi, dès le premier coup d'œil, Angoulême a-t-elle suscité en vous une si vive émotion?

—Etrange question. La réponse semble pourtant évidente: cette jeune fille dénonce un attentat prétendument préparé contre moi par ses anciens compagnons à la demande d'un demi-elfe; la chose en soi est déjà surprenante, car je n'ai connaissance d'aucune querelle ancestrale ayant opposé un sorceleur à un demi-elfe. Par ailleurs, la jeune fille sait qui sont mes compagnons de voyage. Elle connaît certains détails sur eux, par exemple que le troubadour se prénomme Jaskier, et que la femme a des cheveux coupés court. C'est précisément cette allusion aux cheveux courts qui me fait dire que toute cette affaire est en fait une manigance ou une provocation. Ce n'était pas bien difficile d'aller trouver l'un des chasseurs de miel avec qui j'ai voyagé la semaine dernière et de l'interroger. Ensuite, il ne restait plus qu'à mettre rapidement en scène...

—Assez! (Artevelde frappa du poing contre la table.) Vous allez trop loin, mon bon monsieur! Seriez-vous en train d'insinuer que j'aurais tout mis en scène? Et dans quel but, je vous prie? Pour vous tromper, vous piéger? Et qui donc êtes-vous pour craindre ainsi la provocation et les pièges? Seul le coupable est toujours sur le qui-vive, monsieur le sorceleur!

—Dans ce cas, donnez-moi d'autres explications.

—Non, c'est à vous de m'en fournir!

—Je suis désolé. Je n'en ai aucune.

—Je pourrais vous en suggérer, mais à quoi bon? (Le préfet sourit d'un air mauvais.) Que les choses soient claires. Ça ne m'intéresse pas de savoir qui veut vous voir mort et pourquoi. Ni comment ce quelqu'un a obtenu des informations aussi précises sur vous, y compris sur la couleur et

la longueur des cheveux de ceux qui vous accompagnent.

Je dirais même plus: j'aurais très bien pu ne pas t'informer de cet attentat, sorceleur. J'aurais pu, en toute tranquillité, vous laisser toi et tes compagnons inconscients servir d'appât au Rossignol. Vous suivre, attendre que le Rossignol morde à l'hameçon, le capturer et me l'approprier. Parce que c'est de lui qu'il s'agit, c'est lui qui m'importe. Votre mort n'aurait été pour moi qu'un mal nécessaire pour arriver à mes Pins.

Il se tut. Geralt ne fit aucun commentaire.

—Sachez, mon bon monsieur, reprit le préfet au bout d'un instant, que je me suis juré de faire régner la loi sur ce territoire. À tout prix et par n'importe quel moyen, *per fas et nefas*. Parce que la loi, ce n'est pas la jurisprudence, ce n'est pas un gros livre rempli de paragraphes, ce ne sont pas des traités philosophiques, des fadaises ampoulées sur la justice ni des clichés rebattus sur la morale et l'éthique. La loi, ce sont des routes et des chemins sûrs. Ce sont des ruelles où l'on peut se promener tranquillement même après le coucher du soleil. Ce sont des auberges et des tavernes où l'on peut se rendre aux latrines sans avoir à emmener avec soi son escarcelle ou sa femme. La loi, c'est la garantie pour tout un chacun de pouvoir dormir tranquille et d'être éveillé par le chant du coq, et non par le coq rouge! Et pour ceux qui enfreignent la loi: la corde, la hache, le pal et les fers rouges! Un châtiment qui décourage les autres. Ceux qui enfreignent la loi doivent être capturés et punis. Par tous les moyens et à tout prix... Eh, sorceleur! La désapprobation que je lis sur ton visage concerne-t-elle le but poursuivi ou les méthodes employées pour l'atteindre? Je pencherais plutôt pour les méthodes! Car il est aisé de critiquer la mise en œuvre, pourtant on aurait bien envie de vivre dans un monde sûr, n'est-ce pas? Allez, répondez!

—Il n'y a rien à dire.

—Moi, je pense que si.

—Pour tout vous dire, monsieur Fulko, je peux même affirmer que le monde tel que vous le souhaitez me plaît bien.

—Vraiment? Ton expression indique le contraire.

—Le monde de tes rêves est idéal pour les sorcisseurs. Jamais ils n'y manqueraient de travail. Plutôt que des codes, des paragraphes et des clichés ampoulés sur la justice, ta conception encourage le désordre, l'anarchie, l'arbitraire, les intérêts privés, l'excès de zèle chez ceux qui veulent s'attirer les bonnes grâces de leurs supérieurs carriéristes, la vengeance aveugle des fanatiques, la cruauté des mercenaires, le sadisme. Ton monde, c'est un monde de terreur, où les hommes et les femmes ont peur de sortir après le coucher du soleil par crainte non des bandits mais des gardiens de la loi, car ces grandes chasses aux criminels ont pour résultat d'encourager les bandits à entrer en masse dans les rangs des défenseurs de Tordre. Ta vision, c'est un monde de corruption, de chantage et de provocations, un monde de témoins de la couronne et de faux témoins. Un monde où règnent la calomnie, la délation, la peur d'être injustement dénoncé. Un monde où, inévitablement, des innocents finiront sur Téchafaud, auront les seins tirillés ou seront empalés. Un monde de criminels.

» En bref, acheva-t-il, un monde dans lequel un sorcisseur se sentirait comme un poisson dans Te au.

—Voyez-vous ça! dit Fulko Artevelde après un instant de silence en frottant son œil masqué d'un bandeau de cuir. Notre sorcisseur est un idéaliste! Doublé d'un moralisateur! Lui, dont le métier est de tuer! Voilà qui n'est guère prudent, sorcisseur. Un de ces jours, tu pourrais hésiter avant de tuer une strige: et si elle était innocente? La tuer ne serait-il pas l'expression d'une

vengeance gratuite, le signe d'un fanatisme aveugle? Je ne te souhaite pas d'en arriver là. Et si un jour - je ne te le souhaite pas non plus, mais ça peut arriver -, quelqu'un s'en prenait de manière cruelle et sadique à une personne qui t'est proche, je serais ravi de reprendre notre conversation et d'aborder avec toi la problématique du choix de la peine en regard de la faute. Qui sait si, alors, nos points de vue seraient si différents? Mais ce n'est pas la question qui nous préoccupe aujourd'hui, ici et maintenant. Aujourd'hui, nous parlerons de choses concrètes. De toi, en l'occurrence.

Geralt haussa légèrement les sourcils.

—Bien que tu aies raillé mes méthodes et ma vision d'un monde régi par la loi, tu vas aider, mon cher sorcelleur, à sa concrétisation. Je le répète, je me suis juré que ceux qui entravaient la loi le paieraient. Tous. Du plus petit mécréant qui trafique les poids sur le marché au trafiquant qui détourne un convoi transportant des arcs et des flèches destinés à l'armée. Les brigands, les hommes de main, les voleurs, les gredins. Les terroristes membres des Versants libres qui se prennent pour « les défenseurs de la liberté ». Et le Rossignol. Avant tout le Rossignol. Il doit répondre de ses crimes, peu importe la méthode employée pour mettre la main dessus, du moment que ce soit vite fait. Avant qu'ils proclament l'amnistie et que ce criminel ait une chance de s'en tirer à bon compte. Sorcelleur, cela fait des mois que je guette un indice qui me permette d'anticiper ses plans, de le manipuler, de le pousser à commettre une erreur, l'erreur décisive qui le perdra. Dois-je poursuivre ou as-tu compris?

—J'ai compris, mais poursuivez.

—Le mystérieux demi-elfe qui serait l'instigateur de l'attentat contre ta personne a mis le Rossignol en garde contre un sorcelleur, il lui a recommandé la prudence, lui déconseillant l'insouciance et la fanfaronnade. Non sans raison. Néanmoins, sa mise en garde ne servira à rien. Le

Rossignol a commis une erreur. Il va attaquer un sorceleur averti et prêt à se défendre. Un sorceleur préparé à cette attaque. Et ce sera la fin du Rossignol. Je veux conclure un accord avec toi, Geralt. Tu seras mon sorceleur de la couronne. Laisse-moi finir. Le contrat est simple: c'est donnant donnant. Tu achèves le Rossignol, et moi en échange... (Il se tut un instant, sourit d'un air sournois.) Je ne poserai plus de question sur toi ni tes compagnons. Je ne demanderai pas d'où vous venez, où vous vous rendez ni la raison de votre voyage. Je ne chercherai pas à savoir pourquoi l'un d'entre vous parle avec une pointe d'accent nilfgaardien, ni pourquoi les chiens et les chevaux s'écartent parfois d'un autre de vos compagnons. Je ne donnerai pas l'ordre à mes hommes d'enlever au troubadour sa tubulure avec ses notes, je ne lirai pas ces notes. Et je n'informerai le contre-espionnage impérial de votre passage qu'une fois que le Rossignol sera mort ou qu'il croupira dans mes oubliettes. Peut-être même plus tard, pourquoi se presser? Je vous laisserai du temps. Et une chance.

—Une chance de quoi?

—D'arriver à Toussaint. Ce royaume de conte de fées ridicule dont même le contre-espionnage nilfgaardien n'ose violer les frontières. Ensuite, beaucoup de choses peuvent changer. Il y aura l'amnistie. Peut-être y aura-t-il une trêve au-delà de la Iaruga. Et même une paix durable.

Le sorceleur demeura longtemps silencieux. Le visage mutilé du préfet était immobile, son œil étincelait.

—D'accord, répondit enfin Geralt.

—Pas de marchandage? Pas de conditions?

—Si. J'ai deux conditions.

—Le contraire m'eût étonné. Je t'écoute.

—Je dois auparavant aller vers l'ouest. Près

du lac Monduirn. C'est l'affaire de quelques jours. Je dois voir les druides, car...

—Me prendrais-tu pour un idiot? l'interrompt brusquement Fulko Artevelde. Voudrais-tu m'abuser? Comment ça, vers l'ouest? Tout le monde sait où te mène ton chemin! Y compris le Rossignol, qui aura placé son embuscade en conséquence. Au sud, à Belhaven, à l'endroit où la vallée de la Newa coupe la vallée de Sans-Retour qui mène à Toussaint.

—Cela veut-il dire...

—... qu'il n'y a pas de druides près du lac Monduirn. Voilà près d'un mois qu'ils sont partis pour Toussaint en passant par la vallée de Sans-Retour, sous les ailes protectrices de la princesse Anarietta de Beauclair, qui a un faible pour les excentriques de toutes sortes, les cinglés et les oiseaux rares, et ne manque pas une occasion d'accorder l'asile à ce genre d'individus dans son pays fabuleux. Voyons, tu le sais, sorceleur. Ne me prends pas pour un idiot. N'essaie pas de me rouler!

—Ce n'est pas dans mon intention, dit lentement Geralt. Je t'en donne ma parole. Je partirai donc dès demain pour Belhaven.

—N'aurais-tu pas oublié quelque chose?

—Pas du tout, j'allais y venir. Ma deuxième condition concerne Angoulême. Je veux qu'elle vienne avec moi. Accorde-lui l'amnistie avec de l'avance et fais-la sortir de son cachot. Le sorceleur de la couronne a besoin de ton témoin de la couronne. Rapidement. Alors, c'est oui ou non?

—C'est oui, répliqua presque aussitôt Fulko Artevelde. Je n'ai pas le choix. Angoulême est à toi. Je sais bien que, si tu acceptes de collaborer avec moi, c'est uniquement à cause d'elle.

Cheminant au côté de Geralt, le vampire l'écoutait attentivement, sans l'interrompre. Le sorceleur ne s'était pas trompé sur sa perspicacité.

—Nous sommes cinq, et non quatre, résuma-t-il rapidement dès que Geralt eut terminé son récit. Nous voyageons à cinq depuis la fin du mois d'août, nous avons traversé la Iaruga tous ensemble. Et Milva n'a coupé sa tresse qu'à Autre Rive. Il y a une semaine environ. Ta protégée aux cheveux clairs est au courant de ce détail. Pourtant, elle a déclaré que nous étions seulement quatre. Etrange...

—Est-ce le plus étrange dans cette histoire qui l'est d'un bout à l'autre?

—Aucunement. Le plus étrange concerne Belhaven. Une petite ville où l'on nous aurait, paraît-il, préparé une embuscade. Une petite ville située loin dans les montagnes, sur la route de la vallée de la Newa et du col de Théodule.

—Où nous n'avons jamais projeté d'aller, acheva le sorceleur en talonnant légèrement Ablette, qui commençait à ralentir. Au moment où ce bandit, le Rossignol, est censé avoir accepté la mission proposée par ce demi-elfe, il y a trois semaines de ça, nous étions à Angren, nous avions l'intention de nous rendre à Caed Dhu en passant par les marécages d'Ysgith. Nous ne savions même pas que nous aurions à traverser la Iaruga. Par tous les diables, ce matin encore, nous ignorions que...

—Nous le savions, l'interrompit le vampire. Nous savions que nous étions à la recherche des druides. Ce matin, comme il y a trois semaines. Ce mystérieux demi-elfe organise une embuscade sur la route qui mène aux druides, assuré que c'est ce chemin que nous emprunterons. De toute évidence, il...

—... sait mieux que nous où mène cette route. (Le sorceleur ne voulait pas être en reste.) Comment le sait-il?

—C'est à lui qu'il faut le demander. C'est bien pour cela que tu as accepté la proposition du préfet, n'est-il pas vrai?

—Effectivement. Je compte bien avoir l'occasion de causer un peu avec ce sieur demi-elfe, dit Geralt en souriant de son affreux sourire. Toutefois, avant que je me retrouve face à lui, une idée ne te viendrait-elle pas à l'esprit? Une explication qui te sauterait aux yeux?

Le vampire le contempla en silence quelques secondes.

—Je n'aime pas ce que tu viens d'insinuer, Geralt, soupira-t-il enfin. Ton esprit est en proie à des pensées malsaines. Tu tires des conclusions hâtives, irréfléchies. Fondées sur des préjugés et un profond ressentiment.

—Comment expliquer, alors...

Régis l'interrompit sur un ton que Geralt ne lui avait jamais entendu.

—Il y a maintes autres explications possibles. N'importe laquelle, sauf celle que tu as en tête. À commencer, par exemple, par la possibilité que ta protégée ait tout simplement menti.

—Eh bien, eh bien, tonton! l'interpella Angoulême, qui les suivait sur la mule nommée Draakul. Ne m'accuse pas de mensonge, à moins de pouvoir le prouver!

—Je ne suis pas ton tonton, chère enfant.

—Et moi je ne suis pas ta chère enfant, tonton!

—Angoulême, dit le sorceleur en se retournant sur sa selle. Ferme-la.

—À tes ordres. (Angoulême se calma instantanément.) Toi, tu peux me donner des ordres. Tu m'as sortie du cachot, tu m'as arrachée

aux griffes de M. Fulko. À toi j'obéis, c'est toi qui commandes maintenant, tu es le chef de la clique...

—Tais-toi, s'il te plaît.

Angoulême marmonna entre ses dents, puis elle cessa de talonner Draakul et resta en arrière, tandis que Régis et Geralt pressaient leurs montures pour rejoindre Jaskier, Cahir et Milva qui chevauchaient plus loin devant. Ils se dirigeaient vers les montagnes, le long de la rivière Newa qui s'écoulait rapidement entre les cailloux et les seuils. Les dernières pluies avaient rendu l'eau trouble et lavaient teintée d'une couleur jaunâtre tirant sur le marron. Ils n'étaient pas seuls. Assez souvent les croisaient ou les dépassaient des escadrons de la cavalerie nilfgaardienne, des cavaliers solitaires, des chariots de colons ou des caravanes de marchands.

Au sud, de plus en plus proches, de plus en plus menaçantes, s'élevaient les montagnes d'Amell. Et la dent pointue de la Gorgone, la montagne du Diable, noyée au milieu des nuages qui envahissaient progressivement l'immensité du ciel.

—Quand leur diras-tu? demanda le vampire en désignant du regard le trio qui chevauchait à l'avant.

—Quand nous monterons le campement.

* * *

Jaskier fut le premier à prendre la parole lorsque Geralt eut achevé son discours.

—Corrige-moi si je me trompe, dit-il. Cette jeune fille, Angoulême, que tu t'es empressé d'adjoindre à notre équipe sans prendre la peine de réfléchir, est donc une ancienne criminelle. Pour la sauver du châtement qu'on lui réservait, et qu'elle avait du reste mérité, tu as accepté de collaborer avec les Nilfgaardiens. Tu t'es laissé

embaucher. Bah, pas seulement toi, d'ailleurs, mais nous tous ici présents. Nous devons tous aider les Nilfgaardiens à attraper ou à liquider un criminel local. En bref: toi, Geralt le sorceleur, tu es devenu un mercenaire nilfgaardien, un chasseur de primes, un tueur à gages. Et nous, nous passons pour tes acolytes... voire des factotums...

—Tu as un talent fou pour la schématisation, Jaskier, marmonna Cahir. Serait-il possible que tu n'aies vraiment pas compris de quoi il s'agit? Ou bien parles-tu pour le plaisir de parler?

—Tais-toi, Nilfgaardien. Geralt?

—Commençons par la chose suivante, dit le sorceleur en jetant au feu le bout de bois avec lequel il jouait depuis déjà un certain temps. Personne n'est obligé de m'aider dans mon entreprise. Je peux régler ça tout seul. Sans acolyte ni factotum.

—Tu es téméraire, tonton, intervint Angoulême. Mais la hanse du Rossignol, c'est vingt-quatre braves. Tu as beau être un sorceleur, tu ne leur feras pas peur aussi facilement, et il va falloir se battre à l'épée.

Même si ce qu'on raconte sur les sorceleurs est vrai, personne ne peut résister seul face à deux dizaines d'hommes. Tu m'as sauvé la vie, donc je te paie en retour. Par une mise en garde. Et en te proposant mon aide.

—C'est quoi, par le diable, une hanse?

—«Aen hanse», expliqua Cahir, désigne dans notre langage un groupe armé, mais uni par les liens de laminé...

—Une compagnie?

—Tout juste. Je vois que le terme est passé dans le jargon local...

—Une hanse est une hanse, l'interrompt Angoulême. Et, dans notre jargon, c'est une horde

ou une hasse. Y'a rien à dire de plus. J'étais sérieuse, tout à l'heure, quand je t'ai mis en garde. Seul contre toute une horde, tu ne t'en sortiras pas. Et, comble de malchance, tu ne connais pas le Rossignol, ni qui que ce soit - ennemis, amis ou alliés potentiels - à Belhaven ou aux alentours. Tu ne connais pas les routes qui mènent à la ville, et il en existe plusieurs. Moi je le dis, le sorceleur ne s'en sortira pas tout seul. Je ne sais pas quelles coutumes sont de règle chez vous, mais moi, je n'abandonnerai pas le sorceleur. Comme l'a fait remarquer tonton Jaskier, il s'est empressé de me faire rejoindre votre groupe sans s'inquiéter, bien que je sois une ancienne criminelle... Parce que mes cheveux puent toujours le cachot, j'ai pas eu le temps de les laver... C'est le sorceleur et personne d'autre qui m'a sortie de ce cachot pour me ramener à la lumière du jour. Je lui en serai éternellement reconnaissante. C'est pour ça que je ne le laisserai pas partir seul. Je le guiderai jusqu'à Belhaven, jusqu'au Rossignol et ce demi-elfe. Je pars avec lui.

—Moi aussi, s'écria aussitôt Cahir.

—Moi aussi, renchérit vivement Milva.

Jaskier serra contre sa poitrine la tubulure qui contenait ses manuscrits. Il la gardait en permanence avec lui ces derniers temps. Il baissa la tête. On voyait qu'il était en lutte avec ses pensées. Et que celles-ci prenaient le dessus.

—Inutile de méditer, poète, le rassura doucement Régis. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Tu es encore moins apte que moi à participer à un combat sanglant mené à l'épée et au couteau. On ne nous a pas appris à blesser notre prochain par le fer. Par ailleurs... moi... (Il leva sur le sorceleur et Milva ses yeux brillants.) Je suis un pleutre, avoua-t-il dans un souffle. Si je le peux, je préférerais ne pas revivre ce qu'on a connu naguère sur le bac et sur le pont. Jamais. C'est pourquoi je vous demande de m'exclure du groupe de combat qui part à Belhaven.

—De ce bac et de ce pont, intervint Milva d'une voix sourde, tu m'as éloignée en me portant sur tes épaules, quand je n'avais plus la force de tenir sur mes jambes. Si tu étais un pleutre, Régis, tu m'aurais laissée sur place et tu te serais sauvé. Mais tu es resté et tu m'as aidée.

—Bien dit, tantine, répliqua Angoulême avec conviction. Je n'ai pas tout compris, mais c'était bien dit.

—Je ne suis pas ta tantine! (Les yeux de Milva étincelaient d'un air menaçant.) Prends garde, demoiselle! Si tu m'appelles comme ça encore une fois, tu verras!

—Qu'est-ce que je verrai?

—Du calme, aboya le sorcelleur avec sévérité. Ça suffit, Angoulême! Manifestement, un rappel de la situation s'impose. Le temps où nous voyagions au hasard des chemins, vers l'horizon, est fini, car il y a bien quelque chose là-bas, derrière l'horizon. L'heure est venue d'agir. De trancher des gorges. Car on sait enfin qui éliminer. Que ceux qui n'avaient pas saisi jusqu'à présent le comprennent: cette fois, nous avons un ennemi concret à portée de main. Un demi-elfe qui veut notre mort, un agent au service des forces qui nous sont hostiles. Grâce à Angoulême, nous sommes prévenus, et un homme averti en vaut deux, comme dit le proverbe. Je dois attraper ce demi-elfe et lui extorquer le nom de celui pour qui il travaille. Est-ce que maintenant tu comprends, Jaskier?

—Il me semble, rétorqua le poète d'une voix tranquille, que je comprends même mieux que toi. Sans avoir besoin d'extorquer des informations à qui que ce soit, je devine que ce mystérieux demi-elfe travaille pour Dijkstra, qui, par ta faute, est boiteux depuis que tu lui as fracassé, et ce sous mes yeux, la malléole. Après avoir eu connaissance du rapport du maréchal Vissegerd, Dijkstra nous prend à coup sûr pour des espions

nilfgaardiens. Et après notre fuite du corps d'armée des partisans lyriens, la reine Meve a sans doute allongé de quelques paragraphes la liste de nos crimes...

—Erreur, Jaskier, intervint Régis d'une voix douce. Ce n'est pas Dijkstra. Ni Vissegerd. Ni Meve.

—Qui est-ce, alors?

—Il est encore trop tôt pour le savoir avec certitude.

—Effectivement, approuva froidement le sorceleur. C'est pourquoi il faut étudier l'affaire sur place. Et attendre l'autopsie pour tirer des conclusions.

—Et moi, s'obstina Jaskier, je continue à penser que c'est une idée stupide et risquée. C'est une bonne chose que nous ayons été prévenus de l'embuscade. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à l'éviter en faisant un grand détour. Que cet elfe ou demi-elfe nous attende aussi longtemps qu'il le souhaite; nous, en revanche, poursuivons notre chemin...

—Non, l'interrompit le sorceleur. Assez de discours. Fini l'anarchie. Il est temps que notre... hanse ait enfin un véritable chef.

Tous, y compris Angoulême, le regardaient dans un silence plein d'expectative.

—Angoulême, Milva et moi, dit-il, nous allons à Belhaven. Cahir, Régis et Jaskier, vous prendrez la direction de la vallée de Sans-Retour, vers la région de Toussaint.

—Non, dit aussitôt Jaskier en serrant plus fort sa tubulure. Pour rien au monde. Je ne peux...

—Ferme-la. Je ne te demande pas ton avis. C'était un ordre du chef de la hanse! Vous allez à Toussaint, toi, Régis et Cahir. Et vous nous y attendrez.

—Toussaint, c'est la mort assurée pour moi, affirma le troubadour d'une voix neutre. Lorsqu'on me reconnaîtra à Beauclair, au château, je serai un homme perdu. Je dois vous dire...

—Inutile, l'interrompit le sorceleur d'un ton brusque. Il est trop tard. Tu pouvais reculer, mais tu ne l'as pas fait. Tu es resté dans l'équipe. Pour sauver Ciri. N'est-ce pas?

—Oui.

—Tu partiras avec Régis et Cahir en direction de la vallée de Sans-Retour. Vous nous attendrez dans les montagnes, sans franchir pour le moment les frontières de Toussaint. Mais si... S'il le faut, vous devrez franchir la frontière. Parce qu'apparemment les druides, ceux de Caed Dhu, que connaît Régis, se trouvent à Toussaint. S'il le faut, vous obtiendrez des druides les informations dont nous avons besoin et vous vous mettrez en route pour retrouver Ciri... seuls.

—Comment ça, « seuls »? Tu prévois...

—Je ne prévois rien, j'envisage différentes possibilités. À tout hasard, comme on dit. En dernier ressort, si tu préfères... Peut-être que tout se passera bien et que nous ne serons pas obligés de nous montrer à Toussaint. Mais au cas où... Il est important que les Nilfgaardiens ne vous poursuivent pas jusque là-bas.

—Ils ne le feront pas, intervint Angoulême. C'est bizarre, mais Nilfgaard respecte les frontières de Toussaint. Je m'y suis déjà cachée une fois, alors que je fuyais des poursuivants nilfgaardiens. Mais les chevaliers qui gardent les frontières ne valent pas mieux que les Noirs! Ils sont beaux, ils vous parlent gentiment, mais ils sont prompts à saisir la lance et l'épée. Et ils patrouillent sans arrêt. Ils se nomment les chevaliers errants. Ils se déplacent seuls ou bien à deux ou trois. Et ils exterminent la racaille. C'est-à-dire, nous. Sorceleur, il y a une chose à modifier dans tes plans.

—Quoi?

—Si nous devons aller à Belhaven et affronter le Rossignol, il vaut mieux emmener M. Cahir et laisser la tantine partir avec le poète et le vampire.

—Et pour quelle raison? demanda Geralt en apaisant Milva d'un geste.

—Il faut des hommes pour ce travail. Qu'as-tu à râler, tantine? Je sais ce que je dis! Si les choses s'enveniment, il faudra peut-être en appeler à la terreur plutôt qu'à la force. Et pas un seul membre de la clique du Rossignol n'aura peur d'un trio composé d'un seul homme et de deux femmes en guise d'escorte.

—C'est Milva qui viendra avec nous. (Geralt resserra ses doigts autour du bras de l'archère, qui était folle de rage.) Milva, pas Cahir. Je ne veux pas y aller avec lui.

—Et pourquoi ça? demandèrent Angoulême et Cahir presque à l'unisson.

—Oui, pourquoi? intervint Régis à son tour.

—Parce que je ne lui fais pas confiance, annonça Geralt sans ambages.

Le silence qui s'abattit sur le campement était désagréable, pesant, presque gluant. Des échos de voix, des cris et des chants leur parvenaient de la forêt, où campaient une caravane marchande et un autre groupe de voyageurs.

—Explique-toi, exigea enfin Cahir.

—Quelqu'un nous a trahis, répliqua le sorceleur d'un ton sec. Ma conversation avec le préfet et les révélations d'Angoulême en sont la preuve. En réfléchissant un peu, on arrive à la conclusion que le traître est parmi nous. Et, pour deviner qui c'est, nul besoin de réfléchir longtemps.

—Si je te suis bien, grommela Cahir en fronçant les sourcils, tu oses suggérer que le traître, c'est moi?

—Je reconnais volontiers que cette pensée m'a effectivement traversé l'esprit, lâcha le sorceleur d'une voix glaciale. Un certain nombre d'éléments t'accusent. Cela expliquerait pas mal de choses. Oui, pas mal de choses.

—Geralt, intervint Jaskier, ne pousserais-tu pas le bouchon un peu trop loin?

—Qu'il parle, répliqua Cahir du bout des lèvres. Qu'il exprime le fond de sa pensée. Sans se gêner.

—Nous nous sommes demandé, observa Geralt en parcourant du regard les visages de ses compagnons, comment cette erreur de calcul avait pu survenir: nous sommes cinq, et pourtant seuls quatre d'entre nous avaient été identifiés. Nous avons pensé que quelqu'un s'était trompé, tout simplement: le mystérieux demi-elfe, le brigand Rossignol ou Angoulême. Mais, si l'on rejette cette explication, une autre apparaît: l'équipe compte cinq personnes, mais le Rossignol ne doit en tuer que quatre. Parce que la cinquième est un allié des auteurs de l'attentat. Quelqu'un qui les informe régulièrement des mouvements de l'équipe. Depuis le début, depuis le moment où notre compagnie s'est formée après la dégustation de la fameuse soupe de poisson. Depuis que nous avons accepté un Nilfgaardien dans nos rangs. Un Nilfgaardien qui doit s'emparer de Ciri, qui doit la ramener à l'empereur Emhyr, car de cela dépendent sa vie et sa future carrière...

—C'est bien ce que je pensais, observa lentement Cahir. Je suis donc le traître à tes yeux. Un lâche, un vendu à deux visages?

—Geralt, intervint de nouveau Régis. Pardonne ma franchise, mais ta théorie est aussi bancal qu'une chaise à trois pieds. Et ton esprit mal tourné, je te l'ai déjà dit.

—Je suis un traître, répéta Cahir comme s'il n'avait pas entendu les paroles du vampire. Cependant, comme je comprends les choses, il n'existe aucune preuve de ma trahison, simplement des indices flous et les soupçons d'un sorceleur. C'est donc à moi qu'incombe la tâche de prouver mon innocence, c'est bien ça? Je vais devoir démontrer que je ne suis pas une taupe?

—Inutile de verser dans le pathos, Nilfgaardien, lança Geralt en se dressant devant Cahir et en l'affrontant du regard. Si j'avais eu une preuve de ta culpabilité, je ne perdrais pas de temps en parlotes, je t'aurais déjà haché menu comme chair à pâté! Tu connais la devise *cui bono*? Alors réponds-moi: qui, à part toi, aurait intérêt à me trahir?

Un claquement sec prolongé retentit du côté de la caravane marchande. Dans le ciel noir un pétard rouge et or éclata en étoile, des fusées explosèrent en un essaim d'abeilles dorées avant de retomber en une pluie colorée.

—Je ne suis pas une taupe, déclara le jeune Nilfgaardien d'une voix forte et puissante. Malheureusement, je ne peux pas le prouver. Mais il y a une chose que je peux faire: réagir comme le doit tout homme quand on l'insulte et qu'on l'outrage, qu'on salit son honneur et qu'on souille sa dignité.

Cahir fut rapide comme l'éclair; pourtant, n'eût été le genou douloureux du sorceleur, qui rendait ses mouvements difficiles, il n'aurait pas réussi à surprendre Geralt. Mais ce dernier ne parvint pas à esquiver le poing ganté de cuir du Nilfgaardien, qui le heurta à la mâchoire avec une telle force qu'il tomba en arrière et atterrit au beau milieu du foyer, soulevant des tourbillons d'étincelles. Geralt se releva d'un bond, mais de nouveau trop lentement, à cause de son genou. Cahir était déjà près de lui. Cette fois le sorceleur n'eut pas même le temps de se pencher, le poing de Cahir le heurta sur le côté de la tête, et des

étoiles multicolores brillèrent devant ses yeux, plus jolies même que les feux d'artifice des marchands. Geralt poussa d'affreux jurons et se jeta sur Cahir qu'il saisit par les épaules, le jetant à terre; les deux hommes roulèrent sur le gravier en se rouant de coups de poing, sous la lumière spectrale des feux d'artifice qui éclaboussaient le ciel.

—Cessez! hurlait Jaskier. Cessez donc, espèces de fichus idiots!

Cahir fit un habile croc-en-jambe à Geralt et lui assena un coup dans les dents au moment où le sorceleur tentait de se redresser. Puis un deuxième. Geralt se déploya tel un ressort et le frappa, ratant le périnée, touchant la cuisse. Les deux hommes hurlèrent de nouveau, tombèrent à la renverse, roulèrent sur le sol, se frappant l'un l'autre comme ils pouvaient, aveuglés par les coups, la poussière et le sable qui s'immisçaient dans leurs yeux.

Et soudain ils se désunirent, roulèrent chacun d'un côté, se recroquevillant et se protégeant la tête sous les coups qui fendaient l'air.

Milva avait ôté son gros ceinturon de cuir; le tenant par la boucle, elle l'avait enroulé autour de son poignet puis s'était mise à rosser les combattants avec vigueur, ne ménageant ni sa force ni le ceinturon. Celui-ci sifflait et retombait avec un bruit sec sur les mains, les épaules et le dos des deux hommes: et vlan, un pour Cahir! Et vlan, un autre pour Geralt! Une fois qu'ils furent séparés, Milva continua à bondir de l'un à l'autre comme une sauterelle en les battant à tour de rôle, afin qu'aucun n'en reçoive moins que l'autre.

—Espèces d'abrutis stupides! hurla-t-elle en cinglant avec violence le dos de Geralt. Bande d'idiots! Je vais vous apprendre la raison, à vous autres! Ça y est, c'est fini? hurla-t-elle plus fort encore en abattant son fouet improvisé sur les

main de Cahir, qui tentait de protéger son visage.
Vous êtes calmés?

—C'est bon! beugla le sorceleur. Ça suffit!

—Arrête, on a compris, dit à son tour Cahir,
qui était roulé en boule.

—Ça suffit, Milva, intervint le vampire.
Vraiment.

L'archère haletait, respirant avec peine; elle
s'essuya le front avec la main qui tenait le
ceinturon.

—Bravo! s'écria Angoulême. Bien joué,
tantine!

Milva se retourna sur ses talons et, de toutes
ses forces, lui cingla les épaules. Angoulême
poussa un cri, s'assit et se mit à pleurer.

—Je t'avais prévenue, déclara Milva en
haletant, de ne plus m'appeler comme ça. Je te
l'avais bien dit!

—Tout va bien! (D'une voix légèrement
chevrotante, Jaskier apaisait les marchands et les
voyageurs accourus des campements voisins.) Rien
qu'un petit malentendu entre nous. Une querelle
amicale. Elle est déjà dissipée!

Le sorceleur passa sa langue sur une dent qui
bougeait, cracha le sang qui coulait de sa lèvre
fendue. Il pouvait déjà sentir la peau de son dos et
de ses épaules se boursoufler, il avait l'impression
que son oreille, celle qui avait pris un coup de
ceinturon, avait enflé jusqu'à atteindre le volume
d'un chou-fleur. Près de lui, Cahir se redressait
maladroitement en se tenant la joue. Sur son bras
nu, de larges stries rouges croissaient et enflaient
à vue d'œil.

Une pluie à l'odeur de soufre - les cendres du
dernier feu d'artifice - retomba sur le sol.

Angoulême hoquetait d'une voix plaintive en

se tenant les épaules. Milva rejeta son ceinturon; au bout de quelques secondes d'hésitation, elle s'agenouilla auprès de la jeune fille, l'enlaça et la serra contre elle sans un mot.

—Je propose, déclara le vampire d'un ton glacial, que vous vous serriez la main. Et que plus jamais on n'évoque cette affaire.

Un vent provenant des montagnes se mit soudain à souffler, évoquant les cris, les hurlements et les lamentations des fantômes. Les nuages qui filaient dans le ciel prirent des formes fantastiques. La faucille de la lune était devenue rouge comme le sang.

* * *

Ils furent réveillés avant l'aube par les piailllements furieux des tête-chèvres.

Ils se mirent en route dès le lever du soleil, encore invisible à cette heure matinale, caché derrière les sommets enneigés des montagnes. Du reste, avant qu'il se montre, les nuages avaient envahi le ciel.

Ils chevauchaient dans les forêts, et la route les conduisait de plus en plus haut, comme en témoignait la diversité des futaies traversées. Les chênes et les charmes disparurent brusquement; les chevaux pénétrèrent dans une forêt de hêtres sombre au sol tapissé de feuilles mortes qui sentait le moisi et les champignons. En cette Fin d'été, l'air était humide, et les champignons d'automne avaient déjà poussé. Les cèpes, les lactaires et les amanites pullulaient littéralement.

La hêtraie était silencieuse. On aurait dit que la plupart des oiseaux chanteurs s'étaient envolés vers les pays chauds. Seules des corneilles trempées grillaient en lisière des broussailles.

Puis les hêtres disparurent à leur tour, remplacés par des épicéas qui emplissaient l'air d'une odeur de résine.

Il leur arrivait de plus en plus souvent de traverser des collines nues et des terrains sans arbres où le vent s'en donnait à cœur joie. La rivière Newa poursuivait sa course écumante entre seuils naturels et cascades; ses eaux, en dépit des pluies, étaient aussi transparentes que le cristal.

À l'horizon se dressait la Gorgone. De plus en plus proche. Sur les versants escarpés de la puissante montagne ruisselaient des glaciers et des neiges éternelles de sorte que la Gorgone semblait ceinte en permanence d'une écharpe blanche. Le sommet de la montagne du Diable, qui évoquait le visage et le cou d'une mystérieuse jeune mariée, était perpétuellement nimbé d'un voile de nuages. Parfois la blanche parure de la Gorgone s'animait, spectacle superbe, mais porteur de mort: sur ses flancs abrupts dévalaient des avalanches qui emportaient tout sur leur passage, descendaient jusqu'au pied caillouteux du massif avant de poursuivre leur chemin sur les pentes couvertes de sapinières, par-dessus les vallées de la Newa et de Sans-Retour et les lacs des montagnes, petites taches noires dans le paysage.

Le soleil, qui était finalement parvenu à percer les nuages, s'était couché bien trop vite, disparaissant derrière la montagne et l'embrasant d'une lueur pourpre et dorée.

Ils dressèrent le campement pour la nuit.

Le lendemain vint l'heure de se séparer.

* * *

Il s'enveloppa la tête dans le foulard de soie de Milva. Mit le chapeau de Régis. Vérifia une nouvelle fois la position de son sihill dans son dos ainsi que celle des deux stylets cachés dans la tige de ses bottes.

À son côté, Cahir aiguisait sa longue épée nilfgaardienne. Angoulême se ceignit le front d'un bandeau de laine et fourra dans sa chaussure un couteau de chasseur, cadeau de Milva. L'archère et

Régis sellaient pour eux les chevaux. Le vampire donna son propre cheval moreau à Angoulême tandis que lui prendrait le mulet Draakul.

Ils étaient prêts. Il ne restait qu'une seule chose à régler.

—Venez ici, tous.

Ils approchèrent.

—Cahir, fils de Ceallach, commença Geralt en s'efforçant de ne pas paraître pathétique. Je t'ai offensé en te suspectant à tort et je me suis comporté envers toi de manière abjecte. Je m'incline devant toi, en présence de tous, afin de m'en excuser solennellement. Je te prie de me pardonner, comme je vous demande à tous de me pardonner, pour vous avoir infligé ce triste spectacle.

» J'ai déchargé sur Cahir et sur vous ma colère, ma fureur et ma peine. À tort. Car je sais qui nous a trahis. Je sais qui a trahi et enlevé Ciri, que nous voulons, nous, sauver. Si je suis en colère, c'est parce qu'il s'agit d'une personne qui me fut naguère très proche.

» Notre position, nos intentions, les chemins que nous empruntons, la direction que nous suivons... Tout a été découvert grâce à la magie scannante, détectrice. Quand on est un virtuose de la magie, il n'est pas bien difficile de détecter et d'observer à distance une personne autrefois proche et que l'on a bien connue, avec qui l'on a eu un contact psychique suffisamment long pour pouvoir en créer une matrice. Mais le magicien et la magicienne dont je parle ont commis une erreur. Ils se sont démasqués. Ils se sont trompés en comptant les membres de l'équipe, et cette erreur les a trahis. Dis-leur, Régis.

—Il se peut que Geralt ait raison, énonça lentement Régis. Comme tout vampire, je ne peux être repéré par aucune sonde vidéo ni aucun scannage, c'est-à-dire par aucun sortilège de

détection. Il est possible, lorsqu'on se trouve physiquement à proximité, de dépister un vampire grâce à un sortilège analytique; en revanche, il est impossible de détecter un vampire à distance par un sortilège scannant. À l'endroit où se tient le vampire, le détecteur ne verra que du vide. Par conséquent, seul un magicien a pu se tromper et scanner quatre individus là où en réalité il y en avait cinq: quatre personnes et un vampire.

—Nous allons tirer profit de cette erreur commise par les magiciens, reprit le sorcelleur. Cahir, Angoulême et moi irons à Belhaven discuter avec le demi-elfe qui s'est alloué les services d'assassins pour nous faire disparaître. Nous interrogerons le demi-elfe non pas pour obtenir le nom des véritables commanditaires de l'embuscade — nous savons déjà qui ils sont - mais pour qu'il nous dise où se trouvent ces commanditaires, ces magiciens. Une fois que nous le saurons, nous nous y rendrons. Et nous accomplirons notre vengeance.

Tous demeuraient silencieux.

—Nous avons cessé de compter les jours, sans prendre garde aux dates. Nous sommes aujourd'hui le 25 septembre. La nuit du Nivellement est passée depuis deux jours. L'équinoxe. Oui, cette nuit-là précisément, à laquelle vous pensez. Je vois votre abattement, je le lis dans vos yeux. Vous avez perçu le signal au cours de cette nuit affreuse, tandis que les marchands qui campaient près de nous se donnaient du courage en buvant de l'eau-de-vie, en chantant et en tirant des feux d'artifice. Sans doute votre prémonition fut-elle moins précise que celle de Cahir et moi-même, mais enfin, vous avez deviné. Vous avez des soupçons. Et je crains que vos soupçons soient avérés.

Les corneilles survolèrent la plaine en grailant.

—Tout porte à croire que Ciri n'est plus de

ce monde. Quelle a trouvé la mort au cours de la nuit de l'équinoxe. Quelque part loin d'ici, seule parmi ses ennemis, seule au milieu d'étrangers.

» Il ne nous reste plus que la vengeance. Une vengeance sanglante et cruelle dont le souvenir sera encore vivace dans cent ans. Les gens auront peur d'en écouter le récit après la tombée du jour. Quant à ceux qui voudront réitérer un forfait similaire, ils se mettront à trembler en songeant au châtiment infligé à leurs prédécesseurs. Nous allons devenir les rois de l'épouvante, en utilisant la méthode de Fulko Artevelde, ce cher M. Fulko qui sait comment traiter les gredins et les bandits. Même lui sera étonné par le chef-d'œuvre de cruauté que nous allons concocter!

» Allons, mes amis, et que l'enfer nous vienne en aide! Cahir, Angoulême, à cheval! Nous allons à Belhaven, dans la vallée de la Newa. Quant à vous, Jaskier, Milva et Régis, vous vous dirigez vers la vallée de Sans-Retour, en direction de Toussaint. Vous ne vous perdrez pas, la Gorgone vous servira de guide. Au revoir.

* * *

Ciri caressait le chat noir qui, comme tous les chats du monde, était rentré au bercail, la faim, le froid et l'inconfort ayant ébranlé son amour de la liberté et de la vie de patachon. De retour dans la maison perdue au milieu des marécages, il était à présent couché sur les genoux de la jeune fille, courbant le dos sous ses caresses et ronronnant de plaisir, guère concerné par ce qu'elle racontait.

—C'est la seule fois où j'ai rêvé de Geralt, reprit Ciri. Depuis notre séparation sur l'île de Thanedd, depuis l'épisode de la tour de la Mouette, je ne l'avais jamais vu en rêve. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était mort.

Et soudain ce rêve a surgi, un rêve comme ceux que je faisais avant et dont Yennefer disait qu'ils étaient des prophéties, des précognitions, des

visions du passé ou de l'avenir. C'était la veille de l'équinoxe. Dans une petite ville dont j'ai oublié le nom. Bonhart m'avait enfermée dans une cave, après m'avoir brutalisée et forcée à avouer qui j'étais.

—Tu le lui as avoué? demanda Vysogota en relevant la tête. Tu lui as tout dit?

—J'ai payé ma lâcheté par l'humiliation et le mépris de moi-même.

—Raconte-moi ton rêve.

—J'ai vu une montagne, immense, abrupte, anguleuse comme un nez de pierre. Et puis j'ai vu Geralt. J'ai entendu ce qu'il disait. Chaque mot, comme si j'étais juste à côté de lui. Je m'en souviens, j'avais envie de crier et de lui dire que tout cela n'était pas vrai, qu'il s'était terriblement trompé... qu'il avait tout mélangé! L'équinoxe n'était pas encore passé, donc même si les choses devaient se dérouler comme il l'affirmait, même si j'étais condamnée à mourir le jour de l'équinoxe, il n'avait pas le droit de me déclarer morte alors que j'étais encore en vie. Pas plus qu'il avait le droit d'accuser Yennefer et de raconter sur elle de telles choses...

Elle se tut un instant, caressa le chat et renifla.

—Mais je ne pouvais pas me faire entendre. Je ne pouvais même pas respirer... C'était comme si je me noyais. Et puis je me suis réveillée. La dernière image que j'ai vue et dont je me souviens, c'est celle de trois cavaliers. Geralt et deux autres personnes qui galopaient à bride abattue le long d'un défilé dont les parois disparaissaient derrière des chutes d'eau.

* * *

Si ce jour-là, à la tombée de la nuit, quelqu'un s'était glissé subrepticement jusqu'à la cabane au toit de chaume pentu, s'il avait regardé

à l'intérieur à travers l'une des fentes des volets, il aurait vu un vieillard aux cheveux blancs en train d'écouter dans le recueillement le récit d'une jeune fille aux cheveux couleur de cendre et à la joue défigurée par une affreuse cicatrice.

Il aurait vu un chat noir, couché sur les genoux de la jeune fille, qui s'offrait paresseusement à ses caresses en miaulant, à la grande joie des souris qui caracolaient dans la pièce.

Mais personne n'aurait pu les voir. La cabane au toit pentu et moussu était bien cachée au milieu des brouillards, dans les marais de Pereplut qui s'étendaient à perte de vue et où personne n'osait s'aventurer.

«Il est de notoriété publique qu'au moment d'infliger la douleur, la souffrance et la mort, le sorceleur connaît une jouissance simillissime qu'un homme pieux et normal ne connaît qu'en copulant ibidem cum eiaculatio avec son épouse légitime. De cette observation il découle que dans ce domaine également le sorceleur est un monstre contre nature, un pervers amoral et abject, né de l'enfer le plus noir et le plus pestilentiel, car de la souffrance et de la douleur seul le diable peut tirer de la jouissance. »

Anonyme, Monstrum, ou de la description d'un sorceleur

Chapitre 6

Ils quittèrent le chemin principal qui traversait la vallée de la Nawa pour prendre un raccourci par les montagnes. Ils progressaient aussi vite que le leur permettait le sentier, étroit, sinueux, tapi contre les rochers aux formes improbables et couverts de lichen, de mousses et de plantes multicolores. Ils cheminaient entre les précipices où serpentaient des cours d'eau irréguliers et où se jetaient parfois des cascades. Ils traversèrent des gorges et des ravins, des ponts vacillants au-dessus de gouffres au fond desquels bouillonnaient des ruisseaux écumants.

La pointe effilée de la Gorgone semblait s'élever juste là, au-dessus de leurs têtes. Ils ne pouvaient apercevoir le sommet de la montagne du Diable, noyé dans les nuages et les brumes qui encombraient le ciel. Comme souvent en montagne, le temps se gâta en quelques heures; il commença à bruiner, un crachin vif et cinglant.

Lorsque le crépuscule s'annonça, les trois compagnons se mirent nerveusement en quête d'un chalet pastoral, d'une bergerie abandonnée ou, plus simplement, d'une vulgaire grotte. D'un abri qui les aurait protégés pour la nuit des trombes d'eau qui tombaient du ciel.

* * *

—Il a dû cesser de pleuvoir, dit Angoulême, une lueur d'espoir dans la voix. Le toit ne laisse plus passer que quelques gouttes maintenant. Demain, par chance, nous serons déjà dans les environs de Belhaven, et dans les faubourgs on peut toujours passer la nuit dans une grange ou un hangar.

—Nous n'allons pas entrer dans la ville?

—Surtout pas. Des étrangers à cheval ne passent pas inaperçus, et le Rossignol a un tas

d'informateurs en ville.

—Nous avons mis au point un plan pour servir sciemment d'appât...

—Non, l'interrompt Angoulême. Ce n'est pas un bon plan. Si on nous voit ensemble, ça éveillera tout de suite les soupçons. C'est une canaille rusée, le Rossignol, la nouvelle de ma capture s'est déjà sûrement répandue. Et, si quelque chose inquiète le Rossignol, le demi-elfe en sera lui aussi averti.

—Que proposes-tu alors?

—Nous allons contourner la ville par l'est, par l'entrée de la vallée de Sans-Retour. Il y a des mines là-bas, et j'y connais quelqu'un. Nous irons lui rendre visite. Qui sait, si nous avons de la chance, cette visite ne sera peut-être pas inutile.

—Pourrais-tu être plus claire?

—Demain. À la mine. Je ne veux pas nous porter la poisse.

Cahir ajouta des branches de bouleau dans le feu. Il avait plu toute la journée, on ne pouvait rien brûler d'autre. Le bois de bouleau, même humide, crépitait juste un peu et s'embrasait immédiatement, libérant de grandes flammes bleuâtres.

—D'où viens-tu, Angoulême?

—De Cintra, sorceleur. C'est une province près de la mer, à l'embouchure de la Iaruga...

—Je sais où se trouve Cintra.

—Pourquoi tu le demandes, si tu es si savant? Cela t'intéresse-t-il donc tellement?

—Disons que ça m'intéresse un peu.

Ils se turent. Le feu crépita.

—Ma mère, reprit enfin Angoulême en

regardant les flammes, était une noble, issue d'une grande famille dont les armoiries présentaient un chat de mer... Je te l'aurais bien montré, car j'avais un médaillon avec leur foutu chat, qui me venait de ma mère, mais je l'ai perdu aux osselets... Cette famille, va chier son chien de mer, s'est débarrassée de moi parce que ma mère, paraît-il, avait couché avec une espèce de péquenaud, un palefrenier à ce qu'on m'a dit, et moi j'étais une bâtarde, une infamie, un opprobre, une tache sur l'honneur familial. On m'a donnée à élever à de lointains parents par alliance; pour dire la vérité, eux n'avaient sur leurs armoiries ni chat, ni chien, ni même une poule, mais ils n'ont pas été mauvais pour moi. Ils m'ont envoyée à l'école, et ne m'ont pas battue comme plâtre... même s'ils me rappelaient assez souvent que j'étais une bâtarde conçue dans les orties. Ma mère est venue me voir trois, ou peut-être quatre fois, quand j'étais petite. Après, elle a cessé de venir. D'ailleurs, j'en avais rien à foutre...

—De quelle façon t'es-tu retrouvée parmi les criminels?

—Tu m'interroges comme un juge d'instruction! s'esclaffa-t-elle en faisant des mimiques grotesques. « Parmi les criminels »! Qu'est-ce qu'il faut pas entendre!

Elle bougonna, fouilla sa veste, en ressortit un objet que le sorceleur ne parvenait pas à distinguer.

—Fulko le Borgne, marmonna-t-elle dans sa barbe en se frottant énergiquement la gencive avec une substance qu'elle inspirait aussi par le nez, c'est tout de même un hôte convenable. Ce qu'il a pris, il l'a pris, mais la poudre, il l'a laissée. Tu en prendras une pincée, sorceleur?

—Non. Je préférerais d'ailleurs que toi non plus tu n'en prennes pas.

—Pourquoi?

—Parce que.

—Cahir?

—Je ne consomme pas de fisstech.

—Je suis tombée sur de sacrés pudibonds, dit-elle en secouant la tête. Vous allez sans doute me faire la morale maintenant, en me disant que la poudre va me rendre aveugle, sourde et chauve? Que je mettrai au monde un enfant estropié?

—Laisse ça, Angoulême, et termine ton histoire.

La jeune fille éternua violemment.

—C'est bon, comme tu veux. Où est-ce que j'en étais?... Ah oui! La guerre a éclaté, tu sais, avec Nilfgaard; mes parents ont perdu tous leurs biens, ils ont dû abandonner leur maison. Ils avaient trois enfants déjà, et moi j'étais devenue un poids pour eux, donc ils m'ont mise à l'hospice. Un hospice dirigé par des prêtres, près de je ne sais plus quel temple. C'était un endroit sympathique, comme j'ai pu le constater. Un lupanar, purement et simplement, un bordel, ni plus ni moins, pour ceux qui aiment les fruits acides avec un noyau blanc à l'intérieur, tu piges? De jeunes fillettes. Et des petits garçons aussi. Moi, quand je me suis retrouvée là, j'étais déjà trop grande, il n'y avait pas d'amateurs pour moi... (Contre toute attente, elle rougit, c'était visible même à la lueur du feu.) Enfin... presque pas, ajouta-t-elle entre ses dents.

—Quel âge avais-tu à l'époque?

—Quinze ans. Là-bas, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille et de cinq garçons, certains de mon âge et d'autres un peu plus vieux. Et on s'est vite bien entendus. On connaissait des légendes et des récits. Sur le Dei dérangé, sur Barbe Noire, les frères Cassini... On a eu envie de goûter aux grands chemins, à la liberté, de

prendre du bon temps. Ça veut dire quoi, qu'on se disait, juste parce qu'ils nous donnent à manger deux fois par jour, on doit donner nos culs à ces vilains dès qu'ils nous appellent...

—Modère ton langage, Angoulême. Tu sais, l'excès en toute chose n'est jamais bon.

La jeune fille se racla la gorge longuement, lança un glaviot dans le feu.

—Quel pudibond! C'est bon, j'en viens au fait, de toute façon j'ai pas envie de parler de ça. Dans la cuisine de l'hospice on a trouvé des couteaux, il suffisait de bien les aiguiser sur des pierres pour en faire des armes efficaces. On s'est fabriqué de magnifiques gourdins à partir des pieds de chaises en chêne. Il ne nous manquait plus que des chevaux et de l'argent. On a donc attendu la venue de deux paillards, des habitués, des petits vieux... Pff, ils avaient au moins... quoi... quarante ans? Ils sont venus, se sont installés, ont bu du vin, ont attendu comme chaque fois que les prêtres attachent pour eux le petit qu'ils s'étaient choisi à un meuble spécial, très ingénieux... Mais ils ne se sont pas fait jouer un air de musette, ce jour-là!

—Angoulême.

—C'est bon, c'est bon. Bref: nous avons assommé et zigouillé les deux vieux pépés lubriques, trois prêtres et un page, le seul qui ne se soit pas enfui et qui gardait les chevaux. Nous avons fait griller le cellérier, qui ne voulait pas nous donner la clef du coffre, jusqu'à ce qu'il nous la donne, mais nous lui avons laissé la vie sauve, parce que c'était un brave petit grand-père, toujours bon et bienveillant. Et nous sommes partis sur les grands chemins, sur la piste des bandits. Nous avons connu des hauts et des bas: parfois on arrivait à prendre le chariot qu'on avait pris d'assaut, d'autres fois on se retrouvait sous ses roues... Putain, durant les périodes de vaches maigres, j'ai dû goûter à toutes les bestioles

rampantes qui existent... Du moins à celles qui se laissaient attraper. Une fois, j'ai même mangé un cerf-volant, parce qu'il y avait dessus de la colle de farine...

Elle se tut, ébouriffa vigoureusement ses cheveux couleur paille.

—Bah! Ce qui est passé est passé. En bref et pour finir: de ceux qui se sont sauvés avec moi de l'hospice, plus aucun n'est en vie. Les deux derniers, Owen et Abel, ont été trucidés par les lansquenets de M. Fulko voici quelques jours. Abel s'était rendu, comme moi, mais ils l'ont trucidé, alors qu'il avait lâché son épée. Moi, ils m'ont épargnée. Ne va pas croire que c'était par bonté d'âme. Ils m'avaient déjà allongée en croix sur un manteau, mais un officier est arrivé en courant et a stoppé net les réjouissances. Et, pour ce qui est de l'échafaud, c'est toi qui m'en as sauvée...

Elle se tut quelques instants.

—Sorceleur?

—Je t'écoute.

—Je sais comment te témoigner ma reconnaissance. Si tu le souhaites...

—Pardon?

—Je vais aller voir les chevaux, dit soudain Cahir. (Il se leva aussitôt en s'enveloppant de son manteau.) Je vais marcher un peu... dans les alentours...

La jeune fille éternua, renifla, se racla la gorge.

—Pas un mot de plus, Angoulême, la prévint Geralt.

Il était véritablement furieux, confus et troublé.

Elle se racla la gorge de nouveau.

—Vraiment, tu n'as pas envie de moi? Pas même un peu?

—Tu as déjà reçu un coup de ceinturon de la part de Milva, morveuse. Si tu ne te tais pas sur-le-champ, tu recevras un complément de ma part.

—C'est entendu, je ne dirai plus rien.

—Gentille fille.

* * *

Le flanc couvert de jeunes sapins distordus était criblé de trous et de creux étayés par des planches et reliés par des ponts, des échelles et des échafaudages. Des passerelles partaient de ces trous, soutenues par des troncs entrecroisés. Sur certaines d'entre elles des gens s'agitaient en poussant des chariots et des brouettes dont ils déversaient le contenu - il s'agissait à première vue d'une terre sale et pierreuse - directement dans un immense baquet carré, ou plus exactement dans une suite de baquets de plus en plus petits, séparés par des planches. De l'eau en provenance de la colline boisée s'écoulait en permanence avec fracas à travers les baquets, grâce à des gouttières en bois qui prenaient appui sur de petits tréteaux. Sans doute poursuivait-elle sa course plus bas, vers le précipice.

Angoulême descendit de cheval, et fit signe à Geralt et Cahir d'en faire autant. Abandonnant leurs montures près de la clôture, ils se dirigèrent vers les habitations, en pataugeant dans la boue près des gouttières et des conduits qui fuyaient.

—C'est ici qu'on procède au rinçage du minerai de fer, dit Angoulême en désignant l'installation. On apporte le produit abattu de là-bas, tenez, du puits de mine, pour le déverser dans les baquets, et on rince avec l'eau du ruisseau. Le minerai reste sur les cribles, où il est trié. Tout autour de Belhaven il y a quantité de mines et de lavoirs de ce genre. Quant au minerai, on le transporte dans la vallée, à Mag Turga; c'est là que

se trouvent les huttes et les fonderies, car les forêts y sont plus nombreuses, et, pour la coulée, il faut du bois...

—Merci pour la leçon, l'interrompit Geralt d'un ton acerbe. J'ai déjà eu l'occasion dans ma vie de voir quelques exploitations de minerai de fer et je sais ce qu'il faut pour la coulée. Quand vas-tu enfin te décider à nous dire pourquoi nous sommes venus ici?

—Pour causer un peu avec l'un de mes amis. Le chef mineur des lieux. Venez avec moi. Ah, je le vois! Tenez, là-bas, sous l'atelier de menuiserie. Allons-y.

—C'est ce nain, là?

—Oui. Il s'appelle Golan Drozdeck. Il est, comme je l'ai dit...

—Le chef mineur des lieux. Tu l'as dit. En revanche tu n'as pas dit de quoi tu voulais causer avec lui.

—Regardez voir vos chaussures.

Geralt et Cahir obéirent docilement et s'aperçurent que le schlamm avait teinté leurs bottes d'une étrange couleur rougeâtre.

—Pendant sa conversation avec le Rossignol, lança Angoulême, devançant la question, le demi-elfe que nous cherchons avait exactement cette même gadoue sur ses bottines. Vous saisissez?

—Maintenant, oui. Et le nain?

—Ne lui adressez pas la parole. Je me charge de lui faire la causette. Vous, en revanche, il doit vous prendre pour des gens qui causent pas, mais qui cognent. Prenez des mines menaçantes.

Ils n'eurent pas à faire d'efforts particuliers. Certains des mineurs qui les observaient détournaient vite les yeux, d'autres restaient bouche bée. Ceux qui se trouvaient sur leur

chemin s'en écartaient rapidement. Geralt devinait bien pourquoi. Son visage comme celui de Cahir portaient encore la trace de bleus et de boursouflures, vestiges de leur rixe et de la dérouillée infligée par Milva. Ils avaient donc l'air d'individus qui prenaient plaisir à se tabasser l'un l'autre et qu'il ne fallait sans doute pas pousser beaucoup pour qu'ils cassent la figure à un tiers.

Le nain à qui voulait parler Angoulême se tenait sous un bâtiment portant l'inscription « Menuiserie »; il peignait quelque chose sur un tableau fait de deux planches rabotées. Quand il vit le groupe approcher, il posa son pinceau, éloigna le seau de peinture, et leur jeta un coup d'œil par en dessous. Sur son visage à moitié mangé par une barbe tachée se dessina soudain une profonde stupéfaction.

—Angoulême?

—Salut, Drozdeck.

—C'est toi? C'est vraiment toi? demanda le nain, la bouche grande ouverte.

—Non, ce n'est pas moi. C'est le prophète Lebioda tout juste ressuscité. Tu pourrais pas me demander autre chose, Golan? Quelque chose d'intelligent peut-être, pour changer?

—Ne te moque pas, Cheveux Clairs. Je ne m'attendais plus du tout à te revoir. La Mule est passé ici il y a de ça cinq jours, et il a raconté qu'on t'avait capturée et plantée sur un pal à Riedbrune. Il a juré que c'était vrai!

—À quelque chose malheur est bon, dit la jeune fille en haussant les épaules. Maintenant, quand la Mule viendra t'emprunter de l'argent en jurant qu'il te le rendra, tu sauras à quoi t'en tenir avec ses jurements.

—Ça, j'le sais déjà depuis longtemps, rétorqua le nain en clignant des yeux et en agitant son nez comme un lapin. Moi, je lui prêterais

même pas un denier cassé, même s'il crevait sur place et bouffait la terre. Mais que tu sois en vie, et en un seul morceau, ça, je m'en réjouis, oh que oui! Peut-être bien que tu vas me rembourser ta dette, hein?

—Peut-être. Qui sait?

—Et qui donc est venu avec toi, Cheveux Clairs?

—De bons amis.

—Bah! Ils ont de ces gueules... Et où les dieux te mènent-ils?

—Comme d'habitude, sur les mauvais chemins. (Sans se préoccuper le moins du monde du regard furibond que lui lançait le sorcelleur, Angoulême se fourra dans le nez une pincée de fisstech et en frotta un peu contre sa gencive.) Tu en veux, Golan?

—J'dis pas non, répondit le nain en tendant la main, puis il ficha un peu de poudre dans sa narine.

—À vrai dire, je pense aller à Belhaven, reprit la jeune fille. Tu ne saurais pas, par hasard, si le Rossignol et sa bande y sont?

Golan Drozdeck pencha la tête.

—Toi, Cheveux Clairs, t'as intérêt à éviter le Rossignol. On dit qu'il est en rogne contre toi, aussi furibard qu'une gloutonne qu'on aurait réveillée en pleine hibernation.

—Ah oui? Bé! Et quand la nouvelle lui est parvenue qu'on m'avait enfilée sur un pieu aiguisé et fait tirer par un attelage à deux chevaux, son cœur ne s'est pas radouci? Il n'a pas manifesté le moindre regret? Ni versé la moindre larme?

—Pas le moins du monde. On raconte qu'il a dit: «Angoulême n'a eu que ce qu'elle méritait depuis longtemps: une perche dans le cul. »

—Oh, le grossier personnage! Vulgaire groin de goujat. M. le préfet Fulko aurait dit: dans le derrière. Et moi: dans le fond du cloaque.

—Tu ferais mieux de ne pas dire ce genre de choses en sa présence, Cheveux Clairs. Et de ne pas t'approcher de Belhaven. Je te conseillerais même de faire un grand détour pour éviter la ville. Mais, si jamais tu dois aller en ville, mieux vaut que ce soit déguisée en...

—N'essaie pas d'apprendre à un vieux singe à faire des grimaces, Golan.

—Moi? Jamais de la vie!

—Ecoute donc, le nain, l'apostropha Angoulême, je vais te poser une question. (Elle appuya son pied contre les marches de la menuiserie.) Prends ton temps avant de me répondre. Réfléchis bien.

—Je t'écoute.

—Est-ce que, par hasard, un demi-elfe ne serait pas tombé dans l'œil? Un étranger, pas de la région.

Golan Drozdeck inspira, éternua grassement, puis s'essuya le nez avec son poignet.

—Un demi-elfe, tu dis? Quel demi-elfe?

—Fais pas l'idiot, Drozdeck. Un que le Rossignol aurait engagé pour exécuter un certain travail. Un contrat. Portant sur un certain sorcelleur...

—Un sorcelleur? répéta Golan Drozdeck en riant et en relevant sa planche du sol. Eh ben, dis donc! C'est bizarre, on en cherche justement un, de sorcelleur. On est en train de peindre des pancartes et de les accrocher dans le coin. Regarde: « On recherche un sorcelleur, bon salaire, gîte et couvert offerts, informations au bureau de la mine "Petite Babette" »... Comment ça s'écrit exactement, « informations » ou « informassions »?

—T'as qu'à écrire: « détails ». Et pourquoi est-ce que vous avez besoin d'un sorceleur à la mine?

—En voilà une question stupide! À cause des monstres, pardi!

—Quels monstres?

—Des barbegazis et des kobolds. Ils se sont terriblement multipliés dans les galeries inférieures.

Angoulême jeta un coup d'œil à Geralt. Il lui confirma en hochant la tête qu'il savait de quoi il s'agissait, avant de lui faire comprendre d'un raclement de gorge qu'il serait bon de ramener la conversation sur le demi-elfe.

—Pour en revenir à ce qui m'intéresse, reprit la jeune fille qui avait saisi le message, qu'est-ce que tu sais de ce demi-elfe?

—Je ne sais rien, sur aucun demi-elfe.

—Je t'ai demandé de bien réfléchir.

—C'est ce que j'ai fait. (Golan Drozdeck prit soudain un air malicieux.) Et je me suis dit que dans cette affaire ça valait pas le coup de savoir quelque chose.

—C'est-à-dire?

—C'est-à-dire que rien n'est sûr, ici. Le terrain n'est pas sûr, et les temps ne sont pas sûrs. Entre les bandes de voyous, les Nilfgaardiens, les partisans des Versants libres... Et d'autres éléments étrangers, comme ces demi-elfes. Tous plus doués les uns que les autres pour vous faire offense...

—Où veux-tu en venir? demanda Angoulême en plissant le nez.

—Je veux en venir au fait que tu me dois de l'argent, Cheveux Clairs. Et qu'au lieu de payer tes dettes, tu veux en contracter de nouvelles. Des

dettes importantes, car en admettant que je puisse te donner ce que tu demandes, je risque de m'en prendre plein la figure, et pas à coups de poing, mais à coups de faux. Quel intérêt pour moi? Est-ce que ça vaut le coup de savoir quelque chose sur le demi-elfe, hein? Qu'est-ce que j'obtiendrai en échange? Parce que, si c'est juste pour avoir le préjudice, sans aucun bénéfice...

Geralt en avait assez. Il était las de la conversation, agacé par le jargon et les manières du nain. D'un geste brusque il le saisit par la barbe, le secoua, puis le repoussa; Golan Drozdeck heurta le seau de peinture et tomba. Le sorcelleur bondit sur lui, appuya son genou contre sa poitrine et fit briller un couteau sous ses yeux.

—Comme bénéfice, tu auras la vie sauve, rugit-il. Parle.

On aurait dit que les yeux de Golan allaient sortir d'une minute à l'autre de leurs orbites pour aller faire un petit tour aux alentours.

—Parle, répéta Geralt. Dis ce que tu sais. Sinon, je te tranche la carotide et tu te noieras dans ton sang.

—Rialto..., hoqueta le nain. Ils sont à la mine Rialto...

* * *

Les galeries de Rialto ne se différençaient guère de celles de Petite Babette, ni des autres mines et carrières qu'Angoulême, Geralt et Cahir avaient aperçues en chemin et qui portaient chacune un nom: «Le Manifeste d'automne», «La Vieille Mine», «La Nouvelle Mine», «La Mine Julka», «Célestine», «La Cause commune» et «Le Trou prospère». Partout le travail allait bon train. Partout on extrayait de la terre sale des puits ou des fosses pour aller la déverser dans des baquets et la rincer sur des cribles. Partout on pouvait trouver cette boue rouge caractéristique. À profusion.

Rialto était une mine importante, située non loin de la cime de la montagne. Le sommet en était tronqué et constituait la carrière, c'est-à-dire la minière. Un lavoir avait été aménagé sur une terrasse creusée dans le flanc de la colline. Là, sous un mur escarpé où béaient les orifices des puits et des galeries, étaient installés des baquets, des cribles, des gouttières et autres outils de l'industrie minière. Comme près des autres mines, un véritable bourg avait ici vu le jour, constitué de maisons en bois, de baraques, de cabanes et de masures couvertes d'écorces.

—Je ne connais personne ici, dit la jeune fille en attachant les rênes à la clôture. Mais on va essayer de discuter avec l'intendant. Geralt, si tu peux, évite de le saisir tout de suite à la gorge et ne le menace pas de ton eustache. Mieux vaut d'abord causer...

—N'essaie pas d'apprendre à un vieux singe à faire des grimaces, Angoulême...

Mais ils n'eurent pas le temps de causer. Ils n'eurent pas même le temps d'atteindre le bâtiment qu'ils supposaient être le bureau de l'intendant. Sur la placette où l'on chargeait le minerai dans les chariots, ils tombèrent directement sur cinq cavaliers.

—Par la peste! s'exclama Angoulême. Voyez un peu ce que le bon vent nous amène!

—Qui sont ces hommes?

—Ce sont les hommes du Rossignol. Ils sont venus collecter leur tribut. Trop tard, ils m'ont reconnue... Fils de...! On peut dire qu'on est bien tombés...

—Peux-tu t'en débarrasser? marmonna Cahir.

—N'y comptez pas.

—Et pourquoi cela?

—En quittant la clique, j'ai volé le Rossignol. Ils ne me feront pas de cadeau. Mais je vais essayer... Vous, taisez-vous. Gardez les yeux ouverts et tenez-vous prêts. À tout.

Les cavaliers se rapprochaient. À l'avant: un type aux longs cheveux poivre et sel vêtu d'un vitichoura, et un jeune échalas avec une barbe. De toute évidence, il se l'était laissé pousser pour masquer ses boutons d'acné. Ils faisaient semblant de rien, mais Geralt avait perçu les éclairs de haine dans leurs yeux tandis qu'ils regardaient Angoulême.

—Cheveux Clairs!

—Novosad. Yirrel. Bonjour. Belle journée aujourd'hui. Dommage qu'il pleuve.

Le gaillard aux cheveux poivre et sel, le dénommé Novosad, descendit de cheval, ou plutôt sauta de sa selle en lançant énergiquement sa jambe droite par-dessus la tête de sa monture. Les autres mirent à leur tour pied à terre. Novosad tendit les rênes de son cheval à l'échalas barbu qui répondait au nom de Yirrel, et s'approcha.

—Voyez-vous ça. Notre pie bavarde. Tu es en vie et en bonne santé, à ce que je vois.

—Et je gambille.

—Tu as réponse à tout, morveuse! La rumeur annonçait bien que tu gambillais, mais au bout d'un pal. Aux dernières nouvelles, Fulko le Borgne t'avait capturée, et on racontait que tu chantais comme une tourterelle sous la torture, en avouant tout ce qu'il voulait savoir!

—La rumeur, Novosad, grogna Angoulême, annonçait que ta mère hélait le client en ne lui demandant que quatre tymfs, mais personne pourtant ne voulait lui en donner plus de deux.

Le brigand cracha à ses pieds avec un air de mépris. Angoulême grogna de nouveau, telle une

chatte.

—Novosad, dit-elle avec insolence, les poings sur les hanches. J'ai une affaire à proposer au Rossignol.

—C'est curieux, car lui aussi en a une pour toi.

—Ferme ton clapet et écoute, tant que j'ai envie de causer. Il y a deux jours, à un mile de Riedbrune, moi et ces deux-là, des amis à moi, on a abattu ce sorceleur sur la tête duquel il y avait un contrat. Tu saisis?

Novosad jeta à ses compagnons un regard qui en disait long, puis il remonta son gant et examina Geralt et Cahir.

—Je vois, à en juger par leurs trognes, énonça-t-il lentement, que tes nouveaux amis ne sont pas des enfants de chœur. Ils ont tué le sorceleur, dis-tu? Et comment? D'un coup d'épée dans le dos? Ou bien seulement en rêve?

—Peu importe comment ils s'y sont pris, s'exclama Angoulême en faisant la grimace. En revanche, ce qui importe, c'est que ledit sorceleur a mordu la poussière. Ecoute, Novosad. J'ai pas envie de chercher chicane au Rossignol, ni de faire des embrouilles. Mais les affaires sont les affaires. Le demi-elfe vous a donné une avance pour le contrat, je ne réclame rien là-dessus, cet argent est à vous, à titre de dédommagement pour les frais et la fatigue occasionnés. Mais, d'après la loi, le solde de la récompense, que le demi-elfe a promis de verser une fois le travail fait, est pour moi.

—D'après la loi?

—C'est ça! répondit Angoulême sans prêter attention au ton sarcastique de Novosad. Parce que nous avons rempli notre part du contrat, nous avons tué le sorceleur, et on peut en apporter la preuve au demi-elfe. Par conséquent, je suis venue prendre la part qui est à moi, et après je m'en irai

dans le lointain sombre et brumeux. Comme je l'ai dit, je tiens pas à faire concurrence au Rossignol, parce que les Versants sont trop petits pour nous deux. Transmets-lui ça, Novosad.

—Rien que ça? dit-il sur un ton toujours aussi méchamment sarcastique.

—Et embrasse-le de ma part, pouffa Angoulême. Tu peux aussi lui montrer ton cul pour moi, *per procura*.

—J'ai une meilleure idée, annonça Novosad en jetant un coup d'œil à ses compagnons. C'est ton propre cul que je vais lui amener, Angoulême, c'est toi que je vais lui livrer, entravée; il pourra alors régler ses comptes avec toi et discuter de tout ce dont il y a à discuter. Et il résoudra tout. Il décidera à qui revient l'argent du contrat commandité par le demi-elfe Schirrù. Il trouvera une compensation à la hauteur de ce que tu lui as volé. Et aussi une solution au fait que les Versants sont, d'après toi, trop petits pour nous tous. Tout sera ainsi résolu. Dans les moindres détails.

—Il y a juste un problème. (Angoulême baissa le bras.) Comment comptes-tu me mener jusqu'au Rossignol, Novosad?

—Eh bien, comme ça! dit le bandit en tendant le bras. En te traînant par le cou!

D'un geste vif comme l'éclair, Geralt se saisit de son sihill et le plaça sous le nez de Novosad.

—Je ne te le conseille pas, mugit-il.

Novosad fit un bond sur le côté et dégaina son épée. Dans un chuintement, Yirrel sortit de son fourreau placé dans son dos un sabre tordu. Les autres suivirent leur exemple.

—Je ne vous le conseille pas, répéta le sorcelleur.

Novosad pesta. Il regarda ses compères. Il n'était pas très doué en arithmétique, mais il était

tout de même capable de constater que cinq, c'était plus que trois.

—Sus! hurla-t-il en se jetant sur Geralt. À l'attaque!

Le sorceleur évita le coup en se déportant sur le côté et frappa son adversaire à la tempe d'un revers de la main. Avant même que Novosad s'écroule, Angoulême s'était élancée vers l'avant; son couteau siffla dans l'air et Yirrel, prêt à l'attaquer, trébucha, le manche en os saillant de son menton. Le bandit baissa son sabre, retira à deux mains le couteau de son visage; du sang jaillit, Angoulême bondit, cogna l'homme à la poitrine et le précipita à terre. Pendant ce temps, Geralt avait fauché un deuxième bandit, Cahir abattu le suivant, faisant gicler d'un puissant coup d'épée un morceau de cervelle du brigand, qu'on aurait pu prendre pour un morceau de pastèque. Le dernier sbire battit en retraite et sauta sur son cheval. Cahir lança son épée en l'air pour la saisir par la lame, puis il s'en servit comme d'un javelot; larme atteignit le brigand entre les omoplates. Son cheval hennit et secoua la tête, fléchit sur ses jambes, trépigna, entraînant dans la boue de couleur rouge le corps de son cavalier, dont la main était restée coincée dans le nœud coulant des courroies des rênes.

Le tout n'avait pas duré plus de cinq battements de cœur.

—À l'aide! (Un hurlement s'éleva entre les bâtiments.) À l'aide! Venez! Au meurtre, au meurtre, on assassine les nôtres!

—L'armée! Appelez l'armée! s'écria un autre mineur qui entreprit de disperser les enfants arrivés en masse d'on ne sait où, toujours à se fourrer dans les pattes des adultes pour observer ce qui se passait.

—Que quelqu'un coure chercher l'armée!

Angoulême ramassa son couteau, l'essuya et

le rangea le long de la tige de sa botte.

—Qu'il coure donc! rétorqua-t-elle en criant et en regardant autour d'elle. Qu'est-ce qui vous arrive, les gars, vous êtes aveugles ou quoi? C'était de la légitime défense! Ils nous sont tombés dessus, ces malandrins! Comme si vous ne les connaissiez pas! Ils ne vous ont pas fait assez de mal? Ils ne vous ont pas soutiré assez d'argent?

Elle éternua bruyamment. Puis elle arracha la bourse de la ceinture de Novosad qui frémissait encore, avant de se pencher au-dessus de Yirrel.

—Angoulême.

—Quoi?

—Laisse.

—Et pourquoi donc? C'est notre butin! Tu as trop d'argent?

—Angoulême...

Une voix sonore retentit soudain.

—Eh, vous! Approchez donc par ici, s'il vous plaît.

Trois hommes attendaient sur le seuil de la baraque, qui se trouvait être l'entrepôt des outils. Deux d'entre eux étaient des hercules aux cheveux coupés court, dotés d'un front bas et d'une vue manifestement tout aussi basse. Le troisième, celui qui les avait interpellés, était un bel homme de grande taille - comme on en voyait rarement - aux cheveux sombres.

—J'ai involontairement entendu la conversation qui a précédé l'incident, dit l'homme. Je ne voulais pas vraiment croire qu'on avait tué le sorceleur, je pensais que c'étaient de vaines fanfaronnades. Maintenant, je pense autrement. Entrez, venez à l'intérieur.

Angoulême prit une profonde inspiration.

Elle jeta un coup d'œil au sorceleur et lui adressa un signe de tête à peine perceptible.

L'homme était un demi-elfe.

* * *

Le demi-elfe Schirrù était grand, il faisait bien plus de six pieds. Il portait ses longs cheveux sombres noués en une queue-de-cheval qui retombait dans son dos. C'étaient à ses yeux - grands, en forme d'amande, couleur jaune-vert comme ceux d'un chat - qu'on reconnaissait ses origines.

—Ainsi, c'est vous qui avez tué le sorceleur, répéta-t-il avec un affreux sourire. Prenant ainsi de court Homer Straggen, le célèbre Rossignol. Curieux... En un mot, c'est à vous que je dois payer les cinq cents florins. La seconde échéance. J'ai versé l'acompte de cinquante florins à Straggen pour rien. Vous n' imaginez sans doute pas qu'il vous le rende?

—Comment je m'arrangerai avec le Rossignol, ça me regarde, dit Angoulême qui, assise sur un coffre, balançait ses jambes. Ce qui est sûr, c'est que le contrat sur la tête du sorceleur était concret. Et c'est nous qui l'avons exécuté. Nous, et pas le Rossignol. Le sorceleur dort à présent sous terre. Ainsi que ses trois compagnons. Voilà qui clôt l'affaire.

—C'est du moins ce que vous prétendez. Comment cela s'est-il passé?

Angoulême continuait à balancer ses jambes.

—Pour occuper mes vieux jours, énonça-t-elle avec son insolence habituelle, j'écrirai l'histoire de ma vie. J'y décrirai comment s'est passé tel ou tel événement, j'y parlerai de ceci ou de cela. En attendant, vous devrez refréner votre curiosité, monsieur Schirrù.

—Vous êtes donc honteux à ce point?

demanda froidement le sang-mêlé. Auriez-vous effectué le travail de si vilaine manière, à la façon des traîtres?

—Ça vous dérange? demanda Geralt.

Schirrù le regarda attentivement.

—Non, répliqua-t-il au bout d'un instant. Le sorceleur Geralt de Riv a eu ce qu'il méritait. C'était un benêt et un nigaud. S'il avait eu une belle mort, honnête, vénérable, il serait devenu une légende. Or il ne méritait pas d'être une légende.

—La mort est la même pour tous.

—Pas toujours, dit l'elfe en secouant la tête, poursuivant ses efforts pour croiser le regard de Geralt, masqué par l'ombre de son capuchon. Tu peux m'en croire, il arrive que cela ait son importance. Je devine que c'est toi qui as porté le coup fatal.

Geralt ne répondit pas. L'envie le chatouillait de saisir le métis par sa queue-de-cheval, de le plaquer au sol et de lui faire déballer tout ce qu'il savait, en lui brisant une à une les dents avec le pommeau de son épée. Mais il se maîtrisa. La voix de la raison lui dictait que l'histoire inventée par Angoulême pouvait donner de meilleurs résultats.

—Comme vous voulez, reprit Schirrù sans attendre de réponse. Je n'insisterai pas davantage pour avoir un rapport détaillé sur le déroulement de l'opération. De toute évidence il n'est pas aisé pour vous d'en parler, et il n'y a manifestement pas de quoi se vanter. À moins, bien entendu, que votre silence ait une tout autre explication... On pourrait par exemple imaginer qu'il ne s'est rien passé du tout. Peut-être auriez-vous quelque preuve de la véracité de vos propos?

—On a coupé la main droite du sorceleur après l'avoir tué, rétorqua, imperturbable,

Angoulême. Mais un raton laveur s'en est emparé et l'a dévorée.

—Nous n'avons donc que ceci à vous présenter, dit Geralt. (Il déboutonna lentement sa chemise et en sortit son médaillon à tête de loup.) Le sorceleur la portait à son cou.

—Vous permettez?

Geralt hésita une demi-seconde puis il le lui tendit. Le demi-elfe le prit dans sa main et l'examina.

—Maintenant, je vous crois, dit-il enfin. Le bibelot émet de fortes ondes magiques. Seul un sorceleur pouvait détenir ce genre d'objet.

—Et s'il respirait encore, acheva Angoulême, le sorceleur n'aurait pas permis qu'on le lui enlève. Ce médaillon est donc une preuve indubitable. Maintenant, mon bon monsieur, posez donc l'oseille sur la table.

Schirrù rangea soigneusement le médaillon; il prit dans la poche intérieure de son vêtement un rouleau de papiers qu'il déposa sur la table en l'aplatissant de la paume de sa main.

—Je vous en prie.

Angoulême sauta de son coffre puis s'approcha en faisant des mimiques et en roulant des hanches. Lorsqu'elle se pencha au-dessus de la table, Schirrù l'agrippa en un éclair par les cheveux, la fit basculer sur la table et lui mit un couteau sous la gorge. La jeune fille n'eut même pas le temps de crier.

Geralt et Cahir avaient dégainé leur épée mais il était trop tard.

Les sbires du demi-elfe, les hercules au front bas, tenaient des crochets de fer dans les mains. Ils n'étaient pas pressés d'approcher, cependant.

—Vous deux, hurla Schirrù, posez vos épées

à terre! Sinon, j'élargis le sourire de cette donzelle.

—N'écoute p..., commença Angoulême, puis elle poussa un cri.

Le demi-elfe avait violemment tiré sur ses cheveux et de son poignard lui avait entaillé la peau; un mince filet rouge coulait le long du cou de la jeune fille.

—Posez vos épées! Je ne plaisante pas!

—Peut-être pourrions-nous nous entendre? (Geralt, sans prêter attention à la colère qui grondait en lui, avait décidé de temporiser.) Comme des gens civilisés?

Le demi-elfe éclata d'un rire venimeux.

—Nous entendre? J'ai été envoyé ici pour en finir avec toi, sorceleur, pas pour discuter. Oui, renégat, tu as bien entendu. Ah, on peut dire que tu as bien joué la comédie, mais, moi, je t'ai reconnu tout de suite, du premier coup d'œil. On m'avait fait de toi une description précise. Tu ne devines pas qui t'a si bien décrit? Qui m'a donné les indications exactes sur le lieu où tu te trouvais et les personnes qui t'accompagnaient? Si, je suis certain que tu as deviné.

—Lâche la jeune fille.

—Mais je ne te connais pas seulement de par ta description, poursuivit Schirrù sans même songer à lâcher Angoulême. Je t'avais déjà vu. Je t'ai même suivi naguère. En Témérie. Au mois de juillet. Je t'ai suivi jusqu'à la ville de Dorian. Puis jusqu'au bureau des juristes Codringher et Fenn. Tu y es?

Geralt fit tourner son épée de manière que la lame se reflète dans les yeux du demi-elfe.

—Je suis curieux de savoir, dit-il froidement, comment tu comptes te sortir de ce cul-de-sac, Schirrù. Moi, je vois deux options. La première: tu lâches sur-le-champ la jeune fille. La seconde: tu

la tues... et une seconde plus tard les murs et le plafond de cette pièce seront couverts de ton sang.

—Je vais compter jusqu'à trois, rétorqua Schirrù en secouant brutalement Angoulême par les cheveux. Si d'ici là vous n'avez pas posé vos armes à terre, je commencerai à découper la donzelle.

—À mon avis, tu n'auras pas le temps de découper grand-chose.

—Un!

Geralt prit la suite tout en faisant tournoyer son sihill:

—Deux.

De l'extérieur leur parvint un bruit de sabots, puis des hennissements, des renâclements, des clameurs.

—Et maintenant? s'exclama Schirrù en éclatant de rire. C'est justement ce que j'attendais. Ce n'est plus échec, mais échec et mat. Mes amis sont arrivés.

—Vraiment? dit Cahir en regardant par la fenêtre. Je vois des uniformes de la cavalerie légère impériale.

—Donc, c'est toi qui es échec et mat, conclut Geralt. Tu as perdu. Lâche la jeune fille.

—Tout juste.

La porte du baraquement céda sous les coups de pied; plus d'une dizaine d'hommes, la plupart vêtus uniformément de noir, pénétrèrent à l'intérieur. À leur tête se tenait un barbu aux cheveux clairs qui arborait un ours d'argent sur son brassard.

—«Que aen suecc's?» demanda-t-il d'une voix sévère. Que se passe-t-il ici? Il y a des cadavres à l'extérieur. Qui est responsable de ce

grabuge? Je veux une réponse sur-le-champ!

—Monsieur le capitaine...

—« Glaeddyvan vort! » Jetez vos armes!

Ils obéirent aussitôt. Il faut dire que des arbalètes étaient pointées sur eux. Lâchée par Schirrù, Angoulême voulut s'éloigner de la table, mais elle se retrouva soudain entre les serres d'un escogriffe trapu, vêtu d'habits colorés et aux yeux globuleux comme ceux d'une grenouille. Elle voulut crier, mais l'escogriffe plaqua son poing ganté sur sa bouche.

—Évitons la violence, proposa Geralt au capitaine à l'ours d'argent. Nous ne sommes pas des criminels.

—Tiens donc.

—Nous agissons au vu et au su de M. Fulko Artevelde, le préfet de Riedbrune.

—Tiens donc, répéta l'Ours en ordonnant d'un geste à ses sbires de ramasser les épées de Geralt et de Cahir. Au vu et au su de M. Fulko Artevelde, rien que ça. Vous avez entendu, les gars?

Ses hommes, des noirs et des bigarrés, ricanèrent en chœur.

Angoulême, toujours prisonnière de l'étreinte de l'homme aux yeux de grenouille, s'agita, s'efforçant en vain de crier. Mais c'était inutile. Geralt avait déjà compris. Avant même que Schirrù ait saisi, tout sourires, la main droite qu'il lui tendait. Avant même que quatre Nilfgaardiens noirs aient attrapé Cahir, tandis que trois autres pointaient leur arbalète sur son visage.

L'homme aux yeux de grenouille poussa Angoulême dans les bras de ses camarades. La jeune fille s'affaissa comme une poupée de chiffon. Elle ne tenta d'opposer aucune résistance.

L'Ours s'approcha lentement de Geralt et, de son gantelet, lui donna un coup de poing entre les jambes. Geralt se plia en deux, mais il ne tomba pas. Une froide colère le maintenait debout.

—Peut-être seras-tu heureux d'apprendre que vous n'êtes pas les premiers imbéciles que Fulko le Borgne utilise à des fins personnelles, dit l'Ours. Il ne voit pas d'un bon œil les affaires fructueuses que je mène ici avec M. Homer Straggen, surnommé par certains le Rossignol. Fulko est fou furieux que j'aie intégré Homer, dans le cadre de ces affaires, dans les rangs impériaux et que je l'aie notamment nommé capitaine de la compagnie volontaire pour la protection de l'industrie minière. Ne pouvant se venger officiellement, il embauche donc divers larrons.

—Et sorceleurs, ajouta Schirrù avec un sourire sarcastique.

—Cinq cadavres gisent dehors, détrempés par la pluie, dit l'Ours d'une voix forte. Vous avez assassiné des hommes qui étaient au service de l'Empire. Vous avez perturbé le travail de la mine. Il ne fait donc aucun doute que vous êtes des espions, des agitateurs et des terroristes. Sur ce territoire prévaut la loi militaire. Par la présente, selon la loi martiale, je vous condamne à mort.

Yeux de grenouille se mit à ricaner. Il s'avança vers Angoulême, toujours maintenue par ses hommes de main; d'un mouvement rapide, il la saisit à la poitrine. Et la pinça avec rudesse.

—Et alors, Cheveux Clairs? coassa-t-il.

Sa voix rappelait davantage encore une grenouille que ses yeux. Son sobriquet de bandit, si tant est qu'il se le fût donné lui-même, prouvait qu'il avait le sens de l'humour. Et si ce devait être un pseudonyme servant de camouflage, c'était une vraie trouvaille.

—On se rencontre de nouveau, finalement! coassa derechef le Rossignol à tête de

grenouille en pinçant les seins d'Angoulême. Tu es contente?

La jeune fille gémit de douleur.

—Où sont les perles et les pierres que tu m'as volées, putain?

—Fulko le Borgne les as gardées en dépôt, cria Angoulême en faisant mine, fort maladroitement, de ne pas avoir peur. Va donc le voir si tu veux les récupérer!

Le Rossignol coassa et écarquilla les yeux: il avait tout à fait l'air d'une grenouille à présent, on s'attendait presque à le voir gober les mouches avec sa langue. Il pinça Angoulême plus fort encore, et la jeune fille s'ébroua et gémit de plus belle. Aux yeux de Geralt, embués par la colère, la jeune fille avait pris les traits de Ciri, comme lors de leur première rencontre.

—Qu'on les emmène, ordonna l'Ours avec impatience. Emmenez-les dehors, lui et ses compagnons.

—C'est un sorceleur, dit d'une voix mal assurée l'un des bandits de la compagnie du Rossignol chargée de la protection des mines. Un enchanteur! C'est trop risqué de l'emmener à mains nues! Il pourrait nous ensorceler avec un de ses sortilèges, ou bien autre chose...

—Soyez sans crainte, dit Schirrù en tapotant sa poche. Sans son amulette de sorcier, il ne peut absolument rien faire, et l'amulette, c'est moi qui l'ai. Maintenant, emmenez-le.

* * *

À l'extérieur les attendaient les autres Nilfgaardiens armés, en manteaux noirs, ainsi que la horde bigarrée du Rossignol. Un groupe de mineurs aussi s'était formé. Des enfants fureteurs traînaient également dans les parages, et aussi des chiens.

Le Rossignol perdit soudain toute maîtrise de lui-même. Comme si le diable s'était emparé de lui. En poussant des coassements forcenés, il martela la poitrine d'Angoulême de coups de poing; lorsqu'elle fut à terre, il lui donna plusieurs coups de pied. Geralt s'ébroua vivement entre les mains des bandits, ce qui lui valut de recevoir une violente claque sur la nuque.

—On m'a dit, coassait le Rossignol en sautant sur Angoulême comme un crapaud dément, qu'à Riedbrune on avait prévu de te clouer sur un pal par le cul, petite galante! Eh bien tu crèveras empalée! Eh, les gars, allez me chercher un bâton et taillez-le en pointe. Vite!

—Monsieur Straggen, protesta l'Ours en faisant la grimace. Je ne vois aucune raison de perdre du temps à pratiquer des exécutions aussi bestiales. Mieux vaut simplement pendre les prisonniers...

Sous le regard mauvais du Rossignol, il s'était interrompu.

—Taisez-vous donc, capitaine, coassa le bandit. Je vous paie assez cher pour ne pas avoir à supporter vos interventions inappropriées. J'ai juré d'infliger une sale mort à Angoulême, et maintenant je vais m'amuser un peu avec elle. Si vous le souhaitez, allez pendre les deux autres. Ils ne m'importent guère.

—Mais moi, ils m'importent, intervint Schirrù. Tous deux me sont nécessaires. Surtout le sorceleur. Et, étant donné que l'empalement de la jeune fille prendra un peu de temps, je vais mettre ce temps à profit.

Il s'approcha, plongea ses yeux de chat dans ceux de Geralt.

—Il faut que tu saches, renégat, dit-il, que c'est moi qui ai achevé ton ami Codrigher à Dorian. Je l'ai fait sur ordre de mon maître, M. Vilgefortz, que je sers depuis de nombreuses

années. Mais j'y ai pris beaucoup de plaisir.

» Cette vieille fripouille de Codringher, poursuivait l'elfe sans attendre la réaction du sorceleur, a eu le culot de fourrer son nez dans les affaires de maître Vilgefortz. Je l'ai éventré avec mon couteau. Quant à Fenn, cet être difforme et répugnant, je l'ai brûlé vif au milieu de ses papiers et je l'ai rôti vivant. J'aurais pu tout simplement le trucider, mais j'ai préféré lui consacrer un peu de mon temps et de ma peine. Je l'ai écouté beugler et pousser des cris de goret. On aurait dit un véritable porcelet. Il n'y avait rien, absolument rien d'humain dans ces hurlements.

» Sais-tu pourquoi je te raconte tout cela? Parce que toi aussi je pourrais tout simplement te trucider ou te faire exécuter. Mais je vais te consacrer un peu de mon temps et de ma peine. Je vais t'écouter beugler. Tu as dit que la mort était la même pour tous. Tu vas très bientôt constater qu'il n'en est rien. Allumez le tonneau à goudron, les gars! Et rapportez une chaîne.

Quelque chose vint se fracasser à l'angle du baraquement et explosa aussitôt dans un terrible vacarme.

Un deuxième projectile imprégné de naphte - Geralt en avait reconnu l'odeur - tomba droit dans le tonneau, un troisième atterrit juste à côté des hommes qui gardaient les chevaux. On entendit un vacarme assourdissant, des flammes jaillirent, les chevaux devinrent fous furieux. S'ensuivit une bousculade dont fut éjecté un chien hurlant et en feu. L'un des bandits du Rossignol étendit soudain les bras et s'affala dans la boue, une flèche pointant dans son dos.

—Vivent les Versants libres!

Sur le sommet de la colline, sur les échafaudages et les passerelles se dessinaient des silhouettes vêtues de houppelandes grises et de bonnets de fourrure. D'autres projectiles enflammés, tels des diabolins traînant derrière

eux une queue de fumée et de flammèches, continuaient à fuser sur la foule, les chevaux et les baraquements miniers. Deux d'entre eux atteignirent l'atelier de menuiserie et retombèrent sur le sol jonché de copeaux et de sciure.

—Vivent les Versants libres! Mort à l'occupant nilfgaardien!

Des flèches se mirent à voler en sifflant.

L'un des Nilfgardiens noirs roula sous un cheval et un homme de la bande du Rossignol tomba, la gorge transpercée; une flèche vint se ficher dans la nuque de l'un des hercules aux cheveux coupés ras. L'Ours tomba en lâchant un gémissement macabre. Lui aussi avait été touché, à la poitrine, à la base du sternum, sous le hausse-col. Personne ne pouvait le savoir, mais il s'agissait d'une flèche volée sur un transport militaire, un modèle standard de l'armée impériale, légèrement retravaillé. Soudain, les attaquants lancèrent de larges lances à deux lames en plusieurs endroits pour obtenir un effet d'éclatement.

L'une de ces lances transperça les entrailles de l'Ours.

—Dehors, le tyran Emhyr! Vivent les Versants libres!

Avec un coassement, le Rossignol porta une main à son épaule qu'une flèche avait égratignée.

Un enfant touché par le trait d'un combattant pour la liberté - sans doute parmi les plus mauvais tireurs du groupe - roula dans la boue. L'un des hommes qui retenaient Geralt s'écroula. L'un des hercules qui tenaient Angoulême s'effondra. La jeune fille s'arracha aussitôt à l'étreinte du second, sortit en un éclair son couteau de la tige de sa botte et se mit à frapper à tout-va. Prise d'un accès de fièvre, elle rata la gorge du Rossignol mais lui esquinta la joue, atteignant quasiment les dents. Les

coassements du Rossignol se firent plus coassants encore que d'ordinaire et les globes de ses yeux plus globuleux encore. Il se traîna à genoux, se tenant le visage, du sang giclant entre ses doigts. Angoulême poussa un hurlement diabolique, elle bondit pour parachever son œuvre, sans y parvenir, car une bombe explosa entre elle et le Rossignol, générant des flammes et des tourbillons de fumée pestilentielle.

Alentour, l'incendie grondait déjà et il régnait un vrai pandémonium. Les chevaux devenaient fous, hennissaient, lançaient des ruades. Les bandits et les Nilfgaardiens hurlaient. Les mineurs, paniqués, couraient dans tous les sens, les uns se sauvaient, les autres tentaient d'éteindre le feu qui consumait les bâtiments.

Entre-temps, Geralt avait récupéré son sihill abandonné par les Nilfgaardiens. Il donna un bref coup d'épée à une grande femme en cotte de mailles qui s'apprêtait à attaquer Angoulême avec une Morgenstern. Il fendit une oreille à un Nilfgaardien en noir qui se précipitait sur lui, armé d'un espons. Le suivant, qui se trouvait tout bonnement sur son chemin, eut la gorge tranchée.

Juste à côté de lui, un cheval en feu qui fonçait à l'aveuglette renversa un deuxième enfant et le piétina.

—Attrape un cheval! Attrape un cheval!

Cahir se battait à présent à ses côtés, se défendant en donnant de vigoureux coups d'épée. Geralt n'entendait rien, ne voyait rien. Il faucha un autre Nilfgaardien, cherchant Schirru du regard.

À trois pas de là, Angoulême, à genoux, avait ramassé une arbalète; elle tira, le carreau alla se planter dans le bas-ventre d'un bandit de la compagnie chargée de la protection de la société minière qui s'apprêtait à l'attaquer. Puis la jeune fille se releva brusquement et s'accrocha à la

têtière d'un cheval qui arrivait au trot.

—Attrape un cheval, Geralt! s'écria Cahir. Et sauve-toi!

Geralt massacra un autre Nilfgaardien, lui assenant un coup en hauteur, du sternum jusqu'à la hanche. Il secoua violemment la tête pour se débarrasser du sang qui avait giclé sur ses lèvres et ses sourcils.

—Schirrù! Où es-tu, vermine?

Un coup. Un cri. Des gouttes de sang sur son visage.

—Pitié! s'écria un jeune homme en uniforme noir, à genoux dans la boue.

Le sorceleur hésita.

—Reprends-toi! hurla Cahir en le saisissant par l'épaule et en le secouant violemment. Reprends-toi! Es-tu devenu fou?

Angoulême revenait au galop en tirant un autre cheval par les rênes. Elle était poursuivie par deux cavaliers. L'un d'eux tomba, touché par la flèche d'un combattant des Versants libres. Le second fut balayé de sa selle par l'épée de Cahir.

Geralt bondit sur le dos du cheval sans cavalier. C'est alors qu'à la lueur de l'incendie il aperçut Schirrù, appelant à lui les Nilfgaardiens paniqués. Près du demi-elfe, le Rossignol coassait et lançait des imprécations; la gueule en sang, il avait vraiment l'air d'un troll cannibale.

Geralt poussa un hurlement de rage, fit faire demi-tour à son cheval et se mit à faire tourner son épée autour de lui.

Cahir poussa un cri, pesta, s'affaissa sur sa selle; aussitôt, du sang se mit à couler de son front, couvrant ses yeux et son visage.

—Geralt! Aide-moi!

Schirrù avait concentré un groupe d'hommes autour de lui; il hurlait, leur ordonnait de se servir de leurs arbalètes. Du plat de son épée, Geralt donna une tape sur la croupe de son cheval. Schirrù devait mourir. Le reste n'avait pas d'importance. Plus rien d'autre ne comptait. Ni Cahir. Ni Angoulême...

—Geralt! hurla la jeune fille. Va aider Cahir!

En entendant son cri, le sorceleur se reprit. Et eut honte.

Il aida Cahir, le soutint. Le jeune homme s'essuya les yeux avec sa manche, mais le sang ne cessait de couler.

—Ce n'est rien, juste une égratignure. (Sa voix tremblait.) À cheval, sorceleur... Au galop, suivons Angoulême... Au galop!

Une immense clameur s'éleva en provenance du pied de la montagne, d'où une foule armée de pioches, de pinces et de haches accourait. Des mineurs se pressaient au secours de leurs camarades et compagnons de la carrière du Rialto. Ils accouraient des mines voisines, du «Trou prospère», de la «Cause commune». Et peut-être d'autres encore. Comment le savoir?

Geralt talonna son cheval. Ils partirent au galop, filant *ventre à terre* (En français dans le texte).

* * *

Ils galopèrent, penchés sur l'encolure de leur monture, sans se retourner. C'est Angoulême qui avait hérité du meilleur cheval, un ragot, petit mais fringant, qui appartenait aux bandits. Le cheval de Geralt, un bai des forces impériales, commençait déjà à renâcler et à souffler bruyamment, il avait du mal à garder la tête haute. Le cheval de Cahir, lui aussi issu des rangs nilfgardiens, était plus puissant et plus résistant, mais la vaillance de la monture importait peu quand le cavalier était blessé, se balançait sur sa

selle, serrait machinalement les cuisses et perdait son sang qui coulait sur la crinière et l'encolure de l'animal.

Mais ils continuaient à galoper.

Angoulême, partie en tête, les attendait au tournant, à un endroit où la route descendait abruptement en serpentant entre les rochers.

—Nos poursuivants..., ânonna-t-elle, à bout de souffle, le visage noirci par la poussière, vont nous traquer, ils n'abandonneront pas... Les mineurs ont vu dans quelle direction nous étions partis. Nous ne devrions pas rester sur la grand-route... Nous devons couper par les forêts, continuer hors des chemins balisés... C'est notre seule chance de les semer...

—Non, protesta le sorceleur en écoutant avec inquiétude les râles émis par son cheval. Nous devons continuer par la grand-route... Par la voie la plus directe et la plus courte qui mène à la vallée de Sans-Retour...

—Pourquoi?

—Ce n'est pas le moment de discuter, on n'a pas le temps. En route! Tirez le maximum de vos chevaux...

Ils se remirent à galoper. Mais le cheval bai du sorceleur renâclait.

* * *

Le bai était incapable de continuer. Il avançait à grand-peine sur ses jambes raides comme des piquets qui partaient sur les côtés, expirant l'air par ses naseaux dans un râle rocailleux. Finalement, il tomba sur le flanc, lança une faible ruade, regardant son cavalier avec un air de reproche, les yeux déjà vitreux.

Si le cheval de Cahir se portait un peu mieux, son cavalier en revanche avait des difficultés à tenir en selle. Il était si mal en point

qu'il tomba tout bonnement à terre; il tenta de se relever, mais il resta à quatre pattes et se mit à vomir par saccades, bien qu'il n'ait pas grand-chose à rendre.

Lorsque Geralt et Angoulême essayèrent de toucher sa tête ensanglantée, il poussa un cri.

—Par la peste, dit la jeune fille. Ils lui ont taillé une sacrée coiffure.

La peau du front et de la tempe du jeune Nilfgaardien ainsi qu'une partie de son cuir chevelu étaient décollées de l'os du crâne sur une bonne longueur. Sans le caillot de sang gluant qui s'était formé sur la plaie, le lambeau de chair serait sans doute déjà retombé sur l'oreille. C'était un spectacle macabre.

—Comment ça s'est passé?

—Il a reçu une hachette en pleine figure. Le plus drôle, c'est qu'elle n'a été lancée ni par un Noir, ni par un gars de la bande du Rossignol, mais par un des mineurs de la carrière.

—En l'occurrence, peu importe qui la lui a lancée. (Le sorcelleur avait arraché une manche de sa chemise et s'en servait pour envelopper la tête de Cahir.) Ce qui compte, c'est que c'était heureusement un piètre lanceur, il n'a fait que le scalper au lieu de lui faire exploser la cervelle. Mais les os du crâne en ont pris un sacré coup. Et le cerveau aussi. Cahir ne tiendra pas en selle, même si le cheval parvenait à supporter son poids.

—Qu'est-ce qu'on va faire alors? Ton cheval a crevé, le sien est presque mort, le mien transpire à grosses gouttes. Et nos poursuivants sont à nos trousses. On ne peut pas rester ici...

—Il le faut. Cahir et moi, on va rester. Et son cheval aussi. Toi, tu continues. Vite. Ton cheval est fort, il maintiendra le galop. Et même si tu devais l'éreinter... Régis, Milva et Jaskier nous attendent quelque part dans la vallée de Sans-

Retour, Angoulême. Ils ne sont au courant de rien et peuvent tomber entre les pattes de Shirrù. Tu dois les retrouver et les avertir, et ensuite, tous les quatre, vous devrez partir à bride abattue jusqu'à Toussaint. Là-bas, ils ne vous traqueront pas. Du moins je l'espère.

—Et toi et Cahir? (Angoulême se mordit les lèvres.) Qu'est-ce qui va vous arriver? Le Rossignol n'est pas stupide; quand il verra le cheval à moitié mort, il passera chaque chablis de la vallée au peigne fin. Et vous deux, vous n'irez pas bien loin!

—C'est Schirrù qui nous traque, et il suivra tes traces.

—C'est ce que tu crois?

—J'en suis certain. Va.

—Qu'est-ce qu'elle va dire, la tantine, quand elle va me voir arriver sans vous?

—Tu expliqueras ce qui s'est passé. Pas à Milva, à Régis seulement. Il saura ce qu'il convient de faire. Quant à nous... Quand la plaie de Cahir aura commencé à cicatriser, nous nous mettrons en route pour Toussaint. On vous retrouvera bien d'une manière ou d'une autre. Allez, jeune fille, ne perds pas de temps! Saute sur ton cheval et en route! Ne laisse pas tes poursuivants gagner du terrain. Ne leur permets pas de t'avoir en vue.

—N'essaie pas d'apprendre à un vieux singe à faire la grimace! Bon courage! Au revoir!

—Au revoir, Angoulême.

* * *

Il resta à proximité de la route. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil derrière lui, comme s'il s'attendait à voir surgir leurs poursuivants. Dans le fond il ne craignait aucune action de leur part, il savait qu'ils suivraient Angoulême sans perdre de temps.

Il ne se trompait pas.

Les cavaliers, qui étaient parvenus au col en moins d'un quart d'heure, s'arrêtèrent à la vue du cheval mort; ils crièrent, se chamaillèrent, trottèrent jusqu'aux broussailles qui longeaient la route, mais reprirent presque aussitôt leur chemin. Sans doute estimèrent-ils que les trois fugitifs avaient poursuivi leur route ensemble, deux d'entre eux chevauchant une même monture, et qu'ils allaient vite pouvoir les rattraper s'ils ne perdaient pas de temps. Geralt remarqua que certains de leurs chevaux n'étaient pas non plus au mieux de leur forme.

Les poursuivants comptaient peu de manteaux noirs de la cavalerie légère nilfgardienne, les bandits bigarrés du Rossignol étaient en plus grand nombre. Geralt ne put vérifier si le Rossignol lui-même en faisait partie, ou s'il était resté à Rialto pour soigner sa caboche tailladée.

Lorsque les poursuivants s'éloignèrent et que le piétinement de leurs chevaux s'évanouit, Geralt quitta sa cachette dans les fougères et alla aider Cahir qui gémissait.

—Le cheval est trop faible pour te porter. Tu pourras marcher?

En guise de réponse, le Nilfgaardien émit un son qui pouvait aussi bien être un acquiescement qu'une dénégation. Ou autre chose encore. Mais il bougea ses jambes, et c'était là l'essentiel.

Suivant la pente glissante du ravin, ils descendirent jusqu'au lit du ruisseau. Cahir effectua les quelques dizaines de pas restants de manière assez chaotique. Il rampa jusqu'au ruisseau, s'abreuva, arrosant généreusement d'eau glacée le pansement qu'il avait sur la tête. Le sorceleur ne le pressait pas, inspirant lui-même profondément et rassemblant ses forces.

Il marchait vers l'amont du ruisseau,

soutenant Cahir et tirant en même temps le cheval qui patouillait dans l'eau, trébuchant sur les galets et les troncs d'arbre renversés. Au bout de quelque temps, Cahir refusa de collaborer: il n'avancait plus sagement les jambes. Lorsqu'il cessa de les bouger, le sorcelleur entreprit de le traîner. Mais ils ne pouvaient continuer ainsi, d'autant que le lit du ruisseau était jalonné de seuils naturels et de cascades. Geralt gémit, puis il cala le blessé sur ses épaules. Le cheval, qu'il était obligé de tirer par les rênes, ne lui facilitait pas la vie non plus. Quand ils eurent enfin quitté le ravin, le sorcelleur s'affala de tout son long sur la brande humide et resta allongé, le souffle court, totalement exténué, à côté de Cahir qui gémissait continuellement. Il resta allongé longtemps. Son genou l'élançait de nouveau et le faisait terriblement souffrir.

Finalement, Cahir sembla retrouver quelque peu ses esprits. Quelques minutes s'écoulèrent, puis, soudain, un miracle: il se leva, et lança un juron en se tenant la tête. Ils repartirent. Au début Cahir marchait d'un pas alerte. Puis il ralentit. Et finit par tomber.

Geralt le mit sur ses épaules et continua à avancer sur les pierres, gémissant et ployant sous le poids. Son genou était déchiré par la douleur, de petites taches noires voletaient devant ses yeux, telles des abeilles.

—Qui aurait dit..., ânonna Cahir par-dessus ses épaules, voici à peine un mois de cela, que tu me traînerais sur ton dos...

—Tais-toi, Nilfgaardien... Tu te fais plus lourd quand tu causes...

Lorsque enfin ils atteignirent les parois rocheuses, il faisait déjà presque nuit. Incapable de chercher une grotte, le sorcelleur se laissa tomber, sans force, près du premier trou qu'il rencontra.

Au pied de la grotte traînaient des crânes, des côtes, des bassins et d'autres ossements

humains. Mais, plus important, il y avait aussi des galeries sèches.

Cahir était fiévreux, il tremblait, il était secoué de spasmes. Geralt avait recousu la partie décollée de son cuir chevelu au moyen d'un ligneul. Cahir avait vaillamment supporté l'opération, il était resté conscient. La crise était venue plus tard, au cours de la nuit. Au mépris du danger, Geralt avait allumé un feu. Dehors, le vent soufflait et une pluie fine tombait du ciel, il était donc peu vraisemblable que quelqu'un traîne dans les environs et remarque la lueur dans la grotte. De toute façon, Cahir devait se réchauffer.

Il eut de la fièvre toute la nuit. Il tremblait, geignait, délirait. Geralt alimentait le feu sans relâche, incapable de dormir. Son genou lui causait une douleur de tous les diables.

* * *

Cahir était un gaillard jeune, solide; au petit matin, il revint à lui. Il était blême et trempé de sueur, et il avait encore de la fièvre. Il claquait légèrement des dents et parlait de manière hachée, mais on arrivait à comprendre ce qu'il disait. Il ne délirait plus, il était parfaitement conscient. Il se plaignait d'un mal de tête, symptôme somme toute normal chez quelqu'un qui avait eu une partie du cuir chevelu arrachée par une hachette. Geralt quant à lui occupait son temps à collecter l'eau de pluie qui suintait des rochers, Cahir et lui étant tenaillés par la soif, s'octroyant de temps à autre de petites siestes qui se révélaient agitées.

* * *

—Geralt?

—Je t'écoute.

Cahir remua le bois dans le feu de camp à l'aide d'un fémur qu'il avait trouvé.

—À la mine, quand nous nous battions... J'ai

eu peur, tu sais.

—Je sais.

—Pendant un instant j'ai cru que tu avais été pris d'une folie meurtrière. Que plus rien d'autre ne comptait pour toi... hormis la tuerie...

—Je sais.

—J'ai eu peur, acheva-t-il avec calme, que pris par l'amok tu fauches ce Shirrû. Et l'on n'aurait rien tiré d'un homme mort.

Geralt se racla la gorge. Le jeune Nilfgaardien lui plaisait de plus en plus. Il était non seulement courageux, mais aussi intelligent.

—Tu as agi sagement en renvoyant Angoulême, poursuivit Cahir en claquant légèrement des dents. Ce n'est pas pour les jeunes filles... Pas même les jeunes filles comme elle. Nous réglerons ça nous-mêmes, tous les deux. Nous irons à leur poursuite. Mais pas pour tuer à la manière sanguinaire des berserkers... Je repense à ce que tu as dit l'autre jour sur la vengeance... Tu sais, Geralt, même pour se venger il faut de la méthode. Nous rattraperons ce demi-elfe... Nous le contraindrons à avouer où est Ciri...

—Ciri est morte.

—Ce n'est pas vrai. Je ne crois pas qu'elle soit morte... Et toi non plus. Reconnais-le.

—Je refuse d'y croire, en effet.

À l'extérieur, le vent sifflait et la pluie continuait à tomber. Ils étaient bien dans la grotte.

—Geralt?

—Je t'écoute.

—Ciri est vivante. J'ai fait de nouveaux rêves... Bien sûr, il s'est passé quelque chose à l'équinoxe, quelque chose de fatal... Moi aussi, je

l'ai ressenti, et j'ai vu... Mais elle est en vie... J'en suis certain. Hâtons-nous... Mais pas en vue d'une vengeance ou d'une nouvelle tuerie. Hâtons-nous pour la retrouver.

—Oui, Cahir. Tu as raison.

—Et toi? Tu ne fais plus de rêves?

—Ça m'arrive, dit-il avec amertume. Mais très rarement depuis que nous avons franchi la Iaruga. Et je n'arrive pas à m'en souvenir à mon réveil. Quelque chose en moi s'est achevé, Cahir. Quelque chose s'est consumé. Brisé...

—Ça ne fait rien, Geralt. Je rêverai pour nous deux.

* * *

Ils se mirent en route à l'aube. La pluie avait cessé de tomber, il semblait même que le soleil tentait de se faire une petite place dans le ciel chargé de grisaille.

Ils chevauchaient lentement, tous deux montés sur leur unique cheval.

Ce dernier, qui provenait des rangs de l'année nilfgaardienne, peinait sur les galets, il allait au pas le long de la rivière Sans-Retour qui menait à Toussaint. Geralt connaissait le chemin. Il était venu ici autrefois. Il y a très longtemps. Beaucoup de choses avaient changé depuis. Mais la vallée de Sans-Retour, elle, n'avait pas changé, pas plus que la rivière: plus ils avançaient, plus elle portait bien son nom. Les monts d'Amell n'avaient pas changé eux non plus, de même que l'obélisque de la Gorgone, la montagne du Diable qui les dominait.

Certaines choses étaient immuables.

* * *

—Un soldat ne discute pas les ordres, dit Cahir en se massant la tête par-dessus son

pansement. Il ne les analyse pas, ne se pose pas de questions, n'attend pas qu'on lui en explique le sens. Chez nous, c'est la première chose qu'on enseigne à un soldat. Tu peux donc bien te douter que je ne me suis pas interrogé une seule seconde sur l'ordre qui m'avait été donné. La question de savoir pourquoi c'était justement moi qui devais attraper cette reine ou cette princesse cintrasienne ne m'avait même pas traversé l'esprit. Un ordre est un ordre. J'étais en colère, bien sûr, parce que je voulais connaître la gloire, en me battant avec la chevalerie, l'armée régulière... Mais travailler pour les services de renseignements était aussi considéré comme un honneur chez nous. Si encore il s'était agi d'une mission plus difficile, d'un prisonnier important... Mais une fille?

Geralt jeta au feu l'arête dorsale de la truite qu'il venait de manger. Pour apaiser leur faim, ils avaient péché pas mal de poissons dans la soirée, dans le petit ruisseau qui se jetait dans la rivière Sans-Retour. C'était la période de frai chez les truites, il était facile d'en attraper.

Geralt écoutait attentivement le récit de Cahir; en lui, la curiosité le disputait à un profond sentiment de regret.

—Dans le fond, tout s'est fait par hasard, racontait Cahir en regardant les flammes. Par le plus pur des hasards. Comme je l'appris par la suite, nous avions un espion à la cour de Cintra, un kamerjunker. Quand nous avons pris la ville, au moment où nous nous préparions à encercler le château, cet espion s'est éclipsé et nous a fait savoir qu'on essayait de faire quitter les lieux à la princesse. Plusieurs groupes comme le mien ont été constitués. Par le plus grand des hasards, ceux qui emmenaient Ciri sont tombés sur mon groupe.

» Une course-poursuite s'est engagée dans les rues de la ville, dans un quartier qui avait déjà pris feu. C'était un véritable enfer. Partout, des rideaux de flammes, des murs de feu. Les chevaux ne voulaient plus avancer, et les hommes... Bah!

Que dire de plus? Ils n'étaient pas non plus très enclins à les faire accélérer. Mes subalternes - j'en avais quatre avec moi - ont commencé à pester, à crier que j'avais perdu l'esprit, que je les menais tout droit à leur perte... J'ai eu toutes les peines du monde à reprendre le contrôle...

»Nous avons continué à les poursuivre à travers les ruelles en flammes, et nous les avons rattrapés. Soudain, ils se sont retrouvés là, devant nous, cinq cavaliers cintrasiens. Et la fauche a commencé, avant que j'aie eu le temps d'avertir mes hommes de prendre garde à la jeune fille. Qui, du reste, s'était retrouvée à terre immédiatement, celui qui la transportait sur son arçon étant mort le premier. Un de mes hommes la releva et l'installa sur son cheval, mais il n'alla pas bien loin; un des Cintrasiens l'attaqua par derrière et le transperça. J'ai vu la lame passer à un pouce de la tête de Ciri, qui tomba de nouveau dans la boue. Elle était à demi inconsciente tant elle était effrayée, je l'ai vue se serrer contre le mort, tenter de se glisser sous lui... Comme un chat près de sa mère morte... (Il se tut, avala sa salive.) Elle ne savait même pas qu'elle se pressait contre un ennemi. Un Nilfgaardien... Nous sommes restés seuls, elle et moi, reprit-il au bout d'un moment. Tout autour de nous, il n'y avait que des cadavres et des flammes. Ciri rampait dans une flaque, mais l'eau et le sang s'évaporaient de plus en plus vite sous l'effet du brasier environnant. Un bâtiment s'écroula soudain, je n'y voyais plus rien à travers les étincelles et la fumée. Mon cheval ne voulait pas avancer. J'appelais Ciri, je lui demandais de venir vers moi; j'avais la voix enrouée à force de crier, tentant vainement de surmonter le rugissement des flammes. Elle me voyait, elle m'entendait, mais restait sans réaction. Mon cheval ne voulait pas bouger, et moi je ne pouvais rien faire. J'ai dû mettre pied à terre. Je ne pouvais pas la soulever d'une main tout en tenant de l'autre les rênes; mon cheval s'agitait tellement qu'il faillit me renverser. Quand j'ai voulu la soulever, elle a

commencé à crier. Puis son corps s'est tendu, et elle a perdu connaissance. Je l'ai enveloppée dans mon manteau que j'avais auparavant trempé dans une mare d'eau, de boue, de purin et de sang. Et nous sommes partis. Droit à travers le feu.

» Moi-même je ne sais pas par quel miracle nous avons réussi à en réchapper. Soudain j'ai vu une brèche dans un mur, et nous nous sommes retrouvés au bord de la rivière... à l'endroit précis où s'étaient rassemblés les Nordlings en fuite. On ne pouvait pas plus mal tomber! J'ai jeté mon heaume d'officier, car même si les ailes avaient brûlé, on m'aurait reconnu immédiatement. Quant à mes autres vêtements, ils étaient tellement roussis qu'ils ne pouvaient me trahir. Mais si la fille avait été consciente, si elle avait crié, ils m'auraient écharpé de leurs épées. J'ai eu de la chance.

» J'ai parcouru près de quatre miles avec eux, puis je suis resté en arrière et me suis caché dans les fourrés, près de la rivière qui charriait les cadavres.

Il se tut, se racla la gorge, frotta de ses deux mains sa tête bandée. Et rougit. Ou peut-être était-ce seulement le reflet des flammes?

—Ciri était affreusement sale. J'ai dû la déshabiller... Elle ne se défendait pas, ne criait pas. Simplement elle tremblait, gardant les yeux fermés. Chaque fois que je l'effleurais, pour la laver ou l'essuyer, elle se tendait et se raidissait... Je sais, j'aurais dû lui parler, l'apaiser... Mais j'étais soudain incapable de trouver les mots dans votre langue... qui était pourtant celle de ma mère, que je connaissais depuis l'enfance. Ne pouvant la réconforter par les mots, je voulais l'apaiser en la touchant, délicatement... Mais au moindre contact elle se raidissait et se mettait à piailler... Comme un poussin...

—Ce souvenir la poursuivi dans ses cauchemars, murmura Geralt.

—Je sais. Moi aussi.

—Que s'est-il passé ensuite?

—Elle s'est endormie. Et j'en ai fait autant. Nous étions morts d'épuisement. Lorsque je me suis réveillé, elle n'était plus là. Elle n'était nulle part. Je ne me souviens de rien d'autre. Ceux qui m'ont trouvé affirment que je courais en rond en hurlant comme un loup. Ils ont dû me ligoter. Quand je me suis calmé, des hommes des services de renseignements, les subalternes de Vattier de Rideaux, se sont occupés de moi. C'est Cirilla qui les intéressait. Ils voulaient savoir où elle s'était sauvée, comment elle s'y était prise pour m'échapper, pourquoi je l'avais laissé s'enfuir. Ils me posaient sans arrêt les mêmes questions, encore et encore... N'en pouvant plus, j'ai lancé, fou de rage, une pique sur l'empereur, le traitant d'épervier qui chassait les petites filles. Ces mots m'ont valu de passer un an enfermé dans une cellule de la citadelle. Ensuite je suis rentré dans les bonnes grâces de l'empereur, parce que je pouvais lui être utile. Ils avaient besoin d'envoyer sur Thanedd quelqu'un qui parlait le Langage commun et savait à quoi ressemblait Ciri. L'empereur voulait que j'aille sur l'île... et que, cette fois, je remplisse ma mission en lui ramenant Ciri. Sans faute.

Il se tut quelques instants.

—Emhyr m'a donné une seconde chance. J'aurais pu décliner son offre. Mon refus m'aurait à jamais condamné à la disgrâce et à l'oubli.

Mais j'aurais pu refuser, si j'avais voulu. Je ne l'ai pas fait. Car vois-tu, Geralt... Je ne pouvais pas l'oublier.

» Je ne vais pas te mentir. Je la voyais sans cesse en rêve. Mais pas comme cette enfant maigre que j'avais déshabillée et lavée près de la rivière. Je la voyais et continue à la voir comme une femme, belle, consciente, provocatrice... avec une rose couleur ponceau tatouée près de laine.

—De quoi parles-tu?

—Je ne sais pas, moi-même j'ignore ce que cela signifie... Mais c'était ainsi, et ça l'est toujours. Je continue à la voir dans mes rêves telle que je la voyais alors... C'est pour ça que j'ai accepté cette mission sur Thanedd. Que j'ai voulu me joindre à vous par la suite. Je... je veux la revoir... encore une fois. Je veux toucher ses cheveux, la regarder dans les yeux... Tue-moi si tu en as envie. Mais je ne peux plus faire semblant. Je crois... je crois que je l'aime. Ne ris pas, je t'en prie.

—Je n'ai pas la moindre envie de rire.

—C'est pour cette raison que je voyage avec vous. Comprends-tu?

—Tu la veux pour toi ou pour ton empereur?

—Je suis réaliste, dit-il dans un murmure. Il est évident qu'elle ne voudra pas de moi. Mais, si elle devient l'épouse de l'empereur, je pourrai au moins la voir de temps en temps.

—Avant d'en arriver là, renifla le sorcelleur, il faudrait d'abord que nous la retrouvions et que nous la sauvions. En supposant que tes rêves ne mentent pas et que Ciri soit effectivement en vie.

—Je le sais. Et lorsque nous l'aurons retrouvée... que se passera-t-il, alors?

—Nous verrons. Nous verrons, Cahir.

—Ne me mens pas. Sois sincère. Je sais bien que tu ne me permettras pas de l'emmener.

Geralt ne répondit pas. Et Cahir ne reposa pas la question.

—D'ici là, reprit-il froidement, pouvons-nous être amis?

—Nous le pouvons, Cahir. Je te demande de

nouveau pardon pour l'autre jour. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Dans le fond, je ne t'ai jamais vraiment soupçonné d'être un traître ou un fourbe.

—Je ne suis pas un traître. Je ne te trahirai jamais, sorceleur.

* * *

Ils suivaient le profond ravin que la rivière Sans-Retour, rapide et large déjà à cet endroit, avait creusé au milieu des montagnes. Ils allaient vers l'est, vers les frontières de la principauté de Toussaint. La Gorgone, la montagne du Diable, s'élevait devant eux. Pour admirer son sommet, ils auraient dû lever la tête.

Mais ils avançaient en regardant droit devant eux.

* * *

Tout d'abord ils sentirent la fumée; un instant plus tard ils aperçurent le feu de camp sur lequel rôtiissaient des truites évidées plantées sur des broches. Puis ils virent un individu assis, seul, près du foyer.

Récemment encore, Geralt aurait raillé sans pitié celui qui aurait osé affirmer que lui, un sorceleur, éprouverait une immense joie à la vue d'un vampire; il l'aurait pris pour un idiot absolu.

—Oh! Oh! dit tranquillement Emiel Régis Rohellec Terzieff-Godefroy en retournant les broches. Voyez donc ce que le bon vent nous amène.

« Le frappeur, également appelé knocker, gobelin, polterduk, karkonos, rübezahl, trésorier ou désertile, est une espèce de kobold doté néanmoins d'une force phénoménale et d'une stature hors du commun. En outre, contrairement au kobold, le frappeur porte généralement une énorme barbe hirsute. Il séjourne dans les galeries, les puits, les ruines, les gouffres, les fosses sombres, à l'intérieur des roches, dans toutes sortes de grottes, cavernes et terrains pierreux désertiques. À l'endroit où il se réfugie, le sol renferme à coup sûr des richesses telles que du minerai, du carbone, du sel ou de l'or noir par exemple. C'est pourquoi on peut fréquemment le rencontrer dans des mines, de préférence abandonnées, mais le frappeur se plaît également à se montrer dans des mines en activité. Garnement saccageur et malicieux, il est une malédiction et un véritable fléau des dieux pour tous les mineurs: il les fait tourner chèvres, les effraie et les mystifie en tapant sur les roches, en obstruant les galeries, en volant et saccageant leurs outils et leurs maigres biens; il n'hésite pas non plus à se cacher dans les coins pour leur envoyer des petits bâtons à la figure.

Mais il est possible de le séduire pour qu'il ne polissonne pas outre mesure, en déposant ça et là, dans une sombre galerie ou au fond d'un puits, du pain beurré, du fromage de chèvre, une tranche de paleron braisé, le mieux étant encore de lui laisser une petite bonbonne d'eau-de-vie, car le frappeur en est terriblement friand. »

Physiologus

Chapitre 7

Ils sont en lieu sûr, assura le vampire en talonnant Draakul, sa mule. Tous les trois. Milva, Jaskier, et bien entendu Angoulême, qui nous a rejoints à temps dans la vallée de Sans-Retour et nous a tout raconté, en usant et abusant d'un vocabulaire très imagé. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi la plupart de vos injures et de vos insultes, à vous, les humains, étaient liées à la sphère érotique. Or le sexe est beau, il évoque la beauté, la joie, le plaisir. Conférer aux termes servant à désigner les organes génitaux une acception vulgaire...

—Tiens-t'en aux faits, Régis, l'interrompt Geralt.

—Oui, bien sûr, excusez-moi. Prévenus par Angoulême que les bandits étaient à sa poursuite, nous avons franchi sans attendre les frontières de Toussaint. Milva, à dire la vérité, n'était pas emballée, elle brûlait d'envie de faire demi-tour et d'aller à votre rescousse à tous les deux. J'ai réussi à l'en dissuader. Quant à Jaskier, étrangement, il n'était guère réjoui du refuge offert par les frontières de la principauté; il avait clairement la frousse... Que craint-il tant à Toussaint? Le saurais-tu, par hasard?

—Non, je l'ignore, mais j'ai quand même une petite idée, répondit Geralt avec aigreur. Ce ne serait pas l'unique endroit où notre ami le barde aurait semé la zizanie. Aujourd'hui il s'est un peu assagi, car il fréquente des gens convenables, mais, dans sa jeunesse, rien n'était sacré pour lui. Je dirais qu'en sa présence seuls les hérissons et les femmes capables de grimper aux arbres étaient en sécurité. Et très souvent, on se demande bien pourquoi, les maris ne portaient pas le troubadour dans leur cœur. Il se trouve sans doute à Toussaint un mari qui, à la vue de Jaskier, risque de se remémorer certains épisodes du passé peu agréables... Mais dans le fond peu importe.

Revenons-en aux faits. Qu'en est-il de nos poursuivants? J'espère que...

—Je ne crois pas, l'interrompt Régis en souriant, qu'ils nous aient suivis jusqu'à Toussaint. La frontière grouille de chevaliers errants qui s'ennuient terriblement, à l'affût de la moindre occasion de se battre. De plus, nous sommes arrivés dans le Bois sacré de Myrkvid en même temps qu'un groupe de pèlerins rencontrés à la frontière. Or cet endroit fait peur. Même les pèlerins et les malades qui viennent des coins les plus reculés dans l'espoir de trouver à Myrkvid le remède à leurs souffrances s'arrêtent dans une bourgade non loin de la limite de la forêt, n'osant s'aventurer trop loin. Des rumeurs circulent en effet, on dit que celui qui ose pénétrer dans les chênaies termine brûlé vif sur un bûcher, enfermé dans une Baba d'Osier.

Geralt inspira profondément.

—Est-ce que...

—Absolument. (Une fois de plus, le vampire ne lui avait pas permis d'achever sa phrase.) Les druides se trouvent à Myrkvid. Après avoir quitté Angren, puis Caed Dhu, ils se sont installés un temps près du lac Monduirn et se trouvent à présent à Myrkvid, dans la principauté de Toussaint. Il était écrit que nous les rencontrerions. (Devant le regard incrédule de ses compagnons, il ajouta:) Aurais-je oublié de vous dire que c'était écrit?

Geralt prit une profonde inspiration. Cahir, qui était derrière lui, fit de même.

—L'homme que tu connais se trouve-t-il parmi ces druides?

Le vampire sourit de nouveau.

—Ce n'est pas un homme, mais une femme, précisa-t-il. Effectivement, oui, elle est parmi eux. Elle a même eu une promotion. C'est elle qui

dirige le Cercle à présent.

—Une hiérophante?

—Une flaminique. Chez les druides, c'est le terme employé lorsque la fonction la plus élevée est occupée par une femme. On parle de hiérophante uniquement lorsqu'il s'agit d'un homme.

—C'est vrai, j'avais oublié. Si je comprends bien, Milva et les autres...

—... sont maintenant sous la protection de la flaminique et du Cercle. (Comme à son habitude, le vampire avait répondu avant que Geralt ait terminé sa phrase, après quoi il entreprit de répondre aux questions non encore posées.) Moi, en revanche, je me suis hâté d'aller à votre rencontre. Car il s'est produit une chose mystérieuse. Lorsque j'ai commencé à lui exposer notre affaire, la flaminique m'a interrompu presque aussitôt, affirmant être au courant de tout. Et ajoutant qu'elle s'attendait depuis un certain temps déjà à notre venue...

—Pardon?

—Je n'ai pu moi non plus cacher mon incrédulité.

Le vampire retint sa mule, se dressa sur ses étriers, regarda autour de lui.

—Chercherais-tu quelqu'un ou quelque chose? demanda Cahir.

—Non, je l'ai trouvé. Descendons.

—Je voudrais au plus vite...

—Descendons. Je vais tout t'expliquer.

Ils durent parler plus fort pour couvrir le tintamarre de l'immense cascade qui tombait, tel un rideau d'écume, le long des parois du précipice rocheux. En bas, là où la cascade se jetait dans un

lac assez grand, au milieu des roches, béait l'orifice noir d'une grotte.

—Oui, c'est là, précisément. (Régis venait de confirmer les suppositions du sorceleur.) Je suis venu à ta rencontre, car il m'a été conseillé de t'orienter vers cet endroit. Tu vas devoir entrer dans cette grotte. Je te l'ai dit, les druides étaient au courant de ta venue, ils savaient pour Ciri, pour notre mission. Et ils l'ont appris d'une personne qui vit là, justement. Cette personne, si l'on en croit la druidesse, souhaite te parler.

—Si l'on en croit la druidesse, répéta Geralt avec une pointe d'ironie dans la voix. Je suis déjà venu dans cet endroit. Je sais qui vit dans les grottes profondes sous la montagne du Diable. Divers habitants. Mais il est impossible de discuter avec la plus grande majorité d'entre eux autrement qu'avec une épée. Qu'a dit d'autre ta druidesse? Quel mensonge dois-je encore croire?

—Elle m'a clairement fait comprendre, dit le vampire en plantant son regard noir dans les yeux du sorceleur, qu'elle avait d'une manière générale peu de sympathie pour ceux qui s'en prennent à des créatures vivantes engendrées par la Nature, et notamment les sorceleurs. Je lui ai expliqué qu'en l'état actuel des choses tu n'avais de sorceleur que le nom. Que tu ne nuisais aucunement à la Nature, à condition qu'elle-même ne t'importune pas. La flaminique, qui, tu dois le savoir, est une personne d'une rare vivacité, a immédiatement compris que tu avais abandonné tes activités de sorceleur non pas parce que ta façon de concevoir le monde s'était modifiée, mais parce que les circonstances t'y avaient contraint. «Je sais parfaitement, a-t-elle dit, que le malheur s'est abattu sur une personne proche du sorceleur. Il a donc été obligé d'abandonner la sourcellerie pour se hâter à son secours... »

Geralt ne fit aucun commentaire, mais son regard était si éloquent que le vampire se dépêcha de lui fournir quelques éclaircissements.

—Elle a déclaré, je la cite: « En cessant d'être sorcelleur, le sorcelleur prouvera qu'il peut faire montre d'humilité et d'esprit de sacrifice. Il entrera dans les entrailles sombres de la terre. Sans aucune arme. Libéré de toute pensée tranchante. Sans agressivité, sans colère, sans fureur, sans arrogance. Il entrera dans l'humilité. Alors, là-bas dans les entrailles de la terre, l'humble non-sorcelleur trouvera les réponses aux multiples questions qui le hantent. Mais si le sorcelleur reste sorcelleur, il ne trouvera rien du tout. »

Geralt cracha en direction de la cascade et de la grotte.

—C'est la tactique habituelle, s'écria-t-il. Tout cela n'est qu'une plaisanterie! Ces histoires de vision prémonitoire, de sacrifice, de rencontres secrètes dans des cavernes, de réponses à des questions sont des stratagèmes éculés qui n'ont leur place que chez les vieux conteurs itinérants. Ici quelqu'un se gausse de moi. Dans le meilleur des cas. Et s'il ne s'agit pas d'une farce...

—En aucun cas il ne s'agit d'une farce, Geralt de Riv, protesta Régis. En aucun cas.

—De quoi s'agit-il donc? D'une de ces fameuses bizarreries druidiques?

—Nous ne le saurons pas tant que nous n'aurons pas vérifié, intervint Cahir. Viens, Geralt, nous irons ensemble...

—Non, dit le vampire en tournant la tête. La flaminique a été catégorique sur ce point. Le sorcelleur doit y entrer seul. Et sans arme. Donne-moi ton épée. Je veillerai sur elle pendant ton absence.

—Que le diable..., commença Geralt, mais, d'un geste vif, Régis l'interrompit.

—Donne-moi ton épée, l'enjoignit-il en tendant la main. Et, si tu as une autre arme, laisse-

la-moi aussi. Pense aux paroles de la flaminique. Absence d'agressivité. Sacrifice. Humilité.

—Sais-tu qui je vais rencontrer dans cette grotte? Qui ou... quoi?

—Non, je l'ignore. Toutes sortes de créatures bizarres peuplent les couloirs souterrains de la Gorgone.

—Que le diable m'emporte!

Le vampire se racla doucement la gorge.

—Cette possibilité n'est pas à exclure non plus, répliqua-t-il tout à fait sérieusement. Mais tu dois courir ce risque. Je sais que tu le feras.

Il ne s'était pas trompé; ainsi qu'il s'y attendait, l'entrée de la grotte était encombrée d'un amas impressionnant de crânes, de tibias, de côtes et d'ossements divers. Cependant, aucune odeur de putréfaction ne chatouilla ses narines. De toute évidence, il s'agissait de vestiges séculaires destinés à dissuader les intrus.

Du moins le pensait-il.

Il entra dans les ténèbres, les os crissèrent et craquèrent sous ses pas.

Sa vision s'adapta vite à l'obscurité.

Il se trouvait dans une caverne immense, une grotte de pierre dont il était impossible d'estimer les dimensions à l'œil nu, car une forêt de stalactites dissimulait la voûte, formant un imbroglio de guirlandes pittoresques. Du sol humide qui étincelait et chatoyait de multiples couleurs s'élevaient des stalagmites blanches et rosâtres, larges à la base, plus fines en hauteur. Certaines étaient si élevées qu'elles dépassaient très largement la tête du sorceleur. D'autres rejoignaient même des stalactites, formant ainsi des piliers stalagmitiques. Personne ne l'interpella. Le seul bruit qu'on entendait était l'écho

retentissant de l'eau qui s'égouttait.

Il avançait lentement, droit devant lui, dans l'obscurité, entre les colonnes stalagmitiques. Il se savait observé.

Il songeait en permanence à l'absence de son épée dans son dos, se sentant comme amputé d'une partie de lui-même. Il ralentit l'allure.

Ce qu'il avait pris un instant plus tôt pour une roche ronde posée à la base des stalagmites le regardait à présent avec de grands yeux brillants. Une masse compacte de cheveux grisâtres et couverts de poussière laissait entrevoir des gueules immenses où brillaient des crocs en forme de cônes.

Des barbegazis.

Geralt marchait lentement, avec prudence; il y avait des barbegazis partout, des grands, des moyens, des petits, ils étaient couchés sur son chemin, sans même songer à s'écarter. Pour l'instant, leur comportement était tout à fait paisible, mais Geralt n'était pas certain de ce qui se passerait s'il venait à marcher sur l'un d'entre eux.

Les piliers stalagmitiques formaient comme une forêt dense; il était impossible d'avancer tout droit, il fallait zigzaguer. D'en haut, de la voûte parsemée de glaçons s'écoulaient des gouttes d'eau.

Les barbegazis - ils étaient de plus en plus nombreux - accompagnaient le sorceleur dans sa progression, roulant et se traînant le long du mur. Il entendait leurs gazouillements et leurs halètements. Il sentait leur odeur âcre, forte.

Il dut s'arrêter. Sur son chemin, entre deux stalagmites, à un endroit qu'il ne pouvait contourner, était allongé un imposant échinops hérissé de longs piquants. Geralt avala sa salive. Il ne savait que trop bien que l'échinops pouvait

projeter ses piquants à une distance de dix pas. Ces derniers avaient une qualité particulière: une fois plantés dans le corps, ils se brisaient et leurs bouts pointus pénétraient plus profondément dans les chairs et « voyageaient » à l'intérieur de la victime jusqu'à atteindre un organe sensible.

—Stupide le sorceleur! entendit-il dans l'obscurité. Froussard, le sorceleur! Peur il a! Ha, ha!

La voix avait une résonance étrange, particulière, mais Geralt avait déjà entendu ce genre de sonorités plus d'une fois. Les créatures peu habituées à utiliser un langage articulé pour se faire comprendre parlaient de la sorte, avec un accent bizarre et une tendance peu naturelle à insister sur certaines syllabes.

—Stupide le sorceleur! Stupide le sorceleur!

Il s'abstint de réagir. Il se mordit les lèvres et contourna prudemment l'échinops. Les piquants du monstre ondoyèrent comme les tentacules d'une anémone de mer. Mais un instant seulement; ensuite, la créature s'immobilisa, ressemblant de nouveau à un immense tas d'herbes marécageuses.

Soudain, deux énormes barbegazis déboulèrent sur son chemin en baragouinant et en grognant. Un claquement d'ailes membraneuses et un ricanement chuintant lui parvinrent de la voûte, signalant indubitablement la présence de chauves-souris et de wespertyles.

La voix qu'il avait entendue précédemment retentit dans l'obscurité.

—Il est venu ici, l'assassin, le tueur! Le sorceleur! Il est entré ici! Il a osé! Mais il n'a pas d'épée, le tueur. Alors comment veut-il tuer? De son simple regard? Ha, ha!

—Ou peut-être, dit une autre voix aux accents encore moins naturels, on va le tuer,

nous?

Les barbegazis se mirent à gazouiller à l'unisson, formant un chœur sonore. L'un d'eux, gros comme une citrouille mûre à souhait, roula très près du sorceleur et fit claquer ses dents. Geralt étouffa le juron qui lui brûlait la langue et poursuivit son chemin. De l'eau gouttait des stalactites, dont l'écho cristallin résonnait dans la grotte.

Quelque chose s'agrippa à ses pieds. Il fit un effort pour ne pas le repousser violemment.

Il s'agissait d'un petit monstre, à peine plus grand qu'un chien pékinois. Il ressemblait d'ailleurs un peu à un pékinois. Du moins son visage. Le reste de son corps faisait penser à un singe. Geralt n'avait aucune idée de ce que c'était. De sa vie il n'avait rien vu de semblable.

—Sor-te-leur! articula d'une voix sifflante, mais parfaitement claire, le petit monstre, toujours fermement agrippé à la chaussure de Geralt. Sor-te-leur. Fils-de-sa-laud!

—Lâche-moi, dit-il à travers ses dents serrées. Lâche ma chaussure, ou je te donne un coup de pied dans le cul.

Les barbegazis gazouillèrent plus fort encore, de manière plus violente et plus menaçante. Un cri résonna dans les ténèbres. Geralt ignorait ce que c'était. On aurait dit une vache qui mugissait, mais le sorceleur était prêt à parier que c'était autre chose.

—Sort-te-leur. Fils-de-sa-laud!

—Lâche ma chaussure, répéta Geralt en se maîtrisant avec peine. Je suis venu ici sans arme, en paix. Tu me gênes...

Il s'interrompit, pris à la gorge par une odeur pestilentielle qui avait soudain envahi l'atmosphère, lui piquant les yeux et faisant friser

ses cheveux.

Accroché à son mollet, le petit monstre qui ressemblait à un chien pékinois écarquilla les yeux: il était tout bonnement en train de déféquer sur la chaussure de Geralt, émettant des bruits plus répugnants encore que l'odeur elle-même.

Geralt poussa un juron de circonstance et repoussa du pied l'effrontée créature. Bien plus délicatement qu'elle l'aurait mérité. Pourtant, il arriva ce qui devait arriver.

—Il a cogné le petit! entendit-il hurler dans l'obscurité, par-dessus l'ouragan de baragouinements et de gémissements des barbegazis. Il a cogné le petit! Il a offensé un plus petit que lui!

Les barbegazis les plus proches roulèrent à ses pieds. Il sentit leurs pattes noueuses et dures comme le roc l'attraper et l'immobiliser. Il ne se défendit pas, il était totalement résigné. Il essuya sa chaussure couverte d'excréments sur la fourrure de la bête la plus grande et la plus agressive. Comme les créatures tiraient sur ses vêtements, il s'assit.

Quelque chose d'immense bougea dans les stalactites, bondit le long du mur. Il comprit immédiatement de quoi il s'agissait. Un frappeur. Trapu, ventru, velu, les jambes tordues, les épaules larges d'au moins une toise, une barbe rousse impressionnante.

À la manière dont le sol tremblait, on aurait dit que ce n'était pas un frappeur qui arrivait mais un percheron. Si ridicule que cela puisse paraître, les pieds du monstre, larges et racornis, faisaient un pied et demi de long chacun.

Le frappeur se pencha au-dessus du sorceleur; il empestait la vodka. *Les gredins, ils se fabriquent de la gnôle ici*, constata machinalement Geralt.

—Tu as frappé un plus petit que toi, sorceleur, lui vociféra le frappeur à la figure dans un souffle fétide. Sans aucune raison tu as attaqué et offensé une petite créature, gentille et innocente. Nous savions que nous ne pouvions pas te faire confiance. Tu es agressif. Tu as un instinct de meurtrier. Combien en as-tu tué, des nôtres, canaille?

Geralt estima inutile de répondre.

—Ooooooh! (L'odeur d'alcool frelaté qui sortait de la bouche du frappeur se fit plus forte encore.) Je rêve de ce moment depuis que je suis tout petit! Et voilà que mon rêve est sur le point de se réaliser! Regarde à gauche.

Comme un imbécile, Geralt tourna la tête. Et reçut une droite dans les dents si violente qu'il vit des étincelles.

—Ooooooh! (Au milieu de la barbe broussailleuse et puante du frappeur, Geralt distingua ses énormes canines tordues.) J'en rêvais depuis que j'étais tout petit. Regarde à droite.

C'est alors qu'un ordre retentissant fusa du fond de la caverne.

—Assez! Assez de ces sottises et de ces gamineries. Je vous prie de le lâcher.

Geralt cracha le sang qui coulait de sa lèvre fendue. Il nettoya sa chaussure dans le filet d'eau qui suintait de la roche. Le skunk à face de chien pékinois montra les crocs, l'air sardonique, mais à une distance raisonnable. Le frappeur fit de même en se massant le poing.

—Va, sorceleur, beugla-t-il. Va le voir, puisqu'il t'appelle. J'attendrai. Parce qu'il faudra bien que tu repasses par ici pour quitter les lieux.

* * *

Étonnamment, la caverne dans laquelle pénétra Geralt était très lumineuse. Des colonnes

de clarté entrecroisées se fauilaient par les orifices de la voûte hérissée de glaçons, créant une féerie de reflets et de couleurs sur les roches et les concrétions de glace. Dans l'air était suspendue une boule magique étincelante de lumière, qui faisait briller les éclats de quartz incrustés dans les murs. En dépit de toutes ces sources de clarté, les parois de la caverne se perdaient dans les ténèbres; dans le prolongement de la colonne stalagmitique régnait une profonde noirceur.

Un mur, que la nature semblait avoir aménagé à cet effet, soutenait une immense fresque rupestre. L'artiste était un elfe blond vêtu d'une houppelande maculée de peinture. Dans la lumière magique de la grotte, sa tête semblait auréolée de gloire.

—Assieds-toi! (Sans quitter son tableau du regard, l'elfe désigna un rocher d'un geste de son pinceau.) Ils ne t'ont pas fait de mal?

—Non, pas vraiment.

—Tu dois leur pardonner.

—Je le dois, en effet.

—Ils sont un peu comme des enfants. Ils se réjouissaient tellement de ta venue.

—J'avais remarqué.

Alors seulement l'elfe le regarda.

—Assieds-toi, répéta-t-il. Je suis à toi dans un instant. Je dois juste terminer cela.

L'elfe travaillait à la représentation stylisée d'un animal, un bison, vraisemblablement. Pour l'instant, seule sa silhouette était achevée: depuis ses cornes impressionnantes jusqu'à sa non moins magnifique queue. Geralt s'assit sur le rocher indiqué et se promit d'être patient et humble, dans les limites de ses possibilités.

L'elfe, qui sifflotait doucement entre ses

dents serrées, plongea son pinceau dans une petite bassine contenant de la peinture et, en quelques mouvements rapides, coloria son bison en violet. Après un instant de réflexion, il dessina sur le flanc de l'animal des rayures de tigre.

Geralt l'observait en silence.

Enfin, l'elfe s'écarta d'un pas pour admirer la fresque rupestre qui représentait l'essentiel d'une scène de chasse. Le bison violet et rayé était poursuivi par de maigres silhouettes humaines négligemment dessinées, armées d'arcs et de lances et qui faisaient des bonds sauvages.

—Qu'est-ce que c'est censé représenter? ne put s'empêcher de demander Geralt.

L'elfe lui lança un coup d'œil furtif en portant l'extrémité du manche de son pinceau à ses lèvres.

—C'est une fresque préhistorique, déclara-t-il, réalisée par les hommes primitifs qui habitaient dans cette grotte voici des milliers d'années et qui passaient la majeure partie de leur temps à chasser les bisons violets morts depuis longtemps. Certains des chasseurs préhistoriques étaient des artistes, ils éprouvaient le profond besoin d'immortaliser par la peinture ce qui leur pesait sur le cœur. Une sorte d'abréaction artistique.

—Fascinant.

—Absolument, confirma l'elfe. Vos savants errent dans les grottes depuis des années à la recherche de traces laissées par l'homme préhistorique. Et, chaque fois qu'ils en découvrent une, ils éprouvent une fascination sans borne. Car ils y voient la preuve de l'appartenance ancestrale de l'homme à cette terre. La preuve que les ancêtres de l'homme vivaient ici depuis des siècles, et que par conséquent ce monde appartient à leurs héritiers. Bah! Chaque race a droit à ses racines. Même la vôtre, la race

humaine, dont il faut chercher les racines à la cime des arbres. Voilà un joli calembour, tu ne trouves pas? Qui vaut son épigramme. Aimes-tu la poésie légère? Qu'en penses-tu? Vois-tu quelque chose que je pourrais rajouter?

—Rajoute aux chasseurs préhistoriques d'immenses phallus en érection.

—Ça, c'est une idée. (L'elfe plonge son pinceau dans la peinture.) Le culte phallique était caractéristique des civilisations primitives. Voilà qui peut également servir de base à la théorie selon laquelle la race humaine est soumise à la dégénérescence physique. Vos ancêtres avaient des phallus comme des massues, mais leurs descendants ont hérité de zobs ridicules... Merci pour ta pertinente suggestion, sorcelleur.

—De rien. Ça me pesait sur le cœur. La peinture semble bien fraîche pour une fresque préhistorique.

—D'ici à trois ou quatre jours, sous l'influence du sel qui se dégage des murs, les couleurs pâliront et le résultat paraîtra si parfaitement authentique que vos savants en resteront bouche bée. Ils en pisseront de joie quand ils verront ça. Tout le monde, j'en donne ma tête à couper, n'y verra que du feu, et ma farce passera inaperçue.

—J'en doute.

—Et qu'est-ce qui te fait dire ça?

—Tu ne pourras t'empêcher de signer ton chef-d'œuvre.

L'elfe eut un petit rire.

—Touché! Tu m'as percé à jour. Ah! Feu de la fatuité, comme il est difficile pour l'artiste de t'éteindre en lui. J'ai déjà signé. Ici.

—Ce n'est pas une libellule?

—Non, c'est l'idéogramme de mon nom. Je m'appelle Crevan Espane aep Caomhan Macha. Par commodité, j'utilise le pseudonyme d'Avallac'h. Je t'autorise à en faire de même pour t'adresser à moi.

—Je n'y manquerai pas.

—Quant à toi, on te nomme Geralt de Riv. Tu es sorcelleur. En ce moment, pourtant, tu ne combats aucun monstre ni aucune bête sauvage, occupé que tu es à chercher des jeunes filles égarées.

—Je vois que les nouvelles se répandent vite et loin, y compris sous terre. Tu avais prévu, paraît-il, que je viendrais ici. Tu sais donc prédire l'avenir, si je comprends bien?

—Prédire l'avenir est à la portée de tous. (Avallac'h s'essuya les mains avec un chiffon.) Et chacun le fait, puisque c'est chose facile. Prophétiser n'est pas un art. L'art consiste à prophétiser correctement.

—Le raisonnement est adroit et mérite son épigramme. Et toi, bien entendu, tu peux prophétiser avec justesse.

—La grande majorité du temps. Moi, cher Geralt, je connais un certain nombre de choses et peux en faire beaucoup. C'est d'ailleurs ce qu'indique mon titre scientifique, comme vous l'appelleriez. Autrement dit: Aen Saevherne.

—Un Erudit.

—Effectivement.

—Disposé, je l'espère, à partager son érudition?

Avallac'h resta silencieux quelques instants.

—Partager? dit-il enfin en insistant sur chaque syllabe. Avec toi? L'érudition, mon cher, est un privilège, et les privilèges ne se partagent

qu'entre égaux. Or pourquoi est-ce que moi, un elfe, un Erudit membre de l'élite, je devrais partager quoi que ce soit avec le descendant d'une créature qui a fait son apparition dans l'univers il y a à peine cinq millions d'années, et qui descend du singe, ou peut-être du rat, du chacal ou de tout autre mammifère? Une créature qui a mis près de un million d'années, pour découvrir qu'à l'aide de ses deux mains poilues elle pouvait, avec un os rongé, réaliser une opération? Et notamment se donner du plaisir en se fourrant l'os dans le rectum?

L'elfe se tut, plongé dans la contemplation de sa fresque.

—Pour quelle raison, reprit-il, crois-tu donc que je partagerais avec toi un quelconque savoir, être humain? Dis-le-moi!

Geralt se débarrassa du reste d'excrément qui souillait encore sa chaussure.

—Peut-être, répondit-il d'un ton sec, parce que c'est inéluctable.

L'elfe se retourna brusquement vers lui.

—Qu'est-ce qui est inéluctable? demanda-t-il, les dents serrées.

—Peut-être que dans un avenir lointain, poursuivit Geralt, qui n'avait pas envie d'élever la voix, les gens s'empareront tout simplement de tous les savoirs, sans se demander si cela dérange ou non quelqu'un. Et ils mettront au jour ce que toi, elfe et Erudit, tu caches astucieusement derrière des fresques rupestres, comptant que les hommes n'auront pas envie d'abattre avec des pioches ce mur revêtu d'une fausse preuve de la présence en ces lieux de leur ancêtre préhistorique... Qu'en dis-tu, ô feu de la fatuité?

L'elfe pouffa de rire. De bon cœur.

—Tu as raison! dit-il. La fatuité conduit

parfois à la stupidité, et il serait en effet stupide de croire que quelque chose peut échapper à votre instinct de destruction. Vous détruirez tout. Et alors, être humain? Que se passera-t-il ensuite?

—Je ne sais pas. À toi de me le dire. Si tu juges ma question inopportune, je m'en irai. Par une autre sortie de préférence, car tes camarades égrillards qui meurent d'envie de me briser les côtes m'attendent de ce côté-ci.

—Je t'en prie. (D'un geste brusque, l'elfe déploya son bras et, dans un craquement grinçant, le mur de roche s'ouvrit, coupant brutalement en deux le bison violet.) Sors par là. Et suis la lumière. Au sens propre comme au figuré, c'est en règle générale le bon chemin.

—C'est un peu dommage, marmonna Geralt. Je parle de la fresque.

—Tu plaisantes, sans doute, dit l'elfe après un instant de silence, d'une voix étonnamment douce et agréable. Il n'arrivera rien à la fresque. Je la refermerai par le même procédé magique, et il n'y paraîtra plus. Viens. Je sors avec toi, je t'accompagne. Je suis parvenu à la conclusion que j'avais tout de même quelque chose à te dire. Et à te montrer.

L'obscurité régnait à l'intérieur, mais, d'après la température et le mouvement de l'air, le sorceleur comprit aussitôt que la caverne était immense. Le gravillon sur lequel ils avançaient était humide.

Avallac'h fit apparaître la lumière à la manière d'un elfe, d'un simple geste, sans avoir à prononcer de formule. Une boule se précipita vers la voûte; une myriade de reflets et de scintillements flamboyants déferla sur les murs de la grotte parsemés de cristaux en formation, et des ombres se mirent à danser. Le sorceleur poussa un soupir involontaire.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait

des statues et des sculptures d'elfes, pourtant, la stupéfaction était chaque fois la même. Il n'en revenait pas que ces corps figés en plein mouvement, en pleine respiration, ne soient pas l'œuvre d'un ciseau de sculpteur, mais le résultat d'un sortilège très puissant, capable de transformer un être de chair et de sang en une statue de marbre blanc d'Amell.

La statue la plus proche reposait sur une plaque de basalte et représentait une elfe, assise sur ses talons. Elle tournait la tête, comme alertée par un bruissement de pas. Elle était entièrement nue. On percevait presque des ondes de chaleur en provenance de la statue tant le marbre avait été lissé.

Avallac'h s'arrêta au milieu des allées de statues et s'appuya sur l'une des colonnes qui jalonnaient la route.

—Pour la deuxième fois, commença-t-il à voix basse, tu m'as brillamment percé à jour, Geralt. Oui, tu avais raison, la fresque avec le bison était un camouflage. Censé décourager les humains d'abattre le mur. Censé protéger toute cette beauté du pillage et de la dévastation. Chaque race, y compris celle des elfes, a droit à ses racines. Ce que tu vois, ce sont nos racines. Avance avec précaution, s'il te plaît. Cet endroit, en fin de compte, est un cimetière.

Grâce aux reflets dansants des cristaux, d'autres détails sortaient de l'ombre: derrière l'allée de statues apparaissaient des colonnades, des escaliers, des galeries, des arcades et des péristyles. Tous en marbre blanc.

—Je veux que tout cela perdure, reprit Avallac'h en s'arrêtant et en désignant l'ensemble d'un geste de la main. Même lorsque nous serons partis, lorsque ce continent, et même ce monde tout entier se retrouvera enseveli sous des tonnes de glace et de neige, Tir na Béa Arainne résistera. Nous partirons d'ici, mais un jour nous

reviendrons. Nous, les elfes. C'est la promesse d'Aen Ithlinnespeath, la prophétie d'Ithlinne Aegli aep Aevenien.

—Vous y croyez vraiment? Vous croyez vraiment à cet oracle? La fatalité est donc tellement ancrée en vous?

—Tout a été prévu et prophétisé. (L'elfe contemplait les colonnes de marbre ornées d'un bas-relief aussi délicat qu'une toile d'araignée.) Votre arrivée sur le continent, les guerres, le sang versé parmi les elfes et les humains. L'expansion de votre race, la décadence de la nôtre. La lutte entre les chefs du Nord et du Sud. Le roi du Sud s'élèvera contre les rois du Nord et il envahira leurs terres comme un torrent pendant la crue; ils seront foudroyés et leurs peuples détruits... Et c'est ainsi que débutera l'anéantissement du monde. Tu te souviens du texte d'Itlina, sorcelleur? « Celui qui est loin mourra de la peste; celui qui est près tombera par l'épée; celui qui se cache mourra de faim; celui qui subsistera, celui-là le froid le perdra... Car viendra Tedd Deireadh, le temps de la Fin, le temps de l'Épée et de la Hache, le temps du Mépris, le temps du Froid blanc et de la Tourmente sauvage. »

—Poésie que tout cela.

—Tu préfères le concret? Soit. À la suite d'un changement d'inclinaison des rayons du soleil, la frontière de l'éternel pergélisol se déplacera, et ce considérablement. Ces montagnes seront broyées et repoussées loin vers le sud par des glaces progressant depuis le nord. Tout sera recouvert d'un blanc manteau de neige. De plus d'un mile d'épaisseur. Et la température commencera à baisser; il fera froid, très froid.

—On portera des caleçons chauds, annonça Geralt sans la moindre émotion dans la voix. Des vestes en peau de mouton. Et des bonnets de fourrure.

—Tu me l'enlèves de la bouche, acquiesça

tranquillement l'elfe. Et grâce à ces caleçons et à ces bonnets vous survivrez et vous reviendrez ici un jour, creuserez et fouillerez dans ces grottes, que vous pillerez avant de tout détruire. La prophétie d'Itlina n'en parle pas, mais moi je le sais. Il est impossible d'exterminer les humains jusqu'au dernier. Comme les cafards. Un couple d'humains au moins subsistera. Pour ce qui est de nous autres, les elfes, Itlina est plus catégorique: seuls ceux qui suivront l'Hirondelle seront sauvés. L'Hirondelle, symbole du printemps, est celle qui ouvrira la Porte interdite, indiquera la route du salut. Et permettra la renaissance du monde. L'Hirondelle. L'enfant de Sang ancien.

—C'est-à-dire Ciri? s'exclama Geralt presque malgré lui. Ou l'enfant de Ciri? Comment? Et pourquoi?

Avallac'h, semblait-il, ne l'avait pas entendu.

—L'Hirondelle de Sang ancien, répéta-t-il. Viens. Et regarde.

La statue désignée par Avallac'h se détachait nettement au milieu des autres pourtant incroyablement réalistes, saisies en plein mouvement: il s'agissait d'une elfe de marbre blanc, à demi allongée, qui semblait vouloir se redresser et se lever juste après son réveil. Elle avait le visage tourné vers l'espace vide à côté d'elle, sa main levée semblait frôler quelque chose d'invisible.

Sur le visage de l'elfe se lisait une expression de paix et de bonheur.

Ils restèrent silencieux un long moment puis Avallac'h reprit la parole.

—C'est Lara Dorren aep Shiadhal. Ce n'est pas une tombe à proprement parler, mais un cénotaphe. La position de la statue t'étonne? Que puis-je te dire? Le projet de tailler dans le marbre les deux amoureux légendaires, Lara et Cregennan de Lod, n'a pas été approuvé. Cregennan était un

humain, c'eût été un sacrilège de sculpter sa représentation dans le précieux marbre d'Amell. Un blasphème de placer ici, à Tir na Béa Arainne, la statue d'un humain. D'un autre côté, il aurait été plus criminel encore d'effacer sciemment le souvenir du sentiment qui unissait Lara et Cregennan. On a donc eu recours à un compromis. Cregennan, sur le plan matériel... n'est pas présent. Et pourtant, il est là. Dans le regard de Lara, dans sa pose. Même s'il est physiquement absent, les amants sont ensemble. Rien n'est parvenu à les séparer. Ni la mort, ni l'oubli... Ni la haine.

Le sorcelleur avait l'impression que la voix égale de l'elfe s'altérait par intermittence. Mais il avait sans doute rêvé.

Avallac'h se rapprocha de la sculpture; d'un geste prudent, délicat, il caressa l'épaule de marbre. Puis il se retourna; il avait retrouvé son sourire habituel, un rien railleur.

—Sais-tu, sorcelleur, quel est le plus grand désavantage d'une longue vie?

—Non.

—Le sexe.

—Quoi?

—Tu as bien entendu. Le sexe. Au bout de cent ans à peine, la fascination et l'excitation des premières années cède la place à l'ennui. Rien n'a plus l'attrait exaltant de la nouveauté, puisque tout est désormais connu... C'est alors que soudain survient la Conjonction des Sphères, et vous, les humains, faites votre apparition sur ces terres. Un groupe de rescapés, venus d'un autre monde, votre ancien monde que vous avez réussi à détruire totalement, de vos propres mains, cinq millions d'années à peine après votre naissance en tant qu'espèce. Vous êtes une poignée, votre durée de vie moyenne est très courte, votre survie dépend donc du rythme de reproduction; par conséquent,

vosre appétit sexuel ne vous quitte jamais, vous êtes totalement régi par le sexe, c'est un instinct plus fort même que l'instinct de conservation. Peu vous importe de mourir si auparavant vous avez pu copuler: cette phrase résume à elle seule toute votre philosophie de vie.

Geralt le laissait parler, sans faire de commentaires, malgré sa profonde envie d'intervenir.

—Et ce qui devait arriver arriva, poursuivit Avallac'h. Les elfes mâles, lassés de leurs partenaires, ont commencé à s'intéresser aux humaines, guère farouches; les elfes femelles, tout aussi lasses, se sont livrées, en proie à une curiosité perverse, aux mâles humains toujours pleins de vigueur et de fougue. C'est alors que s'est produite une chose que personne ne parvient à expliquer: les elfes, qui normalement ovulent une fois tous les dix ou vingt ans, se sont mises, en copulant avec des humains, à ovuler chaque fois qu'elles avaient un puissant orgasme. Un gène caché a été activé, peut-être même une combinaison de gènes. Les elfes femelles ont alors compris qu'en pratique elles ne pouvaient avoir d'enfants qu'avec des humains. C'est grâce à elles que nous ne vous avons pas exterminés du temps où nous étions encore les plus forts. Ensuite, c'est vous qui êtes devenus les plus forts, et vous avez commencé à nous exterminer. Mais vous aviez toujours des alliées parmi les elfes femelles. Ce sont elles qui ont œuvré en faveur d'une vie commune entre elfes et humains... sans vouloir reconnaître qu'il ne s'agissait au fond que d'une coucherie commune.

—Qu'est-ce que ça a à voir avec moi? demanda Geralt en se raclant la gorge.

—Avec toi? Absolument rien. Mais avec Ciri, beaucoup de choses. Car Ciri est la descendante de Lara Dorren aep Shiadhal, et Lara Dorren a défendu l'idée d'une vie commune avec les humains. Avec un humain, plus précisément.

Cregennan de Lod, un magicien. Lara Dorren a partagé la couche de ce Cregennan. Et leurs unions répétées ont porté leur fruit: elle est tombée enceinte.

Le sorceleur, là encore, garda le silence.

—Mais il y avait un problème: Lara Dorren n'était pas une elfe comme les autres. Elle était porteuse d'un gène à part. Le résultat de plusieurs années de travail. Unie à un elfe - cela va sans dire - porteur d'un autre gène, elle devait mettre au monde un enfant encore plus spécial. En concevant son enfant avec la semence d'un humain, elle a enterré cette chance, elle a gâché le résultat de centaines d'années de planifications et de préparations. C'est du moins ce qu'on a pensé à l'époque. Personne ne croyait que le métis enfanté par Cregennan pouvait hériter des caractéristiques exceptionnelles de sa mère. Non, une telle mésalliance ne pouvait générer rien de bon...

—Et c'est pourquoi, intervint Geralt, il fut sévèrement puni.

—Pas de la façon que tu crois. (Avallac'h lui jeta un bref regard.) Bien que l'union de Lara Dorren et Cregennan ait causé aux elfes des dommages considérables dont les humains ne pouvaient que tirer profit, ce sont néanmoins les humains, et non les elfes, qui ont assassiné Cregennan et causé la perte de Lara. C'est ainsi que les choses se sont passées. Et pourtant, bien des elfes avaient des raisons, y compris personnelles, de haïr les amants.

Pour la seconde fois, Geralt avait perçu un très léger changement dans la voix de l'elfe, et cela l'intriguait.

—Quoi qu'il en soit, reprit Avallac'h, la coexistence entre les elfes et les humains éclata comme une bulle de savon, et les deux peuples se sautèrent à la gorge. Ce fut le début de la guerre, qui se poursuit encore aujourd'hui. Et, pendant ce temps, le gène de Lara... Il existe toujours, comme

tu le sais sans doute déjà. Et il s'est même renforcé. Malheureusement, il a muté. Oui, tu as bien entendu. Ta Ciri est une mutante. (N'attendant là encore aucun commentaire du sorceleur, il poursuivit son récit.) Bien évidemment, vos magiciens ont trempé dans cette affaire, enfermant dans des cages des couples sélectionnés avec soin afin qu'ils s'unissent, mais les choses ont fini par échapper à leur contrôle. Peu nombreux sont ceux qui ont compris par quel miracle le gène de Lara Dorren s'était perpétué jusqu'à Ciri, quel avait été l'élément déclencheur. Je pense que Vilgefortz, celui-là même qui t'a brisé les os sur Thanedd, fait partie de ceux-là. Les magiciens qui se sont livrés à des expériences sur la descendance de Lara et de Riannon en jouant quelque temps les entremetteurs ne sont pas parvenus au résultat escompté, ils se sont lassés et ont abandonné leurs expérimentations. Mais celles-ci ont continué à avoir des effets sur les générations suivantes. Ciri, la fille de Pavetta, la petite-fille de Calanthe, l'arrière-arrière-arrière-petite-fille de Riannon, est la véritable héritière de Lara Dorren. Vilgefortz l'a appris, vraisemblablement par hasard. Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, est au courant, lui aussi.

—Et toi-même tu le sais.

—Moi, j'en sais même plus que ces deux-là réunis. Mais cela n'a pas d'importance. Le vent de la destinée fait tourner le moulin de la vie... Ce qui est écrit doit se produire.

—Et que doit-il se produire?

—Ce qui est écrit. Ce qui a été établi par une autorité supérieure, au sens figuré bien entendu. Ce que préjuge indubitablement l'activité du mécanisme en marche à la base duquel reposent l'Objectif, le Plan et le Résultat.

—Ou bien c'est de la poésie, ou bien c'est de la métaphysique. Ou même peut-être les deux, car il est parfois difficile de délimiter les frontières de

l'une et de l'autre. Pourrais-tu t'exprimer de manière un peu plus concrète? Je discuterais volontiers avec toi de choses et d'autres, mais il se trouve que je suis pressé.

Avallac'h le jaugea du regard un long moment.

—Et où donc veux-tu aller? Ah! Pardonne-moi... Je constate que tu n'as rien compris à ce que je t'ai raconté. Je te parlerai donc simplement: ta grande expédition destinée à secourir Ciri n'a aucun sens. Absolument aucun. Pour plusieurs raisons.

» Premièrement, poursuivit l'elfe en regardant le visage de pierre du sorcelleur, il est déjà trop tard, le mal principal est déjà fait, tu n'es plus en mesure de sauver la jeune fille contre ce mal. Deuxièmement, maintenant qu'elle suit le bon chemin, l'Hirondelle s'en sortira très bien toute seule, elle porte une trop grande puissance en elle pour craindre quiconque. Ton aide ne lui est donc plus utile. Et troisièmement... Humm...

—Je t'écoute, Avallac'h. Je ne fais même que ça.

—Troisièmement... Quelqu'un d'autre à présent lui viendra en aide. Tu n'es sans doute pas arrogant au point de croire que la destinée de cette jeune fille n'est liée qu'à toi et toi seul?

—C'est tout?

—Oui.

—Alors au revoir.

—Attends.

—Je te l'ai dit, je suis pressé.

—Supposons un instant, poursuivit tranquillement l'elfe, que je sache effectivement ce qui va se passer, que je voie l'avenir. Si je te disais que ce qui doit se produire se produira de toute

façon, quels que soient les efforts que tu déploieras, les initiatives que tu prendras? Si je t'annonçais que tu peux d'ores et déjà chercher un endroit tranquille sur terre et y attendre les conséquences inévitables du cours des événements sans rien entreprendre, le ferais-tu?

—Non.

—Et si je t'annonçais que ton entêtement, prouvant ton manque de foi dans les mécanismes inébranlables de l'Objectif, du Plan et du Résultat, pouvait effectivement, bien que les probabilités soient infimes, changer quelque chose, mais pour le pire uniquement, reconsidérerais-tu les choses? Bah! À en juger par ton air, je vois bien que non. Je te demanderai donc simplement: pourquoi non?

—Tu veux vraiment le savoir?

—Oui, je le veux.

—Parce que je ne crois tout simplement pas à tes banalités métaphysiques sur les objectifs, les plans et les projets venus d'en haut, de prétendus créateurs. Je ne crois pas non plus à la prédiction de votre célèbre devineresse Itlina ni en aucune autre prophétie. Figure-toi que je considère tout cela comme une grande fumisterie et un attrape-nigaud, rien d'autre, tout autant que ta fresque rupestre. Que ton bison violet. Je ne sais pas si tu ne peux ou si tu ne veux pas m'aider. Toutefois je ne t'en fais pas grief...

—Tu penses que je ne peux pas t'aider, que je ne veux pas t'aider même. Mais comment le pourrais-je?

Geralt réfléchit un instant, pleinement conscient que beaucoup de choses dépendaient de la formulation de sa question.

—Retrouverai-je Ciri?

La réponse fusa immédiatement.

—Tu la retrouveras. Pour de nouveau la

perdre aussitôt. Et ce pour toujours. Avant d'en arriver là, tu perdras tous ceux qui t'accompagnent. L'un de tes compagnons va mourir au cours des prochaines semaines, voire même des prochains jours. Ou des prochaines heures.

—Merci.

—Je n'ai pas encore terminé. La conséquence directe et immédiate de ton ingérence dans les rouages des meules qui moulent l'objectif et le Plan sera la mort de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Un détail sans grande importance quand on sait que peu de temps après ce sont quelques dizaines de millions d'hommes qui perdront la vie. Le monde que tu connais cessera d'exister, pour renaître au bout d'un certain temps sous une forme totalement différente. Mais, en l'occurrence, personne n'a ni n'aura aucune influence sur cet événement, personne n'est en mesure de l'empêcher ou de modifier le cours de choses. Ni toi, ni moi, ni les magiciens, ni les Erudits. Ni même Ciri. Qu'est-ce que tu dis de cela?

—Balivernes! Bison violet! Néanmoins je te remercie, Avallac'h.

—Quoi qu'il en soit, reprit l'elfe en haussant les épaules, je serais curieux de voir ce qu'il adviendrait si un caillou se glissait dans les rouages de la meule... Puis-je encore faire quelque chose pour toi?

—Je ne crois pas. Car je doute que tu puisses me montrer Ciri.

—Qui a dit cela?

Geralt retint sa respiration.

D'un pas rapide, Avallac'h se dirigea vers le mur de la grotte, faisant signe au sorceleur de le suivre.

—Les murs de Tir na Béa Arainne ont des propriétés particulières, expliqua l'elfe en désignant les cristaux de montagne scintillants. Et, toute modestie mise à part, j'ai quant à moi des compétences non moins particulières. Pose ta main sur ce mur. Contemple-le. Concentre-toi. Dis-toi qu'elle a grand besoin de toi en ce moment. Et, si je puis m'exprimer ainsi, informe-la mentalement de ton envie de l'aider. Dis-lui que tu veux courir à sa rescousse, être à ses côtés, quelque chose dans ce goût-là. L'image devrait apparaître d'elle-même. Avec netteté. Regarde, mais abstiens-toi de réagir avec violence. Ne dis rien. Ce sera une vision, pas une communication.

Il obéit.

Contrairement à l'annonce de l'elfe, les premières visions étaient loin d'être nettes. En revanche, elles étaient si violentes qu'instinctivement il recula. *Une main tranchée sur une table... Des éclaboussures de sang sur une plaque de verre... Des squelettes sur des chevaux-fantômes. Yennefer, entravée dans des fers...*

Une tour? Une tour noire. Et derrière, en arrière-plan... Une aurore polaire?

Soudain, l'image devint limpide. Trop limpide.

—Jaskier! hurla Geralt. Milva! Angoulême!

—Hein? demanda Avallac'h avec intérêt. Ah, oui! J'ai l'impression que tu as tout gâché.

Geralt s'écarta du mur de la grotte d'un bond, il trébucha sur le socle en basalte et manqua de tomber.

—Peu importe, par la peste! s'écria-t-il. Ecoute, Avallac'h, je dois au plus vite me rendre dans la forêt où vivent les druides...

—Caed Myrkvid?

—Possible! Un danger mortel y menace mes

amis! Ils luttent pour leur vie! D'autres personnes sont également menacées... Quel est le chemin le plus rapide... Ah, par le diable! Je retourne chercher mon épée et mon cheval...

—Aucun cheval ne sera capable de te conduire au bois de Myrkvid avant la tombée de la nuit..., l'interrompit tranquillement l'elfe.

—Mais je...

—Je n'ai pas terminé. Va chercher ta fameuse épée, et moi, pendant ce temps, je t'enverrai une monture. Une monture parfaite pour les chemins de montagne. Quelque peu... atypique, je dirais. Mais qui te permettra d'atteindre Caed Myrkvid en moins d'une demi-heure.

* * *

Le frappeur puait autant qu'un cheval, mais la comparaison s'arrêtait là. Autrefois, à Mahakam, Geralt avait assisté à des compétitions de dressage de moutons des montagnes organisées par des nains, un «sport» qui lui avait paru à l'époque des plus extrêmes. Mais ce n'est qu'à présent, assis sur le dos d'un frappeur qui courait comme un dératé, qu'il comprenait ce que « sport extrême » voulait dire.

Pour éviter de tomber, il s'agrippait fermement à la tignasse rugueuse du monstre et serrait entre ses cuisses ses flancs velus. Le frappeur puait la sueur, l'urine et la vodka. Il filait comme un dément. La terre grondait sous ses pas, comme si la plante de ses énormes pieds était en bronze. Ralentissant à peine dans les descentes, il se félicitait sans cesse à grands cris, et il courait si vite que le vent sifflait aux oreilles du sorcelleur. Il filait le long de crêtes, de sentiers à pic et d'éperons tellement étroits que Geralt fermait les yeux pour ne pas regarder en bas.

Il franchissait des cascades, des précipices et des crevasses que même un mouton n'aurait osé

traverser, accompagnant chaque saut réussi de hurlements encore plus sauvages et assourdissants que d'ordinaire, car le frappeur beuglait pour ainsi dire en permanence.

—Ne va pas si vite! cria Geralt.

Le vent puissant qui lui cinglait le visage emportait ses paroles au loin. Toutefois, le frappeur l'entendit.

—Parce que quoi?

—Tu as bu!

—Ouaaaaaaaaah!

Ils filaient à toute allure. Le vent sifflait dans leurs oreilles.

Le frappeur puait.

Le tohu-bohu de ses énormes pattes qui heurtaient les rochers s'atténua, les boulbènes et les éboulis crépitèrent. Puis le terrain devint moins pierreux, de petites touches vertes, peut-être bien des pins de montagne, se mirent à défiler... et se teintèrent de marron, car le frappeur profitait de ses grandes gambades pour fertiliser la terre de la sapinière. L'odeur de la résine se mêlait à la puanteur du monstre.

—Ouaaaaaaaaah!

Les pins disparurent progressivement, les feuilles mortes se mirent à craquer. À présent les couleurs dominantes étaient le rouge, le bordeaux, l'ocre et le jaune.

—Moins viiiiiiiiiiteeeeeee!!!

—Ouaaaah! Ouaaaah!

Le frappeur franchit en une grande enjambée une pile d'arbres abattus. Geralt faillit se mordre la langue.

La chevauchée sauvage s'acheva comme elle avait commencé, sans cérémonie. Le frappeur planta ses talons dans la terre, poussa un hurlement et envoya valdinguer le sorceleur, qui atterrit sur un lit de brandes et de feuilles mortes. Geralt resta allongé quelques instants, le souffle coupé; il n'avait même pas la force de maudire la créature. Puis il se leva en maugréant et en massant son genou qui le faisait de nouveau souffrir.

—Tu n'es pas tombé, constata le frappeur, l'air étonné. Ça alors!

Geralt ne fit pas de commentaires.

—Nous sommes arrivés à destination. (Le frappeur étendit sa patte velue.) Voici Caed Myrkvid.

En dessous deux s'étendait une cuvette, noyée dans une brume vaporeuse d'où émergeait la cime de grands arbres.

—Ce brouillard-là n'est pas naturel, constata le frappeur en reniflant. L'odeur de fumée est trop forte. À ta place, je me dépêcherais. Bah! Je serais bien venu avec toi... J'ai mal au ventre tellement j'ai envie d'une petite bataille! Déjà tout petit je rêvais de pouvoir charger des humains, un sorceleur sur le dos! Mais Avallac'h m'a interdit de me montrer. Il en va de la sécurité de toute notre communauté...

—Je sais.

—Ne m'en veux pas de t'avoir mis mon poing dans la trogne.

—Je ne t'en veux pas.

—T'es un type sympa.

—Je te remercie. Merci aussi pour le transport.

Le frappeur à la barbe rousse se fendit d'un

large sourire, laissant apparaître toutes ses dents et échapper un relent de vodka.

—Tout le plaisir était pour moi.

* * *

Une brume épaisse et étrange enveloppait le bois de Myrkvid, évoquant un nappage à la crème appliqué à la va-vite sur un gâteau par une cuisinière un peu timbrée. Cet endroit rappelait au sorceleur le bois de Brokilone: lui aussi était souvent voilé d'épaisses vapeurs magiques qui servaient de protection et de camouflage. Tout comme à Brokilone, on sentait à Myrkvid l'aura majestueuse et menaçante de la forêt vierge, juste là, à la lisière, dans la partie se composant en majorité d'aulnes et de hêtres.

Et tout comme à Brokilone, sur la route couverte de feuilles mortes, juste à la bordure de la forêt, Geralt faillit trébucher sur des cadavres.

* * *

Les cadavres, affreusement tailladés à coups de hache, n'étaient ni des druides ni des Nilfgaardiens; ils n'appartenaient pas non plus à la clique du Rossignol et de Schirrù. Avant même que Geralt ait pu distinguer dans le brouillard les contours des chariots, il se souvint que Régis avait parlé de pèlerins. On pouvait en conclure que pour quelques-uns d'entre eux le pèlerinage ne s'était pas achevé favorablement.

L'air était humide. La puanteur de la fumée et du bois roussi provenait très clairement de la route. Peu de temps après, du même endroit s'élevèrent des voix. Des clameurs. Et des sons de cornemuse, qu'on aurait pu prendre pour des miaulements stridents.

Geralt pressa le pas.

Sur la route détrempée par la pluie un chariot était arrêté. D'autres cadavres gisaient près

des roues.

L'un des bandits fouinait près de la voiture, jetant à terre divers objets et du matériel. Un autre maintenait les chevaux qui ruaient, un troisième était en train de dépouiller un pèlerin mort de sa pelisse de renard croisé. Un quatrième grattait avec un archet des gouslis qu'il avait visiblement trouvés parmi les objets volés, mais dont il n'arrivait pas à tirer une seule note juste.

Cette cacophonie se révéla propice, couvrant les pas de Geralt.

La musique s'interrompit brutalement, les cordes des gouslis poussèrent un gémissement déchirant, le brigand s'affala dans les feuilles en les éclaboussant de son sang. L'homme qui tenait les chevaux n'eut pas même le temps de crier, la trachée transpercée par le sihill du sorceleur. Le troisième larron voulut sauter du chariot mais il tomba en beuglant, son artère fémorale sectionnée. Le dernier, quant à lui, eut le temps de sortir son épée de son fourreau. Mais pas de la soulever.

Geralt fit glisser son pouce le long de la lame pour en enlever le sang.

—Eh oui, les gars, dit-il en regardant le bois et les vapeurs de fumée. C'était une idée stupide. Au lieu d'écouter le Rossignol et Schirrù, vous auriez mieux fait de rester à la maison.

* * *

Un peu plus loin il aperçut d'autres voitures et d'autres morts. Parmi les nombreux corps de pèlerins transpercés ou égorgés, gisaient également des druides dans leurs robes blanches ensanglantées. La fumée qui provenait de l'incendie, tout proche à présent, s'étirait au-dessus du sol.

Cette fois les bandits furent plus vigilants. Geralt ne parvint à en approcher qu'un seul,

occupé à ôter une bague et un bracelet de pacotille de la main ensanglantée et inerte d'une femme. Sans tergiverser il le transperça de son épée; l'homme se mit à hurler. Aussitôt alertés, les autres brigands, des bandits mêlés à des Nilfgaardiens, se jetèrent sur Geralt avec fracas.

Le sorceleur se sauva dans la forêt, cherchant rapidement refuge derrière le tronc d'un arbre. Mais, avant même qu'on l'ait rattrapé, des bruits de sabots résonnèrent, et des fourrés et de la brume surgit un immense cheval couvert d'un caparaçon à damier rouge et or. Le cheval transportait un cavalier en armure, portant un manteau blanc comme neige et un heaume à la visière pointue et percée de trous. Les bandits eurent à peine le temps de reprendre leurs esprits que le chevalier était déjà sur eux, agitant son épée tantôt à droite et tantôt à gauche et faisant couler des fontaines de sang. Le spectacle était magnifique.

Geralt n'avait cependant pas le temps d'admirer la scène, ayant lui-même sur le dos deux brigands en veste rouge cerise et un Nilfgardien en noir. Il taillada l'un des brigands en pleine figure; lorsqu'ils virent des dents voler en éclats, le Nilfgardien et le second bandit prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans le brouillard.

Le cheval au caparaçon à damier, qui galopait sans cavalier, manqua de piétiner Geralt.

Sans hésitation, le sorceleur se précipita dans les broussailles, vers l'endroit d'où provenaient des cris et des jurons.

Puis il y eut un craquement.

Trois des bandits avaient jeté à terre le chevalier au manteau blanc, et tentaient à présent de le trucher. Le premier, jambes écartées, cognait avec sa hache, le second agitant son épée, le troisième, petit et roux, sautillait tout autour du prisonnier tel un lièvre, à la recherche d'un

endroit non protégé dans lequel enfoncer son épieu. Le chevalier hurlait sous son heaume des mots incompréhensibles et rendait les coups à l'aide de son pavois, qu'il brandissait à deux mains. À chaque coup de hache le bouclier céda du terrain; déjà, il s'appuyait presque contre le plastron du chevalier. Encore une ou deux volées de la sorte et les viscères de l'homme sortiraient par toutes les fentes de sa cuirasse, c'était évident.

En trois enjambées, Geralt se retrouva au milieu du tourbillon. Il frappa le rouquin à la nuque, sans lui laisser le temps de se servir de son épieu, puis il marqua l'homme à la hache d'une belle entaille sur toute la largeur de son ventre. Le chevalier, souple en dépit de sa cuirasse, frappa le troisième bandit au genou à l'aide de son pavois; une fois qu'il fut à terre, il lui assena trois coups dans la figure si violents que du sang éclaboussa son bouclier. Il se mit à genoux, tâtant les fougères à la recherche de son épée, vrombissant comme un énorme faux bourdon de tôle. Soudain il vit Geralt et s'immobilisa.

—Entre quelles mains suis-je donc tombé? tonna-t-il de derrière son heaume.

—Aucune. Ceux qui sont allongés là sont aussi mes ennemis.

—Aaah... (Le chevalier tenta de relever la visière de son heaume, mais le mécanisme était bloqué par un morceau de tôle tordu.) Sur l'honneur! Je vous remercie mille fois pour votre aide.

—C'est moi qui vous remercie. Après tout, c'est vous qui êtes venu à mon secours.

—Vraiment? Quand?

Il n'a rien vu, se dit Geralt. Il ne m'a même pas remarqué à travers les trous de sa casserole de fer.

—Quel est votre nom? demanda le chevalier.

—Geralt. Geralt de Rivie.

—Votre blason?

—L'heure n'est pas à l'héraldique, sieur chevalier.

—Sur l'honneur, je suis votre obligé, vaillant chevalier.

Ayant retrouvé son épée, le chevalier se leva. Tout comme le caparaçon de son cheval, son pavois ébréché était décoré d'un damier rouge et or, sur le champ duquel se détachaient les lettres A et H.

—Ce n'est pas mon blason, gronda-t-il en guise d'explication. Ce sont les initiales de ma suzeraine, Mme la duchesse Anna Henrietta. On me nomme le Chevalier au Damier. Je suis un chevalier errant. Je n'ai pas le droit de révéler mon véritable nom ni mon blason. J'ai prononcé mes vœux. Sur l'honneur, merci encore pour votre aide, chevalier.

—Tout le plaisir a été pour moi.

Un des bandits qui se trouvait à terre gémit et s'agita dans les feuilles. Sans hésitation, le Chevalier au Damier lui assena un coup qui le cloua au sol. Le bandit battit des bras et des jambes comme une araignée transpercée d'une aiguille.

—Hâtons-nous, dit le chevalier. La vermine peut encore sévir. Sur l'honneur, l'heure du repos n'a pas sonné encore!

—C'est vrai, reconnut Geralt. Une bande rôde dans la forêt, tuant des pèlerins et des druides. Mes amis sont dans l'embarras...

—Excusez-moi un instant.

Un deuxième bandit donnait des signes de vie. Il fut pareillement cloué au sol, ses jambes virevoltant si frénétiquement qu'il en perdit ses

chaussures.

—Sur l'honneur. (Le Chevalier au Damier essuya son épée sur la mousse.) Ces scélérats ont du mal à quitter ce monde! Ne vous étonnez pas, chevalier, si je m'acharne sur les blessés. Sur l'honneur, je n'agissais pas ainsi auparavant. Mais ces vauriens recouvrent la santé à une telle vitesse qu'un homme honnête ne peut que les envier. Il m'est arrivé d'avoir affaire à l'un de ces coquins trois fois de suite, c'est pourquoi, depuis, je prends soin de les achever une bonne fois pour toutes.

—Je comprends.

—Voyez-vous, je suis certes un chevalier errant, mais, sur l'honneur, je ne suis pas égaré. Tenez, voici mon cheval. Viens ici, Bucéphale.

* * *

La forêt devenait de plus en plus vaste et de plus en plus claire, dominée par de grands chênes aux couronnes rares, mais étalées. D'après l'odeur de fumée et de chairs brûlées, l'incendie semblait tout proche à présent. Un instant plus tard, il s'étendait en effet sous leurs yeux.

Un petit bourg tout entier flamboyait. Ses cabanes aux toits couverts de jonc étaient en feu, les bâches des chariots aussi. Parmi les chariots gisaient des cadavres, nombreux, visibles de loin, vêtus de la robe blanche des druides.

Les bandits et les Nilfgaardiens, s'encourageant par des cris, s'abritaient derrière des voitures renversées pour attaquer une grande maison sur piloris, dressée contre le tronc d'un gigantesque chêne. La maison était constituée de solides madriers et couverte d'un toit de bardeaux pentu le long duquel dégringolaient, inefficaces, les torches lancées par les bandits. Les occupants de la maison assiégée se défendaient et ripostaient efficacement: sous les yeux de Geralt, l'un des bandits caché derrière un chariot et qui s'était

penché imprudemment s'effondra, comme terrassé par la foudre, une flèche fichée dans le crâne.

—Tes amis doivent se trouver dans ce bâtiment, devina le Chevalier au Damier avec perspicacité. Sur l'honneur, ils sont dans une passe difficile! Allons, hâtons-nous à leur rescousse!

Geralт entendit une voix glapissante vociférer et donner des ordres; il reconnut le Rossignol malgré son bandage sur le crâne. Il aperçut aussi le demi-elfe Schirrù qui se cachait derrière les larges épaules des chevaliers noirs de Nilfgaard.

Soudain des cors retentirent tellement fort que les feuilles des chênes en frémirent. Des claquements de sabots résonnèrent, des armes et des épées de chevaliers montant à l'assaut étincelèrent. Les bandits s'éparpillèrent de tous côtés en rugissant.

—Sur l'honneur! mugit le Chevalier au Damier en cabrant son cheval. Ce sont mes amis! Ils nous ont devancés! À la charge, et qu'un peu de gloire nous revienne! Sus! À l'attaque!

Lancé au galop sur Bucéphale, le Chevalier au Damier fonda le premier sur les bandits qui décampaient. Il en transperça deux en un éclair et dispersa les autres comme un autour chasse les corneilles.

Deux hommes bifurquèrent et se dirigèrent vers Geralт; ce dernier se débarrassa d'eux en un clin d'œil.

Le troisième tira sur lui à l'aide d'un gabriel.

Ces arbalètes miniatures avaient été inventées et brevetées par un certain Gabriel, un artisan de Verden. Il avait choisi ce slogan: «Défends-toi toi-même», pour promouvoir son invention. «Partout sévissent le banditisme et la violence », annonçait la réclame. « La justice est impuissante et faible. Défends-toi toi-même! Ne

sors pas de chez toi sans l'arbalète à main de la marque "Gabriel". Le gabriel, c'est ton gardien, il vous protégera des bandits, toi et tes proches. »

Larme avait remporté un succès fulgurant. Bientôt, les gabriels se retrouvèrent entre les mains de tous les bandits.

Geralt était un sorcelleur, il savait se baisser pour éviter une flèche. Mais il avait oublié son genou douloureux. Faute de se baisser suffisamment, il fut touché à l'oreille. La douleur l'aveugla, mais un instant seulement. Le bandit n'eut pas le temps de réarmer son arbalète ni de tenter la moindre parade. Geralt, fou furieux, lui assena un coup sur les mains et l'étripa ensuite de son sihll.

Il avait à peine entrepris d'essuyer le sang qui coulait de son oreille et de son cou qu'un type, petit et alerte, aux yeux étincelant d'un éclat peu naturel, l'attaqua, armé d'une saberre zerricane à la lame tordue qu'il maniait avec une adresse étonnante. Il avait déjà paré deux attaques de Geralt; le noble acier des deux lames tintait et lançait des étincelles.

L'animal était vif et observateur. Ayant tout de suite remarqué que le sorcelleur boitait, il se mit à tourner autour de lui et à l'attaquer du côté qui lui était le plus avantageux. Il était incroyablement rapide, le tranchant de sa saberre sifflait dans les airs à chacun de ses redoutables assauts, qu'il effectuait croisés. Geralt avait de plus en plus de mal à éviter les attaques. Et il clopinait de plus en plus, contraint de prendre appui sur sa jambe douloureuse.

L'homme-belette se recroquevilla soudain, bondit, réalisa une habile feinte, puis une autre, et visa l'oreille du sorcelleur. Geralt esquiva de guingois et riposta. Le bandit fit un preste demi-tour, prêt à porter un nouveau coup à son adversaire. Mais soudain, il écarquilla les yeux et éternua très fort. Le visage couvert de morve, il

baissa sa garde quelques secondes. Le sorceleur en profita aussitôt pour le frapper au cou, avant de lui enfoncer le tranchant de son sihill entre les côtes.

—Qu'on ne vienne plus me dire, hoqueta Geralt en regardant le cadavre tremblant, que l'usage des narcotiques n'est pas néfaste.

Un bandit qui s'apprêtait à l'attaquer, masse levée, trébucha et tomba le nez dans la boue; Geralt aperçut une flèche qui sortait de son occiput.

—J'arrive, sorceleur! s'écria Milva. J'arrive! Tiens bon!

Geralt se retourna, mais il ne trouva personne sur qui frapper. Milva avait abattu le seul bandit qui restait dans les alentours. Les autres s'étaient sauvés dans la forêt, poursuivis par les chevaliers en couleur. Certains étaient traqués par le Chevalier au Damier et son cheval Bucéphale. Il avait dû les rattraper, car on entendait fortement fulminer dans la forêt.

L'un des Noirs nilfgaardiens, pas totalement mort, se releva soudain et se mit à fuir. Milva releva son arc et tendit la corde en un clin d'œil; les pennes sifflèrent, le Nilfgardien tomba dans les feuilles, une flèche aux plumes grises entre les omoplates.

L'archère poussa un lourd soupir.

—Nous allons être pendus, déclara-t-elle.

—Pourquoi dis-tu ça?

—C'est Nilfgaard, voyons. Et ça fait deux mois maintenant que je tire sur des Nilfgaardiens.

—Nous sommes dans la principauté de Toussaint, pas à Nilfgaard.

Geralt se massa le côté de la tête; quand il regarda sa main, elle était pleine de sang.

—Par la peste. Qu'est-ce que j'ai là, Milva?

L'archère jeta un coup d'œil attentif et critique.

—On t'a seulement arraché l'oreille, déclara-t-elle enfin. Il n'y a pas de quoi s'émouvoir.

—Facile à dire. Elle me plaisait beaucoup, cette oreille. Aide-moi à la panser avec quelque chose, pour arrêter le sang qui dégouline sur mon col. Où sont Jaskier et Angoulême?

—Dans la bicoque, avec les pèlerins... Oh, par la peste!

Des bruits de sabots leur parvenaient: trois cavaliers chevauchant des destriers émergèrent du brouillard, leurs manteaux et leurs oriflammes flottant au vent. Avant même que retentisse leur cri de guerre, Geralt avait empoigné Milva et l'avait entraînée sous un chariot. On ne plaisantait pas avec des hommes armés de piques longues de quatorze pieds d'une portée effective de dix pieds en train de charger.

—Sortez de là! (Les destriers des chevaliers martelaient le sol autour du chariot.) Jetez vos armes et sortez de là!

—Nous allons être pendus, grommela Milva.

Il se pouvait qu'elle eût raison.

—Ah, malandrins! rugit l'un des chevaliers dont le pavois était orné d'une tête de taureau noire sur champ argenté. Fripouilles! Sur l'honneur, vous allez être pendus!

—Sur l'honneur! coquelina d'une voix juvénile un second chevalier au pavois uniformément azur. Nous allons les occire sur place!

—Oh là! Oh là! On ne bouge pas!

Le Chevalier au Damier surgit de la brume

sur son Bucéphale. Il avait enfin réussi à relever la visière ensanglantée de son heaume, qui laissait voir à présent une abondante moustache fauve.

—Libérez-les! lança-t-il. Et vite! Ce ne sont pas des brigands, mais des gens honnêtes et droits. La fille a vaillamment défendu les pèlerins. Quant à lui, c'est un bon chevalier!

—Un bon chevalier? (Tête de Taureau releva la visière de son heaume et observa Geralt d'un air dubitatif.) Sur l'honneur! Cela ne peut être!

—Sur l'honneur! (Le Chevalier au Damier se frappa le plastron de son poing cuirassé.) J'en donne ma parole! Ce vaillant chevalier m'a sauvé la vie alors que je me trouvais en mauvaise posture, jeté à terre par des gredins. Il se nomme Geralt de Rivie.

—Son blason?

—Je n'ai pas le droit de révéler mon véritable nom ni mon blason. J'ai prononcé mes vœux. Je suis le chevalier errant Geralt.

Soudain, une voix impertinente qui lui était familière retentit.

—Oh! Regardez donc ce que le bon vent nous amène! Ah, je te l'avais bien dit, tantine, que le sorceleur viendrait à notre rescousse!

—Et à point nommé! s'écria Jaskier. (Accompagné d'Angoulême, et portant sous le bras son luth et son inséparable tubulure, le poète approchait, suivi d'un groupe de pèlerins effrayés.) Pas une seconde trop tôt! Tu as un sens inné de la dramaturgie, Geralt. Tu devrais écrire des pièces de théâtre!

Il se tut subitement. Tête de Taureau se pencha sur sa selle, ses yeux étincelèrent.

—Vicomte Julian?

—Baron de Payrac-Peyran?

Deux autres chevaliers surgirent de derrière les chênes. L'un, coiffé d'un heaume de combat décoré d'un cygne blanc aux ailes déployées - on aurait dit un vrai cygne -, tirait deux prisonniers par un licou. Le second chevalier, errant mais à l'esprit pratique, préparait les cordes et essayait de repérer des branches.

—Pas de Rossignol, ni de Shirrü, nota Angoulême, qui avait remarqué le regard du sorceleur. Dommage.

—Dommage, en effet, confirma Geralt. Mais nous allons tenter de réparer ça. Sieur chevalier...

Mais Tête de Taureau, ou plutôt le baron de Peyrac-Peyran, ne lui prêtait aucune attention. Il semblait n'avoir d'yeux que pour Jaskier.

—Sur l'honneur, prononça-t-il lentement. Ma vue ne me trompe pas! C'est monsieur le vicomte Julian en personne. Ah! Mme la duchesse sera ravie!

—Qui est-ce, ce vicomte Julian? s'enquit le sorceleur.

—C'est moi, dit Jaskier du bout des lèvres. Ne te mêle pas de ça, Geralt.

—Mme Anarietta sera ravie, répéta le baron de Peyrac-Peyran. Sur l'honneur! Nous vous emmenons tous au château de Beauclair. Et pas de faux-fuyants, vicomte, je ne le tolérerai pas!

—La plupart des bandits se sont sauvés, fit remarquer Geralt d'un ton assez froid. Je propose qu'on les rattrape d'abord. Ensuite nous réfléchirons à la meilleure façon d'occuper cette journée qui a si bien commencé. Qu'en dites-vous, monsieur le baron?

—Sur l'honneur, répondit Tête de Taureau, il n'en sera rien. Nous ne pouvons pas poursuivre les malfaiteurs. Ils se sont réfugiés derrière le

ruisseau, et nous ne pouvons pas même mettre un pied au-delà du ruisseau, pas même une rognure de sabot. Cette partie-là du bois de Myrkvid est un sanctuaire intouchable, dans l'esprit des compactâtes signés avec les druides par Sa Seigneurie Mme la duchesse Anna Henrietta qui règne sur Toussaint...

—Les bandits se sont sauvés par là-bas, par la peste! l'interrompt Geralt, devenant fou furieux. Ils vont assassiner des innocents dans ce sanctuaire intouchable! Et vous venez me parler de traités...

—Nous avons donné notre parole de chevaliers! (Manifestement, une tête de bélier aurait été plus à sa place sur le pavois du baron de Peyrac-Peyran qu'une tête de taureau.) Il est interdit de mettre le pied sur le terrain des druides!

—Qui n'a pas le droit n'a pas le droit, s'écria Angoulême en tirant par la bride deux chevaux ayant appartenu aux bandits. Laisse tomber ces parolotes inutiles, sorcelleur. Allons-y. Moi, j'ai encore des comptes à régler avec le Rossignol. Quant à toi, je suis presque sûre que tu ferais bien un autre brin de causerie avec le demi-elfe!

—Je pars avec vous, dit Milva. Je vais me trouver une jument de ce pas.

—Moi aussi, balbutia Jaskier. Moi aussi, je pars avec vous...

—Oh pour ça, non! s'écria Tête de Taureau. Sur l'honneur, monsieur le vicomte Julian partira avec nous pour le château de Beauclair. Mme la duchesse ne nous pardonnerait point de ne pas l'avoir ramené alors que nous l'avions rencontré. Vous, je ne vous retiens pas, libre à vous d'agir selon vos plans et vos projets. En tant que compagnons du vicomte Julian, Sa Grâce Mme Anarietta vous aurait volontiers reçus dans son château et accueillis dignement, mais puisque vous dédaignez son hospitalité...

—Nous ne la dédaignons pas! le coupa Geralt en menaçant du regard Angoulême qui, le coude replié, faisait de vilains gestes dans le dos du baron. Bien au contraire. Nous ne manquerons pas de saluer la duchesse et de lui rendre l'hommage qui lui est dû. Auparavant cependant, il nous faut régler quelques affaires. D'une certaine manière, nous avons nous aussi des compactâtes à honorer. Lorsque nous en aurons fini, nous nous rendrons sans délai au château de Beauclair. Je vous en donne ma parole. Ne serait-ce que pour veiller, ajouta-t-il avec insistance, à ce qu'aucun préjudice ni aucun déshonneur n'aient été infligés à notre ami Jaskier. Enfin, je veux dire... au vicomte Julian.

—Sur l'honneur! pouffa soudain le baron. Nous pouvons vous certifier qu'aucun préjudice ni aucun déshonneur ne seront infligés au vicomte! Car j'ai omis de vous dire, vicomte, que le duc Rajmund était mort d'apoplexie voilà deux ans.

—Ah, ah! s'écria Jaskier, qui se mit soudain à rayonner. Le duc a donc cassé sa pipe! Eh bien, quelle excellente nouvelle! Enfin, je veux dire, tristesse et regret, perte et dommage... Que la terre lui soit légère... S'il en est vraiment ainsi, messieurs les chevaliers, partons pour Beauclair sur-le-champ! Geralt, Milva, Angoulême, on se revoit au château!

* * *

Ils traversèrent le ruisseau, menèrent leurs chevaux dans la forêt, parmi des chênes branchus et des fougères qui arrivaient à hauteur des étrières. Milva trouva sans peine la piste de la bande en fuite. Ils filèrent aussi vite que possible. Geralt s'inquiétait du sort des druides. Il craignait que les rescapés de la bande, se sentant en danger, se vengent des lourdes pertes infligées dans leurs rangs par les chevaliers de Toussaint en s'en prenant aux druides.

—Jaskier s'en sort bien! dit soudain

Angoulême. Quand les hommes du Rossignol nous ont encerclés dans cette bicoque, il m'a avoué ce qui lui faisait si peur à Toussaint.

—J'avais deviné, rétorqua le sorceleur. En revanche, je ne savais pas qu'il avait visé aussi haut. Mme la duchesse, rien que ça!

—Ça fait une belle paire d'années. Quant au duc Rajmund, celui qui a clamsé, il avait juré, paraît-il, d'arracher le cœur du poète, de le faire rôtir puis servir au souper à l'infidèle duchesse pour l'obliger à le manger. Jaskier a de la chance de ne pas être tombé entre les pattes du duc tant qu'il était encore en vie. Nous aussi, nous avons de la chance...

—Ça, ça reste à voir.

—Jaskier affirme que cette duchesse Anarietta l'aime à la folie.

—C'est ce qu'il dit toujours.

—Fermez vos clapets! beugla Milva en tirant sur les rênes de son cheval et en saisissant son arc.

Zigzaguant entre les arbres, un bandit arrivait dans leur direction, tête nue, désarmé. Il courait, tombait, se relevait, reprenait sa course à l'aveuglette. Et il criait. Des cris perçants, effroyables, déchirants.

—Que diable...? s'étonna Angoulême.

Milva tendit son arc sans rien dire. Mais elle ne tira pas, elle attendait que le bandit se rapproche; lui, comme s'il ne les voyait pas, fonçait droit sur eux. Il passa en courant entre le cheval du sorceleur et celui d'Angoulême. Ils virent son visage, blanc comme un linge, déformé par l'épouvante, ils virent ses yeux écarquillés.

—Que diable? répéta Angoulême.

Perplexe, Milva s'ébroua, se retourna sur sa selle et décocha à l'homme en fuite une flèche

dans la colonne. Le brigand poussa un hurlement et s'effondra dans les fougères.

La terre trembla. Des glands dégringolèrent du chêne le plus proche.

—Je me demande ce qu'il fuyait ainsi, dit Angoulême.

La terre trembla de nouveau. Les buissons frémissaient, il y eut un craquement de branches cassées.

—Qu'est-ce que c'est? hoqueta Milva, debout sur ses étriers. Qu'est-ce que c'est, sorceleur?

Geralt regarda et poussa un profond soupir. Il avait vu. Angoulême aussi. Elle blêmit.

—Oh, putain!

Le cheval de Milva aussi avait vu. Pris de panique, il hennit, se cabra, puis releva la croupe, projetant l'archère à bas de sa selle avant de s'enfuir dans la forêt. La monture du sorceleur le suivit tout à trac, choisissant, pour le plus grand malheur de Geralt, de passer sous une branche de chêne assez basse. Le sorceleur fut balayé de sa selle. Il faillit perdre connaissance tant la secousse et la douleur dans son genou furent terribles.

C'est Angoulême qui parvint à maîtriser le plus longtemps son cheval en furie, mais elle finit par atterrir elle aussi sur le sol, et son cheval prit la fuite à son tour, manquant de piétiner Milva qui était en train de se relever.

C'est à ce moment précis qu'ils virent la chose marcher sur eux. Et s'expliquèrent aussitôt la panique des animaux.

On aurait dit un arbre gigantesque, un chêne séculaire aux multiples bras fourchus, et peut-être en était-ce un. Mais un chêne très atypique. Au lieu d'être enraciné quelque part dans une clairière, au milieu des feuilles mortes et des glands, laissant les écureuils gambader autour de

lui et les linottes lâcher leurs fientes sur ses branches, ce chêne défilait allègrement à travers la forêt, trépignant en cadence sur ses énormes racines et agitant ses branches dans tous les sens. Le tronc - ou le torse, pourrait-on dire - ventru du monstre faisait, à vue de nez, deux fois son diamètre, et le trou béant en son centre n'était sans doute pas un trou mais bien une gueule, car elle s'ouvrait et se refermait en claquant, telles de lourdes portes.

Bien que sous son terrible poids la terre tremblât tant qu'il était difficile de garder son équilibre, le monstre se déplaçait par-dessus les fondrières avec une étonnante agilité. Et il n'avancait pas au hasard.

Sous leurs yeux, le monstre agita son branchage, secoua ses racines et, aussi adroitement qu'une cigogne cueille une grenouille cachée au milieu des herbes, il pêcha dans un chablis un bandit qui s'y réfugiait. Le malandrin, pris au piège des branches, se trouva suspendu au milieu du feuillage, hurlant à faire pitié. Geralt vit que le monstre tenait déjà trois bandits qu'il avait probablement attrapés de la même manière. Ainsi qu'un Nilfgaardien.

—Sauvez-vous..., souffla le sorceleur en tentant en vain de se lever. (Il avait l'impression que quelqu'un lui plantait, à intervalles réguliers, un clou chauffé à blanc dans le genou.) Milva... Angoulême... Sauvez-vous...

—Nous ne te laisserons pas!

Le monstre-chêne les entendit. Ses racines trépignant joyeusement, il se précipita dans leur direction. Angoulême s'efforçait vainement de soulever Geralt, tout en poussant des jurons particulièrement grossiers. Les mains tremblantes, Milva tentait d'armer son arc. C'était totalement absurde.

—Sauvez-vous.

Il était trop tard. Le monstre-chêne était déjà à leurs côtés. Paralysés par la peur, ils voyaient à présent très précisément ses proies, quatre bandits suspendus dans un entrelacement de branches. Deux étaient en vie, ils émettaient des jacassements rauques et agitaient frénétiquement les jambes. Le troisième, sans doute évanoui, pendait, immobile. Manifestement, le monstre s'efforçait de capturer ses prisonniers vivants. Mais pour le quatrième homme, ça ne s'était pas bien passé; sans doute par inattention, le monstre avait dû serrer trop fort, comme en témoignaient les yeux écarquillés de la victime, sa langue pendante et son menton barbouillé de sang et de vomit.

La seconde suivante, Geralt, Milva et Angoulême étaient suspendus dans les airs, cernés de branches, tous trois brillant à tue-tête.

Soudain ils entendirent une voix qui provenait d'en bas, des racines.

—Pchiii, pchii, pchiii, Arbrisseau.

Une jeune druidesse en robe blanche, une couronne de fleurs sur la tête, avançait derrière le monstre-chêne et le tapotait doucement avec une verge feuillue.

—Ne leur fais pas de mal, Arbrisseau, ne les serre pas trop fort. Vas-y délicatement, pchiii, pchiii, pchiii.

—Nous ne sommes pas des bandits..., gémit Geralt. (Il avait du mal à parler et à respirer, une branche lui comprimant la poitrine.) Ordonne-lui de nous relâcher... Nous sommes innocents...

—Ils disent tout ça.

La druidesse chassa un papillon qui tournoyait près de son œil.

—Je me suis pissé dessus..., gémit Angoulême. Sacrebleu, je me suis pissé dessus!

Milva émit un simple râle, puis sa tête retomba sur sa poitrine. Geralt pesta grossièrement. Il ne pouvait rien faire d'autre.

Dirigé par la druidesse, le monstre-chêne courait allègrement dans la forêt. Ceux qui n'avaient pas perdu connaissance claquaient des dents au rythme des bonds du monstre, créant un écho qui se propageait dans les arbres.

Au bout d'un temps relativement court ils se retrouvèrent dans une vaste clairière. Geralt avisa un groupe de druides tout de blanc vêtus. Un deuxième monstre-chêne se trouvait auprès d'eux. La pêche de ce dernier avait été moins bonne: seuls trois bandits pendaient dans son branchage, dont un seul, probablement, était encore en vie.

—Criminels, scélérats, gens indignes! disait l'un des druides, un vieillard appuyé sur un long bâton. Observez bien ceci. Regardez bien la peine qu'encourent dans la forêt de Myrkvid les brigands et les indignes. Observez attentivement et n'oubliez jamais. Une fois que vous aurez été libérés, vous irez raconter aux autres ce dont vous allez être témoins dans un instant. En guise d'avertissement!

Au beau milieu de la clairière était entassé un amas de bûches et de petit bois, sur lequel, maintenue par des perches, était posée une gigantesque cage en osier en forme de poupée rudimentaire.

La cage était remplie d'hommes et de femmes qui hurlaient et se débattaient. Le sorcelleur entendait distinctement les coassements horrifiés du Rossignol. Il voyait, écrasé contre les tresses d'osier, le visage blanc comme un linge et déformé par une peur panique du demi-elfe Shirrû.

—Druides! hurla Geralt, concentrant dans ce cri toutes ses forces afin d'être entendu dans le raffut général. Dame flaminique! Je suis le sorcelleur Geralt!

—Pardon?

Celle qui s'était adressée à lui était une femme grande et maigre, aux cheveux gris acier lui retombant dans le dos et ceints d'une couronne de gui.

—Je suis Geralt... Le sorceleur... L'ami d'Emiel Régis...

—Répète, je n'ai pas entendu.

—Geraaaaaalt! L'ami du vampiiiiiiire!

—Ah! Il fallait le dire tout de suite!

Sur un geste de la druidesse aux cheveux d'acier, le monstre-chêne les déposa sur le sol. Sans délicatesse excessive. Tous tombèrent, aucun n'étant capable de tenir debout. Milva était inconsciente, du sang coulait de son nez. Geralt se souleva avec peine, s'agenouilla auprès d'elle.

La flaminique aux cheveux d'acier vint près d'eux, toussota. Elle avait un visage très menu, maigre même, qui faisait désagréablement penser à une tête de mort revêtue d'une simple peau. Ses yeux bleus comme les bleuets étaient doux et bienveillants.

—Elle a sans doute les côtes cassées, fit-elle observer en regardant Milva. Mais nous allons y remédier tout de suite. Nos guérisseurs vont se charger d'elle immédiatement. Je déplore ce qui s'est passé. Mais comment pouvais-je savoir qui vous étiez? Je ne vous avais pas invités à Caed Myrkvid et je ne vous avais pas donné mon accord pour pénétrer dans notre sanctuaire. Emiel Régis s'est porté garant de vous, il est vrai, mais tu dois savoir, sorceleur, que la présence dans notre bois d'un tueur de créatures vivantes...

—Je viderai les lieux sans attendre, vénérable flaminique, assura Geralt, dès lors que...

Il s'interrompit en voyant les druides, munis de torches allumées, s'approcher du bûcher et de

la poupée d'osier remplie de prisonniers.

—Non! s'écria-t-il en serrant les poings. Attendez!

—Cette cage, expliqua la flaminique comme si elle ne l'avait pas entendu, devait initialement servir de mangeoire pour le gibier affamé; nous l'aurions remplie de foin et installée dans la forêt. Mais lorsque nous avons attrapé ces vauriens me sont revenues en mémoire les méchantes rumeurs et les calomnies colportées sur nous par les hommes. «Très bien», me suis-je dit, «vous allez lavoïr, votre Baba d'Osier. Vous l'avez vous-mêmes inventée de toutes pièces! Eh bien, ce cauchemar, je vais le changer en réalité... »

—Ordonne-leur d'attendre, vénérable flaminique, haleta le sorceleur. N'allumez pas... le bûcher... L'un de ces bandits détient des informations importantes pour moi...

La flaminique noua ses mains sur sa poitrine. Ses yeux couleur de bleuet étaient toujours doux et bienveillants.

—Certainement pas! répliqua-t-elle d'un ton sec. Pour ma part, je ne crois pas en l'institution du témoin de la couronne. Se dérober au châtimement est immoral.

—Arrêtez! hurla le sorceleur. Ne mettez pas le feu! Arr...

La flaminique fit un geste bref de la main; Arbrisseau, qui était encore là, trépigna sur ses racines et posa une branche sur l'épaule du sorceleur. Geralt n'eut pas d'autre choix que de s'asseoir.

—Allumez le feu! ordonna la flaminique. Je suis désolée, sorceleur, mais il ne peut en être autrement. Nous, les druides, respectons et chérissons la vie sous toutes ses formes. Mais laisser la vie à des criminels est tout simplement une bêtise. Donnons-leur donc une leçon de

terreur. J'escompte toutefois que ce sera la dernière.

Les fagots prirent feu instantanément, de la fumée jaillit du bûcher qui s'enflamma. Les rugissements et les clameurs qui s'élevaient de la Baba d'Osier étaient terrifiants. C'était bien entendu impossible, mais au milieu des cris et des crépitements des flammes Geralt crut distinguer les coassements désespérés du Rossignol et les hurlements de douleur du demi-elfe Schirrù.

Il avait raison, songea-t-il. La mort n'est pas la même pour tous.

Puis, au bout d'un moment sinistrement long malgré tout, le bûcher et la Baba d'Osier explosèrent dans un grondement de flammes macabre auxquelles rien ne pouvait résister.

—Ton médaillon, Geralt, s'exclama Angoulême debout près de lui.

—Pardon? s'écria-t-il en s'éclaircissant la voix, car il avait la gorge serrée. Qu'as-tu dit?

—Ton médaillon d'argent, avec le loup. C'est Schirrù qui lavait. Maintenant, tu l'as perdu à jamais. Il a fondu dans cette fournaise.

—Tant pis, dit-il au bout d'un instant en regardant les yeux de bleuet de la flaminique. Je ne suis plus sorcelleur. J'ai cessé de l'être. Sur Thanedd, dans la tour de la Mouette. À Brokilone. Sur le pont de la Iaruga. Dans la grotte, sous la Gorgone. Et ici, dans le bois de Myrkvid. Non, je ne suis plus sorcelleur. Je vais donc devoir apprendre à me passer de ce médaillon.

« Le roi aimait infiniment la reine, sa femme; quant à elle, elle l'aimait de tout son cœur. Leur histoire ne pouvait se terminer que tragiquement. »

Flourens Delannoy, *Contes et légendes*

«**Delannoy, Flourens** (1432-1510) - Linguiste et historien. Né à Vicovaro, secrétaire et bibliothécaire à la cour impériale dans les années 1460-1475. Chercheur infatigable de légendes et de contes populaires, auteur de nombreux traités considérés comme des monuments de la langue d'antan et de la littérature des régions du nord de l'Empire. Parmi ses œuvres les plus importantes, on peut citer: *Mythes et légendes des gens du Nord*, *Contes et légendes*, *La Surprise ou le Mythe de Sang ancien*, *La Saga du sorceleur*, ainsi que *Le Sorceleur et la Sorceleuse, ou la recherche incessante*. A partir de 1476, officie en tant que professeur à l'académie de Castell Graupian où il décède en 1510.»

Effenberg et Talbot, *Encyclopaedia Maxima Mundi*,
tome IV

Chapitre 8

Arrivant de la mer, le vent soufflait, agitait les voiles; la bruine, telle une fine grêle, cinglait les visages et mouchetait la surface du Grand Canal qui ondulait sous la brise.

—Par ici, monsieur, permettez. Le canot attend.

Dijkstra poussa un profond soupir. Il en avait sincèrement assez des trajets maritimes. Il aurait voulu continuer à apprécier le contact des pierres fermes et stables du quai sous ses pieds. L'idée de devoir remonter à bord d'une embarcation le rendait fou. Mais comment faire autrement? Lan Exeter, la capitale d'hiver de Kovir, se distinguait de manière fondamentale des autres capitales du monde. Les voyageurs qui arrivaient au port de Lan Exeter par la mer descendaient de bateau, faisaient quelques pas sur le quai, et remontaient aussitôt à bord d'un autre bâtiment flottant, un frêle canot à plusieurs rames, à la proue bien haute et à la poupe à peine plus basse. Lan Exeter avait été construite sur l'eau, dans la large embouchure de la rivière Tango. Plutôt que de rues, la ville disposait de canaux, et tous les déplacements urbains se faisaient en bateau.

Dijkstra monta dans le canot en saluant l'ambassadeur rédanien qui l'attendait près de la coupée. L'embarcation s'éloigna du quai, les rames heurtèrent en un même mouvement la surface de l'eau, la barque prit de la vitesse. L'ambassadeur rédanien se taisait.

Ambassadeur..., songea machinalement Dijkstra. Depuis combien d'années la Rédanie envoie-t-elle des ambassadeurs à Kovir? Depuis cent vingt ans, au moins. Depuis cent vingt ans, Kovir et Poviss sont pour la Rédanie des pays étrangers. Et pourtant ce ne fut pas toujours le cas.

Pendant très longtemps, la Rédanie traita les régions situées au nord, au-delà de la baie de Praxède, comme ses propres fiefs. Kovir et Poviss formaient, comme on le disait à la cour de Tretogor, un apanage faisant partie du domaine royal.

Les comtes apanagés qui y régnèrent successivement étaient appelés des Trojdeniens car ils descendaient, ou affirmaient descendre, d'un ancêtre commun, le prince Trojden. Ledit prince était le propre frère du roi de Rédanie, Radowid I^{er}, celui qu'on appellera plus tard Radowid le Grand. Dans sa jeunesse déjà, le prince Trojden était un homme lascif et particulièrement détestable. Songer à ce qu'il deviendrait en grandissant donnait la chair de poule. Le roi Radowid détestait son frère comme la peste (sur ce point, au moins, d'autres partageaient son sentiment). Afin de se débarrasser de lui, de l'éloigner le plus possible, il lui octroya en apanage le comté de Kovir, province la plus éloignée qui soit de Tretogor.

Officiellement, le comte apanagé Trojden était le vassal de la Rédanie, mais un vassal atypique, sans aucune charge, sans aucune obligation féodale. Ma foi, il n'eut pas même à prêter serment; on exigea exclusivement de lui qu'il promette d'être sage. Les uns affirmaient que Radowid, conscient que la « chasse royale » kovirienne n'avait pas les moyens d'assumer ni la redevance féodale ni la servitude, avait eu pitié. D'autres soutenaient au contraire que Radowid ne voulait tout simplement pas avoir à regarder le comte apanagé dans les yeux, la simple idée que son petit frère pût venir en personne à Tretogor avec de l'argent ou une aide militaire lui donnant la nausée. Qu'en était-il en réalité, personne ne le savait, mais quoi qu'il en soit les choses demeurèrent en l'état. Longtemps après la mort de Radowid I^{er}, le droit promulgué du temps du grand roi régissait toujours la Rédanie. Premièrement: le comté de Kovir était un territoire vassal, mais exempté de l'obligation de

payer la redevance féodale et de servir. Deuxièmement: l'apanage kovirien était un bien de mainmorte; à ce titre, la maison des Trojdeniens Geralt seule les questions de succession. Troisièmement: Tretogor ne se mêlait pas des affaires de la maison des Trojdeniens. Quatrièmement: les membres de la maison des Trojdeniens n'étaient pas invités aux célébrations des fêtes nationales. Cinquièmement: ni en aucune autre occasion.

Peu de gens, en réalité, étaient au fait de ce qui se passait dans les régions du Nord, et cela n'intéressait pas grand monde. Des nouvelles indirectes, en provenance de Kaedwen essentiellement, parvenaient à la Rédanie au sujet des conflits entre le comté de Kovir et les souverains nordiques moins puissants. Au sujet des alliances et des guerres: avec Hengfors, Malleore, Creyden, Talgar et d'autres petits pays au nom imprononçable. L'un avait été soumis et annexé par un autre, ou bien s'était lié à un pays voisin par le biais d'une union dynastique, ou encore avait été massacré et anéanti. Au final, on finissait par ne plus rien y comprendre.

Les nouvelles sur les guerres et les affrontements attirèrent tout de même dans le Nord toute une nuée de bretteurs, de bagarreurs, de chasseurs de primes et autres esprits agités et cupides, à la recherche de moyens de subsistance. Ceux-là arrivaient de tous les coins du monde, même de contrées aussi reculées que Cintra ou la Rivie. Mais il s'agissait en grande majorité de citoyens de Rédanie et de Kaedwen. Surtout de Kaedwen, d'où partaient des divisions entières de cavalerie (la rumeur disait même qu'à la tête de l'une de ces divisions se trouvait la célèbre Aideen, la fille rebelle illégitime du monarque de Kaedwen.) En Rédanie, on racontait qu'à la cour d'Ard Carraigh avait germé l'idée d'annexer le duché nordique et de le détacher de la couronne rédanieenne.

Il y en eut même pour commencer à brailler

qu'une intervention armée était nécessaire.

Tretogor cependant fit ostensiblement savoir que le Nord ne l'intéressait pas. Comme le confirmèrent les juristes royaux, le principe de réciprocité était de rigueur: l'apanage kovirien n'ayant envers la couronne aucune obligation, la couronne n'avait pas à aider Kovir. D'autant que le comté n'avait jamais demandé aucune aide.

En attendant, grâce aux armées qui se constituaient dans le Nord, les provinces de Kovir et de Poviss devenaient de plus en plus fortes et puissantes. Peu nombreux alors étaient ceux qui en étaient informés. Le signe le plus évident de la montée en puissance du Nord était un commerce à l'exportation de plus en plus actif. Durant des dizaines d'années on ne cessa de répéter que cette contrée reculée avait pour seules richesses le sable et l'eau de mer. Cette plaisanterie cessa d'être amusante lorsque les fonderies et les salines du Nord eurent pratiquement monopolisé le marché mondial du verre et du sel.

Mais des centaines de personnes avaient beau boire dans des chopes portant la marque des fonderies koviriennes et saler leur soupe avec du sel povissien, dans la conscience populaire, ce pays demeurerait toujours incroyablement lointain, inaccessible, aride et inamical. Et, avant tout, différent.

En Rédanie et à Kaedwen, plutôt que d'utiliser l'expression « au diable vauvert », on disait: « chasser quelqu'un jusqu'à Poviss ». « Si vous ne vous plaisez pas chez moi, avait coutume de dire le maître à ses compagnons récalcitrants, la route pour Kovir est ouverte. » « On n'est pas à Kovir ici », vociférait le professeur à ses étudiants indisciplinés qui remettaient en question tout ce qu'il disait. « Va donc faire ton malin à Poviss », lançait un laboureur à son fils qui critiquait la bineuse de son arrière-grand-père et l'agriculture sur brûlis.

La route pour Kovir était ouverte à ceux qui n'appréciaient pas l'ordre séculaire.

Avec le temps, ces derniers se mirent à s'interroger et, rapidement, ils constatèrent qu'effectivement rien, absolument rien n'entravait les routes pour Kovir et Poviss. Une deuxième vague d'émigration convergea alors vers le Nord. À l'instar de la première, elle se composait d'originaux insatisfaits en quête d'autre chose. Mais il ne s'agissait pas cette fois de querelleurs fâchés avec la vie ou d'éternels insatisfaits. Du moins, pas uniquement.

Le Nord attira des savants, qui croyaient aux théories qu'ils avaient élaborées alors que celles-ci étaient décriées par tous, considérées comme utopiques et loufoques; des techniciens et des constructeurs, convaincus qu'en dépit de l'opinion générale il était possible de construire les machines et les engins conçus par ces savants; des magiciens, pour qui l'élaboration de brise-lames à l'aide de la magie n'était pas un sacrilège; des marchands prêts à s'affranchir de la prudence et à prendre des risques dans la perspective de développer leur chiffre d'affaires; des agriculteurs et des éleveurs, persuadés que même le plus improductif des sols pouvait donner des récoltes et être propice à l'élevage d'animaux capables de résister à la rudesse du climat.

Le Nord attira également des mineurs et des géologues, qui voyaient dans l'austérité apparente des montagnes sauvages et des roches de Kovir le signe infaillible que leur sous-sol renfermait de grandes richesses. Car la nature aime l'équilibre.

Et ils avaient vu juste. Le sous-sol des terres du Nord renfermait bien des richesses.

Un quart de siècle plus tard, Kovir extrayait autant de minerai que la Rédanie, Aedirn et Kaedwen réunis. Seul Mahakam faisait mieux que Kovir dans le secteur du minerai de fer, mais Kovir envoyait à Mahakam des transports de métal

servant à réaliser des alliages. Kovir et Poviss détenaient un quart du marché mondial de l'argent, du nickel, du plomb, de l'étain et du zinc; la moitié du marché mondial du cuivre et du cuivre natif, les trois quarts de celui du manganèse, du chrome, du titane et du tungstène, autant de métaux ne se présentant que dans leur forme native: platine, ferroaurum, cryobélite et dymérite.

Et plus de quatre-vingts pour cent de la production mondiale d'or.

Avec cet or, Kovir et Poviss importaient les denrées alimentaires qui leur faisaient défaut, le rude climat du Nord ne permettant pas toutes les cultures, et les minerais absents de leurs sous-sols. Et toute autre marchandise qu'elles ne produisaient pas. Non par impossibilité ou incapacité. Mais parce que ça ne valait pas le coup. N'importe quel artisan de Kovir ou de Poviss, fils ou petit-fils de rémigrant arrivé dans les territoires du Nord quelques décennies plus tôt, son balluchon sur le dos, gagnait à présent quatre fois plus que son confrère de Rédanie ou de Témérie.

Kovir faisait commerce avec le monde entier et voulait continuer à étendre son influence. Mais ce fut impossible.

Sur le trône de Rédanie monta Radowid III, arrière-petit-fils de Radowid le Grand. Le nouveau roi avait non seulement hérité du prénom de son ancêtre, mais aussi de son avidité et de son esprit mesquin. Surnommé le Hardi par les flagorneurs et les hagiographes, et le Roux par tous les autres, il mit le doigt sur une incohérence que personne avant lui n'avait voulu relever, allez savoir pourquoi: pour quelle raison la Rédanie ne touchait-elle pas un denier du gigantesque négoce mené par Kovir? Il était temps que le vassal kovirien commence à servir ses suzerains!

Une formidable occasion se présenta peu

après; un différend concernant le tracé d'une frontière surgit entre la Rédanie et Aedirn; la discorde portait, comme d'habitude, sur la vallée du Pontar. Radowid III était décidé à intervenir militairement, et il commença à s'y préparer. Il promulgua un impôt militaire spécial, appelé « la dîme pontaroise ». Celle-ci devait être payée par tous les sujets de la couronne et tous les vassaux. Y compris l'apanage kovirien. Le Roux se frottait les mains: dix pour cent des revenus de Kovir, ce n'était pas rien!

Des ambassadeurs rédaniens se rendirent à Pont Vanis, dont on disait que c'était une place forte entourée d'une palissade en bois. Lorsqu'ils furent de retour, ils communiquèrent au Roux des nouvelles surprenantes.

Pont Vanis n'était pas une place forte entourée d'une palissade en bois. C'était en réalité une ville énorme, la capitale d'été du royaume de Kovir, dont le souverain, le roi Gedovius, envoyait au roi Radowid, par l'intermédiaire des ambassadeurs, la réponse suivante:

« Le royaume de Kovir n'est le vassal de personne. Les prétentions et les revendications de Tretogor sont infondées et s'appuient sur une lettre morte, qui n'a jamais eu force de loi. Les rois de Tretogor n'ont jamais été les suzerains des seigneurs de Kovir, car les seigneurs de Kovir - il sera facile de le vérifier dans les annales - n'ont jamais payé de tribut à Tretogor, n'ont jamais rempli d'obligations militaires envers elle, et, plus important encore, n'ont jamais été invités aux cérémonies données en l'honneur des fêtes nationales, ni à aucune autre célébration.

»Je suis par conséquent au regret de vous informer que moi, Gedovius, roi de Kovir, ne puis vous reconnaître comme mon seigneur et suzerain, et encore moins verser la dîme. Les vassaux koviriens étant exclusivement soumis à l'autorité de la seigneurie kovirienne, ils ne peuvent eux non plus y souscrire. »

Le message était clair: que Tretogor se mêle de ses affaires et non de celles de Kovir, royaume indépendant.

Une colère noire s'empara du Roux. Kovir se prenait pour un royaume indépendant? Soit. Désormais, il serait donc traité comme un fief étranger.

La Rédanie, ainsi que Kaedwen et la Témérie, que le Roux avait ralliés à sa cause, adoptèrent des mesures de rétorsion et des droits de douane exorbitants à l'encontre de Kovir. Tout marchand kovirien faisant route vers le sud devait, de gré ou de force, exposer toute sa marchandise dans l'une des villes de Rédanie et la vendre, ou alors rebrousser chemin.

La même sujétion était imposée aux marchands des lointaines régions du Sud qui s'apprêtaient à se rendre à Kovir.

Sur les marchandises que Kovir transportait par la mer sans accoster dans les ports rédaniens ou témériens, la Rédanie exigea des taxes scélérates. Les bateaux koviriens étaient bien décidés à ne pas payer; seuls ceux qui ne parvenaient pas à s'enfuir assez vite versaient la somme exigée. Ce jeu du chat et de la souris commencé sur la mer s'acheva par un incident. Alors qu'il tentait d'arrêter un marchand kovirien, un patrouilleur rédanie prit feu, attaqué par deux frégates koviriennes venues en renfort. Il y eut des victimes.

C'en était trop. Radovid le Roux décida de mater son vassal insoumis une bonne fois pour toutes. L'armée de Rédanie, forte de quatre mille hommes, traversa la rivière Braa, et un corps expéditionnaire de Kaedwen entra dans Caingorn.

Une semaine plus tard, deux mille rescapés rédaniens passaient la rivière Braa dans l'autre sens, tandis que les misérables survivants du corps kaedwien se traînaient pour rentrer chez eux par les cols des montagnes du Désert. Mais un autre

objectif se profila bientôt, auquel contribua l'or des montagnes du Nord. L'armée permanente de Kovir était composée de vingt-cinq mille condottieres; originaires des coins les plus reculés du monde, aguerris aux combats professionnels, ils vouaient une fidélité absolue à la couronne de Kovir en échange d'une solde particulièrement généreuse et d'une retraite garantie par contrat. Ils étaient prêts à tous les risques pour obtenir la prime, particulièrement généreuse elle aussi, accordée pour chaque bataille remportée. Ces riches soldats étaient par ailleurs menés au combat par des chefs expérimentés, capables et dotés eux aussi d'une belle fortune, que le Roux et le roi Benda de Kaedwen connaissaient fort bien: il n'y avait pas si longtemps, ces mêmes hommes servaient dans leurs propres rangs, avant de prendre subitement leur retraite pour se rendre à l'étranger.

Le Roux n'était pas stupide, et savait tirer les leçons de ses erreurs.

Il tempéra les généraux téméraires qui voulaient partir en croisade, il ignora les marchands qui exigeaient un blocus alimentaire, il amadoua Benda de Kaedwen qui réclamait vengeance pour l'extermination de son unité d'élite. Le Roux entama des négociations, bravant l'humiliation. La pilule fut pourtant difficile à avaler, le roi de Kovir acceptant de discuter, mais chez lui, à Lan Exeter. *Vous viendrez cuire à mon four*, songeait le Roux en rongeant son frein.

C'est donc en quémandeurs qu'ils voguaient vers Lan Exeter, songea Dijkstra en s'emmitouflant dans son manteau. *Comme d'humbles suppliants. Comme moi aujourd'hui.*

L'escadre rédanienne entra dans la baie de Praxède et se dirigea vers la côte kovirienne. Depuis le pont du vaisseau amiral *Alata*, Radowid le Roux, Benda de Kaedwen et le hiérarque de Novigrad qui les accompagnait en tant que médiateur regardaient avec stupeur les brise-lames

qui se dressaient dans la mer et au-dessus desquels s'élevaient les murs et les solides bastions de la forteresse qui gardait l'accès à la ville de Pont Vanis. Tandis qu'ils poursuivaient leur voyage en direction du nord, vers l'embouchure de la rivière Tango, les rois voyaient se succéder les ports, les chantiers navals, les débarcadères. Devant leurs yeux ébahis s'étendait une forêt de mâts et de voiles blanches à faire plisser les yeux. Ainsi qu'ils pouvaient le constater, Kovir possédait déjà son remède contre le blocus, les rétorsions et les guerres douanières. À l'évidence, la principauté était prête à régner sur les mers.

L'Alata entra dans la large embouchure de la rivière Tango et jeta l'ancre dans les mandibules de pierre de l'avant-port. Mais un dernier voyage sur l'eau attendait les rois, à leur grand étonnement. La ville de Lan Exeter ne possédait pas de rues, mais des canaux, dont le Grand Canal, artère principale et pivot de la métropole, qui menait directement du port à la résidence royale. Les rois se retrouvèrent sur une galère décorée de guirlandes or écarlate et d'armoiries sur lesquelles le Roux et Benda reconnurent avec stupéfaction l'aigle rédanien et la licorne kaedwienne.

Naviguant le long du Grand Canal, les rois et leur suite observaient et gardaient le silence. En réalité, il serait plus juste de dire qu'ils étaient sans voix. En découvrant la ville de leurs hôtes, ils se rendaient compte qu'ils n'avaient jamais su ce qu'étaient la richesse et l'apparat, l'opulence et le luxe.

Ils découvraient les imposantes bâtisses de l'Amirauté et le siège de la Guilde marchande, les promenades inondées d'une foule colorée et richement vêtue. Ils voguaient entre des enfilades de splendides petits palais - appartenant aux magnats locaux - et de ravissantes maisons d'habitation - propriétés des marchands - dont les façades somptueusement ornementées, quoique incroyablement étroites, se reflétaient dans l'eau du canal. L'étroitesse des façades avait une

explication: celles-ci étaient frappées d'un impôt, d'autant plus élevé que la façade était large.

Sur les marches du palais royal Ensenad, la résidence d'hiver attenante au canal - le seul bâtiment à posséder une large façade -, patientait déjà un comité d'accueil, dont le couple royal: le souverain de Kovir, Gedovius, et son épouse, Gemma. Le couple accueillit les nouveaux venus dignement, poliment, quoique d'une manière atypique. « Cher oncle », dit Gedovius en s'adressant à Radovid. « Cher grand-père », dit Gemma en souriant à Benda. Gedovius était de fait un Trojdenien. Gemma, quant à elle, descendait, comme cela fut confirmé, de la rebelle Aideen, héritière illégitime des rois d'Ard Carraigh, qui s'était enfuie de Kaedwen.

Ce rappel des liens de parenté égaya les humeurs et éveilla la sympathie, mais n'aida en rien les négociations. Dans le fond, cette rencontre n'avait rien d'une séance de négociation. Les «enfants» exposèrent brièvement leurs exigences. Les « grands-pères » les écoutèrent. Et signèrent le document que les héritiers nommeraient plus tard le « Premier Traité d'Exeter». Pour le distinguer des traités conclus ultérieurement, on le désigne aussi par les premiers mots de son préambule: *Mare Liberum Apertum*.

Les exigences des « enfants » étaient les suivantes: « La mer est libre et ouverte. Le commerce est libre. Le profit est sacré. Respecte le commerce et le profit de ton prochain comme les tiens propres. Entraver le commerce et la réalisation de profits est une violation des droits de la nature. Kovir n'est le vassal de personne. C'est un royaume indépendant, autonome et neutre. »

Gedovius et Gemma ne semblaient guère enclins, même par pure politesse, à faire la moindre concession, le moindre geste qui aurait permis à Radovid et Benda de ne pas perdre la face. Et pourtant ils le firent. Ils concédèrent à

Radowid le Roux le droit d'user, dans les documents officiels, et ce jusqu'à sa mort, du titre de roi de Kovir et de Poviss, et à Benda, de celui de roi de Caingorn et de Malleore, également jusqu'à sa mort.

Bien entendu, sous réserve de *non preiudicando*.

Gedovius et Gemma régnèrent pendant vingt-cinq ans. La lignée des Trojdeniens s'éteignit avec leur fils Gerard. Sur le trône de Kovir monta Esteril Thyssen, le fondateur de la maison des Thyssenides.

Bientôt unis par les liens du sang à toutes les autres dynasties du monde, les rois de Kovir respectèrent scrupuleusement les traités d'Exeter. Jamais ils ne se mêlaient des affaires de leurs voisins. Jamais ils ne remirent en cause les règles de l'accession au pouvoir, même lorsque certains bouleversements historiques désignaient le roi ou le prince royal comme le successeur légal au trône de Rédanie, d'Aedirn, de Kaedwen, de Cidaris ou même de Verden et de Lyrie. Jamais le puissant royaume de Kovir ne tenta d'annexer ou de conquérir un quelconque territoire, jamais il n'envoya de canonnières armées de catapultes et de balistes sur les eaux territoriales étrangères, jamais il ne tenta d'usurper le titre de « gouverneur des mers ». Kovir se contentait d'une mer libre et ouverte au commerce - *mare liberum apertum* -, et reconnaissait le caractère sacré du commerce et du profit.

Ainsi qu'une neutralité absolue, inébranlable.

Dijkstra releva le col en fourrure de castor de son manteau, protégeant sa nuque du vent et des gouttes de pluie qui le transperçaient. Arraché à ses considérations, il regarda autour de lui. L'eau du Grand Canal paraissait noire. Sous cette pluie d'abat et au milieu de cette brume, le bâtiment de l'Amirauté avait beau faire la fierté de Lan Exeter,

il faisait à présent penser à une caserne. Même les petites maisons marchandes avaient perdu leur magnificence habituelle, et leurs façades étroites semblaient plus étroites encore que d'ordinaire. *D'ailleurs, peut-être le sont-elles, par la peste*, songea Dijkstra. *Si le roi Esterad a augmenté les impôts, ces finauds de propriétaires se seront arrangés pour rétrécir leur maison.*

—Ce temps pourri dure-t-il depuis longtemps, Excellence? demanda-t-il, l'air détaché, pour mettre fin au silence exaspérant.

—Depuis la mi-septembre, comte, répliqua l'ambassadeur. Depuis la pleine lune. Un hiver précoce s'annonce. À Talgar les premières neiges sont déjà tombées.

—Je croyais que les neiges ne fondaient jamais à Talgar, dit Dijkstra.

L'ambassadeur le regardait, comme pour déterminer si l'espion plaisantait.

—À Talgar, l'hiver commence en septembre et s'achève en mai. (À son tour, l'ambassadeur se fendit d'une plaisanterie.) Les autres saisons sont le printemps et l'automne. Sans oublier l'été... Habituellement, il commence le premier mardi après la nouvelle lune. Et dure jusqu'au mercredi matin.

Dijkstra ne rit pas.

—Mais même là-bas, se renfroigna l'ambassadeur, voir de la neige fin octobre est un événement.

L'ambassadeur, comme la majorité de l'aristocratie rédaniennne, ne supportait pas Dijkstra. Il considérait l'obligation d'accueillir et de recevoir le maître espion comme une offense personnelle, et le fait que le Conseil de régence lui ait confié la responsabilité des négociations avec Kovir, plutôt qu'à lui-même, comme un affront mortel. Que lui, un descendant de la branche la

plus fameuse de la famille des de Ruyter, comtes depuis neuf générations, soit contraint de donner du comte à ce mufle doublé d'un parvenu l'écœurait. Mais, en tant que diplomate expérimenté, il cachait admirablement son ressentiment.

Les rames montaient et descendaient en cadence, le canot avançait prestement le long du canal. Ils passèrent justement devant le petit - mais très élégant - palais de la Culture et des Arts.

—Naviguons-nous vers Ensenad?

—Oui, comte, confirma l'ambassadeur. Le ministre des Affaires étrangères a fait clairement comprendre qu'il souhaitait vous voir dès votre arrivée, c'est pourquoi je vous mène directement à Ensenad. Je ferai ensuite envoyer un canot au palais, car je voudrais vous recevoir à souper...

—Votre Excellence voudra bien me pardonner, l'interrompit Dijkstra, mais certaines obligations ne me permettront pas de profiter de son invitation. J'ai énormément d'affaires à régler, et peu de temps pour le faire, il me faut donc renoncer aux réjouissances. Nous souperons ensemble une autre fois. En des temps plus heureux, plus calmes.

L'ambassadeur s'inclina et soupira d'aise, à la dérobée.

* * *

En sa qualité d'espion, Dijkstra pénétra à l'intérieur du palais par l'entrée de service. Ce dont il se réjouit. Pour accéder à la résidence d'été du roi par l'entrée principale, il fallait en effet emprunter, dès que l'on quittait le Grand Canal pour mettre pied à terre, un imposant escalier en marbre blanc: situé sous un fronton magnifique, il prenait appui sur de longues colonnes et était terriblement long. Les marches qui menaient à l'une des nombreuses entrées de service étaient incomparablement moins tape-à-l'œil mais

surtout, bien plus faciles d'accès. Malgré cela, Dijkstra, en avançant, se mordait les lèvres et pestait tout bas dans sa barbe, de manière à ne pas être entendu par les laquais et les majordomes qui l'escortaient.

D'autres marches et une nouvelle ascension les attendaient à l'intérieur du palais. Dijkstra jura de nouveau à mi-voix. Nul doute que l'humidité, le froid et l'inconfort du trajet en canot étaient pour quelque chose dans la douleur lancinante qui taquinait de nouveau sa jambe. Le souvenir de son os fracassé, guéri depuis par la magie, lui était fort déplaisant. Dijkstra grinça des dents. Il savait que le sorcelleur, qui était responsable de sa souffrance, avait eu les os brisés lui aussi. Il espérait de tout son cœur qu'il souffrait au moins autant que lui, et souhaitait ardemment qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible.

À l'extérieur, l'obscurité tombait déjà, et les couloirs d'Ensenad étaient sombres. Mais la route empruntée par Dijkstra, guidé par un majordome silencieux, était éclairée par une rangée de bougies tenues par des laquais. Devant la porte de la salle où le conduisait le majordome se tenaient des gardes munis de halberdars, tendus et raides comme s'ils avaient des piques plantées dans le cul. Autour de la porte, les laquais avec leurs bougies étaient plus nombreux, et tant de clarté faisait presque mal aux yeux. Dijkstra était quelque peu étonné devant le faste déployé pour le recevoir.

Il entra dans la salle et s'inclina profondément; toute trace d'étonnement avait disparu de son expression.

—Viens nous saluer, Dijkstra, l'interpella Esterad Thyssen, le roi de Kovir, Poviss, Narok, Velhad et Talgar. Ne reste pas sur le seuil, approche. Oublie l'étiquette, il ne s'agit pas d'une audience officielle.

—Très chère madame.

D'un geste distrait de la tête, l'épouse d'Esterad, la reine Zuleyka, répondit à la révérence pleine de respect de Dijkstra, sans interrompre ne fût-ce qu'une seconde son crochet.

Hormis le couple royal, il n'y avait pas âme qui vive dans l'immense salle.

—C'est cela même. (Esterad avait vu l'espion balayer la pièce du regard.) Nous allons discuter entre quatre, pardon, entre six yeux. Quelque chose me dit que c'est mieux ainsi.

Dijkstra prit place sur le siège curule qu'on lui désignait, face à Esterad. Le roi portait sur ses épaules un manteau couleur pourpre, bordé d'hermine, et sur la tête, assorti au manteau, un chapeau de velours. Comme tous les hommes du clan des Thyssenides, il était grand, puissamment charpenté et beau à se damner. Il avait toujours l'air en forme et en bonne santé, comme un marin qui viendrait juste de rentrer du large; on sentait instantanément chez lui l'air de la mer et le vent froid et salé. Comme avec tous les Thyssenides, il était difficile de déterminer son âge exact. Si l'on se fiait à ses cheveux, sa peau et ses mains - les trois parties du corps les plus révélatrices de l'âge d'une personne -, on aurait pu donner au roi quarante-cinq ans. Dijkstra savait qu'il en avait cinquante-six.

—Zuleyka, dit le roi en se penchant vers sa femme. Regarde-le. Si tu ne savais pas que c'est un espion, y croirais-tu, toi?

La reine Zuleyka n'était pas très grande, plutôt replète et d'une laideur sympathique. Elle s'habillait à la manière typique des femmes sans attrait, c'est-à-dire avec des atours qui la vieillissaient terriblement, la faisant ressembler à sa propre grand-mère. Elle ne portait que des robes amples à la coupe imprécise, aux tons dominants de gris et de bruns, une coiffe héritée de ses aïeules sur la tête. Elle n'usait d'aucun maquillage et ne portait aucun bijou.

—Le Bon Livre, énonça-t-elle d'un petit filet de voix tout mignon, nous enseigne de ne pas juger trop vite notre prochain. Car nous serons nous aussi jugés un jour. Plaise à Dieu que ce ne soit pas sur les apparences.

Esterad Thyssen enveloppa sa femme d'un regard plein de tendresse. Il était de notoriété publique qu'il l'aimait d'un amour sans limite qui n'avait pas faibli d'un iota en vingt-neuf ans de mariage; au contraire, il brûlait d'un feu de plus en plus intense et limpide. Esterad, à en croire la rumeur, n'avait jamais trahi Zuleyka. Dijkstra n'y croyait pas trop, même si ses trois tentatives pour présenter au roi, ou plutôt glisser dans ses draps, de très belles agentes, prétendantes au rôle de favorites et formidables sources d'informations, n'avaient rien donné.

—Je n'aime pas tourner autour du pot, dit le roi, c'est pourquoi je vais te révéler sur-le-champ la raison pour laquelle j'ai décidé de te parler en personne. En réalité, il y en a plusieurs. Premièrement, je sais que tu ne recules pas devant la corruption. En règle générale, j'ai une confiance absolue en mes fonctionnaires, mais pourquoi les mettre à rude épreuve, les soumettre à la tentation? Quel dessous-de-table avais-tu l'intention de proposer à mon ministre des Affaires étrangères?

—Mille couronnes de Novigrad, rétorqua l'espion sans ciller. S'il avait marchandé, je serais monté jusqu'à mille cinq cents.

—C'est pour ça que je t'aime, déclara Esterad Thyssen après quelques secondes de silence. Tu es un incorrigible salopard. Tu me rappelles ma jeunesse. Je te regarde, et je me vois au même âge.

Dijkstra remercia le roi d'un salut. Il n'avait que huit ans de moins que le roi. Esterad, il en était persuadé, le savait pertinemment.

—Tu es un incorrigible salopard, répéta le

roi en redevenant sérieux. Mais un salopard correct et honnête. Et c'est une rareté par les temps qui courent.

Dijkstra s'inclina de nouveau.

—Vois-tu, poursuivit Esterad, il existe dans chaque État des fanatiques qui veulent imposer une certaine conception de l'ordre public. Dévoués corps et âme à cette idée, ils sont prêts à tout pour la défendre. Y compris à commettre des crimes, car la fin, selon eux, justifie les moyens et renverse la morale. Ils n'assassinent pas, ils sauvent l'ordre public. Ils ne torturent pas, ne font pas de chantage: ils protègent la raison d'État et luttent pour la paix. Pour ces gens, la vie d'une entité, dès lors que celle-ci constitue à leurs yeux une entrave au dogme de l'ordre établi, ne vaut rien, ne mérite pas la moindre considération. Ces gens oublient que la société qu'ils servent est justement composée de ces entités. Ils voient large, comme on dit... ce qui est le plus sûr moyen de ne plus distinguer les pièces du puzzle.

—Nicodemus de Boot, ne put s'empêcher d'intervenir Dijkstra.

—Pas loin, mais raté. (Le roi de Kovir sourit de plus belle, dévoilant ses dents blanches comme l'albâtre.) Vysogota de Corvo. Moins connu, mais lui aussi bon moraliste et bon philosophe. Lis-le, je te le recommande. Peut-être reste-t-il encore un de ses livres chez vous, en Rédanie, si vous n'avez pas tout brûlé. Mais revenons à nos affaires. Toi, Dijkstra, tu utilises sans scrupules les intrigues, la corruption, le chantage et les tortures. Tu peux sans ciller condamner un homme à mort ou ordonner qu'on l'abatte. Que tu agisses ainsi dans l'intérêt du royaume que tu sers fidèlement ne te disculpe en rien et ne te rend pas plus sympathique à mes yeux. Sache-le.

L'espion indiqua d'un signe de tête qu'il en était conscient.

—Cependant, reprit Esterad, comme je l'ai

dit, tu es un salopard au caractère droit. Et c'est pour cela que je t'apprécie et te respecte, et que je t'ai accordé une audience privée. Parce que toi, Dijkstra, en dépit des millions d'occasions qui se sont présentées à toi, tu n'as jamais de ta vie agi pour ton propre compte ni volé ne serait-ce qu'un sou dans la caisse publique. Pas même un demi-sou. Zuleyka, regarde! A-t-il rougi, ou n'est-ce qu'une impression?

La reine leva la tête de son ouvrage.

—«À leur modestie vous reconnaîtrez leur droiture», déclara-t-elle, citant un article du Bon Livre, bien qu'elle n'ait certainement constaté aucune trace de rougeur sur le visage de l'espion.

—Bien, dit Esterad. Les faits. Il est temps de passer aux affaires d'État. Tu dois savoir, Zuleyka, qu'il a traversé les océans, mû par le devoir patriotique. La Rédanie, sa patrie, est menacée. Depuis la mort tragique du roi Vizimir y règne le chaos. Une bande d'aristocrates idiots se faisant appeler le Conseil de régence gouverne la Rédanie. Cette bande, ma Zuleyka, ne fera rien pour le pays. Face à la menace, elle prendra la fuite ou léchera les bottines cousues de perles de l'empereur de Nilfgaard, tel un chien docile. Cette bande méprise Dijkstra, car c'est un espion, un assassin, un parvenu et un mufle. Mais c'est bien lui, c'est bien Dijkstra qui a traversé les océans pour sauver la Rédanie. Démontrant ainsi qu'il y était réellement attaché.

Esterad Thyssen se tut, poussa un soupir, fatigué par son discours; il repositionna son chapeau d'hermine pourpre, qui était retombé un peu trop bas sur son front.

—Eh bien, Dijkstra, demanda-t-il, de quoi souffre ton royaume? Mis à part du manque d'argent, bien entendu.

—Mis à part le manque d'argent, tout le monde se porte bien, je vous remercie, répliqua l'espion resté de marbre.

—Ha, ha! (Le roi, en riant, avait basculé la tête, et il dut de nouveau remettre son chapeau en place, celui-ci ayant encore une fois glissé sur son front.) Je saisis.

»Oui, je saisis, reprit-il. Et j'applaudis à l'idée. Lorsqu'on a de l'argent, on peut se procurer des médicaments et ainsi venir à bout des maux qui nous accablent. Le tout est d'avoir de l'argent. Or vous n'en avez pas. Sinon, tu ne serais pas ici. Ai-je correctement compris les choses?

—Impeccablement.

—Combien vous faut-il? Je serais curieux de le savoir.

—Oh, trois fois rien. Un million de besants.

—Tu dis que c'est trois fois rien? (D'un geste exagéré, Esterad Thyssen se prit la tête entre les mains.) Aïe aïe aïe...

—Voyons, cette somme est une bagatelle, pour Votre Majesté, marmotta l'espion...

—Une bagatelle? (Le roi lâcha son chapeau et leva les mains au ciel.) Entends-tu, Zuleyka? Il ose qualifier un million de besants de bagatelle! Aïe, aïe, aïe... Te rends-tu compte, Dijkstra, qu'entre avoir un million, et ne pas avoir un million, il y a une différence de deux millions?

Je comprends que toi et Filippa Eilhart recherchiez activement des moyens de vous défendre face à Nilfgaard, mais que voulez-vous donc faire? Acheter Nilfgaard tout entier ou quoi?

Dijkstra ne répondit pas. Zuleyka crochetaït avec opiniâtreté. Pendant un instant Esterad fit mine d'admirer les nymphes nues du plafond.

—Allez, viens, dit-il en faisant signe à l'espion et en se levant brusquement.

Ils s'approchèrent de l'immense tableau qui représentait le roi Gedovius assis sur un cheval

gris et indiquant de son sceptre à farinée quelque chose qui ne figurait pas sur la toile, la bonne direction sans doute. Esterad extirpa de sa poche une minuscule baguette en or, puis il s'en servit pour toucher le cadre du tableau tout en prononçant une formule à mi-voix. Gedovius et le cheval gris disparurent pour laisser place à une carte du monde en relief. De sa baguette dorée, le roi toucha un bouton d'argent dans un coin de la carte et d'une formule magique en modifia l'échelle, limitant la partie visible du monde à la vallée de la Iaruga et aux Quatre Royaumes.

—En bleu, c'est Nilfgaard, expliqua-t-il. En rouge, c'est vous. Qu'as-tu à rêvasser? Regarde plutôt par ici!

Dijkstra s'arracha à la contemplation des autres tableaux représentant principalement des scènes maritimes. Il se demandait lequel d'entre eux était un camouflage magique cachant une autre des fameuses cartes d'Esterad, celle représentant les services de renseignements commerciaux et militaires de Kovir, tout un réseau d'informateurs corrompus et d'hommes et de femmes soumis au chantage, d'indicateurs, de contacts opérationnels, d'agents de diversion, d'assassins mercenaires, d'agents « dormants » et de résidents actifs. Dijkstra savait que cette carte existait, il essayait depuis longtemps de la dénicher, sans succès.

—En rouge, c'est vous, répéta Esterad Thyssen. Ça semble mal barré, non?

Mal barré, approuva Dijkstra en pensée. Ces derniers temps, il avait étudié de nombreuses cartes stratégiques mais, à présent, sur la carte d'Esterad, la situation semblait plus désastreuse encore. Les petits carreaux bleus s'ordonnaient en de terribles mâchoires de dragons prêtes à happer à tout moment les petits carreaux rouges et à les briser entre leurs crocs.

Esterad Thyssen cherchait du regard ce qui

pourrait lui servir de règle pour désigner des points sur la carte; finalement, il retira de la panoplie la plus proche une rapière ornementale.

—Nilfgaard, commença-t-il en se servant de la rapière, a attaqué la Lyrie et Aedirn, utilisant l'offensive sur le fort frontalier de Glevitzing comme *casus belli*. Je ne chercherais pas ici à déterminer qui a réellement attaqué Glevitzing ni sous quelles couleurs. Pas plus que je ne chercherais à découvrir combien de temps exactement s'est écoulé entre les mouvements armés d'Emhyr et le lancement d'une entreprise similaire orchestrée cette fois par Aedirn et la Témérie. Je laisse cela aux historiens. Je m'intéresse davantage au présent et à l'avenir. À l'heure actuelle, Nilfgaard stationne à Dol Angra et Aedirn, couvert par une zone tampon sous forme de *dominium* elfique à Dol Blathann, faisant frontière commune avec cette partie d'Aedirn que le roi Henselt de Kaedwen, pour parler par métaphore, arracha de la bouche d'Emhyr pour la dévorer lui-même.

Dijkstra ne fit pas de commentaires.

—Je laisse également aux historiens le soin de juger l'action du roi Henselt sur le plan moral, reprit Esterad. Mais il suffit d'un seul coup d'œil sur la carte pour voir qu'en annexant la Marchie du Nord Henselt a barré la route à Emhyr jusqu'à la vallée du Pontar. Il a assuré les flancs de la Témérie. Et aussi les vôtres, Rédaniens. Vous devriez l'en remercier...

—Je l'ai remercié, marmonna Dijkstra. Mais officieusement. Le roi Demawend d'Aedirn est notre invité à Tretogor. Or il porte sur l'action de Henselt un jugement moral des plus explicites. Il a pour habitude de l'exprimer par des mots brefs, mais retentissants.

—J'imagine, dit le roi de Kovir en hochant la tête. Laissons cela pour l'instant, et intéressons-nous au Sud, à la Iaruga. En attaquant à Dol

Angra, Emhyr a protégé simultanément ses flancs en concluant un accord indépendant avec Foltest de Témérie. Mais, sitôt après la cessation des combats à Aedirn, l'empereur a brutalement rompu le pacte et attaqué Brugge et Sodden. Par ses négociations timorées, Foltest a arraché deux semaines de trêve. Seize jours précisément. Et nous sommes aujourd'hui le 26 octobre.

—En effet.

—Ainsi, au jour du 26 octobre l'état des lieux est le suivant: Brugge et Sodden sont occupés. Les forteresses de Razwan et Mayen sont tombées. L'armée de Témérie, battue lors de la bataille de Maribor, refoulée vers le nord. Maribor est encerclé. Il tenait encore ce matin. Mais la soirée est déjà bien avancée, Dijkstra.

—Maribor résistera. Nilfgaard n'a même pas réussi à l'encercler hermétiquement.

—C'est vrai. Ils sont allés trop loin, ils ont trop étendu la ligne de ravitaillement, ils découvrent leurs flancs imprudemment. Au cours de l'hiver ils cesseront le siège, reculeront plus près de la Iaruga, resserreront les rangs. Mais que se passera-il au printemps, Dijkstra? Que se passera-t-il quand l'herbe pointera sous la neige? Approche. Regarde la carte.

Dijkstra obéit.

—Regarde la carte, répéta le roi. Je vais te dire ce que fera Emhyr var Emreis au printemps.

* * *

—Au printemps, annonça Carthia van Canten en arrangeant devant le miroir ses boucles dorées, une offensive sans précédent sera lancée. Oh, je sais que cette information n'a en soi rien de sensationnel; pour les lavandières rassemblées autour du puits municipal, l'offensive de printemps est un sujet de distraction permanent.

Assire var Anahid était particulièrement irritée et impatiente ce jour-là. Toutefois elle se contint et ne lui demanda pas pourquoi elle venait lui casser les pieds avec des informations si peu sensationnelles. Elle connaissait Cantarella. Si elle se mettait à parler de quelque chose, c'est qu'elle avait de bonnes raisons de le faire. Et elle avait pour habitude de ponctuer ses propos de conclusions.

—Mais j'en sais tout de même un peu plus que la populace, poursuivit Cantarella. Vattier m'a tout raconté, tout le déroulement de sa réunion chez l'empereur. Avec ça, il a rapporté chez moi une serviette remplie de cartes; quand il s'est endormi, j'y ai jeté un coup d'œil... Dois-je continuer?

—Mais bien sûr, répondit Assire en clignant de l'œil. Je t'en prie, ma chère.

—L'assaut principal sera effectivement dirigé sur la Témérie. Aux confins de la rivière Pontar, sur la ligne Novigrad-Wyzima-Ellander. L'attaque sera portée par les armées du « Centre », sous le commandement de Menno Coehoorn. Les flancs seront protégés par l'ensemble des armées de « l'Est », qui attaqueront à partir d'Aedirn la vallée du Pontar et Kaedwen...

—Kaedwen? s'étonna Assire en haussant les sourcils. Serait-ce donc la fin de la frêle amitié scellée au moment du partage du butin?

—Kaedwen menace le flanc droit. (Carthia van Canten fit une légère moue. Sa bouche de poupée offrait un contraste saisissant avec les fines tactiques qu'elle relatait.) L'attaque a un caractère préventif. Les divers détachements du groupe armé «Est» doivent bloquer l'armée du roi Henselt et lui ôter toute envie éventuelle de porter secours à la Témérie.

»Le groupe opérationnel spécial «Verden», reprit la blonde, frappera à l'ouest avec pour mission de neutraliser Cidaris et de fermer

hermétiquement le périmètre autour de Novigrad, Gors Velen et Wyzima. Car l'état-major estime indispensable d'investir ces trois forteresses.

—Tu n'as pas donné le nom des chefs des deux groupes armés.

—Ardal aep Dahy pour le groupe «Est», répondit Cantarella avec un léger sourire. Joachim de Wett pour le groupe «Verden».

Assire haussa davantage les sourcils.

—Curieux..., dit-elle. Ces deux princes ont subi l'affront de voir leurs filles écartées des plans matrimoniaux d'Emhyr. Notre empereur est soit très naïf, soit très rusé.

—Si Emhyr a appris quelque chose au sujet de la conspiration des ducs, affirma Cantarella, ce n'est pas par Vattier. Ce dernier ne lui a rien révélé.

—Continue.

—Il s'agira d'une offensive d'une envergure jamais atteinte à ce jour. En comptant les détachements du front, les réservistes, les services de renfort et de l'arrière, plus de trois cent mille hommes, parmi lesquels des elfes, bien entendu, participeront à l'opération.

—Quand doit-elle débiter?

—La date n'est pas encore fixée. Le problème majeur est l'approvisionnement, qui lui-même dépend de l'état des routes. Or personne ne peut prévoir quand cessera l'hiver.

—Qu'est-ce que Vattier a dit d'autre?

—Il s'est plaint, le pauvre, répondit Cantarella en souriant, dévoilant ses jolies quenottes. L'empereur l'a de nouveau invectivé et admonesté. En public. Toujours au sujet de la mystérieuse disparition de Stefan Skellen et de l'ensemble de son détachement. Emhyr a

publiquement traité Vattier d'empoté, il a raillé ses services qui, plutôt que de faire disparaître eux-mêmes des hommes, assistent, médusés, à de telles disparitions. Il a fait sur ce thème un méchant calembour que Vattier n'a pas su me répéter correctement. Puis l'empereur a plaisanté en lui demandant si cela ne voudrait pas dire qu'une autre organisation secrète, dont lui-même ignorerait l'existence, aurait vu le jour. Notre empereur est perspicace. Il n'est pas loin de la vérité.

—Pas loin, en effet, marmonna Assire. Quoi d'autre, Carthia?

—L'agent que Vattier avait placé dans le détachement de Skellen et qui a également disparu s'appelait Nératine Ceka. Vattier devait beaucoup l'apprécier, car il s'est montré particulièrement affecté par sa disparition.

Je suis moi aussi affectée par la disparition de Jediah, songea Assire. Mais, au contraire de Vattier, je saurai bientôt, moi, ce qui s'est passé.

—Et Rience? Vattier ne la plus rencontré?

—Non. Il n'en a pas parlé.

Toutes deux restèrent silencieuses quelques instants. Le chat miaula bruyamment sur les genoux d'Assire.

—Dame Assire?

—Oui, Carthia?

—Est-ce que je vais devoir jouer encore longtemps le rôle de la maîtresse stupide? Je voudrais reprendre mes études, me consacrer à mes travaux scientifiques...

—Non, plus très longtemps, l'interrompit Assire. Mais patiente encore un peu. Résiste, mon enfant.

Cantarella soupira.

Elles terminèrent leur conversation et se dirent au revoir. Assire var Anahid chassa son chat de son fauteuil et s'y assit pour lire encore une fois la lettre de Fringilla Vigo, qui séjournait à Toussaint. Assire était inquiète. Elle sentait qu'il y avait dans cette lettre un message entre les lignes, mais elle ne parvenait pas à saisir lequel. Il était minuit passé déjà lorsque Assire var Anahid, la magicienne nilfgaardienne, activa le mégascope et établit une communication à distance avec le château de Montecalvo en Rédanie.

Filippa Eilhart était vêtue d'une courte chemise de nuit à fines bretelles, des traces de rouge à lèvres étaient visibles sur sa joue et son décolleté. Assire fit un immense effort pour réprimer une grimace de dégoût. *Jamais au grand jamais je ne pourrai comprendre ça*, se dit-elle. *Je n'y tiens pas, d'ailleurs.*

—Peut-on parler en toute tranquillité?

Filippa fit un large geste de la main pour s'entourer d'une sphère magique de discrétion.

—Maintenant, oui.

—J'ai des informations, commença Assire d'une voix sourde. En soi elles ne sont pas sensationnelles, même les lavandières rassemblées autour du puits en parlent. Néanmoins...

—À l'heure actuelle, déclara Esterad Thyssen, les yeux rivés sur sa carte, la Rédanie peut mobiliser trente-cinq mille soldats, dont quatre mille cuirassiers à cheval. Même en comptant large, l'issue du combat ne fait aucun doute.

Dijkstra hocha la tête. Le calcul était d'une précision absolue.

—Demawend et Meve avaient une armée identique. Emhyr les a écrasés en vingt-six jours. La même chose se passera avec les armées de Rédanie et de Témérie si vous ne vous renforcez

pas. Je soutiens votre idée, à toi et à Filippa Eilhart. Il vous faut des armées. Il vous faut des escadrons de cavalerie, combattifs, aguerris et bien équipés. Et l'argent pour Financer le tout, soit un petit million de besants.

L'espion confirma d'un signe de tête qu'à ce calcul non plus il n'avait rien à objecter.

—Cependant, comme tu le sais certainement, poursuit le roi d'un ton sec, Kovir a toujours été neutre et le restera. Nous sommes liés à l'empire de Nilfgaard par un traité signé jadis par mon grand-père, Esteril Thyssen, et l'empereur Fergus var Emreis. Le caractère de ce traité ne permet pas à Kovir de soutenir les ennemis de Nilfgaard, que ce soit en leur fournissant une aide militaire directe, ou en leur prêtant l'argent nécessaire pour former une armée.

—Lorsque Emhyr var Emreis aura étouffé la Témérie et la Rédanie, rétorqua Dijkstra après s'être raclé la gorge, alors il regardera plus au nord. Emhyr ne se contentera pas de ce qu'il a. Il se pourrait alors que votre traité ne vaille plus tripette. Rappelez-vous Foltest de Témérie, que nous venons d'évoquer. Par ses accords avec Nilfgaard, il a réussi à s'acheter à peine seize jours de trêve...

—Oh, mon cher! s'écria Esterad, froissé. On ne peut argumenter de cette façon. Il en va des traités comme des mariages: on ne les conclut pas avec l'idée de les trahir et, une fois qu'ils sont conclus, on ne s'encombre pas de soupçons. Quant à ceux à qui cela ne plaît pas, ceux-là n'ont qu'à éviter de se marier. Car on ne peut être cocu si l'on n'est pas marié. Mais reconnais que la peur d'être cocu a quelque chose de pitoyable et constitue une piètre excuse pour ne pas s'engager. Dans le mariage, on ne passe pas son temps à s'interroger sur la possible infidélité de l'autre. Tant que l'on ne porte pas de cornes, on n'envisage pas l'éventualité d'en porter peut-être un jour, et quand on les porte finalement il n'y a

plus rien à dire, de toute façon. Tiens, puisque nous en sommes à parler de cornes, comment se porte l'époux de la belle Marie, le marquis de Mercey, le ministre rédanien du Trésor?

—Son Altesse royale, dit Dijkstra en s'inclinant roidement, a des informateurs à faire pâlir d'envie l'espion que je suis.

—Effectivement, reconnu le roi. Tu serais étonné si tu connaissais leur nombre et leur fiabilité. Mais tu n'as pas à rougir des tiens non plus. Je parle de ceux qui sont ici dans mon palais, ainsi qu'à Pont Vanis. Ils méritent tous la plus haute note, je t'en donne ma parole.

Dijkstra ne cilla pas.

—Emhyr var Emreis, poursuivit Esterad en regardant les nymphes au plafond, dispose également de quelques bons agents bien placés. C'est pourquoi, je le répète, la raison d'Etat de Kovir reste la neutralité et son principe *pacta sunt servanda*. Le royaume de Kovir ne rompt pas les contrats qu'il a signés. Pas même en vue de parer à la possible rupture desdits contrats par l'autre partie.

—Je me permets de faire remarquer, énonça Dijkstra, que la Rédanie n'incite nullement Kovir à enfreindre les pactes qui la lient à d'autres puissances. En aucune façon la Rédanie ne sollicite de Kovir une union ou une aide militaire contre Nilfgaard. La Rédanie souhaite simplement... emprunter une petite somme d'argent, qu'elle ne manquera pas de rembourser...

—J'ai déjà mon idée sur la façon dont vous allez nous rembourser, l'interrompit le roi. Mais tout cela n'est que pure rhétorique puisque je ne vous prêterai pas le moindre denier. Et ne me régale pas d'une de tes casuistiques hypocrites, Dijkstra, car cela te va aussi bien qu'un bavoir à un loup. As-tu d'autres arguments? Plus sérieux, intelligents et judicieux?

—Non, je n'en ai pas.

—C'est une chance que tu sois devenu espion, dit Esterad Thyssen au bout d'un instant de silence. Tu n'aurais pas fait carrière dans le négoce.

* * *

Les couples royaux ont de tout temps fait chambre à part. Les rois, avec une fréquence très variable, visitaient les chambres des reines; il arrivait aussi que les reines aillent inopinément visiter les chambres des rois. Puis les époux retrouvaient chacun leur chambre et leur couche.

Dans ce domaine aussi, le couple royal de Kovir était une exception. Esterad Thyssen et Zuleyka dormaient toujours ensemble, dans la même chambre, dans le même gigantesque lit à baldaquin.

Avant de s'endormir, Zuleyka, après avoir chaussé ses lunettes qu'elle n'osait porter devant ses sujets, avait coutume de lire son fameux Bon Livre. Esterad Thyssen, lui, avait pour habitude de parler.

Il n'en fut pas autrement cette nuit-là. Esterad mit son bonnet de nuit et prit son sceptre à la main. Il aimait le tenir et jouer avec lui, mais ne le faisait pas en public, car il craignait que ses sujets le taxent de préciosité.

—Tu sais, Zuleyka, ces derniers temps je fais des rêves par trop étranges. Cela fait plusieurs nuits d'affilée déjà que je rêve de ma sorcière de mère. Elle est debout près de moi et répète: «J'ai une femme pour Tancrède, j'ai une femme pour Tancrède. » Et elle me désigne une jeune fille très mignonne, mais très jeune. Et sais-tu, Zuleyka, qui est cette jeune fille? C'est Ciri, la petite-fille de Calanthe. Tu te souviens de Calanthe, Zuleyka?

—Je m'en souviens, mon mari.

—Ciri, poursuivit Esterad en jouant avec son sceptre, est celle avec qui, paraît-il, doit se marier Emhyr var Emreis. Mariage singulier, surprenant... Comment, dans ces circonstances, pourrait-elle être une épouse pour Tancredi?

—Une femme ne serait pas une mauvaise chose pour Tancredi. (La voix de Zuleyka, comme chaque fois qu'elle parlait de son fils, s'était quelque peu altérée.) Peut-être qu'il se rangerait un peu...

—Oui, peut-être, soupira Esterad. Quoique j'en doute, mais on ne sait jamais. En tout cas, le mariage est une possibilité à envisager. Humm... Cette Ciri... Ah! Kovir et Cintra! L'embouchure de la Iaruga! Cela sonne bien, très bien. Ce serait une belle union... Une belle alliance... Mais enfin, si Emhyr a jeté sur elle son dévolu... Pourquoi dans ce cas m'apparaît-elle en rêve? Et pourquoi, par le diable, est-ce que je rêve de choses aussi bizarres? La nuit de l'équinoxe, tu te souviens, quand je t'ai réveillée... Brrr, quel cauchemar, je suis content de ne plus me rappeler les détails... Humm... Peut-être devrais-je appeler un astrologue? Une devineresse? Un médium?

—Dame Sheala de Tancarville est à Lan Exeter.

—Non, grimaça le roi. Je ne veux pas de cette magicienne. Elle est trop maligne. C'est une deuxième Filippa Eilhart que j'ai dans mon royaume! Ces femmes sont trop attirées par le pouvoir, il est hors de question de leur donner du grain à moudre en sollicitant leurs faveurs et en leur faisant des confidences.

—Comme toujours, tu as raison, mon mari.

—Hum... Mais ces rêves...

—Le Bon Livre raconte, dit Zuleyka en feuilletant quelques pages, que lorsqu'on s'endort les dieux nous ouvrent les oreilles et s'adressent à nous. Et le prophète Lebioda nous enseigne que

lorsque nous rêvons se dévoile à nous soit une grande sagesse, soit une incommensurable bêtise. Tout l'art consiste à faire la différence.

—L'idée d'un mariage entre Tancrede et la fiancée d'Emhyr ne témoigne pas véritablement d'une grande sagesse, soupira Esterad. Et, puisqu'on en parle, je serais plus que ravi si la sagesse me visitait dans mes rêves. C'est au sujet de l'affaire pour laquelle Dijkstra est venu ici. Une affaire très compliquée. Parce que vois-tu, ma très tendre Zuleyka, il n'y a rien de réjouissant à voir Nilfgaard pousser vers le nord et se préparer à envahir Novigrad d'un jour à l'autre. Tout, y compris notre neutralité, pourrait être remis en question, Novigrad offrant de nouvelles perspectives qu'il était difficile d'envisager depuis le sud lointain. Il serait donc bon que la Rédanie et la Témérie tempèrent l'avancée de Nilfgaard, qu'ils contraignent les envahisseurs à reculer derrière la Iaruga. Mais est-ce une bonne chose que ce soit notre argent qui le leur permette? Est-ce que tu m'écoutes, Zuleyka, femme la plus aimée de toutes?

—Je t'écoute, mon mari.

—Et qu'est-ce que tu en dis?

—Toute la sagesse est contenue dans le Bon Livre.

—Et ton Bon Livre conseille-t-il quoi faire lorsque arrive un Dijkstra et qu'il exige de toi un million?

—Le Livre, marmonna Zuleyka, ne dit rien de l'indigne mammon. Mais dans l'un des articles il est dit: « Plus grande est la chance de donner que de recevoir, et il est noble d'aider le miséreux en lui faisant l'aumône. » Il est écrit: « Distribue tous tes biens, et noble ton âme deviendra. »

—Mais tu finiras avec l'escarcelle et la panse vides, compléta Esterad Thyssen en grommelant. Dis-moi, Zuleyka, hormis les articles sur la

noblesse de la charité, le Livre contient-il quelque chose d'intelligent concernant les affaires? Que dit le Livre, par exemple, au sujet d'un échange équivalent?

La reine ajusta ses lunettes sur son nez et se mit à feuilleter rapidement l'incunable.

—« Comme Jacob donna aux dieux, ainsi les dieux donnèrent à Jacob », lut-elle.

Esterad resta silencieux de longues minutes.

—Autre chose? demanda-t-il enfin, lentement.

Zuleyka se remit à feuilleter le Livre.

—J'ai trouvé quelque chose dans les sapientiaux du prophète Lebioda, annonça-t-elle soudain. Je te le lis?

—S'il te plaît.

—Le prophète Lebioda dit: «En vérité, secours d'une obole le miséreux. Mais plutôt que de lui donner une pastèque entière, donne-lui une demi-pastèque, car de joie le miséreux peut perdre la tête. »

—Une demi-pastèque? pouffa Esterad Thyssen. C'est-à-dire un demi-million de besants? Te rends-tu compte, Zuleyka, qu'entre avoir un demi-million, et ne pas avoir un demi-million, il y a une différence de un million?

—Tu ne m'as pas laissé terminer. (Zuleyka lui lança un regard réprobateur par-dessus ses lunettes.) Le prophète dit plus loin: « Mieux vaut encore donner au miséreux un quart de pastèque. Car en vérité je vous le dis, il se trouvera toujours quelqu'un prêt à partager une pastèque avec le miséreux; si ce n'est par noblesse, ce sera par calcul ou sous un autre prétexte. »

—Ah! (Le roi de Kovir donna un coup de sceptre sur la table de nuit.) En vérité, c'était un

habile prophète que ce prophète Lebioda! Plutôt que de donner, faire en sorte que quelqu'un d'autre donne... Ça, ça me plaît! Que voilà des paroles véritablement melliflues! Etudie les sapientiaux de ce prophète, ma Zuleyka adorée. Je suis certain que tu y découvriras encore quelque chose qui me permettra de résoudre le problème de la Rédanie et de l'armée qu'elle veut lever avec mon argent.

Zuleyka feuilleta le livre un long moment avant de se remettre enfin à lire.

—« Un de ses élèves demanda un jour au prophète Lebioda: “Dis-moi, maître, comment procéder. Voici qu'un de mes voisins souhaite avoir mon chien préféré. Si je lui donne mon chien chéri, mon cœur va éclater de chagrin. Si en revanche je ne le lui donne pas, je serai malheureux, car par mon refus je causerai de la peine à mon voisin. Que faire?” “As-tu, lui demanda le prophète, quelque chose que tu aimes moins que ton chien chéri?” “Oui, maître, répondit l'élève, j'ai un chat polisson, un insupportable destructeur. Et d'ailleurs je ne l'aime pas du tout.” Alors le prophète dit à l'élève: “Prends donc cestui chat polisson, insupportable destructeur, et offre-le à ton voisin. Tu te sépareras de ton chat et rendras heureux ton voisin. Car il en est le plus souvent ainsi: le proche souhaite non pas le cadeau en lui-même, mais qu'il lui soit offert simplement.” »

Esterad resta silencieux un certain temps, les sourcils froncés.

—Zuleyka? demanda-t-il enfin. S'agit-il bien du même prophète?

—« Prends donc cestui chat polisson... »

—J'ai bien entendu, tonna le roi, avant de se radoucir aussitôt. Pardonne-moi, ma très tendre. Le fait est que je ne comprends pas très bien ce qu'un chat a...

Il se tut. Et se plongea dans une profonde méditation.

Quatre-vingt-cinq ans plus tard, la situation ayant évolué de telle sorte que l'on pouvait dorénavant parler en toute liberté, Guiscard Vermuellen, duc de Creyden, petit-fils d'Esterad Thyssen et fils de sa fille aînée Gaudemunda, parla. Le duc Guiscard était déjà un vénérable vieillard, mais il se souvenait parfaitement des événements dont il avait été le témoin. C'est lui qui révéla d'où provenait le million de besants qui avait permis à la Rédanie de constituer sa cavalerie pour s'opposer à Nilfgaard. Ce million ne provenait pas des caisses de Kovir, comme on le présumait, mais de celles du hiérarque de Novigrad. Esterad Thyssen, révéla Guiscard, avait obtenu l'argent de Novigrad en récompense de sa contribution à l'essor des sociétés de commerce maritime, qui commençaient alors à fleurir. Ironie du sort, la création de ces sociétés avait requis la participation active des marchands nilfgardiens. Des révélations du vénérable duc il résultait donc que la réorganisation de l'armée rédaniennne avait été assurée, dans une certaine mesure, par Nilfgaard lui-même.

—Grand-père, raconta Guiscard Vermuellen, parlait de pastèques avec un sourire espiègle. Il disait qu'il se trouverait toujours quelqu'un pour partager une pastèque avec un pauvre, ne serait-ce que par intérêt. Il disait aussi que, puisque Nilfgaard lui-même apportait sa contribution au renforcement de l'armée de combat rédaniennne, il ne pouvait en vouloir aux autres d'agir de même. Puis, poursuivit le vieillard, grand-père convoqua mon père, qui était à l'époque à la tête des services de renseignements, ainsi que le ministre des Affaires intérieures. Lorsque les deux hommes eurent pris connaissance des ordres qu'ils devaient exécuter, ils furent saisis de panique. Le roi leur demandait de rapatrier plus de trois mille hommes qui avaient été soit exilés soit envoyés en prison ou dans des camps d'internement. Plus d'une centaine d'arrestations nationales devaient être

annulées.

» Il ne s'agissait pas uniquement de bandits, de simples criminels ou de condottieres mercenaires. La grâce concernait avant tout des dissidents. Parmi les graciés se trouvaient des fidèles du roi Rhyd, qui avait été renversé, et des hommes de l'usurpateur Idiego. Ces fervents opposants au pouvoir en place ne comptaient pas que de simples discoureurs; la plupart étaient en prison pour diversion, attentats, mutinerie armée. Le ministre des Affaires intérieures était affolé, papa très inquiet.

»Puis, se souvint le duc, grand-père se mit à rire, comme s'il venait de faire une bonne blague. Et il dit, je me souviens encore de chacune de ses paroles: « Il est grand dommage, messieurs, que vous n'ayez coutume de lire le Bon Livre sur l'oreiller. Si vous le lisiez, vous comprendriez le plan de votre monarque, alors qu'ainsi vous allez exécuter des ordres sans les comprendre. Mais ne vous inquiétez pas en vain ni à l'avance, votre monarque sait ce qu'il fait. Maintenant, allez et libérez tous mes chats polissons. »

»Tels sont les mots exacts qu'il a employés. Ce que personne ne pouvait savoir à l'époque, c'est que ces « chats polissons » allaient devenir nos futurs héros, couverts de gloire et d'honneur. Les «chats» de mon grand-père furent plus tard de célèbres condottieres: Adam «Adieu» Pangratt, Lorenzo Molla, Juan «Frontino» Guttierrez... Et Julia Abatemarco, qui fut connue en Rédanie sous le nom de « Doux Etourneau»... Vous, les jeunes, vous ne les connaissez pas, mais, de mon temps, quand on jouait à la guerre, chaque gamin voulait être «Adieu » Pangratt, et chaque fillette, Julia « Doux Etourneau »... Et dire que, pour mon grand-père, c'étaient des chats polissons!

»Plus tard, marmotta Guiscard Vermuellen, grand-père me prit par la main et m'emmena sur la terrasse où grand-mère Zuleyka nourrissait les mouettes. Grand-père lui dit...

Le vieillard tentait à grand-peine de se remémorer les paroles que le roi Esterad Thyssen, quelque quatre-vingts ans auparavant, avait dites à sa femme, la reine Zuleyka, sur la terrasse brûlante du palais Ensenad, près du Grand Canal.

—« Sais-tu, ma femme très aimée, reprit-il enfin, qu'en feuilletant les sapientiaux du prophète Lebioda j'ai trouvé le moyen de tirer profit des chats polissons que j'ai offerts à la Rédanie? Car mes chats, ma chère Zuleyka, rentreront à la maison. Les chats rentrent toujours. Et lorsqu'ils seront de retour, quand ils rapporteront leur solde, leur butin, leurs richesses... Eh bien, moi, je les taxerai! »

* * *

Lorsque le roi Esterad Thyssen discuta pour la dernière fois avec Dijkstra, c'était seul à seul, sans Zuleyka. Sur le sol de la gigantesque salle, il y avait bien un petit garçon, âgé vraisemblablement d'une dizaine d'années, qui jouait aux soldats de plomb, mais il ne comptait pas. Par ailleurs il était tellement absorbé dans son jeu qu'il ne prêtait aucune attention aux deux hommes.

—C'est Guiscard, expliqua Esterad en désignant le gamin d'un signe de tête. Mon petit-fils, le fils de ma Gaudemunda et de ce bon à rien, le prince Vermuellen. Mais ce petit, Guiscard, c'est Tunique chance de Kovir si Tancrede Thyssen s'avérait... Au cas où il arriverait quelque chose à Tancrede...

Dijkstra connaissait le problème de Kovir. Ainsi que le problème personnel d'Esterad. Il savait qu'il était déjà arrivé quelque chose à Tancrede. En admettant que le gamin présente quelque aptitude à régner, il ne pourrait faire qu'un très mauvais roi.

—Ton problème, annonça Esterad, est pour ainsi dire réglé. Tu peux commencer à envisager le moyen le plus efficace d'utiliser le million de

besants qui se retrouvera bientôt dans les caisses de Tretogor.

Il se pencha et prit discrètement l'un des petits soldats de plomb de Guiscard, un cavalier au sabre levé et aux couleurs criardes.

—Prends-le et cache-le bien. Celui qui te montrera un autre petit soldat, identique à celui-ci, sera mon messenger. Même s'il n'en a pas l'air, même si tu as du mal à croire qu'il s'agit de mon homme et qu'il est au courant de notre affaire, tu devras lui faire confiance. Tout autre individu ne serait qu'un provocateur, et tu le traiterais comme tel.

—La Rédanie, assura Dijkstra en s'inclinant, ne l'oubliera pas, Votre Majesté. Et je tiens, en mon nom propre, à vous assurer de ma reconnaissance personnelle.

—Oublie la reconnaissance, et donne plutôt ce millier de couronnes que tu prévoyais de verser à mon ministre pour gagner sa bienveillance. Quoi? La bienveillance d'un roi ne mérite-t-elle pas un dessous-de-table?

—Votre Majesté s'abaisse...

—Eh bien soit, je m'abaisse. Donne l'argent, Dijkstra. Après tout, entre avoir un millier de couronnes, et ne pas avoir un millier de couronnes...

—Il y a une différence de deux milliers. Je sais.

* * *

À une distance très éloignée d'Ensenad, dans une salle aux dimensions nettement plus petites, la magicienne Sheala de Tancarville écoutait avec attention, la mine grave, le rapport de la reine Zuleyka.

—Excellent, dit-elle en hochant la tête. Excellent, Votre Majesté.

—J'ai suivi tes recommandations à la lettre, dame Sheala.

—Je vous en remercie. Je puis vous assurer une fois encore que nous avons agi pour la bonne cause. Pour le bien du pays. De la dynastie.

La reine Zuleyka se racla la gorge, sa voix s'altéra quelque peu.

—Et... et Tancrède, dame Sheala?

—J'ai donné ma parole, dit froidement Sheala de Tancarville. J'ai donné ma parole qu'en échange de votre aide je vous accorderai la mienne. Votre Majesté peut dormir tranquille.

—J'aimerais bien, soupira Zuleyka. J'aimerais beaucoup. Puisque nous en sommes là... Le roi commence à se douter de quelque chose. Ses rêves l'étonnent, et, lorsque quelque chose étonne le roi, il commence à devenir soupçonneux.

—Je vais donc cesser de lui envoyer des rêves durant quelque temps, promit la magicienne. Pour en revenir à votre sommeil, je le répète, vous pouvez dormir tranquille. Le prince Tancrède mettra fin à ses mauvaises fréquentations. Il n'ira plus au château du baron Surcratasse. Ni chez Mme de Lisemore. Ni chez l'ambassadrice de Rédanie.

—Il ne fréquentera plus ces personnages? Jamais?

—Ces personnages, comme vous dites, ne se risqueront plus à inviter ni à séduire le prince Tancrède. (Les yeux sombres de Sheala de Tancarville se mirent à briller d'un éclat étrange.) Ils ne s'y risqueront plus jamais. Car ils seront conscients des conséquences. Je me porte garante de ce que je dis. Je vous donne ma parole que le prince Tancrède retournera à ses études et qu'il deviendra un étudiant assidu et un jeune homme sérieux et rangé. Il cessera aussi de courir les

jupons. Il perdra son ardeur jusqu'à... jusqu'au moment où on lui présentera Cirilla, la princesse de Cintra.

—Ah! Si je pouvais y croire. (Zuleyka se tordit les mains, releva la tête.) Si je pouvais y croire!

—Il est parfois difficile de croire au pouvoir de la magie, Votre Majesté. (Sans le vouloir, Sheala de Tancarville sourit, elle-même surprise de ses paroles.) Et d'ailleurs, c'est tout aussi bien.

* * *

Filippa Eilhart arrangea les bretelles fines comme un fil d'araignée de sa chemise de nuit transparente et essuya les dernières traces de rouge à lèvres encore présentes sur son décolleté. *Une femme si intelligente*, songea Sheala de Tancarville, *légèrement dégoûtée, et pourtant incapable de mettre la bride à ses hormones.*

—Peut-on discuter?

Filippa s'entoura d'une sphère de discrétion.

—Maintenant, oui.

—À Kovir, tout est réglé. Pour le mieux.

—Merci. Dijkstra a-t-il déjà repris la mer?

—Pas encore.

—Pourquoi tarde-t-il tant?

—Il partage de longues conversations avec Esterad Thyssen, répondit Sheala de Tancarville en faisant la lippe. Le roi et l'espion se sont étrangement pris d'amitié l'un pour l'autre.

* * *

—Tu connais les blagues à propos de nos saisons, Dijkstra? Tu sais qu'il n'y a que deux saisons à Kovir...

—L'hiver et le mois d'août. Je sais.

—Et sais-tu comment savoir que l'été est là?

—Non. Comment?

—La pluie est un peu plus chaude!

—Ah! Ah!

—Trêve de plaisanteries, dit Esterad Thyssen en retrouvant son sérieux. Pour être honnête, ces hivers qui surgissent de plus en plus tôt et durent de plus en plus longtemps m'inquiètent un peu. Ils avaient été prédits. Je suppose que tu as lu les prophéties d'Itlina? Elles annoncent l'arrivée d'un hiver ininterrompu, long de plusieurs dizaines d'années. Certains affirment que ce sont des allégories, mais j'ai un peu peur néanmoins. À Kovir, autrefois, nous avons eu quatre années de froid, de temps pluvieux et de mauvaises récoltes. Sans importations massives de nourriture en provenance de Nilfgaard, les gens auraient commencé à mourir de faim en nombre. Tu imagines?

—Honnêtement, non.

—Mais moi, oui. Le refroidissement du climat peut nous affamer tous. La faim est un ennemi contre lequel il est bigrement difficile de lutter.

L'espion hocha la tête, pensif.

—Dijkstra?

—Votre Majesté?

—Le calme est-il revenu en Rédanie, à l'intérieur du pays?

—Pas totalement. Mais je m'y efforce.

—Je sais, ça fait grand bruit. De tous ceux qui ont trahi sur Thanedd, seul Vilgefortz est encore en vie.

—Maintenant que Yennefer est morte, oui. Savez-vous, Votre Majesté, que Yennefer a péri? Elle a disparu le dernier jour du mois d'août, dans des circonstances énigmatiques, dans les célèbres Abysses de Sedna, entre les îles Skellige et le cap Peixe de Mar.

—Yennefer de Vengerberg n'était pas une traîtresse, dit Esterad d'une voix lente. Elle n'était pas la complice de Vilgefortz. Si tu le souhaites, je te fournirai des preuves de ce que j'avance.

—Je ne le souhaite pas, rétorqua Dijkstra après avoir observé quelques secondes de silence. Ou peut-être que si, mais pas tout de suite. Pour l'instant, je préfère voir en elle une traîtresse.

—Je comprends. Ne fais pas confiance aux magiciennes, Dijkstra. À Filippa, surtout.

—Je ne lui ai jamais fait confiance. Mais nous devons collaborer. Sans nous la Rédanie plongerait dans le chaos et disparaîtrait.

—C'est vrai. Mais, si je peux te donner un conseil, lâche un peu la bride. Tu sais de quoi je parle. Des échafauds et des chambres de torture dans tout le pays, des atrocités commises contre les elfes... Et ce fort terrible, Drakenborg... Je sais que tu fais ça par patriotisme. Mais tu te construis une légende d'homme mauvais. Tu y fais figure de loup-garou qui lape le sang des innocents.

—Quelqu'un doit le faire.

—Et ça doit retomber sur quelqu'un. Je sais que tu t'efforces d'être juste, mais enfin tu ne peux éviter les erreurs, c'est impossible. On ne peut rester propre quand on barbote dans le sang. Je sais que tu n'as jamais porté préjudice à quelqu'un personnellement, mais qui le croira? Qui voudra le croire? Un jour prochain, on te rendra responsable du meurtre d'innocents et on t'accusera d'en avoir tiré profit. Et le mensonge colle aux humains comme la poix.

—Je sais.

—Ils ne te laisseront pas la moindre chance de te défendre. On ne laisse jamais la moindre chance à des hommes de ton espèce. Ils t'enduiront de poix... plus tard. Après les faits. Fais attention, Dijkstra.

—Je fais attention. Ils ne m'auront pas.

—Ils ont eu ton roi, Vizimir. Mort d'un coup de stylet, d'après ce que j'ai entendu, enfoncé jusqu'à la garde dans les côtes...

—On atteint plus facilement un roi qu'un espion. Moi, ils ne m'auront pas. Ils ne m'auront jamais.

—Et c'est tant mieux. Sais-tu pourquoi, Dijkstra? Parce qu'en ce monde, il faut qu'il y ait une certaine justice, bon sang!

Un jour viendrait où ils se rappelleraient cette conversation. L'un comme l'autre. Le roi et l'espion. À Tretogor, tandis qu'il tendrait l'oreille, à l'affût des pas des assassins arrivant de tous côtés, par tous les couloirs du palais, Dijkstra se remémorerait les paroles d'Esterad.

Esterad, quant à lui, se souviendrait des paroles de Dijkstra sur les majestueuses marches de marbre menant d'Ensenad au Grand Canal.

* * *

—Il aurait pu lutter. (Le regard voilé, Guiscard Vermuellen plongeait dans les limbes de ses souvenirs.) Ses assaillants n'étaient que trois, grand-père était un homme fort. Il aurait pu lutter, se défendre jusqu'au moment où la garde serait accourue. Il aurait pu aussi se sauver, tout simplement. Mais il y avait grand-mère Zuleyka. Grand-père ne songeait qu'à protéger Zuleyka, il ne pensait pas à lui. Lorsque les secours arrivèrent enfin, Zuleyka n'avait pas même une égratignure. Esterad, quant à lui, avait essuyé plus de vingt

coups. Il mourut trois heures plus tard, sans avoir repris connaissance.

* * *

—As-tu jamais lu le Bon Livre, Dijkstra?

—Non, Votre Majesté. Mais je sais ce qu'il contient.

—Figure-toi que je l'ai ouvert hier au hasard. Et je suis tombé sur cette phrase: « Chacun suivra la route de l'éternité en montant ses propres marches, en portant son propre fardeau. » Qu'en penses-tu?

—Le temps pour moi est venu, roi Esterad. Le temps est venu de porter mon propre fardeau.

—Porte-toi bien, espion.

—Portez-vous bien, roi Esterad.

«Après être partis de la place forte de l'antique et célèbre cité d'Assengard, nous avons parcouru environ six cents haltées vers le sud pour rejoindre une contrée dénommée les Cent Lacs. Si l'on admire ce pays du haut des collines, on y découvre une infinité de lacs formant des motifs de diverses formes, comme si une main d'artiste les avait à dessein disposés de la sorte. L'elfe Avallac'h, notre chef, nous a demandé de rechercher parmi ces formes un lac qui ressemblerait à un trèfle. Et, pour tout dire, nous l'avons repéré. Mais bientôt il apparut qu'il était formé non de trois, mais de quatre lacs, car l'un d'eux, d'une forme un peu allongée qui s'étirait du sud vers le nord, était comme le pédicule de ce trèfle. Ce lac, nommé Tarn Mira, d'une forêt noire était environné, et sur sa limite nord devait, paraît-il, s'ériger un donjon secret, appelé tour de l'Hirondelle; en langage elfique: Tor Zireael.

Cependant, de prime abord nous ne vîmes rien du tout, hormis le brouillard. Je m'apprêtais déjà à entretenir l'elfe Avallac'h de ladite tour lorsque ce dernier nous fit signe de nous taire avant de nous tenir ce langage: "Attendre et espérer. L'espoir renaîtra avec la lumière et un bon présage. Observez attentivement l'immensité des eaux, et vous y verrez les messagers de la bonne nouvelle."
»

Buyvid Backhuysen, *Pérégrinations sur les routes et les endroits magiques*

« Ce livre n'est qu'une mystification du début à la fin. Les ruines près du lac Tarn Mira ont été sondées à plusieurs reprises. Contrairement aux énonciations de B. Backhuysen, elles ne sont pas magiques, il est donc impossible qu'elles constituent les restes de la légendaire tour de l'Hirondelle. »

Chapitre 9

Les voilà! Les voilà!

Yennefer retint des deux mains ses cheveux balayés par le vent humide. Elle se tenait près de la balustrade de la rampe d'escalier, s'écartant pour laisser passer les femmes qui se précipitaient vers le quai. Poussé par un vent d'ouest, le ressac venait se fracasser sur la rive, des gerbes d'écume blanche jaillissaient sans cesse des crevasses des rochers.

—Les voilà! Les voilà!

Des terrasses supérieures de la citadelle de Kaer Trolde, la principale forteresse d'Ard Skellig, on pouvait admirer quasiment tout l'archipel. Droit devant, au-delà du bras de mer, se trouvait l'île d'An Skellig, peu élevée et plate côté sud, escarpée et fendue par les fjords sur sa face nord, invisible. Loin sur la gauche, avec ses montagnes dont les sommets se noyaient dans les nuages, la verte et haute Spikeroog brisait les vagues qui venaient se jeter sur le relief déchiqueté de ses récifs. Sur la droite on distinguait les falaises escarpées de l'île d'Undvik qui grouillaient de mouettes, de pétrels, de cormorans et de fous de Bassan. Derrière Undvik on distinguait le cône boisé d'Hindarsfjall, les plus petits îlots de l'archipel. Et si l'on grimpait au sommet de l'une des tours de Kaer Trolde, si l'on regardait en direction du sud, on apercevait une île solitaire, l'île Faroe, séparée des autres, qui pointait hors de la surface de l'eau telle la crête d'un immense poisson.

Yennefer descendit sur la terrasse inférieure et s'arrêta près d'un groupe de femmes à qui l'orgueil et la position sociale interdisaient de se précipiter en toute hâte sur le quai et de se mêler à la populace. En dessous se trouvait la ville portuaire, noire et massive, pareille à un énorme crustacé de mer rejeté par les flots.

Du bras de mer entre An Skellig et Spikeroog surgissaient l'un après l'autre les drakkars. Dans la lumière blanche et rouge du soleil leurs voiles flamboyaient, les ombons de cuivre des boucliers scintillaient, suspendus à bâbord des embarcations.

—Le *Ringhorn* est en tête, affirma l'une des femmes. Il est suivi par le *Fenris*...

—Et voici le *Grondin*, dit une seconde en élevant la voix. Et puis le *Drac*... Derrière eux arrive le *Havfrue*...

—*L'Anghira*... Le *Tamara*... Le *Daria*... Non, c'est le *Rascasse*. Le *Daria* n'est pas là. Le *Daria* n'est pas là...

Une jeune femme à l'épaisse natte blonde gémissait d'une voix sourde en soutenant des deux mains son ventre arrondi par une grossesse bien avancée. Elle blêmit et perdit connaissance, s'affaissant sur les dalles de la terrasse comme un rideau qu'on laisse tomber. D'un bond Yennefer fut auprès d'elle; elle s'agenouilla, appuya ses doigts sur le ventre de la jeune femme et entama une incantation, jugulant les spasmes et les contractions, maintenant fortement et avec assurance le lien entre l'utérus et le placenta qui menaçait de rompre. Pour plus de sécurité, elle prononça encore quelques formules destinées à calmer et protéger l'enfant dont elle sentait les coups de pied sous sa main.

Afin de ne pas gaspiller d'énergie magique, elle ranima la femme d'une tape sur le visage.

—Emmenez-la. Faites attention!

—Quelle idiote..., dit l'une des femmes plus âgées. Il s'en est fallu de peu...

—Elle a paniqué... Son Nils est peut-être encore en vie, il se trouve peut-être sur un autre drakkar...

—Merci pour votre aide, madame la magicienne.

—Emmenez-la, répéta Yennefer en se levant.

Elle dut ravalier ses jurons en constatant que la couture de sa robe avait craqué, probablement lorsqu'elle s'était agenouillée.

Elle descendit sur la terrasse qui se trouvait encore un niveau en dessous. Les drakkars arrivaient près du quai, les combattants descendaient sur la rive. Les célèbres berserkers de Skellige, barbus, armés jusqu'aux dents. Nombre d'entre eux portaient des bandages blancs, ou devaient, pour pouvoir marcher, avoir recours à l'aide de leurs camarades. Certains devaient être portés.

Tassées sur le quai, les femmes de Skellige reconnaissaient les visages, criaient et pleuraient de joie, si elles avaient de la chance. Dans le cas contraire, elles perdaient connaissance. Ou s'éloignaient, lentement, sans bruit, sans un mot de plainte. Parfois elles se regardaient, mues par le même espoir de voir apparaître la voile blanche et rouge du *Daria* dans le sund.

Mais le *Daria* n'était pas là.

Au milieu de la foule, Yennefer distingua la chevelure rousse de Crach an Craite, le jarl de Skellige. Il était l'un des derniers à quitter le pont du *Ringhorn*. Il lançait des ordres en vociférant, donnait des consignes, vérifiait, contrôlait, s'inquiétait. Sans le quitter des yeux, deux femmes, l'une aux cheveux blonds, la seconde aux cheveux bruns, pleuraient. De joie. Le jarl, enfin assuré qu'il avait tout contrôlé et veillé à tout, s'approcha d'elles, les étreignit tel un ours, et les embrassa l'une après l'autre. Puis il leva la tête et vit Yennefer. Ses yeux s'enflammèrent, son visage hâlé devint dur comme un rocher du récif, comme l'ombon cuivré d'un bouclier.

Il sait, songea la magicienne. Les nouvelles

vont vite. Sur son bateau le jarl a appris qu'on m'avait repêchée dans un filet dans le sund, près de Spikeroog. Il savait qu'il me trouverait à Kaer Trolde.

Magie ou pigeon voyageur?

Crach an Craite se dirigea vers elle sans se presser. Il sentait la mer, le sel, la poix, la fatigue. Elle regarda ses yeux clairs et instantanément ses oreilles retentirent du cri de guerre des berserkers, du fracas des boucliers, du cliquetis des épées et des haches. Du hurlement des hommes qu'on assassinait. Qui sautaient à la mer du haut du *Daria* en feu.

—Yennefer de Vengerberg.

—Crach an Craite, jarl de Skellige, dit-elle en s'inclinant légèrement devant lui.

Il ne lui rendit pas son salut. *Mauvais signe*, songea-t-elle.

Il vit tout de suite son hématome - souvenir du coup de rame qu'elle avait reçu -, son visage se tendit de nouveau, ses lèvres tremblèrent, découvrant ses dents l'espace d'une seconde.

—Celui qui t'a frappée en répondra.

—Personne ne m'a battue. J'ai trébuché dans l'escalier.

Il l'observa attentivement, après quoi il haussa les épaules.

—Tu ne veux pas te plaindre, libre à toi. Je n'ai pas le temps de mener une enquête. Et maintenant écoute ce que j'ai à te dire. Attentivement, car ce seront les seules paroles que je t'adresserai.

—Je t'écoute.

—Demain on te jettera dans un drakkar et on t'emmènera à Novigrad. Là, on te remettra aux autorités de la ville, puis aux autorités

témériennes ou rédaniennes, cela dépendra de celles qui se présenteront en premier. Je sais que les unes comme les autres ont très envie de mettre la main sur toi.

—C'est tout?

—Presque. Encore une explication, à laquelle tu as droit, je pense. Il est arrivé très souvent que Skellige donne asile à des personnes poursuivies par la justice. Les possibilités et les occasions de racheter ses fautes par le travail, la vertu, le sacrifice et le sang ne manquent pas sur l'archipel. Mais pas dans ton cas, Yennefer. Je ne t'accorderai pas l'asile; si tu y comptais, tu t'es abusée. Je déteste les gens comme toi. Je déteste les gens qui, pour obtenir le pouvoir, sèment le trouble, complotent avec l'ennemi et trahissent ceux à qui ils doivent non seulement obéissance, mais également reconnaissance. Je te déteste, Yennefer, car lorsque sous l'influence de Nilfgaard tu as initié avec tes confrères dissidents la rébellion sur Thanedd, mes drakkars étaient justement à Attre, mes gars venaient à la rescousse des insurgés locaux. Trois cents de mes hommes face à deux mille Noirs! Il faut une récompense pour la bravoure et la fidélité, il faut un châtiment pour la lâcheté et la trahison! Comment puis-je récompenser ceux qui sont tombés au combat? Avec des cénotaphes? Des inscriptions gravées sur des obélisques? Non! Je récompenserai et j'honorerai les morts autrement. Pour leur sang, qui fut absorbé par la dune à Attre, ton sang, Yennefer, coulera à travers les planches de l'échafaud.

—Je ne suis pas coupable. Je n'ai pas participé au complot de Vilgefortz.

—C'est à tes juges que tu devras en apporter la preuve. Moi, je ne te jugerai pas.

—Inutile, tu l'as déjà fait. Et tu as même prononcé ton verdict.

—Assez parlé! Je te l'ai dit, demain à l'aube

tu vogueras, enchaînée, vers Novigrad, pour comparaître devant le tribunal royal. Et recevoir le châtiment que tu mérites. À présent, donne-moi ta parole que tu n'essaieras pas d'utiliser la magie.

—Et si je refuse?

—Marquard, notre magicien, a péri sur Thanedd. Actuellement, nous n'avons donc pas de magicien ici qui pourrait te contrôler. Mais sache que tu seras sous la surveillance permanente des meilleurs archers de Skellige. Si tu t'avisais de faire ne serait-ce qu'un seul geste suspect de la main, tu serais abattue sur-le-champ.

—C'est très clair, dit-elle en faisant un signe de la tête. Je te donne donc ma parole.

—Parfait. Merci. Adieu, Yennefer. Je ne t'accompagnerai pas demain.

—Crach!

Il pivota sur ses talons et se retourna.

—Je t'écoute.

—Je n'ai pas la moindre intention de monter sur un bateau voguant vers Novigrad. Je n'ai pas le temps de prouver à Dijkstra que je suis innocente. Je ne peux risquer que l'on ait déjà préparé les preuves de ma culpabilité. Je ne peux risquer de mourir, peu de temps après mon arrestation, d'un afflux soudain de sang au cerveau ou d'un suicide spectaculaire dans ma cellule. Je ne peux pas perdre de temps et prendre un tel risque. Pas plus que je ne peux t'expliquer pourquoi c'est pour moi un tel risque. Je ne partirai pas pour Novigrad.

Il la regarda longuement.

—Tu ne partiras pas..., répéta-t-il. Et qu'est-ce donc qui te fait croire ça? Serait-ce le fait que nous fumes jadis liés par un sentiment amoureux? N'y compte pas, Yennefer. Adieu paniers, vendanges sont faites!

—Je sais, et je n'y compte pas. Je ne prendrai pas le bateau pour Novigrad, parce que je dois de manière urgente aller à la rescousse d'une personne que j'ai juré de ne jamais laisser seule et sans aide. Et toi, Crach an Craite, jarl de Skellige, tu m'aideras dans mon entreprise. Parce que tu as toi aussi prêté serment. Voilà de cela dix ans. Ici même, exactement là où nous sommes, sur cet embarcadère. À cette même personne. À Ciri, la petite-fille de Calanthe, le Lionceau de Cintra. Moi, Yennefer de Vengerberg, je considère Ciri comme ma fille. C'est pourquoi j'exige en son nom que tu sois fidèle à ton serment, Crach an Craite, jarl de Skellige.

* * *

—Vraiment? s'assura une fois encore Crach an Craite. Tu ne veux même pas goûter? À aucun de ces mets?

—Non, je t'assure.

Le jarl n'insista pas. Bien décidé de son côté à profiter du repas, il prit un homard dans le saladier, le posa sur une planche et, à l'aide d'un hachoir, le fendit en deux d'un coup puissant autant que précis. L'ayant abondamment aspergé de citron et de sauce à l'ail, il commença à manger la chair à l'intérieur de la coquille. Avec ses doigts.

Yennefer avait des manières plus distinguées, elle utilisait un couteau et une fourchette en argent pour déguster sa côtelette d'agneau aux épinards, préparée spécialement pour elle par le cuisinier, stupéfait et sans doute légèrement froissé. Car la magicienne n'avait envie ni d'huîtres, ni de moules, ni de saumon mariné dans son jus, ni de soupe de trigles et de coques, ni de queue de crapaud-pêcheur à l'étouffée, ni de héron de mer rôti, ni de murène frite, ni de pieuvre, ni de crabe, ni de homard, ni de hérisson de mer. Et surtout pas d'algues fraîches.

Tout ce qui de près ou de loin évoquait la mer était associé dans son esprit à Fringilla Vigo et Filippa Eilhart, avec cette téléportation totalement insensée et terriblement risquée qui lui avait valu d'atterrir en pleine mer, de boire la tasse, d'être prise dans un filet de pêche - sur lequel, soit dit entre parenthèses, étaient agglutinés des algues et des goémons pareils à ceux qui étaient entassés en veux-tu en voilà dans le saladier -, et finalement d'être battue à coups de rame en bois de pin.

—Ainsi, reprit Crach en suçant la chair entre les jointures des pattes cassées du homard, j'ai décidé de te faire confiance, Yennefer. Je ne le fais pas pour toi, néanmoins, sache-le. En raison du Bloedgeas, le serment par le sang exigé par Calanthe, j'ai effectivement les mains liées. Si ton intention d'apporter ton aide à Ciri est réelle et sincère - et j'imagine qu'elle l'est -, je n'ai pas d'autre choix: je dois t'aider dans cette entreprise...

—Merci. Mais abandonne, s'il te plaît, ce ton pathétique. Je le répète: je n'ai pas pris part au complot sur Thanedd. Crois-moi.

—Ce que je crois est-il réellement si important? fit le jarl, perplexe. Il conviendrait plutôt de s'intéresser d'abord à ce que croient les rois, et Dijkstra, dont les agents te traquent sans relâche à travers le monde. Sans oublier Filippa Eilhart et les magiciens fidèles à leur roi, que tu as fuis, comme tu l'as reconnu toi-même, pour venir ici, à Skellige. C'est à eux tous qu'il aurait fallu fournir les preuves...

—Je n'ai pas de preuves, l'interrompit-elle en picotant avec colère un chou de Bruxelles du bout de sa fourchette. Et, même si j'en avais, on ne me permettrait pas de les présenter. Je ne peux pas t'expliquer, je suis liée par une injonction de silence. Crois-moi quand même sur parole, Crach. Je t'en prie.

—J'ai dit...

—Tu l'as dit, l'interrompit-elle. Tu as promis de m'apporter ton aide. Et je t'en remercie. Mais tu ne crois toujours pas en mon innocence. Fais-moi confiance.

Crach jeta la carapace vide du homard et rapprocha le saladier de moules. Il se mit à fouiller bruyamment le récipient pour y trouver la plus grande.

—D'accord, accepta-t-il enfin. Mais je ne t'accorderai ni asile ni protection. Cela m'est impossible. Tu peux néanmoins quitter Skellige quand tu le souhaites et te rendre où bon te semble. Mais, à mon avis, le plus tôt sera le mieux. Tu es arrivée ici, si j'ose m'exprimer ainsi, sur les ailes de la magie. D'autres peuvent suivre ton exemple. Ils connaissent aussi la formule.

—Je ne cherche ni l'asile ni une cachette sûre, jarl. Je dois voler au secours de Ciri.

—Ciri, répéta-t-il, pensif. Le Lionceau... C'était une enfant étrange.

—Était?

—Pardon! s'écria-t-il. Je me suis mal exprimé. J'ai dit « était », car ce n'est plus une enfant. C'est tout ce que je voulais dire. Rien d'autre. Cirilla, le Lionceau de Cintra... Elle en a passé des étés et des hivers à Skellige. Parfois elle a fait de ces bêtises! C'était un petit diable, pas un Lionceau... Sacrebleu! Voilà que je parle de nouveau au passé... Yennefer, diverses rumeurs nous parviennent du continent... Certains racontent que Ciri n'est pas à Nilfgaard...

—C'est exact, elle n'y est pas.

—Les autres, que la jeune fille est morte.

Yennefer se taisait, elle se mordait les lèvres.

—Mais je réfute cette seconde rumeur, dit le

jarl d'une voix dure. Ciri est en vie. J'en suis certain. Il n'y a eu aucun signe... Elle est en vie!

Yennefer haussa les sourcils. Mais ne posa pas de question. Ils restèrent longtemps silencieux, à écouter le rugissement des vagues qui venaient heurter les rochers d'Ard Skellig.

—Yennefer, dit Crach après un instant de silence. D'autres nouvelles nous sont également parvenues. Je sais que ton sorcelleur, qui s'était caché à Brokilone après le rififi sur Thanedd, a quitté la forêt dans l'intention de se rendre à Nilfgaard et de libérer Ciri.

—Je le répète, Ciri n'est pas à Nilfgaard. Ce qu'a l'intention de faire « mon » sorcelleur, comme tu as cru bon de l'appeler, je n'en sais rien. Mais il... Crach, ce n'est pas un secret que j'éprouve pour lui de la... sympathie. Mais je sais qu'il ne sauvera pas Ciri, il n'atteindra rien du tout. Je le connais. Il va s'embourber, se perdre, il va commencer à philosopher et à se lamenter sur lui-même. Puis il se mettra en colère, en transperçant de son épée tout ce qui bouge. Ensuite, pour expier ses crimes, il réalisera un exploit, quelque chose de noble, mais qui sera totalement dénué de sens. Finalement, il se fera bêtement tuer, sans doute d'un coup dans le dos...

—On raconte, s'empresse d'intervenir Crach, effrayé par l'altération sinistre et l'étrange tremblement dans la voix de la magicienne, que Ciri lui est destinée. J'ai vu moi-même à l'époque, à Cintra, pendant les fiançailles de Pavetta...

—La prédestination, l'interrompt brutalement Yennefer, peut être interprétée de diverses manières. De très diverses manières. Inutile de perdre du temps en divagations. Je le répète. J'ignore ce qu'a l'intention de faire Geralt, si tant est qu'il ait l'intention de faire quoi que ce soit. Moi, je compte me mettre seule à l'ouvrage. Avec mes méthodes. Et de façon active, Crach, très active. Je n'ai pas pour habitude de rester assise et

de pleurer en me tenant la tête entre les mains.
J'agis, moi!

Le jarl haussa les sourcils, mais ne dit rien.

—Je vais agir, répéta la magicienne. J'ai déjà réfléchi à un plan. Et toi, Crach, conformément au serment que tu as prêté, tu vas m'aider à le mettre en œuvre.

—Je suis prêt, annonça-t-il d'une voix ferme. À tout. Mes drakkars sont dans le port. Donne tes ordres, Yennefer.

Elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

—Toujours le même! Non, Crach, aucune démonstration de bravoure et de virilité ne sera nécessaire. Il ne sera pas utile de voguer jusqu'à Nilfgaard et d'abattre à coups de hache les bâcles de la ville aux tours d'or. J'ai besoin d'une aide moins spectaculaire. Mais plus concrète... Où en est l'état de tes caisses?

—Pardon?

—Jarl Crach an Craite, l'aide dont j'ai besoin est convertible en monnaie.

* * *

Elle se mit au travail le lendemain, à l'aube. Dans les salles mises à la disposition de Yennefer régna aussitôt une pagaille folle que le sénéchal Guthlaf, qu'on avait adjoint à la magicienne, avait le plus grand mal à maîtriser.

Les yeux rivés sur ses papiers, Yennefer était assise à une table; elle faisait des calculs, additionnait des colonnes, dressait des comptes quelle envoyait aussitôt au Trésor et à la filiale insulaire de la banque des Cianfanelli. Elle dessinait et crayonnait, et les dessins et les croquis se retrouvaient instantanément entre les mains des artisans: alchimistes, orfèvres, verriers, joailliers.

Pendant un certain temps tout se passa bien,

puis les ennuis commencèrent.

—Je suis désolé, honorable magicienne, égrena lentement le sénéchal Guthlaf, mais, si je vous dis qu'il n'y en a pas, c'est qu'il n'y en a pas. Nous vous avons donné tout ce que nous avons. Nous ne savons pas faire de miracles ni de tours de magie! Et je me permettrai de faire remarquer que les diamants exposés là devant vous représentent une valeur totale...

—Qu'est-ce que j'en ai à faire de leur valeur totale? tonna-t-elle. Il ne m'en faut qu'un seul, mais qui soit suffisamment grand. Grand comment, maître?

Le tailleur de diamants regarda une nouvelle fois le dessin.

—Pour un diamant de cette taille et avec autant de facettes? Trente carats minimum.

—Une pierre de cette taille n'existe nulle part sur l'archipel tout entier, affirma Guthlaf d'un ton catégorique.

—Faux, le contredit le joaillier. Elle existe.

* * *

—Comment vois-tu les choses, Yennefer? demanda Crach an Craite en fronçant les sourcils. Tu m'imagines envoyer des hommes armés pour prendre le temple d'assaut et le piller? Tu m'imagines menacer les prêtresses de ma colère si elles ne me donnent pas le brillant? C'est hors de question. Je ne suis pas particulièrement religieux, mais un temple est un temple, et on ne peut pas traiter les prêtresses de la sorte. Si je dois leur demander quelque chose, je le ferai gentiment. En leur faisant comprendre à quel point c'est important pour moi et combien je leur en serai reconnaissant. En aucun cas je ne leur donnerai un ordre. Il s'agira d'une demande. D'une humble supplique.

—À laquelle on peut répondre par la négative?

—En effet. Mais ça ne coûte rien d'essayer. Qu'est-ce qu'on risque? Allons ensemble sur Hindarsfjall, présentons cette supplique. Je ferai comprendre aux prêtresses la raison de notre présence. Et ensuite tout reposera entre tes mains. Négocie. Présente tes arguments. Essaie la corruption. Flatte leur orgueil. Appelles-en aux raisons supérieures. Sois désespérée, pleure, sanglote, suscite leur compassion... Par tous les diables des mers, Yennefer, dois-je te donner des leçons?

—Tu te fatigues pour rien, Crach. Une magicienne ne pourra jamais s'entendre avec une prêtresse. Certaines... divergences d'ordre idéologique sont trop marquées. Et pour ce qui est de permettre à une magicienne d'utiliser une «sainte» relique ou un artefact... Non, c'est à oublier. Aucune chance...

—Pourquoi exactement as-tu besoin de ce brillant?

—Pour fabriquer une «fenêtre». C'est-à-dire un mégascope de communication à distance. Je dois m'entendre avec certaines personnes.

—Grâce à la magie?

—S'il suffisait de monter au sommet de Kaer Trolde et de les appeler très fort, je n'aurais pas tant besoin de ton aide.

Les mouettes et les pétrels tournoyaient au-dessus de la mer en piaillant à tue-tête. Les huîtres pies à bec rouge, nichés sur les roches escarpées et les récifs de Hindarsfjall, criaillaient effroyablement, les fous de Bassan à tête jaune grillaient et cacardaient de leur voix rauque. Depuis le littoral, les cormorans huppés, au plumage noir et aux yeux verts luisants, observaient avec attention la barcasse qui passait au large.

—Ce grand rocher suspendu au-dessus de l'eau, dit Crach an Craite, appuyé sur la rambarde, c'est Kaer Heimdall, le beffroi d'Heimdall. Heimdall, c'est notre héros mythique. La légende dit que lorsque surviendra Tedd Deireadh, le temps de la Fin, le temps du Froid blanc et de la Tourmente sauvage, Heimdall affrontera les forces hostiles de la contrée de Morhög, les fantômes, les démons et les spectres du Chaos. Il se tiendra sur l'Arc-en-Ciel et fera retentir le cor pour prévenir son peuple que le temps est venu de saisir les armes et de former les rangs. Alors commencera Ragh nar Roog, la Dernière Bataille, celle qui décidera si tombera la nuit ou pointera l'aube.

La barcas glissa adroitement sur les vagues pour pénétrer dans les eaux plus calmes de la baie, entre le beffroi de Heimdall et un second rocher aux formes tout aussi fantasques.

—Le rocher plus petit, c'est Kambi, expliqua le jarl. Dans nos mythes, Kambi est un coq d'or magique qui, en poussant son cocorico, avertit Heimdall de l'arrivée de *Naglfar*, le drakkar des enfers qui transporte les armées des Ténèbres - les démons et les spectres de Morhög -, et qui est exclusivement constitué d'ongles de cadavres. Tu ne voudras sans doute pas le croire, Yennefer, mais il se trouve encore des gens sur Skellige qui, avant une inhumation, arrachent les ongles des morts pour empêcher les fantômes de Morhög de venir les récupérer.

—Je le crois volontiers. Je connais la force des légendes.

Le fjord les protégea un peu du vent, la voile claqua.

—Soufflez dans le cor, ordonna Crach à l'équipage. Nous approchons de la rive, il faut faire savoir aux saintes femmes que des visiteurs arrivent.

La bâtisse, située tout en haut d'un grand escalier de pierre, avait l'air d'un gigantesque hérisson tant elle était envahie de mousse, de lierre et de buissons. Sur le toit, comme le constata Yennefer, poussaient non seulement des buissons, mais aussi des petits arbustes.

—Voici le temple, confirma Crach. Le bois qui l'entoure s'appelle Hindar, c'est aussi un lieu de culte. C'est ici qu'on cueille le saint gui; sur Skellige, comme tu le sais, tout est garni et orné de gui, des berceaux des nouveau-nés aux tombes des défunts... Fais attention, les marches sont couvertes de mousse... La religion est un terrain glissant! Attends, je vais te tenir par le bras... Toujours le même parfum... Yenna...

—Crach. Je t'en prie. Adieu paniers, vendanges sont faites!

—Pardon. Allons-y.

Plusieurs prêtresses, jeunes et silencieuses, attendaient devant le temple. Le jarl les salua avec amabilité, puis exprima le souhait de discuter avec leur supérieure, qu'il appela Modron Sigdrifa. Ils pénétrèrent à l'intérieur, qui était illuminé de colonnes de lumière provenant de vitraux haut placés. L'une de ces colonnes éclairait l'autel.

—Par les cent diables des mers, marmonna Crach an Craite. J'avais oublié comme il était grand, ce Brisingamen. J'étais tout petit la dernière fois que je suis venu ici... Avec ça, on pourrait sans doute acheter tous les chantiers navals de Cidaris. Non seulement les ouvriers mais aussi la production annuelle.

Le jarl exagérait. Mais pas tant que ça.

Au-dessus du modeste autel en marbre, sur lequel étaient posées des sculptures de chats et de faucons et la bassine destinée à recevoir les offrandes votives, dominait la statue de Modron Freyja, la Grande Mère. Figée dans une posture toute maternelle, elle était vêtue d'amples

vêtements qui trahissaient une grosseesse exagérément soulignée par le sculpteur. Elle avait la tête inclinée et son visage était masqué par un foulard. Au-dessus des mains croisées de la déesse scintillait un brillant serti dans un collier en or. Couleur azur clair. Comme une eau très pure. Il était énorme.

Il devait bien faire cent cinquante carats.

—On n'aurait même pas besoin de le tailler, murmura Yennefer. Il a exactement la forme qu'il me faut. Ses facettes sont idéales pour la diffraction de la lumière...

—Cela signifie que nous avons de la chance.

—J'en doute. Dans un instant vont apparaître les prêtresses, et moi, en tant qu'impie, je serai honnie et jetée hors d'ici.

—Tu n'exagérerais pas un peu?

—Pas le moins du monde.

—Bienvenue, jarl, au temple de la Mère. Bienvenue à toi aussi, dame Yennefer de Vengerberg.

Crach an Craite s'inclina.

—Je te salue, vénérable mère Sigdrifa.

La prêtresse était grande, presque aussi grande que le jarl, ce qui fait quelle dominait Yennefer d'une tête. Elle avait des cheveux et des yeux clairs, et un visage allongé aux traits peu féminins.

Je l'ai déjà vue quelque part, se dit Yennefer. Récemment Mais où était-ce donc?

—Sur les marches de Kaer Trolde qui mènent au port, dit en souriant la prêtresse, comme si elle avait lu dans les pensées de la magicienne. Lorsque les drakkars arrivaient du sund. Je me trouvais près de toi lorsque tu as

secouru une femme enceinte qui s'apprêtait à faire une fausse couche. Tu t'es agenouillée près d'elle, sans te soucier d'abîmer ta robe dont le camelin avait pourtant dû coûter fort cher... Désormais je ne prêterai plus l'oreille à ce qu'on raconte sur la prétendue insensibilité des magiciennes.

Yennefer toussota, baissa la tête en guise de salut.

—Tu te trouves devant l'autel de la Mère, Yennefer. Que sa grâce redescende sur toi.

—Vénérable mère, je... je voudrais te demander humblement...

—Ne dis rien. Jarl, tu es sans aucun doute très occupé. Laisse-nous seules, ici, à Hindarsfjall. Nous parviendrons à nous entendre. Nous sommes des femmes. Peu importe le métier que nous exerçons et qui nous sommes: nous servons toujours celle qui est à la fois la Vierge, la Mère et la Vieille Femme. Agenouille-toi près de moi, Yennefer. Baisse la tête devant la Mère.

* * *

—Enlever le Brisingamen du cou de la déesse? répéta Sigrdrifa. (Il y avait dans sa voix de l'incrédulité plutôt qu'une sainte indignation.) Non, Yennefer. C'est tout bonnement impossible. La question n'est pas tant que je n'oserais pas... Même si je m'y risquais, il me serait impossible d'enlever le Brisingamen. Le collier n'a pas de fermoir. Il est définitivement scellé à la statue.

Yennefer resta longtemps silencieuse, jaugeant tranquillement la prêtresse du regard.

—Si j'avais su, dit-elle froidement, j'aurais immédiatement repris la mer avec le jarl pour Ard Skellig. Pour autant, je ne considère pas le moins du monde que j'ai perdu mon temps en discutant avec toi. Mais le fait est que je n'en ai pas beaucoup. Vraiment pas beaucoup. Je le reconnais, j'ai été un peu trompée par ta

bienveillance et ta sincérité...

—Je suis bienveillante à ton égard, l'interrompt Sigdrifa sans se laisser émouvoir. Et je soutiens également tes plans, de tout mon cœur. Je connaissais Ciri, j'ai aimé cette enfant, son sort me touche. J'admire la détermination avec laquelle tu veux aller au secours de cette jeune fille. J'exaucerai chacun de tes vœux. Mais je ne toucherai pas au Brisingamen, Yennefer. Ne me demande pas ça.

—Sigdrifa, pour voler au secours de Ciri, je dois impérativement recueillir certaines informations. Sans elles, je suis impuissante. Or je ne peux obtenir ces renseignements qu'en établissant une communication à distance. Pour ce faire, je dois construire, en m'aidant de la magie, un artefact: un mégascope.

—Un engin du même genre que votre célèbre boule de cristal?

—Beaucoup plus compliqué. La boule de cristal permet uniquement de communiquer avec une autre boule en corrélation. Même une banque locale en possède une pour communiquer avec la banque centrale. Un mégascope offre davantage de possibilités... Mais à quoi bon théoriser? Sans le brillant, je ne peux rien faire. Il ne me reste plus qu'à te dire au revoir...

—Ne sois pas si pressée.

Sigdrifa se leva, traversa la nef et s'arrêta devant l'autel dominé par la statue de Modron Freyja.

—La déesse, dit-elle, est aussi la sainte patronne des divinatrices. Des voyantes. Des télépathes. En témoignent ses saints animaux: le chat, qui entend et voit ce qui est caché, et le faucon, qui voit de haut. En témoigne aussi son bijou: le Brisingamen, le collier de la clairvoyance. Pourquoi construire des engins qui regardent et entendent, Yennefer? Ne serait-il pas plus simple

de demander directement de l'aide à la déesse?

Se souvenant qu'elle était dans un lieu de culte, Yennefer ravala son juron de justesse.

—L'heure de la prière du soir approche, reprit Sigdrifa. En compagnie des autres prêtresses, je vais me consacrer à la méditation. Je vais prier la déesse d'aider Ciri. Cette enfant est venue dans ce temple plus d'une fois, et plus d'une fois elle a regardé le Brisingamen au cou de la Grande Mère. Sacrifie encore une heure ou deux de ton temps précieux, Yennefer. Reste ici, avec nous, le temps des prières. Assiste-moi lorsque je prierai. Par ta pensée et ta présence.

—Sigdrifa...

—Je t'en prie. Fais-le pour moi. Et pour Ciri.

* * *

Le collier de Brisingamen. Au cou de la déesse.

Yennefer réprima un bâillement. *Si au moins il y avait des chants, songea-t-elle, des incantations, des mystères... Un folklore mystique... Ce serait moins ennuyeux, je ne serais pas ainsi gagnée par le sommeil. Mais elles se contentent de rester agenouillées, tête baissée. Sans faire un geste, sans un bruit.*

Cela dit, elles peuvent agir, quand elles le veulent. Avec force, parfois aussi bien que nous, les magiciennes. Comment font-elles? Ça a toujours été une énigme. Aucune préparation, aucun savoir, aucune étude... Rien que la prière et la méditation. Seraient-elles dotées du pouvoir de divination? Pratiqueraient-elles une sorte d'autohypnose? C'était en tout cas ce qu'affirmait Tissaia de Vries... Elles puisent l'énergie sans en avoir conscience, quand elles sont en transe, elles acquièrent la capacité de la transformer comme nous-mêmes nous le faisons à travers nos incantations. Mais elles considèrent cette transformation comme une grâce et un don divins.

Elles tirent leur force de la foi.

Pourquoi nous, les magiciennes, ne sommes-nous jamais parvenues à quelque chose de semblable?

Peut-être pourrais-je essayer? Profiter de l'atmosphère et de l'aura de cet endroit? Je pourrais très bien moi-même entrer en transe... Ne serait-ce qu'en regardant ce brillant... Brisingamen... En pensant fortement à la façon dont il remplirait parfaitement son rôle dans mon mégascope...

Brisingamen... Il brille comme l'étoile du Berger, là-bas, dans l'obscurité, dans la fumée de l'encens et des bougies...

—Yennefer!

Elle redressa la tête.

Il faisait sombre dans le temple. Une forte odeur de fumée avait envahi les lieux.

—Je me suis endormie? Pardonne-moi...

—Il n'y a rien à pardonner. Viens avec moi.

Dehors, c'était la nuit, mais le ciel scintillait d'une lumière clignotante, mouvante, comme dans un kaléidoscope. Une aurore polaire? Yennefer se frotta les yeux, stupéfaite. *Aurora borealis*? En août?

—Qu'es-tu prête à sacrifier, Yennefer?

—Pardon?

—Es-tu prête à te sacrifier toi-même? Toi et ton inestimable magie?

—Sigdrifa, dit-elle avec colère, n'essaie pas ce genre de tours avec moi. J'ai quatre-vingt-quatorze ans. Mais, je t'en prie, traite cela comme un secret de confession. Et, si je t'ai fait cet aveu, c'est uniquement pour que tu comprennes que j'ai passé l'âge d'être traitée comme une enfant.

—Tu n'as pas répondu à ma question.

—Et je n'en ai pas l'intention. Parce que c'est un mysticisme que je refuse. Je me suis endormie pendant votre office. Parce qu'il m'a fatiguée, et ennuyée. Parce que je ne crois pas en ta déesse.

Sigrdrifa se retourna, et Yennefer ne put s'empêcher d'inspirer profondément.

—Ton incrédulité n'est guère flatteuse, dit la femme aux yeux d'or. Mais, après tout, quelle importance?

Yennefer, comme paralysée, parvint seulement à expirer.

—Le temps viendra, déclara la femme aux yeux d'or, où plus personne, pas même les enfants, ne croira aux sorcières. Je te dis cela par pure méchanceté. À titre de revanche. Allons.

—Non..., répliqua enfin Yennefer. (Elle avait réussi à mettre un terme à ses inspirations et expirations incontrôlées.) Non, je n'irai nulle part. Ça suffit! C'est un envoûtement ou de l'hypnose. Une illusion! Des transes! Mais je possède un solide mécanisme de défense... Je peux dissiper ton sortilège d'une seule formule, tiens, comme ça! Par la peste...

La femme aux yeux d'or approcha davantage. Le diamant de son collier brillait comme l'étoile du Berger.

—Peu à peu votre langage a cessé d'être au service du sens, poursuivit-elle. Il est devenu un art en soi, que vous jugez d'autant plus profond et intelligent qu'il est incompréhensible. En vérité, je vous préférerais quand vous ne saviez qu'articuler des onomatopées dénuées de sens. Viens.

—C'est une illusion, une transe... Je n'irai nulle part!

—Je ne veux pas te forcer. Ce serait une honte. Tu es pourtant une fille intelligente et fière, tu as du caractère.

Une plaine. Une mer d'herbes. Une lande de bruyères. Un roc se dressant hors des bruyères tel le bec d'un oiseau de proie à l'affût.

—Tu désires mon bijou, Yennefer. Je ne puis te le donner sans m'assurer auparavant de certaines choses. Je veux vérifier ce qui est ancré en toi. C'est pourquoi je t'ai amenée jusqu'à cet endroit qui, depuis des temps immémoriaux, est le lieu de la Force et de la Puissance. Ton inestimable magie est partout, paraît-il. Il te suffit d'étendre la main. Peux-tu le faire sans crainte?

Aucun son ne pouvait sortir de la gorge serrée de Yennefer.

—La Force est capable de changer le monde, dit la femme dont il était interdit de prononcer le nom. Selon toi elle serait le Chaos, un art et une science. Autrement dit, une malédiction, une bénédiction et un progrès tout à la fois. Et ne serait-elle pas par hasard la Foi, l'Amour et le Sacrifice?

» Entends-tu? Kambi le coq coquerique. La vague vient heurter la rive, poussée par le bec de *Naglfar*. Heimdall fait résonner son cor, il fait face aux ennemis, debout sur l'arc-en-ciel de Bifröst. Il chasse le Froid blanc, il chasse le vent et la tourmente... Les mouvements violents de la Vouivre font trembler la terre...

» Le loup dévore le soleil. La lune s'obscurcit. Ne restent plus que le froid et les ténèbres. La haine, la vengeance et le sang...

» De quel côté te placeras-tu, Yennefer? À l'est ou à l'ouest de Bifröst? Seras-tu avec Heimdall, ou contre lui? Kambi le coq coquerique. Décide-toi, Yennefer. Choisis. Car c'est bien pour cela qu'on t'a jadis rendu la vie, pour qu'au moment opportun tu puisses faire un choix. Choisiras-tu la Lumière ou les Ténèbres?

—Le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres, l'Ordre et le Chaos! Ce ne sont que des

symboles, une telle opposition n'existe pas dans la réalité! La Lumière et l'Obscurité sont en chacun de nous. Cette conversation n'a aucun sens. Aucun. Je ne me convertirai pas au mysticisme. Pour toi et pour Sigdrifa, c'est le loup qui dévore le soleil. Pour moi, il s'agit d'une éclipse. Et qu'il en soit ainsi.

—Que veux-tu dire par « ainsi »?

Yennefer sentit soudain la terre se dérober sous ses pieds, une force monstrueuse lui tordre les bras; elle sentit craquer les articulations de ses épaules et de ses coudes, puis un tiraillement au niveau des vertèbres. Elle hurla de douleur, se débattit, ouvrit les yeux. Non, ce n'était pas un rêve. Ce ne pouvait être un rêve. Elle était dans un arbre, suspendue bras écartés à la branche d'un frêne. Très haut au-dessus d'elle tournoyait un faucon; en bas, dans l'obscurité, un serpent sifflait, faisait bruisser ses écailles en frottant ses anneaux les uns contre les autres.

Quelque chose remua à côté d'elle. Sur son bras tendu et douloureux trottinait un écureuil.

—Es-tu prête au sacrifice? demanda l'écureuil. Qu'es-tu prête à sacrifier?

—Je n'ai rien, répondit-elle, paralysée et aveuglée par la douleur. Et, même si j'avais quelque chose, je ne crois pas au sens d'un tel sacrifice! Je ne veux pas souffrir, même pour des millions! Je ne veux pas souffrir du tout! Ni à la place de quelqu'un ni pour personne!

—Personne ne veut souffrir. Et c'est pourtant le lot de chacun. Certains souffrent même davantage que d'autres. Pas forcément par choix. La question n'est pas de savoir si l'on supportera la souffrance, mais comment on la supportera.

* * *

—*Janka! Ma petite Janka!*

—Ôte ce monstre bossu de ma vue! Je ne veux pas le voir!

—C'est ta fille, autant que la mienne!

—Vraiment? Les enfants que j'ai engendrés sont normaux.

—Comment oses-tu... Comment oses-tu suggérer...

—C'est dans ta famille d'elfes qu'il y avait des magiciennes. C'est toi qui as interrompu ta première grossesse. Voilà la cause de tout. Ton ventre et ton sang elfiques sont contaminés, femme. Voilà pourquoi tu enfanter des monstres.

—C'est une enfant malheureuse... Telle était la volonté des dieux! C'est ta fille, autant que la mienne! Qu'aurais-je dû faire? L'étouffer? Ne pas nouer le cordon ombilical? Que dois-je faire maintenant? L'emmener dans la forêt et l'y abandonner? Qu'attends-tu de moi, par les dieux?

—Papa! Maman!

—Va-t'en, monstre!

—Comment oses-tu? Comment oses-tu battre une enfant! Arrête! Où vas-tu? Où? Chez elle, c'est ça?

—Eh bien oui, femme! Je suis un homme, j'ai le droit d'apaiser mon désir quand je le veux et où je le veux. Quant à toi, tu me dégoûtes. Toi et le fruit de ton ventre dégénéré... Ne m'attends pas pour souper. Je ne rentrerai pas cette nuit.

—Maman...

—Pourquoi pleures-tu?

—Et toi, pourquoi me bats-tu? Pourquoi me repousses-tu? J'ai été sage pourtant...

* * *

—Maman! Ma petite maman!

—Es-tu capable de pardonner?

—J'ai pardonné depuis longtemps.

—Après t'être auparavant repue de ta vengeance?

—Oui.

—Le regrettes-tu?

—Non.

* * *

Une douleur affreuse irradiait de ses mains et de ses doigts brisés.

—Oui, je suis coupable! C'est ce que tu voulais entendre? Tu voulais entendre Yennefer de Vengerberg avouer ses fautes et la voir humiliée? Quoi d'autre? Que je me repente? Non, je ne te ferai pas ce plaisir. Je reconnais ma faute et j'attends mon châtiment. Mais toi, tu peux toujours attendre mon repentir!

La douleur avait atteint les limites de ce qu'un être humain était capable de supporter.

—Tu rappelles à mon souvenir tous ceux que j'ai trahis, trompés, abusés, ceux qui sont morts à cause de moi ou de ma propre main... Tu m'en fais le reproche. Quoi? Vas-tu aussi me reprocher d'avoir un jour attenté à ma propre vie? Il faut croire que j'avais mes raisons! Et je ne regrette rien! Même si je pouvais remonter le temps... je ne changerais rien.

Le faucon s'assit sur son épaule.

*La tour de l'Hirondelle. La tour de l'Hirondelle.
Hâte-toi vers la tour de l'Hirondelle.*

Ma petite fille.

* * *

Kambi le coq coquerique.

Ciri galope sur sa jument morelle, ses cheveux gris emmêlés par le vent. Du sang gicle et coule sur son visage, d'un rouge criard, vif. La jument s'envole tel un oiseau, glissant élégamment sur la poutre de la porte de ville. Ciri vacille sur sa selle, mais ne tombe pas...

Ciri au milieu de la nuit; Ciri, la main levée dans un désert de sable et de pierres; de sa main s'échappe une boule de lumière... Une licorne fouille la pierraille de son sabot... Un groupe de licornes... Le feu... Le feu...

Geralt sur un pont. Au milieu d'une bataille. D'un incendie. Les flammes se reflètent sur la lame de son épée.

Fringilla Vigo, ses yeux verts écarquillés de plaisir, sa petite tête reposant sur un livre ouvert, un frontispice... Une partie du titre est visible: «Notes sur la mort inéluctable... »

Dans les yeux de Fringilla se reflètent ceux de Geralt.

Un gouffre. De la fumée. Des marches. Des marches qu'il faut descendre. Quelque chose se termine. Tedd Deireadh se profile, le temps de la Fin...

L'obscurité. L'humidité. Le froid épouvantable des murs de pierre. Le contact froid du métal autour des poignets, des chevilles. La douleur lancinante dans les mains brisées, dans les doigts broyés...

Ciri la tient par la main Un corridor, long, sombre, des colonnes de pierre, des statues peut-être... L'obscurité. Des murmures, légers comme le souffle du vent.

Des portes. Une infinité de portes aux lourds vantaux qui s'ouvrent sans bruit devant elles. Et au fond, dans l'obscurité impénétrable, une porte qui ne s'ouvrira pas toute seule. Qu'il est interdit d'ouvrir.

—*Si tu as peur, fais demi-tour:*

—*Il est interdit d'ouvrir cette porte. Tu le sais.*

—*Je sais.*

—*Et pourtant c'est là-bas que tu me conduis.*

—*Si tu as peur, fais demi-tour. Il est encore temps de rebrousser chemin.*

—*Et toi?*

—*Pour moi, il est trop tard*

Le coq Kambi chante.

Tedd Deireadh est là.

Aurora borealis.

Le jour se lève.

* * *

—Yennefer. Réveille-toi.

La magicienne releva la tête. Regarda ses mains. Elles étaient toutes deux intactes.

—Sigrdrifa? Je me suis endormie...

—Viens.

—Où ça? murmura-t-elle. Où m'emmènes-tu, cette fois?

—Pardon? Je ne comprends pas de quoi tu parles. Viens. Tu dois voir ça. Il s'est passé quelque chose... quelque chose d'étrange. Aucune d'entre nous ne sait comment l'expliquer. Mais moi, je crois deviner. La grâce... la grâce de la déesse est retombée sur toi, Yennefer.

—De quoi s'agit-il, Sigrdrifa?

—Regarde.

Elle regarda. Et poussa un profond soupir.

Le Brisingamen, le saint collier de Modron Freyja n'était plus suspendu autour du cou de la déesse. Il était à terre, aux pieds de la magicienne.

* * *

—Ai-je bien entendu? demanda Crach an Craite. Tu déménages avec tout ton attirail magique sur Hindarsfjall? Les prêtresses sont d'accord pour mettre le saint brillant à ta disposition? Elles vont te permettre de l'utiliser dans ta machine infernale?

—Oui.

—Eh bien, eh bien! Dis-moi, Yennefer, ne te serais-tu pas convertie par hasard? Que s'est-il passé là-bas, sur l'île?

—Ce n'est pas important. Je retourne au temple, voilà tout.

—Et les moyens financiers que tu m'as demandés? Tu en auras besoin?

—Plutôt, oui.

—Le sénéchal Guthlaf obéira à chacune de tes demandes. Mais je t'en prie, Yennefer, fais vite. Hâte-toi. J'ai reçu d'autres nouvelles.

—Par la peste, c'est ce que je craignais. Ils savent déjà où je suis?

—Non, ils ne le savent pas encore. Mais on m'a prévenu que tu risquais de faire ton apparition à Skellige, et on m'a recommandé de t'emprisonner aussitôt. On m'a conseillé également de prévoir des expéditions et de faire des prisonniers pour leur soutirer des informations, ou ne serait-ce que des bribes d'informations te concernant. Sur ta présence à Nilfgaard ou dans ses provinces. Yennefer, hâte-toi. S'ils retrouvaient ta trace et se présentaient ici, à Skellige, je me trouverais dans une situation

quelque peu embarrassante.

—Je ferai tout mon possible. Et je veillerai également à ne pas te compromettre. Ne crains rien.

Crach sourit en découvrant ses dents.

—J'ai dit que la situation serait quelque peu embarrassante. Rien de plus. Je n'ai pas peur d'eux. Ni des rois ni des magiciens. Ils ne peuvent rien me faire, parce qu'ils ont besoin de moi. Et, pour ce qui est de te fournir mon aide, j'y étais obligé en tant que feudataire ayant prêté serment de fidélité à Cintra. Oui, oui, tu as bien entendu. Officiellement, je suis toujours un vassal de la couronne de Cintra. Et Cirilla est officiellement en droit de prétendre à la couronne. Par conséquent, en ta qualité de représentante et d'unique protectrice de Cirilla, tu as officiellement le droit de me donner des ordres, d'exiger de moi obéissance et servitude.

—Sophisme de casuiste.

—Pas du tout! répliqua-t-il en éclatant de rire. Je le crierais moi-même haut et fort s'il apparaissait en fin de compte qu'Emhyr var Emreis ait contraint la jeune fille au mariage, ou bien si Ciri venait à être dépossédée de son droit au trône au moyen de je ne sais quelles finasseries juridiques et qu'on y plaçait quelqu'un d'autre à sa place, à commencer par exemple par ce nigaud de Vissegerd. Alors je révélerais sans tarder mon serment de fidélité en tant que vassal de Cintra.

—Et s'il se révélait que Ciri n'est plus en vie? glissa Yennefer en clignant des yeux.

—Elle est en vie, répliqua Crach d'un ton catégorique. Je le sais.

—Comment?

—Tu ne voudras pas le croire.

—Essaie toujours.

—Le sang des reines de Cintra, commença le jarl, est étrangement lié à la mer. Lorsque l'une d'elles meurt, la mer est prise d'une véritable démente. On raconte qu'Ard Skellig pleure les filles de Riannon. La tempête est alors si violente que les vagues en provenance de l'est se fraient un chemin à travers les crevasses et les grottes du côté ouest des îles et que des petits rus salés jaillissent des falaises. L'île tout entière frémit. «Voici Ard Skellig qui sanglote », gémissent les gens simples. « Quelqu'un d'autre est mort. Le sang de Riannon a été versé. Le Sang ancien. »

Yennefer se taisait.

—Ce n'est pas une fable, reprit Crach an Craite. Je l'ai moi-même vu de mes propres yeux. À trois reprises. Après la mort d'Adalia la Voyante, après celle de Calanthe... Et celle de Pavetta, la mère de Ciri.

—Pavetta, intervint Yennefer, est morte justement pendant une tempête, il est donc difficile d'affirmer...

—Pavetta, l'interrompit Crach, toujours songeur, n'est pas morte pendant une tempête. Celle-ci a commencé après sa mort. Comme chaque fois, la mer a réagi à la suite de la disparition d'une héritière de Cintra. J'ai étudié cette affaire suffisamment longtemps pour être sûr de mon fait.

—C'est-à-dire?

—Le bateau sur lequel voyageaient Pavetta et Duny a sombré dans les célèbres Abysses de Sedna. Ce n'était pas le premier bateau à disparaître de la sorte. Tu le sais sûrement.

—Fable que tout cela. Les bateaux sont parfois victimes de catastrophes, c'est une chose naturelle...

—Sur Skellige, l'interrompit Crach d'un ton sec, nous en savons suffisamment sur les bateaux

et la navigation pour faire la différence entre les catastrophes naturelles et celles qui ne le sont pas. Dans les Abysses de Sedna, les bateaux ne disparaissent pas de manière naturelle. Ni par hasard. C'est ce qui s'est passé avec le bateau de Pavetta et de Duny.

—Admettons, soupira la magicienne. Quelle importance, de toute façon? Cela s'est passé il y a près de quinze ans...

—Pour moi, c'est important, dit le jarl, les lèvres serrées. Je tirerai cette affaire au clair. C'est simplement une question de temps. Je trouverai les explications à toutes les énigmes. Y compris à celle concernant le massacre de Cintra...

—Quelle est donc cette nouvelle énigme?

—Quand les Nilfgardiens ont pénétré dans Cintra, marmotta-t-il en regardant par la fenêtre, Calanthe a ordonné qu'on emmène secrètement Ciri hors de la cité. La ville était déjà en feu. Les Noirs étaient partout, les chances de leur échapper étaient nulles. Au vu des risques, on a déconseillé à la reine de mettre son plan à exécution et suggéré que Ciri capitule officiellement devant le hetman de Nilfgaard; de cette manière elle sauverait sa tête et l'État de Cintra. En revanche, si elle s'enfuyait dans les rues en flammes, elle serait à coup sûr bêtement massacrée par la canaille soldatesque. Mais la Lionne... Sais-tu ce qu'elle a dit, d'après les témoins de la scène?

—Non.

—«Mieux vaut que le sang de la jeune fille se répande sur les pavés de Cintra plutôt que d'être souillé. » Souillé par quoi?

—Par un mariage avec l'empereur Emhyr. Par une union avec un infâme Nilfgardien. Ecoute, Crach, il est tard. Demain à l'aube, je me mets au travail... Je te tiendrai informé de mes progrès.

—J'y compte bien. Bonne nuit, Yenna...
Hum...

—Quoi, Crach?

—Est-ce que tu n'aurais pas envie, hum, de...

—Non, jarl. Adieu paniers, vendanges sont faites! Bonne nuit.

—Voyez-vous ça! (Crach an Craite observait l'hôte qui inclinait la tête devant lui.) Triss Merigold en personne. Quelle robe magnifique! Et cette fourrure... C'est du chinchilla, n'est-ce pas? Je te demanderais bien ce qui t'amène sur Skellige... Mais je le sais déjà.

—Parfait. (Triss lui adressa un sourire charmeur, arrangea ses magnifiques cheveux châains.) Nous allons ainsi pouvoir laisser de côté les préambules et entrer directement dans le vif du sujet.

—Quel sujet? (Crach croisa les mains sur sa poitrine et jaugea la magicienne d'un regard froid.) De quoi veux-tu parler? Quelles explications attends-tu donc? Au nom de qui es-tu là, Triss? Qui représentes-tu? En guise de remerciements, ton roi Foltest t'a bannie de son royaume. Alors que tu n'étais en rien coupable, il t'a chassée de Témérie. D'après ce que j'ai entendu dire, Filippa Eilhart, qui partage actuellement l'exercice du pouvoir avec Dijkstra, t'a prise sous son aile et accordé l'asile. Je constate que tu lui témoignes de ton mieux ta reconnaissance pour son asile. Tu n'hésites même pas à assumer le rôle d'agent pour retrouver les traces de ton ancienne amie.

—Tu me blesses, jarl.

—Je te demande humblement pardon... si je me suis trompé. Mais est-ce le cas?

Ils gardèrent longtemps le silence, se mesurant du regard avec méfiance. Finalement

Triss poussa un juron, tapa du pied.

—Ah, au diable! Cessons de jouer au chat et à la souris. Quelle importance cela a-t-il à présent de savoir qui sert qui, qui tient à qui, qui fait confiance à qui, et pour quelles raisons? Yennefer est morte. On ne sait toujours pas où se trouve Ciri, ni qui la détient prisonnière... Quel intérêt de jouer aux devinettes? Je ne suis pas venue ici en tant qu'espionne, Crach. Je suis venue ici de mon propre chef, à titre privé. Car je me soucie du sort de Ciri.

—Tout le monde s'inquiète pour Ciri. La jeune fille a de la chance.

Les yeux de Triss lancèrent des éclairs.

—Je ne m'en gausserais pas. Surtout à ta place.

—Pardon.

Ils se turent, les yeux tournés vers la fenêtre, tandis que le soleil rougeoyant se couchait derrière les sommets boisés de Spikeroog.

—Triss Merigold.

—Je t'écoute, jarl.

—Je t'invite à dîner. À ce propos, mon cuisinier m'a chargé de te demander si toutes les magiciennes dédaignaient les fruits de mer bien accommodés...

* * *

Triss ne dédaignait pas les fruits de mer. Au contraire, elle en avait mangé deux fois plus que prévu, et elle commençait à présent à craindre pour sa taille, ces vingt-deux pouces dont elle était si fière. Elle décida de faciliter sa digestion en prenant un peu d'Est-Est, le célèbre vin blanc de Toussaint. Imitant Crach, elle but dans une corne.

—Ainsi, commença-t-elle, Yennefer est

apparue ici le 19 août, en tombant du ciel de manière spectaculaire avant d'atterrir dans un filet de pêcheur. Toi, en tant que fidèle vassal de Cintra, tu lui as accordé l'asile. Tu l'as aidée à construire un mégascope... Bien entendu, tu ne sais pas avec qui elle a parlé, ni de quoi?

Crach an Craite porta sa corne à ses lèvres, but une longue rasade et faillit avoir un renvoi.

—Non, je ne sais pas, dit-il en souriant d'un air finaud. Je ne sais rien. Comment moi, un simple marin, pourrais-je savoir quoi que ce soit des entreprises des puissantes magiciennes?

* * *

Sigrdrifa, la prêtresse du temple de Modron Freyja, baissa la tête bien bas, comme si la question de Crach an Craite l'avait écrasée d'un poids de mille livres.

—Elle m'a fait confiance, jarl, marmonna-t-elle d'une voix à peine audible. Elle ne m'a pas fait jurer le silence, mais elle comptait de toute évidence sur ma discrétion. Je ne sais vraiment pas si...

—Modron Sigrdrifa, l'interrompit Crach an Craite, la mine grave. Ce que je te demande, ce n'est pas une dénonciation. Tout comme toi, je soutiens Yennefer et je souhaite qu'elle retrouve et qu'elle sauve Ciri. J'ai prêté le serment de Bloedgeas, le serment du sang! Pour en revenir à Yennefer, je suis inquiet pour elle. C'est une femme extrêmement fière. Même si elle prend de grands risques, elle ne s'abaissera pas à demander de l'aide. Par conséquent, il me faudra peut-être me hâter à son secours contre son gré. Pour pouvoir le faire, j'ai besoin d'informations.

Sigrdrifa se racla la gorge. Elle avait le regard perdu dans le vague. Et, lorsqu'elle se mit à parler, sa voix tremblait légèrement.

—Elle a construit sa machine... qui en réalité

n'en est pas vraiment une. Il n'y a là aucun mécanisme, juste deux miroirs, un rideau de velours noir, un coffre, deux lentilles, quatre lampes, et bien sûr le Brisingamen... Lorsqu'elle prononce la formule, la lumière des deux lampes...

—Laissons tomber les détails. Avec qui a-t-elle communiqué?

—Elle a parlé avec plusieurs personnes. Des magiciennes... Jarl, je n'ai pas tout entendu, mais... Parmi ces gens se trouvaient des personnes vraiment méprisables. Pas une ne voulait lui apporter une aide désintéressée... Elles exigeaient de l'argent... Toutes ont exigé de l'argent...

—Je sais, marmonna Crach. La banque m'a informé des virements quelle a effectués. Ah! On peut dire qu'il m'aura coûté les yeux de la tête, mon serment! Mais l'argent, c'est un bien acquis. Ce que j'ai donné pour Yennefer et Ciri, je le récupérerai sur les provinces nilfgaardiennes! Mais poursuis, mère Sigdrifa.

—Avec certaines, reprit la prêtresse en baissant la tête, Yennefer a tout simplement fait appel au chantage. Elle leur a donné à comprendre quelle était en possession d'informations compromettantes, et qu'elle les divulguerait au monde entier si elles refusaient de collaborer... Jarl... C'est une femme intelligente, et bonne en somme... Mais elle n'a aucun scrupule. Elle est intransigeante. Et impitoyable.

—Ça, en l'occurrence, je le savais déjà. En revanche, je ne veux pas connaître le détail des tractations, et je te conseille de les oublier au plus vite. Ce sont des informations dangereuses. Les tiers ne devraient pas jouer avec ce feu-là.

—Je le sais, jarl. À toi, je dois obéissance... Et je crois que les objectifs que tu poursuis justifient les moyens que tu mets en œuvre. Personne d'autre n'apprendra quoi que ce soit de ma bouche. Ni un ami au cours d'une conversation amicale, ni un ennemi par la torture.

—Bien, Modron Sigdrifa. Très bien... Sur quoi portaient les questions de Yennefer, tu t'en souviens?

—Je n'ai pas tout saisi, jarl. Elles utilisaient un jargon difficile à comprendre... Il était souvent question d'un certain Vilgefortz...

—Le contraire m'aurait étonné. (Crach grinça des dents. La prêtresse lui lança un regard apeuré.)

—Il a été aussi beaucoup question des elfes et des Erudits, reprit-elle. Et de portails magiques. Les Abysses de Sedna ont également été citées... Mais il était principalement question, me semble-t-il, d'une tour.

—D'une tour?

—Oui. Et même de deux tours. La tour de la Mouette, et la tour de l'Hirondelle.

—C'est bien ce que je pensais, dit Triss. Yennefer a commencé par se procurer le rapport secret de la commission Radcliffe, chargée d'étudier l'affaire des incidents sur Thanedd. J'ignore quelles nouvelles de tout ça sont parvenues jusqu'ici, à Skellige... As-tu entendu parler des téléportations depuis la tour de la Mouette? Et de la commission Radcliffe?

Crach an Craite jeta un coup d'œil méfiant à la magicienne.

—Ici, sur les îles, répondit-il en faisant la grimace, ni la politique ni la culture n'arrivent jusqu'à nous. Nous sommes un pays sous-développé.

—La commission Radcliffe, reprit Triss, jugeant préférable d'ignorer le ton et la mine ironiques du jarl, a analysé minutieusement les traces de téléportation en provenance de Thanedd. Tant qu'il existait, le portail de Tor Lara qui se trouve sur Thanedd annihilait sur une grande

distance toute possibilité de téléportation, mais, comme tu le sais très probablement, la tour de la Mouette a explosé et s'est effondrée, rendant la téléportation possible. C'est de cette façon que la majorité des protagonistes des incidents de Thanedd ont pu quitter l'île.

—Effectivement, dit le jarl en souriant. À commencer par toi, qui t'es envolée directement pour Brokilone. Avec le sorceleur sur le dos.

—Voyez-vous ça! fit Triss en le regardant dans les yeux. La politique et la culture ne parviennent peut-être pas jusqu'ici, mais les ragots, en revanche... Enfin, laissons cela pour l'instant, et revenons-en aux travaux de la commission Radcliffe. Sa mission était d'établir de manière précise qui s'était téléporté de Thanedd et dans quelle direction. On utilisa des synopsis, comme on les appelle, des sortilèges capables de recréer les images des événements passés. Il fut alors possible d'établir une correspondance entre les traces de téléportation qui avaient été découvertes et leur destination, et ensuite de remonter le fil jusqu'aux personnes qui avaient ouvert les portails. Ça a réussi dans presque tous les cas. Sauf un. L'une des traces de téléportation ne menait nulle part. Plus précisément, elle menait dans la mer. Dans les Abysses de Sedna.

—Quelqu'un, devina aussitôt le jarl, s'est téléporté sur un bateau qui l'attendait à un endroit précis. Mais pourquoi avoir choisi un endroit aussi reculé, doté d'une aussi mauvaise réputation? Plutôt curieux... Enfin, quand on a le couteau sous la gorge...

—Précisément. C'est aussi ce que s'est dit la commission. Et elle en a tiré la conclusion qu'il s'agissait de Vilgefortz: ayant capturé

Ciri et voyant sa retraite coupée, il s'est tourné vers une solution de rechange, il s'est téléporté avec sa prisonnière vers les Abysses de Sedna où les attendait un navire nilfgaardien. Ce qui,

d'après la commission, expliquerait le fait que Ciri ait été présentée à la cour impériale à Loc Grim le 10 juillet, soit à peine dix jours après les événements de Thanedd.

—Mais oui! (Le jarl plissa les yeux.) Cela expliquerait beaucoup de choses. À condition, bien entendu, que la commission ne se soit pas trompée.

—Bien entendu, reprit la magicienne en soutenant son regard et en se permettant même un petit sourire ironique. On a aussi très bien pu présenter un sosie à Loc Grim, et non la véritable Ciri. Ce qui expliquerait bon nombre de choses, mais pas toutes. La commission a établi un autre fait, si étrange qu'il avait été omis dans la première version du rapport, après avoir été jugé peu vraisemblable. Dans la seconde version, tenue étroitement secrète, il est tout de même rapporté. En tant qu'hypothèse.

—Je suis tout ouïe depuis un moment déjà, Triss.

—L'hypothèse de la commission est la suivante: le portail de la tour de la Mouette était ouvert, il fonctionnait. Quelqu'un s'en est servi, et l'énergie de ce passage était si puissante que le portail a explosé et a été détruit.

» Yennefer, reprit Triss au bout d'un instant, a sans doute appris ce qu'avait découvert la commission Radcliffe. Ce qu'elle avait inclus dans son rapport secret... et qui indique qu'il y a une chance, une chance infime que Ciri ait réussi à franchir le portail de Tor Lara sans danger, échappant ainsi à Nilfgaard et à Vilgefortz...

—Dans ce cas, où se trouve-t-elle maintenant?

—Je voudrais bien le savoir, moi aussi.

Il faisait un froid de tous les diables, aucun rayon de lune ne filtrait à travers l'amoncellement de nuages qui obscurcissait le ciel. En comparaison des nuits précédentes, il faisait cependant nettement moins froid, car il n'y avait, chose exceptionnelle, presque pas de vent. Le canot ballottait légèrement sur les vaguelettes ondulées de la surface de l'eau. Ça sentait le marécage. Les mauvaises herbes en putréfaction. Et le mucus d'anguille.

Quelque part non loin du bord un castor fit claquer sa queue sur l'eau, et tous deux sursautèrent. Ciri était certaine que Vysogota était en train de somnoler et que le castor l'avait réveillé.

—Continue, poursuis ton récit, dit-elle en s'essuyant le nez avec la seule partie encore propre de sa manche. Ne t'endors pas. Quand tu t'endors, mes yeux se ferment aussi. Il ne manquerait plus que le courant nous emporte et qu'on se réveille en pleine mer! Parle-moi encore de ces portails!

—Pour te sauver de Thanedd, poursuivit l'anachorète, tu es passée par le portail de la tour de la Mouette, Tor Lara. Or Geoffrey Monck, la plus haute autorité sans doute en matière de téléportations - il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Magie du Peuple ancien, opus magnum du savoir sur les téléportations elfiques* - écrit que le portail de Tor Lara mène à la tour de l'Hirondelle, Tor Zireael...

—Le portail de Thanedd était corrompu, l'interrompt Ciri. Peut-être qu'avant d'être détérioré il menait à une autre tour, mais, maintenant, il conduit à un désert. On appelle ça un portail chaotique, d'après ce que j'ai appris.

—Je le savais déjà, figure-toi, lança le vieillard. Je me souviens de nombre de choses que j'ai apprises. C'est pour cela que ton récit me rend si perplexe... Notamment certains passages, dont

ceux qui se rapportent à la téléportation justement...

—Peux-tu être plus clair?

—Oui, Ciri, je le peux. Mais pour l'heure il est grand temps de remonter la nasse. Elle doit être pleine d'anguilles déjà. Es-tu prête?

—Je suis prête.

Ciri cracha dans sa main et se saisit de la gaffe. Vysogota attrapa la corde qui se perdait dans l'eau.

—On y va. Un, deux... trois! Dans la barque! Attrape-les, Ciri, attrape-les! Mets-les dans le panier, sinon elles vont se sauver!

* * *

C'était la deuxième nuit consécutive qu'ils passaient sur l'affluent marécageux de la rivière. Ils venaient en pirogue, ils installaient les nasses et les gords pour capturer les anguilles qui se dirigeaient en masse vers la mer. Ils rentraient à la cabane largement après minuit, crottés de mucus de la tête aux pieds, mouillés et terriblement fatigués.

Mais ils n'allaient pas se coucher tout de suite. Les anguilles destinées au troc devaient être placées dans des viviers, très méticuleusement; s'il y avait le moindre interstice, le lendemain les viviers seraient vides. Le travail terminé, Vysogota choisissait deux ou trois anguilles, parmi les plus grosses, il en ôtait la peau, les découpait en tronçons, les passait dans la farine et les faisait cuire dans une grande poêle. Puis ils mangeaient en discutant.

—Vois-tu, Ciri, une chose continue à m'empêcher de dormir. Tout de suite après ta guérison, je m'en souviens très bien, nous n'arrivions pas à nous mettre d'accord sur la date précise à laquelle tu avais reçu ta blessure au

visage. Cette blessure ne pouvait pas remonter à plus de dix heures en arrière, et toi tu t'obstinais à répéter que tu avais été blessée quatre jours auparavant. J'étais certain qu'il s'agissait d'une simple erreur, mais depuis je n'ai pas cessé d'y penser, et je me pose toujours la même question: où sont donc passés ces quatre jours?

—Eh bien? Où sont-ils passés, à ton avis?

—Je ne sais pas.

—Magnifique!

Le chat fit un bond; clouée au sol sous ses griffes, une souris couina d'une voix perçante. Sans hâte, le grippeminaud lui mordit le dos, l'étripa et commença à manger de bon appétit. Ciri l'observait, impassible.

—Le portail de la tour de la Mouette, reprit Vysogota, mène à la tour de l'Hirondelle. Et la tour de l'Hirondelle...

Le chat avait fini de manger, il gardait la queue pour le dessert.

—Le portail de Tor Lara, répliqua Ciri en bâillant la bouche grande ouverte, est corrompu et mène à un désert. J'ai dû te le dire une bonne centaine de fois.

—Il ne s'agit pas de ça, je te parle d'autre chose. Du fait qu'il existe une correspondance entre ces deux portails. Le portail de Tor Lara était corrompu, d'accord. Mais il reste encore celui de Tor Zireael. Si tu parvenais à la tour de l'Hirondelle, tu pourrais te téléporter de nouveau sur l'île de Thanedd. Tu te trouverais ainsi loin des dangers qui te menacent, hors de portée de tes ennemis.

—Ah! Ça m'arrangerait! Il y a cependant un léger hic. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où se trouve cette tour de l'Hirondelle.

—Je pourrais peut-être remédier à cela. Sais-

tu, Ciri, à quoi servent les études universitaires?

—Non. À quoi?

—À savoir utiliser ses sources.

* * *

—Je savais que je trouverais, annonça fièrement Vysogota. J'ai cherché, cherché, et... Oh, sacrebleu!

La lourde pile d'ouvrages lui échappa des mains, les incunables tombèrent sur la terre battue, les cartes s'échappèrent de leur vétuste reliure et s'éparpillèrent sur le sol.

—Qu'as-tu trouvé?

Ciri s'accroupit près du vieillard et l'aida à ramasser les pages disséminées.

—La tour de l'Hirondelle! (L'anachorète chassa le grippeminaud qui, sans la moindre gêne, s'était installé sur l'une des pages.) Tor Zireael. Aide-moi.

—Mais c'est plein de poussière! Ça colle aux doigts tellement c'est sale! Vysogota? Qu'est-ce que c'est? Ici, sur cette image? Cet homme suspendu à un arbre?

—Ça? (Vysogota jeta un coup d'œil à la page volante.) Une scène de la légende de Heimdall. Le héros Heimdall est resté suspendu durant neuf jours et neuf nuits au Frêne des Mondes, pour gagner au travers du sacrifice l'accès au savoir et à la puissance.

—J'ai fait plusieurs fois ce genre de rêve, dit Ciri en se frottant le front. Un homme suspendu à un arbre...

—La gravure est tombée de ce livre, tiens. Si tu veux, tu pourras le lire plus tard. Maintenant, cependant, il est plus urgent de... Ah, enfin! Je l'ai. *Pérégrinations sur les routes et les endroits*

magiques, de Buyvid Backhuysen, un livre considéré par certains comme un apocryphe...

—Autrement dit, des sornettes?

—Plus ou moins. Mais il en fut aussi qui appréciaient ce livre... Tiens, écoute... Par la peste, comme il fait sombre, ici...

—Il y a assez de lumière, c'est toi qui deviens aveugle avec l'âge, lança Ciri avec la cruauté impassible propre à la jeunesse. Donne, je vais lire moi-même. À partir d'où?

—Ici, dit-il en lui indiquant l'endroit de son doigt osseux. Lis à haute voix.

* * *

—Il écrivait bizarrement, ton Buyvid. Assengard, c'était, si je ne me trompe pas, un genre de château. Mais quelle est cette contrée: les Cent Lacs? Je n'en ai jamais entendu parler. Et c'est quoi, le *trifolium*?

—Du trèfle. Pour ce qui est d'Assengard et des Cent Lacs, je t'en parlerai lorsque tu auras terminé de lire.

—«Sitôt que l'elfe Avallac'h eut prononcé cestes paroles, lesdits oiseaux petits et noirs abandonnèrent les eaux du lac où, durant tout l'hiver, ils se protégeaient du froid au fond des flots. Car ainsi que le savent les gens érudits, les hirondelles, à l'encontre des autres oiseaux, ne migrent pas vers les pays chauds pour revenir au printemps, elles s'agrippent les unes aux autres à l'aide de leurs petites pattes griffues et plongent par bandes entières dans le fond des eaux pour y passer tout l'hiver; ce n'est qu'au printemps que *de profundis*, de sous les eaux, elles rejaillissent. Néanmoins l'hirondelle n'est pas uniquement du printemps et de l'espoir le symbole, elle incarne également un modèle de pureté immaculée, car jamais sur la terre elle ne se pose, elle n'a avec la saleté et les immondices terrestres aucun contact.

» Revenons-en cependant à notre lac: les oiseaux en tournoyant avaient, eût-on dit, de leurs petites ailes éparpillé la brume, car soudain émergea du brouillard une tourelle magnifique, enchantée. D'une seule voix nous poussâmes un soupir d'émerveillement, car l'on eût dit cette tourelle de vapeurs tissée, ayant la brume comme *fundamentum*, et à son sommet, couronnée par les scintillements de l'aube, une *aurora borealis* féérique.

» Un génie surnaturel puissant en vérité avait dû construire ceste tour, qui ne pouvait être l'œuvre d'un esprit humain.

» L'elfe Avallac'h perçut notre admiration et dit: "Voici Tor Zireael, la tour de l'Hirondelle. Voici les Barrières des Mondes et les Portes du Temps. Réjouissez vos yeux, humains, car il n'est pas donné à tout un chacun de la voir apparaître."

» Quand nous lui demandâmes s'il était possible de s'avancer et d'admirer de près ladite tour ou même de la toucher de *propria manu*, Avallac'h se mit à rire. "Tor Zireael, dit-il, n'est pour vous qu'un songe onirique, or on ne peut toucher les songes. Et c'est bien ainsi, ajouta-t-il, car la tour n'est là que pour les Erudits et quelques rares Élus pour qui les Portes du Temps sont celles de l'espoir et de la renaissance. Pour les profanes elles sont les portes du cauchemar."

»À peine avait-il prononcé ces paroles que derechef les brumes se refermèrent sur la tour, privant nos yeux de la contemplation de ceste enchantement... »

* * *

—La contrée des Cent Lacs, expliqua Vysogota, s'appelle aujourd'hui Mil Trachta. C'est une région lacustre très étendue qui se situe dans la partie nord de la province de Metinna, près de la frontière avec Nazair et Mag Turga, et qui est traversée par la rivière Yelena. Buyvid Backhuysen écrit qu'ils sont partis d'Assengard, au nord, pour

se rendre dans la région des Cent Lacs, plus au sud... Aujourd'hui Assengard n'existe plus, il n'en reste que des ruines, la ville la plus proche est Neunreuth. Depuis Assengard, Buyvid a compté qu'il y avait six cents haltées jusqu'aux lacs. Diverses haltées étaient alors en usage, mais prenons comme référence la plus usitée, selon laquelle six cents haltées font autour de cinquante miles. Ici, à Pereplut, nous sommes à quelque trois cent cinquante miles au sud d'Assengard. Autrement dit, Ciri, plus ou moins trois cents miles te séparent de la tour de l'Hirondelle. À cheval, sur ta Kelpie, il faut compter à peu près deux semaines et demie de route. À condition de voyager au printemps, évidemment. Pas en cette saison, alors que d'ici à un jour ou deux peuvent survenir les grands froids.

—De la ville d'Assengard, que je connais par mes lectures, il ne reste que des ruines, marmonna Ciri en plissant le nez, pensive. Or j'ai vu de mes propres yeux la ville elfique de Shaerrawedd à Kaedwen, j'y suis passée. Les gens ont tout pillé, tout emmené; ils n'ont laissé que la pierre nue. Je parie qu'il ne reste de ta tour de l'Hirondelle que des pierres, les plus grosses, car les plus petites ont sans doute été volées. Si par ailleurs il y avait là un portail...

—La tour de l'Hirondelle était magique. Tout le monde ne pouvait pas la voir. Et les portails sont toujours invisibles.

—C'est vrai, reconnut-elle, et elle se mit à réfléchir. Celui de Thanedd l'était. Il est soudain apparu sur un mur nu... Au bon moment d'ailleurs, parce que ce sorcier, celui qui me poursuivait, était déjà très proche... Je pouvais l'entendre... Alors, comme par enchantement, le portail est apparu.

—Je suis certain, dit Vysogota à voix basse, que si tu parvenais jusqu'à Tor Zireael son portail t'apparaîtrait aussi. Même parmi les ruines, même au milieu des pierres nues. Je suis certain que tu

réussirais à le retrouver et à le réactiver. Tout comme je suis certain que lui, en retour, entendrait ton commandement. Parce que je crois, Ciri, que tu es une élue.

* * *

—À la lumière des bougies, Triss, tes cheveux sont comme le feu. Et tes yeux sont comme le lapis-lazuli. Tes lèvres sont comme des perles...

—Arrête, Crach. Tu es saoul, ou quoi? Verse-moi encore du vin. Et raconte.

—Quoi donc?

—Ne fais pas l'imbécile. Raconte-moi comment Yennefer a décidé de voguer jusqu'aux Abysses de Sedna.

* * *

—Comment vas-tu, Yennefer? Raconte-moi.

—D'abord, réponds à une question: qui sont ces deux femmes que je rencontre invariablement lorsque je viens chez toi? Et qui me regardent toujours comme si je n'étais qu'un excrément de chat répandu sur le tapis? Qui sont-elles?

—Es-tu intéressée par l'aspect juridique de la chose ou bien par son aspect concret?

—Va pour le concret.

—Dans ce cas, ce sont mes épouses.

—Je comprends. Tu pourrais peut-être leur expliquer à l'occasion ce qu'il en est: adieu paniers, vendanges sont faites.

—Je leur ai expliqué. Mais les femmes sont les femmes. Ce n'est pas grave. Raconte, Yennefer. Tes progrès m'intéressent.

—Malheureusement, dit la magicienne en se mordant les lèvres, les progrès sont minces. Et le

temps file.

—Il file, confirma le jarl en hochant la tête, et apporte son lot de nouvelles surprises. J'ai reçu des informations du continent, elles devraient t'intéresser. Elles proviennent du corps de Vissegerd. J'espère que tu sais qui est Vissegerd?

—Un général de Cintra?

—Un maréchal. Il dirige un corps d'armée composé d'émigrés cintrasiens et de volontaires, et qui fait partie intégrante de l'armée témérienne. Il compte dans ses rangs un certain nombre de volontaires originaires des Iles, les nouvelles qui m'en parviennent sont donc des informations de première main.

—Et qu'as-tu appris?

—Tu es arrivée ici, sur Skellige, le 19 août, deux jours après la pleine lune. Ce même jour, le 19 donc, au cours d'une bataille sur l'Ina, les hommes de Vissegerd ont encerclé un groupe de fuyitifs parmi lesquels se trouvaient Geralt et son ami le troubadour...

—Jaskier?

—C'est ça. Vissegerd les a accusés tous deux d'espionnage, les a emprisonnés et sans doute avait-il l'intention de les liquider, mais les deux prisonniers se sont échappés et ont dirigé les Nilfgaardiens, avec qui ils étaient apparemment de mèche, contre Vissegerd.

—Balivernes.

—C'est aussi ce que je me suis dit. Mais il m'est venu à l'esprit que le sorceleur, en dépit de ce que tu penses, exécute peut-être un plan secret. En vue de sauver Ciri, il s'attire les bonnes grâces de Nilfgaard...

—Ciri n'est pas à Nilfgaard. Et Geralt n'exécute aucun plan. La planification n'est pas son point fort. Laissons cela. Ce qui est important,

c'est que nous sommes déjà le 26 août, et que je n'en sais toujours pas assez. Pas assez pour entreprendre quoi que ce soit... À moins que...

Elle se tut, le regard tourné vers la fenêtre, jouant avec l'étoile d'obsidienne accrochée à un ruban de velours noir qu'elle portait autour du cou.

—À moins que quoi? ne put s'empêcher de demander Crach an Craite.

—À moins que j'essaie les méthodes de Geralt au lieu de les railler.

—Je ne comprends pas.

—On peut essayer le sacrifice, jarl. La promptitude au sacrifice augmente, paraît-il, le pourcentage de réussite, elle permet d'obtenir de bons résultats... Ne serait-ce que sous la forme de grâces accordées par la déesse. Celle-ci aime et apprécie ceux qui acceptent de souffrir pour une cause.

—Je ne comprends toujours pas, grommela-t-il en fronçant les sourcils. Mais ce que tu dis ne me plaît pas, Yennefer.

—Je sais. À moi non plus. Mais, de toute façon, il est trop tard pour faire marche arrière... Les bêlements du chevreau sont sans doute déjà parvenus à l'oreille du tigre.

* * *

—C'est précisément ce que je craignais, murmura Triss.

—J'avais donc bien deviné, soupira Crach an Craite en contractant les muscles de sa mâchoire. Yennefer savait que quelqu'un écoutait les conversations qu'elle menait au moyen de sa machine infernale. Ou que l'un de ses interlocuteurs la trahirait lâchement.

—Ou les deux.

—Elle savait, répéta Crach en grinçant des dents. Mais elle a continué à n'en faire qu'à sa tête. Son plan était sans doute de servir d'appât. Elle a fait semblant d'en savoir plus qu'elle n'en savait pour provoquer l'ennemi... Et elle a vogué vers les Abysses de Sedna...

—Après avoir lancé un défi. Elle a pris un risque terrible, Crach.

—Je sais. Elle ne voulait causer d'ennuis à aucun de nous... Pas même aux volontaires qui se sont engagés à ses côtés... Voilà pourquoi elle a demandé deux drakkars...

* * *

—J'ai les deux drakkars que tu désirais, l'*Alcyone* et le *Tamara*. Ainsi que les équipes de volontaires, bien entendu. C'est Guthlaf, le fils de Sven, qui commandera l'*Alcyone*; il en a lui-même fait la demande en disant que ce serait pour lui un honneur. Tu lui es tombée dans l'œil, Yennefer. Le *Tamara* sera commandé par Asa Thjazi, un capitaine en qui j'ai une totale confiance. Ah oui, j'allais oublier. Mon fils, Hjalmar Gueule-en-Coin, fera aussi partie de l'équipage du *Tamara*.

—Ton fils? Quel âge a-t-il?

—Dix-neuf ans.

—Tu as commencé jeune.

—C'est la poêle qui se moque du chaudron. Hjalmar a demandé à intégrer l'équipage pour raisons personnelles. Je n'ai pas pu lui refuser.

—Pour raisons personnelles?

—Tu n'es pas au courant de cette histoire?

—Non. Raconte.

Crach an Craite pencha sa corne, et se mit à rire à l'évocation de ses souvenirs.

—Les gamins d'Ard Skellig, commença-t-il, adorent faire du patin; l'hiver, ils n'en peuvent plus d'attendre les grands froids. Ils sont les premiers sur le lac à peine gelé, la couche de glace est si mince qu'elle ne supporterait pas le poids des adultes. Bien entendu, le plus amusant, c'est de faire la course. Prendre son élan et courir le plus vite possible, d'un bout à l'autre du lac. Les gamins organisent un jeu appelé « le saut du saumon ». Il consiste à sauter en patin par-dessus les petites roches qui pointent hors de la surface gelée, comme des dents de requin, au bord du lac. À la façon d'un saumon quand il s'élance dans les courants des cascades. On choisit une rangée de roches assez longue, on prend son élan... Ah, moi aussi j'en ai fait, des sauts de saumon, quand j'étais gamin...

S'abîmant dans ses pensées, Crach an Craite sourit.

—Naturellement, celui qui réussit à sauter par-dessus la plus longue rangée de blocs de pierre est déclaré vainqueur et se pavane ensuite comme un paon. En son temps, Yennefer, ton humble serviteur et présent interlocuteur avait souvent cet honneur, hé, hé! À l'époque qui nous intéresse plus particulièrement, c'est mon fils, Hjalmar, qui était le champion. Il franchissait des rochers qu'aucun autre gamin n'osait franchir. Et il faisait le fier, en lançant des défis à ses camarades pour qu'ils essaient de faire mieux que lui. Et son défi fut relevé. Par Ciri, la fille de Pavetta de Cintra. Elle n'était même pas une insulaire, même si elle se prétendait telle, vu qu'elle passait davantage de temps ici qu'à Cintra.

—Même après l'accident de Pavetta? Je croyais que Calanthe lui avait interdit de venir ici?

—Tu es au courant de ça? demanda-t-il en lui jetant un rapide coup d'œil. Au fond, ça n'a rien d'étonnant, car tu sais beaucoup de choses, Yennefer. Beaucoup. La colère et l'interdiction de Calanthe n'ont pas duré plus de six mois, ensuite

Ciri a de nouveau passé ses étés et ses hivers ici... Elle patinait comme un beau diable, mais de là à participer à des concours de saut avec des garçons et à provoquer Hjalmar... C'était totalement incroyable!

—Mais elle l'a fait, devina la magicienne.

—Oui, elle l'a fait. Elle a sauté, cette petite diabolotie cintrasiennne. Un vrai Lionceau digne de l'héritage de la Lionne. Hjalmar, quant à lui, pour ne pas subir les sarcasmes de ses camarades, a dû tenter un saut plus difficile encore. Il a pris le risque. Et il s'est cassé une jambe, un bras, quatre côtes et s'est esquinaté la figure. Il gardera sa cicatrice jusqu'à la fin de sa vie. Hjalmar Gueule-en-Coin et sa célèbre fiancée!

—Fiancée?

—Tu ignorais ça, aussi? Etrange pour quelqu'un qui en sait tellement, d'ordinaire... Après son fameux saut, Hjalmar a dû rester alité un moment. Ciri venait le voir, elle lui faisait la lecture, lui parlait, le tenait par la main... Et, quand quelqu'un entrait dans la pièce, ils devenaient tous les deux rouges comme des coquelicots! Un jour, Hjalmar finit par me confier qu'ils s'étaient fiancés. Ça m'a mis en rogne. « Sale morveux, lui ai-je dit, je vais t'en donner, moi, des fiançailles, oui, mais à coups de fouet! » J'étais un peu inquiet, à vrai dire, car j'avais remarqué que le Lionceau avait le sang chaud, que c'était une risque-tout, pour ne pas dire une petite fofolle... Heureusement Hjalmar était tout en bandages et en attelles, ils ne pouvaient donc pas faire de bêtises...

—Quel âge avaient-ils à l'époque?

—Lui, quinze, et elle, pas tout à fait douze.

—Tes craintes étaient donc sans doute un peu exagérées.

—Peut-être un peu. Mais Calanthe, à qui

j'avais dû tout raconter, était loin de prendre l'affaire à la légère. Je sais qu'elle avait pour Ciri des projets matrimoniaux, je pense qu'elle avait en tête de lui faire épouser le jeune Tancrede Thyssen de Kovir, ou peut-être Radovid de Rédanie, je n'en suis pas certain. Mais des ragots pouvaient nuire au projet de mariage, même la rumeur d'une simple amourette innocente entre deux enfants. Calanthe renvoya Ciri à Cintra sans délai. Il y eut des scènes, des pleurs, des caprices, mais rien n'y fit. Aucune discussion n'était possible avec la Lionne de Cintra. Hjalmar est resté couché deux jours durant, le visage contre le mur, sans adresser la parole à quiconque. À peine remis de ses blessures, il voulut voler un skiff pour se rendre à Cintra, seul. Il a reçu des coups de lanière et ça lui est passé. Après...

Crach an Craite se tut, pensif.

—Après, Tété arriva, puis l'automne, et toute la puissance nilfgaardienne entra dans Cintra par le sud, par les marches de Marnadal, offrant à Hjalmar une autre occasion de montrer son courage. À Marnadal, près de Cintra, puis à Sodden, il s'est opposé bravement aux Noirs; quand les drakkars arrivèrent sur les rives nilfgaardiennes, Hjalmar, l'épée à la main, se battait pour venger la jeune fille qu'il avait aimée et dont on pensait à l'époque qu'elle était morte. Moi, je n'y croyais pas, car les phénomènes dont je t'ai parlé ne s'étaient pas produits... Et aujourd'hui, quand Hjalmar a appris qu'une expédition de secours était en train de se préparer, il s'est porté volontaire.

—Merci de m'avoir raconté cette histoire, Crach. Ça m'a détendue de l'entendre. J'en ai oublié mes... soucis.

—Quand te mets-tu en route, Yennefer?

—Dans les jours qui viennent. Peut-être même dès demain. Il me reste une dernière communication à distance à faire.

Les yeux de Crach an Craite étaient aussi perçants que ceux d'un autour.

—Dis-moi, Triss Merigold, demanda-t-il en la dévisageant, tu ne saurais pas, par hasard, quelle est la dernière personne que Yennefer a contactée avant de démonter sa machine infernale la nuit du 27 août? Qui était-ce? De quoi ont-elles parlé ensemble?

Triss baissa les yeux pour éviter de le regarder en face.

* * *

Le rai de lumière diffracté par le brillant illumina la surface du miroir. Yennefer étendit ses deux bras, scanda une incantation. Le reflet éblouissant se transforma en un brouillard floconneux dont une image commença rapidement à émerger. Celle d'une pièce aux murs couverts d'une tapisserie colorée.

De l'agitation à la fenêtre. Et une voix inquiète.

—Qui... qui est là?

—C'est moi, Triss.

—Yennefer? C'est toi? Dieux du ciel! D'où... Où es-tu?

—Peu importe où je suis. Ne fais pas obstruction sinon l'image vacille. Et éloigne ce chandelier, il m'aveugle.

—Bien sûr. Tout de suite.

Il était tard déjà, pourtant Triss Merigold n'était ni en négligé ni en vêtement de travail. Elle portait une robe de soirée. Comme toujours, boutonnée bien haut sous le cou.

—On peut discuter librement?

—Bien sûr.

—Es-tu seule?

—Oui.

—Tu mens.

—Yennefer...

—Tu ne me tromperas pas, morveuse. Je connais tes petites mimiques, j'ai eu l'occasion de les voir bien souvent. Tu avais les mêmes quand tu as commencé à coucher avec Geralt dans mon dos. À l'époque, tu te composais ce même masque de putain innocente que tu portes à présent. Et qui signifie aujourd'hui la même chose qu'alors.

Triss rougit. Et près d'elle devant la fenêtre apparut Filippa Eilhart, vêtue d'un pourpoint d'homme bordeaux aux broderies argentées.

—Bravo! s'exclama-t-elle. Tu es toujours aussi vive et perspicace. Et aussi difficile à saisir et à comprendre que par le passé. Je suis heureuse de te voir en vie, Yennefer. Et soulagée de constater que ta folle téléportation de Montecalvo ne s'est pas terminée de façon tragique.

—Admettons que tu aies raison, répliqua Yennefer du bout des lèvres. Bien que ce soit une hypothèse hardie. Mais laissons cela. Qui ma trahie?

—Est-ce important? demanda Filippa en haussant les épaules. Cela fait quatre jours que tu contactes des traîtres. De ceux pour qui la corruption et la trahison sont une seconde nature. Et que tu as toi-même contraints à la trahison. L'un d'eux t'a trahie. C'est le cours normal des choses. Ne me dis pas que tu ne t'y attendais pas.

—Evidemment que je m'y attendais! éclata Yennefer. La preuve en est que je vous contacte aujourd'hui. Je n'y étais pourtant pas obligée.

—En effet. Cela signifie donc que ta démarche est intéressée.

—Bravo. Toujours aussi vive et perspicace. Si j'ai tenu à vous contacter, c'est pour vous assurer que le secret de votre loge sera en sécurité avec moi. Je ne vous trahirai pas.

Les paupières mi-closes, Filippa la regardait.

—Si, par cette déclaration, dit-elle enfin, tu comptais gagner du temps, négocier une trêve et assurer ta sécurité, tu as fait un mauvais calcul. Un peu de sérieux, Yennefer. En t'enfuyant de Montecalvo tu as fait un choix, tu as montré de quel côté de la barrière tu te situais. Or qui n'est pas avec la loge est contre la loge. À présent tu essaies de nous damer le pion et de trouver Ciri avant nous, pour des raisons qui sont contraires aux nôtres. Tu agis contre nous. Tu veux empêcher que nous utilisions Ciri à des fins politiques qui nous sont propres. Sache donc que nous ferons tout pour que tu ne parviennes pas à l'utiliser à tes propres fins, qui ne sont pas politiques mais sentimentales.

—Dois-je comprendre que c'est la guerre?

—Plutôt une compétition, rétorqua Filippa avec un sourire acerbe. Une simple compétition, Yennefer.

—Honnête et noble?

—Tu plaisantes, sans doute.

—Très bien. Néanmoins je souhaiterais, en toute honnêteté et sans équivoque, vous soumettre une proposition. En comptant, du reste, que cela m'apporte quelque chose.

—Nous t'écoutons.

—Dans les prochains jours, peut-être même dès demain, surviendront des événements dont je ne suis pas en mesure de prévoir les conséquences.

Il se peut que notre rivalité cesse soudain d'avoir un sens. Pour une raison simple. Vous n'aurez plus de rivale.

Filippa Eilhart cligna de ses yeux soulignés de bleu.

—Je comprends.

—Voici ma requête: je voudrais qu'après ma mort vous fassiez en sorte que ma réputation et mon nom soient réhabilités. Que l'on ne me considère pas comme une traîtresse, comme l'associée de Vilgefortz. J'en fais la demande à la loge. Je t'en fais la demande personnellement, Filippa.

Celle-ci resta silencieuse quelques instants.

—Je rejette ta demande, dit-elle enfin. Je suis désolée, mais ta réhabilitation ne sert pas l'intérêt de la loge. Si tu dois mourir, mieux vaut que ce soit en laissant derrière toi l'image d'une traîtresse et d'une criminelle. Il nous sera alors plus facile de manipuler Ciri.

—Avant d'entreprendre quoi que ce soit qui risque de te coûter la vie, bafouilla soudain Triss, laisse-nous...

—Un testament?

—Quelque chose qui nous permette de... continuer, de suivre tes traces. De trouver Ciri. Car, enfin, il s'agit ici de son bien avant tout! De sa vie! Yennefer, Dijkstra a trouvé... certaines traces. Si c'est Vilgefortz qui détient Ciri, une mort terrible menace la jeune fille.

—Tais-toi, Triss! aboya Filippa Eilhart d'un ton sec. Il n'y aura ici ni entente ni marchandage.

—Je vous laisserai des indices, dit lentement Yennefer. Des informations sur ce que j'ai appris, et sur ce que j'ai entrepris. Je vous laisserai une trace que vous pourrez suivre. Mais pas sans contrepartie. Vous ne voulez pas me

réhabiliter aux yeux du monde? Soit, allez au diable, vous et votre monde. Mais réhabilitez-moi au moins aux yeux du sorceleur.

—Non, répliqua Filippa presque instantanément. Cela ne servirait pas non plus les intérêts de la loge. Il est préférable que ton sorceleur continue à croire que tu es une traîtresse et qu'il n'ait pour toi que mépris. Ainsi il ne cherchera pas à te venger et ne risquera pas de nuire à nos plans en se mettant à tout détruire sur son passage. Du reste, il est sans doute déjà mort. Ou il le sera bientôt.

—Des informations contre sa vie, dit Yennefer d'une voix sourde. Sauve-le, Filippa.

—Non, Yennefer.

—Parce que cela ne sert pas les intérêts de la loge? (Des flammes violettes étincelèrent dans les yeux de Yennefer.) As-tu entendu, Triss? La voici, ta loge. Voici son vrai visage, ses véritables intérêts. Qu'en penses-tu? Tu as servi de mentor à cette fillette, tu étais presque une grande sœur pour elle, comme tu le disais toi-même. Et Geralt...

—N'essaie pas de prendre Triss par les sentiments, Yennefer. (Des flammes étincelèrent à leur tour dans les yeux de Filippa.) Nous trouverons Ciri et nous la sauverons sans ton aide. Si tu as de la chance et que tu la retrouves avant nous, nous t'en serons reconnaissantes. En arrachant toi-même la jeune fille des mains de Vilgefortz, tu nous déchargeras d'un poids et nous épargneras de la fatigue. Il ne nous restera plus ensuite qu'à te la prendre. Quant à ce Geralt... Je crois bien n'en avoir jamais entendu parler... Qui est-ce?

—As-tu entendu, Triss?

—Pardonne-moi, dit Triss Merigold d'une voix sourde. Pardonne-moi, Yennefer.

—Oh, non, Triss. Jamais.

Triss avait les yeux baissés. Crach an Craite la scrutait d'un regard d'autour.

—Le lendemain de cette dernière communication secrète, celle dont tu ignores tout, dit lentement le jarl, Yennefer a quitté Skellige pour prendre la direction des Abysses de Sedna. Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle se rendait précisément là-bas, elle m'a regardé dans les yeux et a rétorqué qu'elle avait l'intention de déterminer en quoi les catastrophes naturelles se distinguaient des catastrophes non naturelles. Elle a pris la mer accompagnée de deux drakkars, le *Tamara* et l'*Alcyone*, dont les équipages étaient uniquement composés de volontaires. C'était le 28 août dernier, voici deux semaines de cela. Je ne l'ai plus jamais revue.

—Quand as-tu appris...

—Cinq jours plus tard, l'interrompit-il assez brutalement. Trois jours après la nouvelle lune de septembre.

* * *

Assis face au jarl, le capitaine Asa Thjazi n'était pas tranquille. Il se mordillait les lèvres, gigotait sur son banc, se triturait les doigts en faisant craquer ses jointures.

Le soleil rougeoyant qui avait enfin percé de ses rayons le ciel encombré de nuages descendait lentement derrière Spikeroog.

—Parle, Asa, ordonna Crach an Craite.

Le capitaine se racla bruyamment la gorge.

—Nous pincions le vent, reprit-il, qui était favorable, nous avançons à douze nœuds au moins. La nuit du 29 août déjà, nous aperçûmes les lumières des réverbères de Peixe de Mar. Nous reculâmes quelque peu vers l'ouest pour ne pas tomber sur un Nilfgaardien... La veille de la

nouvelle lune de septembre, à l'aube, nous naviguions aux abords des Abysses de Sedna, quand la magicienne nous fit venir dans sa cabine, Guthlaf et moi-même...

* * *

—J'ai besoin de volontaires pour gouverner le drakkar, annonça Yennefer. Seulement de volontaires. Je ne sais pas combien d'hommes il faut, je n'y connais rien. Mais je vous demande de ne pas laisser sur l'*Alcyone* plus d'hommes que nécessaire. Et, je le répète, des volontaires uniquement. Ce que je m'apprête à faire est... très risqué. Bien plus qu'une bataille maritime.

—Je comprends, déclara le vieux sénéchal en hochant la tête. Et je me porte volontaire le premier. Moi, Guthlaf, le fils de Sven, je vous demande de m'accorder cet honneur, madame.

Yennefer le regarda longuement dans les yeux.

—Bien, dit-elle. Tout l'honneur est pour moi.

* * *

—Je me suis porté volontaire aussi, précisa Asa Thjazi. Mais Guthlaf a refusé. « Quelqu'un, a-t-il objecté, doit assurer le commandement sur le *Tamara*. » Finalement, quinze hommes se sont portés volontaires. Y compris Hjalmar, jarl.

Crach an Craite haussa les sourcils.

* * *

—Il faut combien d'hommes, Guthlaf? répéta la magicienne. Combien sont indispensables? Je te demande d'être précis.

Le sénéchal se tut un instant, le temps de faire son calcul.

—À huit, nous nous en sortirons, dit-il enfin. Si ça ne dure pas trop longtemps... Mais enfin il

n'y a que des volontaires, ici, donc il est inutile...

—Prends-en huit parmi les cinquante, l'interrompt-elle brutalement. Choisis-les toi-même. Et ordonne-leur de passer sur l'*Alcyone*. Les autres restent sur le *Tamara*. Ah, avant que j'oublie: Hjalmar fait partie de ceux qui restent.

—Non, dame Yennefer! Tu ne peux pas me faire ça! Je me suis porté volontaire et je serai à tes côtés! Je veux être...

—Tais-toi! Tu restes sur le *Tamaral* C'est un ordre! Encore un mot et j'ordonne qu'on t'attache au mât!

* * *

—Raconte, Asa.

—La magicienne, Guthlaf et les huit volontaires sont montés à bord de l'*Alcyone* pour naviguer vers les Abysses. Quant à nous, sur le *Tamara*, nous restions à l'écart, conformément aux ordres, mais en veillant à ne pas nous laisser trop distancer. Et puis, je ne sais quelle diablerie s'est emparée du temps qui jusque-là avait été étonnamment favorable. Oui, je vous le dis, c'était une diablerie, car le vent soufflait avec une force malsaine... Que je sois entraîné sous la quille si je mens...

—Continue.

—Là où nous nous trouvions - je veux dire le *Tamara* - le vent sifflait un peu et l'horizon était si noir de nuages qu'on se serait cru en pleine nuit, mais le temps était calme. En revanche, à l'endroit où se trouvait l'*Alcyone*, l'enfer s'était déchaîné tout de go. Un véritable enfer...

* * *

La voile de l'*Alcyone* se mit soudain à claquer avec une telle violence que même l'équipage du *Tamara* l'entendit, malgré la distance qui séparait les deux drakkars. Le ciel s'était assombri,

les nuages s'étaient amoncelés; la mer, apparemment tout à fait calme aux abords du *Tamara*, se souleva, bouillonnant de longues lames qui déferlèrent autour de l'*Alcyone*. Quelqu'un poussa un cri, puis un autre, et un instant plus tard ils criaient tous.

Sous le cône de nuages noirs qui se dirigeaient vers le drakkar, l'*Alcyone* était ballotté sur les flots comme un bouchon de bouteille; il tournait, tourbillonnait et bondissait, la poupe et la proue plongeant tour à tour dans les vagues. Par moments, le drakkar disparaissait complètement derrière les crêtes d'écume. À d'autres, seule sa voile rayée était visible.

—C'est de la magie! hurla un homme dans le dos d'Asa. C'est de la magie démoniaque!

Le tourbillon entraînait l'*Alcyone* de plus en plus vite. Les boucliers arrachés des bords du drakkar par la force centrifuge vrombirent dans le vent comme des disques, les rames détruites se dispersèrent en tous sens.

—Carguez les voiles! hurla Asa Thjazi. Et emparez-vous des rames! Il faut aller à leur rescousse!

Mais il était déjà trop tard.

Le ciel au-dessus de l'*Alcyone* était devenu noir; soudain des éclairs trouèrent l'obscurité et encerclèrent le drakkar, pareils aux tentacules d'une méduse. La masse de nuages aux formes fantastiques se mit à tourner pour former un cratère effroyable. Le drakkar tournait sur lui-même à une vitesse inimaginable. Le mât se brisa comme une allumette, la voile arrachée fila au-dessus des vagues déferlantes tel un immense albatros.

—Ramez, allez!

Dans le grondement assourdissant des flots, ils entendirent par-dessus leurs propres cris les

hurlements provenant de l'*Alcyone*. Des hurlements terrifiants qui leur firent dresser les cheveux sur la tête, à eux, les berserkers sanguinaires, vieux loups de mer qui en avaient pourtant vu et entendu d'autres dans leur vie de marin.

Ils laissèrent tomber les rames, conscients de leur impuissance. Ils étaient ébahis, ils cessèrent même de crier.

L'Alcyone qui tournoyait toujours remonta lentement au-dessus de la vague. Et s'éleva de plus en plus haut. Ils virent la quille ruisselant d'eau, couverte d'algues et de coquillages. Ils virent une forme noire tomber à l'eau. Puis une seconde. Et une troisième.

—Ils sautent! beugla Asa Thjazi. Ramez, les gars, ramez! De toutes vos forces! Voguons à leur secours!

L'Alcyone était bien à cent coudées au-dessus de la surface de la mer qui frémissait, bouillonnait. Le drakkar tourbillonnait toujours, immense fuseau ruisselant d'eau; entouré d'une gigantesque toile d'éclairs, il était attiré par une force invisible dans les nuages en effervescence.

Soudain une explosion déchira l'air, assourdissante. Bien que propulsé par la force de quinze paires de rames, le *Tamara* fut brusquement projeté vers l'arrière, comme s'il avait été percuté. Le pont se déroba sous les pieds de Thjazi. Il tomba, sa tempe vint heurter le bord du drakkar.

Il ne put se relever seul, on l'aida à se mettre debout. Il était étourdi, il secouait la tête, tremblant, vacillant, balbutiant des propos incompréhensibles. Il entendait les hurlements de l'équipage comme de derrière un mur. Il s'approcha du bord, chancelant tel un ivrogne, et s'agrippa à la rambarde.

Le vent s'apaisa, les vagues se calmèrent.

Mais la masse de nuages n'avait pas quitté le ciel qui demeurerait noir.

L'Alcyone avait disparu sans laisser aucune trace.

* * *

—Il a disparu sans laisser la moindre trace, jarl. On a bien vu quelques morceaux de gréement, des bouts de chiffon... mais rien d'autre.

Asa Thjazi interrompit son récit, les yeux tournés vers le soleil qui disparaissait derrière les sommets boisés de Spikeroog. Crach an Craite, pensif, le laissa prendre son temps.

—On n'a pas pu voir, reprit enfin Asa Thjari, combien d'hommes avaient réussi à sauter avant que ce nuage diabolique entraîne *l'Alcyone*. Quoi qu'il en soit, aucun n'a survécu. Quant à nous, en dépit de tous nos efforts, nous n'avons réussi à repêcher que deux corps. Ramenés par la mer. Seulement deux.

—La magicienne n'était pas parmi eux? demanda le jarl d'une voix altérée.

—Non.

Crach an Craite demeura longtemps silencieux. Le soleil avait totalement disparu derrière Spikeroog.

—Le vieux Guthalf, fils de Sven, a disparu, sans doute dévoré jusqu'au dernier os par les crabes des Abysses de Sedna... La magicienne aussi a disparu pour de bon... Jarl, les gens commencent à jaser... Ils disent que tout ça, c'est sa faute. Que c'est son châtiment pour les crimes qu'elle a commis...

—Commérages stupides!

—Elle a disparu dans les Abysses de Sedna, murmura Asa. Au même endroit que Pavetta et Duny en leur temps... Quel étrange hasard...

—Ce n'était pas un hasard, dit Crach an Craite avec conviction. Ni alors, ni aujourd'hui. J'en suis absolument certain.

* * *

« Il est essentiel que l'infortune souffre; son humiliation, ses douleurs sont au nombre des lois de la nature, et son existence est utile au plan général, comme celle de la prospérité qui l'écrase; telle est la vérité, qui doit étouffer le remords dans l'âme du tyran ou du malfaiteur; qu'il ne se contraigne pas; qu'il se livre aveuglément à toutes les lésions dont l'idée naît en lui: c'est la seule voix de la nature qui lui suggère cette idée, c'est la seule façon dont elle nous fait l'agent de ses lois.

Quand ses inspirations secrètes nous disposent au mal, c'est que le mal lui est nécessaire. »

Donatien Alphonse François de Sade

Chapitre 10

La porte de la cellule s'ouvrit et se referma en grinçant, réveillant la plus jeune des sœurs Scarra. L'aînée était attablée, occupée à gratter un reste de kacha collé au fond d'une casserole en étain.

—Alors, comment ça s'est passé au tribunal, Kenna?

Joanna Selborne, surnommée Kenna, s'assit sur son grabat sans rien dire, appuya son coude sur son genou et son front sur la paume de sa main.

La plus jeune des Scarra bâilla, rota et péta bruyamment. Recroquevillé sur le lit opposé, Kohut marmonna quelque chose dans sa barbe et détourna la tête. Il était fâché contre Kenna, contre les deux sœurs et contre le monde entier.

Dans les prisons traditionnelles, la règle était de séparer les détenus selon leur sexe. Il en allait autrement dans les citadelles militaires, depuis que l'empereur Fergus var Emreis, prédécesseur d'Emhyr, avait confirmé par décret l'égalité des femmes et des hommes dans l'armée impériale, et ce partout et sur tous les fronts, sans aucune exception ni aucun privilège pour l'un ou l'autre sexe. Depuis, dans les forteresses et les citadelles, les cellules pour les prisonniers étaient mixtes.

—Alors, c'était comment? répéta la plus âgée des Scarra. Ils te libèrent?

—Tout juste, dit Kenna d'une voix amère, la tête toujours appuyée sur sa main. J'aurai de la chance s'ils ne me pendent pas. Par la peste! J'ai avoué toute la vérité, je n'ai rien caché, enfin, je veux dire, presque rien. Et ces salopards, quand ils ont commencé à m'interroger, d'abord ils m'ont fait passer pour une idiote devant tout le monde, ensuite ils ont trouvé que j'étais un témoin reprochable et un élément criminel, et pour finir

ils ont dit que j'avais participé à un complot ayant pour but la subversion.

—Subversion, répéta l'aînée des Scarra en hochant la tête, comme si elle comprenait tout à fait ce dont il s'agissait. Ah, s'il y a subversion... Alors, tes foutue, Kenna.

—Comme si je ne le savais pas.

La jeune Scarra s'étira, bâilla de nouveau, la bouche grande ouverte telle une panthère, puis elle sauta à bas de la paillasse supérieure; le tabouret de Kohut se trouvant sur son chemin, elle le repoussa d'un coup de pied énergique et cracha sur le sol, au pied même du siège. Kohut brailla, mais n'osa pas en faire davantage.

Il était fâché à mort contre Kenna. Et les sœurs lui faisaient peur.

Quand trois jours auparavant on avait amené Kenna dans la cellule, il était rapidement apparu que Kohut, si tant est qu'il ait admis l'égalité en droits des hommes et des femmes, possédait sur la question son propre point de vue. Au milieu de la nuit il avait jeté une couverture sur la partie supérieure du corps de Kenna avec l'intention de se servir de la partie inférieure; il aurait sans doute réussi s'il n'était tombé sur une empathique. Kenna avait pénétré son cerveau et Kohut s'était mis à hurler comme un loup-garou et à gambiller dans la cellule comme s'il avait été piqué par une tarentule. Puis, par pur esprit de vengeance, Kenna l'avait contraint par télépathie à se mettre à quatre pattes et à cogner en cadence sa tête contre la porte de la cellule. Lorsque, alarmés par le terrible raffut, les gardiens avaient ouvert la porte, Kohut avait heurté l'un d'eux de plein fouet et reçu en échange cinq coups de baguette en fer et autant de coups de pied. En résumé, il n'avait pas fermé l'œil cette nuit-là, ses rêves de volupté à jamais évanouis. Depuis, il était fâché contre Kenna. Il n'avait même pas pu tenter de prendre sa revanche car dès le lendemain s'installaient

dans la cellule les sœurs Scarra. Le sexe faible se trouvait désormais en majorité, et très vite il apparut que les sœurs partageaient le point de vue de Kohut sur la question de l'égalité en droits, à la différence près que le rôle attribué à chacun des deux sexes se trouvait totalement inversé. La jeune Scarra jetait sur l'homme des regards carnassiers et les commentaires qu'elle laissait échapper étaient tout à fait explicites; quant à l'autre, la plus âgée, elle ricanait en se frottant les mains. Depuis, Kohut dormait avec un tabouret à portée de main avec lequel il comptait, le cas échéant, défendre son honneur.

Cependant, maigres étaient ses chances de l'emporter. Les deux sœurs Scarra servaient dans les lignes de front, elles avaient participé à de nombreuses batailles. Ce n'était pas un tabouret qui les arrêterait; si elles voulaient le violer, elles le violeraient, même s'il avait été armé d'une hache d'armes. Kenna était certaine toutefois que les sœurs ne faisaient que plaisanter. Enfin, presque certaine.

Les Scarra se retrouvaient au trou pour avoir battu un officier. L'enquête en cours concernant le dénommé Kohut, contremaître de l'approvisionnement, était liée à l'immense scandale du vol des arcs de l'armée, dans lequel le cercle de personnes impliquées ne cessait de s'élargir.

—T'es foutue, Kenna, répéta la plus âgée des Scarra. Tu t'es fichue dans de beaux draps. Ou plutôt on t'y a mise. Mais aussi, par le diable maudit, t'aurais pu comprendre plus tôt que c'était un jeu politique!

—Vrai.

La sœur aînée lui jeta un coup d'œil, ne sachant trop comment interpréter cette réponse pour le moins laconique. Kenna évita son regard.

Je ne vais tout de même pas vous dire ce que j'ai caché aux juges, songea-t-elle. Bien sûr que

j'avais compris dans quelle histoire je m'étais fourrée. Mais pas question de révéler quand et de quelle manière je l'ai appris.

—Tu tes fourrée dans un sacré pétrin, affirma sagement la jeune Scarra, qui était beaucoup moins maligne et qui, Kenna en était certaine, ne comprenait pas le moins du monde de quoi il retournait.

—Et finalement, comment ça s'est passé avec cette princesse cintrasienne? insista l'aînée sans se décourager. Car, en fin de compte, vous l'avez attrapée, non?

—Nous l'avons attrapée. Si on veut. Nous sommes le combien aujourd'hui?

—Le 22 septembre. Demain, c'est l'équinoxe.

—Tiens! Quelle drôle de coïncidence! Demain ça fera exactement un an qu'ont eu lieu ces événements. Un an déjà...

Kenna s'allongea sur sa paillasse, croisa les mains sous sa nuque. Les sœurs se taisaient, dans l'espoir qu'elle s'installait confortablement en vue de leur raconter l'histoire.

Que nenni, les sœurette, se dit Kenna en regardant les dessins et les inscriptions obscènes griffonnés sur les planches du lit supérieur. Il n'y aura aucune histoire. Ce n'est même pas tant que ce fumier de Kohut empeste le mouchard à plein nez. Tout bonnement je n'ai pas envie de parler de ça. Je n'ai pas envie d'y penser.

Pas envie de songer aux événements qui se sont passés voici maintenant un an. Après que nous eûmes manqué Bonhart là-bas, à Claremont.

Nous sommes arrivés à Claremont deux jours trop tard, se souvint-elle, la piste avait eu le temps de refroidir. Dans quelle direction le chasseur de primes était-il parti, personne ne le savait. Personne, sauf le marchand Houvenaghel, cela va de soi. Mais

Houvenaghel ne voulait pas parler avec Skellen, il ne l'a même pas laissé entrer sous son toit. Il lui a fait transmettre par ses domestiques qu'il n'avait pas le temps de le recevoir et qu'il n'accordait pas d'audience. Chat-Huant se renfroigna, manifestement irrité, mais que pouvait-il faire? C'était la province d'Ebbing, ce n'était pas sa juridiction. Et impossible de s'attaquer à Houvenaghel à notre façon, car il avait une armée privée à Claremont. On n'allait tout de même pas déclencher une guerre...

Boreas Mun se mit en quête de renseignements, Dacre Silifant et Ola Harsheim tentèrent la corruption, Til Echrade, la magie elfique, et moi, je sondais et j'écoutais les esprits, mais tout cela ne servit pas à grand-chose. Nous avons seulement appris que Bonhart avait quitté la ville par la porte sud. Et qu'avant de partir...

Il y avait à Claremont une chapelle, toute petite, en bois de mélèze... Près de la porte sud, à côté de la place du marché. Avant de quitter Claremont, sur cette place, devant cette chapelle, Bonhart avait roué Ciri de coups avec sa chambrière. Devant tout le monde, y compris les prêtres. Il hurlait qu'il allait lui prouver qui était son seigneur et maître, qu'il pouvait la flageller avec son fouet comme il le voulait, et que le jour où il le souhaiterait il la flagellerait à mort, parce que personne ne prendrait fait et cause pour elle, personne ne lui apporterait son aide, ni les hommes ni les dieux.

Agrippée aux barreaux de la cellule, la jeune Scarra regardait par la fenêtre. L'aînée des sœurs finissait la kacha dans la casserole. Kohut prit le tabouret, se coucha et se couvrit de sa couverture.

Une cloche retentit dans le corps de garde, et les gardiens se mirent à hurler dans les couloirs.

Kenna se retourna, le visage face à la cloison.

Quelques jours plus tard nous nous sommes rencontrés, songea-t-elle. Bonhart et moi. Face à

face. Je regardais ses yeux inhumains, ses yeux de poisson, en ayant à l'esprit cette seule image où il battait la jeune fille. Et j'ai pénétré ses pensées... quelques instants. Et c'est comme si j'avais introduit ma tête dans une tombe remplie de cadavres...

C'était la nuit de l'équinoxe.

Et la veille, le 22 septembre, j'avais senti qu'un invisible tournait autour de nous.

* * *

Stefan Skellen, le coroner impérial, écouta Kenna sans l'interrompre. Mais celle-ci voyait l'expression de son visage se transformer.

—Répète, Selborne, énonça-t-il lentement. Répète, car je n'arrive pas à en croire mes propres oreilles.

—Attention, monsieur le coroner, marmonna-t-elle. Faites mine d'être en colère... Je suis censée être venue vous demander quelque chose, et vous, vous devez avoir l'air de refuser... Pour la façade, je veux dire. Je répète donc. Depuis deux jours une espèce d'invisible rôde autour de nous. Un espion invisible. J'en suis certaine.

Chat-Huant, il fallait lui reconnaître cette qualité, avait l'esprit vif, et il corrigea aussitôt son attitude.

—Non, Selborne, je refuse, dit-il à voix haute, avec une maîtrise parfaite, tel un acteur professionnel. La discipline concerne tout le monde. Aucune exception. Je ne te donne pas mon accord!

—Daignez au moins m'écouter, monsieur le coroner. (Kenna ne possédait pas le talent de Chat-Huant, elle ne put éviter le manque de naturel, mais, dans la petite scène qu'ils étaient en train de jouer, l'affectation et l'embarras de la quémandeuse étaient justifiés.) Daignez au moins

écouter...

—Parle, Selborne. Sois brève et concise!

—Il nous espionne depuis deux jours, marmotta-t-elle en faisant mine d'exposer humblement ses raisons. Depuis Claremont. Il doit nous suivre en secret, et pendant les bivouacs il se rend invisible pour rôder parmi nous, écouter.

—Il écoute, le satané espion. (Skellen n'avait nul besoin de feindre la colère et l'irritation; sa voix vibrait de rage.) Comment l'as-tu décelé?

—Lorsque vous donniez vos ordres à M. Silifant avant-hier devant l'auberge, le chat qui dormait sur le banc s'est mis à siffler et il a dressé les oreilles. J'ai trouvé ça suspect, parce qu'il n'y avait personne alentour... Après j'ai pu psionner quelque chose, une pensée, une pensée et une volonté étrangères. Quand j'évolue dans un environnement qui m'est familier, où circulent des pensées courantes qui proviennent des gens que je côtoie tous les jours, et qu'une pensée extérieure survient, je la repère immédiatement, monsieur le coroner. C'est comme si quelqu'un se mettait à crier très fort... J'ai commencé à être vigilante, à tendre mon esprit avec plus d'application, et je l'ai perçu.

—Peux-tu le percevoir tout le temps?

—Non. Pas toujours. Il a une espèce de protection magique autour de lui. Je ne le ressens que lorsqu'il est très proche, et encore, pas toujours. C'est pourquoi il faut faire attention, parce qu'on ne peut jamais savoir s'il ne se cache pas justement dans les environs.

—Il ne faut surtout pas l'effaroucher..., prononça Chat-Huant d'une voix lente. Je le veux vivant, Selborne. Que proposes-tu?

—On va le faire ravioler.

—Raviolle?

—Moins fort, monsieur le coroner.

—Ah, peu importe! Soit. Je te donne carte blanche.

—Faites en sorte que demain nous fassions halte dans un village. Pour le reste, je m'en occupe. Et maintenant, pour les apparences, criez-moi dessus, après quoi je m'en irai.

—Je ne peux pas, dit-il en lui souriant avec les yeux. (Il lui fit un léger clin d'œil et adopta aussitôt la mine suffisante d'un chef sévère.) Parce que je suis satisfait de vous, madame Selborne.

Il a dit « madame ». Madame Selborne. Comme à un officier.

Il lui adressa un nouveau clin d'œil.

—Non, dit-il, et il agita la main, jouant son rôle à la perfection. Je refuse votre demande! Rompez!

—À vos ordres, monsieur le coroner.

* * *

Le lendemain, en fin d'après-midi, Skellen ordonna une halte dans un petit village près de la rivière Leta. C'était un village opulent, ceint d'une palissade; on y entrait par d'élégantes portes dont les battants étaient constitués de troncs de pins fraîchement abattus. Ce village avait pour nom Unicorn, en hommage à la figurine de paille représentant une licorne que l'on pouvait admirer dans la petite chapelle en pierre du village.

Je me souviens, se rappelait Kenna, comme nous avons ri de cette idole de paille, tandis que le maire du village nous expliquait, l'air sérieux, que des années auparavant le saint unicorn qui veillait sur le village avait d'abord été en or, puis en argent et en cuivre, quelques versions avaient été réalisées en os, et quelques autres en bois précieux. Mais ils

disparaissaient tous régulièrement. On venait de loin pour les voler. « On n'est tranquilles que depuis que l'unicorne est en paille », avait-il affirmé.

Nous établîmes le camp dans le village. Skellen, comme prévu, occupa la salle des fêtes.

Moins de une heure plus tard, l'espion invisible était fait raviolle.

D'une manière classique, élémentaire.

—Approchez, s'il vous plaît, enjoignit Chat-Huant d'une voix forte. Approchez, et jetez un coup d'œil à ce document... Un instant. Tout le monde est-il là? Que je n'aie pas à expliquer deux fois la même chose.

Ola Harsheim, qui venait juste de boire une louchée de crème fraîche délayée avec du lait caillé dans l'un des baquets, lécha les moustaches blanches qui s'étaient formées au-dessus de ses lèvres; il écarta l'ustensile, regarda autour de lui, se mit à compter. Dacre Silifant, Bert Brigden, Nératine Ceka, Til Echrade, Joanna Selborne...

—Il manque Dufficey.

—Appelez-le.

—Kriel! Duffi Kriel! Réunion chez le commandant! Des ordres importants t'attendent. Au pas de course!

Dufficey Kriel entra, essoufflé, dans la pièce.

—Tout le monde est là, monsieur le coroner, rapporta Ola Harsheim.

—Laissez la fenêtre ouverte. Ça pue l'ail à en crever ici. Ouvrez aussi la porte, faites un courant d'air.

Brigden et Kriel obéirent et ouvrirent porte et fenêtre. Une fois de plus Kenna fut convaincue que Chat-Huant aurait fait un excellent acteur.

—Approchez, je vous prie. J'ai reçu de l'empereur ce document secret d'une valeur considérable. Je demande votre attention...

—Maintenant! s'écria Kenna en envoyant une forte impulsion directionnelle, équivalent par son impact sur les sens à un proche coup de tonnerre.

Ola Harsheim et Dacre Silifant saisirent les baquets et jetèrent la crème dans la direction indiquée par Kenna. Til Echrade lança énergiquement la farine contenue dans un boisseau caché sous la table. Sur le sol de la pièce se matérialisa une forme enfarinée aux contours irréguliers. Mais Bert Brigden était vigilant. Ayant déterminé avec précision la position de la tête de la raviole, il lui porta un coup violent à l'aide d'une poêle en fonte.

Puis tous se ruèrent sur l'espion dégoulinant de crème battue et de farine, ils lui arrachèrent de la tête son bonnet d'invisibilité, le saisirent par les poignets et les chevilles et l'attachèrent aux pieds de la table qu'ils avaient au préalable renversée. Ensuite, ils ôtèrent à l'individu ses souliers et ses bandes molletières, et en fourrèrent une dans sa bouche alors qu'il s'apprêtait à crier.

Pour couronner le tout, Dufficey Kriel cogna violemment l'homme dans les côtes, tandis que les autres observaient avec satisfaction ses yeux écarquillés faire surface au milieu de son visage enfariné.

—Beau travail, apprécia Chat-Huant qui, durant tout le temps - étonnamment court - qu'avait duré l'incident, n'avait pas bougé d'un pouce, les mains croisées sur sa poitrine. Bravo. Félicitations. Surtout à vous, madame Selborne.

Par la peste, songea Kenna, si ça continue, je vais vraiment pouvoir devenir officier.

—Monsieur Brigden, dit Stefan Skellen d'un ton froid, debout près du prisonnier écartelé entre

les pieds de la table, mettez donc les fers à chauffer sur les charbons ardents. Monsieur Echrade, veillez à éviter que des enfants traînent près de la salle des fêtes. (Puis, s'adressant au prisonnier:) Ça faisait longtemps qu'on ne t'avait pas vu, Rience. Je commençais à m'inquiéter, j'avais peur qu'un malheur te soit arrivé.

* * *

Il frappa la cloche du corps de garde, signal de la relève. Les sœurs Scarra ronflaient en harmonie. Kohut faisait claquer sa langue dans son sommeil, les bras serrés autour de son tabouret.

Ce fameux Rience, il faisait le fanfaron, le courageux, se souvenait Kenna. Même transformé en raviole et ligoté à la table, les pieds nus en l'air. Mais il n'a trompé personne, et certainement pas mou Chat-Huant m'avait prévenue que c'était un magicien, j'ai donc perturbé ses pensées pour qu'il ne puisse ni pratiquer la magie ni solliciter une aide magique. À l'occasion, j'ai lu en lui. Il défendait l'accès à ses pensées mais, quand l'odeur des braises dans l'âtre où chauffaient les fers est parvenue à ses narines, toutes ses défenses et ses blocus magiques ont pété comme les coutures d'un vieux caleçon, et j'ai pu le sonder à volonté. Ses pensées étaient en tous points pareilles à celles de n'importe quel prisonnier sur le point d'être torturé. Des pensées éparses, frissonnantes, emplies de peur et de désespoir. Des pensées froides, poisseuses, humides et fétides. Comme les entrailles d'un cadavre.

Malgré cela, quand on lui ôta son bâillon, le magicien Rience tenta de faire le fanfaron.

* * *

—C'est bon, Skellen! Vous m'avez attrapé, vous avez gagné. Félicitations. Je m'incline bien bas devant votre technique, vos compétences et votre professionnalisme. Vous avez là des gens parfaitement bien formés, on pourrait vous envier. Et maintenant je vous remerciais de bien vouloir

me libérer, cette position est vraiment inconfortable.

Chat-Huant rapprocha sa chaise, puis il s'assit à califourchon en posant les mains et le menton sur le dossier. Il regardait le prisonnier de haut. Sans rien dire.

—Ordonne de me libérer, Skellen, répéta Rience. Et demande ensuite à tes subalternes de sortir. Ce que j'ai à dire est destiné à tes seules oreilles.

—Monsieur Brigden, demanda Chat-Huant, de quelle couleur sont les fers?

—Encore un instant, monsieur le coroner.

—Madame Selborne?

—J'ai du mal à le sonder à présent, répondit-elle en haussant les épaules. Il a trop peur, et la peur assourdit toutes ses autres pensées. C'est qu'il en a des tas! Dont certaines qu'il essaie de cacher. Derrière des paravents magiques. Mais ce n'est pas un problème, je peux...

—Ce ne sera pas utile. Nous allons essayer la méthode classique, le fer rouge.

—Par le diable! hurla l'espion. Skellen! Tu n'as tout de même pas l'intention...

Chat-Huant se pencha, son visage se modifia légèrement.

—Premièrement, appelle-moi M. Skellen, dit-il en détachant bien chaque syllabe. Deuxièmement, bien sûr que j'ai l'intention de te soumettre au supplice du fer rouge, Rience. Et je m'en réjouis d'avance. Ce n'est qu'un juste retour des choses, l'expression de la justice historique. Je parie que tu ne comprends pas, n'est-ce pas? (Comme Rience se taisait, Skellen poursuivit:) Vois-tu, Rience, j'avais déjà conseillé à Vattier de Rideaux de t'infliger ce châtement il y a sept ans

de cela, lorsque tu faisais le beau auprès des services de renseignements impériaux, implorant la clémence et le privilège d'être un traître et un agent double. J'ai réitéré mon conseil voici quatre ans, quand tu es devenu l'intermédiaire d'Emhyr auprès de Vilgefortz, passant, au moment de la chasse à la Cintrasienne, du statut de vulgaire petit vendu au rang de premier agent. J'avais parié avec Vattier que, lorsqu'on t'aurait fait griller, tu nous dirais pour qui tu travaillais... Ou, plus exactement, tu énumérerais le nom de tous ceux pour qui tu travailles. Et de tous ceux que tu as trahis. « Et alors, lui ai-je dit, tu seras surpris, Vattier, de constater à quel point ces deux listes concordent. » Mais Vattier ne m'a pas écouté. Et, à présent, il le regrette indubitablement. Mais il aura l'occasion de se rattraper. Moi, je vais juste te griller un peu, et une fois que tu m'auras dit ce que je veux savoir, je te laisserai à sa disposition. Et lui t'écaillera petit à petit, par fragments, comme un vulgaire poisson.

Chat-Huant sortit de sa poche un mouchoir et un flacon de parfum dont il aspergea généreusement le tissu. Le parfum sentait bon le musc, mais Kenna eut malgré tout la nausée.

—Le fer, monsieur Brigden.

—Je vous espionne pour le compte de Vilgefortz! beugla Rience. Il s'agit de la jeune fille! En suivant votre détachement, j'espérais vous devancer, arriver avant vous jusqu'à ce chasseur de primes! Je devais essayer de négocier avec lui pour récupérer la gamine! Avec lui, pas avec vous! Parce que vous, vous voulez la tuer, et Vilgefortz a besoin d'elle vivante! Qu'est-ce que vous voulez encore savoir? Je vous dirai tout!

—Eh là, eh là! s'écria Chat-Huant. Du calme! Je vais avoir la migraine si tu continues à hurler comme ça en déversant un flot d'informations. Vous imaginez-vous, messieurs, ce qui se passera quand nous le grillerons? Il va nous assourdir totalement!

Kriel et Silifant ricanèrent. Kenna et Nératine Ceka ne se joignirent pas à leur hilarité. Pas plus que Bert Brigden, qui avait justement ôté du feu la barre métallique et l'observait d'un œil critique. Le fer était si chaud qu'il paraissait transparent; on aurait dit un tube en verre rempli d'un feu ardent.

Rience le vit et coassa.

—Je sais comment trouver le chasseur de primes et la fille! hurla-t-il. Et je vais vous le dire!

—Mais bien entendu.

Kenna, qui tentait toujours de lire dans les pensées du magicien, fit la grimace en percevant la vague de fureur mêlée de désespoir qui déferla en lui. Dans le cerveau de Rience, quelque chose avait cédé, une nouvelle cloison était tombée. *Il a tellement peur, songea Kenna, qu'il va dévoiler l'atout qu'il comptait garder pour la fin, l'as avec lequel il aurait pu, à la dernière donne, la donne décisive, battre tous les autres et rafler la mise. Maintenant, juste parce qu'il a une peur effroyable de la douleur, il va balancer son as comme un vulgaire deux.*

Soudain quelque chose craqua dans sa tête, elle sentit de la chaleur, puis un froid soudain sur ses tempes.

Et elle sut, elle lut la pensée cachée de Rience.

Dieux du ciel, se dit-elle. Je me suis fourrée dans un sale pétrin...

—Je vais parler! beugla le magicien, les joues en feu, ses yeux écarquillés tournés vers le coroner. Je vais te dire quelque chose de vraiment important, Skellen! Vattier de Rideaux...

Soudain Kenna entendit une autre pensée, qui venait d'ailleurs. Elle vit Nératine Ceka, la main sur son stylet, s'approcher de la porte.

Elle entendit des pas, puis Boreas Mun entra

dans la salle des fêtes.

—Monsieur le coroner! Vite, monsieur le coroner! Vous ne devinerez jamais qui vient d'arriver...

D'un geste, Skellen retint Brigden qui se penchait avec le fer au-dessus des plantes de pied de l'espion.

—Tu devrais jouer à la loterie, Rience, dit-il en regardant par la fenêtre. De ma vie je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi chanceux que toi.

Il y avait un attroupement dehors, et, en son centre un couple à cheval. Kenna sut immédiatement de qui il s'agissait. Elle savait qui était le géant maigre, aux yeux vitreux comme ceux d'un poisson, juché sur un superbe cheval bai. De même qu'elle savait qui était la jeune fille aux cheveux cendrés montée sur une magnifique jument morelle. Les mains attachées, un collier de chien autour du cou. Et un hématome sur sa joue gonflée.

* * *

Vysogota rentra chez lui de méchante humeur; il était abattu, silencieux, en colère même, pourrait-on dire. Tout cela à cause d'une conversation qu'il avait eue avec un villageois, venu en barque récupérer les peaux de l'ermite. « C'est peut-être la dernière fois que je viens avant le printemps », avait dit le villageois. « Le temps se gâte de jour en jour, la pluie et le vent sont tellement violents que je redoute de prendre l'eau. Au petit matin, il y a de la glace dans les flaques, d'un jour à l'autre il va neiger, et après, ce seront les grands froids, la rivière et les cours d'eau vont geler, et y aura plus qu'à ranger le canot dans le hangar et à sortir les patins à glace. Mais même en patins, pas moyen d'accéder à Pereplut, y a que des marécages ici... »

Le manant avait raison. En fin de journée, le ciel s'assombrit et devint couleur bleu marine,

tandis que tombaient quelques flocons blancs. Un vent d'est violent fit ployer les roseaux morts et des vagues d'écume blanchâtre apparurent à la surface de l'eau. Le froid devint vif, pénétrant.

Après-demain, songea Vysogota, c'est la fête de Saovine. Selon le calendrier elfique, dans trois jours c'est déjà la nouvelle année. Selon le calendrier humain, celle-ci n'est que dans deux mois.

Kelpie, la jument morelle de Ciri, trépignait et s'ébrouait dans son étable.

Lorsqu'il entra dans la cabane, il trouva la jeune fille en train de farfouiller dans les coffres. Il l'y avait autorisée, encouragée même. Premièrement, c'était pour elle une toute nouvelle occupation, après les chevauchées sur Kelpie et la compulsion des livres. Deuxièmement, il y avait dans ces coffres beaucoup d'affaires ayant appartenu à sa fille, et Ciri avait besoin de vêtements plus chauds. Il lui en fallait plusieurs de rechange, parce qu'avec le froid et l'humidité les vêtements fraîchement lavés mettaient plusieurs jours pour sécher complètement.

Ciri essayait les vêtements, en rejetait certains, en mettait d'autres de côté. Vysogota s'assit à table. Il mangea deux pommes de terre et une aile de poulet. Il ne disait rien.

—Bel ouvrage, commenta Ciri en lui montrant quelque chose qu'il n'avait pas vu depuis des années, dont il avait même oublié l'existence. Ils appartenaient aussi à ta fille? Elle aimait patiner?

—Elle adorait ça. Elle trépignait en attendant l'hiver.

—Je peux les prendre?

—Prends ce que tu veux, soupira-t-il en haussant les épaules. Tout ça n'est d'aucune utilité pour moi. S'ils peuvent te servir et s'ils sont à ta pointure... Mais serais-tu en train de faire tes

valises, Ciri? Tu te prépares à partir?

Elle concentra son attention sur le tas de vêtements.

—Oui, Vysogota, répondit-elle après quelques secondes de silence. C'est ce que j'ai décidé. Car vois-tu... Il n'y a pas de temps à perdre.

—Tes rêves.

—Oui, reconnut-elle au bout d'un instant. J'ai vu de très vilaines choses dans mes rêves. Je ne sais pas vraiment si elles ont déjà eu lieu ou si elles appartiennent au futur. Je ne sais pas du tout si je pourrai les empêcher... Mais je dois y aller. Vois-tu, par le passé, j'en ai voulu à mes proches de n'être pas venus à mon secours. De m'avoir laissée entre les mains du sort... Et à présent, je pense que ce sont eux qui ont besoin de mon aide. Je dois y aller.

—L'hiver arrive.

—C'est justement pour ça que je dois partir. Si je reste ici, je serai bloquée jusqu'au printemps... Et je vais me morfondre, rongée par le désœuvrement et l'incertitude, tourmentée par mes cauchemars. Je dois partir, tout de suite, essayer de trouver cette tour de l'Hirondelle. Ce portail. Tu as calculé toi-même que j'en avais pour quinze jours de route jusqu'au lac. Je pourrais être sur place avant la pleine lune de novembre...

—Tu ne peux pas quitter ta cachette maintenant, dit-il avec difficulté. Pas maintenant. Ils te rattraperont. Ciri, écoute-moi... Tes poursuivants sont... sont tout proches. Tu ne peux pas... partir maintenant...

Elle jeta une blouse par terre et se leva d'un bond, tel un ressort.

—Tu as appris quelque chose, devina-t-elle. (Sa voix était rude.) De ce villageois qui ta pris les

peaux. Parle.

—Ciri...

—Parle, je t'en prie!

Il obéit. Et, plus tard, il le regretta.

* * *

—C'est sûrement le diable qui les a envoyés, mon bon monsieur, marmonna le manant en interrompant un instant le compte des peaux. Ça ne peut être que le diable. Depuis le Nivellement ils parcouraient les bois, ils cherchaient une fille. Ils faisaient peur à tout le monde, ils criaient, lançaient des menaces, mais comme ils sont repartis aussitôt, ils n'ont pas eu trop le temps d'importuner les gens. Mais à c't'heure, c'est une autre paire de manches; ils ont inventé autre chose, ils ont laissé dans plusieurs villages et quelques hameaux des... comment dire... des faux sionnières ou quelque chose comme ça. Mais y s'agit pas de sionnières, mon bon monsieur, ni vrais ni faux, mais tout bêtement de trois ou quatre misérables gredins, quelle peste! Paraîtrait qu'y vont rester aux aguets tout l'hiver pour voir si la fille qu'ils recherchent ne surgit pas d'on ne sait où, sortant de sa cachette pour jeter un coup d'œil au village. Et alors ils l'attraperont.

—Il y en a chez vous aussi?

La mine du manant s'assombrit, il grinça des dents.

—Non. On a eu de la chance. Mais à Dun Dâre, à une demi-journée de chez nous, y en a quatre. Ils sont cantonnés dans une auberge à la sortie du village. Ce sont des gredins, mon brave anachorète, des gredins maudits, monstrueux. Ils s'en sont pris aux jeunes filles, et quand des gars sont venus s'interposer, ils les ont tués, mon bon monsieur, sans aucune pitié...

—Ils ont tué du monde?

—Deux personnes. Le maire et encore un autre. Est-ce qu'il existe un châtiment pour des gredins pareils? Une justice? Non, pas de châtiment, pas de justice! Un charron qui venait de Dun Dâre et qui est passé par chez nous avec sa femme et sa fille a dit que, dans le temps, il y avait des sorceleurs... Eux, ils remettaient à leur place toutes sortes de gredins. Il faudrait faire venir un sorceleur à Dun Dâre, pour qu'il extermine ces fourbes...

—Les sorceleurs tuaient les monstres, pas les hommes.

—Ce sont des ordures, mon bon anachorète, pas des hommes! Des ordures tout droit sorties de l'enfer. C'est un sorceleur qu'y faut pour ces gens-là, tout juste, un sorceleur... Bon, mais c'est l'heure pour moi d'y aller, mon cher anachorète... Brrr, le froid arrive! Il faudra bientôt ranger le canot, sortir les patins... Et pour ces ordures de Dun Dâre, mon bon monsieur, faut un sorceleur...

* * *

—Pour sûr, répéta Ciri entre ses dents. Il a bigrement raison. Il faut un sorceleur... ou une sorceuse. Ils sont quatre, c'est ça? À Dun Dâre? Où ça se trouve exactement? En amont de la rivière? Je peux y arriver par la jonchaie?

—Par les dieux, Ciri, dit Vysogota, terrifié. Tu ne penses tout de même pas sérieusement...

—N'invoque pas les dieux si tu ne crois pas en leur existence. Et je sais que tu n'y crois pas.

—Ne mêle pas ma vision du monde à tout ça! Ciri, quelles idées diaboliques te viennent à l'esprit? Comment peux-tu donc...

—À présent, c'est moi qui te demande de laisser ma vision du monde tranquille, Vysogota. Je sais ce que j'ai à faire! Je suis une sorceuse!

—Tu es jeune et déséquilibrée! fulmina-t-il.

Tu es une enfant qui a subi un traumatisme, une enfant meurtrie, névrotique et proche de la dépression nerveuse. Et, avant tout, tu es obnubilée par le désir de vengeance! Aveuglée par la soif de revanche! Ne le comprends-tu pas?

—Oh si, je le comprends, et mieux que toi! hurla-t-elle. Tu n'as aucune idée de ce que signifie être meurtri! Tu n'as aucune idée de ce qu'est la vengeance, car jamais personne ne t'a véritablement fait de mal!

Elle se précipita hors de la maison en claquant la porte; un vent glacial s'engouffra instantanément dans le vestibule et dans la pièce. Au bout de quelques minutes il entendit un hennissement et des claquements de sabots.

Anéanti, il jeta son assiette contre la table. *Quelle s'en aille*, pensa-t-il dans un accès d'humeur, *quelle vide sa colère*. Il n'avait pas vraiment peur pour elle: elle se promenait souvent au milieu des marais, de jour comme de nuit, elle connaissait les sentiers, les levées de terre, les bosquets et les forêts. Et quand bien même elle s'égarerait, il suffirait qu'elle lâche la bride; Kelpie la morelle connaissait le chemin de la maison et ramènerait la jeune fille sans difficulté.

Au bout d'un certain temps, alors qu'il faisait déjà bien sombre, il sortit et suspendit la lanterne à une poutre. Il se tint près de la palissade, tendit l'oreille pour essayer de repérer un bruit de sabots, le clapotis de l'eau. Le vent et le bruissement des ajoncs étouffaient cependant tous les échos; la lanterne, qui se balançait furieusement sur la poutre, finit par s'éteindre.

Et c'est alors qu'il l'entendit. Venant du lointain. Non, pas du côté où était partie Ciri. Du côté opposé. Des marais.

Un cri sauvage, inhumain, continu, plaintif. Un jappement.

Puis le silence, un instant.

Et de nouveau la beann'shie.

L'elfe-fantôme. La messagère de la mort.

Vysogota frémit, de froid et de peur. Il revint vite sous le toit de la cabane, marmottant et fredonnant dans sa barbe pour ne pas entendre la voix de la mort.

Avant qu'il ait eu le temps de rallumer la lanterne, Kelpie surgit des ténèbres.

—Rentre à la maison, conseilla Ciri d'une voix douce au vieillard. Et n'en sors pas. C'est une vilaine nuit.

* * *

Au cours du souper ils se querellèrent de nouveau.

—Tu sembles en connaître un rayon sur la question du Bien et du Mal!

—Parfaitement! Et, ce que je sais, je ne l'ai pas appris dans des livres universitaires.

—Non, bien évidemment. Toi, tout te vient de ton vécu. De la pratique. Tu as en effet connu de nombreuses expériences au cours des seize années de ta longue vie!

—Suffisamment, en tout cas, pour savoir de quoi je parle!

—Félicitations, chère collègue savante.

—Ça te va bien de te moquer, dit-elle en serrant les lèvres. Tu ne te rends même pas compte du mal que vous avez fait au monde, vous, les savants décrépits, les théoriciens, avec vos livres; vous avez passé des centaines d'années à étudier consciencieusement vos traités de morale sans même prendre le temps de regarder par la fenêtre pour voir à quoi ressemblait réellement le monde. Vous, les philosophes, vous soutenez artificiellement des philosophies artificielles pour

toucher votre pension de l'université. Et comme personne ne vous paierait pour connaître l'affreuse vérité sur le monde, vous avez inventé l'éthique et la moralité, de nobles et belles sciences porteuses d'optimisme! Sauf qu'elles sont mensongères et trompeuses!

—Écoute-moi bien, sale gamine! Rien n'est plus trompeur qu'un jugement non réfléchi, ou qu'une conclusion hâtive et inconsidérée!

—Vous n'avez pas trouvé de remède contre le Mal! Mais moi, la sale gamine sorceleuse, je l'ai trouvé! Un remède infaillible!

Il ne répondit pas, mais son visage le trahit, car Ciri s'arracha brutalement de son siège.

—Tu penses que je raconte n'importe quoi? Que c'est du vent?

—Je pense, répliqua-t-il avec calme, que tu parles sous le coup de la colère. Je pense que tu planifies ta vengeance en te laissant guider par elle. Et je t'encourage chaudement à te calmer.

—Je suis calme. Oui, je cherche à me venger, et alors? Pourquoi devrais-je renoncer à la vengeance? Au nom de quoi? De raisons supérieures? En quoi le fait de vouloir punir des mauvaises actions est-il répréhensible? Pour toi, philosophe épris d'éthique, la vengeance est un acte laid, condamnable, immoral, et pour finir illégal. Et moi je te demande: où est le châtiment pour le Mal? À qui revient la tâche de juger et de condamner le Mal? Aux dieux, dans lesquels tu ne crois pas? Au grand démiurge-créditeur qui les remplace à tes yeux? Ou peut-être au droit? Et pourquoi pas à la justice nilfgaardienne, aux juges impériaux, aux préfets? Vieillard naïf, va!

—Tu préconises donc la vengeance? Œil pour œil, dent pour dent? Tu veux noyer le monde dans un océan de sang? Pauvre jeune fille, naïve et meurtrière! C'est ainsi que tu veux lutter contre le Mal, sorceleuse?

—Oui, précisément! Parce que je sais ce que craint le Mal. Ce n'est pas ton éthique, Vysogota, ni les sermons, ni les traités de morale sur ce qu'est une vie probe. Le Mal craint la douleur, l'infirmité, la souffrance, la mort! Le Mal blessé hurle de douleur comme un chien! Il se traîne à terre et pousse des cris de goret lorsque son sang jaillit de ses veines et de ses artères, que ses os sortent de ses moignons, que ses entrailles serpentent hors de son ventre, que la mort et le froid s'insinuent en lui. Alors, seulement, le Mal hurle, terrifié: «Pitié! Je regrette mes péchés! Je serai bon, désormais, et probe, je le jure! Mais sauvez-moi, étanchez mon sang, ne me laissez pas périr lâchement! »

»Oui, anachorète. C'est ainsi qu'on triomphe du Mal! Si le Mal veut te causer du tort, t'infliger de la souffrance, devance-le et porte-lui le coup fatal, de préférence quand il ne s'y attend pas. Si tu n'es pas parvenu à le prendre de court, si tu as été meurtri par le Mal, alors rends-lui la monnaie de sa pièce! Tombe-lui dessus, de préférence quand il aura relâché sa vigilance et qu'il se sentira en sécurité. Fais-lui deux fois, trois fois plus de mal qu'il t'en a fait. Œil pour œil? Non! Les deux yeux pour un seul œil! Dent pour dent? Non! Toutes les dents pour une seule! Réclame vengeance! Fais-le hurler de douleur, jusqu'à ce que ce hurlement fasse péter les globes de ses yeux. Et alors, en baissant les yeux vers le sol, tu pourras affirmer ouvertement et avec assurance: ce qui gît-là ne meurtrira ni ne menacera plus personne. Car comment peut-il menacer quelqu'un s'il n'a plus ses yeux? S'il n'a plus ses deux mains? Comment peut-il meurtrir quelqu'un quand ses viscères sont répandues sur le sol et que son sang s'infiltre dans le sable?

—Et tandis que tu te tiens là, dit lentement l'anachorète, debout, ton épée ensanglantée à la main, tu es convaincue d'avoir résolu le dilemme éternel et réalisé le rêve des philosophes? Quelle erreur... Crois-tu que la nature du Mal ait vraiment changé?

—Mais oui, affirma-t-elle crânement. Parce que ce qui repose à terre et qui se vide de son sang, ce n'est déjà plus le Mal. Ce n'est peut-être pas encore le Bien, mais assurément ce n'est plus le Mal!

—Il paraît, continua Vysogota d'une voix lente, que la nature ne supporte pas le vide. Si ce qui est à terre, ce qui saigne, ce qui a péri par ton épée n'est plus le Mal, alors qu'est-ce que c'est? T'es-tu jamais posé la question?

—Non. Je suis une sorceleuse. Pendant que je recevais mon enseignement, je me suis juré d'agir contre le Mal. Toujours. Et sans me poser de questions.

» Parce que, si l'on commence à se poser des questions, ajouta-t-elle d'une voix sourde, tuer cesse d'avoir un sens. Tout comme la vengeance. Et ce constat est intolérable.

Il tourna la tête, mais d'un geste elle l'empêcha d'argumenter.

—Il est temps que j'achève mon récit, Vysogota. Je t'ai conté mon histoire pendant plus de trente jours, de l'équinoxe à Saovine. Pourtant je ne t'ai pas tout raconté. Avant que je parte tu dois savoir ce qui s'est passé le jour de l'équinoxe, dans le village nommé Unicorn.

* * *

Elle gémit quand il la tira de sa selle. Elle avait mal à une côte, à l'endroit où il lui avait donné un coup de pied la veille.

Il agita la chaîne reliée au collier, la tira vers le bâtiment clair.

Plusieurs hommes armés se tenaient debout près de la porte. Ainsi qu'une femme de haute taille.

—Il faut te reconnaître une chose, Bonhart, dit l'un des hommes, brun, plutôt mince, au visage

émacié, qui tenait à la main une nagaïka cuivrée:
tu as le don de surprendre ton monde.

—Bonjour, Skellen.

Le dénommé Skellen regarda Ciri un certain temps droit dans les yeux. Elle ne put s'empêcher de frémir.

—Eh bien? demanda-t-il en se tournant de nouveau vers Bonhart. Comptes-tu t'expliquer tout de suite ou bien préfères-tu procéder par étapes?

—Je n'aime pas m'expliquer sur la place publique, on risque à tout moment d'avaler une mouche. Peut-on entrer?

—Certainement.

Bonhart agita la chaîne.

Dans la salle un autre homme attendait, tout ébouriffé et pâle; sans doute un cuisinier, car il était occupé à nettoyer ses habits qui portaient des traces de farine et de crème. Dès qu'il vit Ciri ses yeux se mirent à lancer des éclairs. Il s'approcha.

Ce n'était pas un cuisinier.

Elle le reconnut immédiatement, elle se souvenait de ces yeux hideux et de la marque sur son visage. C'était lui qui l'avait poursuivie avec les Ecureuils sur Thanedd. Elle lui avait échappé en sautant par la fenêtre, et il avait ordonné aux elfes de sauter à sa suite pour la rattraper. Comment cet elfe l'avait-il appelé? Rens?

—Tiens, tiens! grinça-t-il d'un ton amer, son index menaçant pointé sur la poitrine de la jeune fille. Mlle Ciri! Nous ne nous sommes pas revus depuis Thanedd. Je vous ai cherchée longtemps, très longtemps. Jusqu'à ce qu'enfin je vous retrouve!

—Mon bon monsieur, j'ignore qui vous êtes, dit froidement Bonhart, mais cette fille que vous prétendez avoir retrouvée m'appartient, en

l'occurrence. Tenez donc vos pattes éloignées si vous voulez garder vos doigts intacts.

—Je m'appelle Rience, annonça le magicien, un éclat mauvais dans les yeux. Retenez bien ce nom, monsieur le chasseur de primes. Bientôt vous saurez qui je suis, et il sera aisé de déterminer à qui appartient cette demoiselle. Mais chaque chose en son temps. Pour l'instant je veux uniquement lui transmettre mes salutations et lui faire certaines promesses. Vous n'avez rien contre, je présume?

—Vous êtes libre de présumer.

Rience s'approcha très près de Ciri, la regarda droit dans les yeux.

—Ta protectrice, la sorcière Yennefer, énonça-t-il d'une voix aigre, m'a causé des ennuis autrefois. Lorsqu'elle est ensuite tombée entre mes mains, je lui ai appris la douleur. De ces propres mains, de ces propres doigts que tu vois aujourd'hui devant toi. Et je lui ai fait la promesse que lorsque tu serais à ton tour entre mes mains je t'apprendrais à toi aussi la douleur. De ces propres mains, de ces propres doigts...

—Vous prenez des risques, dit Bonhart à voix basse. De grands risques, monsieur... je ne sais plus comment, en importunant ma prisonnière et en la menaçant. Elle est vindicative, elle n'oubliera pas vos paroles. Je vous le répète, tenez-vous loin d'elle, ou elle pourrait bien s'en prendre à vos mains, vos doigts ou n'importe quelle autre partie de votre corps.

—Assez! l'interrompit Skellen sans quitter Ciri du regard. (Il semblait s'interroger à son sujet.) Arrête, Bonhart. Toi, Rience, maîtrise-toi. Je t'ai fait une grâce, mais je peux changer d'avis et ordonner qu'on t'attache de nouveau aux pieds de la table. Asseyez-vous tous les deux, et discutons, comme des gens civilisés. La matière ne manque pas. Quant à l'objet de nos discussions, nous l'allons laisser sous bonne garde. Monsieur

Silifant!

—Surveillez-la bien, surtout, dit Bonhart en confiant le bout de la chaîne à Silifant. Faites-y attention comme à la prune de vos yeux.

* * *

Kenna se tenait à l'écart. Certes, elle voulait observer la jeune fille dont on avait tellement parlé ces derniers temps, mais elle ressentait une étrange aversion à l'idée de se joindre à l'attroupement qui s'était formé autour de Harsheim et Silifant, lesquels conduisaient l'énigmatique prisonnière vers un poteau sur la place.

Tous se pressaient autour d'elle, l'observaient, essayant même de la toucher, de la pousser, de la secouer. La jeune fille marchait avec raideur, elle clopinait légèrement, mais elle tenait sa tête bien haut. *Il l'a battue*, songea Kenna. *Mais sans la briser.*

—Donc, il s'agit de la fameuse Falka...

—C'est une petiotte encore!

—Une petiotte? Pff! tu parles! Une meurtrière, oui!

—Paraît qu'elle a zigouillé six gars, la brute, dans une arène à Claremont...

—Et encore combien avant ça, il paraît... C'est une diablesse...

—Une louve!

—Et sa jument, regardez voir un peu sa jument, quelle beauté! Et là, près de la selle de Bonhart, cette épée... Ah!... Une vraie merveille!

—Laissez ça! s'écria Dacre Silifant. Pas touche! Qu'est-ce que c'est que ces manières? On ne fourre pas ses mains dans les affaires des autres! On ne touche pas non plus à la jeune fille!

Et pas d'insultes, on la laisse tranquille! Faites preuve d'un peu de compassion. Si ça se trouve, on va devoir l'exécuter avant l'aube. Qu'au moins, jusque-là, elle soit en paix.

—Si la donzelle doit aller à la mort, dit Cyprian Fripp le Jeune en montrant toutes ses dents, peut-être bien qu'on pourrait lui rendre le temps qu'il lui reste à vivre plus doux, la coucher sur le foin et lui faire son affaire?

—Ouais! ricana Kabernik Turent. On pourrait! Demandons à Chat-Huant si...

—Et moi je vous dis qu'on ne peut pas, l'interrompt Dacre. Vous n'avez qu'une chose en tête, espèces de pauvres obsédés! J'ai dit qu'on laissait la jeune fille tranquille! Andres, Stigward, restez près d'elle. Ne la quittez pas des yeux, ne vous éloignez pas d'un pouce. Et si quelqu'un s'approche, le fouet!

—Crénom, grommela Fripp. Si c'est non, c'est non, moi, ça m'est égal. Venez, les gars! Dans les meules, ceux d'ici sont en train de cuire un mouton et un cochon pour le banquet. Après tout, c'est l'équinoxe aujourd'hui, c'est jour de fête. Pendant que ces messieurs tiennent conseil, nous, on n'a qu'à s'amuser un peu.

—Allons-y! Dede, sors donc une dame-jeanne du coffre. On va boire! C'est d'accord, monsieur Silifant? Monsieur Harsheim? C'est fête aujourd'hui, et puis on n'ira nulle part avant la nuit, de toute façon.

—Quelle idée grotesque! répliqua Silifant en se renfrognant. Banquets et beuveries. Ils n'ont que ces mots-là à la bouche. Et qui va rester là pour aider à surveiller la fille et répondre à l'appel de M. Stefan?

—Moi, je vais rester, dit Nératine Ceka.

—Moi aussi, ajouta Kenna.

Dacre Silifant les regarda attentivement. Finalement il fit un geste de la main en signe d'acquiescement. Fripp et la compagnie le remercièrent par des rugissements incompréhensibles.

—Mais attention à ces festolements, les mit en garde Ola Harsheim. On ne s'attaque pas aux filles, c'est compris? Qu'un manant ne vienne pas nous planter sa fourche dans les parties!

—Crénom! Tu viens avec nous, Chloé? Et toi, Kenna? T'as pas changé d'avis?

—Non, je reste.

—Ils me laissèrent attachée à mon poteau, avec ma chaîne et mon collier, les mains ligotées. Deux hommes me surveillaient. Un peu plus loin se tenaient une femme de grande taille, assez jolie, et un homme un peu bizarre, un peu efféminé, qui jetaient sans arrêt des coups d'œil dans ma direction. Ils m'observaient.

Assis au milieu de la pièce, le chat bâilla d'ennui, la souris qu'il avait torturée avait cessé de l'amuser. Vysogota ne disait rien.

—Bonhart, Rience et ce Skellen - qu'ils appelaient aussi Chat-Huant - délibéraient toujours dans la salle des fêtes. Je ne savais pas de quoi ils discutaient. Qu'est-ce qui m'attendait? Une nouvelle arène? Ou bien comptaient-ils tout bonnement me tuer? Au fond, je m'en fichais. J'étais résignée. Je me disais qu'après tout, il valait peut-être mieux que tout ça se termine enfin.

Vysogota ne disait rien.

* * *

Bonhart soupira.

—Ne me regarde pas de ton œil torve, Skellen, répéta-t-il. Je voulais juste me faire un peu d'argent, c'est tout. Vois-tu, il est temps pour

moi de prendre ma retraite, de passer mes journées tranquillement assis dans ma véranda à admirer les pigeons. Tu m'as donné cent florins pour la Rate, en précisant bien que tu la voulais morte. Tu as tellement insisté sur ce point que ça m'a interpellé. « Combien peut vraiment valoir cette demoiselle? », me suis-je demandé. Et je suis arrivé à la conclusion qu'elle aurait bien plus de valeur si, au lieu de la tuer tout de suite et de te la remettre, je la gardais un peu pour moi. Vieux principe de l'économie et du marché. Une telle marchandise prend de la valeur au fur et à mesure. On peut alors négocier...

Chat-Huant fronça le nez, comme si une odeur pestilentielle avait soudain envahi la salle.

—Ta sincérité ne connaît pas de limites, Bonhart. Mais viens-en au fait. Avant ta digression d'ordre... disons... économique, tu nous racontais ta fuite avec la jeune fille à travers la province d'Ebbing. Pourrais-tu nous en dire un peu plus? Que s'est-il passé?

—Qu'y a-t-il donc à expliquer? intervint Rience en souriant d'un air libidineux. M. Bonhart a tout simplement fini par comprendre qui était véritablement cette jeune fille. Et combien elle était précieuse.

Skellen ne lui accorda pas même un regard. Toute son attention était concentrée sur les yeux vitreux, dépourvus d'expression, de Bonhart.

—Et cette précieuse jeune fille, reprit Skellen avec lenteur, cette inestimable acquisition qui devait t'assurer une bonne retraite se retrouve soudain poussée dans une arène de Claremont, obligée de se battre à mort, alors qu'elle a, paraît-il, une très grande valeur. Il y a là quelque chose qui ne tourne pas rond. Qu'en dis-tu, Bonhart?

—Si elle était morte dans cette arène, répliqua ce dernier sans baisser les yeux, cela aurait signifié qu'elle ne valait rien du tout.

—Je comprends. (Chat-Huant fronça légèrement les sourcils.) Mais plutôt que de conduire la jeune fille dans une autre arène, tu me l'as amenée. Pourquoi, si je puis me permettre?

—Je le répète, dit Rience en faisant la grimace, il a tout simplement compris qui elle était.

—Vous avez l'esprit vif, monsieur Rience. (Bonhart s'étira longuement, faisant craquer ses articulations.) Vous avez bien deviné. Ce qui m'a mis la puce à l'oreille, c'est une autre énigme liée à notre sorceleuse formée à Kaer Morhen. À Geso, lorsque les Rats ont attaqué la fille du baron Casadéi, ladite Falka s'est laissé aller à parler. Elle était, à ce qu'elle disait, une personne si importante et si titrée que la fille du baron ne lui arrivait pas à la cheville et quelle devait s'incliner bien bas devant elle. Cette Falka, me suis-je dit, doit être au moins comtesse. Curieux... Premièrement: nous avons une sorceleuse. Deuxièmement: elle fait partie de la bande des Rats, et prétend être une noble de haut rang. Troisièmement: le coroner de l'empereur en personne la poursuit, du Korath jusqu'à Ebbing, et ordonne qu'elle soit tuée... Ah! me suis-je dit, il va falloir interroger enfin la donzelle pour savoir qui elle est véritablement.

Il se tut quelques instants.

—Au début, reprit-il en s'essuyant le nez à l'aide de sa manchette, elle ne voulait pas parler. Ce n'est pourtant pas faute de l'en avoir priée. Je le lui ai demandé avec ma main, ma jambe, mon fouet. Je ne voulais pas l'estropier... Mais, coup de chance, nous sommes tombés sur un chirurgien-barbier. Qui possédait des outils pour arracher les dents. J'ai attaché la donzelle à la chaise...

Skellen avala bruyamment sa salive. Rience sourit. Bonhart observa sa manchette.

—Elle m'a tout avoué avant même que... En fait, dès qu'elle a vu les tenailles et les pieds-de-

chèvre, elle est tout de suite devenue plus loquace. C'est ainsi que j'ai appris qu'elle était...

—La princesse de Cintra, acheva Rience en regardant Chat-Huant. L'héritière du trône. La prétendante au titre d'impératrice de Nilfgaard, *via* son mariage avec Emhyr var Emreis.

—Ce dont M. Skellen n'a pas daigné m'informer, dit le chasseur de primes en faisant la grimace. Il m'a tout simplement ordonné de la tuer, en me faisant bien comprendre que je devais agir vite et sans pitié! Voyons, monsieur Skellen! Me faire tuer une reine? Celle que l'empereur Emhyr, à en croire les rumeurs, va épouser, à la suite de quoi sera proclamée une amnistie générale?

Tandis qu'il prononçait son allocution, Bonhart transperçait Skellen du regard. Mais le coroner impérial ne baissa pas les yeux.

—Je me suis donc retrouvé dans de beaux draps, reprit le chasseur de primes. Si bien que j'ai renoncé, quoique à regret, aux projets que j'avais formés avec cette princesse sorceleuse. J'ai ramené tous ces beaux draps ici, à M. Skellen. Pour discuter, trouver un arrangement... Parce que, toute cette affaire, ça faisait un peu trop pour le seul Bonhart.

—Conclusion tout à fait raisonnable, monsieur Bonhart, dit une voix rauque qui émanait du torse de Rience. La jeune fille que vous avez attrapée, messieurs, est une prise un peu trop lourde pour vous deux réunis. Par chance, vous m'avez, moi.

—Qu'est-ce que c'est? s'écria Skellen en se levant brutalement de sa chaise. Par la peste, qu'est-ce que c'est?

—Mon maître, le magicien Vilgefortz. (Rience prit un petit écrin d'argent qu'il avait sur lui.) Plus précisément, la voix de mon maître. Qui provient de ce dispositif magique qu'on appelle un

—Bonjour à tous, messieurs, dit la voix provenant du coffret. Je regrette de ne pouvoir être physiquement parmi vous, mais des affaires urgentes à régler m'empêchent d'utiliser la téléprojection ou la téléportation.

—Il ne manquait plus que ça, sacrebleu! hurla Chat-Huant. J'aurais dû m'en douter! Rience est trop stupide pour agir seul et pour son seul compte. J'aurais dû me douter que durant tout ce temps tu te cachais quelque part dans le noir, Vilgefortz! Telle une araignée qui attend que sa toile frémissse.

—Quelle belle image!

Skellen était furibond.

—Et ne nous jette pas de la poudre aux yeux, Vilgefortz. Tu te sers de Rience et de son coffret non pas à cause d'une avalanche d'affaires urgentes, mais parce que tu crains l'armée de magiciens, tes anciens amis du Chapitre, qui scannent le monde entier à la recherche de traces de magie contenant ton algorithme. Si tu tentais une téléportation, ils te repéreraient en deux temps trois mouvements.

—Quel savoir impressionnant!

—Nous n'avons pas été présentés. (Bonhart s'inclina de manière assez théâtrale devant l'écran d'argent.) C'est pourtant sur votre recommandation, monsieur le mage noir, que le bon monsieur Rience ici présent a juré à la jeune fille de lui faire subir des tortures. Je me trompe? Ma parole, cette jeune fille devient plus importante de minute en minute. Il apparaît que tout le monde a besoin d'elle.

—Il est vrai que nous n'avons pas été présentés, dit Vilgefortz depuis son coffret, mais je vous connais, Léo Bonhart, vous seriez étonné de savoir à quel point. Quant à cette jeune personne,

elle est importante, en effet. Elle est le Lionceau de Cintra, le Sang ancien. Dont les descendants, selon la prophétie d'Itlina, maîtriseront le monde dans les temps futurs.

—C'est pour cette raison que vous avez tant besoin d'elle?

—Moi, je n'ai besoin que de son placenta. Lorsque je l'aurai pris, vous pourrez emmener le reste. Mais quels sont ces bruits que j'entends là? Des geignements, des soupirs de dégoût? Est-ce vous, Bonhart? Vous, qui, par des moyens ingénieux, brutalisez au quotidien la jeune fille, physiquement et mentalement? Ou bien serait-ce ce cher Stefan Skellen qui veut, sur ordre des traîtres et des conspirateurs, la tuer?

* * *

Je les écoutais, se souvenait Kenna, allongée sur son lit, les mains croisées sous la nuque. Je me tenais à l'angle et je sondais. Et j'en avais la chair de poule. Sur tout le corps. Je comprenais soudain l'ampleur de la cabale dans laquelle je me trouvais entraînée.

* * *

—Oui, oui, dit la voix émanant du coffret. Tu as trahi ton empereur, Skellen. Sans hésitation, à la première occasion.

Chat-Huant renifla avec dédain.

—Il y a quelque chose de grandiose à être accusé de trahison par un homme passé maître en la matière. J'aurais pu me sentir honoré, Vilgefoltz, si ta sentence ne frôlait pas la plaisanterie de bas étage.

—Je ne t'accuse pas de trahison, Skellen, je raille ton manque de maîtrise dans l'art de la trahison. Tu es si naïf! Si incompetent! Car pour qui donc trahis-tu ton souverain? Pour Ardal aep Dahy et Joachim de Wett, de vulgaires principions

blessés dans leur orgueil, outragés que l'empereur ait rejeté leurs filles et planifié de se marier avec la Cintrasienne, leur ôtant ainsi tout espoir de voir leurs lignées marquer de leur empreinte la nouvelle dynastie de l'Empire. Qu'ont-ils fait, alors? Ils ont décidé de rectifier le cours de l'histoire. N'étant pas encore prêts pour la rébellion armée, ils ont eu une autre idée: pourquoi ne pas éliminer la jeune fille qu'Emhyr avait placée au-dessus de leurs rejetonnes? Bien entendu, ils n'allaient pas salir leurs petites mains d'aristocrates; ils ont donc trouvé un mercenaire, un certain Stefan Skellen, qui souffre d'un excès d'ambition. Comment ça s'est passé, Skellen? Ne veux-tu point nous le raconter?

—Pour quoi faire? s'écria Chat-Huant. Toi, comme toujours, tu sais tout, grand mage! Rience, lui, ne sait rien du tout et c'est très bien comme ça; quant à Bonhart, ça ne le regarde pas...

—Et de ton côté, comme je l'ai déjà signalé, tu n'as pas vraiment de quoi te vanter. Ardal aep Dahy et Joachim de Wett t'ont acheté par des promesses, mais tu es trop intelligent pour ne pas avoir compris que ton chemin ne pouvait suivre celui de ces petits messieurs. Aujourd'hui ils ont besoin de toi pour éliminer la Cintrasienne; demain ils se débarrasseront de toi car tu n'es qu'un parvenu de basse naissance. T'ont-ils promis le poste de Vattier de Rideaux dans le nouvel Empire? Tu n'y crois sans doute pas toi-même, Skellen. Vattier leur est plus utile, car même s'ils parvenaient à renverser Emhyr, les services secrets resteront les mêmes. Tu ne leur es utile que pour tuer, mais ils ont besoin de Vattier pour s'emparer de l'appareil de sécurité. D'autre part, Vattier est vicomte, toi, tu n'es rien.

—Effectivement, rétorqua Chat-Huant en faisant la lippe. Je suis trop intelligent pour ne pas l'avoir remarqué. Donc, je devrais maintenant trahir Ardal aep Dahy et me joindre à toi, Vilgefortz? Tu oublies une chose: je ne suis pas un drapeau au sommet d'une tour! Si j'appuie la

cause de la révolution, c'est par conviction. Il faut en finir avec la tyrannie despotique, introduire la monarchie constitutionnelle, et ensuite la démocratie...

—Quoi?

—La souveraineté du peuple. Un régime où gouvernera le peuple. L'ensemble des citoyens de tous les États, à travers leurs représentants les plus honnêtes et les plus dignes, choisis lors d'élections libres...

Les propos de Skellen déclenchèrent l'hilarité générale: Rience pouffa; Bonhart éclata d'un rire sauvage; de son ksénovoix le magicien Vilgefotz partit d'un rire franc, quoiqu'un peu éraillé. Tous les trois rirent longuement, laissant couler des larmes grosses comme des petits pois.

—C'est bon, dit Bonhart pour mettre fin à l'hilarité. Nous ne sommes pas ici pour jouer une crèche vivante mais pour parler affaire.

Pour l'instant, la jeune fille n'appartient qu'à moi, pas à l'ensemble des citoyens honnêtes de tous les États. Mais je peux la revendre. Qu'avez-vous à m'offrir, monsieur le magicien?

—Le pouvoir sur le monde t'intéresse-t-il?

—Non.

—Je te permettrai donc, énonça lentement Vilgefotz, d'assister à l'opération que je ferai subir à la jeune fille. Tu pourras regarder. Je sais que tu préfères ce genre de spectacle à tout autre divertissement.

Des flammes blanches étincelèrent dans les yeux de Bonhart. Mais il était calme.

—Et plus concrètement?

—Je suis prêt à te payer vingt fois ta mise. Deux mille florins. Songe, Bonhart, que c'est un paquet d'argent que tu ne pourras pas transporter

toi-même, il te faudra un mulet. Tu auras largement de quoi t'assurer une retraite paisible et te payer une véranda, des pigeons, et même de la gnôle et des filles, si tu ne fais pas d'excès.

—C'est bon, monsieur le mage, dit le chasseur de primes, plutôt détendu, en éclatant de rire. En me parlant de gnôle et de filles vous me prenez par les sentiments, assurément. J'accepte le marché. Mais je serais bien tenté aussi par votre première proposition. À dire vrai, j'aurais préféré la voir agoniser dans l'arène, mais je jetterais volontiers un coup d'œil à votre travail au couteau. Accordez-moi cette faveur.

—Marché conclu.

—Vous n'avez pas traîné, remarqua Chat-Huant d'un ton acerbe. Voilà une affaire rondement menée, Vilgefortz. D'autant que ton association avec Bonhart est et sera une *societas leonina*. Mais n'auriez-vous pas oublié quelque chose, tous les deux? La salle des fêtes où vous vous trouvez et la Cintrasiennne dont vous venez de négocier le prix sont entourées de deux dizaines d'hommes armés. À mon service.

La voix de Vilgefortz retentit, sortant de la boîte.

—Voyons, cher coroner Skellen! Vous m'offensez en songeant que je veux vous causer du tort. Je m'apprête au contraire à me montrer exceptionnellement généreux. Je ne peux vous garantir l'avènement de cette... démocratie, comme vous avez daigné l'appeler, mais je peux vous assurer une aide matérielle, un soutien logistique et l'accès à des informations qui vous permettront de traiter d'égal à égal avec les conspirateurs. Vous ne serez plus leur larbin, mais leur partenaire. Un partenaire dont l'avis et la personne seront importants pour le comte Broinne, le comte d'Arvy et tous les autres conspirateurs au sang bleu. Quelle importance qu'il s'agisse d'une *societas leonina*? Bien entendu,

si le butin est Cirilla, je me réserverai la part du lion, que, du reste, j'ai méritée. Est-ce si difficile à accepter? Songe que tu en tireras toi-même un bénéfice non négligeable. Si tu me cèdes la Cintrasienne, le poste de Vattier de Rideaux est à toi. Et, en tant que chef des services secrets, tu auras les moyens de concrétiser ce qui n'est pour l'instant qu'une utopie: la démocratie, les élections libres, etc. Autrement dit, en échange d'une maigre adolescente de quinze ans, je t'offre la possibilité de réaliser tes rêves et ton ambition. Ne le vois-tu donc pas?

—Non, rétorqua Chat-Huant en secouant la tête. Pour l'instant, je ne fais qu'écouter.

—Rience?

—Je vous écoute, maître.

—Donne à M. Skellen un aperçu de la qualité de nos informations. Informe-le de ce que tu as obtenu de Vattier.

—Il y a un espion dans cette brigade, révéla Rience.

—Quoi?

—Tu as bien entendu. Vattier de Rideaux a une taupe parmi tes hommes. Il est au courant de tout ce que tu fais. Pour quelles raisons tu le fais et pour qui. Un de ses agents est infiltré parmi vous.

* * *

Il s'approcha d'elle silencieusement. Elle l'entendit à peine.

—Kenna.

—Nératine.

—Tu as sondé mes pensées. Là-bas, dans la salle des fêtes. Tu sais à quoi je pensais. Tu sais donc qui je suis.

—Ecoute, Nératine...

—Non. Toi, écoute, Joanna Selborne. Stefan Skellen trahit son pays et l'empereur. Il conspire. Tous ceux qui sont de son côté termineront sur l'échafaud. Ils seront écartelés, tirés par quatre chevaux sur la place du Millénaire.

—Je ne sais rien, Nératine. J'exécute les ordres. Qu'est-ce que tu me veux? Je suis au service du coroner... Et toi, au service de qui es-tu?

—De l'Empire. De M. de Rideaux.

—Qu'attends-tu de moi?

—Que tu fasses preuve de discernement.

—Va-t'en. Je ne te trahirai pas, je ne dirai rien... Mais va-t'en, s'il te plaît. Je ne peux pas, Nératine. Je suis une femme simple. Tout ça est trop compliqué pour moi...

Je ne sais pas quoi faire. Skellen m'a appelée «Mme Selborne», comme si j'étais un officier. Qui est-ce que je sers réellement? L'empereur? L'Empire?

Comment pourrais-je le savoir?

D'un mouvement d'épaules, Kenna s'écarta de l'angle du bâtiment, puis elle chassa d'un coup de verge et d'un grognement menaçant les gamins du village qui, l'air curieux, observaient Falka assise au pied de son poteau.

Oh là là! Je me suis fourrée dans de beaux draps. Ça commence à sentir la corde. Et le crottin de cheval sur la place du Millénaire.

Je ne sais pas comment tout cela va se terminer, se demanda Kenna. Mais je dois entrer en elle. Ressentir ses pensées ne serait-ce qu'un instant. Savoir ce qu'elle sait.

Comprendre.

—Elle s'est approchée, dit Ciri en caressant le chat. Elle était grande, bien mise, elle était très différente du reste de la meute... Dans son genre, elle était même jolie. Et elle inspirait le respect. Les deux qui me surveillaient, de vulgaires malotrus, cessèrent de jurer quand elle approcha.

Vysogota ne disait rien.

—Lorsqu'elle est arrivée près du poteau où j'étais attachée, poursuivit Ciri, elle s'est penchée, m'a regardée dans les yeux. J'ai tout de suite senti quelque chose... Quelque chose d'étrange... Une espèce de craquement dans ma tête, ça m'a fait mal. Mes oreilles se sont mises à bourdonner. Pendant un instant tout est devenu très clair devant mes yeux... quelque chose est entré en moi, une chose répugnante et insidieuse... Je connaissais cette sensation. Yennefer m'avait fait la même chose au temple... mais je ne voulais pas autoriser cette femme à lire en moi... J'ai donc simplement repoussé cette chose avec laquelle elle me pénétrait, je l'ai repoussée et rejetée hors de moi, avec toute la force dont j'étais capable. Alors la grande femme s'est recroquevillée, chancelante, comme si elle avait reçu un coup de poing. Elle a fait deux pas en arrière... et s'est mise à saigner du nez. Par les deux narines.

Vysogota ne disait rien.

—À ce moment-là, j'ai compris ce qui s'était passé. Soudain j'ai ressenti la Force en moi. Je l'avais perdue, là-bas, dans le désert de Korath, j'avais abandonné. Après je n'arrivais plus à la puiser, je ne pouvais plus l'utiliser. Mais cette femme m'a rendu la Force, ou plutôt elle a glissé une arme dans ma main. Et j'ai saisi ma chance.

Kenna perdit l'équilibre et se laissa lourdement tomber sur le sable, comme si elle était ivre. Du sang coulait de son nez, couvrant ses

lèvres et son menton.

Andres Vierny se précipita dans sa direction, mais soudain il se saisit la tête à deux mains, ouvrit la bouche, laissant échapper un coassement. Les yeux grands ouverts, il regardait Stigward, mais déjà du sang coulait du nez et des oreilles du pirate, dont les yeux devenaient glauques. Andres tomba à genoux, les yeux tournés vers Nératine Ceka qui, se tenant à l'écart, observait tranquillement la scène.

—Néra... tine... Aide...

Ceka ne fit pas un geste. Il regardait la jeune fille. Celle-ci tourna ses yeux vers lui, et il chancela.

—Non, la prévint-il rapidement. Je suis de ton côté. Je veux t'aider. Donne, je vais couper tes liens... Tiens, voici un couteau, sectionne ton collier toi-même. Je vais chercher les chevaux.

—Ceka..., soupira Andres Vierny, qui avait le plus grand mal à parler. Trait...

Ciri lui jeta un regard et il s'effondra sur Stigward qui ne bougeait plus, recroquevillé en position fœtale. Kenna ne pouvait toujours pas se lever. Le sang coulait abondamment sur sa poitrine et son ventre.

—Alerte! hurla soudain Chloé Stitz qui avait surgi de derrière les maisons en lâchant sa côte de mouton. Aleeeerte! Silifant! Skellen! La prisonnière s'enfuit!

Ciri était déjà en selle. Son épée à la main.

—Yah! Kelpie!

—Aleeeerte!

Kenna grattait le sable. Elle ne pouvait pas se lever. Ses jambes ne lui obéissaient pas, on aurait dit des bâtons. *Une psionique*, songea-t-elle. *Je suis tombée sur une superpsionique. La fille*

est au moins dix fois plus forte que moi... Heureusement qu'elle ne m'a pas tuée... Par quel miracle suis-je encore consciente?

Du côté des maisons un groupe accourait déjà, avec à sa tête Ola Harsheim, Bert Brigden et Til Echrade; Dacre Silifant et Boreas Mun, qui gardaient la porte de ville, se précipitaient aussi vers la place. Ciri se retourna, poussa un hurlement et partit au galop en direction de la rivière. Mais de là aussi arrivaient déjà des hommes armés.

Skellen et Bonhart se ruèrent hors de la salle des fêtes. Le chasseur de primes avait une épée à la main. Nératine Ceka poussa un cri, il fonça sur eux au galop et les renversa tous les deux. Puis il sauta de sa selle pour atterrir directement sur Bonhart, qu'il plaqua au sol. Rience observait la scène depuis le seuil, l'air ahuri.

—Rattrapez-la! rugit Skellen en se relevant. Rattrapez-la ou tuez-la!

—Il me la faut vivante! hurla Rience. Vivante, vous entendez!

Kenna vit Ciri qui était refoulée de la palissade près de la rivière. Acculée, la jeune fille fit rebrousser chemin à son cheval et galopa en direction de la porte de ville. Kabernik Turent la rattrapa et tenta de la jeter à terre, mais Ciri fit scintiller son épée, et un filet carmin jaillit de la gorge de Turent. Kenna avait tout vu. Tout comme Dede Vargas et Fripp le Jeune. Hésitant à barrer la route à la jeune fille, ils déguerpirent entre les maisons.

Bonhart se releva précipitamment, d'un coup de pommeau il écarta Nératine Ceka et lui donna un violent coup d'épée en travers de la poitrine, en diagonale, avant de s'élancer à la poursuite de Ciri. Alors qu'il se vidait de son sang, Nératine parvint tout de même à attraper Bonhart par les pieds, et il ne le lâcha qu'après que le chasseur de primes l'eut cloué sur le sable avec la pointe de

son épée. Mais ces quelques secondes suffirent.

La jeune fille éperonna sa jument, échappant à Silifant et Mun. Furtivement, tel un loup, Skellen accourut par la gauche, agitant la main. Kenna vit quelque chose de brillant voler dans les airs, elle vit la jeune fille tressaillir et chanceler sur sa selle, tandis que du sang jaillissait de son visage. Ciri bascula en arrière au point que ses épaules touchèrent le dos de sa jument, mais elle ne tomba pas. Elle resta dans cette position quelques secondes, puis elle se redressa, se remit correctement en selle et se pressa contre l'encolure de sa monture. La jument morelle se força un passage entre les hommes armés et galopa en direction de la porte de ville. Elle était talonnée par Mun, Silifant et Chloé Stitz, qui tenait une arbalète à la main.

—Elle ne sautera pas! Nous la tenons! hurla Mun d'une voix triomphale. Aucun cheval ne peut franchir une hauteur de sept pieds.

—Ne tire pas, Chloé!

Dans le brouhaha général Chloé Stitz n'entendit pas. Elle stoppa son cheval, ajusta l'arbalète sur sa joue. Il était de notoriété publique que Chloé ne ratait jamais sa cible.

—Cadavre! s'écria-t-elle. Cadavre!

Kenna vit un petit homme dont elle ignorait le nom arriver en courant, soulever une arbalète et, tout près déjà, viser Chloé à l'épaule. La flèche traversa sa cible dans une explosion de sang. Chloé tomba sans une plainte.

La jument morelle atteignit au galop la porte de ville, elle écarta légèrement la tête, et sauta. Elle s'éleva au-dessus de la porte ou, plus exactement, elle l'escalada en courbant gracieusement ses jambes antérieures, s'enroulant autour de l'obstacle tel un ruban de soie noire. Ses sabots arrière n'effleurèrent même pas la poutre supérieure.

—Par les dieux! s'écria Dacre Silifant. Qu'est-ce donc que ce cheval? Il vaut son pesant d'or!

—La jument pour celui qui l'attrape! s'écria Skellen. À cheval! À cheval et pourchassez-la!

Les poursuivants passèrent à toute allure par la porte enfin ouverte, soulevant un nuage de poussière. Bonhart et Boreas Mun galopèrent en tête.

Kenna fit un gros effort pour se lever, mais elle chavira aussitôt et se laissa lourdement retomber sur le sable, des fourmis dans les jambes.

Kabernik Turent ne bougeait pas, étendu dans une mare de sang, bras et jambes écartés. Andres Vierny s'efforçait de soulever Stigward, toujours inconscient.

Recroquevillée sur le sable, Chloé Stitz avait l'air d'une enfant.

Ola Harsheim et Bert Brigden traînèrent jusque devant Skellen l'homme de petite taille qui avait tué Chloé. Skellen haletait. Il tremblait même de fureur. D'une ceinture en bandoulière qu'il portait en travers de la poitrine, il saisit une deuxième étoile en acier, la même que celle avec laquelle il avait blessé la jeune fille au visage quelques minutes plus tôt.

—Sois englouti par l'enfer, Skellen! lança l'homme de petite taille.

Kenna se souvint de son nom. Il s'appelait Mekesser. Jediah Mekesser. C'était un Gemmerien. Elle avait fait sa connaissance à Rocayne.

Chat-Huant ramena son bras vers lui avant de le déployer dans un geste ample. L'étoile à six branches siffla dans l'air et s'enfonça profondément dans le visage de Mekesser, entre l'œil et le nez. L'homme ne poussa aucun cri, mais son corps fut pris de spasmes violents entre les

bras de Harsheim et Brigden. Il trembla longtemps, la bouche déformée par un rictus tellement monstrueux que tous détournèrent la tête. Tous, sauf Chat-Huant.

—Ôte-lui mon orion du visage, Ola, dit Stefan Skellen lorsqu'enfin le cadavre se fut affaissé, inerte, entre les mains qui le soutenaient. Et enfouissez cette charogne dans le fumier, en même temps que cette autre ordure, cet hermaphrodite. Qu'il ne reste aucune trace de ces deux traîtres galeux.

Soudain le vent se leva, les nuages s'amoncelèrent. Et il fit sombre.

* * *

Les sentinelles s'interpellaient au sommet des murs de la citadelle. Les sœurs Scarra ronflaient en chœur. Kohut pissait bruyamment dans le seau destiné à cet effet.

Kenna tira la couverture jusqu' sous son menton. Elle se souvenait.

Ils n'avaient pas rattrapé la jeune fille. Elle avait disparu. Tout bonnement disparu. Chose inouïe, Boreas Mun avait perdu la trace de la jument morelle au bout de quelque trois miles. Soudain, sans avertissement, le ciel s'était assombri, le vent avait fait ployer les arbres presque jusqu'à terre. Il pleuvait à torrents, la foudre grondait, les éclairs zébraient le ciel.

Bonhart était en rogne, se souvint-elle. Ils étaient de retour à Unicorne. Ils se hurlaient dessus, les uns les autres: Bonhart, Chat-Huant, Rience et cette quatrième voix, énigmatique, inhumaine, éraillée. Puis toute la hanse s'était mise en selle, sauf ceux, dont je faisais partie, qui n'étaient pas en état de voyager. Ils avaient rassemblé des manants qu'ils envoyèrent avec des flambeaux inspecter la forêt. Ils étaient rentrés au petit matin.

Les mains vides. Mais l'horreur dans les yeux.

Les langues ne se délièrent qu'au bout de quelques jours. Au début ils avaient trop peur de Chat-Huant et de Bonhart pour parler. Ces derniers étaient tellement furibonds qu'il valait mieux ne pas se trouver sur leur chemin. Pour un mot imprudent, un officier, Bert Brigden, s'était même pris le manche de la nagaïka dans la figure.

Mais ensuite on avait appris ce qui s'était passé alors, au moment de la poursuite. On nous parla de la petite licorne de paille dans la chapelle qui avait soudain grandi jusqu'à atteindre la taille d'un dragon, effrayant tant les chevaux que tous les cavaliers s'étaient retrouvés par terre, mais par miracle aucun ne s'était rompu le cou. On nous parla de la cavalcade des esprits aux yeux de feu galopant dans les deux sur des chevaux-fantômes, emmenés par un terrible roi-squelette qui ordonnait à ses spectres-valets d'effacer de leurs manteaux en lambeaux les traces des sabots de la jument noire. On nous parla du macabre chœur de tête-chèvres qui hurlaient « Liii-queuuur-de-sang, Liii-queuuur-de-sang! », et du hurlement terrifiant de la beann'shie, la messagère-fantôme de la mort...

Boreas Mun, présent sur les lieux au moment des faits, voyait les choses ainsi: «Le vent, la pluie, les nuages, les buissons et les arbres aux formes fantastiques, sans compter la peur qui a de grands yeux, voilà toute l'explication. Et les tête-chèvres? Bah, les tête-chèvres, vous savez ce que c'est, ça crie tout le temps. »

Mais quand on l'interrogeait sur les traces de sabots qui soudain avaient disparu comme si le cheval s'était envolé dans le ciel, Boreas Mun, le pisteur qui savait dépister un poisson dans l'eau, se figeait. « C'est le vent, répondait-il, le vent a effacé les traces avec le sable et les feuilles mortes. Il n'y a pas d'autre explication. »

Certains, d'ailleurs, y croyaient, se souvenait Kenna. Certains même croyaient que tout ça, c'étaient des phénomènes naturels ou des hallucinations. Ils en riaient.

Mais ils cessèrent de rire. Après Dun Dâre. Plus personne ne riait après Dun Dâre.

* * *

Lorsqu'il la vit, il en eut le souffle coupé et recula instinctivement.

Ciri avait mélangé de la graisse d'oie avec des cendres prélevées dans la cheminée; ayant ainsi obtenu un fard épais de couleur noire, elle s'en était mis sur les paupières et autour des yeux, traçant de longs traits noirs jusqu'à ses oreilles et ses tempes.

On aurait dit un démon.

Vysogota lui rappela l'itinéraire qu'elle devait suivre.

—À partir du quatrième bosquet du grand bois jusqu'à la lisière. Puis le long de la rivière jusqu'aux trois arbres secs. De là, par la forêt de charmes, droit vers l'ouest. Quand tu verras apparaître des pins, tu les longeras en comptant les layons. Tu bifurqueras au neuvième et ensuite tu iras tout droit. Tu apercevras alors le bourg de Dun Dâre, côté nord, un hameau de quelques cabanes. Et derrière ces cabanes, à l'écart, tu verras une auberge.

—J'ai compris. Je trouverai, ne t'inquiète pas.

—Fais particulièrement attention aux méandres de la rivière. Limite-toi aux endroits où les joncs sont plus rares. Où les renouées sont nombreuses. Mais si malgré tout tu te faisais surprendre par l'obscurité avant la forêt de pins, arrête-toi et attends jusqu'au matin. Ne traverse sous aucun prétexte les marais de nuit. C'est presque la nouvelle lune, de plus les nuages...

—Je sais.

—Pour ce qui est de la contrée des Cent Lacs... Dirige-toi vers le nord, par la colline. Évite

les voies principales, elles grouillent de soldats. Lorsque tu atteindras la rivière, une grande rivière qui s'appelle Sylte, tu auras fait plus de la moitié du chemin.

—Je sais. J'ai la carte que tu m'as dessinée.

—Ah oui! C'est vrai.

Ciri vérifia encore une fois son harnais et sa selle. Machinalement. Ne sachant pas que dire. Repoussant le moment des adieux.

—J'ai été content de t'avoir chez moi, déclara-t-il le premier. Vraiment. Adieu, sorceleuse.

Elle était déjà en selle, s'apprêtant à clapper pour inciter Kelpie au départ lorsqu'il s'approcha et la saisit par la main.

—Ciri, reste. Laisse passer l'hiver...

—J'atteindrai le lac avant les grands froids. Et ensuite, si tout se passe comme tu l'as dit, plus rien n'aura d'importance. Je retournerai sur Thanedd en me téléportant. À l'école d'Aretuza. Chez dame Rita... Vysogota... C'était il y a si longtemps...

—La tour de l'Hirondelle, c'est une légende. Souviens-toi, ce n'est qu'une légende.

—Moi aussi je ne suis qu'une légende, répliqua-t-elle d'un ton amer. Depuis ma naissance. Zireael, l'Hirondelle, l'Enfant-Surprise. L'Élué. L'enfant de la Destinée. L'enfant de Sang ancien... Je pars, Vysogota. Prends soin de toi.

—Prends soin de toi, Ciri.

* * *

À la croisée des chemins, l'auberge derrière le hameau était vide; Cyprian Fripp le Jeune et ses trois compères en interdisaient l'entrée aux habitants et repoussaient les gens de passage. Eux-

mêmes en revanche festoyaient et buvaient toute la journée dans le local enfumé et sombre, qui empestait comme n'importe quelle auberge l'hiver, quand on n'ouvre ni les portes ni les fenêtres: ça sentait la sueur, le chat, les souris, les bandes molletières, le pin, les pets, la graisse, le brûlé et les vêtements humides en train de sécher.

—On moisit ici comme des rats morts, répétait pour la centième fois au moins Yuz Jannowitz, un Gemmerien, en faisant signe aux serveuses d'apporter de la vodka. Que le diable l'emporte, ce Chat-Huant! Nous ordonner de crecher dans ce trou à rats! J'aimerais encore mieux aller patrouiller dans la forêt!

—C'est qu't'es bête, rétorqua Dede Vargas. Il fait un froid de canard dehors! Moi, j'aime autant être au chaud. Avec des filles par-dessus le marché!

D'un geste large il donna une tape sur les fesses d'une donzelle. Celle-ci piailla sans grande conviction et avec une indifférence évidente. Elle était, pour tout dire, un peu cruche. Travailler à l'auberge ne lui avait appris qu'une seule chose: lorsqu'on vous tapait les fesses ou qu'on vous pinçait, il convenait de piailler.

Cyprian Fripp et sa compagnie avaient entrepris de séduire les deux servantes dès le deuxième jour de leur arrivée. L'aubergiste avait peur de protester; quant à elles, elles n'étaient pas assez futées pour seulement y penser. La vie leur avait déjà appris que toute protestation se soldait par des coups. Il était donc plus raisonnable d'attendre qu'ils se lassent.

—Cette fameuse Falka, je vous le dis, elle a dû crever quelque part dans les bois, répéta Rispat la Pointe pour la énième fois. (L'évasion de la prisonnière était l'un des thèmes récurrents de leurs ennuyeuses conversations.) J'ai vu, l'autre fois, quand Skellen lui avait tailladé la gueule avec son orion, j'ai vu le sang gicler de sa joue comme

une fontaine! Moi je vous le dis, elle a pas pu s'en tirer avec une blessure pareille!

—Chat-Huant la ratée, rétorqua Yuz Yannowitz. Il l'a à peine gênée avec son orion. Pour sûr, il lui a pas mal abîmé la trogne, je l'ai bien vu. Mais est-ce que ça l'a empêchée de sauter par-dessus la porte de ville? Est-ce qu'elle est tombée de cheval? Penses-tu! Et j'ai mesuré la hauteur de la porte après ça: sept pieds et deux pouces, rien que ça. Et pourtant, elle a sauté! Et faut voir comment! Entre son cul et la selle t'aurais pas pu passer une lame de couteau.

—Elle pissait le sang, protesta Rispat la Pointe. Je vous le dis, moi, elle a continué, continué, et puis elle est tombée et elle a dû crever dans un chablis; les loups et les oiseaux ont dépecé son cadavre, les fouines ont bouffé les restes, et les fourmis ont effacé les traces. Fini, *deireath!* Et nous, on est là assis pour rien et on dépense de l'argent à boire. Et le nôtre encore, parce qu'on ne voit pas venir la solde pour l'instant!

—Ça se peut pas qu'il ne reste aucune trace ni aucun signe d'un cadavre, affirma Dede Vargas avec conviction. Il reste toujours quelque chose, le crâne, le bassin, un os un peu gros. Rience, ce sorcier, finira par trouver les restes de Falka. Et c'en sera fini de cette affaire.

—Et peut-être qu'alors ils nous chasseront si vite que c'est avec allégresse que nous abandonnerons cette oisiveté et que nous évoquerons, plus tard, cet infâme cloaque. (Cyprian Fripp le Jeune parcourut d'un regard las les murs de l'auberge dont il connaissait déjà par cœur chaque clou et chaque auréole.) Sans oublier cette gnôle infecte. Et ces deux, là, qui puent l'oignon, et qui trouvent rien de mieux à faire, quand on fornique avec elles, que de regarder le plafond, allongées comme des veaux, en se curant les dents.

—Tout vaut mieux que cet ennui, trancha Yuz Jannowitz. Ça me donne envie de hurler! Faisons quelque chose, sacrebleu! N'importe quoi! On peut mettre le feu au village, non?

Les portes grincèrent. Le son était si inhabituel que les quatre bandits s'arrachèrent de leur siège.

—Dégage! Ouste, grand-père! beugla Dede Vargas. Mendiant! Putois! Dégage, file dehors!

—Laisse, dit Fripp en agitant la main d'un air las. Tu vois bien qu'il a une cornemuse. C'est juste un vieillard, un gueux, sûrement un ancien soldat qui essaie de gagner sa croûte en jouant et en chantant dans les logis. Dehors il fait glacial, et il pleut. Qu'il s'assoie...

—Du moment qu'il se tient loin de nous. (Yuz Jannowitz indiqua au vieillard où il devait s'asseoir.) Parce que sinon on va être infestés de puces. Je les vois d'ici, qui grouillent sur lui. Ma parole, elles sont si grosses qu'on dirait presque des tortues.

—Donne-lui quelque chose à manger, aubergiste, ordonna Fripp le Jeune d'une voix impérieuse. Et de la gnôle pour nous!

D'un geste digne, le mendiant ôta de sa tête son grand bonnet en fourrure, répandant sa puanteur autour de lui.

—Soyez remerciés, mes mignons, dit-il. C'est aujourd'hui la vigile de Saovine. Ça ne se fait pas de chasser quelqu'un un jour de fête, surtout quand il pleut à verse et qu'il gèle. En pareilles circonstances, il convient de proposer...

—C'est vrai! s'exclama Rispat la Pointe en se frappant le front. C'est aujourd'hui la vigile de Saovine! La fin du mois d'octobre!

—La nuit des sortilèges. (Le vieillard aspirait goulûment le bouillon de soupe qu'on venait de

lui apporter.) La nuit des esprits et des grandes peurs!

—Oh! oh! s'écria Yuz Jannowitz. Je sens que le grand-père va nous régaler d'un de ses récits!

—Qu'il nous régale, dit Dede Vargas en bâillant. Tout vaut mieux que cet ennui!

—Saovine, répéta Cyprian Fripp le Jeune, morose. Cinq semaines déjà se sont écoulées depuis Unicorne. Et voilà deux semaines qu'on campe ici. Deux longues semaines! Saovine, ha!

—La nuit des miracles. (Le vieillard lécha sa cuiller, il attrapa quelque chose avec son doigt au fond de son bol et l'avalait.) La nuit des grandes peurs et des sortilèges!

—Je vous l'avais dit! déclara Yuz Jannowitz dans un large sourire. On va avoir droit à des histoires de gueux.

Le vieux se redressa, se gratta et rota.

—La vigile de Saovine, commença-t-il avec emphase, est la dernière nuit avant la nouvelle lune de novembre. Pour les elfes, c'est la dernière nuit de l'année en cours. Lorsque le jour se lèvera, ce sera pour les elfes une nouvelle année déjà. Il existe une coutume chez les elfes, la nuit de Saovine: ils allument tous les feux dans la maison et aux alentours avec une petite bûche en résine qu'ils conservent bien précieusement jusqu'en mai, pour allumer le feu de Belleteyn; alors, pensent-ils, la chance et la réussite leur souriront. Il n'y a pas que les elfes qui y croient, certains des nôtres aussi observent cette coutume. Pour se protéger des mauvais esprits...

—Des esprits! pouffa Yuz. Ecoutez un peu ce que raconte ce vieux débris!

—C'est la nuit de Saovine! déclara le mendiant d'une voix affectée. Cette nuit-là, les esprits des morts descendent sur terre et frappent

aux fenêtres. «Laissez-nous entrer!», gémissent-ils, « Laissez-nous entrer!». Alors il faut leur donner un peu de miel et de kacha, et arroser le tout d'un peu de vodka...

—Pour ce qui est de la vodka je préfère en arroser ma gorge, ricana Rispat la Pointe. Et tes esprits, grand-père, ils peuvent m'embrasser là où je pense, tiens!

—Oh, mes mignons, ne plaisantez pas avec les esprits, ils pourraient vous entendre, et ils sont vindicatifs! Aujourd'hui c'est la vigile de Saovine, la nuit des grandes peurs et des sortilèges! Tendez l'oreille, et vous entendrez, tout alentour, des bruissements et des coups légers à la porte ou aux fenêtres. Ce sont les morts qui arrivent d'outre-tombe, ils veulent s'introduire dans les maisons pour se réchauffer près du feu et manger en abondance. Là-bas, dans les forêts aux arbres effeuillés, dans les champs nus, le vent fait rage et le froid s'en donne à cœur joie. Les pauvres esprits sont glacés, alors ils aspirent à entrer dans les logis, où il y a du feu et où il fait chaud. Il est important de leur laisser de la nourriture dans un bol sur le pas de la porte ou quelque part dans la grange, parce que, si les spectres ne trouvent rien, alors ils viendront après minuit dans la maison pour chercher eux-mêmes leur nourriture...

—Oh sapristi! murmura l'une des servantes, avant de piailler aussitôt car Fripp lui avait pincé les fesses.

—Pas mal, ton histoire, dit-il. Mais elle est encore loin d'être fameuse! Aubergiste, verse-lui une chope de bière réchauffée, peut-être qu'il nous en racontera une meilleure! Une bonne histoire sur des esprits, et après ça, vous verrez les gars, les filles seront tellement bien plongées dans le conte que vous pourrez faire mumuse avec elles sans quelles se rendent compte de rien!

Les hommes ricanèrent, pinçant les donzelles pour vérifier qu'elles étaient bien plongées dans le

conte. Le grand-père sirotait sa bière réchauffée, avec force rots et déglutitions.

—Eh! Ne va pas t'enivrer et t'endormir! le menaça Dede Vargas. On va pas te nourrir gratis! Conte, chante, joue de la cornemuse! Faut qu'il fasse gai, ici!

Le grand-père ouvrit la bouche; il n'avait qu'une seule dent qui resplendissait de toute sa blancheur tel un tronc immense au milieu de la steppe sombre.

—Mais, mes mignons, c'est Saovine, voyons! Quelle musique, quels chants? Faut pas! La musique de Saovine, c'est le vent, là, derrière la fenêtre! Ce sont les loups-garous qui hurlent et les vampires, les mamounes qui se lamentent et gémissent, les goules qui grincent des dents! Sans oublier la plainte de la beann'shie, et son cri, qui annonce à celui qui l'entend une mort prochaine. Chaque mauvais esprit quitte sa cachette, les sorcières s'envolent pour leur dernier rassemblement avant l'hiver! Saovine est la nuit des grandes peurs, des revenants et des apparitions! Pas question d'aller au bois, au risque de te faire mordre par l'esprit des forêts! Pas question de traverser l'ossuaire, au risque de te faire empoigner par un macchabée! D'ailleurs, mieux vaut ne pas sortir de chez soi et, pour plus de sécurité, planter sur le seuil un couteau en fer neuf, le Mal n'osera pas passer par-dessus. Les matrones devront bien surveiller leurs marmots, car une roussalka ou une pleureuse pourrait les enlever la nuit de Saovine, et glisser en douce à leur place des êtres étranges et laids. Et mieux vaut pour une femme enceinte qu'elle ne sorte pas de chez elle du tout, car la sorcière de la nuit pourrait ensorceler le fœtus dans son ventre! Au lieu d'un enfant, c'est d'une strige aux dents de fer qu'elle accoucherait...

—Sapristi!

—Aux dents de fer. D'abord elle mordra les

seins de sa mère. Puis ses mains. Et ensuite son visage... Ouh! J'ai une de ces faims, moi...

—Tiens, un os pour toi, avec juste un peu de viande dessus. C'est pas bon pour un vieux comme toi d'en manger plus, tu pourrais t'étouffer et casser ta pipe, ha, ha! Eh, la goton, apporte-lui encore un peu de bière. Allez, grand-père, parlons encore des esprits!

—Saovine, mes mignons, c'est la dernière nuit où les vampires peuvent folâtrer un peu. Plus tard, le froid leur ôte toute force, ils descendent donc dans les Limbes, sous terre, où ils resteront tapis tout l'hiver. C'est pourquoi la période entre Saovine et les fêtes d'Imbaelk, en février, est la meilleure pour partir en expédition vers les endroits hantés et y chercher des trésors. À la saison chaude, ce serait trop risqué. Prenons un exemple: si tu vas farfouiller dans les kourganés en plein été, aussi sûr que deux et deux font quatre la goule va se réveiller, sortir, contrariée, de sa tanière et te manger. Mais de Saovine à Imbaelk, fouille et farfouille tant que tu peux, la goule dort profondément comme un vieil ours.

—Peuh, il a une sacrée imagination, le vieux hibou!

—Mais je vous dis la vérité, mon mignon. Oui, oui. La nuit de Saovine est magique, terrifiante, mais c'est aussi la nuit la plus propice aux prophéties et à toutes sortes dorades. Cette nuit est parfaite pour la cabale et pour lire l'avenir dans les dés, dans les lignes de la main, dans les entrailles d'un coq blanc, dans les pelures d'un oignon, dans du fromage, dans des viscères putrides de lapin, dans une chauve-souris...

—Crache contre le mauvais sort!

—La nuit de Saovine est la nuit des grandes peurs et des revenants... Mieux vaut rester chez soi. Avec sa famille réunie... Près du feu...

—La famille réunie, répéta Cyprian Fripp en

souriant à ses camarades, dévoilant soudain ses dents de carnassier. La famille réunie, vous avez entendu? Ça vaut aussi pour celle qui, depuis une semaine, nous fuit en se cachant dans les fourrés, la maligne!

—La fille du forgeron! comprit instantanément Yuz Jannowitz. La gracieuse aux cheveux d'or! Toi, Fripp, t'as de l'idée. Aujourd'hui, c'est l'occasion rêvée de la surprendre chez elle! Alors, les gars? On fait un saut à la maison du forgeron?

—Ouais! Et tout de suite. (Dede Vargas s'étira longuement.) Je la vois d'ici, je vous le dis, qui traverse le village, ses tétons qui tressautent, son petit cul qui se trémousse... On aurait déjà pu la prendre, et sans attendre, sans ce fichu Dacre Silifant, toujours à cheval sur le règlement, l'imbécile... Enfin, Silifant n'est pas là aujourd'hui, et la fille du forgeron est chez elle! Elle attend!

—On a déjà pourfendu le maire du village au maillotin, marmonna Rispat en se renfrognant. Et on a éventré le malotru qui venait à sa rescousse. Est-ce qu'on a besoin de plus de cadavres? Le forgeron et son fils sont bâtis comme des chênes. Y vont pas avoir peur de nous. Y va falloir les...

—... écorcher un peu, acheva tranquillement Fripp. On va juste les écorcher un peu, pas plus. Finissez vos bières. On se prépare et on va au village. On va se mijoter une de ces Saovine! On va mettre nos peaux de mouton à l'envers, beugler et faire un tel raffut que la populace nous prendra pour des diables ou des goules!

—Est-ce qu'on va ramener la fille du forgeron ici, dans nos quartiers, ou bien est-ce qu'on va s'amuser avec elle à notre manière, à la gemmerienne, sous les yeux de la petite famille?

—L'un n'exclut pas l'autre. (Fripp le Jeune jeta un regard par la fenêtre.) Nom d'un chien, quelle bourrasque! Les peupliers sont carrément

couchés!

—Non, mes mignons! dit le mendiant derrière sa chope. Ce n'est pas l'œuvre du vent, ce n'est pas la bourrasque, ça! Ce sont les magiciennes qui filent à califourchon sur leurs balais, certaines équipées d'égrugeoirs et de mortiers, pour effacer toute trace de leur passage. L'une d'elles peut vous couper la route à tout moment, vous surprendre par-derrière dans la forêt et vous tomber dessus! Et elles ont des dents, longues comme ça, tiens!

—Grand-père, tu devrais aller faire peur aux enfants avec tes histoires de sorcières!

—Ne proférez pas de telles paroles, monsieur, surtout un jour comme celui-ci! Car il y a pis encore: les comtesses et les princesses du royaume des sorcières, plus menaçantes encore, qui ne se déplacent pas sur un balai, ni sur un mortier ou un tisonnier, non! Celles-là cavalent sur leurs chats noirs!

—Tu m'en diras tant!

—C'est la vérité! Car la nuit de Saovine, et seulement cette nuit-là, les chats des sorcières se transforment en juments noires comme le goudron. Et malheur à celui qui, par une nuit aussi noire que le crêpe de deuil, entendra le claquement des sabots et verra une sorcière sur une jument noire, car celui-là n'échappera pas à la mort. La sorcière le fera tourbillonner comme la bourrasque fait tourbillonner les feuilles, et elle l'emportera dans l'au-delà!

—Tu continueras ton récit à notre retour! Et tâche de trouver une bonne histoire, cette fois, fichu mendiant, et prépare ta cornemuse! Quand on reviendra, on fera la fête! On va danser et enlacer la fille du forgeron... Qu'est-ce qu'il y a, Rispat?

Rispat la Pointe, qui était sorti sur le perron pour soulager sa vessie, revint précipitamment, le

visage pâle comme un linge. Il gesticulait dans tous les sens en désignant la porte. Il n'eut pas le temps d'articuler un seul mot. C'était inutile. À l'extérieur un cheval hennit bruyamment.

—Une jument morelle, dit Fripp, le nez presque collé à la fenêtre. La même. C'est elle.

—La sorcière?

—Mais non, idiot. Falka!

—C'est son esprit! (Rispat inspira bruyamment.) Un fantôme! Elle n'a pas pu survivre! Elle est morte et elle revient sous forme de spectre. La nuit de Saovine...

—Elle apparaîtra une nuit aussi noire que le crêpe de deuil! marmotta le vieux en serrant sa chope vide contre son ventre. Et celui qui la trouvera sur son chemin n'échappera pas à la mort...

—Une arme! Prenez une arme! dit Fripp avec fièvre. Vite! Placez-vous des deux côtés de la porte! Vous ne comprenez pas? On a de la chance! Falka ne sait pas que nous sommes là, elle vient ici pour se réchauffer, le froid et la faim l'ont chassée de sa cachette! Pour la faire tomber directement entre nos mains! Chat-Huant et Rience vont nous couvrir d'or! Prenez vos armes...

La porte grinça.

Le vieux se recroquevilla derrière la table, il cligna des yeux. Il voyait mal. Ses yeux étaient fatigués, usés par un glaucome et une conjonctivite chronique. De plus, il faisait sombre dans l'auberge enfumée. Il distinguait à peine la fine silhouette qui pénétra dans la pièce; elle était vêtue d'une veste en peaux d'ondatras, portait un capuchon sur la tête, et un foulard lui masquait le visage. L'ouïe du vieillard, en revanche, était excellente. Il entendit l'une des deux servantes pousser un léger cri, il entendit les galoches de la seconde, le juron à demi étouffé de l'aubergiste.

Les épées grincèrent dans leurs fourreaux. Et Cyprian Fripp s'écria de sa voix venimeuse :

—Nous te tenons Falka! Tu ne t'attendais pas à nous voir, hein?

—Je m'y attendais.

Le son de cette voix fit frémir le vieillard.

Il perçut le mouvement de la fine silhouette. Et entendit le soupir de la menace. La voix étouffée d'une des filles. Il ne pouvait voir que la jeune fille prénommée Falka avait enlevé sa capuche et son foulard. Il ne pouvait voir son visage monstrueusement défiguré. Ni ses yeux fardés de cendres et de graisse pareils à ceux d'un démon.

—Je ne suis pas Falka, dit la jeune fille.

Le vieillard perçut de nouveau le mouvement rapide d'un déplacement, il vit briller quelque chose à la lumière des lampes à huile.

—Je suis Ciri de Kaer Morhen. Je suis une sorceleuse. Et je suis venue ici pour tuer.

Le vieillard, qui au cours de sa vie avait maintes fois assisté à des rixes dans des auberges, était rompu à l'art d'éviter les éclaboussures. Il plongea sous la table, se roula en boule et s'agrippa fermement aux pieds de la table. Dans cette position, bien entendu, il ne pouvait plus voir quoi que ce soit. Du reste, il n'y tenait pas. Il se cramponnait de toutes ses forces à la table, qui avait déjà valsé dans la pièce avec les autres meubles, au milieu des claquements, des crissemments, des grondements, du fracas des grosses godasses, des injures, des cris, des gémissements et du cliquetis des lames.

La servante poussait des cris effroyables, persistants.

Quelqu'un s'affala sur la table, déplaçant le meuble en même temps que le vieux qui y était

agrippé, puis tomba sur le sol. Le vieux poussa un cri en sentant du sang chaud l'asperger. Dede Vargas, celui qui avait voulu le chasser quand il était entré dans l'auberge (le vieux l'avait reconnu aux boutons de cuivre qu'il portait sur sa vareuse), grailait de manière macabre; il avançait, pissant le sang, agitant les mains tout autour de lui de manière incontrôlée. Le vieux, qui était près de lui, reçut un coup en plein dans l'œil qui l'aveugla complètement. La servante qui hurlait s'étrangla, elle se calma quelques secondes, reprit sa respiration et se mit à hurler de plus belle, d'une voix légèrement plus aiguë.

Quelqu'un valdingua sur le sol avec fracas, du sang éclaboussa de nouveau les lattes en bois du sol fraîchement lavé. L'homme qui venait de mourir, le cou transpercé par Ciri, était Rispat la Pointe. Le vieux ne l'avait pas reconnu. Il ne vit pas Ciri effectuer une pirouette juste aux pieds de Fripp et de Jannowitz, il ne la vit pas se faufiler comme une ombre entre leurs deux lames tendues. Jannowitz fit un rapide demi-tour, aussi léger qu'un chat. C'était un escrimeur aguerri. Bien en appui sur son pied droit, il visa le visage de la jeune fille, l'épée tendue vers son affreuse cicatrice. Il ne pouvait que la toucher.

Pourtant, il ne la toucha pas.

Il n'eut pas le temps de se protéger. Elle était tout près de lui, elle le frappa des deux mains à la poitrine et au ventre avant de s'écarter aussitôt d'un bond. Tout en virevoltant pour éviter l'attaque de Fripp, elle planta sa lame dans le cou de Jannowitz, qui se roula en boule avant de heurter le banc avec son front. Fripp sauta par-dessus le banc et le cadavre, frappa violemment. Ciri para l'attaque, esquissa une pirouette et lui assena un coup bref sur le côté, au-dessus de la hanche. Fripp tituba, s'effondra sur la table; cherchant à rétablir son équilibre, il tendit instinctivement la main. Lorsqu'il posa la paume sur la table, Ciri, d'un coup vif, la lui trancha.

Fripp souleva son moignon ruisselant de sang, l'observa avec attention, puis regarda sa main, inerte, sur la table. Soudain il tomba et se retrouva allongé sur le sol, les jambes en l'air, comme s'il avait glissé sur du savon. Une fois par terre, il se mit à crier, poussant un hurlement de loup, sauvage, continu, puissant.

Replié sur lui-même, couvert de sang, le vieux écoutait, toujours caché sous la table, ce duo infernal, la servante qui beuglait sur un ton monotone, et Fripp qui hurlait à la mort, secoué de spasmes.

La servante se tut la première, poussant pour finir un gémissement inhumain qui resta coincé dans sa gorge. Quant à Fripp, il se calma, tout simplement.

—Maman, dit-il soudain d'une voix distincte, après avoir retrouvé ses esprits. Maman... Comment... Qu'est-ce que... Qu'est-ce... qui m'est arrivé? Qu'est-ce... que j'ai?

—Tu meurs, lui répondit la jeune fille défigurée.

Le vieillard sentit les rares cheveux qui lui restaient se dresser sur sa tête. Pour empêcher ses dents de claquer, il mordit dans la manche de sa robe de bure.

Cyprian Fripp le Jeune émit un son qui évoquait une déglutition difficile. Puis plus rien. Rien du tout.

Un silence total régnait.

La voix de l'aubergiste, chevrotante, résonna dans le silence.

—Qu'as-tu fait... Qu'as-tu fait, jeune fille...

—Je suis une sorceleuse. Je tue les monstres.

—Ils vont nous pendre... Brûler le village et l'auberge.

—Je tue les monstres, répéta-t-elle, et l'on perçut comme un doute dans sa voix, une pointe d'incertitude, de l'hésitation.

L'aubergiste gémit, soupira. Et éclata en sanglots.

Le vieux s'extirpa lentement de sous la table, s'écartant du cadavre de Dede Vargas au visage affreusement mutilé.

—Tu voyages sur une jument noire..., marmonna-t-il. Par une nuit aussi noire que le crêpe de deuil... Tu effaces les traces derrière toi...

La jeune fille tourna la tête vers lui. Elle avait eu le temps déjà de masquer son visage; seuls ses yeux de strige, cernés de noir, étaient visibles à travers les fentes de son foulard.

—Celui qui te croise, ânonna le vieillard, celui-là n'échappera pas à la mort... Parce que tu es la mort.

La jeune fille le regarda. Longuement. L'air impassible.

—Tu as raison, dit-elle enfin.

* * *

Quelque part dans les marécages, loin encore, mais cependant bien plus près que précédemment, retentit pour la seconde fois le hurlement plaintif de la beann'shie.

Vysogota était allongé sur le plancher où il s'était écroulé après avoir essayé de quitter son lit. Il était incapable de se relever. Son cœur faisait des bonds dans sa poitrine, il avait de plus en plus de mal à respirer.

Il savait à présent à qui s'adressait le cri nocturne de l'elfe-fantôme. La mort était proche. *La vie était belle*, songea-t-il. *Malgré tout.*

—Dieux..., parvint-il à murmurer. Je ne crois

pas en votre existence... Mais si vous existez bel et bien...

Une douleur terrible explosa soudain dans sa poitrine, derrière le sternum. Quelque part dans les marécages, loin, mais bien plus près que précédemment, la beann'shie gémit une troisième fois.

—Si vous existez, veillez sur la sorceleuse!

* * *

«J'ai de grands yeux, hurla l'immense loup de fer, pour bien te voir! J'ai de grandes pattes, pour t'attraper et t'enlacer! Chez moi, tout est grand, tout, tu vas pouvoir t'en convaincre sur-le-champ! Pourquoi m' observes-tu si bizarrement, petite fille? Pourquoi ne réponds-tu pas? La sorceleuse sourit.

—J'ai une surprise pour toi. »

Flourens Delannoy, « La Surprise », tiré du
tome *Contes et légendes*

Chapitre 11

Les adeptes se tenaient immobiles devant la grande prêtresse, aussi tendues que des cordes, nerveuses, silencieuses, un peu blêmes. Elles s'apprêtaient à prendre la route, parées jusque dans les moindres détails. Elles portaient des vêtements d'hommes, gris, des vestes chaudes en peau de mouton qui n'entravaient pas les mouvements, de confortables chaussures elfiques. Elles avaient coupé leurs cheveux court, de manière à pouvoir les laver et les coiffer facilement dans les camps et au cours des marches, et à ne pas être gênées dans leur travail. Leurs baluchons étaient prêts, ne contenant que l'indispensable et un peu de nourriture pour la route. Le reste leur serait fourni par l'armée. L'armée, dans laquelle elles s'étaient engagées.

Le visage des deux jeunes filles était calme. En apparence. Triss Merigold voyait que leurs mains et leurs lèvres tremblaient un peu.

Le vent agita les branches nues des arbres du parc du temple, il chassa les feuilles mortes sur les dalles du péribole. Le ciel était couleur bleu marine. Il n'allait pas tarder à neiger. Cela se sentait.

Nenneke brisa le silence.

—Vous avez déjà votre affectation?

—Pas moi, bredouilla Eurneid. Pour l'instant, je prendrai mes quartiers d'hiver dans un camp près de Wyzima. Le commissaire préposé à l'enrôlement a dit qu'au printemps y stationneraient des détachements de condottieres du Nord... Je serai officier de santé dans l'un de ces détachements.

—Et moi, dit avec un pâle sourire Iola la Seconde, j'ai déjà mon affectation. Je vais rejoindre M. Milo Vanderbeck, qui s'occupe de

chirurgie de bataille.

—Et n'allez pas me faire honte. (Nenneke lança aux deux adeptes un regard menaçant.) Montrez-vous dignes de mon enseignement, du temple et de la grande Melitele.

—Certainement, mère.

—Et faites bien attention à vous.

—Oui, mère.

—Au contact des blessés, vous tomberez de fatigue, vous ne connaîtrez pas le sommeil. Vous aurez peur, vous aurez des doutes face à la douleur et la mort. Il est facile dans ces circonstances d'user de narcotiques ou de moyens stimulants. Soyez vigilantes.

—Nous savons cela, mère.

—La guerre, la peur, le meurtre et le sang, dit la grande prêtresse en les transperçant toutes deux du regard, sont aussi synonymes de relâchement des mœurs, et certains y voient même un puissant aphrodisiaque. À l'heure actuelle, mes demoiselles, vous ne connaissez rien de cette réalité et vous ne pouvez encore savoir l'influence que tout cela aura sur vous. Néanmoins faites attention, je vous en prie. Et, si cela était nécessaire, prenez des moyens préventifs. Si malgré tout l'une ou l'autre d'entre vous se retrouvait dans... l'embarras, dirons-nous, tenez-vous loin des charlatans de foire et des remèdes de bonnes femmes! Cherchez un temple ou, mieux, une magicienne.

—Nous le savons, mère.

—C'est tout. À présent vous pouvez approcher pour recevoir ma bénédiction.

Elle bénit les deux adeptes l'une après l'autre, en posant sa main sur leur tête, puis elle les enlaça et les embrassa chacune à leur tour. Eurneid renifla. Iola la Seconde éclata tout

bonnement en sanglots. Nenneke, dont l'œil brillait plus intensément que d'habitude, s'agita.

—Pas de scène, pas de scène, lâcha-t-elle en faisant mine d'être en colère. Vous partez juste à la guerre. On en revient. Prenez vos paquets et disons-nous au revoir.

—Au revoir, mère.

Elles marchèrent d'un pas rapide vers les grilles du temple, sans se retourner, sous les regards de la grande prêtresse Nenneke, la magicienne Triss Merigold et l'écrivain Jarre.

Ce dernier attira l'attention sur lui par un toussotement peu discret.

—Qu'y a-t-il, Jarre?

—Elles, tu les as laissé partir! explosa-t-il avec amertume. Elles, qui ne sont que des jeunes filles, tu les as laissé s'engager! Et moi? Pourquoi n'ai-je pas le droit, moi? Suis-je condamné à passer ma vie ici, dans ces murs, à tourner et retourner des parchemins pleins de poussière? Je ne suis pas un infirme, ni un lâche! C'est une honte pour moi de rester ici, dans le temple, quand même des jeunes filles...

—Ces jeunes filles, répliqua la grande prêtresse en lui coupant la parole, ont passé toute leur jeunesse à apprendre comment soigner et guérir des blessés et des malades. Elles partent à la guerre non par patriotisme ni par soif d'aventures, mais parce qu'il y aura là-bas nombre de blessés et de malades. Elles vont avoir du pain sur la planche, jour et nuit! Eurneid et Iola, Myrrha, Katje, Prune, Débora et d'autres encore représentent la contribution du temple à l'effort de guerre. Le temple, en temps que partie intégrante de la société, paie sa dette à la société. Il verse sa quote-part en envoyant des spécialistes rejoindre l'armée et le front. Comprends-tu cela, Jarre? Des spécialistes! Pas de la vulgaire chair à canon!

—Tout le monde s'engage dans l'armée!
Seuls les lâches restent chez eux!

—Tu dis des bêtises, Jarre, intervint Triss d'un ton sec. Tu n'as rien compris.

—Je veux aller à la guerre... (La voix du garçon se brisa.) Je veux sauver... Ciri...

—Voyez-vous ça! dit Nenneke d'un ton railleur. Le chevalier errant qui veut se lancer à la rescousse de la dame de son cœur. Sur son cheval blanc...

Elle se tut en voyant le regard que lui lançait la magicienne.

—Oh, et puis j'en ai assez de tout ça, Jarre, le réprimanda-t-elle. Je te l'ai interdit, il n'y a pas à discuter! Retourne à tes livres! Etudie. Ton avenir, c'est la science. Viens, Triss, ne gaspillons pas notre temps.

* * *

Sur une toile étendue devant l'autel étaient disposés un peigne en os, une bague bon marché, un livre à la reliure abîmée, une écharpe bleue délavée. Iola la Première, la prêtresse au talent divinatoire, était à genoux, penchée au-dessus de ces objets.

—Prends ton temps, Iola, l'avertit Nenneke, debout auprès d'elle. Concentre-toi bien. Nous ne voulons pas d'une prophétie clinquante, ni d'une énigme aux mille solutions. Nous voulons une image. Une image claire. Ces objets, devant toi, appartenaient à Ciri, elle les a touchés. Imprègne-toi de leur aura. Lentement. Sans hâte.

Dehors une tempête de neige faisait rage et le vent soufflait en rafales. La neige recouvrit rapidement les toits et la cour du temple.

C'était le 19 novembre. Le jour de la pleine lune.

—Je suis prête, mère, dit Iola la Première de sa voix mélodieuse.

—Commence.

—Un instant. (Triss se leva du banc tel un ressort, et ôta vivement de ses épaules sa fourrure de chinchilla.) Un instant, Nenneke. Je veux entrer en transe en même temps qu'elle.

—Ce n'est pas prudent.

—Je sais. Mais je veux voir. De mes propres yeux. Je le dois. Pour elle, pour Ciri... J'aime cette fille comme une sœur cadette. À Kaedwen, elle m'a sauvé la vie, en risquant sa propre tête...

La voix de la magicienne s'était soudain brisée.

—Tout à fait comme Jarre, dit la grande prêtresse en secouant la tête. Prêts à foncer tête baissée, à l'aveuglette, en risquant de vous rompre le cou, sans savoir où chercher ni comment faire pour sauver Ciri. Mais Jarre est un garçon naïf et gentil; toi, une magicienne prétendument mûre et intelligente. Tu devrais savoir que ce n'est pas en entrant en transe que tu aideras Ciri. Tu risques seulement de te causer du tort à toi-même.

—Je veux entrer en transe en même temps que Iola, répéta Triss en se mordant les lèvres. Permets-le-moi, Nenneke. Du reste, qu'est-ce que je risque? Une attaque d'épilepsie? Même si j'en ai une, tu me sortiras de là de toute façon.

—Tu risques de voir ce que tu ne devrais pas voir, énonça lentement Nenneke.

Le mont Sodden, songea Triss avec horreur, le mont Sodden où je trouvai la mort jadis. Où l'on m'a enterrée, où mon nom a été gravé sur un obélisque. Le mont et la tombe qui me réclameront un jour

Je le sais. On me l'a déjà prédit.

—J'ai pris ma décision, répliqua-t-elle d'un

ton froid en redressant fièrement la tête. (Elle se leva et de ses deux mains rejeta dans son dos ses magnifiques cheveux.) Commençons.

Nenneke s'agenouilla, appuya son front contre ses paumes rassemblées.

—Commençons, répéta-t-elle doucement. Prépare-toi, Iola. Agenouille-toi auprès de moi, Triss. Prends Iola par la main.

Dehors il faisait nuit. Le vent soufflait par rafales, la neige tombait.

* * *

Au sud, bien au-delà des montagnes d'Amell, à Metinna, dans une contrée appelée les Cent Lacs, à cinq cents miles à vol de corneille de la ville d'Ellander et du temple de Melitele, le pêcheur Gosta fut tiré de son sommeil par un mauvais rêve. Une fois réveillé, il ne put en aucune façon se rappeler le contenu de son cauchemar, mais une sourde inquiétude l'empêcha longtemps de se rendormir.

* * *

Tout pêcheur averti savait parfaitement qu'il fallait s'y prendre dès les premières gelées pour attraper des perches.

L'hiver, bien que précoce, jouait des tours cette année, aussi capricieux qu'une jolie demoiselle. Au début du mois de novembre, juste après Saovine, alors qu'il y avait du travail par-dessus la tête, il avait envoyé ses premiers froids et ses premières neiges, surprenant tout le monde de fort désagréable manière, tel un bandit surgissant d'une embuscade. À la mi-novembre déjà, alors que la surface des lacs scintillait d'une fine couche de glace qui aurait supporté, semblait-il, le poids d'un homme, l'hiver capricieux se retira, permettant le retour de l'automne, des fortes pluies et d'un vent chaud du sud qui acheva de faire fondre la glace. «Par le diable,

s'interrogeaient les paysans, c'est-y l'hiver ou c'est-y pas l'hiver?»

Trois jours ne s'étaient pas écoulés que l'hiver revint. Sans neige cette fois et sans tempête, mais le gel était aussi mordant que les tenailles d'un forgeron. Il crépitait même.

L'eau qui dégouttait des avant-toits se changea en glaçons en une nuit, parant ainsi les maisons de dents pointues, et c'est tout juste si les canards, surpris, ne gelèrent pas dans leur mare.

Puis les lacs de Mil Trachta poussèrent un soupir et se muèrent en mers de glace.

Gosta patienta un jour encore, pour être sûr que l'hiver était bel et bien là, puis il sortit du grenier une boîte dotée d'une bandoulière, dans laquelle il conservait ses ustensiles de pêche. Il rembourra soigneusement ses chaussures avec de la paille, enfila une peau de mouton sur son dos, prit un burin, un sac et se hâta vers le lac.

C'est connu, pour les perches, le mieux, c'est d'y aller dès les premières gelées.

La glace était solide. Elle craqua un peu sous le poids de l'homme, elle crissait, mais elle tenait. Gosta marcha jusqu'au milieu du lac; avec son burin il perça une ouverture, s'assit sur sa boîte, déroula sa ligne en crin de cheval fixée à une baguette en bois de mélèze, y accrocha un petit poisson en étain avec un crochet, et la jeta à l'eau. La première perche, large d'une demi-coudée, saisit l'appât avant même que la ligne soit complètement tendue.

Une heure ne s'était pas écoulée qu'autour du trou s'étaient agglutinés plus d'une cinquantaine de poissons verts zébrés aux nageoires rouge sang. Gosta avait déjà plus de perches qu'il n'en fallait, mais son euphorie était telle qu'il ne pouvait se permettre d'arrêter. Après tout, il pourrait distribuer le surplus de poissons à ses voisins.

Soudain il entendit un cheval s'ébrouer longuement.

Il leva la tête. Au bord du lac se tenait un magnifique cheval noir; de la vapeur s'échappait de ses naseaux. Le cavalier, en manteau d'ondatra, avait le visage masqué d'un voile.

Gosta avala sa salive. Il était trop tard pour fuir. Cependant, tout au fond de lui, il comptait que le cavalier n'aurait pas l'audace de faire avancer son cheval sur la fine couche de glace.

Il agita machinalement sa canne à pêche, et une nouvelle perche tirailla sa ligne. Le pêcheur sortit le poisson de l'eau, le détacha de l'hameçon, le jeta sur la glace. Du coin de l'œil il voyait le cavalier. Ce dernier avait mis pied à terre, jeté les rênes de sa monture sur un arbuste effeuillé, et il se dirigeait à présent vers lui, avançant prudemment sur la plaque glissante. La perche frétillait sur la glace, tendait ses nageoires écailleuses, agitait ses branchies. Gosta se leva et se pencha pour se saisir du burin qui, en cas de besoin, pouvait faire office d'arme.

—Sois sans crainte.

C'était une jeune fille. À présent qu'elle avait ôté son foulard, il voyait son visage, défiguré par une affreuse cicatrice. Elle portait une épée dans le dos, il voyait la poignée magnifiquement travaillée qui pointait derrière son épaule.

—Je ne te ferai pas de mal, dit-elle à voix basse. Je veux simplement te demander mon chemin.

Ben voyons, songea Gosta. En plein hiver. Alors qu'il gèle. Qui peut bien cheminer ou voyager en cette saison? Un bandit. Ou bien un banni.

—Cette contrée, c'est Mil Trachta?

—Oui-da..., ânonna-t-il en regardant l'eau noire, dans le trou. Mil Trachta. Mais nous autres

on dit les Cent Lacs.

—Et le lac Tarn Mira? Tu le connais?

—Tout le monde le connaît, dit-il en jetant un coup d'œil effrayé à la jeune fille. Même si nous autres on l'appelle le lac Sans-Fond. C'est un lac ensorcelé. D'une profondeur terrible... Des naïades y habitent, qui noient les humains. Et des monstres vivent dans les ruines antiques, ensorcelées.

Il vit ses yeux verts étinceler.

—Il y a des ruines? Une tour peut-être?

—Tu parles d'une tour! s'esclaffa-t-il malgré lui. Ce ne sont que des pierres, écrasées par d'autres pierres, envahies par les mauvaises herbes. Un tas de gravats...

La perche avait cessé de frétiller, seules ses branchies continuaient à s'agiter. La jeune fille l'observait, pensive.

—La mort sur la glace, dit-elle, a quelque chose de fascinant.

—Hein?

—Il y a loin jusqu'à ce lac et ces ruines? Par où faut-il aller?

Il lui indiqua le chemin. Il le lui dessina même, en grattant la glace avec le bout aiguisé de son burin. Elle hochait la tête tandis qu'elle mémorisait la route. La jument restée sur le bord du lac s'ébrouait, heurtant les pierres avec ses sabots, soufflant par les naseaux.

* * *

Il la regarda s'éloigner le long de la rive du lac, il la vit galoper sur le bord du précipice, à travers une magnifique forêt d'aulnes et de bouleaux effeuillés, un bois enchanté, paré d'un blanc manteau de givre. La jument morelle

galopait à toute allure avec une élégance indescriptible: à peine entendait-on le claquement de ses sabots contre le sol gelé, à peine voyait-on une fine neige argentée tomber des branches qu'elle effleurait dans sa course. Comme si, à travers cette forêt enchantée, figée par le froid, galopait non pas un simple cheval, mais un cheval lui aussi enchanté, une sorte d'apparition.

Mais peut-être était-ce une apparition?

Un démon sur un cheval-fantôme, un démon qui aurait pris l'aspect d'une jeune fille aux immenses yeux verts et au visage défiguré?

Qui, à part un démon, voyagerait l'hiver? Se renseignerait sur la route qui mène à des ruines ensorcelées?

Lorsqu'elle se fut éloignée, Gosta remballa rapidement son fourbi de pêche et passa par la forêt pour rentrer chez lui. Il faisait un détour, mais la raison et son instinct lui dictaient de ne pas prendre les chemins, de ne pas se montrer. Car la jeune fille, contrairement aux prémisses, n'était pas un spectre, mais un être humain. La jument morelle n'était pas une apparition, mais bien un cheval. Or très souvent, ceux qui filent à travers les endroits déserts, à cheval, en solitaire, l'hiver de surcroît, sont poursuivis par la traque.

Une heure plus tard, la traque traversait le chemin au galop. Quatorze chevaux.

Une fois de plus Rience agita son écran d'argent en pestant. Pris d'un accès de fureur, il le cogna contre le pommeau de la selle. Mais le ksénovoix demeurait silencieux. Comme s'il était ensorcelé.

—Une saloperie magique, commenta froidement Bonhart. Il est cassé, ce passe-passe de foire.

—À moins que Vilgefortz garde volontairement le silence, nous signifiant ainsi

toute la considération qu'il a pour nous, ajouta Stefan Skellen.

Rience releva la tête, jaugea les deux hommes d'un regard mauvais.

—Grâce à ce passe-passe de foire, affirma-t-il d'un ton acerbe, nous sommes sur ses traces et nous ne les perdrons plus. Grâce à M. Vilgefortz, nous savons vers où se dirige la jeune fille. Nous savons où nous allons et ce que nous devons faire. Je considère que c'est beaucoup. En comparaison de toutes vos actions précédentes.

—Ne parle pas tant. Hé, Boreas! Que disent les traces?

Boreas Mun se redressa, toussota.

—Elle est passée ici il y a une heure. Elle s'efforce de maintenir sa jument au galop, mais c'est un terrain difficile. Même pour une monture aussi incroyable que la sienne. Je dirais qu'elle n'a pas plus de cinq ou six miles d'avance sur nous.

—Et les traces indiquent donc bien qu'elle poursuit sa route à travers ces lacs, marmonna Skellen. Vilgefortz avait raison. Et moi qui ne le croyais pas...

—Moi non plus je ne le croyais pas, reconnut Bonhart. Mais j'ai changé d'avis hier, quand les manants ont confirmé qu'il y avait effectivement une construction magique près du lac Tarn Mira.

Les chevaux s'ébrouaient, soufflant par leurs naseaux. Chat-Huant jeta un regard par-dessus son épaule gauche, en direction de Joanna Selborne. Depuis quelques jours il n'aimait pas l'expression du visage de la télépathe. *Je deviens nerveux*, se dit-il. *Cette poursuite nous a tous épuisés, physiquement et psychiquement. Il est temps d'en finir. Il est plus que temps.*

Un frisson le parcourut. Il se souvint du rêve qu'il avait fait la nuit précédente.

—C'est bon, se reprit-il. Trêve de méditations. À cheval.

Boreas Mun se laissa glisser à bas de son cheval pour observer les traces. Ce n'était pas évident. La terre formait des mottes poudreuses; la neige, rapidement balayée par le vent, ne tenait que dans les sillons et les crevasses. Boreas y recherchait les empreintes des sabots de la jument morelle. Il devait être attentif au moindre détail s'il ne voulait pas perdre la piste, surtout à présent que la voix en provenance de la boîte magique en argent s'était tue, cessant de prodiguer ses conseils et ses indications.

Il était totalement épuisé. Inquiet aussi. Cela faisait près de trois semaines qu'ils poursuivaient la jeune fille... Depuis Saovine, depuis le massacre de Dun Dâre. Près de trois semaines à cheval, toujours sur la route. Et ni la jument morelle ni la jeune fille qui la chevauchait n'avait ralenti la cadence.

Boreas Mun examinait les traces.

Il ne pouvait s'empêcher de penser au rêve qu'il avait fait la nuit précédente. Dans ce rêve il se voyait en train de couler, de se noyer. Les sombres abysses se refermaient sur lui, et il était entraîné vers le fond, l'eau glacée pénétrant dans sa gorge et ses poumons. Il s'était réveillé trempé de sueur, alors qu'un froid de canard régnait alentour.

Ça suffit, s'était-il dit en glissant de sa selle pour observer les traces. Il est grand temps d'en finir.

* * *

—Maître? Vous m'entendez, maître?

Le ksénovoix restait silencieux.

Rience haussa les épaules avec humeur, souffla sur ses doigts engourdis. Le froid mordait

son cou et ses épaules, il avait mal aux reins, et chaque mouvement un peu brusque du cheval accentuait ses douleurs. Il n'avait même plus la force de jurer.

Presque trois semaines en selle, engagés dans une poursuite incessante. Dans une froidure pénétrante... D'ailleurs, depuis plusieurs jours, il gèle à pierre fendre.

Et Vilgefortz qui garde le silence.

Nous aussi nous gardons le silence. En nous observant en chiens de faïence.

Rience se frictionna les mains, il tira ses gants.

Quand Skellen m'observe, se dit-il, il a un regard étrange. Serait-il en train de comploter? Il s'est mis d'accord avec Vilgefortz un peu trop facilement à mon goût... Et cette brigade, ces mercenaires lui sont fidèles, ils exécutent ses ordres. Quand nous aurons attrapé la fille, il pourrait bien ne pas tenir compte de l'accord et la tuer ou bien l'amener à ces comploteurs pour mener à bien ses projets insensés de démocratie et de gouvernement citoyen.

Mais peut-être ne pense-t-il plus à toutes ces conspirations? Peut-être ce conformiste, cet opportuniste, songe-t-il à livrer la jeune fille à l'empereur Emhyr?

Ils me regardent étrangement. Chat-Huant et toute sa fameuse bande... Cette Kenna Selborne...

Et Bonhart? Bonhart est un sadique imprévisible. Lorsqu'il parle de Ciri, sa voix tremble de fureur. Il serait prêt à torturer à mort la jeune fille ou bien à l'enlever pour l'obliger à se battre dans des arènes. Quant à l'accord avec Vilgefortz, il n'en a cure. Surtout maintenant que Vilgefortz...

Il sortit le ksénovoix de sous son manteau.

—Maître? Vous m'entendez? C'est Rience...

L'appareil restait silencieux. Rience n'avait même plus la force de pester.

Vilgefortz ne parle plus. Skellen et Bonhart ont conclu un pacte avec lui. Mais dans un jour ou deux, quand nous aurons rattrapé la jeune fille, il se pourrait bien qu'il n'y ait plus de pacte. Et que je reçoive un coup de couteau dans la gorge. Ou que ces traîtres m'emmènent pieds et poings liés à Nilfgaard, comme preuve de la loyauté de Chat-Huant...

Quelle poisse!

Vilgefortz ne parle plus. Il ne donne pas de conseils. Il n'indique pas le chemin. Il ne lève pas les doutes de sa voix tranquille, qui vous touche au tréfonds de votre âme. Il se tait.

Le ksénovoix a un problème. Peut-être à cause de ce froid? ou peut-être...

Peut-être Skellen a-t-il raison? Peut-être Vilgefortz est-il réellement occupé à autre chose et ne se soucie-t-il guère de nous ni de notre sort?

Par tous les diables, je ne pensais pas que les choses tourneraient ainsi. Si je m'en étais douté, je ne me serais pas lancé tête baissée dans cette mission... Je serais allé tuer le sorcelleur à la place de Shirrù... Sacrebleu! Moi je me gèle ici, alors que Shirrù est sûrement en train de se chauffer au soleil...

Dire que c'est moi qui ai insisté pour qu'on me confie Ciri et qu'on charge Shirrù de s'occuper du sorcelleur. J'en ai fait la demande moi-même...

Naguère, au début du mois de septembre, lorsque Yennefer est tombée entre nos mains.

Le monde autour d'elle, jusque-là sombre masse irréelle, molle et gluante comme la boue, se transforma à vue d'œil, des surfaces et des contours précis apparurent. Le monde s'éclaircit, se matérialisa.

Yennefer ouvrit les yeux. Elle était parcourue de tremblements convulsifs. Elle se

trouvait allongée sur des pierres, au milieu de cadavres et de planches goudronnées, coincée sous les restes de grément du drakkar *Alcyone*. Elle vit des pieds près d'elle. Chaussés de grosses chaussures. Celles-là même qui l'avaient rouée de coups pour la faire revenir à elle.

—Lève-toi, sorcière!

Un nouveau coup de pied, puis une violente douleur qui irradiait jusqu'à la racine de ses dents. Elle vit un visage se pencher au-dessus d'elle.

—Lève-toi, j'ai dit! Debout! Tu me reconnais?

Elle cligna des yeux. Elle le reconnut. C'était l'homme qu'elle avait autrefois brûlé alors qu'il se sauvait par un portail magique. Rience.

—Nous allons régler nos comptes, lui promit-il. Tous nos comptes, traînée. Je t'apprendrai la douleur. De ces propres mains et de ces propres doigts je t'apprendrai la douleur.

Elle se tendit, serra et déplia sa main, prête à jeter un sort. Et fut aussitôt prise d'une quinte de toux. Elle se recroquevilla, manquant de s'étouffer; elle tremblait. Rience se mit à ricaner.

—Et alors, ça ne donne rien? l'entendit-elle dire. Tu n'as pas même une once de pouvoir! Tu ne pourras pas te mesurer à Vilgefartz avec tes sortilèges! Il t'a vidée jusqu'à la dernière goutte, comme on presse le fromage pour en extraire le petit-lait. Tu ne serais même pas capable de...

Il n'acheva pas sa phrase. Yennefer, qui avait sorti un stylet d'un fourreau fixé sur sa cuisse, s'élança en avant, tel un chat, et donna un coup à l'aveuglette. Elle n'atteignit pas son but; la lame ne fit qu'effleurer la cible, arrachant au passage un bout de tissu de son pantalon. Rience fit un bond sur le côté et une culbute.

Aussitôt une volée de coups de poing et de

coups de pied s'abattit sur la magicienne. Elle hurla lorsque Rience, tout en piétinant le poignard, lui écrasa la main sous sa grosse chaussure. De son autre pied, il la cogna au bas-ventre. Yennefer se ramassa sur elle-même, le souffle coupé. Elle fut soulevée de terre, ses bras tirés en arrière. Elle vit un poing se précipiter dans sa direction, et des couleurs criardes étincelèrent brusquement devant ses yeux. Elle avait l'impression que son visage allait exploser sous l'effet de la douleur, qui descendait vers son ventre, son périnée, se répandant dans son corps et lui donnant l'impression que ses genoux n'étaient plus faits que de gelée liquide. Elle s'effondra dans les bras qui la maintenaient. Quelqu'un la saisit par les cheveux et lui tira la tête en arrière. Elle reçut un autre coup, dans l'œil, et de nouveau tout disparut dans un éclair aveuglant.

Pourtant elle n'avait pas perdu connaissance. Elle ressentait absolument tout. Chaque coup qu'elle recevait. Des coups puissants, cruels, qui n'étaient pas seulement destinés à faire mal, mais qui devaient aussi la briser, lui ôter toute énergie et toute envie de résister. Elle sentait que plusieurs mains la maintenaient dans un étau de fer, pendant que quelqu'un la battait.

Elle aurait voulu s'évanouir, mais elle ne pouvait pas. Elle sentait les coups.

Elle entendit soudain une voix au loin.

—Assez! Es-tu devenu fou, Rience? Vous voulez la tuer? J'ai besoin d'elle vivante.

—Je lui ai promis, maître. (Yennefer perçut une ombre mouvante devant elle qui prit progressivement les traits et le visage de Rience.) Je lui ai promis de me venger... De mes propres mains...

—Peu m'importe ce que tu lui as promis. Je le répète, j'ai besoin d'elle vivante. Elle doit être en mesure de parler distinctement.

—Les magiciennes sont comme les chats, pouffa celui qui la tenait par les cheveux, elles ne meurent pas si facilement.

—Ne fais pas le malin, Schirrù. Je vous ai dit d'arrêter les coups. Soulevez-la. Comment vas-tu, Yennefer?

La magicienne cracha du sang et releva la tête; elle avait le visage boursoufflé. Elle ne le reconnut pas immédiatement. Il portait une espèce de masque qui cachait toute la partie gauche de son visage. Mais elle savait pertinemment qui c'était.

—Va au diable, Vilgefortz, balbutia-t-elle en passant délicatement sa langue sur ses dents de devant et sa lèvre blessée.

—As-tu apprécié mon sortilège? As-tu aimé la façon dont je t'ai soulevée au-dessus de la mer en même temps que ton bateau? As-tu apprécié le voyage? Quelles formules as-tu utilisées pour survivre à la chute?

—Va au diable.

—Arrachez-lui l'étoile qu'elle a autour du cou et emmenez-la au laboratoire. Ne perdons pas de temps.

On la traîna, on la tira, on la porta aussi. Vers une plaine rocailleuse où reposaient les débris de l'*Alcyone*. Et de nombreuses autres épaves, dont les coques aux nervures saillantes faisaient penser à des squelettes de monstres marins. *Crach avait raison, songea Yennefer, la disparition des bateaux et de leurs équipages dans les Abysses de Sedna n'avait rien à voir avec une catastrophe naturelle. Par les dieux! Pavetta et Duny...*

Dans le lointain, par-delà la plaine, les cimes des montagnes se dressaient dans le ciel nuageux.

Puis il y eut des murs, des portes, des

galeries, des pavements, des escaliers. Tout était anormalement grand, un peu étrange... et trop dénué de détails pour qu'elle puisse deviner où elle se trouvait, où l'avait envoyée le sortilège. Son visage était gonflé, ce qui rendait les choses difficiles, mais elle pouvait compter sur son odorat, le seul de ses sens à lui fournir des informations. Elle reconnut instantanément l'odeur du formol, de l'éther, de l'alcool. Et de la magie. Les odeurs typiques d'un laboratoire.

On la fit brutalement asseoir sur un siège métallique; des anneaux froids et étroits se refermèrent violemment sur ses poignets et ses chevilles. Avant que les mâchoires métalliques de l'étau serrent ses tempes et immobilisent sa tête, elle parvint à balayer du regard la vaste salle éclairée d'une lumière criarde. Elle vit un autre fauteuil, une construction en métal très étrange installée sur une estrade en bois.

—Absolument. (C'était la voix de Vilgefertz, qui se tenait derrière elle.) Ce fauteuil est destiné à ta Ciri. Il l'attend depuis longtemps déjà, il n'en peut plus d'attendre. Et moi non plus.

Elle l'entendait qui était tout proche à présent, elle pouvait même sentir son souffle. Il lui plantait des aiguilles dans le crâne, fixait quelque chose au pavillon de ses oreilles. Puis il se posta devant elle et ôta son masque. Yennefer poussa un soupir involontaire.

—C'est là l'œuvre de ta Ciri, dit-il en désignant son visage.

D'une beauté autrefois classique, il était à présent horriblement défiguré, sillonné d'agrafes dorées et de vis qui maintenaient un cristal multifacettes dans son orbite gauche.

—J'ai essayé de l'attraper quand elle a franchi le portail de la tour de la Mouette, expliqua tranquillement le magicien. Je voulais lui sauver la vie, certain que le portail la tuerait. J'étais naïf! Elle est passée sans problème, libérant

une force telle que le portail a éclaté et m'a explosé à la figure! J'ai perdu un œil et ma joue gauche a été arrachée, ainsi que la peau d'une bonne partie de mon visage, de mon cou et de ma poitrine. C'est très désagréable, très douloureux, et ça complique énormément la vie. C'est aussi bien laid, n'est-ce pas? Ah! Il aurait fallu me voir avant que je commence à me régénérer à l'aide de la magie.

» Si je croyais aux revenants, reprit-il en lui fourrant dans le nez un tuyau de cuivre courbé, je penserais que c'est une vengeance de Lydia van Bredevoort. D'outre-tombe. Ma peau se régénère, mais lentement, c'est un processus de longue haleine, parfois capricieux. Le plus difficile, ce sont les pommettes... Quant au cristal que j'ai dans l'orbite gauche, il joue son rôle à merveille - je dispose d'une vision tridimensionnelle -, mais il n'en reste pas moins un corps étranger. Je suis parfois pris d'une rage folle tant mon œil naturel me manque. Dans ces moments-là, gagné par une fureur irrationnelle, je me jure d'attraper Ciri. De confier à Rience la tâche de lui arracher un de ses yeux verts. Avec les doigts. « De ces propres doigts », comme il a coutume de dire. Tu restes silencieux, Yennefer? Sais-tu seulement que j'ai une affreuse envie de t'arracher un œil, à toi aussi? Ou même les deux yeux?

Il lui plantait de grosses aiguilles dans les veines de la main. Quand il n'y parvenait pas, il les enfonçait jusqu'à l'os. Yennefer serra les dents.

—Tu mas causé du souci. Tu m'as forcé à m'arracher à mon travail. Tu m'as exposé au risque en précipitant ce bateau vers les Abysses de Sedna, sous ma fameuse pompe... Notre bref duel a fait grand bruit et des échos ont pu parvenir jusqu'à des oreilles indiscretes et indésirables. Mais je n'ai pas pu résister. La pensée de t'avoir ici, de pouvoir te relier à mon scanner était par trop tentante.

» Car tu n'imagines tout de même pas, dit-il

en plantant une nouvelle aiguille, que je me suis laissé avoir par ta provocation? Que j'ai avalé tes couleuvres? Si c'est ce que tu penses, tu confonds le ciel avec les étoiles qui se reflètent la nuit à la surface de l'étang. Tu étais à ma recherche, moi à la tienne. En voguant vers les Abysses, tu m'as tout bonnement simplifié la vie. Parce que vois-tu, même à l'aide de cet appareil que voici, qui n'a pas son égal, je ne peux scanner Ciri tout seul. La jeune fille a des mécanismes de défense innés, une aura antimagique propre, puissante et substitutive, qui n'est autre que le Sang ancien en fin de compte... Mes superscanners devraient pouvoir la retrouver malgré tout, mais ils n'y arrivent pas.

Yennefer était à présent entortillée dans de petits fils argentés et cuivrés, encerclée dans un échafaudage de petits tuyaux en argent et en porcelaine. Sur les supports fixés au fauteuil vacillaient des récipients en verre contenant des liquides incolores.

—Je me suis donc dit, reprit Vilgefortz en lui fichant dans le nez un second tube, en verre cette fois, que le seul moyen de scanner Ciri était d'utiliser une sonde empathique. Mais pour cela, j'avais tout de même besoin de quelqu'un qui aurait avec la jeune fille un lien émotionnel suffisant et qui aurait élaboré une matrice empathique, un algorithme des sentiments et de la sympathie réciproque, pour employer une tournure néologique. J'ai pensé au sorceleur, mais il a disparu. En outre, les sorceleurs sont de piètres médiums. J'avais l'intention de faire enlever Triss Merigold, notre Quatorzième du mont Sodden. Puis je me suis interrogé: ne fallait-il pas faire venir Nenneke d'Ellander? Mais lorsque j'ai découvert que toi, Yennefer de Vengerberg, tu te précipitais tout droit dans mes bras... Vraiment, je ne pouvais espérer meilleure prise... Reliée à l'appareillage, tu vas scanner Ciri pour moi. L'opération exige, il est vrai, une coopération de ta part... Mais, tu le sais, il existe des moyens pour contraindre un esprit récalcitrant à la coopération.

» Certes, poursuivit-il en s'essuyant les mains, tu as droit à quelques explications. Plusieurs questions doivent te brûler la langue. Par exemple: de quelle façon ai-je entendu parler du Sang ancien? De la prophétie de Lara Dorren? Quel est ce gène exactement? Comment se fait-il que Ciri en soit dotée? Qui le lui a transmis? De quelle manière vais-je le récupérer et à quelles fins l'utiliserai-je? Comment fonctionne la Pompe des Abysses? Qui m'a-t-elle permis d'aspirer, qu'ai-je fait de ces personnes et pourquoi? Cela fait beaucoup de questions, n'est-ce pas? C'en est même dommage que nous ne disposions pas d'assez de temps pour que je puisse tout te raconter, tout t'expliquer. Bah!

» Certaines choses, j'en suis persuadé, t'étonneraient, Yennefer... Mais, comme nous l'avons dit, nous n'avons pas le temps. Les élixirs commencent à agir, il est temps que tu te concentres.

La magicienne serra les dents, étouffant un cri déchirant qui montait du plus profond de ses entrailles.

—Je sais, dit Vilgefortz en hochant la tête. (Il approcha un grand mégascope professionnel, un écran et une énorme boule de cristal posée sur un trépied, emmaillotée de fils argentés.) Je sais, c'est très désagréable. Et très douloureux. Plus vite tu parviendras à scanner Ciri, moins longtemps cela durera. Allez, Yennefer! Je veux voir Ciri, ici, sur cet écran. Je veux voir où elle est, avec qui elle est, ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, où elle dort et avec qui.

Yennefer poussa un cri de désespoir, strident, sauvage.

—Ça fait mal, devina Vilgefortz en rivant sur elle son œil vivant et son cristal mort. Bien sûr que ça fait mal. Scanne, Yennefer. Ne t'entête pas. Ne joue pas les héroïnes. Tu sais bien qu'il est impossible de résister à cette douleur. Les

conséquences de ton obstination pourraient être funestes, il pourrait y avoir effusion de sang, tu risques de devenir paraplégique ou même carrément de te transformer en légume. Scanne!

Elle serra les mâchoires si fort que ses dents grincèrent.

—Allons, Yennefer! dit le magicien d'une voix douce. Ne serait-ce que par curiosité! Tu es sans doute curieuse de savoir comment s'en sort ta pupille, n'est-ce pas? Peut-être qu'un danger la menace? Peut-être a-t-elle besoin d'aide? Tu sais pourtant que nombreux sont ceux qui lui veulent du mal et souhaitent sa mort. Scanne. Lorsque je saurai où se trouve Ciri, je l'attirerai ici. Elle sera en sécurité... Ici, personne ne la trouvera. Personne.

Il avait pris une voix de velours, chaleureuse.

—Scanne, Yennefer. Scanne. Je t'en prie. Je ne prendrai à Ciri que ce dont j'ai besoin. Et ensuite je vous rendrai la liberté à toutes les deux. Je t'en donne ma parole.

Yennefer serra les dents plus fort encore. Un filet de sang coula sur son menton. Vilgefortz se leva brusquement, fit un geste de la main.

—Rience!

Yennefer sentit qu'on mettait un appareil autour de sa main et de ses doigts.

—Parfois, dit Vilgefortz en se penchant sur elle, là où échouent la magie, les élixirs et les narcotiques, la bonne vieille torture classique donne d'excellents résultats, surtout sur les esprits récalcitrants. Ne m'oblige pas à y recourir. Scanne.

—Va au diable, Vilgefortz!

—Serre la vis, Rience. Lentement.

Vilgefortz jeta un coup d'œil sur le corps inerte qui gisait sur le sol près de l'escalier menant au souterrain. Puis il releva la tête en direction de Rience et de Schirrù.

—Il existe toujours un risque, dit-il, que l'un de vous tombe entre les mains de mes ennemis et soit interrogé. J'aimerais croire que vous ferez montre alors d'autant de force d'âme et de courage. Oui, j'aimerais le croire. Mais je n'y crois pas.

Rience et Schirrù ne pipèrent mot. Vilgefortz déclencha de nouveau le mégascope, puis il éclaira sur l'écran l'image générée par l'énorme cristal.

—C'est tout ce qu'elle a scanné, expliqua-t-il en désignant l'écran. Moi je voulais Cirilla, elle m'a donné le sorceleur. Curieux. Elle n'a pas permis qu'on lui vole la matrice empathique de la jeune fille, mais elle a craqué sur Geralt. Alors que je ne soupçonnais rien de ses sentiments pour lui... Bon, contentons-nous pour l'instant de ce que nous avons: le sorceleur, Cahir aep Ceallach, le barde Jaskier, et une femme... Voyons... Lequel de vous deux va se charger de ce problème? Qui souhaite régler le sort du sorceleur une bonne fois pour toutes?

* * *

Schirrù s'est porté volontaire, se souvint Rience en se redressant sur ses étriers pour soulager un peu ses fesses meurtries par la selle. Il s'est proposé pour tuer le sorceleur. Il connaissait l'endroit où Yennefer avait scanné Geralt et sa compagnie, il y avait de la famille. Quant à moi, Vilgefortz m'a envoyé négocier avec Vattier de Rideaux, puis il m'a chargé de suivre Skellen et Bonhart...

Et moi, pauvre imbécile, je me réjouissais alors, certain d'avoir écopé d'une mission bien plus facile et plus agréable. Et dont je pensais m'acquitter rapidement, sans la moindre difficulté, et même avec

—Si les manants n'ont pas menti, ce lac doit se trouver derrière cette colline, dans la vallée.

—C'est aussi là que mène la piste, confirma Boreas Mun.

—Qu'est-ce qu'on attend, alors? (Rience frotta son oreille gelée.) Éperonnons les chevaux et en route!

—Pas si vite, le tempéra Bonhart. Mieux vaut nous séparer. Et faire le tour de la vallée. Nous ne savons pas de quel côté du lac elle est partie. Si nous choisissons la mauvaise direction, il peut se révéler soudain que le lac nous éloigne d'elle.

—C'est absolument vrai, par ma foi, acquiesça Boreas.

—Les lacs sont gelés.

—Il n'est pas certain que la couche de glace supporte le poids des chevaux. Bonhart a raison, il faut nous séparer.

Skellen donna ses ordres rapidement. Le groupe mené par Bonhart, Rience et Ola Harsheim, qui comptait au total sept chevaux, galopa le long de la rive est, disparaissant rapidement dans la forêt noire.

—Bon, ordonna Skellen. On y va, Silifant...

Il s'aperçut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

Il fit faire demi-tour à son cheval, lui donna un coup de nagaïka et se dirigea vers Joanna Selborne. Kenna écarta sa monture, elle avait un visage de pierre.

—Ça ne sert à rien, monsieur le coroner, dit-

elle d'une voix rauque. N'essayez même pas. Nous n'irons pas avec vous. Nous rentrons. Nous en avons assez de tout ça.

—Nous? hurla Dacre Silifant. Qui ça, nous? Qu'est-ce que ceci, une rébellion?

Skellen se pencha sur sa selle, cracha sur la terre gelée. Andres Vierny et Til Echrade, l'elfe aux cheveux clairs, se placèrent derrière Kenna.

—Madame Selborne, dit Chat-Huant en insistant sur chaque syllabe d'un air fielleux. Vous êtes non seulement en train de gâcher une carrière qui s'annonçait brillante et prometteuse et de gaspiller la chance de votre vie en la réduisant à néant, mais surtout vous vous condamnez à être livrée au bourreau. Et en même temps que vous ces imbéciles qui vous ont écoutée.

—Ce qui est écrit est écrit, répliqua Kenna avec philosophie. Mais inutile de nous effrayer avec votre bourreau, monsieur le coroner. Qui sait lequel d'entre nous verra l'échafaud le premier.

—C'est ce que tu penses? lança Chat-Huant, un éclair dans les yeux. C'est ce dont tu t'es convaincue en écoutant sournoisement les pensées d'autrui? Je t'imaginais plus maligne. Mais tu es d'une stupidité ordinaire, femme. Avec moi, on gagne toujours, contre moi on perd toujours! Souviens-t'en. Tu as beau déjà m'estimer perdu, je suis encore capable de t'envoyer à l'échafaud. Vous entendez, vous tous? J'ordonnerai qu'on vous arrache la peau des os au fer rouge!

—Vous avez choisi votre route, dit doucement Til Echrade, et nous la nôtre. Les deux sont incertaines et risquées. Et personne ne sait ce que le destin réserve à chacun de nous.

—Nous ne serons pas vos chiens de chasse, monsieur Skellen, lança fièrement Kenna en relevant la tête. Et nous ne permettrons pas qu'on nous abatte au final comme ces chiens, comme vous l'avez fait avec Nératine Ceka. Allez, assez

parlé. Nous rentrons! Boreas, viens avec nous.

—Non, refusa le pisteur en tournant la tête et en s'essuyant le front avec son bonnet de fourrure. Prenez soin de vous, je ne vous veux pas de mal. Mais je reste. C'est mon devoir. J'ai prêté serment.

—À qui? demanda Kenna en fronçant les sourcils. À l'empereur ou à Chat-Huant? Ou peut-être au magicien qui parle dans sa boîte?

—Je suis un soldat. C'est mon devoir.

—Attendez! s'écria Dufficey Kriel en surgissant derrière Dacre Silifant. Je viens avec vous. Moi aussi, j'en ai marre de tout ça! Cette nuit, j'ai rêvé de ma propre mort. J'ai pas envie de crever pour cette sale histoire louche!

—Traîtres! hurla Dacre en devenant rouge comme une cerise. (On aurait dit que du sang noir allait jaillir sur son visage.) Renégats! Chiens galeux!

—Ferme ton clapet! (Chat-Huant avait toujours les yeux rivés sur Kenna, et son regard était aussi terrifiant que celui de l'oiseau de proie dont il avait pris le nom.) Ils ont choisi leur route, tu les as entendus. Il est inutile de crier et de gaspiller ta salive. Mais nous nous reverrons un jour. Je vous le promets.

—Peut-être bien sur le même échafaud, répliqua Kenna sans amertume. Parce que ce n'est pas avec ces messieurs les principions qu'on vous condamnera, Skellen, mais bien avec nous, les goujats. Et vous avez raison, ne gaspillons pas notre salive. On y va. Adieu, Boreas. Adieu, monsieur Silifant.

Dacre cracha par-dessus les oreilles de son cheval.

* * *

—Et sur ce que je viens de rapporter,

Tribunal suprême, déclara Joanna Selborne, je n'ai rien à ajouter.

Elle releva fièrement la tête en écartant de son front une mèche sombre.

Le président du tribunal la regardait de haut. Il avait un visage indéchiffrable. Des yeux gris. Et bons.

Bah! songea Kenna. Qu'est-ce que ça coûte d'essayer? C'est quitte ou double, qui ne risque rien... Je ne vais pas pourrir dans une citadelle à attendre la mort, Chat-Huant n'avait pas lancé des paroles en l'air, il est prêt à se venger même dans l'autre monde...

Allez, je me lance! Peut-être qu'ils ne se rendront compte de rien. Qui ne risque rien...

Elle porta sa main à son nez, comme pour l'essuyer. Elle regarda le président du tribunal droit dans les yeux.

—Garde! dit le président du tribunal. Je vous prie de bien vouloir raccompagner Joanna Selborne au...

Il s'interrompit, toussota. Son front se couvrit soudain de sueur.

—... au greffe, acheva-t-il en reniflant fortement. Faites-lui remplir les papiers nécessaires. Et libérez-la. Le témoin Selborne n'est plus utile au tribunal.

Kenna essuya discrètement les gouttes de sang qui avaient coulé de son nez. Elle sourit d'un air charmant et remercia le juge d'un léger salut.

—Ils ont déserté? répéta Bonhart, incrédule. Les autres ont déserté? Ils sont partis, comme ça? Et toi, Skellen, tu les as laissé faire?

—S'ils nous balacent..., commença Rience, mais Chat-Huant l'interrompit aussitôt.

—Ils ne nous balanceront pas, car ils tiennent à leur peau! Et du reste, que pouvais-je faire? Après que Kriel les eut rejoints, je n'avais plus avec moi que Bert et Mun, eux étaient quatre...

—Quatre, dit Bonhart d'une voix sinistre, ce n'est rien du tout. Dès que nous aurons rattrapé la jeune fille, j'irai à leur poursuite. Et j'en ferai de la nourriture pour les corneilles. Au nom de certains principes.

—Rattrapons-la d'abord, l'interrompt Chat-Huant en tapant la croupe de son cheval avec sa nagaïka. Boreas! Observe les traces!

La colline était nimbée d'un épais brouillard, mais ils savaient qu'un lac se trouvait en bas, car ici, à Mil Trachta, il y avait un lac dans chaque vallée. Celui vers lequel menaient les traces des sabots de la jument morelle était en revanche sans conteste celui qu'ils cherchaient, celui que Vilgefortz leur avait demandé de trouver. Qu'il leur avait décrit avec précision. Et dont il leur avait donné le nom.

Tarn Mira.

Le lac était étroit, pas plus large qu'une portée de flèche, lové en une demi-lune entre de hauts versants escarpés couverts de sapinières, et joliment parsemé d'une poudre neigeuse. Le silence qui régnait sur les versants était si absolu qu'il en devenait assourdissant. Même les corneilles, dont le coassement funeste les avait accompagnés durant plusieurs jours, s'étaient tues.

—On est à la limite sud, affirma Bonhart. Si le magicien ne s'est pas fichu de nous et s'il n'a pas embrouillé l'affaire, la tour magique doit se trouver à la limite nord. Surveille les traces, Boreas! Si nous perdons la piste, le lac va nous séparer d'elle!

—Les traces sont claires! s'écria Boreas Mun d'en bas. Et fraîches! Elles mènent au lac!

—En route! (Skellen maîtrisa sa monture, qui s'écartait vers le ravin.) On y va!

Ils descendirent la pente, prudemment, en retenant les chevaux qui renâclaient. Ils fendirent les buissons noirs, dénudés, figés par le givre, qui bloquaient l'accès à la rive.

Le bai de Bonhart posa prudemment un sabot sur la glace. Celle-ci crépita, puis se fendilla sous le cheval en une enfilade de longues flèches étoilées.

—En arrière! (Bonhart tira sur les rênes, ramena vers la berge sa monture qui s'ébrouait.) Pied à terre! La couche de glace est trop fine.

—Seulement près du bord, dans la jonchaie, estima Dacre Silifant en frappant de son talon la carapace de glace. Mais même ici elle fait au moins un pouce et demi d'épaisseur. Elle supportera un cheval sans problème, y a pas à avoir peur...

Ses paroles furent couvertes par un juron et un hennissement: le gris de Skellen avait dérapé; il se retrouva sur la croupe, ses jambes se dérochant sous lui. Skellen lui donna un coup d'éperon, poussa un nouveau juron, accompagné cette fois du grincement sec de la glace qui craquait. Le gris agita violemment ses jambes antérieures pour tenter de se relever tandis que de ses membres postérieurs il effritait la plaque de glace, battant l'eau sombre qui jaillissait sous elle.

Chat-Huant sauta à terre, secoua les rênes, mais il glissa et s'étala de tout son long, évitant par miracle de se retrouver sous les fers de sa propre monture. Deux Gemmeriens, déjà descendus de cheval, l'aidèrent à se relever; Ola Harsheim et Bert Brigden ramenèrent le cheval sur la berge.

—Pied à terre, les gars, répéta Bonhart, les yeux plongés dans la brume qui envahissait le lac. On ne va pas prendre de risques. Nous

rattraperons la fille à pied. Elle est descendue de cheval elle aussi, elle progresse à pied à présent.

—C'est absolument vrai par ma foi, confirma Boreas Mun en désignant le lac. Ça se voit bien.

Tout au bord du lac, sous l'arche des feuillages, la couche de glace était lisse et à demi transparente comme le verre sombre d'une bouteille. On voyait au travers les joncs et les plantes aquatiques brunâtres. Mais plus loin, vers le centre, une fine couche de neige poudreuse recouvrait la surface du lac. Et sur cette couche, aussi loin que le permettait la brume, on distinguait clairement des traces de pas.

—On la tient, s'enflamma Rience en lançant les rênes de son cheval sur une branche. Finalement elle n'est pas aussi maligne qu'elle le paraissait. Elle a choisi de passer par le milieu du lac. Si elle avait préféré marcher le long d'une berge, ou si elle avait pris par la forêt, il n'aurait pas été aisé de la suivre!

—Par le milieu du lac, répéta Bonhart, perplexe. C'est justement en suivant cette direction qu'on arrive le plus rapidement et le plus facilement vers cette tour prétendument magique dont a parlé Vilgefortz. Elle le sait. Mun? Combien d'avance a-t-elle sur nous?

Boreas Mun, qui était déjà sur le lac, s'agenouilla près de l'empreinte de la chaussure; il se pencha bien bas, observa.

—Une demi-heure, estima-t-il. Pas plus. Le temps s'est radouci, et la trace n'a pas été effacée, chaque clou de la semelle est bien visible.

—Le lac s'étend sur plus de cinq miles vers le nord, marmonna Bonhart en tentant vainement de voir à travers la brume. C'est ce qu'a dit Vilgefortz. Si la jeune fille a une demi-heure d'avance, elle est à environ un mile devant nous.

—En avançant sur la glace? demanda Mun

en secouant la tête. Non. Seules six haltées, sept à la rigueur, nous séparent d'elle.

—Voilà qui est encore mieux! En avant!

—En avant, répéta Chat-Huant. Sur la glace, tout le monde, allez!

Ils défilaient en soufflant. La proximité de la proie les excitait, les emplissant d'euphorie, comme un narcotique.

—Elle ne nous échappera pas!

—Pourvu qu'on ne perde pas sa trace...

—Et pourvu qu'elle ne nous ait pas joué un sale tour à sa façon, avec ce brouillard... L'air est blanc comme du lait. On n'y voit pas à vingt pas, quelle poisse...

—On dirait des éclopés! hurlait Rience. Plus vite, plus vite! Tant qu'il y a de la neige sur la glace, nous suivons les traces...

—Les traces sont fraîches, marmonna soudain Boreas Mun en s'arrêtant et en se penchant. Toutes fraîches... On distingue encore chaque clou sur l'empreinte... Elle est juste devant nous... Pourquoi ne la voit-on pas?

—Et pourquoi est-ce qu'on ne l'entend pas? s'interrogea Ola Harsheim. Nos pas résonnent sur la glace, la neige crisse! Comment se fait-il qu'elle, on ne l'entende pas?

—Parce que vous n'arrêtez pas de jacasser, les interrompit brutalement Rience. Allez, remettez-vous en route!

Boreas Mun enleva son bonnet et s'en servit pour essuyer son front trempé de sueur.

—Elle est là, dans le brouillard, dit-il à voix basse. Là, quelque part... mais pas moyen de savoir où. Pas moyen de savoir par où elle va attaquer... Comme là-bas... À Dun Dâre... La nuit

de Saovine...

D'une main tremblante, il entreprit de sortir son épée de son fourreau. Chat-Huant bondit jusqu'à lui, le saisit par les épaules, le secoua violemment.

—Ferme-la, vieil imbécile, souffla-t-il.

Mais il était trop tard. Il avait transmis sa peur aux autres. Eux aussi dégainèrent leur épée, chacun se plaçant d'instinct de manière à avoir un camarade derrière lui.

—Ce n'est pas un fantôme! beugla Rience d'une voix forte. Ce n'est même pas une magicienne! Et nous, nous sommes dix! À Dun Dâre, ils étaient quatre, et saouls par-dessus le marché.

—Séparez-vous, ordonna soudain Bonhart, la moitié à droite, la moitié à gauche. Et avancez en ligne! Mais veillez à ne pas vous perdre de vue les uns les autres.

—Toi aussi? fit Rience en grimaçant. Toi aussi, Bonhart, tu as été contaminé? Je te prenais pour quelqu'un de moins superstitieux.

Le chasseur de primes l'observa d'un regard plus glacial encore que la glace elle-même.

—Déployez-vous en ligne, répéta-t-il, ignorant le magicien. Maintenez les distances. Moi, je retourne chercher mon cheval.

—Quoi?

Une fois de plus Bonhart n'honora pas le magicien d'une réponse.

Rience jura, mais Chat-Huant lui posa rapidement une main sur l'épaule.

—Laisse, qu'il s'en aille. Quant à nous, ne perdons pas de temps! En ligne! Bert et Stigward, à gauche! Ola, à droite...

—À quoi ça sert, Skellen?

—La glace pourrait se briser sous notre poids si nous restons en formation serrée, marmotta Boreas Mun. En avançant en ligne, on limite les risques de rupture de la glace, et on multiplie nos chances de repérer la jeune fille au cas où elle se fauflerait sur le côté, par l'une ou l'autre des rives.

—Sur le côté? pouffa Rience. Et comment ferait-elle? Les empreintes devant nous ne laissent aucun doute sur sa direction. La jeune fille avance tout droit; si elle tentait de bifurquer ne serait-ce que d'un pas, ses traces la trahiraient!

—Assez de bavardages, les interrompit Chat-Huant en regardant en arrière, dans le brouillard où avait disparu Bonhart. En avant!

Ils avancèrent.

—Le temps se radoucit, souffla Boreas Mun. La glace fond en surface, on voit les couches de glace inférieures...

—Le brouillard s'épaissit...

—Mais on voit toujours les traces, affirma Dacre Silifant. Et puis j'ai l'impression que la jeune fille ralentit. Elle faiblit.

—Tout comme nous, fit Rience.

Il arracha son bonnet de sa tête et s'en servit pour s'éventer

—Silence. (Silifant s'arrêta brusquement.) Vous avez entendu? Qu'est-ce que c'était?

—Moi, je n'ai rien entendu.

—Moi, si... Comme un crépitement... Un couinement sur la glace... Mais ça ne venait pas de là, dit-il en tendant le bras vers la brume où disparaissaient les traces. Plutôt de ce côté, à gauche...

—J'ai entendu, moi aussi, confirma Chat-Huant en jetant autour de lui des regards nerveux. Mais ça s'est tu maintenant. Sacrebleu, ça ne me plaît pas. Ça ne me plaît pas du tout!

—Les traces, insista Rience avec lassitude. Nous voyons toujours ses traces! Vous ne voyez pas clair ou quoi? Elle avance droit devant! En avant, plus vite, on va l'avoir dans un instant! Je le jure, dans un instant on va voir...

Il n'avait pas fini sa phrase. Boreas Mun poussa un soupir si profond que ses poumons gémirent. Chat-Huant pesta.

Dix pas devant eux, juste avant l'épais rideau de brume qui leur bouchait la vue, les traces s'arrêtaient. D'un coup.

—Par la peste noire!

—Qu'y a-t-il?

—Elle s'est envolée ou quoi?

—Non, rétorqua Boreas Mun en tournant la tête. Elle ne s'est pas envolée. C'est pis que ça.

Rience pesta grossièrement en montrant les sillons tracés dans la glace.

—Des patins, beugla-t-il en serrant inconsciemment les poings. Elle avait des patins et elle les a chaussés. Maintenant elle va filer sur la glace comme le vent... Nous ne la rattraperons pas! Où donc est passé Bonhart? Que la peste soit sur lui. Nous ne rattraperons pas la fille sans les chevaux!

Boreas Mun renifla bruyamment, poussa de nouveau un soupir. Skellen déboutonna lentement sa pelisse, découvrant un boudier rempli dorions placé en travers de sa poitrine.

—Nous n'aurons pas besoin de la rattraper, énonça-t-il froidement. C'est elle qui nous rattrapera. Je crains que nous ne devions pas

attendre longtemps.

—Es-tu devenu fou?

—Bonhart avait deviné. C'est pour ça qu'il est retourné chercher son cheval. Il savait que la jeune fille nous attirait dans un piège. Attention! Tendez l'oreille, à l'affût du crépitement des patins sur la glace!

Dacre Silifant blêmit, c'était perceptible malgré ses joues rougies par le froid.

—Les gars! hurla-t-il. Attention! Soyez vigilants! Et rassemblez-vous, rassemblez-vous! Ne nous perdons pas dans le brouillard!

—Ferme-la, beugla Chat-Huant. Gardez le silence! Un silence absolu, sinon nous n'entendrons pas...

Ils entendirent. En provenance de la rive droite, la plus éloignée, ils entendirent dans le brouillard un cri bref, aussitôt étouffé. Et le crissement sec des patins, pareil au bruit du frottement d'un morceau de fer contre du verre, qui donnait la chair de poule.

—Bert! hurla Chat-Huant. Bert? Que s'est-il passé là-bas?

Ils entendirent une exclamation confuse et, un instant plus tard, Bert Brigden surgit de la brume, se sauvant à toute vitesse au risque de se rompre le cou. Alors qu'il les avait presque rejoints, il glissa, tomba et fila ventre à terre sur la glace.

—Elle a eu... Stigward, cracha-t-il dans un souffle. (Il se releva péniblement.) Elle l'a fauché, en pleine course... C'était rapide... Je l'ai à peine vue... C'est une magicienne...

Skellen pesta. Silifant et Mun, tous deux l'épée à la main, se retournèrent, scrutant le brouillard de leurs yeux écarquillés.

Les patins crissent, crissent, crissent. Vite. En rythme. Distinctement. De plus en plus distinctement...

—D'où est-ce que ça vient? hurla Boreas Mun. (Il se retourna en faisant virevolter dans les airs la lame de son épée qu'il tenait à deux mains.) Où?

—Silence, s'écria Chat-Huant, une étoile dans sa main tendue en l'air. De la droite sûrement! Oui! Elle arrive par la droite! Attention!

Le Gemmerien qui avançait sur l'aile droite pesta soudain, se retourna et courut à l'aveuglette dans le brouillard, pataugeant dans la fine couche de glace fondue. Il n'alla pas bien loin, il n'eut pas même le temps de disparaître dans le brouillard. Ils entendirent le bruit sec des patins qui glissaient, ils aperçurent une ombre mouvante, indistincte. Et le scintillement d'une épée. Le Gemmerien hurla. Ils le virent qui tombait, ils virent les éclaboussures de sang sur la glace. Le blessé s'agitait dans tous les sens, se recroquevillait, criait, hurlait. Puis il se tut et cessa de bouger.

Mais ses hurlements avaient couvert le crissement des patins qui se rapprochaient. Ils n'avaient pas prévu que la jeune fille reviendrait aussi vite.

Elle surgit parmi eux, au beau milieu de leur groupe. Elle faucha Ola Harsheim en pleine course, en lui portant un coup rapide sous le genou, comme un coup de canif. Elle effectua un demi-tour en faisant une pirouette, projetant sur Boreas Mun une volée de petits éclats de glace pointus. Skellen s'écarta d'un bond et dérapa; pour se rattraper, il saisit Rience par la manche, et tous deux tombèrent simultanément. Les patins crissèrent juste à côté d'eux, faisant gicler des brisures glacées sur leurs visages. L'un des Gemmeriens hurla, puis son hurlement se mua en un terrible coassement. Chat-Huant savait ce que cela signifiait. Au cours de sa vie, il avait bien

souvent entendu crier des personnes dont on tranchait la gorge.

Ola Harsheim beuglait, vautre sur la glace.

Les patins crissent, crissent, crissent.

Le silence.

—Monsieur Stefan, hoqueta Dacre Silifant. Monsieur Stefan... Tu es notre dernier espoir... Sauve-nous... Ne nous laisse pas...

—Elle m'a éclopé, la garce, s'égosillait Ola Harsheim. Aidez-moi donc, fils de... Aidez-moi à me leveeeeeer!

—Bonhart! hurla Skellen dans le brouillard. Bonhaaart! À l'iiiiide! Où es-tu, salopard? Bonhaaart!

—Elle décrit un cercle autour de nous, lâcha Boreas Mun dans un souffle en se retournant et en prêtant l'oreille. Elle décrit un cercle dans la brume. Elle va frapper sans qu'on sache d'où va arriver le coup... Cette fille, c'est la mort! On va crever ici! Ça va être un massacre, comme à Dun Dâre, la nuit de Saovine...

—Restez groupés, gémit Skellen. Restez groupés, elle ne s'attaque qu'à un homme à la fois... Quand vous la verrez approcher, gardez la tête froide... Lancez vos épées, vos besaces, vos ceintures sous ses pieds... N'importe quoi pour la...

Il n'avait pas achevé sa phrase. Cette fois ils n'entendirent même pas le crissement des patins. Dacre Silifant et Rience eurent la vie sauve en se jetant à plat ventre sur la glace. Boreas Mun parvint à faire un bond sur le côté, il glissa, se retrouva à terre, renversant Bert Brigden au passage. Lorsque la jeune fille apparut sans un bruit, Skellen prit son élan et lança son orion. Il toucha bien quelqu'un. Mais pas la bonne personne. Ola Harsheim, qui venait tout juste de se relever, s'affala de nouveau sur la surface

ensanglantée, pris de spasmes, ses yeux grands ouverts semblant loucher sur l'étoile de fer qui sortait de la base de son nez.

Le dernier des Gemmeriens jeta son épée et se mit à sangloter, par à-coups. Skellen le rejoignit et le gifla de toutes ses forces.

—Reprends-toi! gronda-t-il. Reprends-toi, mon brave! Ce n'est qu'une fille! Une fille, et elle est seule!

—Comme à Dun Dâre la nuit de Saovine, dit Boreas Mun à voix basse. Ce lac gelé sera notre tombeau. Tendez, tendez l'oreille, et vous entendrez la mort qui vient vers vous.

Skellen souleva l'épée du Gemmerien et tenta de fourrer l'arme entre les mains de l'homme qui sanglotait, mais en vain. Le Gemmerien, parcouru de spasmes, le regardait d'un air ahuri. Chat-Huant laissa tomber l'épée et fonça sur Rience.

—Fais quelque chose, magicien! brama-t-il en le secouant par les épaules. (L'affolement décuplait ses forces; Rience, même s'il était plus grand, plus lourd et plus fort que Skellen, frétillait comme une poupée de chiffon entre ses mains.) Fais quelque chose! Appelle ton puissant Vilgefertz! Ou bien lance un sort toi-même! Prononce une formule, jette un sort, invoque les esprits, conjure les démons! Fais quelque chose, n'importe quoi, espèce de microbe galeux, saligaud! Fais quelque chose avant que cette revenante nous abatte tous un par un!

L'écho de son cri roula le long des flancs boisés. Il avait à peine fini de résonner qu'on entendit crisser les patins. Le Gemmerien en pleurs tomba à genoux et se cacha le visage dans les mains. Bert Brigden se mit à hurler, il balança son épée et prit la fuite. Il glissa, tomba à la renverse, poursuivit sa course quelques minutes à quatre pattes, comme un chien.

—Rience!

Le magicien poussa un juron, étendit le bras. Pendant qu'il scandait ses incantations, sa main tremblait, de même que sa voix. Mais il réussit. Pas totalement, il est vrai.

Le petit éclair de feu qui jaillit de sa main sillonna la glace. Mais pas en travers, comme elle aurait dû le faire, pour barrer la route à la jeune fille qui arrivait. Elle se craquela tout en longueur. La croûte de glace s'ouvrit avec fracas, de l'eau noire jaillit dans un bruit sourd, la crevasse, qui s'élargissait rapidement, fila en direction de Dacre Silifant qui observait la scène, ahuri.

—Déportez-vous sur les côtés! hurla Skellen. Sauvez-vous!

Il était trop tard. La fissure se faufila entre les jambes de Silifant et s'ouvrit brutalement, la glace se fendilla tel du verre, se brisa en morceaux. Dacre perdit l'équilibre, l'eau étouffa son cri. Boreas Mun tomba dans le trou; le Gemmerien agenouillé disparut sous l'eau, bientôt suivi par le cadavre d'Ola Harsheim. Rience se retrouva à son tour entraîné dans la profondeur des eaux, et tout de suite après lui Skellen, qui réussit au dernier moment à s'agripper au bord. La jeune fille apparut soudain, bondissant par-dessus la crevasse. Elle atterrit en faisant gicler autour d'elle la glace en train de fondre, et fila à la poursuite de Brigden qui s'enfuyait.

Un instant plus tard un cri à faire se dresser les cheveux sur la tête parvint aux oreilles de Chat-Huant qui s'accrochait au bord d'un bloc de glace...

Elle l'avait rattrapé.

—Monsieur..., gémit Boreas Mun qui, on ne sait comment, avait réussi à remonter sur la couche de glace. Donnez-moi la main... Monsieur le coroner...

Mun hissa Skellen sur la glace. Le coroner, livide, commença à trembler violemment. Le bloc de glace se brisa sous le corps de Silifant, et il disparut de nouveau sous les flots. Mais il émergea aussitôt après, suffoquant, crachant, et par un effort surhumain se hissa à son tour sur la glace. Il se traîna sur le ventre et s'affala, épuisé à l'extrême. Une flaque d'eau se forma autour de lui.

Boreas gémit, il ferma les yeux. Skellen tremblait.

—Sauve-moi..., Mun... À l'aide...

Immergé jusqu'aux aisselles, Rience était suspendu au bord d'un bloc de glace. Ses cheveux mouillés étaient collés sur son crâne. Ses dents claquaient comme des castagnettes, évoquant l'ouverture de quelque danse macabre infernale.

Les patins crissèrent. Boreas ne bougea pas. Il attendait. Skellen tremblait.

Elle arrivait. Lentement. Du sang coulait de son épée, s'égouttait sur la glace. Boreas avala sa salive. Bien qu'il fût trempé et glacé jusqu'aux os, il eut soudain terriblement chaud.

Mais la jeune fille ne le regardait pas. Elle concentrait son attention sur Rience, qui tentait vainement de sortir de l'eau.

—Aide-moi... (Rience maîtrisa le claquement de ses dents.) Sauve-moi...

La jeune fille freina, fit un demi-tour gracieux sur ses patins. Elle se tenait debout, les jambes légèrement écartées, son épée devant elle, la pointe vers le bas, ses deux mains sur le pommeau.

—Sauve-moi, gémit Rience en plantant ses doigts engourdis dans la glace. Sauve-moi... et je te dirai... où est Yennefer... Je le jure...

La jeune fille ôta lentement le foulard de sa figure. Et elle sourit. Boreas Mun vit l'affreuse

cicatrice et étouffa un cri avec peine.

—Rience, dit Ciri, tout sourire. Je croyais que tu devais m'apprendre la douleur, tu te souviens? De tes propres mains. De tes propres doigts. Ces doigts-là? Ceux-là même avec lesquels tu agrippes la glace?

Rience lui répondit, mais Boreas ne comprit pas un traître mot de ce qu'il dit car les dents du magicien claquaient si fort qu'il lui était impossible d'articuler correctement. Ciri fit demi-tour et leva son épée au-dessus de sa tête. Boreas serra les dents, convaincu qu'elle allait décapiter Rience, mais la jeune fille se contenta de prendre de l'élan pour sa course. À la grande surprise du pisteur, elle s'éloigna rapidement, prenant de la vitesse en faisant frénétiquement bouger ses épaules. Elle disparut dans le brouillard; quelques secondes plus tard, le crissement régulier de ses patins cessa.

—Mun... So... sors... -moi... de là..., ânonna Rience, le menton collé contre la glace.

Il jeta ses deux mains sur la surface, tenta de s'y agripper avec ses ongles, mais ils étaient déjà tous arrachés. Il redressa ses doigts, s'efforçant d'enfoncer ses mains et ses poignets dans la glace ensanglantée. Boreas Mun le regardait, et il était certain qu'elle allait revenir...

Le crissement des patins leur parvint au dernier moment. La jeune fille arrivait sur eux à une vitesse si incroyable qu'il devenait presque impossible de la suivre des yeux; elle filait sur ses patins, le long du bloc de glace, s'élançant à présent vers l'extrême bord de l'ouverture.

Rience hurla. Et s'étrangla avec l'eau glacée couleur de plomb.

Il disparut.

Sur la glace, sur les sillons réguliers laissés par les patins, il ne restait plus que du sang. Et des

doigts, aussi... Huit doigts.

Boreas Mun ne put s'empêcher de vomir.

* * *

Bonhart galopait le long de l'escarpement côtier, il filait à toute allure, sans considérer que la neige dissimulait peut-être des crevasses, et que le cheval pouvait s'y briser les jambes à tout moment. Les branches couvertes de givre des sapins lui cinglaient le visage, lui flagellaient le dos, déversaient sur son col une poussière glacée.

Il ne voyait plus le lac; la vallée tout entière, tel le chaudron bouillant d'un sorcier, était envahie par la brume.

Mais Bonhart savait que la jeune fille était là.

Il le sentait.

* * *

Sous la glace, un banc de perches zébrées, intriguées, accompagnait au fond du lac un écrin en argent qui avait glissé de la poche d'un cadavre emporté dans les profondeurs des flots; l'écrin miroitait de manière fascinante. Avant qu'il touche le fond, dispersant une nuée de limon, les plus audacieuses d'entre les perches avaient même tapoté l'écrin de leurs petites bouches. Mais elles s'écartèrent soudain, effrayées.

L'écrin émettait des vibrations étranges, alarmantes.

—Rience? Tu m'entends? Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi ne vous manifestez-vous pas depuis deux jours? Je veux un rapport. Qu'en est-il de la jeune fille? Vous n'avez pas le droit de la laisser entrer dans la tour! Tu m'entends? Vous ne pouvez pas la laisser entrer dans la tour de l'Hirondelle... Rience! Réponds, par le diable!

Rience, bien évidemment, ne pouvait lui

répondre.

* * *

L'escarpement céda la place à une berge plane. *C'est la fin du lac, songea Bonhart, je suis à la limite. La jeune fille est cernée. Où est-elle? Et où est cette fichue tour?*

Le rideau de brume se fendit soudain, et c'est alors qu'il la vit. Elle était là, juste sous ses yeux, juchée sur sa jument morelle. *C'est une magicienne, pensa-t-il, elle communique avec cette satanée bête. Elle la envoyée à l'extrémité du lac en lui ordonnant de l'y attendre.*

Mais de toute façon ça ne l'aidera en rien.

Je dois la tuer. Que les diables emportent Vilgefortz. Mais d'abord je ferai en sorte qu'elle me supplie de lui laisser la vie sauve... Ensuite, seulement, je la tuerai.

Il poussa un cri, éperonna son cheval et se lança dans un galop périlleux.

Et soudain il comprit qu'il avait perdu. Quelle lui avait quand même joué un sale tour à sa façon.

Ciri se tenait de l'autre côté du lac. Pas plus d'une demi-haltée les séparait l'un de l'autre, mais à cet endroit la couche de glace était très fine. Qui plus est, la jeune fille et sa jument se trouvaient à présent sur la corde de la demi-lune, beaucoup plus près du rivage.

Bonhart pesta, il agita violemment les rênes et orienta son cheval sur la glace.

* * *

—Vas-y, Kelpie!

Les sabots de la jument morelle soulevaient des mottes de terre gelées.

Ciri se plaqua contre l'encolure de son cheval. La vue de Bonhart en train de la pourchasser l'affola. Cet homme lui faisait peur. À la pensée de devoir l'affronter seule, elle sentit son estomac se nouer.

Non, elle ne pouvait pas l'affronter. Pas encore.

La tour. Seule la tour pouvait la sauver. Et le portail. Comme sur Thanedd, lorsque le magicien Vilgefortz se trouvait juste derrière elle, tendant la main dans sa direction...

Son seul salut, c'était la tour de l'Hirondelle.

La brume s'était levée.

Ciri lâcha la bride, sentant soudain une chaleur effroyable l'envahir. Ne pouvant croire ce qu'elle voyait. Ce qu'elle avait sous les yeux.

* * *

Bonhart l'avait vu, lui aussi. Et il poussa un hurlement de triomphe.

Aucune tour ne se profilait au bout du lac. Ni même les ruines d'une tour. Il n'y avait tout simplement rien. À peine si l'on voyait se dessiner un monticule, simple remblai de pierres envahies de mauvaises herbes nues et gelées.

—La voilà, ta tour magique! beugla-t-il. Le voilà, ton salut! Un vulgaire tas de cailloux!

La jeune fille semblait ne rien voir, ne rien entendre. Elle guida sa jument près du monticule, sur le remblai de pierres. Elle tendit les deux bras vers le ciel comme si, sous le coup de la déception, elle maudissait les cieux.

—Je t'avais dit que tu m'appartenais! hurla Bonhart en éperonnant son cheval bai. Que je ferais de toi ce qui me plaît! Que personne ne m'en empêcherait! Ni homme, ni dieux, ni diable, ni démon! Ni une tour maudite! Tu m'appartiens,

sorceleuse!

Les sabots du cheval claquaient sur la surface glacée.

La brume soudain tourbillonna, emportée par un vent surgi de nulle part. Le cheval bai hennit et caracola en découvrant ses dents. Bonhart se pencha en arrière sur sa selle, tira de toutes ses forces sur les rênes car le cheval était devenu fou, il remuait la tête, trépignait, dérapait sur la glace.

Devant lui, à mi-chemin entre l'endroit où il se trouvait et le rivage sur lequel se tenait Ciri, une licorne d'un blanc immaculé dansait sur la glace; elle se cabrait, adoptant finalement une pose rendue célèbre par de nombreux blasons.

—Pas de tours de ce genre avec moi! brailla le chasseur de primes en maîtrisant son cheval. On ne m'effraie pas avec des sortilèges! Je t'aurai, Ciri! Cette fois je te tuerai, sorceleuse! Tu m'appartiens.

La brume tourbillonna de nouveau, virevolta, prenant des formes étranges. Des formes qui devenaient de plus en plus précises. C'étaient des cavaliers. Des silhouettes cauchemardesques de cavaliers fantômes.

Bonhart écarquilla les yeux.

Ils chevauchaient des chevaux-squelettes, leurs armures et leurs cottes de mailles mangées par la rouille, leurs heaumes tordus et corrodés, décorés de cornes de buffles, de panaches mités en plumes d'autruche et de paon. Sous les auvents des heaumes, les yeux des spectres brillaient d'un éclat grisâtre. Leurs étendards en lambeaux bruissaient.

À la tête de la cavalcade démoniaque galopait un cavalier armé, une couronne sur son heaume, un gorgerin sur sa poitrine qui venait heurter son plastron rouillé.

Hors d'ici! (Dans la tête de Bonhart, des mots résonnaient.) Hors d'ici, mortel! Elle n'est pas à toi. Elle est à nous. Hors d'ici!

S'il y avait une chose qu'on ne pouvait enlever à Bonhart, c'était son courage. Il ne se laissa pas intimider par les spectres. Il surmonta sa peur, ne céda pas à la panique.

Son cheval en revanche se révéla moins résistant.

L'étalon bai se cabra, caracola sur ses membres postérieurs, hennit sauvagement, lança une ruade en bondissant. Sous le choc des fers la glace se fendit avec un craquement effrayant, des blocs de glace se dressèrent à pic, de l'eau jaillit. Le cheval grogna, heurta de ses sabots avant le bord du trou, qui s'effrita. Bonhart se débarrassa de ses étrières, sauta. Trop tard.

L'eau l'engloutit. Ses oreilles résonnèrent d'un tintement assourdissant. Ses poumons menaçaient d'éclater.

Il eut de la chance. Tandis qu'il se débattait, il sentit sous ses pieds quelque chose, son cheval, sans doute, qui s'enfonçait dans les profondeurs. Il prit appui sur l'animal et s'élança vers la surface. Crachant et haletant, il s'agrippa au bord du trou. Sans céder à la panique, il planta son couteau dans la glace, se hissa hors de l'eau. Il resta allongé, respira profondément, complètement trempé.

Une clarté peu naturelle, cadavéreuse, avait subitement inondé le lac, la glace, les talus enneigés, la forêt de pins couverte de givre.

Au prix d'un énorme effort, Bonhart se mit à genoux.

Au-dessus de l'horizon, une couronne de lumière aveuglante enflamma le ciel couleur bleu marine, un dôme lumineux dont soudain surgirent des faisceaux et des spirales de feu, des colonnes

dansantes et des tourbillons de lumière. Des draperies et des rubans mouvants, vacillants, aux formes sans cesse changeantes, se suspendirent au firmament.

Bonhart coassa. Il avait l'impression d'avoir un garrot de fer sur la gorge.

À l'endroit où un instant auparavant il n'y avait qu'une petite colline nue et un tas de cailloux se dressait à présent une tour.

Majestueuse, svelte et élancée, noire, lisse, brillante, comme taillée d'un seul bloc dans du basalte. Des flammes clignotaient à ses quelques fenêtres; entre les créneaux dentelés de son sommet flamboyait une *aurora borealis*.

Bonhart vit la jeune fille sur sa jument morelle, le visage tourné vers lui. Il vit ses yeux brillants et sa joue tailladée d'une affreuse cicatrice. Puis la jeune fille talonna sa monture jusqu'à la tour et, sans hâte, elle pénétra dans l'obscurité sombre sous l'arc de pierre de l'entrée.

Il la vit disparaître.

L'aurora borealis explosait, libérant des tourbillons de flammes aveuglantes.

Quand Bonhart put enfin rouvrir les yeux, la tour n'était plus là. À sa place, il n'y avait plus que la colline enneigée, un tas de cailloux, des mauvaises herbes noires desséchées.

Agenouillé sur la glace dans une mare d'eau, ses vêtements trempés et dégoulinants, le chasseur de primes poussa un cri sauvage, horrible. Les mains tendues vers le ciel, il criait, hurlait, blasphémait, maudissait: les gens, les dieux et les démons.

L'écho de son cri se répercuta sur les flancs couverts de sapinières, le long de la surface gelée du lac Tarn Mira.

L'intérieur de la tour lui rappela instantanément Kaer Morhen, le même corridor noir après l'arcade, la même enfilade sans fin de colonnes ou de statues. Elle n'arrivait pas à comprendre comment une telle profondeur pouvait être contenue dans l'obélisque élané de la tour. Mais elle savait parfaitement qu'il était inutile d'en appeler à la logique. Après tout, cette tour avait surgi de nulle part, comme par enchantement. Elle pouvait tout renfermer et il ne fallait s'étonner de rien.

Ciri regarda autour d'elle. Elle ne croyait pas que Bonhart était parvenu à entrer dans la tour à sa suite, si tant est qu'il ait osé essayer. Mais elle préférait s'en assurer.

L'arcade par laquelle elle était entrée brillait d'un éclat artificiel.

Les sabots de Kelpie résonnèrent sur le sol; sous ses fers quelque chose crépita. Des os. Des crânes, des tibias, des cages thoraciques, des fémurs, des bassins. Elle progressait au milieu d'un gigantesque ossuaire. *Kaer Morhen*, songea-t-elle en se remémorant certains souvenirs. *Les morts doivent être enterrés... C'était il y a si longtemps... À l'époque, je croyais encore à ce genre de choses... La majesté de la mort, le respect pour les morts. Mais la mort, c'est tout simplement la mort. Et un mort, ce n'est qu'un cadavre froid. Peu importe où il repose, où pourrissent ses os.*

Elle pénétra dans l'obscurité, sous l'arcane, entre des colonnes et des statues. Les ténèbres ondoyèrent comme de la fumée, des murmures obsédants, des soupirs, des incantations silencieuses emplirent ses oreilles. Devant elle la clarté revint soudain, éblouissante, une porte gigantesque s'ouvrit. Puis une autre. Et une autre encore. Une infinité de portes aux lourds vantaux s'ouvraient sans bruit devant elle.

Kelpie avançait, faisant résonner ses sabots sur le sol.

La géométrie des murs qui l'entouraient, des arcades et des colonnes, se trouva soudain inversée si violemment que Ciri en eut le vertige. Elle avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'un volume impossible, une espèce de gigantesque octaèdre.

D'autres portes continuaient à s'ouvrir. Mais elles ne balisaient plus une direction unique. Elles ouvraient la voie vers une infinité de directions possibles.

Et alors, les images défilèrent.

Une femme aux cheveux noirs tient par la main une petite fille aux cheveux cendrés. La petite fille a peur du noir, elle est effrayée par les murmures qui s'élèvent dans l'obscurité, le tintement des sabots quelle entend l'intimide. La femme aux cheveux noirs, qui porte une étoile aux brillants scintillants autour du cou, a peur elle aussi. Mais elle rien laisse rien paraître. Elle conduit la petite fille plus loin. Vers sa destinée.

Kelpie poursuivait son chemin. Porte suivante.

Iola la Seconde et Eurneid, en vestes de fourrure, des baluchons à la main, suivent un chemin gelé, enneigé. Le ciel est couleur bleu marine.

Porte suivante.

Iola la Première est agenouillée devant un autel. Près d'elle, la mère Nenneke. Leurs visages sont défigurés par la peur. Que voient-elles? Le passé ou le futur? La vérité ou le mensonge?

Au-dessus de Nenneke et de Iola, des mains. Les mains d'une femme aux yeux dorés, tendues dans un geste de bénédiction. Sur le collier de la femme, un diamant, qui brille comme l'étoile du matin. Sur les épaules de la femme, un chat. Sur sa tête, un faucon.

Porte suivante.

Triss Merigold retient ses magnifiques cheveux

châtaîns, agités et emmêlés par des rafales de vent, Impossible de fuir face au vent, rien ne protège du vent.

Pas ici. Pas sur le sommet du mont.

Un long défilé d'ombres progresse sans fin vers le sommet. Des silhouettes. Qui marchent lentement. Certaines tournent vers elle leur visage. Des visages connus. Vesemir, Eskel. Lambert. Coën. Yarpen Zigrin et Paulie Sahlberg. Fabio Sachs... Jarre... Tissaia de Vries.

Mistle...

Geralt?

Porte suivante.

Yennefer, enchaînée, attachée aux murs suintant d'humidité d'un cachot. Ses mains ne sont plus qu'un amas de sang coagulé. Ses cheveux noirs sont hirsutes, emmêlés. Ses lèvres fendues et gonflées... Mais dans ses yeux violets ne cesse de briller la volonté de résister et de lutter.

—Maman! Tiens bon! Résiste! Je viens à ton secours!

Porte suivante. Ciri détourne la tête. Contrariée. Gênée.

Geralt. Avec une femme aux yeux verts et aux cheveux noirs coupés court. Nus tous les deux. Absorbés l'un et l'autre par le plaisir qu'ils se donnent

Ciri maîtrise la peur qui lui étreint la gorge, elle fait avancer Kelpie. Les sabots claquent. Des murmures résonnent dans l'obscurité.

Porte suivante.

—Bonjour Ciri.

—Vysogota?

—Je savais que tu réussirais, brave jeune fille. Ma vaillante Hirondelle. T'en es-tu tirée sans

dommages?

—Je les ai vaincus. Sur la glace. J'avais une surprise pour eux. Les patins de ta fille...

—*J'avais à l'esprit des dommages psychiques.*

—J'ai contenu ma vengeance... Je ne les ai pas tous tués... J'ai épargné Chat-Huant... Bien qu'il m'ait blessée et défigurée... Je me suis maîtrisée.

—*Je savais que tu vaincrais, Zireael. Et que tu entrerais dans la tour. Je l'ai lu, n'est-ce pas. Parce que tout cela a déjà été écrit Sais-tu ce qu'apportent les études? La capacité à utiliser les sources.*

—Comment se fait-il que nous discussions ensemble, Vysogota? Est-ce que tu...

—*Oui, Ciri. Je suis mort. Bah! Ça n'a pas d'importance! Le plus important, c'est ce que j'ai appris, ce que j'ai trouvé... Je sais maintenant où sont passés les jours perdus, je sais ce qui t'est arrivé dans le désert de Korath, par quel moyen tu as échappé à tes poursuivants...*

—Et aussi par quel moyen je suis entrée ici, dans cette tour, n'est-ce pas?

—*Le Sang ancien qui coule dans tes veines te donne la maîtrise du temps. Et de l'espace. Des dimensions et des sphères. Tu es maintenant la Dame des Mondes, Ciri. Tu possèdes une Force puissante. Ne permets pas qu'on te l'enlève ou qu'on en profite à des fins personnelles criminelles et indignes...*

—Je ne le permettrai pas.

—*Adieu, Ciri. Adieu, Hirondelle.*

—*Adieu, Vieux Corbeau.*

Porte suivante. Une clarté, une clarté aveuglante.

Et une odeur persistante de fleurs.

* * *

Une brume légère, duveteuse, avait recouvert le lac; elle fut rapidement dispersée par le vent. La surface de l'eau était aussi lisse que celle d'un miroir, couverte d'un tapis de larges feuilles sur lesquelles fleurissaient des nymphéas blancs.

Les berges étaient noyées dans la verdure et les fleurs.

Il faisait chaud.

C'était le printemps.

Ciri n'était pas étonnée. Pourquoi l'aurait-elle été? Dorénavant tout était possible. Novembre, la glace, la neige, la terre gelée, un remblai de pierres sur un monticule envahi de mauvaises herbes, c'était là-bas. Et ici, c'était un autre monde: la tour de basalte élancée avec ses créneaux dentelés, qui se reflète dans l'eau verte du lac parsemée de nénuphars blancs. *Ici nous sommes en mai*, songea-t-elle, *car c'est bien en mai, n'est-ce pas, que fleurissent les roses sauvages et les putiers.*

Non loin de là quelqu'un jouait du pipeau ou de la flûte, une petite mélodie joyeuse, frémissante.

Au bord de l'étang, les jambes antérieures dans l'eau, deux chevaux blancs comme neige se désaltéraient. Kelpie s'ébroua, cogna ses sabots contre la pierre. À ce moment-là les chevaux relevèrent la tête, et Ciri poussa un profond soupir.

Car ce n'étaient pas des chevaux, mais des licornes.

Ciri n'était pas étonnée. Son soupir n'exprimait pas la surprise, mais l'admiration.

La mélodie était de plus en plus distincte, elle provenait des buissons de putiers couverts de fleurs blanches. Sans incitation aucune, Kelpie se dirigea d'elle-même dans cette direction. Ciri avala sa salive. Les deux licornes, immobiles comme des statues, la regardaient, leurs silhouettes se reflétant à la surface de l'eau lisse comme celle d'un miroir.

Derrière le buisson de putiers, sur un rocher rond était assis un elfe aux cheveux clairs, au visage triangulaire et aux immenses yeux en amande. Il jouait, déplaçant habilement ses doigts sur son flûtiau. Il avait vu Ciri et Kelpie, il les observait tout en continuant à jouer.

Les petites fleurs blanches sentaient bon. Ciri n'avait jamais vu de putiers qui sentent aussi fort. *Pourquoi s'étonner?* songea-t-elle, tout à fait lucide. *Dans le monde où j'ai vécu jusqu'à présent, les putiers ont une odeur différente, voilà tout*

Parce que, dans cet autre monde, tout était différent.

L'elfe acheva sa mélodie par un trille strident, il ôta la flûte de sa bouche, se leva.

—Pourquoi as-tu tant tardé? demanda-t-il avec un sourire. Qu'est-ce qui t'a retenue?

BRAGELONNE - MILADY,

C'EST AUSSI LE CLUB:

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile!

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante:

**Bragelonne 35, rue de la Bienfaisance 75008
Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites

Internet: **www.bragelonne.fr** **www.milady.fr** **graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises! NataS